

G. S.

ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

COURS D'HISTOIRE A L'USAGE DES JEUNES FILLES

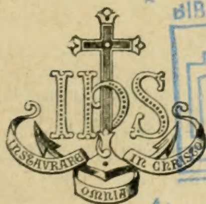
HISTOIRE ANCIENNE

PAR

M. L'ABBÉ P. GAGNOL

LICENCIÉ ÈS LETTRES
LICENCIÉ EN HISTOIRE, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

VOLUME CONTENANT 22 GRAVURES





PARIS
LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15
—
1900

PROPRIÉTÉ DE

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ GAGNOL

COURS D'HISTOIRE A L'USAGE DES JEUNES FILLES. In-18 jésus.

HISTOIRE ANCIENNE

DES PEUPLES DE L'ORIENT

LES COMMENCEMENTS DE L'HUMANITÉ

CHAPITRE I

LE MONDE ET L'HOMME JUSQU'AU DÉLUGE

SOMMAIRE

Création du monde. — Création de l'homme. — Adam et ses enfants. — Descendance d'Adam. — Le déluge.

I. — Le monde.

De toute éternité, Dieu seul existait. Le monde fut l'œuvre de sa puissance et de son amour. Comment le monde est sorti des mains de son Créateur, c'est ce que la Bible va nous apprendre dans un langage aussi simple que sublime.

« Au commencement des temps, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide et informe, et les ténèbres la recouvraient. Dieu dit : Que la lumière soit! Et la lumière fut. — Ce fut l'œuvre du premier jour.

« Dieu dit encore : Que le firmament soit fait, pour séparer les eaux d'autres eaux! Et le firmament fut fait. Dieu l'appela Ciel. — Ce fut l'œuvre du second jour.

« Dieu dit encore : Que toutes les eaux qui couvrent la terre se réunissent en un seul endroit! Et les eaux se réunirent pour former les mers. Puis, sur la terre

devenue féconde, Dieu commanda à l'herbe verdoyante de germer, et aux arbres de paraître, chacun avec la semence qui lui permettrait de se reproduire. — Ce fut l'œuvre du troisième jour.

« Dieu dit encore : Que des corps lumineux soient faits pour séparer le jour de la nuit, et distinguer les jours, les saisons et les années. Et le soleil, la lune, les étoiles furent créés. — Ce fut l'œuvre du quatrième jour.

« Dieu dit encore : Que les êtres animés paraissent pour peupler les mers, les airs et les terres. Ainsi furent créés les poissons qui se meuvent au sein des eaux, les oiseaux qui volent dans les airs, et les animaux qui vivent sur la terre. — Ce fut l'œuvre du cinquième jour. »

La création du monde fut donc l'œuvre de cinq jours. Par jours, il faut ici entendre des périodes d'années. Ces cinq jours peuvent représenter des centaines, des milliers même d'années. Il est impossible de fixer une date à la création du monde.

II. — L'homme.

La demeure était prête : l'homme pouvait paraître. Sa création fut l'œuvre du sixième jour. — Dieu, de ses mains divines prenant du limon, le façonna en statue. Ce n'était qu'une statue inanimée. Dieu envoya sur son visage un souffle mystérieux et puissant qui, avec la vie du corps, lui donna la vie de l'âme intelligente et immortelle. — Le lieu de son séjour fut l'Éden, jardin immense, où se trouvait tout ce qui pouvait flatter les yeux ou le goût.

Cependant Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Et il envoya à Adam un sommeil, pendant lequel il tira une de ses côtes, dont il fit la femme.

Adam et Ève étaient innocents et heureux. Mais le démon les poussa à désobéir à Dieu. Cruellement désabusés après leur faute, ils furent condamnés à une vie de travail et de souffrances, que devait terminer la

grande épreuve de la mort. Ils durent sortir du paradis terrestre : la porte d'Éden se referma sur eux, et un ange, armé d'un glaive flamboyant, fut préposé à sa garde. Cela se passait il y a environ dix mille ans.

III. — Adam et ses enfants.

Le premier enfant d'Adam et d'Ève fut Caïn; le second, Abel. Abel fut pasteur; Caïn cultiva la terre. Or Dieu rejeta les offrandes de Caïn, et agréa celles de son frère. Caïn en conçut un si violent dépit, qu'il tua Abel. Aussitôt la voix de Dieu se fit entendre : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? Le sang que tu as versé crie vengeance : tu seras maudit, exilé et vagabond. » Dieu défendit pourtant que l'on touchât à sa vie. Mais, ne pouvant supporter la vue des lieux témoins de son crime, Caïn s'enfuit à l'orient de l'Éden.

Cependant Dieu consola Adam de la perte d'Abel en lui envoyant Seth, dont la pieuse race devait mériter le beau nom d'*Enfants de Dieu*. Adam vécut encore de longues années. Il ne mourut qu'à l'âge de neuf cent trente ans.

IV. — Descendants d'Adam.

Après la mort d'Adam, les hommes se partagèrent en deux camps : celui des *Enfants de Dieu*, issus de Seth, et celui des *Enfants des hommes*, issus de Caïn. Les descendants les plus célèbres de Seth sont : Énos, que l'Écriture loue pour sa piété; Hénoch, qui, après avoir vécu trois cent soixante-cinq ans dans la crainte du Seigneur, fut, sans mourir, enlevé du monde; Mathusalem, qui vécut la plus longue vie, neuf cent soixante-neuf ans; enfin Lamech, dont le fils, Noé, eut à son tour trois fils célèbres : Sem, Cham et Japhet.

Vie des premiers hommes. — La race humaine se multiplia avec une étonnante rapidité : les découvertes de la géologie nous montrent les hommes répandus, avant le déluge, sur la plus grande partie de l'an-

cien continent. Cela ne nous doit point étonner, étant donné la longueur de la vie humaine et l'excessive fécondité des familles. « Et il eut des fils et des filles, » dit l'Écriture de chaque patriarche.

Les tribus restées dans les environs du berceau de l'humanité conservèrent une certaine civilisation matérielle. Mais celles qui se répandirent au loin tombèrent peu à peu dans un état de misère voisin de la barbarie.

V. — Le déluge.

Les Enfants de Dieu, séparés d'abord des Enfants des hommes, s'unirent ensuite à eux par des mariages. De ces unions naquirent les géants, race orgueilleuse et impie, dont les excès provoquèrent la colère du Seigneur. Il se repentit d'avoir créé l'homme et résolut de le détruire avec toute la nature animée. Cependant Noé trouva grâce devant ses yeux.

Dieu voulut se servir de ce juste et de sa famille pour repeupler le monde. Il lui commanda donc de construire une arche et d'y entrer, lui et les siens, avec un couple de tous les animaux qui vivent sur la terre ou dans les airs : ce que fit Noé. Alors Dieu ouvrit les cataractes du ciel, et la pluie tomba pendant quarante jours et quarante nuits. Les eaux s'élevèrent au-dessus des plus hautes montagnes. Tous les êtres animés périrent dans cette effroyable catastrophe, dont les traditions de tous les peuples ont gardé le souvenir.

Cependant l'arche flottait sur les eaux. Elle finit par s'arrêter, quand l'inondation eut diminué, sur le mont Ararat en Arménie.

Au bout de dix mois, les sommets des montagnes apparurent. Noé attendit encore quarante jours, puis il lâcha un corbeau, qui ne revint pas. Il lança ensuite une colombe, qui rentra portant au bec un rameau d'olivier vert. Noé, comprenant que les eaux s'étaient entièrement retirées, sortit de l'arche. Le premier soin du patriarche fut d'offrir sur un autel en action de grâces un holocauste au Seigneur. Ce sacrifice lui fut agréable, et

il fit avec Noé une alliance, lui promettant que le déluge ne viendrait jamais plus dévaster la terre : le signe de cette alliance fut l'arc-en-ciel.

Noé vécut encore de longues années (350), et il ne mourut qu'à l'âge de neuf cent cinquante ans. Avec lui disparaissent ces longues vies dont la durée nous paraît prodigieuse aujourd'hui, mais qu'expliquent suffisamment et la sobriété des premiers hommes et la vigueur de l'humanité encore peu éloignée de son origine.

RÉSUMÉ

Dieu crée le monde en cinq jours. Le sixième jour il crée l'homme, à qui il donne Ève pour compagne. D'abord placés dans l'Éden, le premier homme et la première femme en sont chassés pour avoir désobéi à Dieu. Le premier enfant d'Adam, Caïn, tue son frère Abel. Il est maudit pour ce crime, et Dieu, pour consoler Adam, lui envoie Seth. Après la mort d'Adam (à l'âge de neuf cent trente ans), les hommes se partagent en *Enfants de Dieu*, issus de Seth, et en *Enfants des hommes*, issus de Caïn. Les principaux descendants de Seth sont : Énos, Hénoch, Mathusalem et Lamech, père de Noé. Les tribus qui restent dans les environs de l'Éden jouissent d'une certaine civilisation matérielle; les autres vivent en sauvages. Mais toutes, par suite d'unions entre les Enfants de Dieu et les Enfants des hommes, finissent par devenir profondément corrompues. Dieu, pour punir les hommes, envoie le déluge, dont il sauve néanmoins Noé et ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, avec leurs familles.

CHAPITRE II

DISPERSION DES HOMMES

SOMMAIRE

Babel. — Les races humaines : Cham, Sem, Japhet.

Babel. — Peu à peu la masse des descendants de Noé s'écoula des hauteurs voisines de l'Ararat vers les fertiles plaines baignées par le Tigre et l'Euphrate, appelées primitivement *Sennaar*, aujourd'hui *Mésopotamie*.

Bientôt les générations nouvelles ne valurent guère

mieux que les générations qui avaient été ensevelies dans le grand désastre du déluge. Les hommes ne craignirent point de braver Dieu lui-même, et, pour se mettre à l'abri de ses vengeances, ils résolurent d'élever une tour qui monterait jusqu'au ciel. Mais Dieu, dit l'Écriture, descendit pour voir cette tour que bâtissaient les fils d'Adam, et il confondit leur langage, de sorte qu'ils ne purent plus se comprendre, et Dieu les dispersa sur la



Birs-Nimroud (état actuel).

face de toute la terre. La tour resta inachevée, et en souvenir de la confusion des langues elle fut appelée *Babel*, c'est-à-dire *confusion*.

On peut voir encore de nos jours les traces de cette immense construction parmi les ruines qui s'élèvent sur l'emplacement de l'antique Babylone. Les habitants du pays l'appellent *tour de Nemrod* (*Birs-Nimroud*).

La confusion des langues aurait eu lieu au temps de Phaleg, cinquième descendant de Sem. En se dispersant, les hommes continuèrent à former trois groupes distincts se rattachant aux trois fils de Noé.

Les races humaines. — I. La race de Cham (*le brûlé du soleil*) émigra la première et fit son patrimoine de l'*Éthiopie*, de l'*Égypte* et de la *Libye*. Pour-

tant plusieurs tribus s'attardèrent en route et se fixèrent en Asie. Ainsi *Nemrod*, petit-fils de Cham, fonda sur le cours inférieur de l'Euphrate l'empire de Babylone. Ainsi encore *Chanaan*, fils de Cham, peupla les rives occidentales du golfe Persique, d'où ses descendants vinrent ensuite occuper la Syrie méridionale.

II. Race de Sem. — Cette race peupla l'Asie occidentale. Elle descendit lentement les fertiles régions arrosées par le Tigre et l'Euphrate, occupa la Mésopotamie, et s'avança jusque sur les bords du golfe Persique, où elle disputa, en Chaldée, la prépondérance aux fils de Nemrod. Elle s'établit aussi dans le pays de l'*Élam* ou *Susiane.* D'autres tribus, marchant droit à l'ouest, peuplèrent la *Lydie* et la *Syrie.*

Les descendants de Sem les plus célèbres furent *Assur,* qui fonda sur le haut Tigre l'empire de Ninive, et *Héber,* qui devint le père des Hébreux.

III. Race de Japhet. — Partie la dernière, la famille de Japhet devait s'étendre au loin, justifiant ainsi pleinement son nom, qui signifie *extension.* Elle couvrit de ses rameaux l'Inde, le vaste plateau de l'Iran, une partie de l'Asie Mineure et toute l'Europe. A cette famille se rattachent les nations germaniques et scandinaves, les Gaulois, les Grecs, les Romains, les Thraces, les Arméniens, les Mèdes et les Perses, enfin les Indous. L'ensemble des nations japhétites est aujourd'hui désigné ordinairement sous le nom de race *indo-européenne.*

RÉSUMÉ

La postérité de Noé s'écoule de l'Ararat vers la Mésopotamie. Elle ose braver Dieu par la construction de la tour de *Babel;* mais Dieu confond les langages, et les hommes se dispersent.

La race de Cham va occuper l'Éthiopie, l'Égypte et la Libye. Quelques tribus s'établissent sur le cours de l'Euphrate, où elles sont ensuite dominées par l'élément sémite : Nemrod, fondateur de Babylone, était petit-fils de Cham. D'autres, formant la descendance de Chanaan, fils de Cham, peuplent les rives occidentales du golfe Persique, d'où elles passent en Syrie.

La race de Sem peuple la Mésopotamie, la Susiane, l'Arabie, la Lydie et la Syrie.

La race de Japhet, la plus considérable, peuple le plateau de l'Iran, l'Inde, l'Asie Mineure et toute l'Europe.

LES HÉBREUX

CHAPITRE I

DEPUIS LA VOCATION D'ABRAHAM JUSQU'A L'EXODE (2000-1500)

SOMMAIRE

I. ABRAHAM. — Vocation d'Abraham. — Son séjour en Égypte; en Palestine. — Ruine de Sodome. — Naissance d'Isaac; son mariage. — Mort d'Abraham. — Mœurs patriarcales.
II. JACOB. — Sa fuite en Mésopotamie. — Son retour en Chanaan. — Son séjour près de Bethléem.
III. JOSEPH. — Joseph vendu par ses frères. — Son élévation. — Les frères de Joseph en Égypte. — Jacob en Égypte. — Mort de Joseph.

I. — Abraham (2000).

Vocation d'Abraham. — Les désordres signalés dès les premières années qui suivirent le déluge continuèrent, augmentèrent même, après la dispersion des peuples. La notion vraie de la Divinité était menacée de disparaître. Alors Dieu se choisit dans la postérité de Sem une famille destinée à devenir un grand peuple, chargé de conserver le dépôt des vieilles croyances et des promesses divines. Son choix s'arrêta sur *Abram*, fils de Tharé, descendant d'Héber, arrière-petit-fils de Sem.

Abraham naquit vers l'an 2000, à *Ur*, en Chaldée, c'est-à-dire au sud de Babylone. Ur est marqué aujourd'hui par un monceau de ruines. Mais, au temps d'Abraham, c'était une ville florissante.

Tharé et sa famille, on ne sait pour quelle cause,

avaient remonté le cours de l'Euphrate jusqu'à *Harrân,* ville située dans une plaine d'une merveilleuse fertilité. Pendant qu'Abraham était à Harrân, la voix de Dieu se fit entendre. « Sors, lui disait-elle, de la maison de ton père, et viens au pays que je te montrerai ; je ferai sortir de toi un grand peuple, et toutes les nations seront bénies dans un de tes descendants. » Abraham obéit. Il franchit l'Euphrate, traversa la Syrie, et vint dans la terre de Chanaan.

Abraham en Égypte. — Une famine obligea Abraham à descendre en Égypte, qui était alors déjà un grenier d'abondance. Le Pharaon d'Égypte, frappé de la merveilleuse beauté de Sara, femme d'Abraham, la fit enlever. Mais Dieu châtia le Pharaon, qui rendit Sara à son époux avec de riches présents.

Retour d'Abraham en Palestine. — Abraham revint en Palestine, accompagné de son neveu Lot. Mais des querelles s'élevèrent entre leurs pasteurs. Abraham dit donc à son neveu : « Qu'il n'y ait point de querelle, je t'en prie, entre mes bergers et les tiens. Toute la terre est devant toi. Si tu choisis la gauche, je prendrai la droite; si tu préfères la droite, j'irai à gauche. »

Lot se décida pour la riche vallée du Jourdain, et, laissant dans les plaines ses troupeaux, il alla habiter la ville voisine de Sodome. Quant à Abraham, il se fixa dans la vallée de Mambré, près d'Hébron.

Victoire d'Abraham. — Chodorlahomor, roi des Élamites, avait conquis la vallée du Jourdain et soumis, entre autres villes, *Sodome* et *Gomorrhe.* Après treize ans de soumission, les petits rois de la contrée voulurent secouer le joug. Mais ils furent vaincus dans la *vallée Sauvage,* au sud de la mer Morte, et tués; leurs villes furent pillées, et les habitants emmenés prisonniers. Parmi eux était Lot. Abraham, à cette nouvelle, accourt avec ses serviteurs, met en fuite les ennemis, délivre son neveu Lot, et au retour reçoit la bénédiction de Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut.

Nouvelle promesse d'un fils. Ruine de Sodome. — Cependant Abraham restait sans enfant. Il

s'en plaignit au Seigneur. Dieu lui promit une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel et changea, comme preuve, son nom d'*Abram* (père élevé) en celui d'*Abraham* (père de la multitude).

Ce fut vers cette époque qu'eut lieu, en punition de leurs crimes affreux, la catastrophe de Sodome et de quatre autres villes. Une pluie de feu et de soufre en dévora tous les habitants. Seul, Lot fut épargné. Les villes coupables disparurent, et sur leur emplacement se répandirent les eaux de la mer Morte.

Naissance d'Isaac. — Quelque temps après, Sara mit au monde *Isaac*. Cette naissance mit la dispute dans la maison du patriarche, qui avait eu d'Agar, sa servante, un fils nommé Ismaël. Sara exigea le bannissement d'Agar et de son fils, qui allaient périr de soif dans le désert, lorsqu'ils furent sauvés par un ange. Ismaël devint le père des Arabes.

La foi d'Abraham fut mise à une rude épreuve. Il reçut l'ordre d'immoler son fils unique sur le mont Moriah, où fut plus tard bâti le temple de Jérusalem. Mais Dieu se contenta de son obéissance, et ne voulut point le sacrifice. Peu de temps après Sara mourut. Abraham l'ensevelit dans une grotte sépulcrale au pays d'Hébron. Elle avait cent vingt-sept ans.

Mariage d'Isaac. — Devenu très vieux, Abraham désira marier Isaac. Il envoya son serviteur Éliézer en Mésopotamie pour lui choisir une épouse de sa race. Éliézer aperçut près d'un puits une jeune fille d'une grande beauté. Il reconnut en elle celle que le Seigneur destinait à son jeune maître. Elle s'appelait *Rébecca,* était petite-fille de Nachor, frère d'Abraham, et ainsi parente d'Isaac. Elle dit adieu à sa famille et suivit Éliézer dans la terre de Chanaan. Après vingt ans d'union, elle donna à Isaac deux jumeaux, Ésaü et Jacob.

Mort d'Abraham. — Abraham vécut encore quinze ans après la naissance des deux frères, et mourut à l'âge de cent soixante-quinze ans. Isaac et Ismaël le déposèrent dans le tombeau où reposait Sara. On l'a nommé, et avec raison, le *Père des croyants.*

Mœurs patriarcales. — Abraham nous présente le type des patriarches. Comme ses ancêtres, Abraham est pasteur, il est nomade, il ne loge que sous la tente, et sa tente il la promène d'Ur à Harrân, de Harrân à Sichem, de Sichem en Égypte, d'Égypte à Béthel, de Béthel au pays de Gérar, du pays de Gérar à Mambré. La religion est mêlée à tous les actes de sa vie; son premier soin, quand il dresse sa tente quelque part, est d'élever un autel au Seigneur.

Aucune vie ne nous présente des tableaux plus charmants des mœurs simples, naïves, des peuples pasteurs. Qu'on lise, par exemple, le délicieux récit de la rencontre de Rébecca par Éliézer. Ces vieilles mœurs n'ont point disparu, et les voyageurs qui ont vu les tribus errantes des Bédouins en Palestine racontent qu'Abraham y vit encore sous la tente, que Sara y pétrit le pain pour ses hôtes, et que la gracieuse Rébecca y puise toujours de l'eau à la fontaine.

II. — Jacob.

Jacob en Mésopotamie. — La vie d'Isaac n'offre rien de saillant. Elle s'écoula tranquille dans les pâturages soit de Mambré, soit de Gérar. Jacob devait, au contraire, avoir la vie agitée de son aïeul Abraham. Poursuivi par son frère Ésaü, à qui il avait dérobé la bénédiction d'Isaac, il s'enfuit en Mésopotamie. Il y servit quatorze ans son oncle Laban, pour obtenir la main de sa fille Rachel, et encore dut-il épouser d'abord la fille aînée, Lia. Jacob eut douze fils : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Nephtali, Gad, Aser, Issachar, Zabulon, Joseph et Benjamin. Ces douze fils furent les ancêtres des douze tribus d'Israël. Les deux plus jeunes, Joseph et Benjamin, étaient seuls nés de Rachel.

Retour de Jacob en Chanaan. — Un jour que Laban était absent, Jacob, las de l'exil, prenant ses femmes, ses enfants, ses troupeaux, s'enfuit et se dirigea vers la terre de Chanaan.

Il fut saisi de crainte quand il apprit qu'Ésaü mar-

chait contre lui avec quatre cents hommes. Dieu le rassura en le faisant lutter toute la nuit contre un ange, qui ne put le vaincre et qui lui donna le nom d'*Israël*, fort contre Dieu, d'où le nom d'Israélites porté par ses descendants. Son entrevue avec Ésaü, tant redoutée, fut toute fraternelle. Ésaü courut à sa rencontre, le prit dans ses bras, et le couvrit de baisers et de larmes.

Jacob s'établit quelque temps à Salem, ville des Sichémites au pays de Chanaan; puis il remonta vers Béthel, où l'appelait le Seigneur.

Il continuait lentement sa route, et était sur le chemin qui mène à Euphrata (Bethléem), lorsque Rachel mourut en donnant le jour à un fils. Comme son âme, cédant à la douleur, s'échappait de ses lèvres déjà glacées, elle l'appela *Benoni*, l'enfant de ma douleur; le père l'appela *Benjamin*, l'enfant de ma vieillesse. Jacob revint dans la vallée de Mambré auprès d'Isaac. Bientôt Isaac mourut plein de jours, à l'âge de cent quatre-vingts ans.

III. — Joseph.

Joseph vendu. — Joseph était le fils de prédilection de Jacob, parce qu'il était né de Rachel. Cette préférence aigrit contre lui ses frères. Un jour qu'ils gardaient leurs troupeaux au pays de Dothaïn, ils saisirent Joseph et le jetèrent d'abord dans une citerne desséchée, où il devait périr de faim; puis ils le vendirent à des Ismaélites qui allaient en Égypte. Sa robe, plongée dans le sang d'un chevreau, fut portée à Jacob, qui, persuadé que Joseph avait été dévoré par une bête féroce, s'abandonna au plus douloureux désespoir.

Élévation de Joseph. — En Égypte, Joseph fut vendu par les Ismaélites à un eunuque du Pharaon, nommé Putiphar. Il gagna vite la confiance de son maître. Mais la femme de Putiphar l'accusa d'un crime odieux, et l'eunuque abusé le fit jeter en prison. Quelques jours après, le Pharaon vit en songe sept vaches brillantes de santé, qui furent dévorées par sept autres d'une maigreur extrême. Personne de ses devins

ne put lui expliquer ce songe. Joseph fut plus heureux : après sept années d'une abondance inouïe, l'Égypte devait passer par une famine épouvantable.

Charmé de la sagesse de Joseph, le Pharaon le fit son premier ministre. Il changea son nom en un nom égyptien qui signifie *sauveur du monde*, et lui donna lui-même pour épouse la fille d'un prêtre d'Héliopolis.

Les frères de Joseph en Égypte. — Joseph s'occupa activement de créer des greniers d'abondance. Quand la disette vint, elle le trouva prêt à subvenir à tous les besoins. Le peuple affamé accourait vers le roi, qui se contentait de répondre : « Allez à Joseph. »

La famine sévissait aussi dans le pays de Chanaan, et les fils de Jacob durent descendre en Égypte, laissant Benjamin seul avec son père. Joseph feignit de les prendre pour des espions. Il retint l'un d'eux, Siméon, promettant de lui rendre la liberté quand il aurait vu Benjamin, le plus jeune des frères. Jacob, consterné, opposa d'abord un refus énergique.

Mais la famine sévissait toujours, et, les provisions épuisées, il fallut bien céder. Les frères retournèrent en Égypte, emmenant Benjamin avec eux. L'émotion de Joseph faillit le trahir quand il vit le jeune homme, fils comme lui de Rachel : « Que Dieu ait pitié de toi, mon fils. » Il n'en put dire davantage. Ses larmes allaient jaillir; il se hâta de sortir, et il pleura.

Après un repas servi à ses frères, il les renvoya en faisant mettre sa coupe dans le sac de Benjamin. Ils étaient peu éloignés, quand les gens de Joseph coururent après eux, les accusant d'avoir volé leur maître. Quel ne fut point leur désespoir lorsqu'on retrouva la coupe! Judas s'offrit à rester en servitude à la place de Benjamin. Joseph n'y tint plus : « Je suis Joseph, s'écria-t-il, votre frère, que vous avez vendu en Égypte! » Puis il les embrassa en pleurant, commençant par Benjamin. Il se hâta de les renvoyer avec de riches présents et l'ordre d'amener Jacob. Le vieillard ne se fit point prier : « Il suffit; si mon fils Joseph vit encore, j'irai, je le verrai, et après je mourrai. »

Jacob en Égypte. — Le patriarche, à son entrée en Égypte, rencontra son fils, accouru au-devant de lui. « Je mourrai joyeux maintenant, s'écria le bienheureux père, puisque j'ai vu ton visage. » Jacob reçut l'accueil le plus bienveillant du Pharaon, et Joseph obtint l'autorisation de l'établir dans la riche terre de Gessen, au nord de la mer Rouge. L'arrivée du patriarche eut lieu sous les rois *Hycsos* ou *Pasteurs*, qui appartenaient aux tribus chananéennes venues d'Asie, et s'étaient emparés de toute la basse Égypte.

Mort de Jacob. — Jacob mourut dix-sept ans après, à l'âge de cent quarante-sept ans. Avant de mourir il appela Joseph, lui fit jurer de ne point l'ensevelir en Égypte, et bénit ses deux fils Éphraïm et Manassé; puis il bénit ses propres enfants, réservant une bénédiction toute spéciale à Juda, de qui devait naître le Sauveur du monde, et à Joseph, qui en était la figure. Joseph fit embaumer son corps avec soin, et l'Égypte le pleura pendant soixante-dix jours. Le grand deuil fini, le corps fut solennellement transporté à Mambré.

Mort de Joseph. — Les frères de Joseph craignaient son ressentiment après la mort de leur père; mais il calma leurs craintes par de douces et aimables paroles. Il vécut cent dix ans. Sa mémoire resta bénie et vénérée de tous; longtemps encore son souvenir seul suffit à défendre et à protéger son peuple.

RÉSUMÉ

Au milieu de l'impiété générale, Dieu se choisit *Abram*, descendant d'Héber et de Sem, pour conserver le dépôt des vieilles croyances. Abram, à l'appel de Dieu, quitte sa patrie, Ur, en Chaldée, pour venir en Chanaan. La famine l'oblige à passer en Égypte; il revient se fixer en Palestine, près d'Hébron, pendant que son neveu Lot s'établit dans la vallée du Jourdain. Abram délivre son neveu, enlevé par le roi des Élamites, reçoit de Dieu l'assurance qu'il lui naîtra un fils, mais ne peut obtenir la grâce de Sodome, qui est dévorée par le feu céleste.

Abram, maintenant *Abraham*, voit enfin naître ce fils tant désiré, *Isaac*. Il le marie à sa cousine *Rébecca*, a le bonheur de contempler ses deux petits-fils *Ésaü* et *Jacob*, puis meurt âgé de cent soixante-quinze ans.

La vieillesse d'Isaac est attristée par la querelle qui s'élève

entre ses deux fils. Fuyant la colère d'Ésaü, Jacob se sauve en Mésopotamie, auprès de son oncle Laban, dont il épouse les deux filles, Lia et Rachel. Il en aura douze fils. Il revient au pays de Chanaan, se réconcilie avec Ésaü et va s'établir à Hébron, auprès d'Isaac. En route il perd près de Bethléem Rachel, qui meurt en donnant le jour à Benjamin.

Joseph, un des deux fils préférés de Jacob, est vendu par ses frères à des Ismaélites, qui le conduisent en Égypte. Il y devient intendant de Putiphar, puis premier ministre du Pharaon. Ses frères viennent deux fois en Égypte y chercher du blé. Joseph se révèle à eux, fait venir son père, qu'il établit dans la terre de Gessen. Jacob meurt à l'âge de cent quarante-sept ans et est enseveli à Hébron. Joseph meurt âgé de cent dix ans.

CHAPITRE II

L'EXODE (1500)

SOMMAIRE

I. Israël en Égypte. — Persécution d'Israël. — Naissance de Moïse. — Moïse devant le Pharaon.

II. Moïse et l'Exode. — Route vers le Sinaï. — Les Hébreux au pied du Sinaï.

III. La loi : religieuse, politique, civile, pénale. — Culte. — Esprit de la législation.

IV. La marche dans le désert. — Prodiges et révoltes. — Arrivée sur le Jourdain. — Mort de Moïse.

I. — Les Israélites en Égypte jusqu'à Moïse.

Persécutions. — Les Hébreux, venus au nombre de soixante-dix avec Jacob dans le riche pays de Gessen, formèrent bientôt un petit peuple au milieu des Égyptiens. Tout en demeurant sous la dépendance des Pharaons, ils avaient leurs chefs particuliers et jouissaient d'une assez grande liberté.

Mais ensuite cette prospérité s'altéra. Les anciens rois, qui s'étaient maintenus dans la Thébaïde, avaient fini par chasser du pays les rois Pasteurs. « Il s'éleva, dit l'Écriture, un roi nouveau qui ne connaissait pas Joseph. » Ce roi était *Sésostris* (*Ramsès II*). Il persécuta les Hébreux, et, pour les empêcher de se multiplier, il ordonna de jeter au Nil tous les enfants mâles.

Naissance de Moïse. — Cependant une femme de la tribu de Lévi, nommée Jochabed, mit au monde un fils. Elle le cacha pendant trois mois ; puis, ne pouvant plus le dissimuler, elle l'exposa en pleurant dans une corbeille sur le fleuve. Dieu voulut que la fille du Pharaon, nommée Tirmouthis, vînt sur les rives pour se baigner. Apercevant cet enfant, émue de compassion, elle le fit retirer, lui donna le nom de *Moïse* (*sauvé des eaux*), et l'éleva dans son propre palais, où l'enfant fut initié à toutes les sciences des Égyptiens.

Devenu grand, Moïse quitta la demeure de sa bienfaitrice, et alla retrouver ses frères les Hébreux. Il fut vivement touché de leur sort. Voyant un jour un Égyptien qui maltraitait un Israélite, il le tua, puis se sauva dans l'Arabie Pétrée, où le prêtre Jéthro, touché de sa vertu, lui donna la main de sa fille Séphora.

Moïse devant le Pharaon. — Comme Moïse gardait les troupeaux de son beau-père, il aperçut un buisson qui brûlait sans se consumer. Étonné de ce prodige, il s'approchait, lorsqu'une voix sortant du buisson ardent lui cria : « N'approche point, ôte la chaussure de tes pieds, car ce lieu est saint... J'ai vu l'affliction de mon peuple. Viens donc, c'est toi que j'enverrai à Pharaon pour tirer d'Égypte les fils d'Israël. »

Aux ordres du Seigneur, le Pharaon, alors *Meneuphtah,* répondit par des blasphèmes. « Qui est le Seigneur, pour que j'écoute sa voix? Je ne connais point ce Seigneur, et je ne laisserai point aller Israël. »

L'insolence du Pharaon fut punie des fléaux célèbres connus sous le nom des *dix plaies d'Égypte.* Il s'avoua vaincu après la dixième plaie, qui enleva tous les premiers-nés du royaume, et le fils même du roi. Pharaon appela aussitôt Moïse et Aaron, son frère, et leur dit : « Levez-vous, sortez de mon royaume, et en partant détournez de moi la colère du ciel. »

Pendant que l'ange exterminateur frappait les premiers-nés des Égyptiens, les Israélites s'étaient préparés à leur départ par la célébration de la *Pâque.* Ils partirent au nombre de six cent mille hommes, sans comp-

ter les femmes et les enfants. Ils étaient restés en Égypte quatre cent trente ans.

II. — Moïse et l'Exode jusqu'au Sinaï (1500).

Route vers le Sinaï. — La route la plus directe pour aller en Chanaan était de suivre les bords de la Méditerranée et de passer par la terre des Philistins; mais elle était dangereuse. Moïse se dirigea donc vers la mer Rouge et la presqu'île du Sinaï.

Cette route, fort longue, nécessitait l'intervention presque constante de la Providence. Dieu ne manqua point à son peuple. Il lui fit d'abord passer à pied sec la mer Rouge et engloutit dans les flots les Égyptiens lancés à sa poursuite. Au désert, les Hébreux souffraient de la faim : Dieu leur envoya la manne. Dans le voisinage d'Horeb, le peuple manqua d'eau : Moïse fit jaillir des sources abondantes en frappant le rocher de sa verge. A Raphidim, Israël fut attaqué par les Amalécites; il resta vainqueur.

Le troisième mois après la sortie d'Égypte, on arriva au pied du mont Sinaï. Là Dieu promulgua sa loi au milieu des éclairs et du tonnerre. Le peuple, à qui Moïse la communiqua, jura solennellement d'y être fidèle. Mais il devait bientôt se parjurer.

Les Hébreux au pied du Sinaï. — Moïse était retourné sur la montagne pour y recevoir des mains de Dieu les tables de la loi et des instructions sur le culte à lui rendre. Il y resta, enveloppé d'une nuée, pendant quarante jours. Son absence parut longue au peuple, qui se prit à murmurer; pour le calmer, Aaron dut lui fabriquer un veau d'or, devant lequel la foule se mit à offrir des sacrifices et à exécuter des danses sacrilèges. Dieu annonça à Moïse la faute de son peuple. Moïse redescendit aussitôt, et à la vue de la grossière idole son indignation l'emporta : il brisa les tables de pierre sur lesquelles Dieu lui-même avait gravé la loi, puis il invita la tribu de Lévi à fondre avec lui sur ces rebelles; trois mille tombèrent sous le glaive.

Après cette terrible exécution, la bonté du législateur reprit soudain le dessus. Il intercéda vivement auprès de Dieu pour le pardon de son peuple. « Ou pardonnez-lui, s'écria-t-il, ou effacez-moi du livre de vie. » Le



Le *Moïse* de Michel-Ange.

Seigneur se laissa fléchir, et lui commanda de tailler d'autres pierres. Moïse remonta sur le Sinaï, où il resta quarante autres jours sans boire ni manger. Quand il descendit avec les deux tables nouvelles de la loi, la splendeur divine se reflétait sur son visage, et l'éclat en était si vif, que pour parler aux Hébreux épouvantés il dut se couvrir la face d'un voile.

III. — La loi.

La loi publiée sur le mont Sinaï règle la religion, le gouvernement, le code civil et pénal, enfin le culte.

Religion. — Le dogme fondamental de la religion mosaïque, c'est le *monothéisme,* l'unité de Dieu. Ce Dieu est un être immatériel, sans limite dans le temps comme dans l'espace, créateur du ciel et de la terre, et maître de tout ce qui existe.

La morale est renfermée dans les dix commandements gravés par Dieu lui-même sur la pierre. — I. Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'a tiré de la terre d'Égypte. Tu n'auras point de dieux étrangers devant moi. — II. Tu ne prendras pas le nom du Seigneur ton Dieu en vain. — III. Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. — IV. Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps. — V. Tu ne tueras point. — VI. Tu ne seras point adultère. — VII. Tu ne voleras point. — VIII. Tu ne porteras point de faux témoignage. — IX et X. Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, ni rien de ce qui est à lui. »

Gouvernement. — C'était Dieu lui-même qui gouvernait Israël. Dieu gouvernait par ses oracles, que le grand prêtre transmettait au chef de la nation. Ce chef de la nation fut tantôt de circonstance, comme les *juges;* tantôt permanent, comme les *rois*. Il était assisté du *conseil des anciens,* formé de soixante-dix vieillards.

Loi civile. — La loi civile protégeait l'étranger, les enfants, les femmes, dont les droits ont été méconnus par toutes les législations anciennes. Le maître qui tuait son esclave était puni de mort; l'esclave maltraité devenait libre. L'usure était défendue, et même tout intérêt, s'il s'agissait d'un prêt entre Hébreux.

Loi pénale. — Le principe fondamental de la loi pénale était la loi du *talion,* qui laissait à l'offensé la

liberté de réclamer une compensation pécuniaire, ou d'exiger œil pour œil, dent pour dent. L'homicide volontaire était puni de mort ; l'homicide involontaire pouvait être poursuivi par les parents du mort ; mais la loi avait établi pour le meurtrier six villes de refuge, où il trouvait des tribunaux pour le défendre. Certains crimes graves étaient aussi punis de mort ; par exemple, l'idolâtrie, la violation du sabbat.

Culte. — Le culte devait être avant tout intérieur : « Et maintenant, Israël, qu'est-ce que le Seigneur exige de toi, si ce n'est que tu marches dans ses voies, que tu l'aimes et que tu le serves de tout ton cœur et de toute ton âme ? » Mais au culte intérieur devait se joindre le culte extérieur, qui était même nécessaire pour fixer ce peuple si amoureux des choses sensibles.

Le **corps sacerdotal** comprenait le grand prêtre, toujours pris dans la branche aînée de la famille d'Aaron, chargé de la haute direction du culte ; les prêtres, qui étaient tous les descendants d'Aaron, chargés des sacrifices ; les lévites, qui étaient tous les membres de la tribu de Lévi, chargés du service du lieu sacré, de la musique et du chant.

Le corps sacerdotal était entretenu par les dîmes. Les tentes de ses familles se groupaient autour du tabernacle.

Le **tabernacle** était une simple tente en planches recouvertes de peaux et de riches tentures. Un rideau à l'intérieur le divisait en deux parties. La première, le *sanctuaire,* renfermait la table des pains de proposition (douze pains apportés chaque sabbat par les douze tribus) ; le chandelier à sept branches, brûlant toute la nuit, et l'autel des parfums, où l'encens fumait matin et soir. — La deuxième partie, le *Saint des saints*, renfermait l'arche seulement où étaient les deux tables de la loi.

Parmi les **fêtes**, dont plusieurs ne furent naturellement célébrées qu'après l'arrivée des Hébreux en Palestine, trois surtout étaient remarquables :

La *Pâque,* rappelant la sortie d'Égypte ; la *Pentecôte,*

rappelant la promulgation de la loi sur le Sinaï; la *fête des Tabernacles* ou *des Tentes*, en souvenir du séjour du peuple au désert, où il avait vécu sous les tentes. Cette dernière se faisait à l'époque des vendanges et était la plus gaie de toutes les fêtes juives.

Il faut ajouter le *sabbat*, jour de repos fixé au samedi de notre semaine; l'année *sabbatique*, qui arrivait tous les sept ans : pendant cette année, la terre se reposait, et ce qu'elle produisait sans culture était laissé aux pauvres; enfin l'année *jubilaire*, qui arrivait tous les cinquante ans. La terre se reposait cette année-là aussi; de plus, toutes les dettes étaient remises; les débiteurs vendus étaient rendus à la liberté; les maisons et les champs aliénés retournaient à leurs anciens propriétaires.

Esprit de la législation. — Dure sous certains rapports, parce que la nécessité le demandait, cette législation ne respirait cependant que la charité et l'amour. Peut-on trouver rien de plus délicieux que la page suivante de nos saints Livres?

« Ne cherche point la vengeance; oublie les injures de tes concitoyens. Aime ton prochain comme toi-même... Lève-toi devant la tête blanchie; honore la personne du vieillard; n'insulte pas au sourd, ne mets aucun obstacle sous les pas de l'aveugle.

« Quand tu fais la moisson dans ton champ, si tu oublies une gerbe, ne retourne pas pour la ramasser; mais laisse-la prendre à l'étranger, à l'orphelin, à la veuve, afin que ton Dieu te bénisse dans toutes les œuvres de tes mains. Quand tu récoltes les fruits des oliviers, s'il en reste aux arbres, ne retourne pas pour les cueillir; mais laisse-les à l'étranger, à l'orphelin, à la veuve. Quand tu feras la vendange de ta vigne, ne cueille point les grappes qui peuvent rester : qu'elles soient abandonnées à l'usage de l'étranger, de l'orphelin, de la veuve. Si tu vois le bœuf de ton frère ou sa brebis égarée, ramène-les à ton frère. Si tu vois l'âne de *celui qui te hait* tombé sous son fardeau, aide-le à se relever. »

IV. — La marche dans le désert.

Prodiges et révoltes. — Environ deux ans après la sortie d'Égypte, Moïse donna le signal du départ pour la terre promise. Pendant cette marche, qui fut pénible, les murmures des Hébreux éclatèrent à plusieurs reprises. Une première révolte contre Moïse fut punie d'un embrasement qui ne s'arrêta qu'à la prière du prophète. Une deuxième, causée par le regret des oignons d'Égypte, fut suivie d'une maladie étrange qui fit des milliers de victimes. Quelque temps après, Marie elle-même, sœur de Moïse, osa murmurer contre son frère; elle en fut punie par une lèpre honteuse.

Enfin on arrive à Cadès-Barné, non loin de la terre promise. De là, Moïse envoie dans la terre de Chanaan douze explorateurs. Ils reviennent avec des échantillons de l'incroyable fertilité du pays, mais aussi avec des paroles de découragement. Cette terre, disent-ils tous, à l'exception de Josué et de Caleb, nourrit des géants; la conquête en est impossible. Un orage éclate alors contre Moïse. Dieu veut exterminer cette plèbe ingrate; mais Moïse intercède, et Dieu fléchit; cependant il déclare qu'aucun de ceux qui sont là ayant plus de vingt ans, sauf Josué et Caleb, n'entrera dans la terre promise. Tous mourront dans le désert.

De fait, pendant trente-huit ans, Israël promena ses tentes du golfe Élanitique à Cadès-Barné, et de Cadès-Barné au golfe Élanitique. Le désert qu'il parcourut dans tous les sens est appelé encore aujourd'hui par les Arabes : *Égarement des enfants d'Israël.*

Révolte de Coré, Dathan et Abiron. — Ce long séjour au désert ne fut signalé que par la rébellion des lévites Coré, Dathan et Abiron, qui osèrent disputer le sacerdoce à la famille d'Aaron. Soudain la terre s'entr'ouvrit sous leurs pieds, et ils furent engloutis, eux, leurs familles et tous leurs biens.

Fin du séjour au désert. — Quarante ans

s'étaient écoulés; Israël était revenu à Cadès-Barné. La disette d'eau se faisant sentir, Dieu commanda à Moïse de faire jaillir de l'eau du rocher, en le frappant de sa verge. Moïse obéit; mais comme il avait douté un instant, ainsi que son frère Aaron, tous deux furent condamnés à mourir avant d'entrer dans la terre promise. Aaron mourut bientôt et fut enterré sur la montagne de Hor, après avoir cédé le souverain pontificat à son fils aîné Éléazar.

Pour éviter le territoire des Édomites, que Dieu lui défendit d'attaquer, parce qu'ils descendaient d'Ésaü, Israël dut faire un long détour, revenir près de la mer Rouge, et remonter ensuite par l'Arabie Pétrée.

Conquête de la rive gauche du Jourdain. — Israël devait s'ouvrir un passage à force de combats. Favorisés par le Seigneur, ces combats furent autant de victoires. Le roi des Amorrhéens, le roi des Madianites, le roi des Moabites, furent vaincus et tués. Toute la rive gauche du Jourdain était soumise. C'était une terre abondante en eaux et en riches pâturages. Les tribus de Ruben, de Gad, et la moitié de Manassé, demandèrent à s'y fixer.

Mort de Moïse. — On était en face de la terre promise. La fin de la carrière de Moïse était arrivée. Réunissant une dernière fois son peuple, Moïse lui rappelle tout ce que Dieu a fait pour lui, les prodiges sans nombre accomplis en sa faveur, et en retour il le conjure d'être toujours fidèle à son Seigneur. Puis, après avoir chanté un admirable cantique d'action de grâces, il bénit les douze tribus et leur présente *Josué*, son successeur. Libre enfin du côté de la terre, il monte sur les hauteurs du Nébo, et là, le visage tourné vers la terre promise, il meurt, âgé de cent vingt ans. Il fut enseveli dans la terre de Moab, et « nul n'a jamais connu son tombeau ».

Ainsi mourut Moïse, *le serviteur de Dieu*, comme l'appelle la Bible; le plus grand prophète qu'ait jamais suscité la Providence; homme admirable de foi en Dieu, de patience et de charité pour les fautes sans cesse renouvelées d'un peuple indocile et grossier; législateur sublime,

le plus grand des hommes après Jésus-Christ, qui n'est pas seulement un homme !

RÉSUMÉ

Les Hébreux se multiplient en Égypte; mais un Pharaon qui n'avait pas connu Joseph, Ramsès II ou Sésostris, les persécute. *Moïse*, sauvé des eaux par la fille du Pharaon, reçoit de Dieu la mission de délivrer son peuple. Le Pharaon ne consent au départ d'Israël qu'après la dixième plaie d'Égypte. Moïse dirige le peuple vers le mont Sinaï, où il arrive après de nombreux prodiges. Sur le mont Sinaï, Dieu donne sa loi (1500).

Après un séjour de deux ans au pied du Sinaï, les Hébreux marchent à travers le désert vers la Palestine. Mais, à cause de leurs révoltes perpétuelles, Dieu décide qu'ils resteront encore trente-huit ans dans le désert. Ce long *égarement des enfants d'Israël* est signalé par la révolte et le châtiment des lévites Coré, Dathan, Abiron. On arrive enfin sur la rive gauche du Jourdain, où se fixent les tribus de Gad et de Ruben. Moïse meurt sur le mont Nébo, le visage tourné vers la terre promise. Son frère, Aaron, était mort déjà sur le mont Hor.

CHAPITRE III

GÉOGRAPHIE DE LA PALESTINE

SOMMAIRE

Limites. — Le Jourdain. — Aspect général. — La mer Morte. — Fertilité de la Palestine. — Populations.

Limites. — La *Palestine* proprement dite est située tout entière sur la rive droite du Jourdain. Elle va de l'Hermon, gros nœud de l'Anti-Liban, à l'extrémité de la mer Morte. Mais les Israélites occupèrent, de plus, la rive gauche du fleuve.

Le Jourdain. — Le *Jourdain*, le *rapide*, formé par trois sources descendues de l'Hermon, alimente d'abord le lac Mérom; puis, quatre lieues plus bas, le beau lac de Galilée, aux eaux bleues et toujours limpides comme le cristal; enfin il descend dans la mer Morte.

Son cours n'est que de deux cent vingt kilomètres en

ligne droite, sa largeur de trente mètres en moyenne, et sa profondeur de trois à quatre mètres. Fleuve médiocre, on ne le distingue à distance que par les roseaux, les saules, les tamarisques qui bordent son cours. Il deviendrait bien vite un simple torrent, tant l'évaporation est considérable dans la vallée torride où il se déroule, si chaque année il n'était alimenté par la fonte des neiges de l'Hermon.

Le Jourdain est profondément encaissé entre deux chaînes de montagnes. La chaîne de l'ouest court sous les noms de monts de Galilée, d'Éphraïm et de Judée, et projette vers la mer la branche du Carmel. Elle renferme des cimes célèbres : le Thabor, le Gelboé, le Moriah. La chaîne de l'est, qui porte les noms de monts de Giléad, de Moab, et renferme la cime du Nébo, va finir au mont Séir, dans l'Idumée.

Aspect de la Palestine. — Les deux régions séparées par le Jourdain offrent un caractère bien différent. Dans les régions de l'ouest, le sol, tourmenté, forme un entassement de collines arrondies, d'un terrain généralement pierreux et maigre, coupé de ravins et percé de grottes et de cavernes. On y voit : au nord, le gracieux pays de Galilée, dominé par les monts célèbres du Thabor, de Gelboé et du Carmel ; au centre, la région montagneuse de la Samarie et de la Judée, dont les nombreuses petites vallées, inclinées vers la Méditerranée, aboutissent à la riche et fraîche plaine de Saron ; au sud, l'aride Idumée, qui touche au désert.

Les régions de l'est, connues d'abord sous le nom de pays de Giléad, puis de Pérée, présentent à huit cents mètres environ plus haut que le Jourdain un plateau largement ondulé en vastes pâturages. Vers le sud, les arbres y sont rares et clairsemés; mais, à mesure que l'on monte vers le nord, ils forment de véritables bois où le hêtre, le pin, le chêne-liège, le sycomore, se mêlent aux térébinthes et à d'énormes figuiers.

Mer Morte. — La mer Morte, située à quatre cents mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, au milieu de montagnes abruptes et dénudées, a seize lieues

de long sur quatre environ de large. Elle n'existe dans ses dimensions actuelles que depuis la destruction de Sodome et de Gomorrhe.

La partie méridionale de cette mer formait autrefois une riche vallée que la Bible appelle tantôt la *vallée Silvestre* ou *Sauvage*, tantôt le *Paradis du Seigneur*. Cinq villes y florissaient, qui furent consumées par le feu du ciel pour leurs crimes. En même temps que tombait la pluie de feu et de soufre, un affaissement du sol se produisit, et, sous l'action d'un tremblement de terre, il s'y forma une dépression peu profonde, sur laquelle se précipitèrent les eaux de la mer Morte.

Tout autour de la mer Morte, le sol n'est qu'une mine de sel gemme et d'asphalte. Les eaux du lac sont cinq ou six fois plus salées et plus lourdes que celles de l'Océan, si bien que le corps humain n'y peut enfoncer. Elles ne nourrissent aucun poisson, sur leurs bords on ne voit aucune plante.

Beauté et fertilité de la Palestine. — La Palestine n'avait point alors l'aspect morne et désolé qui frappe aujourd'hui l'étranger, grâce à l'incurie des musulmans et à leur brutal déboisement des montagnes, qui a tari les sources et fait crouler les terres fertiles. « L'Éternel ton Dieu, avait dit Moïse à son peuple, te conduit dans un bon pays, pays à torrents d'eau, à sources souterraines, jaillissant dans la vallée et sur la montagne; pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers, de grenadiers, d'oliviers, d'huile et de miel. »

Le terrain de la Palestine renfermait de magnifiques forêts de cèdres, de gras pâturages et de belles cultures. L'orge, le blé, le lin, y venaient bien. On trouvait de gros revenus dans les produits des vignes et des oliviers. Les palmiers, les figuiers, les noyers, les amandiers, les pistachiers, les grenadiers, les orangers, les citronniers, les lauriers-roses s'y mêlaient à de nombreuses plantes aromatiques, dont la plus célèbre était le baumier. Les Hébreux y retrouvèrent en abondance les melons, les concombres, les citrouilles, les oignons d'Égypte, dont ils étaient si friands.

Peuples habitant la Palestine au moment de la conquête. — Sur la rive gauche, étaient les *Amorrhéens*, de race chananéenne; les *Ammonites* et les *Moabites*, descendants de Lot; les *Madianites*, descendants d'Abraham; sur la rive droite, diverses peuplades chananéennes, et de plus, au nord, les *Sidoniens* ou *Phéniciens;* au sud-ouest, les *Philistins;* au sud, les *Amalécites*, et enfin, au sud de la mer Morte, les *Iduméens*, autour du mont Séir.

RÉSUMÉ

La *Palestine*, tout petit pays, est tout entière sur les rives du *Jourdain*, fleuve qui prend sa source au mont Hermon, alimente le lac Mérom, le lac de Galilée, et va se jeter dans la mer Morte, profonde dépression à quatre cents mètres au-dessous de la Méditerranée. A part les deux plaines de Jezréel et de Saron, la Palestine, dans son ensemble, est un sol montagneux, où l'on remarque les cimes célèbres du Thabor, de Gelboé, du Carmel, du Moriah. Elle n'en était pas moins très fertile dans l'antiquité. Ses peuples, avant l'arrivée des Hébreux, étaient sur la rive gauche du Jourdain : les Amorrhéens, les Ammonites, les Moabites et les Madianites; sur la rive droite, les peuplades chananéennes et les Philistins; au sud, les Amalécites et les Iduméens.

CHAPITRE IV

CONQUÊTE DE LA PALESTINE

SOMMAIRE

Josué et le passage du Jourdain. — Prise de Jéricho. — Coalition du sud. — Coalition du nord. — Partage de la terre promise. — Mort de Josué.

Passage du Jourdain. — Après avoir pleuré Moïse pendant trente jours, Josué, sur l'ordre du Seigneur, lève le camp de Sétim et vient sur les bords du Jourdain. Là il purifie le peuple, puis il commande aux prêtres qui portent l'arche de s'engager dans le fleuve. A l'instant les eaux suspendent leur cours, et tout le peuple passe à pied sec.

Prise de Jéricho. — A cette nouvelle, les princes

chananéens sont frappés d'épouvante. Josué, avant de les combattre, implore la protection du Seigneur, puis se porte sous les murs de *Jéricho*. Six jours de suite, une fois par jour, l'armée entière, précédée des prêtres portant l'arche, fait le tour de la ville. Le septième jour, au moment où sonnent les trompettes sacrées, les murailles s'écroulent; la ville est prise, et tous les habitants sont passés au fil de l'épée.

Jéricho prise, les Hébreux se portèrent au cœur du pays, à *Sichem*, dont ils s'emparèrent sans coup férir. Josué éleva sur le mont Hébal un autel de pierres grossières, que le fer n'avait point touchées. Sur ces pierres il grava un résumé de la loi, et sur l'autel il offrit des holocaustes au Seigneur.

Coalition du sud. — Craignant pour sa ville le sort de Jéricho, Adonisédec, roi de *Jébus* (Jérusalem), appela à lui quatre autres rois du sud. Josué accourut et remporta près de *Gabaon*, sur les coalisés, une victoire éclatante. Pour achever sa victoire, il commanda au soleil de suspendre sa course, et le soleil s'arrêta.

Coalition du nord. — Une terrible coalition se forme dans le nord. Les tribus chananéennes réunissent tout ce qu'elles ont de soldats, de chevaux et de chars. Elles sont vaincues et écrasées près du lac Mérom. La Palestine était à peu près conquise, trente et un rois avaient été défaits par Israël et tués.

Partage de la terre promise. — Josué pouvait maintenant procéder au partage. Deux tribus, Ruben et Gad, avaient déjà reçu leur part du vivant de Moïse sur la rive gauche du Jourdain. La rive droite fut divisée entre les tribus restantes. Lévi n'eut point de terres, sa part étant le Seigneur seul. Cependant quarante-huit villes furent assignées aux lévites au milieu des diverses tribus, avec une banlieue suffisante pour l'entretien de leurs troupeaux.

A vrai dire, la Palestine n'avait pas été conquise tout entière. Au milieu des tribus israélites, il restait encore de nombreuses peuplades indépendantes. *Jérusalem*, alors Jébus, ne devait être prise que par David. Mais

les peuplades isolées ne pouvaient créer un danger sérieux.

Mort de Josué. – Devenu vieux, Josué rassembla tout Israël à Sichem ; comme Moïse, il lui rappela les bienfaits du Seigneur, et lui fit jurer de rester toujours fidèle à sa loi. Puis il mourut à l'âge de cent dix ans. Il fut enseveli dans sa propriété, sur la montagne d'Éphraïm, où l'on a retrouvé de nos jours son tombeau, creusé dans le roc.

RÉSUMÉ

Josué passe le Jourdain, s'empare de Jéricho, pénètre jusqu'au cœur du pays à Sichem (future Samarie), défait une coalition qui se forme dans le sud sous la direction du roi de Jébus, défait une autre coalition qui se forme dans le nord sous le roi d'Azor; fait ainsi la conquête de toute la Palestine, où cependant les Phéniciens, les Philistins et des peuplades chananéennes de l'intérieur ne sont pas inquiétées ; partage la terre promise entre les tribus, et meurt sur le mont Éphraïm.

CHAPITRE V

LES JUGES

DÉBORA — GÉDÉON — JEPHTÉ — SAMSON — SAMUEL

Josué, en mourant, ne s'était point désigné de successeur. Avec lui disparut l'unité de commandement. Les tribus furent administrées chacune par ses propres chefs. L'unité nationale n'en continuait pas moins de subsister; elle était fondée sur l'unité religieuse : un seul Dieu, un seul tabernacle, un seul culte.

Malheureusement l'unité religieuse ne tarda pas à être brisée. Loin d'exterminer, comme c'était l'ordre formel du Seigneur, les tribus chananéennes encore non soumises, les Israélites contractèrent avec elles des unions illicites, et peu à peu ils fléchirent les genoux devant leurs idoles. Dieu les punit en les livrant à leurs ennemis. Pendant trois cents ans, l'histoire du peuple hébreu ne sera que celle de ses servitudes, puis de ses

délivrances, quand Dieu, fléchi par son repentir, lui enverra des libérateurs appelés *juges*.

Les juges les plus célèbres furent *Débora*, *Gédéon*, *Jephté*, *Samson* et *Samuel*.

Débora. — La prophétesse Débora, par les armes de Barac, vainquit Sisara, général de Jabin, qui régnait sur les Chananéens du nord, redevenus puissants après la mort de Josué. Dans sa fuite, Sisara se réfugia sous la tente de l'Hébreu Haber, son ami. Mais pendant son sommeil Jahel, femme de Haber, prenant un des clous qui fixaient la tente au sol, l'appliqua sur ses tempes, et d'un coup de marteau l'enfonça à travers son crâne jusque dans la terre. Débora fit alors entendre un chant d'action de grâces :

« Écoutez, rois et satrapes, écoutez le cantique du Dieu d'Israël...

« Bénie soit entre les femmes Jahel, femme de Haber...

« Il lui demanda de l'eau, elle lui donna du lait.

« Mais de sa main gauche elle prit un clou, et de sa droite un marteau; elle a choisi la place pour frapper, et Sisara est tombé.

« Il est tombé, et il a dormi; mais il ne s'est plus relevé. Cependant sa mère regarde par la fenêtre, et s'écrie : Pourquoi son char s'est-il rougi de sang? Pourquoi ses chevaux tardent-ils? »

Gédéon. — Les Madianites faisaient des incursions continuelles en Palestine. Gédéon réunit vingt mille hommes. Dieu lui commanda de ne garder que trois cents braves. Gédéon surprit de nuit le camp des ennemis. Les Israélites s'étaient armés de trompettes et de torches renfermées dans des vases, qu'ils brisèrent en criant : « Le glaive du Seigneur et de Gédéon! » Troublés, les ennemis tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. Une mêlée épouvantable s'ensuivit : les Madianites furent exterminés, et depuis ce jour on ne parla plus d'eux.

Jephté. — Jephté battit les Ammonites. Avant la victoire il avait imprudemment fait le vœu d'immoler la première personne qui s'offrirait à ses regards s'il était vainqueur. Grande fut sa douleur quand, à son

retour, la première personne qu'il aperçut fut sa fille, qui accourait vers lui avec des instruments de musique. La jeune fille accepta avec courage son triste sort, et, après avoir pleuré deux mois sa virginité dans les montagnes avec ses compagnes, elle revint s'offrir à son père, qui exécuta son vœu imprudent.

Samson. — Pendant que Jephté luttait avec gloire contre les Ammonites, Samson, un géant, doué d'une force prodigieuse, faisait un mal infini aux Philistins, qui avaient envahi le sud de la Palestine. Cependant les fameux coups de main du héros hébreu n'amenèrent pour les tribus qu'un repos momentané.

Désastre sous Héli. — Un moment étonnés, les Philistins reprirent l'offensive. Les Hébreux firent venir l'arche du Seigneur, afin de se donner du courage. Mais le Seigneur était irrité de la faiblesse du grand prêtre Héli, pour les scandales de ses deux fils. Trente mille hommes restèrent sur le champ de bataille d'*Aphec*; les deux fils d'Héli furent tués, et l'arche tomba aux mains des ennemis. A cette nouvelle, le grand prêtre, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, tomba à la renverse et se brisa la tête.

Les Philistins déposèrent l'arche comme un trophée à Azoth, dans le temple de leur dieu Dagon. Une terrible épidémie les força de la renvoyer. Mais Israël tout entier demeura soumis à ses ennemis. Éclairé enfin sur les tristes conséquences de l'oubli du vrai Dieu et de sa loi, il se tourna sincèrement vers Jéhovah, qui lui envoya cette fois un vrai libérateur.

Samuel. — Ce libérateur fut Samuel. Encore tout jeune enfant, Samuel avait été offert au Seigneur par sa mère; il grandit à l'ombre du sanctuaire, et le Seigneur déjà lui révélait ses oracles. Ce fut lui que Dieu chargea d'annoncer au grand prêtre Héli les malheurs qui seraient le châtiment de sa négligence à corriger les défauts de ses deux fils.

Vingt ans après la bataille d'Aphec, Samuel convoqua le peuple à *Masphath*. Au premier bruit de l'insurrection, les Philistins accoururent. La rencontre eut lieu

à Masphath même. Dieu fit crever sur les ennemis une horrible tempête qui les frappa d'épouvante; ils furent mis en pleine déroute : la Palestine était délivrée.

La royauté. — Samuel jugea Israël jusqu'à sa vieillesse, honoré de tous; mais ses deux fils, Jaël et Abias, qu'il dut mettre ensuite à sa place, ne lui ressemblaient point. Fatigués de leur injustice, les anciens vinrent trouver Samuel et le prièrent de leur donner un roi. Dieu lui ordonna de se rendre à leurs désirs.

RÉSUMÉ

Israël se mêle par des mariages aux tribus chananéennes, et Dieu l'en punit en le livrant à ses ennemis. Quand il se repent, Dieu lui envoie des libérateurs, nommés improprement *Juges*. Les principaux sont la prophétesse *Débora,* qui, par la main de Barac, bat Sisara, général du roi d'Azor; *Gédéon,* qui délivre Israël des Madianites; *Jephté,* qui bat les Ammonites; *Samson,* qui s'illustre contre les Philistins; enfin le prophète *Samuel,* qui répare la sanglante défaite subie par les Hébreux sous le grand prêtre Héli à *Aphec* et obtient pour eux sur les Philistins la brillante victoire de *Masphath.* Samuel juge Israël jusqu'à sa vieillesse, puis lui donne un roi.

CHAPITRE VI

LES ROIS

SOMMAIRE

I. Saül. — Son élection. — Sa rupture avec Samuel. — Ses poursuites contre David. — Sa mort.
II. David. — Lutte contre Isboseth. — Jérusalem capitale. — Guerres. — Fautes et châtiments. — Gouvernement.
III. Salomon. — Débuts sanglants du règne. — Gloire de Salomon. — Ses travaux. — Sa magnificence. — Sa sagesse. — Sa chute.

I. — Saül (1094-1055).

Saül roi. — Le premier roi d'Israël fut *Saül,* fils de Cis, d'une des plus humbles familles de la tribu de Benjamin. L'élu du Seigneur était jeune, beau et brave, et il surpassait de la tête tous les enfants d'Israël. Accueilli

dans l'assemblée de Masphath par les applaudissements de la foule, il vit cependant se former un parti assez nombreux hostile à l'établissement de la royauté. Il dissimula sagement son ressentiment, et retourna à Gabaa reprendre son humble vie de laboureur.

Cependant Naas, roi des Ammonites, vint assiéger Jabès en Galaad. Un courrier fut dépêché à Gabaa vers Saül; celui-ci était aux champs. Quand il revint, saisi d'une inspiration divine, il mit en pièces ses bœufs et envoya les morceaux aux diverses tribus avec cette menace : « Ainsi seront traités les bœufs de quiconque ne suivra point Saül et Samuel! » Israël, effrayé, le suivit tout entier. Les Ammonites furent exterminés.

Première faute de Saül. — Saül ne fut pas longtemps fidèle à Dieu. Les Philistins venaient d'envahir de nouveau la Palestine. Saül convoqua le peuple à *Galgala*. Pendant sept jours on attendit Samuel; voyant le peuple murmurer, Saül offrit lui-même le sacrifice pour apaiser le Seigneur. Ce sacrifice à peine achevé, Samuel parut. Il fit au roi des reproches sévères, et lui annonça que Dieu s'était choisi un autre homme selon son cœur.

La guerre traîna en longueur. Un coup d'audace de Jonathas, fils de Saül, la termina soudain. Le jeune homme osa, seul avec son écuyer, pénétrer dans le camp des Philistins. Frappés d'une espèce de vertige, les ennemis tournèrent contre eux-mêmes leurs armes, et ils s'entr'égorgèrent dans une épouvantable tuerie.

Saül repoussa avec succès les agressions d'une foule d'autres ennemis. Son énergie et sa bravoure pouvaient assurer à Israël de longues années de prospérité et de paix; malheureusement un nouvel acte de désobéissance vint consommer la rupture avec Samuel et Dieu, et faire de sa vie un mélange de démence et de cruauté.

Rupture de Saül avec Samuel. — Samuel ordonna de la part de Dieu à Saül de marcher contre les Amalécites et de tout exterminer, hommes et butin. Saül, vainqueur, égorgea la vile multitude et réserva le roi *Agag* avec les meilleures dépouilles. Samuel lui reprocha sa désobéissance, le maudit et lui déclara que Dieu ne vou-

lait plus de lui pour roi. Le prophète se retira ensuite : il ne devait plus revoir Saül jusqu'à sa mort, mais il pleurait sur lui et sur son infidélité.

David à la cour de Saül. — Le Seigneur commanda à Samuel de sacrer roi *David*, fils d'Isaïe, de la petite ville de Bethléem. C'était un tout jeune berger, aux cheveux blonds, à l'air gracieux, aux traits pleins de charme. Il reçut l'onction royale en secret, par crainte de Saül.

Or, depuis la malédiction de Samuel, le roi avait des accès de mélancolie qui devenaient de la fureur. Pour le calmer, on fit venir le petit berger de Bethléem, et David, en jouant de sa harpe, soulageait le roi. Saül, le prenant en affection, fit de lui son écuyer. Une amitié plus tendre, plus sérieuse, fut celle de Jonathas : *L'âme de Jonathas,* dit la Bible, *s'était collée à l'âme de David.*

Les hostilités avec les Philistins avaient recommencé. Armé d'un bâton et d'une fronde, David osa lutter contre le géant *Goliath* et le terrassa. Saisis d'épouvante, les Philistins prirent la fuite. Saül combla d'honneurs son jeune écuyer, et voulut qu'il restât à la cour.

Saül poursuit David. — Cette faveur dura peu. Les femmes avaient accueilli le vainqueur de Goliath par ces cris : « Saül en a tué mille, et David dix mille ! » C'en fut assez pour exciter la jalousie du roi, qui, à plusieurs reprises, essaya de tuer David. Sauvé une première fois par sa femme Michol, fille de Saül, une seconde par le tendre dévouement de Jonathas, une troisième par le grand prêtre Achimélech, David dut à la fin demander un asile aux Philistins eux-mêmes. Il faillit y perdre la vie. Il passa alors chez le roi des Moabites, lui confia son père et sa mère, puis reparut en Juda avec quelques centaines de mécontents.

A la nouvelle de son retour, Saül entra en fureur. Ne pouvant saisir David, il se vengea sur ses partisans. Il fit égorger Achimélech et quatre-vingt-cinq prêtres. A ce crime atroce, David répondit par une admirable générosité. Deux fois il aurait pu tuer Saül : deux fois il res-

pecta en lui l'onction sainte. Il prit le parti de retourner chez les Philistins, qui l'accueillirent cette fois favorablement.

Mort de Saül. — Les Philistins, voulant venger leurs défaites, vinrent nombreux à Sunam, dans la vallée de Jezréel, non loin des Israélites campés sur le mont Gelboé. Saül, autrefois si courageux, eut peur cette fois : il se sentait abandonné de Dieu. Il fit évoquer par la pythonisse d'Endor l'ombre de Samuel. L'ombre apparut sombre et menaçante : « Pourquoi as-tu troublé mon repos ? Demain, toi et ton fils vous serez avec moi, et le Seigneur livrera aux Philistins Israël. »

La parole du prophète s'accomplit. Les Israélites ne purent soutenir le choc des Philistins, et périrent en foule sur le mont Gelboé. Saül se trouva au plus fort de la mêlée ; accablé de blessures, il dit à son écuyer : « Tire ton glaive et tue-moi, de peur que ces incirconcis ne me tuent en joignant l'insulte à la mort. » L'écuyer n'osait obéir ; alors Saül se jeta sur son épée, et il tomba sans vie. Avec lui avaient péri trois de ses fils.

A la nouvelle de cet immense désastre, David, toujours exilé chez les Philistins, déchira son vêtement et pleura sur Saül, sur Jonathas, sur le peuple de Dieu abattus par l'épée : « O monts de Gelboé, s'écria-t-il, que la rosée et la pluie ne tombent point sur vous ni sur vos flancs desséchés ! Car c'est là qu'a été foulé aux pieds le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'avait pas reçu l'onction sacrée. »

II. — David (1055-1016).

Lutte contre Isboseth. — David quitta le pays des Philistins et reparut en Palestine. La tribu de Juda, qui était la sienne, le proclama roi à Hébron, tandis que le général Abner faisait proclamer *Isboseth*, fils de Saül. Il s'ensuivit une guerre civile, qui traîna sept ans avec des chances diverses. La défection d'Abner, insulté par Isboseth, ruina le parti de ce prince. Bientôt Isboseth

fut assassiné dans sa maison par deux de ses officiers, et David resta sans rival.

Jérusalem capitale. — L'unité nationale fut complétée par la prise de *Jébus* sur la plus redoutable des tribus chananéennes qui demeuraient encore isolées au milieu d'Israël. Jébus était une citadelle très forte, située au centre de la Palestine, sur un plateau de près de huit cents mètres d'altitude. David changea son nom en celui de *Jérusalem* (*Jébus, Salem, ville de la paix*), et en fit sa capitale. Le choix était des plus heureux. David établit sa résidence sur la colline de Sion, appelée depuis *cité de David* (1041).

Guerres et conquêtes. — Les Philistins avaient d'abord été assez favorables à David. La réunion des douze tribus sous son commandement changea leurs dispositions en excitant leurs craintes. Ils attaquèrent le nouveau roi ; mais, vaincus, ils durent accepter une paix onéreuse qui mit fin à leur puissance militaire.

David fit alors transporter l'arche à Jérusalem. Il vint lui-même avec trente mille hommes lui servir d'escorte, et ne craignit pas de se mêler aux danses sacrées. L'arche fut placée en grande pompe dans un tabernacle provisoire sur l'acropole de Sion. David voulait bâtir un temple pour la recevoir ; sur les conseils du prophète Nathan, il se contenta d'amasser les trésors nécessaires à la construction du temple, et tourna ses soins du côté de la guerre.

Les *Moabites* furent les premiers écrasés. De là, portant ses armes dans le nord, David remporta deux victoires sur les princes syriens, qui se reconnurent tributaires. Pendant ce temps, ses deux meilleurs généraux, Joab et Abisaï, taillaient en pièces les Iduméens dans la vallée des Salines. L'Idumée tout entière était conquise : des garnisons juives furent établies à Élath et à Aziongaber, port du golfe Élanitique. Ainsi, pendant que David au nord allait jusqu'à l'Euphrate, au sud il atteignait la mer Rouge, et par cette voie se mettait en communication avec les contrées les plus reculées de l'Asie et de l'Afrique.

Restaient indépendants, sur la rive gauche du Jourdain, les *Ammonites*, dont le roi était l'allié de David. Ce roi étant mort, David envoya des ambassadeurs complimenter son fils et successeur Hanon. Ce dernier, sur l'avis de conseillers perfides, traita les ambassadeurs en espions : il leur rasa la moitié de la barbe, leur fendit les vêtements jusqu'à la ceinture, et les renvoya ainsi, pleins de honte. Pour venger cette atroce injure, Joab vint mettre le siège devant Rabbah, capitale des Ammonites. La ville fut prise, et les Ammonites exterminés au milieu des tortures.

Fautes et châtiments de David. — Cette dernière guerre contre les Ammonites, si glorieuse pour les armes de David, marque cependant une date honteuse dans son histoire. Pendant que ses troupes se battaient devant Rabbah, lui, pour épouser *Bethsabée*, femme d'Urie, l'un de ses plus vaillants officiers, faisait périr le mari sous les traits des ennemis. Le prophète Nathan vint de la part de Dieu reprocher au roi, en termes sévères, son double crime. David se couvrit de cendres, pleura et gémit devant le Seigneur. Mais son repentir ne pouvait effacer le mal causé par le scandale ; il fallait à la justice de Dieu une expiation publique, et toute la vie du roi ne fut désormais qu'une suite d'épreuves.

Une des plus cruelles fut la révolte d'*Absalon*, fils du roi, puis la mort de ce même fils, tendrement aimé malgré tout, qui fut tué par Joab après sa défaite.

David mourut à l'âge de soixante et onze ans, dans la quarante et unième année de son règne, laissant de sages instructions à son successeur, *Salomon*, le fils de Bethsabée.

Gouvernement de David. — 1° *La cour.* — David eut une cour nombreuse et brillante. Il se fit bâtir, sur la colline de Sion, un palais magnifique, pour lequel Hiram, roi de Tyr, son ami, lui fournit les cèdres du Liban, des ouvriers et des artistes.

2° *La religion.* — Malgré ses déplorables faiblesses, d'ailleurs noblement réparées, David fut toujours un zélé adorateur de Jéhovah. Deux prophètes, disciples de

Samuel, Gad et Nathan, furent ses amis. Leur franchise ne lui déplut jamais, et il écouta avec déférence et humilité leurs avis et leurs reproches.

3° *L'armée.* — L'armée fut organisée sur de larges et solides bases. Elle comprenait une milice composée de douze corps, chacun de vingt-quatre mille hommes, servant à tour de rôle pendant un mois.

4° *L'administration.* — David avait auprès de lui comme hauts fonctionnaires : le commandant de l'armée, un trésorier général, un secrétaire, un historiographe. Il n'y avait pas de juge suprême, le roi s'étant réservé la justice. Pour chaque tribu il y avait un gouverneur, un trésorier, des juges et des greffiers ou scribes pris parmi les lévites.

Au titre de conquérant et d'organisateur, David joignit celui de **prophète**. Il a vu dans l'avenir et célébré avec une magnificence de style incomparable les splendeurs de la Jérusalem nouvelle, qui devait s'élever un jour sur les ruines de celle qu'il bâtissait. Il est l'auteur de ces Psaumes où le repentir a trouvé les accents les plus touchants, où la prière est arrivée à la forme la plus délicate et la plus sublime.

III. — Salomon (1016-975).

Début du règne. — Le commencement du règne de *Salomon* fut marqué par des rigueurs et même par des exécutions sanglantes. Le roi fit tuer son frère Adonias, dont il redoutait les vues ambitieuses. Il exila le grand prêtre Abiathar, ami d'Adonias. Enfin il fit égorger dans le tabernacle même, où il s'était réfugié, Joab, autre partisan du jeune prince.

Ces rigueurs furent suivies de jours pacifiques. Salomon n'était point un prince guerrier. Maître incontesté du gué fameux de Thapsaque, sur l'Euphrate, au ruisseau d'Égypte et à la mer Rouge, il eut la sagesse de se contenter de cet empire, relativement modeste, et ne songea qu'à faire jouir son peuple d'une heureuse paix. « Juda et Israël, dit l'Écriture, habitaient sans nulle

crainte : chacun vivait dans l'abondance et la joie, à l'ombre de sa vigne et de son figuier, durant tous les jours de Salomon. »

Travaux de Salomon. — Salomon employa les loisirs de son long règne de quarante ans à accomplir une foule de travaux. Le plus remarquable fut la construction du Temple.

Le Temple fut bâti à l'endroit même où la tradition plaçait le sacrifice d'Abraham, sur le mont Moriah. D'innombrables ouvriers y travaillèrent pendant sept ans. Le roi fit venir, pour aider ou diriger les Israélites, des ouvriers de Tyr, habiles dans l'art de tailler la pierre, de travailler le bois, le fer, l'or, l'argent, le bronze, de teindre les étoffes précieuses en pourpre, en hyacinthe ou en écarlate.

Le Temple comprenait une vaste cour, nommée *parvis d'Israël*, où se réunissait le peuple ; une cour intérieure, appelée *parvis intérieur*, réservée aux prêtres et aux lévites ; enfin le *Saint* et le *Saint des saints*.

Le Saint renfermait le chandelier à sept branches, l'autel d'or pour les parfums, la table d'or pour les pains de proposition, plus une foule de tables, de candélabres, de lampes, de vases, de l'or le plus pur.

Le Saint des saints renfermait deux chérubins en bois d'olivier doré, inclinés vers l'*arche*, qu'ils couvraient de leurs ailes. Dans l'arche étaient les deux tables de la loi, un vase contenant de la manne, et la verge d'Aaron. Le Saint des saints n'était ouvert qu'au grand prêtre, et encore, une seule fois dans l'année.

L'or et les bois précieux, tels que le cyprès, le cèdre, étaient prodigués dans le Temple. Il formait d'ailleurs une véritable petite cité, avec les constructions élevées autour du parvis d'Israël pour les logements des prêtres et de leurs familles.

Autres travaux de Salomon. — Après avoir élevé un temple au vrai Dieu, Salomon se fit construire un palais pour lui et un autre pour la reine, la fille d'un Pharaon. De plus, il entoura Jérusalem de murailles, l'embellit de piscines et de portiques, agrandit Mageddo,

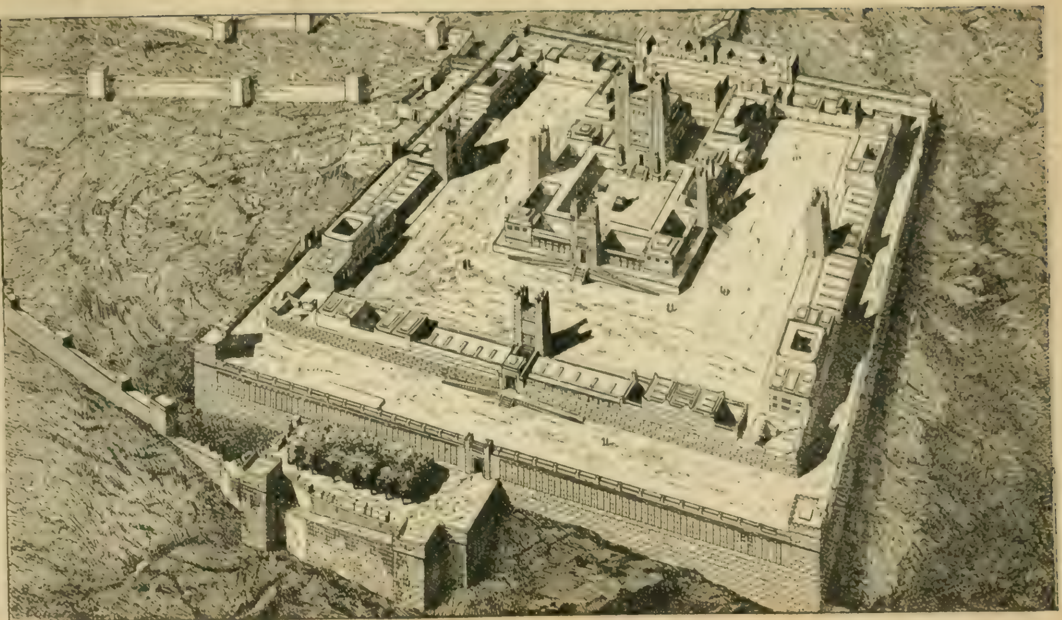
Gazer et d'autres villes, enfin fonda dans le désert Thadmor (plus tard Palmyre), destiné à servir d'entrepôt aux caravanes qui se rendaient de Damas à Babylone.

Magnificence et revenus de Salomon. — Le luxe déployé par Salomon, soit dans les constructions, soit dans le train de sa maison, est resté proverbial. On sait que la magnificence du palais de Salomon, la somptuosité de sa table, la belle ordonnance de son service, l'éclat de ses vêtements, surprirent la reine de Saba autant que la sagesse du prince. Tant de dépenses exigeaient des revenus considérables. La source principale en fut les bénéfices fournis par la marine marchande créée par le roi. Construits avec des bois de Judée, montés par des matelots phéniciens, ses vaisseaux partaient régulièrement des ports d'Élath et d'Aziongaber tous les trois ans, pour les pays d'Ophir, et revenaient chargés d'aromates, de métaux et de bois précieux, d'or, d'ivoire.

Aussi les trésors du roi étaient-ils toujours pleins; du roi la prospérité passa au peuple. « L'argent, dit l'Écriture, à Jérusalem, était aussi commun que les pierres au temps de Salomon. »

Sagesse de Salomon. — La sagesse de Salomon fut à la hauteur de son opulence. Cette sagesse se révéla tantôt par des jugements célèbres, tantôt par une foule d'ouvrages composés sur toutes les branches des connaissances humaines. Il fit trois mille paraboles et plus de mille cantiques. Il disserta sur tous les animaux et toute espèce de plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, qui croît dans les fentes des murailles.

Chute de Salomon. — Tant de gloire, de magnificence et de sagesse n'empêchèrent point une chute déplorable. Salomon remplit son palais de femmes étrangères, qui l'entraînèrent à l'idolâtrie. Non content d'élever des temples aux divinités païennes, il leur offrit lui-même l'encens d'une main que l'âge rendait déjà tremblante. Dieu, irrité, lui annonça la division de son empire; toutefois, par égard pour la mémoire de David, il ajournait la sentence jusqu'au règne de son fils.



Le Temple.

Nul ne saura jamais si Salomon mourut impénitent ou converti (975).

RÉSUMÉ

Sacré roi par Samuel, *Saül,* d'abord dédaigné à cause de sa petite naissance, impose à tous son autorité après une grande victoire sur les Ammonites. Il demeure cependant sous le contrôle de Samuel. Dans une guerre contre les Philistins, il cherche à secouer cette tutelle et offre lui-même un sacrifice en l'absence de Samuel. Le prophète l'en reprend sévèrement. Une attaque audacieuse de Jonathas met la panique parmi les Philistins, qui s'entre-tuent et que Saül survenant achève. Saül, aidé par le vaillant Abner, bat en outre les Ammonites, les Moabites, les Iduméens. Mais une nouvelle désobéissance dans la guerre contre Agag, roi des Amalécites, amène sa rupture complète avec Samuel, qui sacre secrètement roi David, fils d'Isaïe.

David paraît à la cour de Saül, qui fait de lui son écuyer et son gendre, après sa victoire sur le Philistin *Goliath.* Poursuivi ensuite par le roi, David se sauve deux fois chez les Philistins. Il y était encore quand il apprit la défaite et la mort de Saül sur le mont Gelboé, dans une bataille contre les Philistins. Saül avait régné quarante ans (1094-1055).

David (1055-1016), proclamé roi à Hébron d'abord par la tribu seule de Juda, puis après la mort d'Isboseth, fils de Saül, par tout Israël, transporte sa capitale d'Hébron à Jébus, devenu *Jérusalem,* bat plusieurs fois et réduit à l'impuissance les Philistins, impose le tribut aux Moabites, aux Syriens de l'Oronte et de Damas, conquiert l'Idumée et fait reconnaître son autorité de l'Euphrate à la mer Rouge. Les Ammonites, qui le bravent, sont exterminés.

Pendant le siège de la capitale des Ammonites, Rabbah, par Joab, David à Jérusalem épouse *Bethsabée,* femme du brave Urie, lequel a péri sous les traits des ennemis par ordre du roi. David est puni de ce crime par la révolte de son fils *Absalon,* et d'autres épreuves. Il se relève par la noblesse de son repentir et de sa résignation.

David se fait une cour pompeuse, donne de l'éclat à la religion, organise l'armée, l'administration, écrit des psaumes d'une beauté incomparable, et meurt laissant le trône au fils de Bethsabée, Salomon.

Salomon (1016-975) se venge de ses ennemis en montant sur le trône, puis règne dans une paix profonde pendant quarante ans. Satisfait du royaume modeste que lui a laissé David, allant de l'Euphrate à la mer Rouge, il fait alliance avec Hiram, roi de Tyr, avec le Pharaon d'Égypte, s'illustre par les grands travaux qu'il exécute : Temple, palais, embellissements de Jérusalem, fondation de Palmyre; s'enrichit par le commerce maritime,

devient célèbre au loin par sa magnificence, sa sagesse, sa science ; mais se laisse corrompre ensuite, et va jusqu'à offrir de l'encens aux faux dieux.

CHAPITRE VII

SCHISME DES DIX TRIBUS (975)

Révolte des dix tribus. — *Roboam*, fils de Salomon, s'était rendu à Sichem pour s'y faire reconnaître roi de tout Israël. *Jéroboam*, prenant la parole au nom des tribus, lui dit : « Ton père nous a imposé un joug très dur; mais toi, allège la dure servitude de ton père, et nous te servirons. » Roboam, poussé par de jeunes conseillers, répondit : « Le joug que mon père a fait peser sur vous, je l'augmenterai encore; mon père vous a châtiés avec des fouets, moi je vous châtierai avec des verges garnies de pointes. »

Ces paroles hautaines causèrent une émeute. « Qu'avons-nous de commun avec David? s'écria le peuple. Israël, retire-toi sous tes tentes; et toi, David, pourvois maintenant à ta maison. » Le roi n'eut que le temps de monter sur son char et de fuir à Jérusalem (975).

Les royaumes de Juda et d'Israël. — Il y aura désormais deux royaumes : celui d'Israël, comprenant dix tribus, et celui de Juda, réduit à deux, Benjamin et Juda. Le premier embrassait tous les pays appelés depuis Samarie et Galilée, et de plus les contrées à l'est du Jourdain. Le second se bornait à la Palestine méridionale ou Judée : il formait à peine le quart du royaume de Salomon.

Le *royaume d'Israël* était beaucoup plus étendu, plus peuplé et plus fertile. Mais la population en était fort mêlée. De plus, l'impiété de ses rois lui valut, de la part de Dieu, des châtiments répétés, et son histoire intérieure ne fut qu'une suite de révolutions sanglantes : sur dix-huit rois, huit périrent de mort violente. Il ne devait durer que deux siècles et demi.

Le *royaume de Juda* était beaucoup plus faible en apparence. Mais il avait une population plus homogène, plus unie et plus belliqueuse. Il avait de plus l'immense avantage de posséder, dans une capitale superbe et très bien située, le Temple, centre religieux vers lequel se portaient les regards non seulement de Benjamin et de Juda, mais encore de tous ceux qui en Israël restèrent fidèles au culte du vrai Dieu. Enfin, bien que plusieurs de ses rois aient été des princes détestables, un bon nombre cependant servirent avec piété Jéhovah, qui les récompensa en leur permettant de se succéder tous (ils furent vingt) de père en fils. Le royaume de Juda devait durer près de quatre siècles, de 975 à 588.

RÉSUMÉ

Dieu avait menacé Salomon de la division de son royaume. Cette division se fait dès l'avènement et par l'imprudence de son fils Roboam. Dix tribus proclament roi Jéroboam. Benjamin et Juda seuls restent fidèles à Roboam.

Il y aura désormais deux royaumes : le royaume d'Israël, comprenant la Galilée et la Samarie ; le royaume de Juda, réduit à la Judée et quatre fois plus petit. Cependant le royaume de Juda, restant le centre religieux de tout Israël, ayant une population plus homogène, des princes en général plus vertueux, sera en somme plus fort que celui d'Israël, et lui survivra cent trente-deux ans, Israël devant tomber en 720, Juda seulement en 588 avant Jésus-Christ.

CHAPITRE VIII

LES ROYAUMES D'ISRAEL ET DE JUDA

SOMMAIRE

I. Le royaume d'Israel. — Instabilité du pouvoir. — Capitales successives. — Les principaux règnes. — La chute du royaume.
II. Le royaume de Juda. — Coup d'œil général. — Lutte contre Israël. — Lutte contre l'étranger. — Dernières années et chute.

I. — Royaume d'Israël (975-720).

Instabilité du pouvoir dans le royaume d'Israël. — Le royaume d'Israël devait durer un peu plus de deux siècles et demi. Durant ce court espace de

temps, il n'eut pas moins de dix-huit rois, et ces dix-huit rois appartinrent à sept dynasties différentes, ce qui montre combien le pouvoir avait peu de solidité dans ce royaume.

Les capitales. Sichem. Thirsa. Samarie. — Il y eut également peu de fixité pour le siège du pouvoir. Trois villes furent successivement capitales : *Sichem*, *Thirsa*, et *Samarie*.

Sichem, aujourd'hui *Naboulous*, *Naplouse*, était agréablement située, au pied du mont Garitzim, dans une contrée fertile et verdoyante, abondante en eaux. Thirsa se trouvait à une faible distance de Sichem, mais sur une colline et dans une position plus facile à défendre. Plus facile encore à défendre était Samarie, aujourd'hui *Sébaste*, bâtie sur une haute colline isolée, entourée d'une belle et fraîche vallée.

Les principaux règnes. Jéroboam, Achab, Osée. — Trois rois attirent surtout l'attention dans l'histoire d'Israël : *Jéroboam*, le fondateur ; *Achab*, célèbre, comme sa femme *Jézabel*, pour son impiété, sa cruauté et sa fin tragique ; *Osée*, sous qui tombe le royaume.

Jéroboam (975-954). — Jéroboam méconnut et négligea ce qui devait asseoir solidement son trône. La révolution qui l'avait fait roi était l'œuvre de Dieu. Au lieu de se présenter au peuple comme l'élu de Jéhovah, il le poussa lui-même à l'idolâtrie, et, craignant que ses sujets, s'ils retournaient à Jérusalem, ne vinssent à rentrer sous l'autorité de la maison de David, il leur fit deux veaux d'or, qu'il plaça aux deux extrémités de son royaume, à Dan et à Béthel, et il dit aux Israélites : « N'allez plus à Jérusalem, voici les dieux qui vous ont tirés d'Égypte. »

Cependant le fils du roi était tombé malade. Jéroboam envoya sa femme déguisée consulter le prophète Ahias. Ahias répondit par de dures paroles : « Je t'ai élevé du milieu de mon peuple...; mais tu n'as pas été un serviteur fidèle comme David. C'est pourquoi j'étendrai le mal sur ta maison ; je balayerai ta race

comme on balaye l'ordure des lieux que l'on veut purifier. » Puis il lui annonça la mort imminente de son fils et la chute de sa dynastie. L'enfant mourut, en effet, au retour de sa mère.

Achab (917-897) surpassa tous les rois d'Israël en impiété. Non content de courber lui-même le front devant les veaux d'or, il laissa sa femme *Jézabel*, fille d'un roi de Tyr, introduire le culte impur de Baal et d'Astarté jusque dans Samarie. Il se rendit de plus coupable d'un crime odieux sur un de ses sujets.

Un certain Naboth avait à Esdrelon une vigne, près du palais que le roi possédait dans cette ville. Sur le refus qu'il fit à Achab de lui vendre sa vigne, Jézabel suscita de faux témoins pour accuser Naboth de trahison. Traduit devant les tribunaux, Naboth fut condamné et lapidé. Le roi voulut alors prendre possession de la vigne; mais il y rencontra le prophète Élie. « As-tu assassiné pour hériter? lui dit le prophète. Ainsi a parlé Jéhovah : « A l'endroit où les chiens ont léché le sang « de Naboth, ils lècheront aussi ton sang,... et les chiens « dévoreront Jézabel sous les remparts d'Esdrelon. »

Peu après, Achab marchait contre Ramoth, ville du pays de Galaad. Un prophète prédit au roi d'Israël sa mort. Alors il se déguisa en simple soldat. Achab n'en fut pas moins atteint par une flèche tirée au hasard, et il expira au coucher du soleil. Son corps fut rapporté à Samarie, et son char ensanglanté fut lavé à la piscine de cette ville. Ainsi s'accomplit la prophétie d'Élie, qui avait dit que les chiens lécheraient le sang d'Achab.

Joram, fils d'Achab, voulut aussi reprendre Ramoth. Une blessure grave le contraignit de se retirer dans son palais d'Esdrelon, laissant le commandement à Jéhu. Sacré roi par le prophète Élisée, héritier du prophète Élie, *Jéhu* marcha sur Esdrelon. Joram prit la fuite; mais il fut frappé par une flèche entre les deux épaules, et son corps fut jeté dans le champ de Naboth.

En entrant à Esdrelon, Jéhu aperçut à une fenêtre du palais une femme fardée et parée de ses plus beaux ornements. C'était Jézabel. Jéhu la fit jeter par la fenêtre

et fouler aux pieds de ses chevaux. Quand on voulut l'ensevelir, on ne trouva plus que le crâne, les pieds et les mains; le reste avait été dévoré par les chiens, comme l'avait prédit Élie. Pour se concilier Jéhu, le peuple de Samarie égorgea les soixante-dix fils d'Achab. Toute sa cour, ses amis, les prêtres de Baal, furent exterminés.

Osée (730-722). **Chute d'Israël.** — Le dernier roi d'Israël fut *Osée*. Monté sur le trône par un assassinat, il se voyait réduit au simple pays de Samarie. Les Assyriens avaient pris le reste, et encore fallait-il leur payer tribut pour ce qui leur avait échappé. Pour se débarrasser du tribut, Osée commit l'imprudence de s'allier au roi d'Égypte. A cette nouvelle, l'Assyrien Salmanasar accourut et assiégea Samarie (722). Il ne put la prendre. Mais Sargon, son successeur, s'empara de la ville (720). Ainsi tomba le royaume d'Israël.

II. — Royaume de Juda (975-588).

Coup d'œil général. — Le royaume de Juda fut beaucoup moins troublé par les révolutions intérieures que celui d'Israël. Pendant les trois cent quatre-vingt-sept ans qu'il dura, il n'eut que vingt rois, et tous, sauf la reine Athalie, appartenaient à la maison de Roboam. Ces princes furent aussi en général, comme caractère, bien supérieurs à ceux d'Israël.

L'histoire extérieure du royaume de Juda peut se ramener à deux points : lutte contre le royaume d'Israël, — lutte contre l'Égypte, l'Assyrie ou Babylone.

Lutte contre le royaume d'Israël. — La lutte entre Juda et Israël était fatale, et d'autant plus inévitable que les deux royaumes, étant contigus, n'avaient point de limites naturelles. Elle dura aussi longtemps que le royaume d'Israël, et avec des chances très diverses.

Un prince, de grande sagesse cependant, *Josaphat* (914-889), rompit avec la politique habituelle des rois de Juda envers Israël. Il demanda au roi Achab, pour son fils *Joram*, la main de sa fille, *Athalie*.

Cette étrange alliance d'un roi si pieux avec un roi si

impie eut pour le royaume de Juda les conséquences les plus désastreuses. Le fils de Josaphat, *Joram*, mourut après un court règne de quatre ans (885). Son fils, *Ochosias*, fut tué l'année suivante, et alors un atroce attentat amena la fille de Jézabel sur le trône de David.

Ochosias ne laissait que des enfants mineurs. Au lieu de veiller avec l'amour d'une mère sur les orphelins, *Athalie* prit aussitôt un poignard, et sans pitié les égorgea tous; puis elle régna et fit régner Baal. Pendant six longues années, Jérusalem, frappée de stupeur, subit le joug de cette reine éhontée (884-878).

Cependant le châtiment se préparait. *Joas*, le plus jeune fils d'Ochosias, laissé pour mort dans la salle du massacre, avait été recueilli par sa tante Josabeth, femme du grand prêtre Joad, et secrètement élevé par elle. La septième année du règne de l'impie étrangère, le grand prêtre tira le jeune prince de l'ombre du sanctuaire, et le couronna en grande pompe dans le Temple. Dès la première nouvelle, Athalie accourt, furieuse, menaçante. Elle voit Joas assis sur un trône, le front ceint du diadème, le grand prêtre Joad à ses côtés, et Josabeth à ses genoux; tout autour sont rangés les lévites, l'épée nue. Athalie se trouble; elle regarde vers les portes du Temple, les portes sont fermées; elle appelle sa garde, personne ne répond. Alors, désespérée, elle s'écrie : « Trahison ! trahison ! » — « Qu'on la prenne, dit le grand prêtre; qu'on la jette hors du Temple, et que le glaive en fasse justice ! »

L'ordre fut aussitôt exécuté. Le cadavre de l'impie fut foulé aux pieds des chevaux, comme l'avait été celui de Jézabel sa mère. Pendant ce temps, les autels de Baal étaient renversés, et Mathan, son prêtre, égorgé.

Joas ne sut pas profiter d'une si épouvantable leçon. Il régna sagement tant que vécut son protecteur, l'auguste pontife Joad. Mais ensuite il s'abandonna à ses vices et fléchit le genou devant les idoles. Le fils de Joad, Zacharie, osa reprocher sévèrement au peuple son infidélité; il fut lapidé par ordre du roi. « Dieu te voit, s'écria le grand prêtre, et il me fera justice. »

La justice fut que Joas périt assassiné par ses serviteurs, après avoir eu la honte de ne pouvoir défendre sa capitale contre les dévastations des Syriens de Damas.

La lutte reprit aussi avec Israël, et elle fut désastreuse pour Juda. Fier d'une éclatante victoire remportée sur les Iduméens dans la vallée des Salines, *Amasias*, fils de Joas, avait osé défier le roi d'Israël. « Viens, lui dit-il, que nous nous voyions en face. » Le roi d'Israël vint, vit Amasias en face, le battit, le fit prisonnier, pilla son palais et le Temple, et ne lui rendit la liberté qu'en échange de nombreux otages.

Lutte contre les empires d'Égypte, d'Assyrie et de Babylonie. — La lutte contre les empires entre lesquels se trouvait resserrée la Palestine était plus dangereuse que celle d'Israël, et elle devait aboutir à la chute du royaume de Juda. Déjà, sous Roboam, l'Égyptien Sésac avait pillé Jérusalem.

Deux siècles après, c'étaient les Assyriens qui paraissaient en Palestine. Le roi de Juda, *Achaz*, les avait appelés pour se venger des ravages faits en Judée par le roi d'Israël. Les Assyriens saccagèrent en effet le royaume d'Israël; mais Juda, à son tour, vit les terribles envahisseurs et fut affreusement dévasté.

Sous le fils d'Achaz, *Ézéchias* (726-685), Juda fut menacé d'une ruine totale. Le royaume de Samarie venait d'être détruit par l'Assyrien Sargon en 720. Témoin de cette catastrophe, Ézéchias, pendant vingt ans, se tint en repos. Mais ensuite il s'enhardit à rompre avec l'Assyrie. D'un bond, le successeur de Sargon, *Sennachérib*, fut sous les murs de Jérusalem. Heureusement Ézéchias était un roi pieux; sa piété lui valut une protection éclatante du ciel. La peste enleva cent quatre-vingt-cinq mille hommes du camp assyrien, et Sennachérib s'enfuit presque seul. Il ne reparut plus en Palestine.

Chute du royaume de Juda (588). — Le fils du vertueux Ézéchias, *Manassé*, eut l'impiété d'Achab et la cruauté de Jézabel. Les prophètes qui osèrent élever la voix contre ses désordres furent poursuivis, et le vieil

Isaïe fut scié entre deux planches. Le roi en fut puni par la prise de Jérusalem et une longue captivité en Mésopotamie.

Désormais Juda sera toujours tributaire de l'étranger. Libre un moment par l'écroulement de l'empire assyrien, il tomba presque aussitôt sous le joug de l'Égypte; délivré des Égyptiens, il paya le tribut à *Nabuchodonosor*, roi de Babylone. En 603, Nabuchodonosor enleva même une partie des vases du Temple et emmena à Babylone plusieurs jeunes gens de famille noble, Daniel, Ananias, Misaël, Azarias. *Alors commence la célèbre captivité de soixante-dix ans.*

Suivant les conseils imprudents du parti de la revanche, un roi, *Sédécias* (599-588), refusa le tribut. Nabuchodonosor aussitôt parut devant Jérusalem (589). La ville s'honora par une longue résistance. Elle fut emportée à la fin; les fils de Sédécias furent égorgés; lui-même eut les yeux crevés, puis il fut traîné à Babylone, où il pourrit dans un cachot jusqu'à sa mort.

Jérusalem fut incendiée et réduite en un monceau de ruines. Le Temple fut renversé; le grand prêtre, les hauts dignitaires furent tués. Une foule de citoyens avaient fui. Nabuchodonosor transporta les principaux de ceux qui restaient à Babylone. Jérémie fit alors entendre ses sublimes lamentations.

RÉSUMÉ

Le *royaume d'Israël* comprenant la Galilée et la Samarie dure deux cent cinquante-cinq ans. Il compte dix-huit rois, sept dynasties et trois capitales. Les trois rois à signaler particulièrement sont Jéroboam (975-954), le fondateur du royaume; *Achab* (917-897), célèbre, ainsi que sa femme *Jézabel* et sa fille *Athalie*, par son impiété et sa fin tragique; *Osée* (730-722), sous qui Samarie est prise par Salmanasar. Deux ans après (720), Sargon détruit le royaume d'Israël.

Le *royaume de Juda* dure trois cent quatre-vingt-sept ans, ne compte que vingt rois, appartenant tous à la maison de Roboam et pour la plupart bien supérieurs comme caractère à ceux d'Israël. Son histoire se résume pour l'extérieur dans sa lutte contre Israël et contre l'étranger. Infidèle à la politique ordinaire de Juda envers Israël, le roi *Josaphat* s'allie avec Achab et lui

demande sa fille Athalie pour son fils *Joram*. De là de grands désordres dans Juda.

Dans sa lutte contre l'étranger, sauf la délivrance miraculeuse de Jérusalem obtenue par *Ézéchias* sur *Sennachérib*, Juda a toujours le dessous. A partir de *Manassé* (685), il est tributaire d'abord des Assyriens, puis des Égyptiens, enfin des Babyloniens. *Sédécias* veut refuser le tribut. *Nabuchodonosor* prend Jérusalem et en emmène les habitants à Babylone (588).

CHAPITRE IX

LA CAPTIVITÉ, LE RETOUR

I. — La captivité.

Transplantés sur les bords de l'Euphrate, les Juifs ne cessèrent de regretter Jérusalem. Nous avons comme témoins de leurs regrets et de leurs larmes des psaumes admirables, où l'absence de la patrie est déplorée avec une mélancolie que nulle poésie n'égala jamais :

« Assis au bord des fleuves de Babylone, nous avons pleuré en pensant à Sion. Nos harpes étaient suspendues aux saules du rivage, et ceux qui nous avaient amenés nous disaient : Chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion. Mais comment chanter un cantique du Seigneur sur une terre étrangère ? Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite se dessèche ! que ma langue reste attachée à mon palais si tu sors de ma pensée, si tu n'es plus, ô Jérusalem, le premier objet de mes joies ! »

Toutefois les douleurs de l'exil s'adoucirent peu à peu au sein de la vie paisible offerte aux captifs par les vainqueurs. Beaucoup d'Israélites s'accommodèrent de vivre en Babylonie, de s'y enrichir, d'y remplir des fonctions à la cour. Ainsi nous est-il expliqué que seules les tribus de Benjamin et de Juda aient profité de l'édit rendu en 536 en faveur des exilés par *Cyrus*, roi des Perses, après la prise de Babylone.

II. — Le retour (535).

Zorobabel, descendant du roi Joakim, se chargea de ramener les émigrants, qui étaient au nombre de quarante mille environ. Son premier soin fut la reconstruction du Temple, dont le grand prêtre Josué ou Jésus posa en grande pompe la première pierre. Mais un obstacle inattendu survint. Les Samaritains obtinrent du successeur de Cyrus un décret qui suspendait les travaux. Ils ne furent repris que sous Darius, fils d'Hystaspe ; la dédicace du Temple fut faite en 515.

Esdras. — Zorobabel avait relevé le sanctuaire ; Esdras organisa le peuple et fit refleurir la loi mosaïque. Il était revenu la septième année du règne d'Artaxercès Longue-Main, avec une petite colonie.

Néhémias. — Les murailles de Jérusalem étaient encore à terre, et la ville se trouvait livrée sans défense aux insultes des voisins. Apprenant ce triste état de choses, le Juif Néhémias, échanson d'Artaxercès Longue-Main, obtint du roi la permission de relever les remparts (445). Il employa ensuite douze ans à réorganiser l'administration. Il fit lire par Esdras la loi de Moïse devant tout le peuple, et le serment d'alliance avec Jéhovah fut solennellement renouvelé.

RÉSUMÉ

Les Juifs ne peuvent d'abord se consoler de l'absence de Jérusalem. Peu à peu ils se font à leur captivité, assez douce et profitable. Quarante mille seulement profitent de l'édit de retour de Cyrus en 536. *Zorobabel* relève le sanctuaire, dont la construction, interrompue par les Samaritains, ne s'achève qu'en 515. *Esdras* réorganise la loi mosaïque. *Néhémias* relève les murailles de Jérusalem en 445.

CHAPITRE X

CIVILISATION HÉBRAIQUE

SOMMAIRE

Religion. — Sciences, arts et lettres. — Agriculture et industrie.

Religion. — Le peuple hébreu eut la gloire de recevoir et de conserver, malgré bien des infidélités, le dépôt de la croyance à un seul Dieu. C'est sa foi en Jéhovah qui lui donne son importance historique. Tandis qu'autour de lui toutes les nations courbent le front devant de grossières idoles et se souillent par un culte honteux, lui seul reconnaît un Dieu unique, immatériel, créateur, souverainement juste et souverainement bon.

Sciences, lettres et arts. — Les Hébreux ne furent jamais fort versés dans les sciences. Les abstractions ne les attiraient point; ils s'attachaient à la nature, qu'ils ont connue et aimée à merveille, comme le prouvent une foule de tableaux d'une exquise fraîcheur : « Levons-nous le matin pour aller aux vignes, dit le *Cantique des cantiques*, et voyons si la vigne est avancée, si la grappe est formée, si les grenadiers sont en fleur... Les mandragores jettent leurs odeurs, et à nos portes il y a toutes sortes de fruits savoureux. »

Parmi les arts, les Hébreux ont cultivé avec un éclatant succès la *musique*. David organisa la musique du Temple sur le plus grand pied, avec des chœurs qui chantaient les psaumes au son des harpes, des psaltérions et des cymbales. La musique était l'une des principales jouissances de la vie, et le plus grand plaisir qu'un Hébreu éprouvât, c'était de prendre son repas au son des instruments.

La poésie est la compagne inséparable de la musique, et par la poésie les Hébreux se sont placés au premier rang. Les lettres profanes n'ont rien à opposer aux sublimes prières des Psaumes, où toutes les émotions de l'âme se retrouvent avec une étonnante sincérité ; ni aux paroles de feu ou aux images étincelantes des prophètes Isaïe, Jérémie, Ézéchiel.

Industrie. — Bergers et agriculteurs, les Juifs n'accordèrent jamais à l'industrie qu'une attention secondaire. Quand s'introduisirent chez eux des habitudes de luxe, pour les satisfaire ils s'adressèrent à l'étranger.

Le luxe ne parut guère qu'avec David et Salomon. Mais des rois il passa rapidement aux particuliers. Les maisons riches eurent des lambris et des colonnes en bois de cyprès ou de cèdre artistement travaillés. Leur sol se couvrit de lourds tapis aux couleurs éclatantes. L'Israélite s'habilla de soie, d'étoffes fines de laine, de lin, tantôt blanches, tantôt teintes en pourpre rouge ou violette. Il fit usage des parfums, de l'encens, de la myrrhe, des poudres et des huiles aromatiques.

Le luxe était grand surtout chez les femmes. Le prophète Isaïe lance d'éloquentes invectives contre leurs colliers d'or, leurs perles, leurs bracelets, leurs boucles d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui tombent sur leur front, leurs robes de grand prix, leur beau linge, leurs voiles, leurs miroirs. « Leur parfum, dit-il, sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en cordes, et leurs cheveux frisés en tête nue ou chauve. »

RÉSUMÉ

La religion chez les Hébreux dépasse toutes les conceptions religieuses des autres peuples de l'antiquité. A la différence des autres cultes, elle prescrit non seulement des observances extérieures, mais encore les actes intérieurs, l'amour de Dieu et du prochain. Peu versés dans les sciences et dans les arts, sauf dans la musique, les Hébreux excellèrent dans la poésie et dans les lettres en général, qui ont produit chez eux des modèles à jamais inimitables. Peuple essentiellement agriculteur, ils ne s'occupèrent jamais sérieusement d'industrie.

LES ÉGYPTIENS

CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE DE L'ÉGYPTE

SOMMAIRE

Configuration. — Le Nil. — Rôle du Nil. — Ses inondations. — Climat. — Productions. — Animaux. — Divisions.

Configuration, superficie, etc. — Il n'est pas de pays dont la géographie soit plus simple que celle de l'Égypte. C'est une large bande de sable, qui s'étend du tropique du Cancer environ à la Méditerranée, entre la mer Rouge et le désert de Libye. Vers le milieu de cette bande de sable se déroule, comme un ruban d'eau et de fraîcheur, l'étroite vallée du Nil, qui se change en plaine vers Memphis, où commence le fameux Delta. Cette vallée et ce Delta sont toute la partie habitable de l'Égypte; ils présentent un territoire un peu moins étendu que celui de la Belgique.

Le Nil. — Sans le Nil, l'Égypte ne serait qu'un affreux désert. Le Nil, à qui l'on fait généralement l'honneur d'être le fleuve le plus long du monde entier, a plus de dix-huit cents lieues. Le vrai Nil, ou Nil-Blanc, sort des grands lacs de l'Afrique australe. Après avoir reçu à gauche le Bahr-el-Gazal, ou rivière des Gazelles, il confond à Khartoum, capitale de la Nubie, ses eaux avec celles du Nil-Bleu, qui vient de l'Abyssinie. Son cours en Éthiopie est obstrué par des rochers et coupé par des rapides, que les anciens décorèrent du nom de cataractes.

Après la dernière cataracte, dite de Syène, aujourd'hui

Assouan, le Nil quitte l'Éthiopie pour devenir un fleuve égyptien. Son cours jusqu'à la Méditerranée est encore de onze cents kilomètres : c'est celui de la Loire, le plus long de nos fleuves de France. Sa largeur est alors de six à sept cents mètres. Son volume d'eau, loin de croître, va diminuer à mesure qu'il marche vers la mer, parce que, à l'encontre des autres fleuves, il ne reçoit plus aucun affluent, mais abandonne, au contraire, une partie de ses eaux aux nombreux canaux qui s'ouvrent sur ses rives.

Le Nil coule entre deux chaînes de montagnes fort rapprochées : la chaîne Arabique à l'est, et la chaîne Libyque à l'ouest. De granit rose près d'Assouan, puis de grès et enfin de calcaire, ces montagnes ont fourni les matériaux des gigantesques constructions égyptiennes.

Rôle du Nil. — « L'Égypte est un don du fleuve, » a dit Hérodote. En effet, le Nil a créé le Delta, qui forme la plus grande partie de sa superficie : vingt-trois mille kilomètres carrés sur vingt-neuf mille de terres cultivables. Jadis toute la partie de l'Égypte connue sous le nom de *Delta* était un golfe aux eaux peu profondes. Les alluvions apportées par le Nil le comblèrent peu à peu.

Le Nil a donc créé une partie de l'Égypte; on peut même dire qu'il l'a créée tout entière, parce qu'il a couvert d'une couche de limon très fertile la vallée, pur sable à l'origine. Mais de plus chaque année il lui rend sa fécondité. Sans lui rien ne viendrait, ni moissons, ni légumes, ni arbres, ni herbe quelconque, sous cette atmosphère constamment embrasée, que ne rafraîchissent presque jamais même de passagères ondées.

Inondations du Nil. — Chaque année, à la suite des pluies périodiques qui inondent la région des grands lacs et les montagnes de la haute Abyssinie, se produit une crue de plusieurs mètres. Dans les derniers jours de juin, le fleuve se gonfle tout à coup. Il se répand dans les canaux qui coupent la vallée en tous sens, puis déborde sur les champs. Partout où l'eau pénètre, la terre est rafraîchie, et un limon fécond est déposé. La crue atteint son maximum au 21 septembre; elle diminue presque aussitôt, et au mois de janvier le fleuve est rentré

dans son lit. Les semailles commencent alors, et la récolte se fait au mois de mars.

L'abondance des récoltes dépend de la hauteur du Nil; entre cinq et sept mètres de crue, la récolte sera magnifique; de trois à cinq, de sept à huit, médiocre; mauvaise au-dessous de trois et au-dessus de huit; dans le premier cas, les eaux sont insuffisantes; dans le second, elles renversent les digues et bouleversent les terres.

De même que les Égyptiens ignorèrent toujours les sources du Nil, ainsi ils ne connurent jamais la cause de ses inondations périodiques. Ils la croyaient surnaturelle : Isis, en deuil d'Osiris, laissait tomber dans le Nil une des larmes qu'elle versait sur son frère. Au contact de cette goutte céleste, le fleuve s'enflait aussitôt.

Climat de l'Égypte. — Il n'y a en Égypte qu'une saison : un été éternel; car, sauf près du littoral méditerranéen, le ciel y est presque toujours serein et avare de nuages. Grâce cependant au Nil, le pays change perpétuellement de face. Au mois de juin, avant l'inondation, le sol est sec, poudreux, crevassé. En août et en septembre, l'Égypte n'est plus qu'un vaste lac. Puis les eaux, en se retirant, laissent paraître un sol noir et fangeux. Enfin, en février, le pays devient une prairie verdoyante, un champ de fleurs, un océan d'épis.

Malgré le soleil ardent, la température ne devient insupportable que lorsque souffle le terrible *kamsin* (siroco), qui se fait sentir de mars à la mi-mai. « Quand ses haleines ardentes emplissent l'air d'une fine poussière, la fournaise est partout. Alors les crocodiles, demi-cuits dans leur carapace, se pâment avec des sanglots. »

Productions. — Tout venait presque sans culture dans le fertile limon déposé par le Nil : les céréales d'abord, c'est-à-dire le blé, l'orge, le sorgho. L'humidité du sol était favorable aux fèves, aux racines, aux légumes et aux fruits tant regrettés par les Hébreux, tels que les concombres, les oignons et les melons. On récoltait aussi le lupin, le pois chiche, la lentille et le ricin.

Deux plantes aquatiques surtout étaient célèbres : le

lotus, dont on faisait une pâtisserie excellente; et le *papyrus*, dont on faisait non seulement du papier, des chaussures pour les prêtres, des barques pour la pêche, mais encore du pain. Ce pain de lis était une friandise recherchée et figurait sur les tables royales. Les palmiers étaient si nombreux, qu'ils formaient des forêts, comme encore aujourd'hui. On y voyait de plus le caroubier, le sycomore, le grenadier, l'abricotier, le figuier.

Animaux. — Le cheval et le chameau furent introduits en Égypte longtemps après la fondation du royaume. Mais de tout temps on y connut les bœufs, les chèvres, les chiens, les lièvres, l'ichneumon, la gazelle. L'Égypte nourrissait des ânes superbes. Parmi les bêtes féroces figuraient : le chat sauvage, le loup, le chacal, l'hyène, le léopard, le lion. Les hippopotames, aujourd'hui disparus, étaient nombreux, ainsi que les crocodiles, qui reculent de plus en plus vers le sud, mais que Champollion, il y a quelque soixante ans, put voir encore réunis en conciliabule par groupe de quatorze sur un îlot. Les serpents pullulaient, les uns inoffensifs, d'autres très venimeux comme la vipère, surtout l'aspic.

Les oiseaux abondaient et présentaient les espèces les plus variées : aigle, faucon, épervier, vautour, pigeon, pie, tourterelle, perdrix, moineau. Les ibis blancs et noirs, les pélicans, les flamants roses, les cormorans, les oies, les canards fourmillaient dans les eaux. L'oie et le canard remplaçaient le poulet, encore peu connu. La pêche fournissait aussi un précieux appoint.

Toutes ces ressources permettaient à l'Égypte de nourrir une nombreuse population. Elle est considérable encore aujourd'hui, puisqu'elle est de près de dix millions. Mais autrefois elle était supérieure; les uns disent de dix à quinze millions, d'autres même davantage.

Divisions de l'Égypte. — On divise actuellement l'Égypte en *basse*, en *moyenne* et en *haute Égypte*. Autrefois on se contentait de deux divisions : la *haute Égypte*, ou *Thébaïde*, du nom de Thèbes, sa principale ville; et la *basse Égypte*, où se trouvaient Memphis et les Pyramides.

RÉSUMÉ

Tout petit pays, vingt-neuf mille kilomètres carrés, à peine grand comme la Belgique, l'*Égypte* a été créée par le *Nil*, à qui elle doit la plus grande partie de son sol et sa fertilité annuelle. Les inondations du Nil ont lieu de juin à décembre. Le sol produit les céréales en abondance, beaucoup de légumes et de fruits; aussi la population y est-elle d'une densité exceptionnelle. Le climat, très doux en hiver, devient très chaud dès le mois d'avril. La chaleur dans la haute Égypte est pour l'étranger intolérable.

CHAPITRE II

LES ORIGINES

SOMMAIRE

Origine des Égyptiens. — Type égyptien. — Organisation primitive de l'Égypte. — La royauté.

Origine des Égyptiens. — La Bible attribuait aux Égyptiens une provenance asiatique. « Misraïm, fils de Cham, dit la Genèse, se fixa sur les bords du Nil avec ses enfants. » Les Égyptiens vinrent, en effet, d'Asie par l'isthme de Suez. L'étude de leur langue et de leur type a d'ailleurs prouvé qu'ils appartenaient à la race blanche, et étaient parents des populations sémitiques.

Type égyptien. — Les Égyptiens en général étaient grands, avaient les épaules larges et pleines, la poitrine forte, les hanches peu développées, ce qui amenait entre le haut et le bas du corps une disproportion disgracieuse. Le visage était ovale, le front légèrement fuyant, les yeux petits et bridés, les lèvres grosses. La peau, blanche à la naissance, brunissait plus ou moins vite suivant qu'on l'exposait plus ou moins au ciel; chez le paysan, toujours au grand air, elle avait le ton du bronze. Ce type revit dans l'Égyptien de nos jours, surtout dans le *fellah*, ou habitant des campagnes.

Organisation primitive de l'Égypte. — L'organisation du pays était celle que l'on trouve au berceau

de la plupart des nations. L'Égypte était partagée en un certain nombre de petits États indépendants. Tous les chefs de ces États relevaient des dieux, et devaient obéir à leurs interprètes, c'est-à-dire aux prêtres. Un jour vint où l'influence sacerdotale plia devant l'influence militaire, et où l'autorité d'un seul chef s'imposa aux tribus divisées pour les grouper en un seul État. Le régime théocratique disparut alors et céda la place à la royauté.

Ménès. — Le premier roi fut *Ménès*. Après avoir réuni sous son sceptre la haute et la basse Égypte, Ménès se bâtit une capitale, *Memphis*, sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues de la pointe du Delta. Les anciens nous montrent dans Ménès tout à la fois un constructeur, un législateur et un guerrier. Il périt, après un long règne, sous la dent d'un hippopotame. Sa mémoire resta toujours populaire. On lui éleva des autels, et il fut adoré sous le nom d'*Ammon-Ra* (*fils du soleil*).

Divisions de l'histoire de l'Égypte. — L'histoire égyptienne compte trois grandes divisions comprenant les trente dynasties des Pharaons.

1° Période memphite, 1re-10e dynastie; cap. Memphis.
2° Période thébaine, 11e-20e dynastie; cap. Thèbes.
3° Période saïte, 21e-30e dynastie; cap. Saïs.

RÉSUMÉ

Venus d'Asie par le détroit de Suez, les Égyptiens furent d'abord gouvernés par les prêtres, qui leur apprirent la civilisation et les arts utiles. Un travail lent et patient de plusieurs siècles prépara la brillante civilisation qui se révèle au commencement de leur histoire, cinq mille ans avant Jésus-Christ. L'Égypte ne formait pas alors un royaume, mais était partagée en plusieurs petits États indépendants. Un jour arriva où un chef militaire, après avoir diminué l'influence sacerdotale, réunit tous ces États sous son autorité. Alors la royauté se trouva fondée. Le premier roi de l'Égypte fut *Ménès*. Ménès imposa son autorité aux divers chefs des principautés égyptiennes, réunit sous son sceptre la haute et la basse Égypte, et bâtit à la pointe du Delta Memphis. A la fois guerrier, législateur, constructeur, Ménès fut déifié après sa mort et adoré sous le nom d'*Ammon-Ra*.

CHAPITRE III

PÉRIODE MEMPHITE

1re-10e DYNASTIE (5004-3064) : CAPITALE, MEMPHIS

SOMMAIRE

I. Les deux premières dynasties.
II. La 4e dynastie : les Pyramides.
III. La 6e dynastie : prospérité et décadence.

1re et 2e dynasties. — Les deux premières dynasties étaient de la famille de Ménès. La première éleva la



Le Sphinx et les Pyramides de Gizeh.

grande pyramide à degrés de Sakkarah. Alors aussi fut établi le culte des animaux sacrés, entre autres celui du bœuf Apis, manifestation vivante du dieu Ptah.

4e dynastie : les Pyramides. — La 4e dynastie est la mieux connue et la plus célèbre de la période memphite. Elle doit surtout sa gloire à la construction des trois grandes Pyramides, hautes, les deux premières, de cent trente-six mètres environ ; la troisième,

la plus petite, de soixante-six mètres, ce qui est encore la hauteur des tours de Notre-Dame de Paris.

A la vue de ces masses gigantesques, le spectateur se sent oppressé et chancelle comme sous un fardeau. Mais si les Pyramides proclament la puissance des trois Pharaons, *Khéops, Khéphren* et *Mykérinus*, qui les élevèrent pour y reposer après leur mort, leur vue seule suffit à dire ce qu'elles ont coûté de peines à leurs sujets. Les traditions populaires racontent que ni Khéops ni Khéphren ne jouirent des tombeaux qu'ils s'étaient fait élever au prix de tant de souffrances; que le peuple, exaspéré, avait arraché leurs corps des sarcophages, et les avait mis en pièces.

La même impopularité ne poursuivit point Mykérinus. Le peuple lui sut gré de s'être contenté pour tombeau d'une pyramide haute de soixante-six mètres seulement, et la tradition se plut à l'opposer aux deux tyrans comme un monarque débonnaire.

Les trois grandes Pyramides se dressent sur le plateau de Gizeh, à une faible distance de Memphis. Tout près, un énorme rocher avait été taillé sous forme de sphinx. La tête mutilée s'élève à vingt mètres au-dessus du sol, mais le corps est enseveli dans le sable.

6e dynastie : Nitocris. — A partir de la 6e dynastie, Memphis commence à décliner. Elle conserve bien son titre de capitale; mais les princes de la dynastie nouvelle lui préfèrent comme résidence les villes de la haute Égypte, et en particulier Abydos. La période de la 6e dynastie est d'ailleurs une période de prospérité intérieure et de gloire. Les Pharaons soumettent les peuplades turbulentes de l'Éthiopie; ils imposent leur joug aux tribus nomades de la Syrie méridionale. En même temps, ils couvrent l'Égypte de monuments.

Des noms de ces souverains, en général rudes et difficiles à retenir, nous ne citerons que celui d'une femme, *Nitocris, la belle aux joues de rose*. Nitocris avait saisi le sceptre après la mort de son frère, assassiné par les grands. Elle gouverna d'une main ferme, et tint hardiment tête aux factions qui cherchaient à détruire l'autorité royale.

Nitocris eut, dit-on, une fin tragique. Pour se venger des meurtriers de son frère, elle les invita à un banquet dans une salle souterraine. Au milieu du repas, on fit entrer par un canal secret les eaux du Nil, et tous les coupables furent étouffés. Mais leurs partisans poursuivirent la reine ; et, pour leur échapper, Nitocris se jeta dans une grande chambre remplie de cendres.

Décadence. — La mort de Nitocris fut suivie d'une longue période d'anarchie, qui dura près de cinq siècles, et peu connue. L'Égypte semble ne plus compter parmi les nations, et quand elle se réveille, avec la 11e dynastie, c'est une nouvelle civilisation qu'elle nous présente, une nouvelle capitale et de nouvelles mœurs.

RÉSUMÉ

La période memphite comprend les dix premières dynasties. Les deux premières achèvent l'unité politique de l'Égypte commencée par Ménès. La 4e élève les trois grandes Pyramides de Khéops, de Khéphren et de Mykérinus, et taille dans le roc la figure colossale du Sphinx. La 6e continue les œuvres d'art, soumet l'Éthiopie et la Syrie méridionale, et fait une foule de travaux utiles. Parmi ces Pharaons se distingue la reine Nitocris. La période memphite s'achève dans une longue anarchie.

CHAPITRE IV

PÉRIODE THÉBAINE

11e-20e DYNASTIE (3064-1100 ?). CAPITALE, THÈBES

SOMMAIRE

I. De la 11e dynastie a l'invasion des rois pasteurs. — Conquête de l'Éthiopie. — Le lac Mœris. — Le Labyrinthe.
II. Les rois pasteurs. — Invasion du Delta par les rois pasteurs. — Leur gouvernement. — Leur expulsion.
III. Les trois dynasties de Thèbes conquérantes : 18e, 19e, 20e. — Thoutmès III. — Ramsès II. — Ramsès III.

I. — De la 11e dynastie à l'invasion des rois pasteurs.

Obscurs débuts de la période thébaine.—Quand l'Égypte se réveille, sous la 11e dynastie, après un long sommeil de cinq cents ans, les anciennes traditions sont

oubliées. Noms propres des familles, écriture, capitale, religion, tout est changé. Thèbes est devenue le siège de la puissance souveraine; les dieux du sud ont remplacé les dieux du nord. Les possessions étrangères ont été abandonnées. Enfin les arts sont nuls.

Grandeur de la 12e dynastie. — La 12e dynastie compte deux illustres Pharaons : *Ousirtesen III*, qui conquit l'Éthiopie; *Amenemhat III*, qui creusa le lac Mœris et bâtit le Labyrinthe.

Conquête de l'Éthiopie. — Plusieurs fois battues, jamais soumises, les peuplades remuantes de l'Éthiopie avaient reconquis leur indépendance pendant les troubles qui marquèrent la fin de la période memphite. Les premiers Pharaons de la 12e dynastie les domptèrent de nouveau. Cependant la conquête était peu solide encore : les peuplades ne cédèrent définitivement qu'aux armes d'Ousirtesen III.

Comprenant combien il serait difficile de maintenir toujours dans le devoir ces immenses régions, Ousirtesen eut la sagesse de réduire lui-même sa conquête. Il laissa la moitié de l'Éthiopie aux tribus indigènes, à la condition de payer un tribut, et fixa la frontière à Semneh, tout près de la deuxième cataracte. De chaque côté, sur les rochers qui commandent l'étroit passage, Ousirtesen construisit une forteresse qui le rendit maître absolu du fleuve et de la vallée.

Le lac Mœris et le Labyrinthe. — Amenemhat III s'est rendu à jamais célèbre par ses immenses travaux : le *lac Mœris* et le *Labyrinthe*.

De tout temps les princes égyptiens s'étaient préoccupés de remédier à l'excès ou à l'insuffisance de l'inondation, deux fléaux également funestes. Amenemhat III voulut construire un réservoir énorme, qui recevrait le trop plein du Nil pendant les années d'abondance, et qui alimenterait les canaux secondaires dans le cas de crue trop faible. Ce fut le lac Mœris.

Sans dépouiller Thèbes du titre de capitale, Amenemhat III vint établir sa résidence dans la basse Égypte, et s'y érigea à la fois un palais et un tombeau.

Bâti à l'entrée même du lac Mœris, ce palais fut désigné par les Grecs sous le nom de *Labyrinthe*. Il renfermait trois mille chambres, dont moitié sous terre, si adroitement enchevêtrées, que l'étranger s'y égarait infailliblement. Le tombeau du roi touchait au Labyrinthe; il y fut enseveli après quarante ans de règne.

La 13e dynastie, qui dura quatre cent cinquante-trois ans, soutint avec quelque gloire l'œuvre de la douzième. Tout semble indiquer que l'Égypte était encore une grande puissance, réunie sous un seul sceptre. Mais peu à peu le centre de cette puissance se trouva déplacé : de Thèbes il passa aux villes de la basse Égypte. Sous la 14e dynastie, la capitale fut *Xoïs*, au centre même du Delta.

II. — Les rois pasteurs : capitale, Tanis.

Invasion du Delta par les rois pasteurs. — Les rois pasteurs appartenaient à ces tribus chananéennes



Le sphinx de Tanis.

qui, parties du golfe Persique, vinrent s'établir à l'orient de l'Euphrate, dans la terre qui fut appelée de leur nom

terre de Chanaan. Cet événement eut lieu vers l'an 2300. De ces tribus, plusieurs franchirent le désert et se jetèrent sur la riche vallée du Nil. Villes et temples, tout fut ruiné, pillé, brûlé; les hommes surpris les armes à la main furent massacrés; les autres avec les femmes et les enfants furent réduits en esclavage. Cependant, au midi, à Thèbes, des princes de la famille royale continuèrent à régner.

Gouvernement des rois pasteurs. — Malgré leur barbarie, les rois pasteurs ou *Hycsos* se laissèrent gagner rapidement par la civilisation des vaincus. Ils adoptèrent leurs usages, leur langue, leur religion. La cour des Pharaons se reforma avec toute sa pompe et son armée de fonctionnaires grands et petits. *Tanis*, devenue capitale, rouvrit ses temples et fut embellie de nouveaux monuments.

C'est sous les rois pasteurs que Jacob vint s'établir en Égypte, où il reçut du Pharaon un parfait accueil.

Expulsion des rois pasteurs. — La domination étrangère dura six siècles environ. Elle fut renversée par les princes thébains; mais la guerre dura plus de cent ans. Ahmès Ier finit par les rejeter en Syrie. Ahmès fut le fondateur de la 18e dynastie.

III. — Les dynasties conquérantes de Thèbes.

A l'expulsion des Hycsos, l'Égypte, par une sorte de réaction contre l'oppression brutale dont elle avait tant souffert, sent le besoin d'opprimer à son tour. Elle devient conquérante, et porte ses frontières, d'un côté jusqu'au Tigre et à l'Euphrate, de l'autre jusqu'au Nil Bleu. Trois dynasties surtout se font remarquer par leurs expéditions, la 18e, la 19e et la 20e, qui renferment chacune un nom célèbre : la 18e, *Thoutmès III;* la 19e, *Ramsès II* ou *Sésostris;* la 20e, *Ramsès III.*

18e dynastie. Thoutmès III. — Les conquêtes avaient commencé sous la 18e dynastie avant Thoutmès III. L'Éthiopie, qui avait peu à peu recouvré son indépendance sous les rois pasteurs, s'était vue contrainte de se

remettre sous le joug. D'un autre côté, en Asie, les tribus chananéennes de Syrie avaient été soumises jusqu'à l'Euphrate. La plus puissante, celle des *Rotennous*, n'accepta le joug qu'en frémissant.

Thoutmès III régna d'abord sous la régence de sa sœur *Hatasou*. Cette princesse, dont l'ambition était extrême, et qui alla jusqu'à se faire représenter en homme, avec la barbe postiche des souverains, eut un règne brillant. Elle est restée célèbre par une expédition, composée de cinq vaisseaux, qu'elle lança à la conquête du *pays de Pount*, c'est-à-dire de l'Arabie heureuse.

Après la mort de la régente sa sœur, Thoutmès III montra vite qu'il était digne de régner. Les nations asiatiques voulurent profiter de l'avènement du jeune prince pour secouer le joug. Une formidable coalition se forma sous l'inspiration des Rotennous. Thoutmès rencontra les confédérés à *Mageddo;* il les culbuta dès le premier choc, et sa victoire le rendit maître non seulement de la Syrie, mais encore de la Mésopotamie.

L'Égypte sous Thoutmès III est à l'apogée de sa puissance. A l'intérieur fleurissent l'ordre et le progrès. Au dehors, l'Égypte pose ses frontières où il lui plaît. L'immense empire des Pharaons embrasse l'Abyssinie, le Soudan, la Nubie, l'Assyrie, la Mésopotamie, la Babylonie, l'Arménie et l'Arabie heureuse.

La 18e dynastie s'éteignit au milieu du désordre. Le fruit de tant de conquêtes fut assez éphémère, et la Syrie, ainsi que les autres contrées de l'Asie, ne tardèrent point à reprendre leur indépendance.

19e dynastie. Ramsès II ou Sésostris. — Les premiers rois de la 19e dynastie assurèrent d'abord l'ordre à l'intérieur ; puis ils essayèrent de rendre à l'empire pharaonique ses anciennes limites, et, s'il faut en croire les inscriptions des monuments, ils ne furent pas toujours malheureux dans leurs efforts. Le père de Sésostris en particulier, *Séti Ier*, remporta d'éclatants succès en Syrie. Il battit les *Khétas*, redoutable tribu établie dans le bassin de l'Oronte, et qui avait remplacé les Rotennous, épuisés, dans la direction de la guerre contre

l'étranger. Séti fit la guerre avec une sauvage énergie ; les arbres furent coupés, les moissons détruites, et un immense butin ramassé sur les vaincus.

Ce triomphe était plus apparent que sérieux. Vaincus, mais non soumis, les Khétas songeaient à la revanche. Il fallut bientôt recommencer la lutte, et, de guerre lasse, le Pharaon signa avec ses ennemis intraitables un accord qui limitait la domination égyptienne aux sources de l'Oronte. Restreinte à la Palestine et à la Phénicie, l'Égypte se voyait forcée de reculer.

Ramsès II, à tort ou à raison, devait surpasser en célébrité tous les Pharaons. Ce prince régna du vivant de son père Séti Ier. Encore enfant, âgé à peine de dix ans, il avait fait la guerre en Syrie ; tout annonçait un prince qui ferait revivre les beaux jours de Thoutmès III.

La paix semblait assurée partout, quand le chef des Khétas rompit le traité et déclara la guerre. Ramsès se porta rapidement jusque dans la vallée de l'Oronte. Trompé par de faux transfuges, il s'avançait sans défiance, laissant derrière lui le gros de son armée, lorsque tout à coup il se trouva en présence des Khétas. Il courut les plus grands dangers ; sa valeur le soutint jusqu'au moment où son armée, accourant à la hâte, réussit à le dégager. Il y eut là une mêlée épouvantable. Les Khétas, vaincus, demandèrent et obtinrent la paix.

Mais alors les Chananéens se soulevèrent sur les derrières de l'armée victorieuse. Les Khétas reprirent aussitôt les armes, et la Syrie fut en feu du Nil à l'Euphrate. Après quinze ans de luttes, la paix fut signée. Toutefois les peuples de Syrie devinrent, non les sujets, mais les alliés du Pharaon.

Célèbre pour ses guerres, Sésostris le fut aussi pour ses constructions. On a dit de lui qu'il est le *roi maçon par excellence*. Les deux magnifiques temples souterrains d'Ipsamboul en Nubie, le *Ramesséum* à Thèbes, les obélisques de Louxor, le colosse de Memphis, sont autant de monuments élevés à sa gloire.

Cependant son long règne de soixante-sept ans ne fut pas une période de bonheur pour ses sujets. Il fut moins

un roi qu'un despote licencieux et cruel. Ce fut lui qui porta l'odieux édit ordonnant de faire périr tous les enfants mâles des Hébreux. Les Hébreux ne furent pas



Momie de Ramsès II.

seuls à souffrir. Les habitants des campagnes étaient alors dans l'état le plus misérable.

Le règne de Sésostris finit dans une complète décadence. Les Barbares frappaient aux portes de l'empire, et les Libyens, population de la race indo-européenne, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, qui avait envahi

l'Afrique et refoulé l'ancienne population chamite de la Libye, firent si bien par leurs incursions incessantes, que le Pharaon, lassé, les laissa s'établir dans toute la partie occidentale du Delta.

Méneuphtah, treizième fils de Sésostris, reçut de son père une succession difficile, que ses propres fautes devaient lui faire trouver encore plus lourde. Son règne ne fut qu'une suite d'invasions, de désordres et de fléaux de toute nature.

Meneuphtah est le Pharaon entêté qui refusa longtemps à Moïse la permission d'emmener hors de l'Égypte les Hébreux. Il dut consentir à la fin, bien malgré lui, et cet exode enleva à l'empire trois millions d'âmes d'une population saine et laborieuse.

20e dynastie. — Ramsès III, fils du fondateur de la 20e dynastie, fut le dernier des grands souverains d'Égypte. Il défit dans une grande bataille entre *Raphia* et *Péluse* une coalition formidable de Teucriens, de Lyciens, de Syriens, qui menaçait le Delta à la fois par terre et par mer. Il fit d'autres expéditions heureuses en Syrie, en Arabie, dans la péninsule du Sinaï.

Après avoir agrandi l'Égypte à l'extérieur, Ramsès III voulut la rendre prospère à l'intérieur en favorisant les arts, l'industrie et le commerce. La richesse publique et privée sembla renaître, l'Égypte put compter encore plusieurs beaux jours.

Décadence. — Pourtant la décadence approchait. Quatre siècles de guerres avaient épuisé l'Égypte. Les successeurs de Ramsès III se gardèrent donc de se lancer dans de nouvelles expéditions. Ils se bornèrent à assurer la paix, et ils ne purent pas toujours la maintenir même à l'intérieur.

Au milieu de la décadence, *Ammon* seul et ses prêtres s'étaient fortifiés. L'influence sacerdotale finit par prendre le pas sur la puissance royale. A la mort de Ramsès XII, le grand prêtre d'Ammon, *Her-Hor*, vice-roi d'Éthiopie, général en chef des troupes nationales et étrangères, ceignit la couronne.

RÉSUMÉ

La *période thébaine*, coupée en deux par l'invasion des rois pasteurs, est une période de grands travaux sous la 12ᵉ dynastie et de conquêtes sous les 18ᵉ, 19ᵉ, 20ᵉ dynasties.

Sous la 12ᵉ dynastie, Ousirtesen III fait à Semneh, sur le Nil, d'immenses travaux pour assurer sa conquête de l'Éthiopie. Amenemhat III creuse le *lac Mœris* et construit le *Labyrinthe*.

Venus de Syrie sous la 14ᵉ dynastie, vers l'an 2300, et maîtres de toute la basse Égypte pendant six siècles, les *rois pasteurs*, qui résident à Tanis et font bon accueil aux Hébreux, sont expulsés par le prince de Thèbes, Ahmès, fondateur de la 18ᵉ dynastie.

Sous la 18ᵉ dynastie, Thoutmès III, débarrassé de la tutelle de sa sœur Hatasou, met complètement sous le joug l'Éthiopie et soumet l'Asie occidentale jusqu'à l'Euphrate. Éphémères en Asie, ses conquêtes sont reprises sous la 19ᵉ dynastie par Séti Iᵉʳ et son fils *Ramsès II*, qui cependant, malgré une lutte ardente contre les Khétas, ne peuvent garder qu'une partie de la Syrie. Ramsès II persécute les Hébreux, que son fils Meneuphtah laisse partir. Ramsès III, de la 20ᵉ dynastie, défend vaillamment l'empire contre les Barbares, Teucriens, Syriens, Philistins, etc., et reprend la Syrie un moment perdue.

La période thébaine s'éteint dans l'anarchie, et les Pharaons de la 20ᵉ dynastie reculent devant l'influence des prêtres qui finissent par les remplacer.

CHAPITRE V

PÉRIODE SAÏTE. — 21ᵉ-30ᵉ DYNASTIE (1100?-332). CAPITALES, TANIS, SAIS

SOMMAIRE

I. Troubles et invasions (1100-656). — Tanites. — Saïtes.
II. Prospérité et gloire (656-525). — Psammétick Iᵉʳ (656-617). — Néchao (617-601). — Psammétick II (601-595). — Apriès (595-570). — Amasis (570-526).
III. La conquête persane (525). — Bataille de Péluse.

I. — Troubles et invasions (1100-656) : De Her-Hor à Psammétick Iᵉʳ.

Les Tanites. — Les héritiers de Her-Hor ne purent continuer son œuvre. Ils se laissèrent supplanter par les princes de Tanis, qui fondèrent la 21ᵉ dynastie. Du

vivant même de Her-Hor, un Tanite, nommé *Smendès*, s'était proclamé roi, avait été reconnu dans le Delta et la moyenne Égypte, et avait fondé la 21e dynastie. La lutte, commencée aussitôt entre les deux maisons, se termina à l'avantage des princes de Tanis.

Les Pharaons Tanites eurent quelque éclat à l'extérieur, et l'un d'eux maria sa fille à Salomon. Mais, pour se maintenir contre les compétitions du dedans et les dangers du dehors, ils furent obligés d'augmenter le nombre des soldats mercenaires, Libyens pour la plupart, et de livrer ainsi l'Égypte aux Barbares. Ces mercenaires eurent pour commandants des princes du sang, qui bientôt, en s'appuyant sur cette milice redoutable, devinrent les maîtres de l'Égypte, purent faire et défaire les rois, et se mirent enfin à leur place.

Un de ces princes, *Sésac*, donna asile à Jéroboam, menacé par Salomon, envahit la Judée sous Roboam, et pilla Jérusalem.

Les successeurs de Sésac vécurent en paix avec leurs voisins. Mais ils laissèrent l'autorité royale s'affaiblir à tel point, que les gouverneurs de provinces se rendirent peu à peu indépendants, et un jour arriva où l'on ne compta pas moins de *vingt petits rois*.

Les Saïtes. — Au-dessus de ces roitelets avides de turbulence, une famille se haussa peu à peu, celle des princes de *Saïs*. Le plus célèbre de ces princes, *Psammétick*, défit les roitelets, les réduisit à la condition de vassaux, soumit, après le Delta, la Thébaïde, fonda la 26e dynastie et rendit à l'Égypte la force contre l'étranger en lui rendant l'unité.

II. — Dernière et courte période de gloire : De Psammétick Ier à la conquête perse (656-525).

Psammétick Ier (656-617). — Ce prince releva l'Égypte de ses ruines; il fit fleurir l'industrie, les lettres et les arts : on a de cette époque des peintures, des statuettes en or et en argent, des bagues et des bijoux, d'un travail exquis. En même temps les temples étaient restaurés,

les canaux et les routes réparés, le développement de la population encouragé.

La politique extérieure fut pleine de sagesse. Psammétick n'eut point l'ambition des conquêtes, ses expéditions se bornèrent à la soumission de la Palestine maritime. Il se préoccupa surtout de préserver l'Égypte des invasions, qui l'avaient tant fait souffrir.

Ce roi commit cependant une grave faute en s'aliénant la caste militaire. Mécontents des faveurs prodiguées aux mercenaires grecs, les mercenaires libyens et les soldats indigènes, au nombre de plus de deux cent mille, émigrèrent en Éthiopie. Le roi dut se refaire péniblement une armée, et, une invasion de Cimmériens ayant sur ces entrefaites menacé le Delta, il fut obligé d'acheter leur retraite à force de présents.

Néchao II (617-601), fils de Psammétick, rappelle par son activité et son énergie les grands Pharaons, qu'il aurait égalés s'il avait eu leurs ressources. Son père lui laissait une belle armée. Il se créa une marine militaire, qui lui permit de dominer sur la mer Rouge et sur la Méditerranée. Il essaya, inutilement il est vrai, de rétablir le canal des deux mers creusé par Séti Ier, que les sables avaient comblé vers la fin de la 20e dynastie. Enfin des matelots phéniciens à sa solde firent autour de l'Afrique un voyage d'exploration resté célèbre.

Néchao se laissa séduire par l'idée de conquêtes en Asie, que rendait faciles la vieillesse de Nabopolassar, le gouverneur de Babylone qui avait renversé l'empire assyrien. Il marcha vers l'Euphrate par la Palestine et la Syrie. Il comptait traverser sans combat la vallée du Jourdain et celle de l'Oronte, lorsqu'au débouché des gorges du Carmel il rencontra les avant-postes d'une armée ennemie. C'était celle de Josias, roi de Juda. Néchao lui fit porter des paroles de paix; mais Josias ne voulut rien entendre.

On se battit donc dans les champs de *Mageddo* (608); le roi de Juda y fut tué. Néchao continua aussitôt sa route vers l'Euphrate, et ne s'arrêta que sur les rives de ce fleuve. Il mit des garnisons égyptiennes dans tous

les postes importants, puis revint recevoir l'hommage des petits princes syriens et mettre sur le trône de Juda *Joakim*, prince dévoué à sa politique. Après cinq siècles, l'Égypte était une fois encore maîtresse de la Syrie.

Elle ne la garda pas longtemps; trois ans après, le fils de Nabopolassar, Nabuchodonosor, dirigeait une armée contre Néchao. Le Pharaon fut complètement vaincu à *Karkhémis* (605). Nabuchodonosor se lança à sa poursuite : déjà il était à Péluse et se disposait à passer en Égypte, lorsque la mort de son père le rappela brusquement à Babylone. Néchao mourut bientôt après (601). Son fils, *Psammétick II,* élevé tout jeune sur le trône, eut un règne fort court.

Apriès (595-570), le dernier roi saïte, voulut intervenir en Palestine pour soutenir Sédécias, roi de Jérusalem, menacé par Nabuchodonosor. Son intervention fut inutile, et Nabuchodonosor s'en vengea par une invasion sur les provinces orientales du Delta.

Il fut moins heureux encore dans une expédition en faveur de la Cyrénaïque, menacée par les Libyens. Battus, les soldats se crurent trahis par leur roi et offrirent la couronne à un officier nommé Amasis. Pris par son rival, le malheureux Apriès fut étranglé.

Amasis (570-526). — Pour consolider son pouvoir, l'usurpateur épousa une fille de Psammétick II. Son origine obscure le fit d'abord mépriser; il se releva promptement par son assurance, son habileté et sa prudence; il ne fut pourtant jamais aimé.

Du reste, peu de règnes valurent celui d'Amasis. Les Égyptiens s'enrichirent surtout par le commerce. Amasis favorisa beaucoup les Grecs, avec lesquels les relations commerciales étaient les plus importantes. Comme ses prédécesseurs, il ne négligea point les arts. Il construisit des temples et répandit à profusion les obélisques, les sphinx, les statues, les colosses : on se serait cru de nouveau aux beaux jours de Psammétick.

III. — La conquête persane (525).

Bataille de Péluse. — Amasis était le contemporain du grand Cyrus, roi des Perses. Il réussit à vivre en paix avec lui. Mais Cambyse, successeur de Cyrus, jeune et plein d'ambition, résolut la conquête de l'Égypte.

Amasis mourut au moment où Cambyse arrivait à Péluse. Son fils, *Psammétick III*, fut défait à la bataille de *Péluse*. Cette victoire décida du sort de l'Égypte. Psammétick fut envoyé au supplice, et l'Égypte devint une province de l'empire perse (525).

Les Égyptiens essayèrent à plusieurs reprises de secouer le joug. Ils réussirent à recouvrer leur indépendance pour une période de soixante ans, de 406 à 345 (28e, 29e, 30e dynasties). Le dernier roi fut *Nectanébo*, qui lutta, mais en vain, contre les Perses. Ceux-ci, à leur tour, seront supplantés par Alexandre en 332.

RÉSUMÉ

Her-Hor, grand prêtre d'Ammon, ceint la couronne après la mort de Ramsès XII. Mais toute la basse Égypte lui échappe et reconnaît *Smendès*, fondateur de la 21e dynastie, qui réside à Tanis. Une lutte entre la maison de Her-Hor et les Tanites se termine à l'avantage de ces derniers. Les Pharaons de Tanis enrôlent dans leurs troupes des étrangers, des Libyens surtout. *Sésac*, général de ces mercenaires, ceint la couronne et commande à toute l'Égypte. Sésac donne asile à Jéroboam; il pille Jérusalem sous Roboam.

L'affaiblissement des descendants de Sésac amène le partage de l'Égypte entre vingt roitelets. Les princes de Saïs réussissent à les dominer. *Psammétick Ier* fonde la 26e dynastie.

Psammétick Ier (656-617) fait prospérer l'empire et maintient la paix, mais commet la faute de s'aliéner les mercenaires étrangers, qui se retirent en Éthiopie. *Néchao II* (617-601) se crée une marine militaire, essaye, mais en vain, de rétablir le canal des Deux-Mers, fait faire autour de l'Afrique par des matelots phéniciens une exploration fameuse; se laisse séduire ensuite par l'appât des conquêtes; défait à *Mageddo* (608) Josias, roi de Juda; conquiert la Syrie, dispose du trône de Jérusalem en faveur de Joakim; puis, vaincu à *Karkhémis* par Nabuchodonosor, perd toutes ses conquêtes (605).

Psammétick II (601-595), son fils, ne fait que passer sur le

trône. *Apriès* (595-570), son successeur, est tué dans une expédition en Cyrénaïque par ses troupes, qui proclament roi *Amasis*. Amasis (570-526) a un règne glorieux. Il meurt au moment où il se voit menacé par le fils de Cyrus, Cambyse. La bataille de *Péluse*, où est vaincu *Psamméticк III* (525), livre l'Égypte aux Perses. L'Égypte recouvre son indépendance de 406 à 345. Les Perses sont évincés en 332 par Alexandre le Grand.

CHAPITRE VI

LA RELIGION ÉGYPTIENNE

SOMMAIRE

La trinité égyptienne. — Les trinités locales. — Les divinités animales. — Apis. — L'immortalité de l'âme.

La trinité égyptienne. — Les Égyptiens étaient profondément religieux, et ils mêlaient la religion à tous les actes de la vie. Leurs prêtres ont eu sur la divinité des notions sublimes que l'on serait tenté de rapprocher de la révélation mosaïque. Ils reconnaissaient un Dieu un en substance, mais triple en personnes. La Trinité comprenait le père, la mère, le fils. Ce Dieu triple et un avait l'immensité, l'éternité, l'indépendance, la volonté souveraine, la bonté sans limites.

Les trinités locales. — Une série de trinités locales se forma. Au premier rang de ces trinités père, mère, fils, figurent celles de Thèbes (*Ammon*, *Mout*, *Kons*), de Memphis (*Ptah*, *Sokt*, *Imouthès*), d'Abydos (*Osiris*, *Isis*, *Horus*).

On confondit ensuite ces dieux avec les astres. Ainsi *Râ*, le soleil, fut associé ou assimilé à Ammon, à Osiris, à Ptah ; *Isis* devint la déesse Lune.

Un dieu resta toujours commun à toute l'Égypte, ce fut le dieu Nil. Le Nil avait dans chaque province sa chapelle et ses prêtres. On célébrait solennellement sa fête au solstice d'été, avant d'ouvrir les canaux qui permettaient à l'inondation de s'épancher sur les terres.

Une tradition prétend qu'on jetait alors en grande pompe



La triade osirienne : OSIRIS, HORUS ET ISIS. (Groupe en or, musée du Louvre, salle des dieux. Hauteur : 7 à 8 centimètres.)

dans ses eaux une jeune fille de race noble, parée comme pour des épousailles, *la fiancée du Nil.*

Les divinités animales. — Les Égyptiens se laissèrent aller à croire que leurs dieux avaient pris la forme d'un animal. Ils ne se contentaient pas de représenter la divinité sous la forme de l'homme ou de la femme, mais on vit des divinités à corps humain avec une tête de chatte, de lionne, de bélier ou d'épervier. Ils en arrivèrent à adorer le crocodile, le chien, le chat, le bouc, l'épervier, l'ibis, et surtout le bœuf Apis.

Il est très probable que les prêtres, dans tous ces animaux, n'ont vu que des images vivantes, des formes sensibles de leurs dieux, et que leur culte, à travers cette forme grossière, s'est adressé à une divinité invisible et immatérielle. Mais il est sûr que le vulgaire n'allait pas au delà de l'animal, et que son culte n'était que la plus monstrueuse des idolâtries. Bossuet a pu dire qu'en Égypte tout était dieu, excepté Dieu lui-même.

Le *bœuf Apis*, devenu pour les Égyptiens l'expression

la plus complète de la divinité sous la forme animale, n'était point pris au hasard. Il devait être noir, porter au front une tache triangulaire, sur le dos la figure d'un vautour ou d'un aigle aux ailes éployées, sur la langue l'image d'un scarabée, insecte cher à Ptah; enfin les poils de sa queue devaient être doubles. Il vivait à Memphis, dans une chapelle attenante au temple de Ptah. Pendant vingt-cinq ans, il recevait les honneurs divins; ce laps de temps écoulé, les prêtres le noyaient dans une fontaine consacrée au soleil; mais son cadavre, embaumé, était déposé dans une tombe sur laquelle les dévots venaient prier; même mort, Apis continuait à être dieu.

L'immortalité de l'âme. — Les Égyptiens ont cru à une autre vie. Pour eux, la mort n'était même qu'un changement de vie. Après avoir vécu dessus terre, on vivait dessous. Le corps était inerte; mais son *double*, c'est-à-dire un second exemplaire d'une ressemblance parfaite, lui survivait. La survivance du double dépendait de la conservation du corps. De là les grands soins apportés par les Égyptiens à la sépulture des morts. On embaumait les corps par des procédés qui rendaient la momie comme indestructible; la momie embaumée était enfermée dans un caveau plus ou moins riche, suivant la qualité du défunt; puis, pour protéger le mort contre les profanations, on murait l'entrée, qu'on obstruait en y roulant des quartiers de roche.

Le double vivait dans le tombeau et ne le quittait jamais, sauf pour aller à la recherche de la nourriture, quand les parents négligeaient d'apporter les offrandes funéraires. Et cependant, par une contradiction que les Égyptiens n'eurent jamais la pensée d'expliquer, l'âme ne restait point avec ce double; elle comparaissait devant Osiris et les quarante-deux juges de l'enfer. Ses actions étaient pesées dans la balance infaillible de vérité et de justice. L'âme coupable tombait dans l'enfer, où après mille tortures elle trouvait la mort et l'anéantissement final. L'âme juste, après avoir passé par une longue série d'épreuves, entrait dans la béatitude, et, devenue

la compagne d'Osiris, l'être bon par excellence, elle était nourrie par lui de mets délicieux.

RÉSUMÉ

La religion compénétrait de toutes parts la vie égyptienne. Les prêtres connurent l'unité de Dieu et eurent sur la divinité des idées très élevées. Mais leur habitude de représenter la divinité non seulement sous la forme humaine, mais encore sous la forme animale, engendra pour le peuple le polythéisme le plus grossier. Les prêtres eux-mêmes délaissèrent la trinité égyptienne primitive pour des trinités locales. Thèbes adora Ammon, Mout, Kons; Memphis, Ptah, Sokt, Imouthès; Abydos, Osiris, Isis, Horus. Ammon, Ptah, Osiris furent ordinairement assimilés à Râ, le soleil. Le Nil persista toujours à être regardé comme la grande divinité nationale. Parmi les animaux adorés par la foule, figura au premier rang le bœuf Apis.

Les Égyptiens crurent à une autre vie. Le défunt se survivait à lui-même dans le tombeau par son *double*, et son âme, jugée par Osiris, allait dans la béatitude ou en enfer suivant ses œuvres.

CHAPITRE VII

LA SOCIÉTÉ ÉGYPTIENNE

SOMMAIRE

I. Le roi. — Caractère de la royauté. — La cour. — L'administration. — Les lois et les tribunaux.
II. Les classes privilégiées. — Nobles, prêtres, guerriers.
III. Le peuple. — Artisans ou bourgeois. — Paysans ou fellahs.

I. — Le roi.

Caractère de la royauté. — A la tête de la société égyptienne apparaît le roi ou *Pharaon*.

Le Pharaon n'est pas seulement un roi, il est un dieu. Il se proclame *Se Ra*, le fils du dieu Soleil. Il porte dans ses mains les insignes des dieux suprêmes : la croix de vie, d'une ressemblance étonnante avec la croix chrétienne, le crochet, le fouet, le sceptre à tête de lévrier. Il ceint leur diadème, le *pschent*, sur lequel étincelle menaçante la figure dorée de l'aspic. Ses sujets l'abordent la tête et l'échine pliées, se voilant la face des deux

mains pour la protéger contre le feu de son regard, et murmurant une formule d'adoration.

Les rois étaient donc adorés de leur vivant. Comme tous les dieux, ils avaient leur collège de prêtres qui leur présentaient l'encens et les autres offrandes; souvent même ils offraient l'encens à leur propre image.

L'étiquette observée autour d'un dieu-roi ne pouvait manquer d'être rigoureuse. Tous les actes du Pharaon étaient réglés d'une façon invariable. Maître absolu de ses sujets, il était lui-même le serviteur de la religion et de la coutume. Toujours grave en public, il savait cependant quelquefois, dans la vie intime, oublier sa grandeur. Ainsi Ramsès II est représenté poussant le pion sur le damier avec sa femme et ses enfants.

On a souvent répété, après les historiens grecs, que les rois étaient, une fois morts, solennellement jugés par l'assemblée du peuple, qui leur accordait ou leur refusait la sépulture. C'est là un pur roman. Le roi était un dieu aussi bien mort que vivant.

La cour. — Autour du Pharaon se presse une cour nombreuse. Pour sa toilette, il a des barbiers qui lui rasent la tête et le menton, des coiffeurs qui fabriquent ses immenses perruques ou ses barbes postiches, des valets qui lui polissent les ongles, des parfumeurs qui lui oignent les membres d'huiles et de pâtes odorantes; pour les jours de maladie, des médecins qui ordonnent, confectionnent et appliquent les remèdes; pour le service de la garde-robe, tout un bataillon de serviteurs; pour le service des divertissements, des danseurs, des musiciens, des chanteurs, des bouffons et des nains; pour le service de la bouche, une foule de maîtres-queux, de sommeliers, de panetiers, de bouchers, de boulangers, de pâtissiers; enfin, pour l'exploitation du monde surnaturel, des magiciens qui interprétaient les songes, guérissaient les maladies mystérieuses, et égayaient le roi par les prodiges les plus merveilleux, comme de changer une baguette en serpent ou de recoller les têtes d'animaux coupées.

Pour loger cette cour, ses femmes, ses nombreux

enfants, il fallait au Pharaon non un simple palais, mais une véritable cité. Les constructions étaient d'ailleurs faites en bois, en briques, le tout assez mal établi, peu solide, bâti pour une vie seulement; chaque Pharaon voulant posséder un chez soi à sa guise, qui ne fût pas hanté par le souvenir importun d'un souverain défunt.

Tout autour de la cité du Pharaon étaient d'autres logements pour la multitude des fonctionnaires chargés de gérer sa fortune et les immenses magasins où étaient amoncelés les produits de ses terres ou de l'impôt. Les Pharaons, en effet, possédaient la moitié des terres, et de plus, l'usage de la monnaie étant inconnu, c'était en *nature* qu'était perçu l'impôt.

Administration. — L'Égypte était divisée en circonscriptions, appelées par les Grecs *nomes*. Ces circonscriptions étaient beaucoup plus petites que nos arrondissements. Les nomes étaient gouvernés par des officiers qui relevaient directement du roi, quelquefois aussi par des princes héréditaires.

Dans l'administration, le roi était assisté par une bureaucratie puissante, nombreuse, savamment constituée, avec une hiérarchie aussi forte que complexe. Cette bureaucratie était l'immense corporation des *scribes*.

La loi et les tribunaux. — La volonté seule du Pharaon faisait la loi. Bossuet a vanté les lois de l'Égypte, qui étaient, dit-il, simples et pleines d'équité. D'une juste sévérité, elles donnaient une protection efficace aux biens, à l'honneur, à la vie des citoyens.

Seul législateur, le Pharaon était aussi le seul juge. Mais d'ordinaire il ne se réservait que les causes les plus importantes. Les gouverneurs des villes, souvent les prêtres, étaient chargés de rendre la justice. Il y avait dans les jugements comparution de témoins, exhibition de pièces écrites; mais le serment y jouait aussi un grand rôle, et le bâton encore plus. Pour les fautes légères, la peine était la bastonnade, la prison, l'amende; pour les crimes graves, les travaux forcés, la perte du nez ou des oreilles, la mort par pendaison, décollation, pal ou bûcher.

II. — Les classes privilégiées.

Au-dessous du Pharaon, dans la société égyptienne, venaient trois classes privilégiées : les nobles, les prêtres et les guerriers.

Les nobles. — La noblesse comprenait la postérité des enfants des souverains, la descendance des vieilles maisons princières indépendantes avant la fondation de la royauté, et les familles des hauts dignitaires ou ministres du Pharaon. Le noble était exempt des impôts ; son insigne était la canne en bois d'acacia.

Affaiblie et comme domestiquée dans le Delta, où le Pharaon possédait la plus grande partie des terres, la noblesse releva la tête dans la moyenne et haute Égypte, et réussit souvent à y maintenir son indépendance à peu près entière, ne reconnaissant au Pharaon que le droit de suzeraineté. L'Égypte aussi a eu sa féodalité.

Les prêtres. — La classe sacerdotale égalait, si elle ne la dépassait, la classe noble. Les prêtres étaient puissants par leur caractère même, puissants par les charges qu'ils unissaient à leurs fonctions essentielles : il n'était pas rare de voir des prêtres administrateurs, juges, commandants d'armée; puissants par l'étendue de leur instruction, qui embrassait les sciences sacrées et profanes; puissants enfin par l'usage où étaient les Pharaons, avant toute entreprise de consulter les images des dieux, images dont les prêtres dictaient les réponses par une supercherie assez grossière, qui n'ébranlait cependant la foi de personne.

Très considérés, les prêtres étaient aussi fort riches. La piété des Pharaons et des grands les portait à faire des donations en terres aux temples des dieux. Ces donations formèrent à la longue un domaine qui atteignit le tiers du territoire égyptien. Les revenus de ce domaine, les offrandes des dévots, les viandes des sacrifices, allaient aux prêtres, qui en outre étaient dispensés de tout impôt, de la corvée et du service militaire.

En retour, ils avaient à observer mille pratiques reli-

gieuses ou hygiéniques Ils étaient tenus en particulier à la plus grande propreté. Leur robe, toujours soigneusement blanchie, devait être de lin, et ils ne pouvaient porter que des chaussures légères en écorce de papyrus.

Les guerriers. — Les soldats étaient loin de posséder l'influence et la richesse du clergé : ils n'en formaient pas moins une classe privilégiée, jalouse de ses droits et faisant des envieux.

Cette classe n'était pas fermée ; mais en pratique elle ne s'ouvrait guère que devant les Bédouins, les nègres, les Éthiopiens, les prisonniers de guerre et les aventuriers venus de Libye ou d'au delà des mers : l'Égyptien, peu belliqueux de sa nature, ne servait pas volontiers. Les soldats recevaient un domaine modeste, mais suffisant pour les faire vivre, eux et leur famille. Ils étaient aussi dispensés de toute taxe et de toute corvée.

III. — Le peuple.

Les artisans et les cultivateurs formaient le peuple, tourbe misérable et dédaignée, qui ne jouissait d'aucun droit, et sur qui pesaient toutes les charges.

Les artisans. — Les artisans étaient des travailleurs qui habitaient les villes et les bourgs, et qui pour cette raison pourraient être appelés *bourgeois*. Mais ils ne formaient pas la véritable bourgeoisie. La bourgeoisie était composée des serviteurs des temples, et des innombrables fonctionnaires vivant de revenus assurés, échappant aux impôts et aux corvées, professant pour tous ceux qui étaient obligés de travailler de leurs bras, pour les artisans, un mépris non déguisé.

Les artisans, maçons, tailleurs, cordonniers, forgerons, voleurs même, se groupaient en corporations. Outre plusieurs impôts, ils avaient à fournir les *corvées*, journées de travail réclamées par le Pharaon, par les seigneurs, pour les besoins divers de leur cour ou pour leurs fastueuses constructions.

Tout cela faisait aux artisans une vie assez dure. « Je n'ai jamais vu, dit un papyrus, forgeron en ambassade,

ni fondeur en mission; mais ce que j'ai vu, c'est l'ouvrier à la gueule du four de sa forge, les doigts rugueux comme crocodile et puant plus que poisson gâté. L'artisan qui manie le ciseau, la nuit il travaille encore chez lui à la lampe. Le barbier qui rase jusqu'au soir, quand il se met à manger, c'est sur le pouce. Te dirai-je le maçon? Ses deux bras s'usent au travail..., il se mange lui-même, car il n'a de pain que ses doigts. »

Les paysans ou fellahs. — Plus dure encore était la condition du campagnard. Très rarement propriétaire, tout le sol appartenant au roi, aux grands, aux prêtres et aux guerriers, il était réduit à se faire valet ou tout au plus fermier. Il devait payer au maître du sol la dîme de tous ses produits, payer à l'État sa taxe personnelle. Ces impôts étaient exigés avec la dernière brutalité :



La levée de l'impôt : la bastonnade. Tableau d'un tombeau à Béni-Hassan.

d'ordinaire le fellah ne cédait son bien qu'après avoir été roué de coups. Sa position aurait été cependant tolérable sans les corvées qui lui prenaient le meilleur de son temps : corvées pour la culture des terres royales ou seigneuriales; corvées pour étayer, réparer les digues, curer les étangs; corvées pour les pyramides, tombes royales, temples; travail de chien, commencé à l'aube pour finir à la nuit, avec une heure de repos au milieu du jour, fait sous un soleil de feu et sous la menace perpétuelle de l'inévitable bâton du surveillant.

Le paysan des époques pharaoniques semble revivre tout entier dans le misérable fellah moderne, qui, pour toute propriété, bien souvent, n'a qu'une méchante cahute en boue du Nil construite par lui-même en une journée, haute de deux mètres, large d'une quinzaine de pieds carrés, et recouverte de branchages ou de paille; qui, plus qu'à demi nu, est courbé du matin au soir sur la terre, sans jamais un seul jour de repos, mangeant à la hâte quelques fruits avec une mauvaise galette de dourah ou de maïs, cuite sous la cendre d'un feu de crottin desséché d'âne et de chameau, et vivant étranger à tout ce qui se passe dans le monde, même autour de lui, en Égypte. La terre d'Égypte est cependant grasse et féconde; pour lui faire donner des fruits merveilleux, le paysan n'a qu'à la remuer avec des outils des plus primitifs, hoyau, charrue, trident en bois. Mais le fellah n'a jamais travaillé que pour ses



Chef des corvées (Sheikh el Beled).
Statue du musée de Gizeh.

maîtres : dans l'antiquité, pour le Pharaon et les classes privilégiées ; dans les temps modernes, pour le khédive et les gros propriétaires musulmans.

RÉSUMÉ

A la tête de la société égyptienne est le roi ou *Pharaon*, qui n'est pas seulement un monarque absolu, mais encore dieu, de son vivant et après sa mort. Le Pharaon exploite directement ou indirectement la moitié du sol, a une cour nombreuse et brillante, une administration solidement organisée où domine le scribe. Sa volonté fait la loi, qui est appliquée par les gouverneurs des trente-six *nomes*, à la fois juges et administrateurs.

La société égyptienne comprend trois classes privilégiées : les *nobles*, qui ont réussi à sauvegarder leur indépendance dans la moyenne et haute Égypte, où ils forment une sorte de féodalité ; les *prêtres*, qui possèdent un tiers du territoire et qui remplissent, outre les fonctions sacerdotales, une foule d'autres missions ; les *soldats*, étrangers mercenaires, Libyens pour la plupart.

Au dernier échelon de la société et comme en dehors d'elle viennent les *fellahs*, artisans ou cultivateurs, sur qui pèsent dans leur plénitude les impôts et les corvées.

CHAPITRE VIII

DÉTAILS DE LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

SOMMAIRE

Habitations. — Mœurs. — Lettres. — Sciences. — Arts.

Habitations. — Les villes pour la plupart formaient un ensemble de ruelles et d'impasses étroites, sombres, humides, jetées comme à l'aventure. Çà et là apparaissait un bras de canal presque à sec, un étang bourbeux où les femmes venaient puiser l'eau du ménage et les bestiaux s'abreuver ; vers le centre était une grande place, irrégulière, ombragée d'acacias et de sycomores, où les paysans de la banlieue tenaient leurs marchés animés et bruyants. Le château du prince ou du gouverneur, les palais des riches particuliers ne présentaient sur la rue que de longs murs nus, aveugles et blancs, crénelés comme ceux d'une forteresse.

Les maisons bourgeoises étaient petites, construites en briques, tantôt cuites au feu, tantôt simplement séchées au soleil. Toutes avaient une terrasse, où les Égyptiennes vaquaient aux soins du ménage ou bavardaient avec les voisines. Point de cheminée : la fumée s'échappait par un trou fait à la voûte.

La décoration des chambres était plus que sommaire. D'ordinaire le crépi de boue en faisait tous les frais. Les lits étaient remplacés par des nattes sur lesquelles on couchait tout habillé ; l'été, ces nattes étaient montées à la terrasse, et l'on dormait en plein air. Le mobilier était représenté par un ou deux sièges grossiers en pierre, quelques chaises ou tabourets, des coffres pour le linge, des pots à parfum en albâtre ou en pierre vernissée, quelque vaisselle en bronze ou en argile.

Les bourgs et les villages, où s'entassait la population rurale, avaient de loin bonne mine avec leurs palmiers, leurs sycomores et les maisons blanchies au lait de chaux. Vus de près, ils étaient, comme ils le sont aujourd'hui, sales et misérables. A part une demi-douzaine de maisons assez bien construites pour les opulents de la localité, ce n'était qu'un hideux amas, ressemblant à des ruines, de chaumières en briques sèches ou en pisé, souvent en boue simplement, si basses, qu'un homme ne pouvait presque s'y tenir debout.

Les mœurs. — Les Égyptiens étaient sobres, laborieux, respectueux envers la vieillesse, doux envers les esclaves. Ils aimaient les plaisirs de la société, la conversation, la musique, les jeux, le chant surtout. Comme aujourd'hui encore, l'artisan et le campagnard s'entraînaient à leur rude labeur par une complainte, une chanson rustique, ou quelques courtes phrases cadencées. Le fond du caractère de l'homme du peuple était l'insouciance, une sorte de résignation stoïque : le malheureux, que l'agent du fisc venait d'assommer à moitié à coups de bâton, pour lui faire livrer son grain, reprenait, aussitôt son bourreau parti et sans lui garder rancune, son travail et sa chanson.

Les Égyptiens étaient fort superstitieux : pour se

défendre contre le destin ou les mauvais génies, ils avaient recours à toutes sortes de pratiques de magie, de sorcellerie ou d'astrologie. Leur médecine se ressentait de ces superstitions; une bonne ordonnance de médecin avait toujours deux parties : une formule magique et une formule médicale.

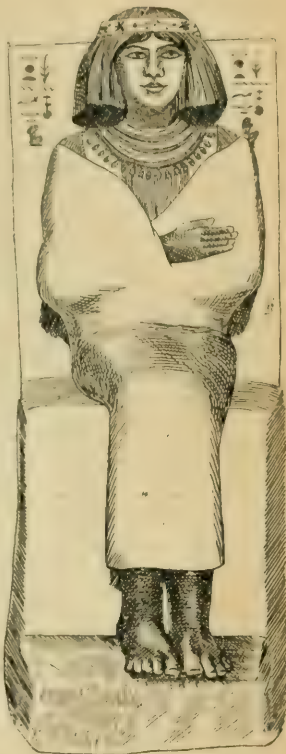
Les funérailles, au moins pour les gens de qualité, avaient certaines particularités curieuses. Dès que le malade avait rendu le dernier soupir, les femmes de la famille, la tête et la figure souillées de fange, sortaient accompagnées de leurs amies et parcouraient la ville dans une course désordonnée, jetant des cris de douleur, se frappant la poitrine; puis elles revenaient autour du cadavre entonner des chants plaintifs, que coupaient des sanglots et des lamentations, ressemblant parfois à de véritables hurlements. Et cela sans interruption pendant plusieurs jours. Souvent le concert funèbre était dirigé par des pleureuses à gages.

Lettres et sciences. — Les *lettres* furent cultivées avec soin par les Égyptiens; des rois eux-mêmes s'honorèrent du titre d'auteur. Tous les genres furent traités, jusqu'au roman, qui eut toujours, il est vrai, chez eux un caractère religieux. Les Pharaons de la période memphite elle-même avaient une bibliothèque écrite sur papyrus assez importante. On avait dès lors des livres sur la religion, la philosophie, l'histoire, l'astronomie, la géométrie, la médecine, les mathématiques.

Les arts. — Les Égyptiens connurent, et très bien, les arts industriels. Leur industrie portait non seulement sur les articles communs nécessaires à la vie, mais encore sur les articles de luxe, articles d'ébénisterie, d'orfèvrerie, de teinture riche, porcelaines, verres, émaux; elle a laissé des œuvres d'une perfection incroyable, comme on peut le voir au musée de Gizeh, près du Caire, ou au musée du Louvre; mais ce qui rendra à jamais célèbres les Égyptiens, ce sont les prodigieux chefs-d'œuvre de leur architecture et de leur sculpture.

L'époque la plus brillante de l'architecture égyptienne est la plus ancienne, la période memphite, qui est

l'époque des Pyramides. Une foule de pyramides s'élevèrent du commencement de la 4e dynastie à la fin de la 14e; non seulement chaque Pharaon, mais chaque prince, chaque princesse, voulait avoir la sienne pour tombeau. Ces monuments formèrent à l'ouest de Memphis, sur la rive gauche du Nil, comme une longue chaîne dentelée se perdant au nord et au sud dans les lointains de l'horizon.



La Nôfrît, dame du Meïdoun.

Les pyramides les plus connues sont les trois grandes Pyramides construites à une faible distance de Memphis, sur le plateau aride de Gizeh, par les rois Khéops, Khéphren et Mykérinus. De tout temps, leurs dimensions colossales ont frappé d'étonnement l'étranger.

Les travaux de l'intérieur révèlent une perfection déconcertante. Couloirs, galeries, chambre funéraire, qui devaient à jamais rester ensevelis dans les ténèbres après avoir reçu la momie du Pharaon, sont d'une exquise exécution. Le mortier ne paraît nulle part; les blocs sont si bien ajustés, que la suture échappe à l'œil et qu'on ne pourrait, disent les indigènes, y loger un cheveu. Le tout a été équilibré avec une science si achevée, que, malgré un tremblement de terre qui a secoué le plateau de Gizeh, aucune pierre ne s'est affaissée sous les mil-

lions de kilogrammes qu'elle supporte, aucune fissure ne s'est produite.

Les œuvres de sculpture remontant à la même époque sont d'une perfection égale. Un certain nombre de statues memphites, celles de Khéops, de Khéphren, du scribe accroupi, du chef de corvées, de la dame Nôfrît, par exemple, sont d'un art consommé.

La gloire artistique de la période memphite fut, peu s'en faut, égalée par celle de la période thébaine, dont les œuvres sont même plus audacieuses, mais n'ont plus la même harmonieuse unité ni la même simplicité majestueuse. Des dynasties de la période thébaine, les plus actives dans les arts furent les trois dynasties conquérantes (18e, 19e et 20e), celles des Thoutmès, des Séti, des Ramsès ; et leurs plus remarquables constructions furent celles dont ils embellirent leur capitale, Thèbes, la ville aux cent portes.

De l'opulente Thèbes, que remplacent aujourd'hui quatre localités misérables, Louxor et Karnak sur la rive droite du Nil, Gournah et Médinet-Habou sur la rive gauche, il reste les ruines les plus majestueuses, les plus éloquentes que possède l'univers. Jamais voyageur n'a rencontré sur son chemin des reliques du passé comparables aux restes des temples d'Ammon à Louxor et à Karnak.

Le temple de Louxor fut bâti sur les bords du Nil. Œuvre des 18e et 19e dynasties, il dut ses parties les plus remarquables à Séti Ier et à son fils Ramsès II. A force d'ajouter aux travaux de leurs devanciers, ces deux Pharaons finirent par faire un temple long de deux cent cinquante-six mètres. Séti traça une avenue de colonnes géantes qui, vues du Nil, présentent la plus fière allure. A cette avenue, Ramsès II donna comme vestibule une vaste cour où s'étalent sur une double rangée soixante-quatorze colonnes. Devant cette cour il mit un pylône ou porte colossale, aux murs cyclopéens, sur lesquels il grava ses victoires; puis, devant cette porte, il dressa, outre six statues de lui-même hautes de quarante-cinq pieds, deux superbes obélisques, dont

l'un est venu fournir une décoration hétéroclite à la place de la Concorde à Paris.

Quelque majestueux que fût le temple de Louxor, il



Temple et palais de Karnak.

pâlissait devant celui de Karnak. Les deux temples, distants d'environ une lieue, étaient reliés par une voie triomphale, le long de laquelle se tenaient accroupis d'énormes sphinx et béliers, dissimulés aujourd'hui sous

les masures modernes ou sous les sables, plusieurs cependant visibles. Dix-huit dynasties travaillèrent à la construction du temple d'Ammon, *le trône de l'univers*. Tant de travaux aboutirent à un édifice qui atteignit mille quatre cents pieds : il faut dire que le temple était aussi un palais. Qu'on juge de ses dimensions par ce fait que la seule *salle hypostyle*, qui en est un cinquième, contiendrait à l'aise Notre-Dame de Paris.

Cette salle hypostyle, ou des colonnes, est une des œuvres les plus étonnantes qui soient sorties de la main de l'homme. Cent trente-quatre colonnes s'y pressent sur seize rangées. Douze ont avec leurs chapiteaux quatre-vingts pieds de haut. Leur circonférence est de trente-trois pieds, de sorte que cinq hommes auraient de la peine à les embrasser. Impossible, pour celui qui n'a vu cet amoncellement régularisé de géants, de s'en faire une idée ; impossible, pour celui qui l'a vu, de rendre son émotion. « L'imagination, disait Champollion le jeune, s'arrête et tombe impuissante au pied des cent trente-quatre colonnes de la salle de Karnak. »

Moins imposants, les monuments élevés sur la rive gauche du Nil n'en étaient pas moins fort remarquables. A Gournah, se voyaient le splendide palais élevé par Séti Ier, le Ramesséum ou palais de Ramsès II, enfin deux colosses de vingt mètres de haut, dont l'un est devenu célèbre sous le nom de *colosse de Memnon*.

Mais la curiosité la plus considérable de la rive gauche est la célèbre *vallée des Rois*, nécropole des Pharaons de la 19e dynastie, située en pleine montagne. C'est une affreuse solitude, morne, desséchée, morte, peuplée uniquement de loups, d'aigles, de vautours et de chats-huants. Une foule de tombes royales y furent creusées. Une dizaine offrent le plus haut intérêt. Une des plus belles est celle de Séti Ier, trouée immense qui s'enfonce à cent mètres dans les flancs des roches. Les parois, couvertes de sculptures d'une grande finesse et de peintures d'une étonnante fraîcheur, représentent les voyages de l'âme après la mort, ses épreuves, son jugement, sa réception parmi les mânes, enfin son apothéose.

Nous n'avons parlé que de Thèbes, et bien incomplètement. Mais ce n'est pas Thèbes seulement, c'est l'Égypte tout entière que les Pharaons des dynasties conquérantes avaient couverte de leurs monuments.

RÉSUMÉ

Les lettres sont cultivées avec soin par les Égyptiens, les sciences aussi, en particulier l'astronomie et la géométrie. Mais ce furent surtout les arts, architecture et sculpture, qui produisirent des œuvres immortelles, dans la période memphite, sous la 4e dynastie; dans la période thébaine, sous les 18e, 19e et 20e dynasties.

ASSYRIE ET BABYLONIE

CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE DE LA RÉGION DU TIGRE ET DE L'EUPHRATE

Aperçu général. — La région du Tigre et de l'Euphrate est une plaine immense aux limites assez mal définies. Bornée au nord par le Taurus, à l'est par le plateau de l'Iran, au sud par le golfe Persique, à l'ouest elle expire dans les sables du désert, en face de la Syrie et de l'Arabie. Ce qui la caractérise ce sont les deux grands fleuves qui la parcourent dans toute son étendue, l'*Euphrate* et le *Tigre*.

Nés tous deux dans les hautes cimes de l'Arménie, bien qu'à des latitudes différentes, puisque l'Euphrate a six cents kilomètres de plus que son rival, les deux fleuves présentent cette particularité que, torrents impétueux dans la région des montagnes, ils deviennent subitement navigables dès qu'ils touchent la plaine.

Sorti maigre de la montagne, le Tigre est grossi rapidement par de riches affluents qui lui viennent de la Médie et de la Perse, et il va droit à la mer. L'Euphrate, au contraire, qui est déjà une forte rivière quand le Tigre n'est qu'un torrent, promène si paresseusement ses eaux dans les sables du désert en faisant un immense détour, il se laisse saigner par tant de canaux, qu'à sa jonction avec le Tigre il lui est, pour le débit, sensiblement inférieur.

Divisions. — On distinguait, dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate, la Mésopotamie, la Babylonie et l'Assyrie.

1° La *Mésopotamie* était la partie supérieure de la plaine qui s'étend entre les deux fleuves. Il pleut rarement dans ce pays, et les chaleurs y sont excessives en été; toutefois, grâce à de nombreux travaux d'irrigation, la fertilité y est extraordinaire.

2° La *Babylonie* était la partie inférieure de cette même plaine. Sa fertilité était plus prodigieuse encore que celle de la Mésopotamie. Les arbres à fruit, figuier, pommier, palmier, amandier, noyer, abricotier, pistachier, vigne, partout mariés aux platanes, cyprès, tamarisques, acacias, formaient comme un immense verger allant, ininterrompu, du plateau de la Mésopotamie au littoral du golfe Persique.

Les céréales y rendaient habituellement deux cents pour un. Les feuilles du blé et de l'orge y étaient larges de quatre doigts. L'huile extraite du sésame remplaçait l'huile d'olive. Le palmier offrait des ressources infiniment précieuses; on en tirait du pain, du vin, du vinaigre, du miel, des gâteaux et toute espèce de tissus; les forgerons se servaient de ses noyaux en guise de charbon; ces mêmes noyaux, concassés et macérés, étaient employés à la nourriture des bœufs et des moutons qu'on engraissait. Le poisson abondait, surtout dans le bas Euphrate.

Une chose manquait, la pierre : on n'y trouve ni calcaire compact, ni marbre, ni basalte, ni granit. Les architectes chaldéens furent obligés de se contenter de la brique, nuisible à la solidité des œuvres.

3° L'*Assyrie* s'étendait sur les deux rives du haut Tigre jusque dans le voisinage des montagnes de l'Arménie et de la Médie. Plate et uniforme au sud et à l'ouest, montueuse et fort accidentée au nord et à l'est, elle n'avait ni la sérénité perpétuelle du ciel de Mésopotamie, ni ses chaleurs étouffantes, ni la richesse constante de son sol. En hiver, la pluie, la neige, étaient fréquentes; en été, elle était exposée à de violents orages, à la grêle,

à des ondées impétueuses. Le terrain, ici très fertile, était ailleurs maigre, stérile, rocheux.

RÉSUMÉ

La région du Tigre et de l'Euphrate, arrosée par deux grands fleuves, sortant tous deux des montagnes de l'Arménie, se divisait en trois contrées : *Mésopotamie, Babylonie, Assyrie*. Fort riche dans la Mésopotamie, la Babylonie, le sol était plus accidenté et moins fertile dans l'Assyrie, qu'habitèrent aussi des populations plus rudes et plus guerrières.

CHAPITRE II

ORIGINES DE L'ASSYRIE ET DE LA CHALDÉE

SOMMAIRE

I. ORIGINES FABULEUSES. — Ninus. — Sémiramis.
II. ORIGINES HISTORIQUES. — Nemrod à Babylone. — Assur à Ninive. — Organisation primitive de la Babylonie ou Chaldée. — Organisation primitive de l'Assyrie. — Formation de l'empire assyrien.

I. — Origines fabuleuses.

Ninus. Sémiramis. — Le premier roi d'Assyrie, dit la légende, fut Ninus. Dans l'espace de dix-sept années, il fit la conquête de tous les pays compris entre la mer Méditerranée et le fleuve Indus. Il construisit alors sur les bords de l'Euphrate une ville qu'il appela Ninive. Il fit ensuite une expédition en Bactriane. Au siège de Bactres, il remarqua, à cause de son courage, la femme d'un de ses officiers, qui s'appelait Sémiramis. Il l'épousa, et elle lui succéda, bien qu'il en eût un fils, appelé Ninyas.

Sémiramis fit encore de plus grandes choses que Ninus. Non contente d'assurer ses conquêtes, elle soumit la Syrie, la Phénicie, l'île de Chypre dans la mer Méditerranée, l'Égypte et une partie de l'Éthiopie. Elle construisit Babylone avec ses murailles, ses palais, ses

quais, son pont, un tunnel sous l'Euphrate, et même un grand réservoir destiné à contenir le surplus des eaux du fleuve.

Ninyas lui succéda et s'abandonna à une indigne mollesse. Tous ses successeurs pendant trente générations suivirent le même exemple jusqu'à Sardanapale.

Sardanapale porta aux dernières limites la folie de la molle volupté. Vivant au milieu des femmes, il était habillé en femme, filait, maniait la quenouille comme une femme. Deux des princes tributaires, Arbacès le Mède et Bélésis de Babylone, le virent ainsi occupé. Ils en rougirent de honte et de colère, et prirent les armes pour renverser l'indigne monarque. Le danger réveilla en Sardanapale les qualités guerrières de sa race. Enfermé dans Ninive, il y résista deux ans.

La troisième année, le Tigre, gonflé par les pluies, renversa une partie des murailles. Sardanapale se rappela alors qu'un oracle lui avait garanti la victoire jusqu'au jour où le fleuve se tournerait contre lui. Pour ne pas tomber vivant aux mains de ses sujets, il se brûla dans son palais avec ses femmes et ses trésors.

Ninus, Sémiramis, Ninyas, Sardanapale, sont des personnages fabuleux. Il est certain aujourd'hui qu'aucun d'eux n'a existé.

II. — Origines historiques.

1° **Babylone** n'est autre que la fameuse *Babel*, où s'opéra la confusion des langues qui amena la dispersion des hommes. Malgré cette dispersion, il resta dans le pays un noyau de population considérable de races mélangées, où dominait l'élément *chamite*. Il y eut ainsi sur le cours du bas Euphrate un État dont *Nemrod*, fils de Kousch, fut le chef. Nemrod fixa sa résidence à Babel (Babylone), qu'il agrandit de manière qu'il peut mériter de passer pour son fondateur.

Le puissant chasseur resta célèbre dans le souvenir des peuples. Aujourd'hui encore la tour de Babel, dont on a retrouvé les ruines sur l'emplacement de Babylone,

est appelée par les habitants du pays *Birs-Nimroud*, tour de Nemrod.

2° **L'Assyrie** dut son nom et son origine à la postérité d'*Assur*, fils de Sem, qui, partie de la Chaldée, se fixa sur les ruines du haut Tigre, et y fonda Ninive. Tous les Sémites n'émigrèrent point sur le haut Tigre; il resta à Babylone un puissant élément *sémitique* qui finit par dominer de telle façon, qu'à Babylone et à Ninive on parla la même langue, on eut la même civilisation, le même culte.

Organisation primitive de la Babylonie. — Le pays fut longtemps partagé entre plusieurs petits chefs dont les villes s'appelaient *Our*, *Népour*, *Agané*, *Babel* ou Babylone. La plus célèbre de ces villes est Babylone; mais la plus importante alors était sans contredit Our (Ur), la patrie d'Abraham.

Organisation primitive de l'Assyrie. — L'Assyrie, à l'origine, eut une organisation semblable à celle de la Chaldée. Le pays d'Assur était partagé entre plusieurs villes : *Elassar*, *Chalé*, *Resen* et *Ninive*, toutes situées sur le Tigre ou dans son voisinage.

Formation de l'empire assyrien. — De même que Babylone en Chaldée finit par dominer toutes les villes du bas Euphrate, ainsi Ninive, sur le haut Tigre, parvint à imposer sa suzeraineté à toutes les villes d'Assyrie. Mais Ninive elle-même dut se reconnaître d'abord vassale de Babylone. Elle réussit ensuite non seulement à conquérir son indépendance, mais encore à imposer sa suzeraineté à Babylone affaiblie par les guerres civiles. Cet événement, qui se passa vers 1270, marque la formation définitive de l'empire assyrien, qui, ayant déjà absorbé les petits États de la Mésopotamie, s'étendit de l'Arménie au golfe Persique.

RÉSUMÉ

Les Grecs attribuaient la fondation de Ninive à *Ninus*, celle de Babylone à sa femme *Sémiramis*. En réalité, Babylone fut fondée par *Nemrod*, fils de Kousch et petit-fils de Cham, et Ninive par une colonie de Sémites venus de Babylone. L'élément sémite finit par absorber l'élément chamite en Chaldée comme en Assyrie.

La Chaldée ou Babylonie fut d'abord divisée en plusieurs principautés indépendantes, capitales Our, Agané, Népour, *Babylone*. De même l'Assyrie, où l'on voyait *Ninive*, Elassar, Chalé, Resen. Babylone finit par dominer ses voisines en Chaldée, et Ninive fit de même en Assyrie. D'abord vassale de la Chaldée, l'Assyrie non seulement recouvra sa liberté, mais encore imposa sa suprématie à son ancienne suzeraine. La chose arriva vers 1270.

CHAPITRE III

L'EMPIRE ASSYRIEN (1270-625)

SOMMAIRE

I. Prospérité et décadence (1270-759). — Guerres victorieuses. — Décadence.
II. Relèvement de l'empire assyrien (745). — Téglathphalasar II (745-727). — Salmanasar IV (727-722).
III. Apogée de l'empire assyrien sous les Sargonides (722-625). — Sargon (722-705). — Sennachérib (705-681). — Assarhadon (681-668). — Assourbanipal (668-?).
IV. Chute de Ninive (625).

L'empire assyrien s'élevait ainsi au moment où l'empire des Pharaons avait vécu presque entièrement ses deux plus belles périodes : période memphite et période thébaine. Lui-même devait vivre seulement six cent quarante-cinq ans (1270-625). Cette courte existence, après une grande prospérité, subit vers 759 une décadence si marquée, qu'elle parut à plusieurs une agonie. Relevé en 745, il monta rapidement à son apogée avec les Sargonides, mais pour tomber subitement, au bout d'un siècle, sous les coups des Mèdes et des Babyloniens.

I. — Prospérité et décadence (1270-759).

Guerres victorieuses des rois assyriens. — Vaincue et prise par l'Assyrie, Babylone n'accepta jamais le joug. Les siècles qui suivirent la conquête de la Chaldée ne présentent que révoltes et que répressions sanglantes. Aux guerres contre Babylone, toujours prête à

se soulever, se mêlent d'autres expéditions nombreuses dans les plaines de la Mésopotamie, dans les montagnes de l'Arménie, dans la Susiane, dans l'Asie Mineure, dans la Syrie et jusqu'en Égypte. Thèbes elle-même vit le soldat assyrien et fut pillée.

Décadence de l'Assyrie (759). — Épuisée par ses expéditions lointaines, sans proportion avec les vraies ressources de l'empire, l'Assyrie tomba subitement dans une décadence profonde. Sa léthargie fut telle, que les anciens la prirent pour une mort véritable et qu'ils crurent à une première chute de Ninive sous les coups des Mèdes et des Babyloniens, qui serait arrivée dès 759, pendant le règne honteux de Sardanapale.

II. — Relèvement de l'empire assyrien (745).

Téglathphalasar II (745-727), mis sur le trône par une révolution, refit la fortune de l'Assyrie. Il imposa son autorité à Babylone, soumit les principautés indépendantes au sud de Babylone jusqu'à la mer, triompha des rois de Syrie coalisés, fit des razzias fructueuses dans la Médie, accourut à l'appel d'Achaz, roi de Juda, menacé par Phacée, roi d'Israël; démembra le royaume d'Israël, désormais réduit à Samarie; imposa le tribut aux Philistins, assiégea le roi de Damas, le tua et réduisit la contrée en province assyrienne. Avant de s'éloigner, Téglathphalasar convoqua ses vassaux (732); vingt-cinq rois répondirent à son appel.

Téglathphalasar mourut en paix à Chalé, après dix-huit ans d'un des règnes les plus glorieux et les mieux remplis dont parle l'histoire de son pays (727).

Salmanasar IV (727-722), son successeur, prit et jeta dans un cachot Osée, roi d'Israël, puis assiégea Samarie. Il ne put la prendre, malgré un blocus qui dura deux ans. Il disparut d'une manière mystérieuse, sans laisser d'enfants; *Sargon*, l'un des grands officiers de la couronne, lui succéda (722).

III. — Apogée de l'empire assyrien sous les Sargonides (722-625).

Les Sargonides fournirent une dynastie glorieuse, mais dont la durée ne fut pas longue : un siècle à peine. Usés par leurs propres victoires dans leurs expéditions interminables contre Babylone, la Syrie, l'Égypte, la Susiane, l'Arménie, ils s'écroulèrent tout à coup devant la puissance des Mèdes et des Babyloniens.



Sargon.

Les Sargonides connussont : *Sargon* (722-705), *Sennachérib* (705-681), *Assarhadon* (681-668), *Assourbanipal* (668).

Sargon (722-705). — Sargon continua le siège de Samarie, commencé par son prédécesseur; il emporta la ville et mit fin au royaume d'Israël (720). Il fit ensuite la conquête de toute la Syrie, sauf Tyr.

Après plusieurs courses heureuses dans la Médie et dans l'Arménie, Sargon se tourna vers la Chaldée, contre *Mérodach-*

Baladan, roi de Babylone, révolté. Babylone fut prise; Mérodach, effrayé, prit la fuite. Atteint sur les bords du golfe Persique, il fut complètement battu (700), et disparut. « Il quitta son sceptre et son trône en présence de mon envoyé, il baisa la terre. Il abandonna ses châteaux, et il s'enfuit, et l'on ne vit plus ses traces. »

Deux échecs assombrirent les derniers jours de ce règne glorieux. L'Arménie avait reconquis son indépendance, et Sargon ne put la soumettre. Il en fut de même de la Susiane (706). Sargon ne survécut pas longtemps à ces revers. Il fut assassiné (705) dans son palais de Dour-Sharoukin, qu'il achevait de construire, et dont les restes ont été retrouvés à *Khorsabad*.

Sennachérib (705-681). — Des troubles et des révoltes suivirent l'assassinat de Sargon. Le vieux Mérodach-Baladan ressaisit le pouvoir à Babylone; les rois de Phénicie se déclarent indépendants; les Philistins les imitent; Ézéchias lui-même, roi de Juda, malgré les conseils pacifiques d'Isaïe, comptant sur le secours de l'Égypte, rompt avec l'Assyrie.

D'abord Sennachérib écrase Mérodach-Baladan, qui se sauve auprès du roi de Susiane. Le vainqueur impose à la Chaldée pour roi le fils d'un devin, *qui avait été nourri dans son palais comme un petit chien*. Au retour, il saccage les tribus du moyen Euphrate, empale leurs chefs, razzie leur bétail, et rentre à Ninive chargé de butin et de gloire.

Il se tourne ensuite contre la Syrie. La Phénicie est vaincue et soumise; les Philistins sont écrasés. Toutes les forteresses de Juda sont prises et Jérusalem assiégée. La ville fait une résistance désespérée; Ézéchias et son peuple, en habits de deuil, invoquent Jéhovah. Cent quatre-vingt-cinq mille hommes sont tout à coup enlevés par la peste dans le camp assyrien, et Sennachérib s'enfuit presque seul. On ne le revit plus en Palestine.

Il était d'ailleurs retenu en Chaldée par de nouveaux embarras. Les Susiens avaient pris les armes. Senna-

chérib tira d'eux une éclatante vengeance. « Je détruisis les villes, je les démolis, je les changeai en déserts et en monceaux de ruines. » Les Babyloniens, de nouveau révoltés, vinrent au secours des Susiens. Ils furent écrasés, et Babylone fut punie de ses révoltes par une destruction presque entière.

Sennachérib eut une fin tragique comme Sargon, son père. Il fut assassiné dans un temple par deux de ses fils. Son troisième fils, Assarhadon, chassa les meurtriers et se fit reconnaître roi.

Assarhadon (681-668). — La cinquième année de son règne, Assarhadon eut à pacifier la Chaldée maritime, de nouveau révoltée. Il passa ensuite en Phénicie pour châtier Sidon. Cette ville fut détruite, les grands égorgés, le roi et les habitants déportés en Assyrie.

De la Phénicie, Assarhadon marcha sur Jérusalem, la prit et emmena le roi Manassé à Babylone ; il lui rendit ensuite la liberté, mais à la condition de payer le tribut. L'Arabie subit le joug à son tour.

Vainqueur de tous ses voisins, Assarhadon envahit l'Égypte. Il pénétra par Péluse dans la vallée du Nil, battit et dispersa les Éthiopiens, alors maîtres de l'Égypte, et les refoula jusque dans leur pays. Memphis ouvrit ses portes, Thèbes fut pillée. Assarhadon put s'intituler roi d'Égypte, de Thèbes et d'Éthiopie (672).

Cette conquête ne fut pas durable. Trois ans après, les Assyriens furent chassés d'Égypte. Le roi, vieux et malade, abdiqua en faveur de son fils (668), et se retira à Babylone, où il mourut l'année suivante.

Assourbanipal (668-?). — A peine monté sur le trône, Assourbanipal replaça le Nil sous la suzeraineté de l'Assyrie. Une nouvelle révolte de l'Égypte ne valut à ce malheureux pays que de nouveaux désastres. Thèbes fut livrée à un pillage affreux, et sa population envoyée en esclavage.

Les révoltes suivaient les révoltes. Assourbanipal eut bientôt à combattre son propre frère, le vice-roi de Babylone. Le rebelle fut cerné dans Babylone, où la misère devint telle, que les assiégés furent réduits « à manger

la chair de leurs fils et de leurs filles ». La ville fut obligée de se rendre. Le vice-roi périt dans les flammes, et le peuple fut traité à merci.

La Chaldée était châtiée. Restait la Susiane, qui avait donné asile à d'illustres fugitifs. Assourbanipal envahit la contrée, prit Suse, où il trouva un butin énorme. Les dieux et les déesses furent emmenés en captivité; les magnifiques forêts sacrées, où personne n'avait pénétré, furent livrées aux flammes, tout le pays saccagé.

De retour à Babylone, Assourbanipal fit atteler à son char de guerre les rois ses vaincus, et ils durent ainsi le traîner jusqu'à la porte du temple où il allait remercier ses dieux. — On ne sait pas quand finit son règne.

IV. — Chute de Ninive (625).

Ninive paraissait plus forte que jamais; pourtant sa chute était prochaine. Les guerres incessantes l'avaient épuisée. Puis vinrent les Barbares du nord, les Cimmériens (Crimée actuelle) et les Scythes, qui foulèrent son sol dans tous les sens. Elle succomba tout à coup devant la coalition de Cyaxare, roi des Mèdes, et du gouverneur de Babylone révolté, Nabopolassar (625).

Ninive détruite, l'empire d'Assyrie s'écroula : au bout de quelques années il était passé à l'état de légende, et moins de deux siècles après on ne connaissait plus d'une manière certaine le site de la capitale. Les peuples ne pleurèrent point la chute de la grande ville, qui avait fait couler tant de larmes et verser tant de sang.

Deux grands royaumes sortirent des ruines de Ninive : le *chaldéen*, dans les contrées où l'histoire de l'Orient civilisé avait été enfermée jusqu'alors; le *mède*, dans les régions presque inconnues du nord-est et de l'est.

Cyaxare, roi des Mèdes, se réserva l'Assyrie propre et ses dépendances. *Nabopolassar*, roi de Babylone, joignit à la possession de la Chaldée la suzeraineté sur la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et la Susiane.

RÉSUMÉ

L'*empire assyrien*, fondé en 1270, acquiert promptement une grande prospérité et promène ses armes en Chaldée, en Mésopotamie, en Susiane, en Asie Mineure, en Arménie, en Syrie et jusqu'en Égypte. Il va du golfe Persique à la Méditerranée et de l'Euphrate aux montagnes de la Médie.

Il subit une forte éclipse vers 759; se relève bientôt (745) avec *Téglathphalasar II* (745-727) et *Salmanasar IV* (727-722); atteint son apogée avec *Sargon* (722-705), le destructeur du royaume d'Israël (720); se maintient glorieux avec *Sennachérib* (705-681), le vainqueur des Babyloniens, des Phéniciens, des Susiens, mais le vaincu de l'ange exterminateur sous les murs de Jérusalem (700); il se maintient encore avec *Assarhadon* (681-668), et *Assourbanipal*, qui, l'un et l'autre, conduisent leurs armées victorieuses jusque dans la haute Égypte; puis tombe brusquement en 625 sous les coups de Cyaxare, roi des Mèdes, et de Nabopolassar, gouverneur de Babylone. Il est remplacé sur les rives de l'Euphrate par l'*empire chaldéen*.

CHAPITRE IV

L'EMPIRE CHALDÉEN (625-536)

SOMMAIRE

I. GRANDEUR. — Nabopolassar (625-604). — Nabuchodonosor : ses guerres, ses travaux (604-561).
II. CHUTE. — Balthasar et Cyrus (536).

L'empire chaldéen eut une existence éphémère : pas même la durée d'un siècle. Après une période vraiment remarquable de prospérité qui tient tout entière dans le long règne de Nabuchodonosor, il entra promptement en décadence et s'écroula subitement, comme l'empire assyrien, sous les coups des Mèdes et des Perses.

I. — Grandeur de Babylone.

Nabopolassar (625-604). — Le règne de Nabopolassar ne semble avoir été troublé que par l'entreprise du roi d'Égypte, Néchao, sur l'Assyrie. Néchao, après

avoir vaincu à Mageddo (608) Josias, roi de Jérusalem, poussa jusqu'à l'Euphrate, puis revint sur ses pas sans être inquiété : la Syrie échappait aux Babyloniens et appartenait de nouveau à l'Égypte.

Trois ans après, Nabopolassar envoya son fils Nabuchodonosor tirer vengeance de Néchao. Le Pharaon n'attendit point son ennemi et vint lui offrir la bataille à *Karkhémis*, sur l'Euphrate. Vaincu, il reprit en hâte le chemin de l'Égypte. Nabuchodonosor se lança sur ses traces; mais la mort de son père le força à retourner soudain à Babylone.

Nabuchodonosor (604-561). — Le règne de Nabuchodonosor fut long et illustré par de glorieuses guerres ainsi que par de magnifiques travaux. Il batailla toute sa vie contre la Judée, la Phénicie et l'Égypte. Nous ne connaissons bien que ses expéditions contre Jérusalem.

Dans une première campagne (603), Nabuchodonosor força à rentrer dans le devoir le roi de Juda, Joakim, qui avait voulu secouer sa suzeraineté. Dans une deuxième (599), il pilla les trésors du Temple et emmena prisonnier en Chaldée Jéchonias, jeune homme de dix-huit ans, qui paya ainsi une nouvelle révolte de son père Joakim, mort à temps pour éviter la colère du roi babylonien. Enfin dans une troisième (589-588), Nabuchodonosor, après un siège de treize mois, emporta d'assaut Jérusalem. Les fils du roi Sédécias et les magistrats furent égorgés; Sédécias lui-même eut les yeux crevés, puis fut envoyé à Babylone chargé de chaînes.

La ville fut démolie et brûlée; les soldats, les prêtres, les scribes, les nobles furent transportés en Chaldée : il ne resta plus au pays que le petit peuple des campagnes. Jérémie put s'écrier : « Les chemins de Sion sont en deuil, parce que personne ne vient plus aux fêtes; ses portes sont béantes, ses sacrificateurs sanglotent, ses vierges sont accablées de tristesse, ses enfants vont en captivité par-devant l'ennemi. »

Travaux et magnificence de Nabuchodonosor. — Nabuchodonosor est moins connu par ses guerres que par les travaux qu'il fit exécuter à Babylone. Cette ville

lui dut les splendeurs dont le souvenir a traversé les siècles.

L'espace occupé par Babylone était immense. Elle était enfermée dans un double mur, percé de cent portes fermées par des battants en bronze, et l'épaisseur du mur était telle, que deux chariots couraient de front sur la crête. Ce double mur fut l'œuvre de Nabuchodonosor.

Babylone s'étendait à son aise sur les deux rives de l'Euphrate, dont les eaux roulaient au milieu de quais superbes. La ville, sillonnée de rues parfaitement régulières qui se coupaient à angle droit, les unes transversales, les autres s'ouvrant sur le fleuve, resplendissait de tout le luxe, de toutes les richesses dont elle avait dépouillé les malheureuses nations vaincues. Les monuments les plus remarquables étaient :

1° Le palais du roi, véritable forteresse et en même temps demeure opulente. Le palais royal était célèbre par ses jardins suspendus, vastes terrasses plantées d'arbres qui s'élevaient les unes au-dessus des autres à l'aide de piliers et de voûtes, et présentaient l'aspect gracieux d'une colline de verdure.

2° Le temple de Bel, au centre duquel s'élevait une tour massive de sept étages couronnée par une chapelle à laquelle menait une rampe extérieure. Cette chapelle contenait une statue de Bel assis, en or, haute de quarante pieds. Cette tour serait la tour de Babel, restaurée par Nabuchodonosor.

II. — Chute de Babylone.

Babylone après Nabuchodonosor. — Nabuchodonosor fut réellement un grand roi. Outre les travaux dont nous venons de parler, il veilla activement aux intérêts des autres villes de son empire, répara le canal créé 1300 ans auparavant par le roi Hamourabi, fit creuser un lac immense pour servir de réservoir à l'arrosement de la plaine, enfin assura la navigation du golfe Persique par la création, à l'embouchure du fleuve, d'un vaste port à Térédon. Mais l'orgueil le perdit et le

conduisit à la démence. Il se crut un dieu, et il voulut que chacun se prosternât devant la statue d'or qu'il s'était élevée à lui-même. Frappé de folie pour cet ordre sacrilège, il fuit la société des hommes, et, imitant les animaux, chercha à se nourrir d'herbes comme eux.

Dieu lui permit de remonter sur le trône avant sa mort; mais son empire ne devait pas lui survivre longtemps. Son fils, *Évilmérodach* (561-560), fut assassiné après moins de deux ans de règne. Quatre princes se succédèrent en vingt ans. Le dernier fut l'impie *Balthasar,* qui fut détrôné et tué par Cyrus, roi des Perses, la nuit même où il avait profané les vases du Temple de Jérusalem (536).

De Babylone il reste aujourd'hui fort peu de chose. Ses ruines se bornent à d'énormes entassements de briques et de terre.

RÉSUMÉ

L'empire chaldéen, d'une durée éphémère (625-536), se résume presque tout entier dans le long et glorieux règne de *Nabuchodonosor* (604-561), qui détruit Jérusalem (588) et embellit prodigieusement Babylone. Vingt-cinq ans après la mort de Nabuchodonosor, Babylone, sous l'impie Balthasar, était prise par Cyrus, roi des Perses (536). De cette immense ville il ne reste aujourd'hui que des monceaux d'argile.

CHAPITRE V

LA RELIGION CHALDÉENNE

SOMMAIRE

Les dieux. — Les temples. — Le culte. — Les morts, les tombes et la vie future.

Ninive n'étant au fond qu'une colonie de Babylone, la religion était commune à l'Assyrie et à la Chaldée, ainsi que les coutumes, le gouvernement, la langue, l'écriture et les arts.

Les dieux. — Pour les peuples du Tigre et de l'Eu-

phrate, l'univers était peuplé d'esprits sans nombre, les uns habitant les profondeurs de la terre ou des eaux, les autres volant invisibles au souffle des vents. Il y avait des esprits ou génies bienfaisants; il y en avait de mauvais. Les génies mauvais étaient représentés sous des traits hideux et menaçants. On peut en juger par le type qui personnifiait le désastreux vent du sud-ouest.



Le vent du sud-ouest.

Le plus souvent, pour représenter les génies mauvais, on mettait sur un corps humain une tête grimaçante d'animal, aigle, chien, lion. Les bons génies, au contraire, étaient représentés avec un corps d'animal surmonté d'une face humaine. Leur plus belle expression était dans ces magnifiques taureaux ailés à face humaine qui veillaient à la porte des temples et des palais.

Génies bons et mauvais, quelle que fût leur puissance vis-à-vis de l'homme pour lui nuire et le protéger, étaient subordonnés à des divinités plus puissantes qui contrebalançaient ou annulaient leur action. Ces divinités, l'imagination populaire les plaça dans les astres. On eut comme dieux *Anou*, le firmament constellé de feux brillants; *Samar*, le soleil; *Sin*, la lune; *Istar* (Vénus), la déesse de la beauté; *Nébo* (Mercure), le dieu de la science; *Mérodach* (Jupiter), le dieu de la guerre; *Nergal* (Mars), le dieu des batailles; enfin, *Ninip* (Saturne), le dieu de la force, l'Hercule assyrien.

Peu à peu les Chaldéo-Assyriens, sans s'élever à la notion de l'unité divine, arrivèrent à imaginer un dieu

qui, par sa majesté et sa puissance, dominait toutes les divinités sidérales et planétaires, une sorte de Jupiter olympien. A Ninive, le grand dieu national fut *Assour*, dont le nom revient à chaque instant dans la bouche des rois. A Babylone, ce fut *Bel*, le seigneur des seigneurs, le véritable *Ilou*, dieu. Bel était représenté sous une figure humaine, aussi imposante que possible, en costume de roi, la tiare munie de cornes de taureau, symbole de puissance.



Hercule assyrien.

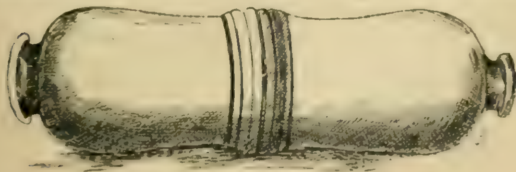
Temples. — Assour et Bel avaient des temples non seulement à Ninive et à Babylone, mais dans la plupart des villes. Ces temples étaient d'immenses tours carrées à plusieurs étages, présentant une suite de terrasses en retrait les unes sur les autres et surmontées d'une chapelle où se dressait la statue du dieu. Les étages étant massifs et pleins, cette chapelle représentait, à proprement parler, tout le temple.

Culte. — L'imagination des Chaldéo-Assyriens leur

représentant le monde comme fourmillant de génies mauvais acharnés à les poursuivre, ils se croyaient tenus d'appeler constamment sur eux la protection des dieux supérieurs. Ils tremblaient de ne jamais faire assez pour eux. Chaque jour, les autels se chargeaient d'offrandes consistant en dattes, farine de froment, miel, beurre, vins, fruits. Matin et soir, dans les temples, les prêtres offraient des sacrifices. Une coutume, qu'on ne retrouve presque nulle part ailleurs, voulait qu'aux jours de fête succédassent des jours de deuil, où peuple et grands jeûnaient, faisaient pénitence, pour expier les fautes commises dans le culte envers les dieux.

Mort, tombes et vie future. — On n'embaumait pas les morts, comme en Égypte; cependant ils étaient entourés de soins méticuleux. Pendant que la maison retentissait des lamentations de la famille, des pleureuses lavaient le corps du défunt, le parfumaient, l'habillaient de sa plus belle robe, lui mettaient du fard sur les joues, de la suie sur le tour des yeux, lui passaient au cou un collier, aux doigts des anneaux, puis l'étendaient sur un lit d'apparat, au chevet duquel on posait un petit autel pour les offrandes funéraires, qui étaient de l'eau, de l'encens, des gâteaux. Après être resté exposé quelque temps, le cadavre était descendu dans la tombe, à moins qu'on ne préférât le faire passer d'abord par le bûcher.

Les tombes étaient en général de la plus grande sim-



Tombe en forme de double jarre.

plicité. C'étaient tantôt de petits caveaux voûtés en briques; tantôt de piètres bâtisses rondes ou ovales, toujours en briques; tantôt, tout uniment, de grandes

jarres en argile où l'on accroupissait le cadavre. Dans la tombe on déposait des jarres et des plats d'argile renfermant la nourriture et la boisson journalière du mort, du vin, des dattes, du poisson, de la volaille, du gibier. En outre, si le défunt était un homme, on mettait à côté de lui ses armes, une lance, une javeline, des flèches, sa canne d'apparat. Si c'était une femme ou une jeune fille, on entassait les parures, les bijoux, les fleurs, les pots à parfums, les peignes, les boîtes de fard.

Ces attentions pour les défunts tenaient moins à un souvenir respectueux ou attendri qu'à un sentiment de crainte : on était persuadé que si le mort ne trouvait pas dans sa tombe ce qui lui était nécessaire pour se nourrir ou ce qu'il avait aimé pendant sa vie, son esprit, pour se venger, reviendrait tourmenter les siens. Après avoir passé dans son tombeau un temps plus ou moins long, le défunt subissait un jugement. S'il était reconnu pieux envers les dieux, il était admis à partager leur félicité. Sinon, il était livré aux supplices les plus épouvantables, et pour toujours.

RÉSUMÉ

Les Chaldéo-Assyriens croyaient le monde peuplé de milliers de génies mauvais ou bienfaisants. Au-dessus des génies étaient les divinités sidérales et planétaires : *Anou* (le firmament), *Samar* (le soleil), *Sin* (la lune), *Istar* (Vénus), *Mérodach* (Jupiter), *Nébo* (Mercure), *Nergal* (Mars), et *Ninip* (Saturne ou l'Hercule assyrien). Au-dessus de toutes ces divinités étaient à Ninive *Assour;* à Babylone, *Bel* ou *Ilou.* Les temples étaient de gigantesques tours pleines à sept ou huit étages, qui servaient à l'occasion de forteresses. Le culte consistait en une foule d'observances extérieures et de sacrifices; le jeûne, la pénitence, étaient en usage à certains jours. Les morts étaient soigneusement ensevelis dans de modestes tombes, d'où ils allaient dans une contrée lointaine, ténébreuse, pour y être jugés et récompensés ou punis suivant leurs œuvres.

CHAPITRE VI

LA SOCIÉTÉ ASSYRIO-CHALDÉENNE

SOMMAIRE

Les rois; leurs palais, leur administration. — Les prêtres. — L'armée. — Le peuple. — Les villes et les habitations. — Les mœurs.

Les rois. — Le roi, soit en Assyrie, soit en Chaldée, était un vrai despote, comme l'ont toujours été et le sont encore les souverains d'Orient. Il ne passait cependant pas pour un dieu, comme en Égypte: il restait un homme; mais cet homme réunissait dans ses mains le double pouvoir spirituel et temporel : on l'appelait le *vicaire des dieux;* son autorité était, par suite, absolue et sur les âmes et sur les corps.

Le roi, en costume de cérémonie, par-dessus une robe bordée de franges et richement brodée, mettait une sorte de dalmatique passée obliquement sur l'épaule et splendidement ornementée. Sur ses cheveux longs et bouclés à l'extrémité se dressait une haute tiare de forme conique; sa main tenait un long sceptre. Comme pour les souverains asiatiques de nos jours, les insignes extérieurs de son pouvoir, quand il sortait en public, étaient le parasol et les grands chasse-mouches de plumes, portés derrière lui par des esclaves.

Palais des rois. — Les rois habitaient des palais dont l'aspect était celui de véritables forteresses. On peut s'en faire une idée d'après les ruines du palais bâti par Sargon, à *Dour-Sharoukin*, le Versailles assyrien, remplacé aujourd'hui par le village de *Khorsabad*, à quatorze kilomètres de Mossoul, autrefois Ninive.

Ce palais ne formait qu'un rez-de-chaussée, haut de dix-huit mètres, y compris les fondations et le parapet des murs; mais il avait l'immense superficie de dix hectares. Les appartements, voûtés, ne recevaient le jour que par

de rares ouvertures percées très haut; cela pour ménager la fraîcheur. La toiture était remplacée par des coupoles ou des terrasses. Les murs, en briques reliées par de l'argile ou du bitume, atteignaient parfois huit mètres d'épaisseur. A l'intérieur, la brique disparaissait tantôt sous de minces plaques de pierre sculptées en bas-relief, tantôt sous des peintures, très souvent sous de magnifiques briques émaillées reproduisant les dessins les plus divers. Les portes, monumentales, étaient ornées de splendides monolithes taillés en taureaux à face humaine, la force qui pense.

Administration. — Les provinces de l'empire se divisaient en deux classes : les provinces royales et les provinces vassales. Les provinces vassales étaient ordinairement les pays conquis. Ces pays conservaient leur organisation traditionnelle, leurs lois particulières, leur maison royale, sous la condition de l'hommage, du tribut et du contingent de troupes.

Les provinces royales étaient gouvernées par des satrapes, choisis parmi les officiers de la cour. Ils percevaient les impôts, commandaient les garnisons, levaient le contingent annuel de troupes, surveillaient l'administration de la justice. Les principaux auxiliaires des satrapes étaient les scribes.

Les prêtres. — Vicaire des dieux, pontife suprême, le roi avait dû se décharger de la plus grande partie de ses fonctions sacerdotales sur un clergé régulier. Ministres des dieux, les prêtres gagnèrent au service de la religion, si intimement liée à tous les actes de la vie humaine, un prestige et des richesses immenses. Ils entrèrent dans les conseils des rois, commandèrent les armées, remplirent les plus hautes fonctions de l'État.

Les temples, riches en terres dont les limites s'élargissaient chaque jour, leur fournissaient un revenu fixe considérable. Les offrandes et les sacrifices, dont les dieux se contentaient de saisir à la hâte la fumée grasse ou les parfums fugitifs, ajoutèrent à ce revenu fixe un gain flottant qui n'était pas à dédaigner. De plus,

se faisant comme *banquiers*, les prêtres avancèrent le blé, le métal, à gros intérêts. Enfin ils ouvrirent des manufactures, et une foule d'objets de luxe ou d'usage commun sortirent de leurs ateliers.

Les prêtres chaldéens durent encore une grande influence et de gros bénéfices à la *magie* et à l'*astrologie*. Astrologues, ils se vantaient de lire dans les astres la destinée des individus et des nations. Magiciens, ils se faisaient fort de combattre les mauvais génies, d'expulser les esprits vagabonds des morts, d'évoquer les âmes des défunts, d'interpréter les songes, de faire des prodiges, de guérir des maladies opiniâtres et inexpliquées.



Prêtre chaldéen.

L'armée. — Les soldats chaldéens pouvaient être mis sur la même ligne que les soldats égyptiens. Mais les soldats assyriens avaient bien plus fière mine et offraient beaucoup plus de solidité. C'était un jeu pour eux de faire de longues courses dans les terrains les plus accidentés; d'escalader, leur roi en tête, les montagnes; de jeter des ponts volants sur les rivières ou de les traverser à la nage. Tandis que l'Égyptien courait au combat presque nu, sans autre défense qu'un léger

bouclier et un tablier de cuir, l'Assyrien marchait tout bardé de fer, comme nos chevaliers du moyen âge.



Un piquier assyrien.

De curieux bas-reliefs assyriens reproduisent les campements du soldat. Les tentes, fort simples, s'appuient sur un pieu branchu. Une table à pieds de gazelle,

quelques tabourets et pliants composent le mobilier; la vaisselle et les provisions sont accrochées aux branches du poteau. Des soldats broient le grain, nettoient la carcasse d'un mouton, tirent leur vin; la marmite bout sous l'œil d'un camarade. La tente royale est d'une grande magnificence. Tout près est le char sur lequel sont plantées les deux enseignes du roi, et devant le char est dressé un autel sur lequel fume l'encens. Les devins et les prêtres accompagnaient en effet partout les armées. Matin et soir, en présence du prince et des troupes, ils offraient des sacrifices, récitaient des prières, pour l'heureuse issue de la campagne.

Le peuple. — Le peuple figure rarement dans les sculptures assyriennes. Le peuple, en effet, ne comptait pas. Il n'avait aucune influence politique. Il n'avait pas non plus l'influence de la fortune. A peu près toutes les terres appartenant au roi, aux prêtres ou aux nobles, le paysan était réduit pour gagner sa vie à la condition de tenancier ou de valet de ferme. L'industrie étant de même accaparée par les grandes manufactures royales ou sacerdotales, l'artisan ne pouvait guère trouver que là du travail, et un travail assez mal rétribué.

Les villes et les habitations. — Toutes les villes étaient fortifiées, et extraordinairement fortifiées. Les murs de Dour-Sharoukin, la ville de Sargon, variaient pour l'épaisseur de quatorze à vingt-quatre mètres. Une des portes avait des murs de vingt-quatre mètres d'épaisseur, et de vingt-huit mètres avec les contreforts. Cette porte, ainsi que les remparts, était garnie de tours rectangulaires, creusées et percées de meurtrières, dépassant trente mètres de hauteur.

On a retrouvé quelques maisons de particuliers riches. Elles sont construites en belles briques d'un pied carré. De simples lucarnes, percées irrégulièrement vers le haut des parois, les éclairent. La porte est basse, cintrée, massive, une vraie porte de forteresse. Les salles oblongues, tantôt voûtées, tantôt plafonnées, sont petites, fort sombres. On ne les habitait que pendant les fortes chaleurs et pendant les nuits d'hiver; dès que la chaleur

devenait supportable et pendant les nuits d'été, on vivait de préférence sur les terrasses servant de toiture, on y dormait même.

Le mobilier, fort simple, même chez les riches, se composait de tables à pieds de gazelle, de chaises, de tabourets et de pliants; de grands coffres pour le linge; de lits avec de minces matelas, ou simplement de nattes qu'on déroulait la nuit pour dormir, de marmites en cuivre, de pots en terre, de plats, de jarres pour l'eau et pour le vin, de bols, d'assiettes; enfin de haches, de marteaux, de couteaux, tantôt en silex, tantôt en bronze.

Le costume pour les hommes était tantôt un simple jupon court, tantôt une tunique sans manches descendant un peu au-dessous du genou. Par-dessus on jetait un vaste châle frangé, drapé en travers de l'épaule gauche. Des sandales aux pieds, sur la tête une calotte collante ornée d'un simulacre de turban, complétaient le costume. Les riches se paraient les bras d'anneaux massifs, les doigts de bagues, portaient un collier, des pendants d'oreille. Les femmes remplaçaient le châle par une robe, qu'une ceinture serrait à la taille.

Mœurs. — On a appelé les Assyriens les *Romains de l'Asie antique.* Ils étaient, en effet, par essence un peuple rude et belliqueux. La guerre fut leur vie. Ils avaient au plus haut point la force physique, l'intrépidité dans les combats, l'énergie et le courage dans les privations et les fatigues, l'instinct de la discipline, le dévouement sans bornes à leurs chefs, toutes les qualités qui font les vrais soldats.

Mais s'ils firent la guerre avec passion et gloire, ils la firent trop souvent avec barbarie et férocité. Pour eux, batailler, c'était massacrer et se gorger de butin. Dans les récits de campagnes que nous ont laissés les inscriptions de leurs rois, il ne s'agit jamais que de villes détruites ou brûlées, de gens empalés, de prisonniers décapités ou horriblement mutilés. Aucun peuple ne fut jamais plus dur pour les vaincus.

Les Babyloniens ne paraissent guère l'avoir cédé en férocité aux Assyriens.

RÉSUMÉ

Le roi, *vicaire des dieux,* pontife suprême, est maître absolu pour le spirituel comme pour le temporel. Immédiatement au-dessous du roi viennent les prêtres, qui, outre leurs fonctions sacrées, occupent les plus hautes charges civiles et militaires, se font cultivateurs, banquiers, manufacturiers, magiciens et astrologues. Le peuple, c'est-à-dire les paysans, les artisans, gagne d'ordinaire sa vie sur les terres ou dans les ateliers du roi, des prêtres et des nobles. Tous habitent des villes fortifiées, où le roi et les grands ont des palais ressemblant à des forteresses; les gens du peuple, de misérables chaumières. Les mœurs sont rudes, voluptueuses et sanguinaires.

CHAPITRE VII

L'INDUSTRIE, LE COMMERCE ET LES ARTS

Industrie. — L'industrie fleurissait en Assyrie, plus encore à Babylone. Les riches étoffes d'Assyrie aux couleurs éclatantes, les magnifiques tissus de laine et de lin de Babylonie étaient célèbres dans le monde antique. Les objets de luxe, tels que armes ciselées, bijoux, colliers, vases d'or, d'argent, de bronze, meubles ornés de riches incrustations, briques émaillées, étaient également renommés.

Commerce. — Nulle ville dans les vieux âges, sauf Tyr peut-être, n'égala, pour le commerce, Babylone. Sa situation géographique exceptionnellement belle, sur les bords de deux grands fleuves, entre plusieurs grandes mers, en faisait le centre naturel du commerce de l'Orient avec l'Occident. Elle fut, en effet, pendant plusieurs siècles le grand marché de l'Asie, le rendez-vous des trafiquants du monde entier. Et quand, plus de deux cents ans après sa chute, Alexandre le Grand vint visiter ses ruines, il fut si frappé des avantages de sa situation, qu'il rêva de lui rendre son antique prospérité.

Arts. — On ne peut, pour les arts, comparer l'empire chaldéo-assyrien à l'Égypte. Soldats avant tout, ou commerçants, les peuples des rives du Tigre ou de l'Euphrate

ne donnèrent aux arts qu'une attention secondaire. Nous avons vu qu'ils eurent cependant, eux aussi, leurs architectes, leurs peintres et leurs sculpteurs.

L'architecture éleva ces magnifiques palais, d'un style



Taureau ailé trouvé au palais de Khorsabad, actuellement au Louvre.

à la fois simple et grandiose, que l'on vient de déblayer de nos jours seulement. La peinture joua un grand rôle dans la décoration de ces palais et des temples, sous forme de fresques ou de revêtements en briques émaillées, dont quelques fragments sont parvenus jusqu'à nous. Enfin la sculpture, tout en manquant d'idéal et de justesse dans les proportions, de souplesse et de

variété, produisit des œuvres d'une remarquable vigueur. Tels sont ces magnifiques taureaux ailés à face humaine qui décoraient les grandes portes des palais, et dont on peut admirer quelques-uns au Louvre.

Découvertes modernes. — Sur l'emplacement de l'opulente Babylone, un simple tertre rongé par les pluies marque l'endroit où se dressait orgueilleux le temple de Bel ; un autre tertre remplace les fameux jardins suspendus, et des buttes informes d'argile courent là où se déployaient les larges remparts.

En Assyrie, tous les temples ont également péri ; mais quelques palais ont en partie survécu. Leurs ruines ont permis de se faire une idée assez exacte de ce que devaient être les palais assyriens. Ces palais étaient nombreux. Une dizaine ont été retrouvés par les explorateurs : un seul a été complètement déblayé, celui de Sargon à Khorsabad, par les soins de M. Botta, consul de France à Mossoul.

LES MÈDES ET LES PERSES

Les civilisations les plus anciennes appartiennent à des peuples issus des deux premiers fils de Noé, Sem et Cham : les Égyptiens étaient la postérité de Cham ; les Hébreux, les Chaldéens et les Assyriens, la postérité de Sem. Le troisième fils, Japhet, longtemps laissé dans l'ombre, va paraître maintenant au premier plan : les *Perses* et les *Mèdes*, qui renversent l'empire babylonien en 536, qui soumettent l'Égypte en 525, sont des descendants de Japhet.

CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE DE L'IRAN

SOMMAIRE

Plateau de l'Iran. — Médie et Perse anciennes. — Populations.

Plateau de l'Iran. — De la Caspienne à la mer des Indes, de la crête des monts qui s'abaissent vers le Tigre à la tranche de ceux qui dominent la vallée de l'Indus, s'étend un immense plateau, grand comme cinq fois au moins la France, appelé plateau d'Iran. Cerné de montagnes qui arrêtent les vents de la mer et les pluies, l'Iran, dans l'ensemble, est un plateau sec. Le climat y est rude et capricieux. L'altitude de ses plaines, dont la moyenne est de douze cents mètres, fait que l'hiver y est aussi rigoureux que dans les départements les plus froids

de la France, sous une latitude égale à celle de l'Algérie. Les étés y suffoquent par la chaleur du ciel, le calme de l'air et la réverbération des rayons sur les dunes, les collines de pierre et les terres salées sans ombre et sans ruisseaux.

La Médie et la Perse occupaient une faible partie de ce plateau à l'ouest. Elles comprenaient la région montagneuse qui forme comme un isthme entre la Caspienne et le golfe Persique. La Médie était au nord de l'isthme, vers *Ecbatane*, aujourd'hui *Hamadan;* la Perse, au sud-est, vers *Persépolis*, dont les ruines s'élèvent à douze lieues environ de la délicieuse *Chiraz*.

Médie. — La partie nord de la Médie, séparée de la Caspienne par une chaîne aussi élevée que les Alpes, la chaîne de l'Elbourz, offre partout le contraste brusque de vallées profondes, riantes, fertiles, et de montagnes abruptes. Les froids y sont rigoureux, les chaleurs accablantes en été dans les vallées. Des vents terribles y soufflent qui « coupent comme une épée ».

La Médie du sud, ou Médie proprement dite, commençait le haut plateau qui se continue à l'est par le grand désert Salé. L'hiver y est moins rigoureux que dans la Médie septentrionale; mais l'été est si terrible, que les populations des vallées doivent chercher un abri dans les montagnes. D'ailleurs les terres sont fertiles partout où l'eau circule, surtout au pied des hautes montagnes de la Caspienne.

Perse. — La Perse ne comprenait qu'une faible partie de la Perse actuelle, c'est-à-dire le *Parsistan*. Les anciens distinguaient : la *Perse maritime*, mince littoral grillé par des soleils excessifs, des sables volants, des vents torrides; la *Perse intérieure*, plaine arrosée par divers cours d'eau, fertile en fruits, riche en pâturages et en bestiaux; et la *Perse montagneuse*, pays froid, mais égayé par de riches et charmantes vallées.

Populations de la Médie et de la Perse. — Issus des Iraniens, rameau de la grande famille japhétique, les *Mèdes* et les *Perses* étaient de la même race, avaient la même langue et la même religion. Mais ils

n'eurent point les mêmes mœurs, qui furent, à l'origine du moins, rudes et belliqueuses chez les Perses, voluptueuses et molles chez les Mèdes, de sorte que les Perses, d'abord vassaux des Mèdes, devinrent ensuite et assez promptement leurs suzerains.

RÉSUMÉ

Le plateau de l'Iran, vaste contrée peu fertile, cachée et comme isolée du reste de l'Asie par une couronne de montagnes courant sur ses bords, se terminait sur sa frontière occidentale par deux pays montagneux, la Médie au nord, la Perse au sud, où les cimes arides alternent avec les vallées riantes, les froids aigus avec les chaleurs accablantes. La Médie et la Perse étaient occupées par des populations japhétiques, ayant même race, même langue et même religion, mais non les mêmes mœurs.

CHAPITRE II

L'EMPIRE DES MÈDES (632-560)

SOMMAIRE

I. Règne de Cyaxare (632-595). — Fondation de la monarchie mède (632). — Prise de Ninive (625). — Guerre contre les Lydiens et alliance avec leur roi Alyatte.

II. Règne d'Astyage (595-560). — Goûts pacifiques et chute d'Astyage. — Origine de Cyrus.

I. — Règne de Cyaxare (632-595).

Fondation de la monarchie mède. — Les origines de la monarchie mède se perdent dans l'obscurité de légendes aussi fabuleuses que celles de l'Assyrie, mais moins éclatantes. Il est probable que la Médie fut d'abord morcelée en plusieurs petites principautés indépendantes. Un prince, *Cyaxare* (632-595), réunit sous son autorité les divers cantons mèdes et imposa même son joug aux cantons perses. On peut le regarder comme le fondateur de la monarchie mède. Après avoir donné à son pays l'unité politique, il lui prépara un instrument de conquête en organisant l'armée.

Prise de Ninive (625). — Cyaxare essaya les forces de ses nouvelles armes sur Ninive, alors en décadence. S'unissant à Nabopolassar, gouverneur de Babylone révolté, il marcha sur la grande ville, qui succomba presque aussitôt. Les deux vainqueurs se partagèrent l'Assyrie : le nord appartint aux Mèdes, le sud aux Babyloniens (625).

Guerre contre les Lydiens. — Cyaxare devenait le voisin du puissant royaume de Lydie, qui dominait en Asie Mineure. Il ne tarda point à déclarer la guerre au roi de *Sardes*, *Alyatte*. Les Lydiens soutinrent le choc sans fléchir. Après six ans de luttes, on fit la paix. La limite des deux États fut fixée au cours de l'*Halys* (aujourd'hui *Kizil-Irmak*). Pour consolider l'alliance, Alyatte maria sa fille Aryénis avec *Astyage*, fils de Cyaxare (608). Cyaxare mourut quelque temps après, plein de jours et de gloire (595).

II. — Règne d'Astyage (595-560).

Goûts pacifiques et chute d'Astyage. — *Astyage* n'avait point l'humeur belliqueuse de son père. Des alliances matrimoniales entretinrent la bonne harmonie avec les États voisins. Lui-même avait épousé une fille du roi de Lydie, Alyatte; sa sœur devint femme de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Beau-frère de Crésus, fils d'Alyatte et du puissant Nabuchodonosor, Astyage semblait n'avoir rien à redouter, et déjà il menait depuis trente-cinq ans un règne paisible, occupé de chasse et de plaisirs, quand tout à coup il se trouva renversé du trône par son vassal Cyrus, roi des Perses.

Origine de Cyrus. — Qui était *Cyrus*, le vainqueur d'Astyage? A cette question, l'érudition n'a pu encore donner une réponse certaine. La légende a fait naître Cyrus de Mandane, fille d'Astyage; le prince aurait détrôné lui-même son aïeul pour délivrer les populations d'un maître despotique et odieux.

Il est plus que douteux que Cyrus fût petit-fils d'As-

tyage; en revanche, on peut affirmer qu'il était de la famille royale des *Achéménides*, et fils de Cambyse, roi des Perses.

RÉSUMÉ

Le fondateur de la monarchie mède est *Cyaxare* (632-595), qui réunit sous son autorité les différentes principautés mèdes, impose sa suzeraineté à la Perse, se crée une armée, renverse Ninive, d'accord avec le gouverneur de Babylone, Nabopolassar (625), et s'adjuge le nord de l'Assyrie; enfin bat Alyatte, le roi des Lydiens, lui prend une partie de ses États, et marie son fils Astyage à la fille du vaincu, Aryénis. *Astyage*, beau-frère par sa femme du nouveau roi des Lydiens *Crésus*, devient beau-frère de *Nabuchodonosor* par sa sœur, règne en paix pendant trente-cinq ans (595-560), puis est subitement renversé par son vassal *Cyrus*, fils de Cambyse, roi des Perses.

CHAPITRE III

L'EMPIRE DES PERSES — CYRUS (560-529)

SOMMAIRE

Guerre contre les Lydiens (554). — Conquête de l'Iran (554-539). — Conquête de la Chaldée (539-536). — Fin de la captivité des Juifs (536). — Mort de Cyrus (529).

Le règne de Cyrus ne fut qu'une suite de guerres; il y gagna un immense empire et l'honneur de figurer parmi les plus grands conquérants de l'antiquité.

Guerre contre les Lydiens. — Crésus, roi de Lydie, avait soumis toute l'Asie Mineure située en deçà de l'Halys, y compris les riches colonies grecques de la côte. L'acquisition de tant de provinces fertiles et industrieuses fit de lui un des souverains les plus opulents de l'époque. C'était d'ailleurs un prince libéral et magnifique. La cour somptueuse qu'il tenait à Sardes reçut tour à tour comme hôtes les Grecs les plus sages et les plus vertueux : Solon, Bias de Priène, Pittacus de Mitylène et Thalès de Milet.

En apprenant la chute de son beau-frère Astyage,

Crésus se sentit menacé et chercha des secours au dehors. Il forma une coalition avec Nabonid, roi de Babylone, et Amasis, roi d'Égypte. L'oracle de Delphes, consulté, répondit que s'il faisait la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire. Il détruisit, en effet, un grand empire; mais ce fut le sien.

Vaincu par Cyrus, Crésus se renferma dans Sardes, où il fut aussitôt assiégé. La place fut prise après quatorze jours de siège (554). Dans le désordre qui suivit l'entrée des ennemis, Crésus faillit être tué par un soldat perse qui ne le connaissait pas. Un de ses fils, sourd et muet de naissance, vit le danger, et en fut si effrayé, que la parole lui vint tout à coup : « Soldat, cria-t-il, ne tue pas Crésus! » Cyrus non seulement épargna le roi, mais de plus fit de lui son conseiller.

Conquête de l'Iran (554-539). — Cyrus se tourna ensuite vers les régions de l'extrême Orient. Il parcourut et soumit tout le plateau de l'Iran jusqu'à l'Iaxarte, sur les bords duquel il bâtit une place forte, appelée de son nom *Cyropolis*. Ces conquêtes l'occupèrent quinze ans (554-539).

Conquête de la Chaldée (539-536). — Restait la Chaldée. Cyrus vint mettre le siège devant Babylone. La ville, trop vaste pour être investie, trop forte pour être emportée d'assaut, trop bien approvisionnée pour être réduite par la famine, semblait devoir défier tous les efforts des Perses. Cyrus resta longtemps sous ses murs sans faire le moindre progrès. Il réussit enfin à s'en emparer par surprise. Il détourna les eaux de l'Euphrate et pénétra dans la ville par le lit même du fleuve, un jour de fête, pendant que les Babyloniens étaient tout entiers aux divertissements (536).

Fin de la captivité des Juifs. — Dans les desseins de Dieu, le vainqueur de Babylone devait être le libérateur du peuple juif, qui gémissait en exil sur les rives de l'Euphrate. « Voici ce que moi, le Seigneur, je dis à mon élu Cyrus : « Je marcherai devant toi, j'humilierai « les puissants de la terre, je briserai les portes d'airain, « et je soumettrai les nations. Je t'ai suscité pour relever

« ma ville, pour renvoyer mon peuple captif, sans pré-« sent, sans rançon. » En effet, l'année même de la prise de Babylone (536), Cyrus promulgua l'édit par lequel il permettait aux Juifs de rentrer dans leur patrie.

Maître de Babylone, Cyrus n'y fixa point sa résidence. La ville de Nabuchodonosor reçut comme gouverneur *Gobryas*, général qui avait dirigé les travaux du siège. C'est avec ce Gobryas qu'il faut très vraisemblablement identifier *Darius le Mède*, que la Bible établit à Babylone après la mort de Balthasar. Le gouverneur prit pour premier ministre le prophète Daniel, amené fort jeune de Jérusalem à Babylone par Nabuchodonosor, et qui bientôt écrivit la célèbre *prédiction des soixante-douze semaines d'années*, au bout desquelles devait paraître le Sauveur du monde.

Mort de Cyrus. — Cyrus vécut encore sept ans, puis disparut d'une manière mystérieuse : il périt vraisemblablement dans une bataille livrée à *Tomyris*, reine des Massagètes. Tomyris, qui avait perdu son fils au cours de la guerre, lui fit, dit-on, couper la tête et la plongea dans une outre de sang humain, disant : « Tu m'as perdue en prenant mon fils par ruse; aussi, moi, je te rassasierai de sang. » Les Perses parvinrent à recouvrer le corps de leur roi, et le transportèrent à Pasagardes, où ils l'ensevelirent somptueusement dans les jardins du palais.

RÉSUMÉ

Cyrus passe sa vie à faire la guerre. Il bat près de Sardes et détrône le roi des Lydiens, *Crésus* (554). Il fait la conquête de l'Iran (554-539), puis celle de la Chaldée (536). Maître de Babylone, il rend la liberté aux Juifs (536). Sept ans après (529), il meurt, très probablement tué dans une bataille contre Tomyris, reine des Massagètes. On montre son tombeau à Pasagardes, une des capitales de la Perse.

CHAPITRE IV

L'EMPIRE DES PERSES. — CAMBYSE (529-521)

SOMMAIRE

Meurtre de Smerdis. — Conquête de l'Égypte (525). — Échec sur Carthage et sur l'Éthiopie. — Cruautés et folies. — Révolution en Perse et mort de Cambyse.

Meurtre de Smerdis. — Cyrus avait laissé la couronne à son fils aîné, *Cambyse*, et le commandement de plusieurs provinces à son deuxième fils, *Smerdis*. Cambyse, voulant régner seul, tua secrètement son frère. Le peuple et la cour crurent Smerdis simplement enfermé dans quelque palais de la Médie.

Conquête de l'Égypte (525). — L'année même de son avènement au trône, Cambyse tourna ses armes contre l'Égypte. La seule bataille de *Péluse*, gagnée sur le jeune roi Psammétick III, le rendit maître de tout le pays (525).

Projets sur Carthage et sur l'Éthiopie. — Carthage alors régnait sans rivale sur le bassin occidental de la Méditerranée. Ses trésors tentèrent l'avidité de Cambyse. Mais les Phéniciens, qui l'avaient suivi sur les côtes de l'Égypte, refusèrent de prêter leur flotte pour une expédition dirigée contre une ville fondée par leurs colons. Il fallut prendre la voie de terre. Cinquante mille hommes furent envoyés pour occuper l'oasis d'Ammon et frayer la route au reste des troupes. Ils disparurent sous des monceaux de sable.

Une tentative sur l'Éthiopie ne fut pas plus heureuse. Cambyse commit l'imprudence de partir sans vivres, et, pour faire plus vite, de s'avancer à travers le désert, au lieu de suivre les détours du Nil. Bientôt une horrible famine se fit sentir; on mangea d'abord les bêtes de somme, puis les soldats tirèrent au sort entre eux et mangèrent un homme sur dix. Il fallut revenir.

Cruautés et folie. — Ce double insuccès agit sur l'esprit du roi, déjà un peu troublé, et la violence de son caractère éclata. En rentrant à Memphis, il trouva la ville en fête : on venait d'introniser un nouvel Apis. La vue de ces fêtes l'irrita; il tua les magistrats, flagella les prêtres, et blessa mortellement le dieu, qui succomba quelques jours après. Il viola les tombeaux des rois, fit jeter au feu les statues du dieu Ptah, tua sa propre sœur, et fit enterrer vifs douze des principaux officiers de sa suite; enfin, il agit en tout comme un insensé.

Révolution en Perse et mort de Cambyse. — Cambyse venait de quitter l'Égypte et se trouvait en Syrie, quand un héraut se présenta dans son camp, proclama à haute voix que Cambyse avait cessé de régner, et somma toute l'armée de reconnaître pour roi Smerdis, fils de Cyrus.

Une révolution avait éclaté en Perse pendant l'absence de Cambyse. Un certain *Gaumatès*, de la caste des mages, s'était fait passer pour Smerdis, fils de Cyrus, avec qui il avait une étonnante ressemblance; la Perse, la Médie et d'autres provinces l'avaient salué roi.

Cambyse savait bien que Smerdis était mort. Il se disposait à partir à la tête des troupes restées fidèles pour châtier l'usurpateur, quand il mourut d'une manière mystérieuse. Hérodote raconte qu'il se blessa avec son épée en montant à cheval. Il n'avait régné que sept ans et cinq mois.

RÉSUMÉ

Cambyse (529-521), fils aîné de Cyrus, tue son frère Smerdis, bat à Péluse et détrône le jeune Psammétick III, roi d'Égypte, échoue dans une folle expédition contre Carthage d'abord, puis contre l'Éthiopie; se venge de ses échecs par des cruautés en Égypte, puis meurt subitement en allant combattre en Perse Gaumatès, le faux Smerdis.

CHAPITRE V

APOGÉE DE L'EMPIRE DES PERSES. — DARIUS Ier (521-485)

SOMMAIRE

Avènement de Darius Ier, fils d'Hystaspe. — Révoltes sous Darius Ier. — Campagnes dans les Indes et en Scythie (512 et 506). — Révolte des cités ioniennes (500). — Mort de Darius (485).

Avènement de Darius. — Le faux Smerdis régna sept mois sans contestation. L'imposture finit cependant par être punie. Darius, fils d'Hystaspe, s'entendit avec six des plus résolus parmi les chefs des grandes familles; il surprit et tua le mage. Étant lui-même de la tribu royale des Achéménides, il fut aussitôt proclamé roi par les conjurés.

Révoltes sous Darius. — Darius eut beaucoup de peine à affermir son autorité. La révolte éclata partout, en Babylonie, en Perse, en Médie, en Susiane, en Arménie. Il fallut cinq ans à Darius pour rétablir l'ordre (521-516). « J'ai, dit-il lui-même, livré dix-neuf batailles et vaincu neuf rois. »

La plus célèbre de ces révoltes est celle de Babylone. La ville soutint un siège de plus de vingt mois, et le roi n'aurait pu la réduire sans le dévouement d'un de ses généraux, *Zopire*. Zopire se coupa le nez et les oreilles, se tailla irrégulièrement la chevelure, se sillonna le corps de coups de fouet, puis passa chez les Babyloniens, se disant ainsi maltraité par Darius et paraissant ne respirer que la vengeance. Les Babyloniens lui donnèrent le commandement en chef et la garde des remparts. Il livra alors la ville aux Perses.

Campagnes de Darius. — Pour plaire à l'humeur belliqueuse des Perses et leur prouver qu'il n'était inférieur ni à Cambyse ni à Cyrus, Darius fut obligé de faire la guerre. Il se tourna d'abord vers l'Inde, puis vers l'Europe.

Inde. — L'amiral grec *Scylax* explora, pour le compte de Darius, le bassin de l'Indus jusqu'à la mer. Ce hardi navigateur descendit le fleuve; puis, arrivé à son embouchure, le premier des Grecs il osa se lancer sur la *mer Érythrée,* aujourd'hui mer des Indes. A la suite de l'expédition de Scylax, Darius soumit l'Inde. Il en tira d'énormes revenus (512).

Europe et Scythie. — Darius alla ensuite guerroyer contre les Scythes, sans doute pour venger l'Asie des incursions de ces Barbares. Le roi franchit le Bosphore sur un pont de bateaux, soumit la côte orientale de la Thrace, passa l'*Ister* ou Danube (508), puis s'enfonça dans l'immense steppe qui forme la partie méridionale du territoire russe. Deux mois durant, il parcourut les steppes du *Don* ou Tanaïs, puis rentra paisiblement en Asie, après avoir soumis la Thrace et forcé la Macédoine à payer tribut (506). Les Scythes n'osèrent plus rien entreprendre sur les frontières des Perses.

Révolte des cités ioniennes. — La fortune de Darius se trouva tout à coup troublée par le soulèvement des cités grecques de l'Asie Mineure (500). Avec le concours des Athéniens, les Grecs incendièrent la ville de Sardes en Lydie. Ils en furent immédiatement punis par le sac de Milet, qui avait donné le signal de la révolte.

Darius voulut aussi se venger des Athéniens. Une première expédition échoua, grâce à une tempête sur les côtes de Thrace (492). Deux ans plus tard, Datis et Artapherne, débarqués en Attique, furent battus à *Marathon* (490). Ces désastres n'ébranlèrent point le courage de Darius. Il disposait tout pour une éclatante revanche, quand il mourut inopinément, dans la trente-sixième année de son règne (485).

L'empire perse à la mort de Darius (485). — L'échec contre les Grecs n'avait point entamé sérieusement l'œuvre de Darius. L'empire qu'il laissait en mourant était à la fois le plus vaste et le mieux organisé que le monde eût encore vu. En relation par l'Inde avec l'extrême Orient, par la Thrace avec l'Europe, il voyait

les richesses affluer dans son sein. La civilisation des Perses était brillante, et ils ne méritaient point le nom de *barbares* que leur donnait l'orgueil des Grecs.

L'empire des Perses sera détruit en 332 par Alexandre le Grand, roi de Macédoine.

RÉSUMÉ

Darius, fils d'Hystaspe, de la tribu royale des Achéménides, tue le faux Smerdis et se fait reconnaître roi. Darius Ier passe cinq ans (521-516) à comprimer des révoltes en Babylonie, en Perse, en Médie, en Susiane, en Perse. La révolte et la répression de Babylone sont célèbres par le dévouement de Zopire.

Darius fait la guerre d'abord dans l'Inde, puis en Europe contre les Scythes, à qui il inspire la terreur de son nom; au retour il soumet la Thrace (512-506). Il comprime une révolte des cités ioniennes (500). Il cherche à se venger de leurs alliés les Athéniens; mais une tempête fait échouer une première expédition (492), et une deuxième est marquée par la défaite de ses généraux Datis et Artapherne à *Marathon* (490). Cet échec n'empêche point qu'il ne laisse en mourant (485) le royaume le plus vaste et le mieux organisé qu'on eût encore vu.

CHAPITRE VI

CIVILISATION DES PERSES

RELIGION. — MŒURS ET COUTUMES. — ARTS ET SCIENCES

Exposer la civilisation des Mèdes sera exposer aussi celle des Perses. Si les deux peuples à l'origine présentent quelque différence, après Cyrus ils se confondent tout à fait et ne forment plus qu'un même peuple.

Religion. — La religion des Perses était le *mazdéisme* ou religion de *Zoroastre*. Zoroastre paraît avoir vécu en Bactriane vers l'an 2500 avant Jésus-Christ. Sa doctrine est la plus pure, la plus noble et la plus voisine de la vérité parmi celles du monde antique, à part celle des Hébreux. Mais, réduit aux forces de sa raison, Zoroastre devait se heurter au problème de l'origine du mal et y échouer.

1° *Croyances.* — La religion de Zoroastre a été appelée la religion du *dualisme*, à cause des deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, qu'elle met en présence et par lesquels elle cherche à expliquer le monde actuel. Ces deux principes sont *Ormuzd* et *Ahriman*.

Ormuzd est le sage par excellence, le lumineux, le resplendissant, le très grand et très bon, le très parfait et très actif, le très intelligent et très beau. Il est incréé et éternel; par sa parole il a tout créé, tout tiré du néant, esprit et matière.

En présence d'Ormuzd, principe du bien et de la lumière, Zoroastre place Ahriman, principe du mal et des ténèbres. Ormuzd a créé, Ahriman veut détruire. Ahriman oppose le mal au bien, les ténèbres à la lumière, le crime à la vertu, la maladie à la santé, la mort à la vie. Ormuzd commande à six puissances bienfaisantes qui l'aident dans l'administration du monde, et Ahriman a sous lui six esprits malfaisants, égaux en force et en puissance.

L'homme, comme toute la création, subit l'influence de cette rivalité du bien et du mal. Chaque homme a son *férouer*, ange de sa destinée, qui le défend contre les démons. Cette lutte durera jusqu'à la fin des temps; alors les ténèbres disparaîtront devant la lumière, la mort devant la vie, le mal devant le bien.

2° *Culte.* — Les cérémonies du culte étaient simples et peu nombreuses. Ormuzd n'avait ni statues, ni temples, ni autels; mais sur les hauteurs s'élevaient des *pyrées*, c'est-à-dire des abris où la flamme sacrée était soigneusement entretenue d'âge en âge. L'entretien du *feu sacré*, voilà ce que réclamait surtout Ormuzd. Il acceptait cependant des victimes, même humaines.

3° *Morale.* — La morale était élevée et pure. L'Iranien devait croire en Dieu, lui adresser des prières et des sacrifices, être simple de cœur, sincère de paroles, loyal dans tous ses actes. L'homme de bien par excellence est celui qui a bonne pensée, bonne parole, bonne action. Une fois sorti de la sainteté, on n'y rentrait que par le repentir accompagné de bonnes œuvres.

4° *Vie future.* — Après la mort, on ne devait ni brûler le corps, ni l'ensevelir, ni le jeter dans une rivière : c'eût été souiller le feu, la terre ou l'eau, tous objets d'un culte. On avait deux manières de se débarrasser du cadavre sans dommage pour la pureté des éléments : on le recouvrait d'une couche de cire et on l'enterrait, ou bien on l'exposait en plein air pour devenir la proie des oiseaux ou des bêtes.

L'âme, après être restée trois jours dans le voisinage du corps, se rendait au lieu du jugement. Un génie pesait ses actions; puis elle passait sur le pont *Chinvat*, jeté sur l'enfer et menant au paradis. L'âme coupable tombait dans l'enfer et appartenait à Ahriman; l'âme pure arrivait sans peine au paradis, où Ormuzd lui fixait une place jusqu'à la résurrection des corps. « Que tu es heureuse, lui disait son ange, de passer de la vie mortelle à l'immortalité! »

5° *Caste sacerdotale.* — La caste sacerdotale des *mages*, à la fois prêtres et devins, formait une des six tribus de la nation médique. Les mages, tout-puissants chez les Mèdes, ne le furent pas moins chez les Perses après Cyrus. On ne pouvait sans eux offrir le sacrifice ni faire acte de religion. Vêtus de longues robes blanches, coiffés de hautes tiares, tenant en main le faisceau sacré de tamarisque, ils montaient en procession aux autels, préparaient la victime, versaient des libations et prononçaient sur l'offrande les formules sacrées. Les mages se vantaient de posséder des facultés surhumaines, d'expliquer les songes, de rendre des oracles, de prédire l'avenir.

Mœurs. — La vie des Perses, à l'origine, fut simple et rude; mais ils se laissèrent vite pénétrer par les mœurs des Mèdes. Ils adoptèrent non seulement leurs armes et leur costume magnifique, mais encore leurs habitudes de luxe et de mollesse.

Le roi était entouré de beaucoup de vénération. Quiconque l'approchait devait se prosterner devant lui, et les règles les plus strictes étaient observées dans les cérémonies de la cour. Les Perses, du reste, tenaient sin-

gulièrement à l'étiquette. Ils se traitaient entre eux d'après les règles de la politesse la plus minutieuse, et ces règles variaient suivant les conditions.

Arts et sciences. — Les Perses eurent peu de goût



Taureau ailé. (Musée Dieulafoy, au Louvre.)

pour les sciences. Ils préféraient, pour le besoin qu'ils en avaient, se servir des étrangers, des Grecs surtout. C'est ainsi que l'on trouve plusieurs médecins ou ingénieurs grecs au service du Grand Roi. Ils firent venir aussi des artistes égyptiens pour construire les palais royaux de Persépolis, de Suse et de la Médie.

RÉSUMÉ

La religion des Perses et des Mèdes était le *mazdéisme,* ou religion de Zoroastre, qui repose essentiellement sur le *dualisme,* ou lutte de deux esprits : l'un bon, *Ormuzd;* l'autre mauvais, *Ahriman,* assistés chacun d'esprits bons et mauvais. Le culte consistait essentiellement dans l'entretien du *feu sacré.* La morale était simple et pure; on croyait à un paradis et à un enfer. Les *mages* formaient une caste sacerdotale très influente. Les mœurs des Perses, d'abord rudes, s'amollirent au contact des Mèdes.

PHÉNICIE

CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE DE LA PHÉNICIE. — ORIGINE DES PHÉNICIENS.
LEURS CITÉS. — LEUR GÉNIE

I. — Géographie de la Phénicie.

La *Phénicie* est l'étroit littoral qui s'étend à l'ouest du Liban, depuis Arad au nord jusqu'au Carmel au sud. Simple ruban de terrain, large de dix lieues environ et long de cinquante, ce pays, si l'on excepte les deux petites plaines qui le terminent à chaque extrémité, présente partout l'aspect d'une côte abrupte, creusée de havres nombreux, hérissée de pointes rocheuses qui s'avancent au loin dans la mer et abritent tant bien que mal des mouillages médiocres.

Sur les premières pentes des collines et dans les ravins, l'olivier, la vigne, le blé, croissent à merveille. Les croupes du Liban, aujourd'hui tristes et dénudées, étaient couvertes jadis d'immenses forêts de chênes, de pins, de mélèzes, de cyprès, de sapins et de cèdres. Quant aux palmiers, ils s'avançaient jusqu'à la mer, et c'est d'eux que la Phénicie tirerait son nom (*Phœnicia, pays des palmes*). On n'y voit point de rivières, mais des torrents impétueux, le Léontès, le Lycus, l'Adonis, qui semblent s'élancer d'un seul bond du Liban à la mer.

II. — Origine des Phéniciens.

Les Phéniciens avaient conservé le souvenir précis de leur origine. Leurs traditions rapportaient qu'ils étaient venus des bords de la mer Érythrée, c'est-à-dire des rivages du golfe Persique. Ils avaient habité tout d'abord sur la côte orientale de l'Arabie. Les Phéniciens descendaient de Cham, et étaient une partie de ces tribus chananéennes qui émigrèrent vers le XXV[e] siècle avant Jésus-Christ et vinrent s'établir dans la Syrie méridionale, appelée plus tard, de leur nom, *terre de Chanaan*. Les Phéniciens furent les *Chananéens maritimes*.

III. — Les cités phéniciennes.

En commençant par le nord, nous trouvons : 1° *Aradus*, située dans un îlot du même nom.

2° *Tripoli*, fondée à une époque assez récente par les gens d'Aradus, de Sidon et de Tyr.

3° *Gebel*, appelée *Byblos* par les Grecs, située au pied d'un promontoire, dans la position la plus heureuse. Son nom signifiait *le tombeau du dieu*, parce qu'on y montrait la sépulture du dieu Adonis. Les pèlerins y affluaient de la Syrie entière.

4° *Béryte*, le *Beyrouth* actuel, qui a toujours eu une grande importance maritime. Elle est restée prospère jusqu'à nos jours comme tête de la route conduisant à Damas en Syrie. Béryte fut fondée par Gebel.

5° *Sidon*, aujourd'hui *Saïda*, la plus vieille ville de Phénicie : elle s'intitulait la mère de toutes les autres. On la surnomma *la fleurie*, si riante est la plaine qui l'entoure, si beaux sont ses frais jardins, où bondissent des sources magnifiques.

6° *Tyr*, l'égale de Sidon. Son vrai nom était *Sour* (rocher), et c'est le nom qu'elle a aujourd'hui. Tyr était dans un tout petit îlot, où la population s'entassait dans des maisons de six, sept, huit étages. En face de Tyr s'éle-

vait sur le continent *Palétyr* (vieille Tyr), qui en était le faubourg.

De toutes ces cités, il n'y a plus que Beyrouth, l'antique Béryte, qui soit florissante. Les autres ne sont plus que de misérables bourgs. On reconnaîtrait à peine la place où fut Tyr, sans les fûts de colonnes antiques qui gisent çà et là, effleurés par la vague. Les ports se sont ensablés, et l'eau peut à peine y porter des barques. Les ruines elles-mêmes sont insignifiantes : digue et citernes d'Aradus, restes d'un temple de la grande déesse de Gebel (Beltis), nécropole de Sidon, voilà tous les débris de l'architecture phénicienne.

—

IV. — Génie des Phéniciens.

L'habitude, et aussi la nécessité, fit des Phéniciens des marins. Ils demandèrent à la mer la subsistance que n'aurait pu leur donner un territoire resserré et peu fertile. Ils commencèrent par s'occuper de pêche ; puis, une fois accoutumés à la mer, ils se lancèrent au loin dans le commerce et la piraterie. Les voyages au long cours, sur de frêles vaisseaux, ne les effrayèrent point, et aucun peuple de l'antiquité ne les égala pour la hardiesse des expéditions maritimes. N'ayant d'autres guides que les astres, ils plongeaient dans les mers inconnues; il a fallu, pour les dépasser, l'invention de la boussole.

RÉSUMÉ

La Phénicie, étroit littoral à l'ouest du Liban, large de dix lieues, long de cinquante, eut pour premières populations connues des tribus chananéennes venues, vers le XXVe siècle avant Jésus-Christ, des rives du golfe Persique. Ses principales cités furent *Aradus*, *Tripoli*, *Gebel* ou *Byblos*, *Béryte*, *Sidon*, *Tyr*, toutes aujourd'hui bien déchues, sauf Béryte (Beyrouth). Les Phéniciens devinrent par nécessité marins et marchands, et par instinct pirates.

CHAPITRE II

HISTOIRE DE LA PHÉNICIE

SOMMAIRE

La Phénicie n'a point d'histoire, ou, si l'on veut, cette histoire est celle des villes qui jouèrent le rôle le plus important; car la Phénicie ne fut pas un pays, mais une série de ports avec une banlieue assez étroite. Il y eut sur son territoire des cités particulièrement puissantes, comme Sidon et Tyr; aucune ne fut jamais la souveraine des autres.

I. — Puissance de Sidon.

Sidon fut pendant plusieurs siècles la plus importante des cités phéniciennes. La période de sa puissance correspond au temps où régnèrent en Égypte les 18e, 19e et 20e dynasties, les dynasties *conquérantes*. Toute la Phénicie tomba alors sous le joug de l'Égypte. Mais elle n'y perdit rien, elle y gagna plutôt. Les Pharaons, dont le peuple n'était ni commerçant ni marin, qui avaient besoin des Phéniciens pour leurs entreprises sur mer, eurent naturellement pour eux des ménagements particuliers; et, devenus les courtiers privilégiés d'un immense empire, les Phéniciens retrouvèrent en gros bénéfices ce qu'ils perdaient en indépendance.

Commerce de Sidon dans la Méditerranée,

l'Archipel et la mer Noire. — Aucune marine ne faisait alors concurrence à la Phénicie dans la Méditerranée ; aussi toute la partie orientale de cette mer fut-elle librement explorée par ses marins. Les deux grandes îles de Chypre et de Crète, si riches, l'une en cuivre, l'autre en pourpre ; Rhodes, Paros, et bien d'autres de l'Archipel furent solidement occupées. Ils poussèrent jusqu'en face de la Thrace, à Thasos, où ils commencèrent l'exploitation de riches mines d'or.

Les Sidoniens étaient arrivés aux portes de l'Hellespont. Franchissant ce détroit, puis le pas redouté du Bosphore, où l'imagination des peuples se représentait les roches Symplégades, prêtes à écraser quiconque s'aventurerait sur ces eaux inhospitalières, ils affrontèrent, avec leurs galères encore bien imparfaites, les orages du Pont-Euxin (mer Noire). Ils filèrent le long de la côte de l'Asie Mineure et vinrent enfin aborder en Colchide, au pied du Caucase, où ils trouvèrent ces trésors que la légende a symbolisés dans *la Toison d'or* : la pourpre, l'ambre, l'étain nécessaire à la fabrication du bronze, le plomb, l'or et l'argent.

Pendant qu'une partie des flottes phéniciennes courait à la découverte du Pont-Euxin, une autre occupait Cythère, où les colons trouvèrent en merveilleuse abondance le murex ou coquillage à pourpre. Les Phéniciens se répandirent de là sur les îles Ioniennes, puis en Illyrie, en Italie ; enfin ils pénétrèrent dans la Grèce elle-même, où la légende veut que le Phénicien Cadmus ait fondé la Cadmée ou la forteresse de Thèbes, au cœur de la Béotie.

Commerce en Afrique. — Non contents d'exercer une sorte de monopole en Égypte, où ils couvrirent le Delta de leurs comptoirs, les Sidoniens, longeant le littoral africain, s'avancèrent jusqu'à la Tunisie actuelle, fondant *Leptis* sur le rivage de la Grande-Syrte (Tripolitaine), et *Cambé* à l'endroit où devait s'élever plus tard Carthage. Les colons de ces villes exploitèrent, pour l'intérêt de la mère-patrie, les richesses de l'Afrique occidentale : le blé, la laine, les plumes d'autruche,

les dents d'éléphant, la poudre d'or, affluèrent dans les bazars de Sidon.

Commerce par la mer Rouge. — L'ouverture de la mer Rouge et le monopole de son commerce fut un des principaux avantages que les Sidoniens retirèrent de leur soumission au sceptre des Pharaons. Ils allaient dans les ports de l'Arabie méridionale chercher les produits de ce pays fortuné, l'encens et la myrrhe ; et ils y trouvaient de plus les richesses de l'Inde, débarquées dans les ports d'Aden, de Cana et d'Harran : les pierreries, les métaux, les épices, l'ivoire et les bois de prix.

Commerce sur terre. — Enfin sur terre les relations de Sidon s'étendaient à travers la Syrie jusqu'aux fertiles plaines arrosées par le Tigre et l'Euphrate, et à travers la Palestine jusqu'à l'Arabie. Ainsi un tout petit pays devenait le centre d'un commerce immense.

Décadence et chute de Sidon. — Les Sidoniens ne se bornaient pas au commerce, ils ne se privaient pas d'exercer la piraterie. Mais un jour la piraterie se retourna contre ses propres auteurs. Les Grecs de l'Asie Mineure, qui s'étaient formés au contact des Phéniciens, qui savaient maintenant, eux aussi, construire le *cheval de mer,* se lassèrent de leurs courses et osèrent les attaquer. Les flottes phéniciennes furent vaincues, les factoreries emportées, et la plupart de leurs colonies de l'Archipel tombèrent.

Sidon cependant était encore debout : elle fut prise et ruinée par un peuple nouveau, du sang japhétique, sorti, à ce que l'on croit, de Crète, et qui était venu s'établir entre la Phénicie et l'Égypte, les *Philistins* (1209).

II. — Puissance de Tyr.

Commerce dans le bassin occidental de la Méditerranée et dans l'Atlantique. — Tyr hérita du domaine colonial de Sidon, domaine fort réduit, il est vrai, dans le bassin oriental de la Méditerranée, par suite du progrès des populations helléniques. Tyr chercha des compensations à l'ouest. La Sicile, Malte, la

Sardaigne, la Corse, et peut-être la côte de la Gaule, les îles Baléares, la pointe septentrionale de l'Afrique qui regarde la Sicile, et où s'élevèrent Utique, Hippone, en un mot, tout le bassin occidental de la Méditerranée, furent occupées et garnies de colons tyriens.

Les vaisseaux de Tyr étaient arrivés aux *colonnes d'Hercule*. Au delà des colonnes commençait le pays de *Tharsis* (Espagne occidentale), une des régions les plus fécondes de l'ancien monde. Les plaines du Guadalquivir (autrefois Bétis) et de la Guadiana produisaient l'huile, le vin, le froment au centuple. Les fleuves y roulaient des paillettes d'or ; les montagnes, alors couvertes de forêts, offraient les métaux les plus variés : or, argent, étain, cuivre, fer. Les mers étaient poissonneuses, et le thon s'y trouvait en abondance. Les colonnes d'Hercule furent dépassées, et le pays de Tharsis conquis. *Gadès*, aujourd'hui Cadix, fondée sur une petite île longue, étroite, devint, grâce à son admirable situation, le centre des colonies phéniciennes en Espagne, *Cartéja*, *Malaca*, *Abdera*.



Monnaie de Tyr.

Les Tyriens se trouvaient en face d'un nouvel océan plus vaste que la Méditerranée ; ils l'exploitèrent au nord et au midi. Au nord, ils remontèrent le long de l'Espagne, traversèrent la mer des Gaules, et pénétrèrent jusqu'aux fameuses îles de l'*étain* ou *Cassitérides* (aujourd'hui Scilly, sur la côte de Cornouailles, en Angleterre). Au midi, ils dépassèrent la côte du Sénégal, et osèrent s'avancer jusqu'au cap Vert. On peut dire que Tyr était la métropole commerciale du monde entier.

La ville de Tyr. — La ville devint trop petite pour la population qui affluait dans son sein. L'agrandissement de Tyr fut l'œuvre d'Hiram, l'allié de David et de Salomon. Tyr couvrait alors plusieurs îles, séparées l'une de l'autre

par des bras de mer peu profonds. Hiram s'ingénia à doubler l'étendue du sol sur lequel reposait sa capitale en comblant les détroits.

Même en cet état, l'aire occupée par les habitations n'était pas large et ne devait guère loger plus de trente à trente-cinq mille âmes ; Tyr déborda sur le continent, et ses marchands étagèrent leurs villas sur les dernières pentes du Liban ; mais la partie insulaire demeura le siège du gouvernement, grâce à sa position admirable, et au fossé qui l'isolait du monde.

III. — Décadence et ruine de la puissance coloniale de Tyr.

Causes de la décadence. — La puissance coloniale de Tyr se soutint sans faiblir environ trois siècles. La décadence, commencée à la fin du règne d'Ithobaal, père de Jézabel, vers 900 avant Jésus-Christ, était complète vers le milieu du VIIe siècle. Parmi les causes qui amenèrent cette décadence, on peut en déterminer trois principales : les fréquentes révolutions qui troublèrent la cité; les guerres malheureuses que Tyr soutint contre les rois d'Assyrie et de Babylone ; l'apparition de marines nouvelles, grecque, étrusque et carthaginoise, qui firent concurrence à la marine phénicienne.

C'est aux luttes intérieures de Tyr que se rattache, d'après la légende, la fuite de Didon et la fondation de Carthage. *Didon,* pour venger son mari *Sicharbal,* grand prêtre de Melkarth ou Hercule, tué par son jeune frère le roi *Pygmalion,* conspira contre le roi. Découverte, elle s'empara par surprise d'une flotte qui était prête à mettre à la voile, y embarqua ses partisans et se dirigea vers l'Afrique. Elle débarqua près de Cambé, et fonda une ville, *Carthage*, appelée à de brillantes destinées (820). Fille de Tyr, Carthage en devint assez promptement la rivale, et, vers 650, l'empire carthaginois remplaça en Occident l'empire tyrien ; mais le commerce de Tyr n'en souffrit guère.

IV. — La Phénicie et Alexandre le Grand (332).

La domination perse. — Après avoir subi tour à tour le joug égyptien, assyrien, babylonien, les Phéniciens tombèrent sous le joug des Perses. Ils se soumirent de plein gré à Cyrus et à Cambyse, qui leur permirent de garder leurs rois et leurs suffètes. Ils aidèrent Cambyse à conquérir l'Égypte, mais ils refusèrent d'attaquer Carthage et firent ainsi échouer son expédition contre cette ville.

Darius rangea la Phénicie dans une des provinces de l'empire. Il trouva d'ailleurs dans les Phéniciens des auxiliaires précieux pour ses expéditions contre les Grecs; ce furent eux qui lui fournirent la plus grande partie des vaisseaux qui combattirent pendant la période des guerres médiques.

Prise de Tyr par Alexandre (332). — Quand Alexandre, victorieux des Perses, parut en Phénicie, Sidon lui ouvrit ses portes. Tyr résista. Le siège de Tyr est mémorable, tant pour sa durée, qui fut de sept mois, que pour les travaux qu'il imposa au conquérant. En partant, Alexandre ne laissa de la ville qu'un monceau de décombres; mais il lui permit de se relever (332). Pendant bien des siècles encore, Tyr, Sidon et les autres villes de la Phénicie furent florissantes par le commerce et l'industrie.

RÉSUMÉ

L'histoire de la Phénicie, qui n'eut jamais d'unité politique et subit presque constamment la domination étrangère, tient tout entière dans l'histoire de deux villes, *Sidon* et *Tyr*, qui à tour de rôle exercèrent une sorte d'hégémonie.

Sidon exerce cette hégémonie la première, du temps des dynasties conquérantes d'Égypte (18e, 19e, 20e), qui la soumettent sans lui nuire. Elle couvre de ses comptoirs les îles de l'Archipel et les côtes de la mer Noire, accapare tout le commerce égyptien, fonde des colonies dans la Tripolitaine et la Tunisie actuelles, envoie ses navires jusque dans l'Arabie Heureuse, et ses négociants jusqu'à Babylone. Mais la piraterie, que ses marins se permettent sans scrupule, amène des représailles. Les Grecs ruinent presque toutes ses colonies de l'Archipel, et les Philistins la prennent elle-même (1209).

Tyr succède à Sidon. Elle garnit de ses colons les îles de la Méditerranée occidentale, franchit les colonnes d'Hercule, exploite les richesses du pays de Tharsis et s'avance sur l'Atlantique d'un côté jusqu'en Angleterre, de l'autre jusqu'au Sénégal. Elle y gagne des richesses immenses, et ses habitants ne peuvent pas tenir dans l'îlot qui lui a servi de berceau. Sa puissance coloniale dure trois siècles, puis commence la décadence vers 900. La décadence tient à trois causes principales : aux révolutions intérieures, dont une donne naissance à Carthage; à ses révoltes contre les Assyriens, qui amènent sa prise par Sennachérib en 700; enfin et surtout à la concurrence que lui font les marines des Grecs, des Étrusques, de Carthage même. Sa puissance coloniale est ruinée vers 650, mais non son activité commerciale.

La Phénicie, après avoir subi tour à tour le joug égyptien, assyrien, babylonien, tombe en 525 sous la domination perse. En 332, Tyr est prise et ruinée par le vainqueur des Perses, Alexandre le Grand, mais ne tarde pas à se relever.

CHAPITRE III

CIVILISATION DES PHÉNICIENS

SOMMAIRE

Commerce. — Industrie. — Agriculture. — Religion. — Influence sur le reste du monde.

Aucun peuple n'a eu sur le monde antique une influence égale à celle du tout petit peuple de Phénicie. Son commerce, son industrie, sa religion, ses arts pénétrèrent partout et partout laissèrent des empreintes profondes.

I. — Commerce.

Le peu que nous avons dit de l'histoire des Phéniciens suffit pour montrer quelle fut l'importance, l'activité de leur commerce. Nous ne reviendrons pas sur ce point. Qu'il nous suffise de remarquer que les Phéniciens étaient, par la situation même de leur pays, comme entraînés au rôle qu'ils ont joué. Ces *rouliers des mers* de l'antiquité étaient admirablement placés pour servir d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident.

Il faut voir dans la Bible l'éblouissante énumération des marchandises qui entraient dans les ports de la Phé-

nicie. C'étaient les étoffes et l'asphalte de Babylonie; les chevaux d'Arménie; les vins, les laines, les ânes de Syrie; l'huile, le vin, le baume, les laines de Palestine; le vin, le papyrus d'Égypte; les poissons des mers d'Espagne; enfin les innombrables richesses tirées des mines : cuivre de Chypre, or de l'Asie Mineure et de la Thrace, fer des îles de l'Archipel; argent et plomb d'Espagne; étain du Caucase, d'Espagne, des îles Cassitérides.

Il faut nommer encore les épices, les pierres précieuses et les bois de l'Inde; l'ivoire, les plumes d'autruche, l'ébène de l'Afrique; l'encens, les parfums, les perles de l'Arabie, l'ambre de la mer Baltique, les broderies d'Égypte, enfin les riches produits de l'industrie indigène.

II. — Industrie.

L'industrie, en effet, était en Phénicie à la hauteur



Coupe phénicienne (motifs égyptiens).

du commerce. Tyr travaillait les célèbres étoffes teintes en pourpre. Sidon était célèbre par ses verreries. Les

poteries de la Phénicie, ses meubles en cèdre et en bois précieux, ses bijoux, ses bronzes, ses ivoires ciselés étaient recherchés dans le monde entier. Pour leurs œuvres de plastique, d'orfèvrerie, de sculpture, les Phéniciens imitèrent constamment le style égyptien et le style assyrien, mais en mêlant ces deux styles. Ils furent à leur tour plus tard imités par les Grecs.

III. — Agriculture.

La plus grande partie de la population phénicienne, concentrée dans les villes, s'adonnait à la marine, au commerce et à l'industrie. Les campagnes cependant étaient peuplées aussi et admirablement cultivées. On ne laissait perdre aucun sillon de terre; le blé, l'orge, l'olivier, la vigne, le figuier, le grenadier, poussaient jusqu'au milieu des rochers. Les vins du Liban avaient une réputation qui dure encore. La Phénicie est le seul pays du monde où l'industrie agricole ait laissé des restes grandioses, tels que citernes, caves, pressoirs, cuves, taillés dans le roc vif, comme pour durer toujours.

IV. — Religion.

La religion phénicienne était analogue à celle de la Chaldée et de l'Assyrie. Ses divinités sont presque toutes la personnification des forces de la nature, du soleil, des astres, du feu, des montagnes, des sources, des cours d'eau. Au-dessus de tous les dieux trône *Baal* (le *Bel* de Babylone), c'est-à-dire le *seigneur*, le maître. Il se confond avec le feu, le soleil, et sa compagne *Astarté* se confond avec la lune. *Moloch*, dont le sens est *roi*, n'est qu'un synonyme de Baal.

Au-dessous de Baal, le dieu par excellence, le dieu national, chaque ville avait une divinité qui était l'objet d'une dévotion spéciale. Ainsi *Astarté* était particulièrement vénérée à Sidon; *Melkarth* (Hercule) était le dieu tyrien; *Baalit* ou *Beltis*, la puissante compagne de

Baal, était la déesse de Byblos et y partageait les honneurs divins avec *Adonis*, autre synonyme de Baal.

Le culte phénicien était un mélange de cérémonies sanglantes et licencieuses. Les divinités exigeaient le sang non seulement des animaux, mais encore de l'homme. Pour apaiser la colère de Moloch, on lui offrait des enfants. On les brûlait vifs devant lui; le chant des flûtes et des trompettes couvrait leurs cris de douleur; la mère devait être là, impassible, revêtue d'habits de fête.

Cette religion, les Phéniciens la portèrent partout avec eux. Aucune colonie ne partait de Phénicie sans porter ses dieux ou ses déesses sur ses vaisseaux. Ainsi la Vénus des Grecs et des Latins n'est que l'Astarté de Sidon; leur Hercule n'est autre que le Melkarth de Tyr. Les Phéniciens eurent des temples à Samarie, à Jérusalem, à Memphis, dans l'île de Chypre, à Gadès, à Carthage, à Thèbes en Béotie, dans l'Attique, dans l'île de Cythère, dans l'île de Malte et jusqu'à Putéoli (aujourd'hui Pouzzoles), près de Naples.

V. — Influence générale des Phéniciens.

Cette importation ne pouvait avoir pour les peuples chez qui pénétraient les Phéniciens qu'une influence funeste. Nous ne devons cependant pas méconnaître les services que les Phéniciens rendirent à l'humanité et les progrès qu'ils firent faire à beaucoup d'égards à la civilisation. Par eux des peuples jusque-là sauvages comprirent l'utilité de la navigation, du commerce, de l'industrie. Par eux les arts de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Babylonie, passèrent en Europe et civilisèrent le génie grec. Ce furent eux qui répandirent dans le monde entier les lettres de l'*alphabet*, tirées, il est vrai, de l'écriture des Égyptiens. Enfin ils communiquèrent aux Grecs leurs connaissances astronomiques pour la direction des vaisseaux. Pour la civilisation *matérielle*, peu de peuples rendirent au monde autant de services que les Phéniciens dans l'antiquité.

RÉSUMÉ

Leur activité commerciale, industrielle, agricole, a valu aux Phéniciens une immense renommée. Ils se rendirent aussi tristement célèbres pour leur religion, dont les dieux, *Baal* (encore appelé *Moloch* et *Adonis*), le soleil, *Astarté* (Vénus), la lune, *Melkarth,* l'Hercule tyrien, réclamaient non seulement des sacrifices sanglants, mais les pratiques les plus honteuses. Néfaste au point de vue religieux, l'influence phénicienne sur le reste de l'Europe n'est qu'à admirer pour la navigation, le commerce, l'industrie, les arts, les calculs arithmétiques, les connaissances astronomiques ; bref, pour toute la civilisation matérielle. Nous leur devons en particulier l'*alphabet*.

TABLE DES MATIÈRES

Les commencements de l'humanité.

Les Hébreux.

Les Égyptiens.

Assyriens et Babyloniens.

Les Mèdes et les Perses.

Phénicie.

29230. — Tours, impr. Mame.





MINERVE, de Phidias.

(Restitution du château de Dampierre.)

ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

COURS D'HISTOIRE A L'USAGE DES JEUNES FILLES

HISTOIRE DE LA GRÈCE

PAR

M. L'ABBÉ GAGNOL

LICENCIÉ ÈS LETTRES
LICENCIÉ EN HISTOIRE, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

VOLUME CONTENANT 27 GRAVURES



PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1900

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ GAGNOL

COURS D'HISTOIRE A L'USAGE DES JEUNES FILLES. In-18 jésus.

Histoire ancienne	» »
Histoire de la Grèce	» »
Histoire romaine	» »
Histoire du moyen age (396 à 1453)	3 75
Histoire des temps modernes (1453 à 1789)	4 »
Histoire contemporaine (1789 à 1899)	» »

COURS D'HISTOIRE, conforme au programme de 1890. Enseignements classique et moderne. In-18 jésus.

Histoire ancienne	3 »
Histoire de la Grèce ancienne	3 »
Histoire romaine	4 »
Histoire de l'Europe et de la France de 395 à 1270	4 50
Histoire de l'Europe et de la France de 1270 à 1610	4 75
Histoire de l'Europe et de la France de 1610 à 1789	4 75
Histoire contemporaine de 1789 à 1899	5 25

LA GRÈCE

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

SOMMAIRE

I. Considérations générales.
II. Divisions de la Grèce.
III. Richesses naturelles.

I. — Considérations générales.

La Grèce, appelée Hellade jusqu'au jour de ses relations avec Rome, est l'extrémité méridionale de la grande péninsule des Balkans. Adossée aux puissantes montagnes qui limitent au sud le sol tourmenté de l'Albanie, elle regarde vers l'Orient, d'où lui vinrent et ses premiers habitants et son antique civilisation. Tout petit pays, la Grèce antique était cependant plus étendue que la Grèce moderne. Elle comprenait en entier deux contrées que la Grèce moderne ne possède qu'en partie, l'*Épire* et la *Thessalie*.

Chef-d'œuvre de la nature, la Grèce ne ressemble à aucun autre pays. On dirait que la mer recule à regret devant ses terres : elle se hâte d'y rentrer profondément, et y découpe une foule d'îles, de presqu'îles, d'isthmes et de promontoires. Il en résulte la disposition la plus heureuse. De la Grèce comme de la Gaule, on peut dire : « Sa configuration semble à celui qui l'étudie non l'œuvre du hasard, mais bien celle d'une providence tutélaire qui y a tout disposé à souhait. »

II. — Divisions de la Grèce.

La Grèce comprend un tronçon continental, l'**Hellade** proprement dite; une presqu'île, le **Péloponèse**; enfin des **îles**.

1° **Hellade**. — D'abord assez large et compacte, la Grèce continentale ou *Hellade* s'amincit ensuite brusquement à partir du mont Œta, devient un simple ruban de terre étroitement resserré entre le golfe de Corinthe et le détroit de l'Euripe et va finir en pointe effilée au cap Sunium. Pays hérissé de monts, sans plaines importantes, sans larges vallées, elle forme un dédale confus où l'on a d'abord quelque peine à se reconnaître. Malgré leur désordre apparent, toutes les montagnes de la Grèce peuvent être rattachées au *Pinde*, qui se relie lui-même aux *Alpes helléniques* et rentre ainsi dans le grand système orographique de l'Europe.

Chaîne granitique de 2 à 3000 mètres d'altitude, le *Pinde* descend quasi en ligne droite des frontières de l'Albanie au mont Œta. Il envoie à l'ouest de nombreux rameaux dont l'ensemble n'est qu'un chaos. A l'est, sous des noms divers il pousse jusqu'au golfe *Thermaïque*, en passant devant le majestueux massif de l'*Olympe*, qui se dresse, isolé, à une hauteur de 3000 mètres. L'Olympe est fameux dans la mythologie grecque, qui plaçait sur sa cime couverte de neiges presque éternelles le séjour des dieux. En face de l'Olympe, au sud, s'élève l'*Ossa*, magnifique avec ses murailles de roches rouges, presque à pic et, un peu plus loin, le *Pélion*. Les géants, dit la légende, voulurent jeter Pélion sur Ossa pour escalader le ciel.

Les contrées qu'enserrent ces montagnes sont, à l'ouest du Pinde, l'*Épire*, l'*Étolie* et l'*Acarnanie;* à l'est, la *Thessalie*. Dans les trois premières court l'*Achéloüs*, fleuve abondant en toute saison, et qui cependant ne réussit pas toujours à faire naître la fécondité sur ses rives. Dans la Thessalie coule le *Pénée*, dont les eaux ont creusé la délicieuse vallée de *Tempé*, où se trouvent

réunis les tableaux les plus variés, les plus extraordinaires et les plus pittoresques de la nature.

La chaîne du Pinde, avons-nous dit, se termine au mont *Œta*. Avec ce mont, nous arrivons au cœur même de l'Hellade. C'est près de l'Œta que se trouve le fameux défilé des *Thermopyles*. Ce défilé ne présente plus qu'un intérêt historique : car les alluvions charriées par le *Sperchius* ont forcé la mer à reculer, et ont fait des Thermopyles un passage praticable même à une grande armée. Les dernières ramifications de l'Œta couvraient la montagneuse *Doride*.

En continuant notre marche vers le sud, nous rencontrons, dans la *Phocide*, le *Parnasse*, séjour des Muses et centre du culte d'Apollon ; dans la *Béotie*, l'*Hélicon*, où sous le pied de Pégase jaillit une source aimée des poètes, *Hippocrène*, et le *Cithéron*, consacré à Bacchus ; enfin, dans la sèche *Attique*, le *Pentélique*, renommé pour ses marbres, l'*Hymette*, célèbre pour son miel, et le *Laurium*, aux mines d'argent.

De ces montagnes descendent quelques cours d'eau qui ne méritent pas le nom de fleuves, simples et humbles ruisseaux que tous cependant connaissent. Les plus célèbres sont les deux *Céphyse ;* l'un, en Béotie, alimente le lac *Copaïs ;* l'autre, en Attique, se jette à la mer tout près d'Athènes.

2° **Péloponèse.** — Le Péloponèse, *île de Pélops*, est de fait une île maintenant qu'on a rompu le pont naturel qui le relie au continent. Cette péninsule est une vraie petite merveille. Elle est construite sur un plan qui offre presque la régularité d'une figure géométrique. Au centre s'élève un plateau d'une hauteur moyenne de 600 mètres, le plateau d'*Arcadie*. De ce plateau descendent en tous sens des régions parfaitement délimitées, avec des terrasses superbes, des vallées fertiles, et partout la vue sur une mer magnifique.

3° Les **îles.** — La Grèce a une magnifique ceinture d'îles. Cette myriade d'îles présente l'avantage d'établir des relations faciles entre la Grèce et l'Asie, comme par un pont. Le vaisseau qui partait d'un port hellénique

par un temps clair touchait l'Asie sans avoir perdu la terre de vue.

Une disposition remarquable des îles de la Grèce, c'est leur forme allongée : on dirait des chaînes de montagnes qui émergent au-dessus d'une vaste plaine inondée. Et en effet, il fut une époque, bien reculée, il est vrai, où la mer Égée n'existait point, où la Grèce ne faisait qu'un continent avec l'Asie.

Les îles grecques composent comme une triple chaîne tendue entre l'Europe et l'Asie.

La **première chaîne** commence au cap Malée et va se terminer en face de la Lycie. Elle comprend l'île de *Cythère*, célèbre pour son culte de Vénus; *la Crète*, la plus grande des îles grecques; et *Rhodes*, grande, belle, riche et jouissant d'un climat délicieux.

La **deuxième chaîne** part de la côte de l'Argolide, passe au sud des Cyclades et finit avec l'île de *Cos*, près d'Halicarnasse. Les îles les plus célèbres de cette chaîne sont *Mélos*, aujourd'hui *Milo*, et le groupe de *Théra*, connu aujourd'hui sous le nom de *Santorin*. Ce qui distingue ces îles, c'est leur caractère volcanique. Depuis l'ère chrétienne, le groupe de Santorin s'est enrichi de plusieurs îlots qui ont surgi tout à coup sous la pression de feux sous-marins. Le dernier de ces îlots date de 1866.

La **troisième chaîne** comprend la grande île d'*Eubée*, autrefois le *grenier* de l'Attique; les *Cyclades*, dont les plus célèbres sont *Scyros*, aujourd'hui très florissante sous le nom de *Syra*; *Paros*, connu pour ses marbres; *Délos*, îlot minuscule, mais patrie d'Apollon. Elle finit avec l'île de *Samos*.

Bien à l'écart du centre de la vie grecque, au moins après la période héroïque, se trouvaient les **îles ioniennes**. Les plus importantes étaient *Corcyre* (Corfou), l'île des *Phéaciens*, chantée par Homère; *Leucade* (Sainte-Maure), qu'un simple canal sépare de la terre ferme; *Céphallénie*, moins célèbre que son satellite, la stérile *Ithaque*; enfin *Zacynthe* (Zante), la *fleur du levant*, disaient les Vénitiens.

III. — Richesses naturelles.

Ce qui frappe dans la Grèce, c'est la beauté de la nature plus que la richesse du sol. Les montagnes y prennent presque tout pour elles et ne laissent que peu d'espace aux terrains de culture. Et encore ces terrains, sauf dans les vallées de la Thessalie, de la Béotie, de la Messénie, de l'Eubée, et quelques autres, voulaient-ils être fécondés par un travail incessant. De ce sol ingrat, à peine arrosé par de faibles cours d'eau qui tarissent pour la plupart en été, l'Hellène, grâce à sa persévérance et à l'heureuse diversité du climat, faisait surgir les fruits les plus beaux et les plus variés. Aux produits des régions tempérées, tels que le blé, la pomme, la poire, la vigne, se mêlaient ceux des pays méridionaux, le pâle olivier, le palmier, l'oranger et le citronnier. Ce que le sol ne pouvait fournir, on le demandait à la mer, soit par la pêche, soit par le commerce.

L'industrie trouvait aussi à s'exercer sur les bois charriés des montagnes, autrefois couronnées de magnifiques forêts; sur le cuivre de l'Eubée; sur le fer de la Béotie; sur les mines d'argent du Laurium, où Athènes occupa un moment 20000 ouvriers; enfin, sur les beaux marbres de l'Attique et de Paros.

Si donc le Grec ne trouvait pas la richesse toute prête sous sa main, il pouvait l'attirer facilement à lui. Il avait de plus un beau ciel, une belle lumière, une belle langue, un beau corps. Ce corps était au service d'une âme qui s'ouvrait sans efforts à toutes les choses de l'esprit. Tant d'avantages réunis n'expliquent-ils point suffisamment la large place que s'est conquise dans l'histoire ce petit peuple ?

LIVRE I

LES TEMPS PRIMITIFS JUSQU'A L'INVASION DORIENNE

(? — XIIe SIÈCLE)

CHAPITRE I

LES TEMPS PRIMITIFS

SOMMAIRE

I. Les Pélasges. — Origine des Pélasges. — Leur caractère. — Leur religion.
II. Les colons orientaux. — Ce qu'ils étaient. — Leur religion. — Les arts qu'ils ont importés en Grèce.
III. Les Hellènes. — Origine des Hellènes. — Leur division en quatre peuples : Éoliens, Achéens, Doriens, Ioniens.
IV. Temps héroïques ou fabuleux. — Les héros. — Les expéditions de l'âge héroïque.

On distingue dans cette période trois **âges** : l'âge *pélasgique*, l'âge *des races étrangères*, l'âge *des Hellènes*.

I. — Age pélasgique. — Les Pélasges.

1° Origine des Pélasges. — Les Grecs avaient perdu le souvenir de leur origine; ils se disaient nés sur le sol même qu'ils habitaient. Leurs ancêtres les plus reculés, les premiers habitants de la Grèce, étaient les *Pélasges*, qu'un vieux récit faisait naître dans l'Arcadie, au centre du Péloponèse.

D'où venaient réellement les Pélasges? La science moderne les rattache à une grande famille aryenne qui, partie de la haute Asie, ou du plateau de l'Iran, émigra

vers les pays de l'Occident et couvrit de ses rameaux *les côtes de l'Asie Mineure*, *la Grèce* et *l'Italie*.

2° **Leur caractère.** — Peuple nomade et guerrier, les Pélasges infestaient la mer Égée de leurs brigandages, et se rendirent redoutables aux Pharaons d'Égypte de la 19e et la 20e dynastie, dont les monuments leur donnent le nom de *Danaens* ou *peuples de la mer*. Cette ardeur belliqueuse, ils la tournaient souvent contre eux-mêmes, comme l'attestent leurs vieilles cités, toutes bâties sur des hauteurs et entourées de formidables défenses.

Ce n'étaient point des barbares pourtant. Ils connaissaient l'agriculture, le commerce, l'exploitation des mines. Ils fondèrent des royaumes dans la *Thessalie*, dont les plaines étaient fécondes avant les premiers efforts de l'agriculture; en *Épire*, où ils se groupèrent autour des chênes sacrés de *Dodone*; en *Béotie*, où ils bâtirent la puissante cité d'*Orchomène*; dans l'Attique, dont l'*acropole* ou citadelle d'Athènes remonte à cette époque reculée; enfin et surtout en *Argolide*, où les redoutables forteresses de *Tirynthe* et de *Mycènes* montrent encore avec orgueil leurs murs cyclopéens.

3° **Leur religion.** — La religion des Pélasges était le *monothéisme*; ils adoraient un *seul* dieu, *Jupiter*. Le sanctuaire de Jupiter s'élevait en *Épire*, à Dodone, dans le voisinage du lac actuel de Janina. Ce sanctuaire était simplement un *chêne* d'une taille majestueuse, dont les rameaux vigoureux, agités au souffle du vent, annonçaient par leur bruissement la volonté du dieu qu'on venait y consulter.

II. — Age des races étrangères ou des colons orientaux (1600?).

Vers 1600, des étrangers partis des côtes de l'Egypte, de la Phénicie ou de l'Asie Mineure abordèrent en Grèce. Ainsi l'Égyptien *Cécrops* aurait civilisé l'Attique, dont les habitants étaient encore à demi barbares; un autre Égyptien, *Danaüs*, aurait fondé la citadelle d'Ar-

gos; le Phrygien *Pélops* se serait établi dans la péninsule qui de son nom s'est appelée *Péloponèse;* le Phénicien *Cadmus* aurait fondé *la Cadmée*, citadelle de Thèbes.

Religion. — Avec ces étrangers, la religion fut profondément modifiée. Au *dieu unique*, au Jupiter pélasgique vinrent se joindre une *foule de divinités* qui étaient, comme chez les Phéniciens, la personnification des forces de la nature ou des dons de l'esprit et du cœur. Alors apparurent *Junon, Vénus, Hercule, Neptune, Bacchus, Diane, Cérès, Minerve, Apollon*.

Arts utiles. — Les dieux de l'Orient apportèrent avec eux dans la Grèce les végétaux qui leur étaient consacrés et que réclamait leur culte : la vigne, l'olivier, le myrte, le grenadier, le cyprès, le platane, le palmier. En même temps l'industrie naissante s'essaya dans l'art d'exploiter les mines et de fondre les métaux ; la navigation, que les plus anciens Grecs tenaient sûrement des Phéniciens, fut perfectionnée; l'introduction de l'alphabet, du calcul, des poids et des mesures, facilita les relations sociales ; enfin il y eut une première ébauche de société.

III. — Age des Hellènes.

Parmi les Pélasges, la petite tribu des *Hellènes*, établie dans un canton de la Thessalie, finit par l'emporter sur toutes les autres tribus et par faire disparaître le nom de *Pélasges*. Les Hellènes se donnaient comme ancêtre commun *Hellen*, fils de *Deucalion*, qui, seul avec sa femme *Pyrrha*, avait échappé au déluge, et avait repeuplé la terre. Hellen eut trois fils : *Doros, Éolos, Xuthos*. Doros fut le père des *Doriens;* Éolos, le père des *Éoliens;* Xuthos, par ses deux enfants, *Ion* et *Achéos*, devint la souche des *Ioniens* et des *Achéens*.

De ces quatre tribus, deux, les *Éoliens* et les *Achéens*, devaient jouer le premier rôle dans les *temps héroïques*. Les deux autres tribus, *Doriens* et *Ioniens*, d'abord obscures, devenues ensuite illustres sous le nom de *Spartiates* et d'*Athéniens*, finirent par prendre le pas sur tous et dominèrent la Grèce.

IV. — Temps héroïques.

Les temps primitifs sont encore appelés *temps héroïques*, à cause des *héros* qu'y fait figurer la fable. Cette période est remplie par leurs exploits merveilleux et par deux célèbres expéditions : *conquête de la Toison d'or, guerre de Troie*.

Les héros. — Chaque cité avait son *héros*, son *demi-dieu*, dont elle faisait son protecteur, et auquel elle avait recours dans les moments de péril. Ainsi l'Attique avait *Thésée* ; Thèbes, *Œdipe* ; Argos, *Persée* ; Corinthe, *Bellérophon*. *Hercule*, spécialement honoré dans le Péloponèse, était le *dieu national*, le dieu de la Grèce entière.

Thésée délivra Athènes du tribut annuel de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles qu'elle payait au *Minotaure* de Crète, monstre à tête de taureau et à corps d'homme. Guidé par le fil d'*Ariadne*, fille du roi Minos, Thésée pénétra dans le labyrinthe de *Dédale*, où était enfermé le Minotaure, et le tua.

Œdipe délivra Thèbes du *Sphinx*, monstre au visage de femme, aux ailes d'oiseau, au corps et à la queue de lion, qui proposait des énigmes aux passants et dévorait ceux qui ne pouvaient les déchiffrer.

Persée débuta dans la vie par l'infortune ; peu après sa naissance, il fut enfermé avec sa mère *Danaé* dans un coffre que l'on abandonna aux hasards des flots de la mer. Sauvé et devenu grand, il trancha la tête de la *Méduse*, une des trois *Gorgones*, monstres à figure de femme, dont la chevelure était entrelacée de serpents.



Tête de Méduse, conservée à Munich.

et dont le regard changeait en pierre ceux qu'il fixait. Persée régna ensuite sur Tirynthe et Mycènes.

Bellérophon dompta *Pégase*, cheval ailé qui s'était élancé de la tête de la Méduse, tranchée par Persée. Monté sur ce coursier invincible, ce héros va combattre et exterminer la *Chimère*, monstre de race divine, à la tête de lion, au corps de chèvre, à la queue de serpent, et dont la gueule vomit des flammes terribles et étincelantes.

Aucun de ces héros n'égale pour la valeur et la gloire **Hercule**. Hercule est l'*idéal de la force physique mise au service de la justice et de la vertu*. Jeune encore, il avait rencontré deux femmes, d'aspect et de costume bien différents : l'une, la *Volupté*, lui promettait une vie de délices; l'autre, la *Vertu*, ne lui faisait entrevoir le bonheur qu'au terme d'une vie de luttes et de labeurs. Hercule, dédaignant l'enchanteresse, avait suivi l'austère vertu. Il parcourt le monde, se montrant partout un *redresseur de torts*, un *bienfaiteur de l'humanité*. Il tue le *lion de Némée*, l'*hydre de Lerne*, le *sanglier de l'Érymanthe*, redoutés pour leurs ravages; il châtie le tyran *Géryon;* il extermine les sauvages *Centaures;* il tue le brigand *Cacus;* il retire des enfers la noble et touchante *Alceste*, qui s'était dévouée à la mort pour son époux; puis, après une foule d'autres travaux utiles et glorieux, il subit une mort douloureuse : du bûcher qu'il s'est dressé lui-même sur l'Œta, il monte à l'Olympe, où sa vertu lui mérite de siéger parmi les dieux.

Expéditions de l'âge héroïque. — Des deux célèbres expéditions de l'antiquité, *conquête de la toison d'or, guerre de Troie*, la première est une simple fiction, la seconde peut être considérée comme historique. Mais si le fait de l'expédition est historique, il n'en est pas de même, évidemment, des circonstances merveilleuses dont l'a entouré la poésie.

1° Conquête de la Toison d'or. — Le roi de *Colchide*, petit pays d'Asie situé au pied des plus

hautes cimes du Caucase, sur les bords de la mer Noire, avait d'immenses richesses que la poésie symbolisa sous la forme d'une *toison d'or*, consacrée à Mars et gardée par un dragon. Un prince de Thessalie, *Jason*, tente la conquête de la précieuse toison. Il construit un vaisseau divin, *Argo*, sous la direction de Minerve, qui attache à la proue du navire un morceau du chêne prophétique de Dodone : aussi Argo rend-elle des oracles. Cinquante guerriers illustres prêtent leur concours à Jason. Parmi eux on voyait : Hercule, Thésée, les frères Castor et Pollux, le médecin Esculape, le chantre Orphée. Arrivé en Colchide après mille obstacles et mille aventures, Jason gagne la fille du roi, *Médée*, puissante magicienne; il endort le dragon à l'aide d'un breuvage magique composé par Médée, le tue et ravit le trésor.

Le trésor conquis, Jason abandonne la magicienne. Dans sa fureur, Médée égorge les enfants qu'elle a eus de Jason, et s'enfuit dans les airs sur un char traîné par des dragons ailés.

2° **Guerre de Troie**. — En face de la Grèce, sur les côtes opposées de la mer Égée, presque à l'entrée de l'Hellespont, s'élevait un royaume puissant. Ce royaume était celui de *Troie*. Supérieurs aux Grecs pour les richesses, le luxe et la civilisation, les Troyens s'en rapprochaient pour l'origine, la religion, la langue et les mœurs. C'étaient donc des frères, mais des *frères ennemis*. Une haine nationale, profonde, invétérée, avivée par de mutuels outrages, séparait les deux peuples et finit par les armer l'un contre l'autre.

Pâris, fils de *Priam*, roi de Troie, passant à Sparte, au retour d'un sacrifice offert à Apollon, vit *Hélène*, femme du roi *Ménélas*, et l'enleva. Indigné de ce rapt insolent, Ménélas et son frère, le puissant *Agamemnon*, roi de Mycènes, soulevèrent la Grèce entière. Cent mille hommes répondirent à leur appel et se réunirent sur les rivages de l'*Euripe*. Les autres chefs les plus remarquables étaient le rusé *Ulysse*, et surtout le jeune et noble *Achille*, accompagné de son fidèle ami *Patrocle*. A cette foule, Priam pouvait opposer cinquante mille

hommes à peine, commandés par le vaillant *Hector*.

Le siège de Troie dura dix ans. Cette longue durée tint aux *rivalités et aux querelles des chefs*. La querelle la plus célèbre est celle d'Achille et d'Agamemnon. Odieusement traité par le chef de l'armée, Achille se venge par l'inaction. Privés de son appui, les Grecs, pressés par l'ennemi, reculent jusque dans leurs retranchements. En présence de ces revers, Achille demeure implacable : il ne sort de son repos que pour venger Patrocle, qu'a tué Hector. Il tue Hector lui-même, le dépouille de ses armes, attache son cadavre à son char, et le traîne trois fois autour du tombeau de son ami. Il consent pourtant à le rendre à son vieux père, qui est venu jusque dans son camp embrasser ses genoux. La guerre continue. Achille tombe à son tour, frappé par la flèche de Pâris, qu'a dirigée Apollon. Le siège menace de s'éterniser ; on n'a raison de la ville, au bout de dix ans, que par la ruse. Troie est détruite, Priam est égorgé, sa femme *Hécube* et ses filles sont emmenées en captivité.

Le chantre de la guerre de Troie a été **Homère**, poète qui vivait vers l'an 1000 av. J.-C.

RÉSUMÉ

Les premiers habitants de la Grèce sont les *Pélasges*, peuple de géants qui ont laissé des témoins de leur civilisation rude et grandiose dans les forteresses cyclopéennes de Tirynthe et de Mycènes. Ils n'ont qu'un Dieu, Jupiter, qu'ils adorent et consultent sous le chêne de Dodone en Épire. — Viennent ensuite, vers 1600, des étrangers, Égyptiens, Phéniciens, etc., qui introduisent les divinités multiples qu'adorera la Grèce, et avec elles les arts. — Avec le temps, la petite tribu des *Hellènes*, qui se donne pour aïeul le *Deucalion* du Déluge, finit par imposer son nom à tous les habitants de la Grèce. De ses quatre branches, *Éoliens, Achéens, Doriens* et *Ioniens*, les deux premières dominent dans les temps *héroïques ;* les deux autres, dans les temps *historiques.*

On appelle *temps héroïques*, la période fabuleuse qui va des origines de la Grèce à l'an 1200. Elle est remplie par les exploits des héros, et par deux expéditions célèbres : *conquête de la Toison d'or, guerre de Troie.*

CHAPITRE II

CIVILISATION DES TEMPS PRIMITIFS

SOMMAIRE

I. ORGANISATION POLITIQUE. — Division de la Grèce en cités.
II. CONDITION DES PERSONNES. — Le roi. — Les nobles. — Les hommes libres. — Les esclaves.
III. RELIGION. — Dieux. — Les douze grands dieux. — Les dieux inférieurs. — Les dieux nationaux.
IV. MŒURS. — Brutalité, simplicité, générosité. — Régime des Grecs. — L'amitié. — Le travail. — Les funérailles.
V. INDUSTRIE, COMMERCE, ARTS. — Métiers divers. — Piraterie. Murs cyclopéens ; trésors.

Nous prenons la Grèce à la fin de la guerre de Troie, c'est-à-dire vers 1200. La société que nous trouvons à cette époque est une société adulte, bien constituée, pourvue d'institutions régulières. Elle nous est révélée par deux magnifiques poèmes qui remontent presque à ces temps reculés : l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

I. — Organisation politique.

La Grèce homérique nous apparaît morcelée en une foule de **cités**. La cité, qui serait mieux appelée *État*, était un territoire plus ou moins étendu, dont les différentes bourgades, tout en s'administrant elles-mêmes, reconnaissaient la suprématie d'une bourgade plus importante, ou *ville*, où résidait un chef portant ordinairement le nom de roi. Les villes les plus remarquables furent *Tyrinthe*, *Mycènes*, *Orchomène*, *Thèbes*, *Athènes*, *Corinthe*, *Sicyone*, *Pylos*, *Mantinée*, etc. Les ruines montrent que la *ville* était construite sur une hauteur, avec une citadelle ou *acropole* et une enceinte fortifiée où s'enfermaient les habitants en cas de péril.

II. — Condition des personnes.

1° Au premier rang vient le **roi**, d'origine divine, ne tenant son sceptre que de Jupiter, et relevant de lui seul. Ce n'est pas un *despote* pourtant. Son autorité est limitée par l'*usage*, par l'influence des nobles, des *prêtres* et surtout des *devins*.

2° Après le roi viennent les **nobles** ou **grands**, les seuls qui comptent, vrais géants qui dominent la plèbe de toute leur hauteur. Ils doivent leur influence à leur origine, à leurs richesses; ils la doivent aussi à leur force, à leur éloquence, à leur bravoure.

3° Au-dessous des nobles sont les hommes **libres**, qui cultivent leur propre terre ou travaillent pour autrui. Ils assistent aux délibérations du roi et des grands, et influent par leurs murmures sur la décision à prendre.

4° Au dernier rang viennent les **esclaves**, étrangers que la violence et la piraterie ont introduits en Grèce. Ces étrangers sont moins des *esclaves* que des *serviteurs*. Habiles ordinairement dans les travaux d'art, ils sont appréciés de leurs maîtres, qui les traitent avec humanité, et leur permettent même de posséder.

III. — Religion.

Dieux. — Nous avons vu que les précurseurs des Hellènes, les *Pélasges*, n'adoraient qu'un *seul dieu*, *Zeus* ou *Jupiter*. Ils ne lui donnaient ni temple ni image. Son autel c'était la cime neigeuse des monts, ou les rameaux sacrés du chêne de Dodone. Ce culte, d'une majestueuse simplicité, fut modifié profondément par l'arrivée des colons orientaux, qui importèrent en Grèce les dieux de l'Égypte, de la Phénicie et de l'Asie Mineure. L'imagination du peuple hellénique avait travaillé de son côté, et *divinisé* soit les *puissances* de la nature, soit les *passions* de l'homme, de sorte que dans la société homérique nous apercevons toute une légion de dieux.

Au premier rang viennent les **douze grands dieux ou déesses**, qui composent la famille de Jupiter et son conseil, et qui résident avec lui sur le sommet de l'Olympe. Ce groupe comprend : *Jupiter*, le maître des dieux et des hommes; *Junon*, son imposante épouse; *Neptune*, le dieu de la mer; *Apollon*, le soleil qui éclaire et la terre et l'intelligence humaine; *Minerve*, la déesse guerrière, qui donne la sagesse et la science; *Vénus*, la déesse de la beauté; *Mars*, le dieu de la guerre; *Vulcain*, le dieu du feu et des arts utiles; la chaste *Vesta*, qui présidait à la pureté du foyer domestique; *Cérès*, qui faisait mûrir les moissons; *Diane*, la lune, sœur d'Apollon; enfin *Mercure*, dieu du commerce et de l'éloquence.

Il y avait encore *Pluton*, le souverain des enfers, et *Proserpine*, son épouse; *Bacchus*, dieu du vin; *Esculape*, dieu de la médecine; et tous les dieux secondaires qui peuplent les campagnes, les forêts et les eaux : *Pan*, les *Faunes*, les *Satyres*, les *Dryades*, les *Naïades*, les *Océanides*, les *Néréides*, les *Tritons*, qui suivaient en jouant sur l'onde azurée le char de *Nérée* et d'*Amphitrite*; *Éole* et les *Vents*; les *Muses*, les *Parques*.

Jupiter seul et Apollon furent les *dieux nationaux* de la Grèce. Les autres ne furent jamais que des divinités *locales*. Ainsi *Minerve* régnait à *Athènes*, *Cérès* à *Éleusis*, *Junon* à *Argos*, *Bacchus* à *Thèbes*, *Vénus* en *Cypre*. Quoique dieu national, Apollon était spécialement honoré dans la vallée de *Tempé*, dans l'île de *Délos*, et surtout à *Delphes*, au pied du Parnasse.

Culte. — Dans la pensée des Grecs, les dieux n'étaient point les *créateurs*, mais seulement les *administrateurs* du monde. En cette qualité ils intervenaient sans cesse dans les affaires humaines. Aussi cherchait-on à se les rendre propices par des offrandes pieuses, des prières, des libations et des sacrifices. Quelques-uns, la farouche Diane, par exemple, réclamaient des sacrifices humains. Mais ordinairement les dieux se contentaient du sang des taureaux, des génisses et des brebis.

Influence de la religion. — Il semble que l'im-

portation des dieux étrangers ait été pour la Grèce comme le signal d'une vie nouvelle. Sous l'influence des idées attachées à leur culte, tout se transforme : les mœurs, la société, le sol lui-même. Mais, bienfaisante à l'origine, l'action de la religion devint désastreuse, quand cette religion eut été dénaturée, défigurée par les fictions irrévérencieuses des poètes. L'Olympe que nous présente Homère n'est qu'une copie du monde avec toutes ses faiblesses. Sans doute Homère, de temps en temps encore, nous donne une magnifique idée de la divinité. Ce Jupiter qui du haut de l'Olympe promène son regard vaste et tranquille sur le monde pour y récompenser la vertu et punir le crime, qui d'un froncement de sourcils ébranle l'univers, ce Jupiter est grand et beau. Mais ce même Jupiter et tous les personnages de sa cour, sauf Minerve, Vesta, Diane, s'abandonnent sans vergogne aux passions les plus honteuses des hommes. Leurs aventures scandaleuses seront célébrées par les poètes, et plus tard la sculpture, la peinture les mettront sous tous les yeux. Ainsi le vice se trouve comme divinisé, et toutes les faiblesses du cœur humain peuvent s'appuyer sur l'exemple de ceux qui auraient dû être la personnification du bien.

Cependant ces mêmes dieux qui autorisaient par leur exemple tous les désordres étaient dans la pensée populaire les gardiens vigilants de la justice. Ils inspiraient une crainte salutaire au méchant, et l'arrêtaient sur le chemin du crime. « O rois, dit un vieux poète, songez, vous aussi, à ces vengeances ; car trente mille génies, ministres de Jupiter, ont les yeux ouverts sur les actions des hommes et parcourent incessamment la terre ; la Justice, vierge immortelle, est assise à côté du maître des Dieux. »

IV. — Mœurs.

La société primitive des Grecs avait les *défauts* comme les *qualités* des peuples *enfants*. Leur nature était violente, sauvage même, et se laissait aller à des éclats ter-

ribles; mais elle était aussi accessible aux sentiments les plus tendres, les plus nobles et les plus purs. Au *sein de la famille* le père était obéi, la mère honorée, l'esclave lui-même traité avec douceur : Alceste mourante tend la main à ses esclaves pour le suprême adieu.

Au dehors les relations entre citoyens étaient simples, franches ; rien qui ressemblât à la ruse ou à la fourberie. L'*hospitalité* envers les *étrangers* et les *pauvres* était un devoir sacré. « Les hôtes et les mendiants nous sont envoyés par Jupiter, dit Eumée, le porcher d'Ulysse, et nos modestes dons lui sont agréables. »

Les Grecs n'étaient implacables que contre leurs *ennemis*. Point de quartier pendant le combat, sauf l'espoir d'une riche rançon. Et quand l'ennemi était étendu à terre, on faisait subir à son cadavre tous les outrages, comme Achille au cadavre d'Hector. Les villes prises d'assaut étaient livrées aux flammes, les hommes valides égorgés, les femmes chargées de chaînes et emmenées en captivité.

Le **régime** des Grecs était frugal. Nous voyons bien dans Homère des héros avaler, pour un seul repas, des moutons, même des bœufs entiers. Mais à ces demi-dieux, d'une force surhumaine, il fallait aussi plus que la ration commune. Quant au peuple, il se contentait de peu : des gâteaux d'orge, des légumes et des poissons frais ou salés, voilà pour l'ordinaire ; le pain de froment et la viande fraîche n'apparaissaient guère que les jours de fête et dans les sacrifices. Aux plaisirs de la table on préférait les jeux, les danses, la musique, ou les chants des aèdes, qui célébraient la gloire des héros.

La vie était de plus adoucie par le commerce de l'*amitié*. Les amitiés d'Oreste et de Pylade, d'Achille et de Patrocle sont célèbres. Dix ans après la guerre de Troie, Ménélas pleurait encore ses amis tombés sous les murs d'Ilion.

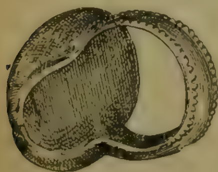
Le **travail** était honoré : les héros ne le dédaignaient point. Ulysse manie la hache aussi bien que la lance : il fait lui-même sa couche et son vaisseau. Les filles de rois ne craignent point de s'abaisser aux soins domes-

tiques. Hélène fait d'éclatantes broderies, Andromaque donne le grain doré aux coursiers d'Hector, la belle Nausicaa va laver à la fontaine publique.

Les **funérailles** étaient solennelles. On *enterrait* les morts; l'usage de les *brûler* ne devint jamais général. Le tombeau des ancêtres était situé près de la maison. On s'y réunissait quelquefois dans l'année pour faire un repas funèbre auquel les morts étaient censés prendre part, et leurs *mânes* ou *âmes* planaient comme une divinité tutélaire au-dessus du foyer domestique pour en protéger l'union et la pureté.

V. — Industrie, commerce, arts.

1° **Industrie.** — L'industrie était sortie depuis longtemps de l'enfance. On a retrouvé à *Mycènes* des gobelets, des vases, des épées, des armures, des sceptres d'or remontant certainement au temps d'Agamemnon, ce qui prouve qu'on savait travailler l'argile, le cuivre, le bronze, l'or et l'argent. Le fer était rare encore, parce que l'exploitation en est difficile; on le remplaçait par le bronze. Le luxe éclatait dans la demeure des grands. Ulysse, un des rois les plus pauvres, avait un lit en bois d'olivier avec des incrustations d'or, d'argent et d'ivoire. Parmi les métiers figurent ceux du charron, du corroyeur, du forgeron, du fontainier. Comme outils, Homère cite le vilbrequin, le rabot, la hache, le niveau. On tissait la laine, et l'on en faisait de merveilleuses étoffes.

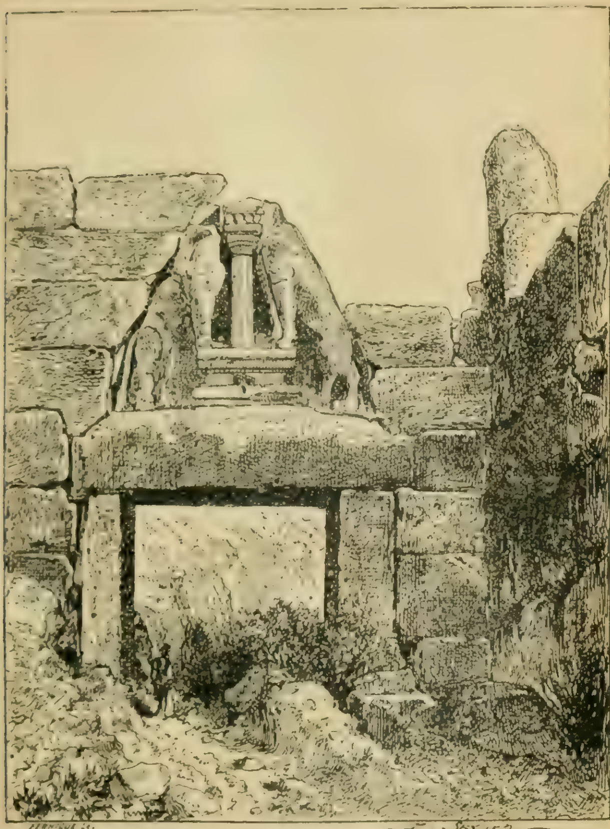


Anneau d'or provenant des fouilles de Mycènes.

2° **Commerce.** — Pour ces métiers, les Grecs s'étaient formés à l'école des Phéniciens. C'est des Phéniciens encore qu'ils avaient appris l'art de la navigation, et ce fut avec eux qu'ils firent toujours le commerce le plus actif. Ce commerce se confondait souvent avec la piraterie. La piraterie d'ailleurs était un métier comme un autre.

En se rencontrant, les navigateurs se faisaient cette question qui n'offensait personne : Êtes-vous pirate ?

3° **Arts**. — Parmi les arts, l'*architecture* seule a



Porte des Lions, à Mycènes.

laissé des restes ; mais ces restes sont grandioses. Ce sont les constructions fameuses connues sous le nom de *murs cyclopéens*, qu'on peut admirer aujourd'hui encore à *Tirynthe*, à *Mycènes*, à *Argos*, et ailleurs. Le carac-

tère commun aux murs cyclopéens, c'est la dimension énorme des blocs qui restent en place, sans ciment, en vertu de leur propre poids.

A côté des *murs cyclopéens* il faut placer les *trésors*, ou les constructions circulaires souterraines. On a retrouvé deux *trésors :* celui d'*Atrée*, à Mycènes, parfaitement conservé, et celui de *Minyas*, à Orchomène, en Béotie. Des critiques voient dans les *trésors* non seulement des édifices destinés à conserver les armes, les chars, les joyaux, les *trésors* du prince, mais encore des sépultures royales.

La **sculpture** était encore dans les langes. Un morceau de sculpture remarquable est le *groupe des lions*, qu'on voit sur la porte colossale de Mycènes. Ce groupe est regardé comme la pièce la plus ancienne de la sculpture européenne.

En somme, ce qui nous reste de ces vieux siècles, les riches descriptions de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, montrent qu'une société jouissant d'une civilisation fort avancée existait à l'âge héroïque, jusqu'au siècle où s'ouvre l'histoire grecque, avec l'*invasion dorienne*.

RÉSUMÉ

La civilisation grecque dans les temps primitifs paraît assez avancée. La Grèce est divisée en territoires, appelés *cités*, gouvernés par des rois. La société comprend trois classes de personnes : les grands, les hommes libres et les esclaves. — La religion, composée de douze grands dieux et d'une foule de divinités inférieures, a d'abord une heureuse influence. Défigurée ensuite par les fictions des poètes qui attribuent aux dieux toutes les faiblesses des hommes, elle tend à corrompre les mœurs. — La nature des Grecs primitifs, comme celle des peuples enfants, alliait à une extrême violence une grande générosité et loyauté. La commune vie était adoucie par le devoir de l'hospitalité et par l'amitié. Le travail, même manuel, était en honneur chez les héros, chez les princes et les princesses. L'industrie, très avancée, a laissé des œuvres d'une perfection étonnante pour cet âge. Le commerce était assez actif, mais se confondait souvent avec la piraterie. L'architecture visait non au gracieux, mais au grandiose, comme le témoignent les murs cyclopéens de Tirynthe, de Mycènes et d'Argos.

CHAPITRE III

L'INVASION DORIENNE (XIIe SIÈCLE)

SOMMAIRE

Rôle des Achéens avant l'invasion dorienne. — Invasion des Thessaliens. — Invasion dorienne. — États doriens. — Conséquences de l'invasion dorienne.

Au commencement du XIIe siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque de la guerre de Troie, le premier rôle en Grèce appartenait aux *Achéens*. C'étaient des Achéens, Agamemnon, Ménélas, Achille, qui dirigeaient la guerre de Troie; pour Homère, tous les *Hellènes* sont des *Achéens*. Cette même guerre, qui pour les Achéens aboutit à une victoire, aboutit aussi à leur ruine. Longtemps absents de leurs États, ils revinrent épuisés d'hommes et de ressources; plusieurs même ne revinrent pas du tout. La Grèce achéenne se trouva comme désorganisée : des peuplades jusque-là assez obscures s'agitèrent et commencèrent un mouvement de révolution, qui devait finir par *emporter sinon complètement le nom des Achéens, du moins leur puissance*.

La vie si brillante, déjà si expansive, des dernières années des temps héroïques, décrite par Homère, va disparaître; pendant six siècles les ténèbres couvriront le monde hellénique, et quand ces ténèbres se dissiperont, ce sera pour laisser voir à la tête de la Grèce deux *peuples nouveaux* : les *Doriens* et les *Ioniens*, plus connus sous le le nom de *Spartiates* et d'*Athéniens*.

Invasion des Thessaliens. — *Le mouvement qui devait changer la face de la Grèce partit de l'Épire*. Là vivaient depuis des siècles, sur les bords de l'Achéloüs, des tribus nombreuses désignées sous le nom général de *Grœkes* (Grecs), qui devait plus tard devenir le

nom de tous les Hellènes. Une de ces tribus, celle des *Thessaliens*, sortant un jour de son repos, s'élança à travers le Pinde, dans les riches plaines du Pénée. Elle y trouva installés les *Béotiens*, dont la capitale, *Arné*, était assise au pied des montagnes, dans une plaine basse et fertile. Quoique rapprochés des Béotiens par la communauté de langue et de religion, les Thessaliens les traitèrent en vaincus et ne leur laissèrent que l'alternative de l'*esclavage* ou de l'*exil*. Depuis lors la vallée du Pénée, autrefois *Hémonie*, s'est appelée *Thessalie*.

Tandis que la masse du peuple béotien courbait la tête sous le joug, une partie s'expatria, guidée par ses rois et ses prêtres. Quittant la belle *Arné*, *qui comme une veuve pleurait le Béotien son époux*, ils franchirent les montagnes du sud et poussèrent devant eux jusqu'au bassin du Copaïs, où ils rencontrèrent, dans un terrain humide couvert de riches cités et de fertiles campagnes, une image de leur patrie. Prenant à leur tour le rôle d'envahisseurs, ils emportèrent la puissante Orchomène, la citadelle de Thèbes, et conquirent tout le pays jusqu'au Cithéron, limite de l'Attique. La vallée du Céphise prit et garda le nom de *Béotie*.

Invasion dorienne. — A l'exemple des Arnéens, les *Doriens*, qui habitaient au pied de l'Olympe, plutôt que d'obéir aux Thessaliens, traversèrent courageusement tout le pays et descendirent jusqu'à l'Œta où ils s'entassèrent dans le recoin fertile que laissent entre eux l'Œta et le Parnasse. Ce pays ils le gardèrent à jamais, et il s'appela de leur nom, *Doride*.

Étouffant dans cet étroit espace, les Doriens jetèrent les yeux sur les régions du Péloponèse, où la puissance mourante des Achéens semblait leur promettre une facile proie. Des radeaux, réunis à *Naupacte*, jetèrent sur le rivage de l'île de Pélops le flot des envahisseurs. La conquête de l'île se fit lentement. La structure ramifiée des montagnes, les murailles cyclopéennes, déroutaient les Doriens vainqueurs en rase campagne. Ils cherchèrent donc à ruiner par le temps les ressources de leurs adversaires. Enfin l'opiniâtreté des montagnards l'emporta,

et les descendants d'Agamemnon durent abandonner les châteaux de leurs ancêtres.

Les Doriens ne purent cependant prendre tout le pays. L'*Arcadie* demeura indépendante ; la côte baignée par le golfe de Corinthe aussi. Mais les Achéens, refoulés de toutes parts, se jetèrent sur cette côte, en chassèrent les *Ioniens*, l'occupèrent et lui donnèrent leur nom. Elle s'appela désormais *Achaïe*. Les Ioniens ou se soumirent, ou se réfugièrent chez leurs frères les *Ioniens d'Attique*.

États doriens. — Les Doriens fondèrent des États dans la *Messénie*, dans la *Laconie* et dans l'*Argolide*. Le plus remarquable fut celui de *Lacédémone*, appelé *Sparte* par les conquérants. *Les Doriens de Laconie seront ceux qui feront prévaloir leur race dans le Péloponèse.*

Conséquences de l'invasion. — L'invasion du XIIe siècle n'eut pas seulement pour résultat de substituer des peuples nouveaux à d'antiques races et de bouleverser la géographie politique de la Grèce ; elle eut une portée bien plus considérable.

1° L'antique *Hémonie*, le principal foyer de la vie hellénique, la patrie des dieux, des héros et des plus anciennes légendes, en devenant la *Thessalie*, perdit toute son importance. Sous ces nouveaux maîtres, qu'on en vint à regarder comme des demi-barbares, elle devint étrangère au reste de la Grèce, et ne compta plus parmi les nations helléniques. Ainsi l'*Hellade se resserra et fut diminuée de moitié. Les portes de la Grèce se trouvèrent reportées de l'Olympe à l'Œta et aux Thermopyles.*

2° *La forme du gouvernement fut aussi fortement atteinte.* Quand les antiques familles royales eurent disparu, les nouveaux rois virent leur autorité contestée par les *nobles*. On supprima partout la royauté, sauf à *Sparte*, où encore elle fut bien mutilée. De *royal*, le gouvernement devint donc *aristocratique* : la forme aristocratique fut pour les États une source de troubles perpétuels et de déchirements intérieurs.

3° Enfin l'invasion *donna une vive impulsion au mouvement déjà commencé de la colonisation grecque.* C'est ce que nous étudierons dans le chapitre suivant.

RÉSUMÉ

Quelque temps après la guerre de Troie, les *Thessaliens*, qui habitaient l'Épire, se jettent sur la riche vallée du Pénée, qui, conquise, s'appelle de leur nom Thessalie. Des anciens habitants, les uns vont occuper la *Béotie*, voisine de l'Attique ; les autres, les vaillants *Doriens,* enlèvent aux Achéens affaiblis le Péloponèse, où se fonde, entre autres États, l'État de *Sparte* en Laconie. A la suite de l'invasion dorienne, la Grèce finit aux Thermopyles, et la royauté est abolie presque partout.

10

CHAPITRE IV

LA COLONISATION GRECQUE

SOMMAIRE

I. Colonies de la côte asiatique (XII[e] siècle). — Colonies éoliennes. — Colonies ioniennes. — Colonies doriennes. — Prospérité commerciale, industrielle, littéraire et artistique des colonies d'Asie Mineure.
II. Colonies de la Grande Grèce et de la Sicile (VIII[e] et VII[e] siècle).
III. Essaims formés par les colonies d'Asie Mineure : sur le Pont-Euxin ; en Gaule. — Grandeur et décadence des colonies.

Déjà avant l'invasion dorienne, mais surtout après, les Grecs suivirent le mouvement d'expansion qui devait les porter sur tous les points de la Méditerranée. Au début, c'est-à-dire au XII[e] siècle, l'émigration se dirigea, comme c'était naturel, vers la côte de l'Asie Mineure, où les colons trouvaient des peuples de même sang. Plus tard, au VIII[e] siècle, elle prit la route de l'Italie méridionale et de la Sicile.

I. — Colonies d'Asie Mineure (XIIe siècle).

C'est sur les côtes de l'Asie Mineure que les colonies ont été le plus nombreuses et ont trouvé le développement le plus riche. Elles formaient une mince lisière de dix à vingt lieues, allant de l'Hellespont à Rhodes, regardant ainsi la Grèce sur tous les points. On y distinguait trois groupes : le groupe *éolien*, le groupe *ionien* et le groupe *dorien*.

1° Colonies éoliennes. — Elles allaient de l'Hellespont à l'Hermus. Partis de la Béotie ou de la Thessalie, les Éoliens, naviguant droit à l'est, se heurtèrent à la splendide *Lesbos*, qui faisait face aux rivages les plus riants. De cette île, ils s'élancèrent sur les côtes de la Troade et de la Mysie, dont ils refoulèrent les habitants dans les montagnes. Leurs villes principales furent, dans l'île de Lesbos, *Mitylène* et *Méthymne*, et *Kyme* sur le continent.

2° Colonies ioniennes. — Elles se développaient le long de la Lydie méridionale et de la Carie septentrionale, de l'Hermus au Méandre ; elles étaient les plus nombreuses, les plus riches et les plus lettrées. Partis soit de l'Eubée, soit de l'Attique, les Ioniens trouvèrent leur route toute tracée par la double rangée des *Cyclades*. Ils colonisèrent ces innombrables îlots, ainsi que les îles plus considérables de *Chios* et de *Samos* ; puis ils s'établirent de vive force sur la terre ferme, massacrant les habitants et forçant leurs veuves à les épouser. Les principales villes des Ioniens étaient : *Phocée*, *Smyrne*, *Clazomènes*, *Téos*, *Chios*, *Éphèse*, *Samos*, *Milet*.

3° Colonies doriennes. — Elles allaient du Méandre à Rhodes. Pour se rendre en Asie Mineure, les Doriens suivirent la route naturelle par *Cythère*, la *Crète* et *Rhodes*, qu'ils couvrirent de colons. Il en fut de même des îles volcaniques de *Mélos* et de *Théra*, et de toute la traînée qui se continue dans la mer Égée. Les villes doriennes les plus connues étaient *Cos*, *Cnide* et *Halicarnasse*.

Sur toute cette côte, il y eut un magnifique essor *commercial, industriel, littéraire, artistique,* surtout à *Phocée*, à *Milet*, à *Smyrne*. C'est dans ces colonies que naquirent et se développèrent tous les genres de littérature, représentés par *Homère, Alcée, Sapho, Hérodote*, etc. Là aussi s'éveilla le génie de l'*architecture*. Le vaste temple de Junon à Samos, le merveilleux temple de Diane à Éphèse, faisaient l'orgueil de l'Ionie, alors que la Grèce continentale n'avait encore aucun monument à citer.

II. — Colonies de la Grande-Grèce et de la Sicile (VIIIe et VIIe siècles).

Les Grecs hésitaient à se hasarder hors de la mer Égée, dans les plaines sans îles de la mer d'Occident. « Une fois que tu as contourné le cap Malée, oublie ce que tu as laissé à la maison », disait un vieux proverbe de matelots. Cependant leur génie entreprenant les poussa à s'aventurer dans la grande mer. Déjà, dans une antiquité reculée, des colons ioniens de *Chalcis* avaient fondé sur la côte d'Italie *Cumes*, qui devint la métropole de *Néapolis* (Naples) et de *Zancle* (Messine). Le mouvement d'émigration, interrompu de longues années, reprit au VIIIe siècle. Alors furent fondées :

1° **Sur les côtes de l'Italie méridionale :** *Tarente*, par les Doriens de Sparte ; *Sybaris* et *Crotone*, par les Éoliens. Ces villes devinrent si puissantes que le pays prit le nom de *Grande-Grèce*.

2° **Sur les côtes de la Sicile :** *Syracuse, Géla, Agrigente*, fondées par les Doriens ; *Catane, Léontium*, fondées par les Ioniens.

Là, comme sur les côtes de l'Asie Mineure, fleurirent la poésie, l'industrie, les sciences et les arts. Le grand géomètre *Archimède*, l'illustre poète *Théocrite* étaient de Syracuse.

III. — Essaims formés par les colonies d'Asie Mineure.

Ces diverses colonies essaimèrent au loin tant sur le *Pont-Euxin* que sur les côtes des *Gaules*. Ce fut l'œuvre surtout de deux villes de la confédération ionienne : *Milet* et *Phocée*. Milet eut l'orient, Phocée l'occident.

1° **Milet**. — Les Milésiens commencèrent par s'assurer des ports que les Phéniciens avaient occupés sur l'Hellespont, en particulier d'*Abydos*; puis, pénétrant dans la Propontide, ils y fondèrent *Cyzique*; enfin ils s'engagèrent dans le *Pont-Euxin*, l'effroi du marin grec. Ils y allaient pour la pêche du thon, pour les esclaves, les bois, les blés, les cuirs, la poix, la cire, le miel, le chanvre et l'or qu'on trouvait sur les rivages des Scythes.

Les Milésiens installèrent un vaste cercle de places maritimes tout autour de la mer Noire. Au sud étaient *Sinope* et *Trapézonte* (Trébizonde), sa fille. A l'ouest et au nord, une foule de villes *situées aux embouchures des grands fleuves*, qui servaient de routes pour aller trafiquer dans l'intérieur. C'étaient *Istros*, sur le Danube; *Tyras*, sur le Dniester; *Olbia*, sur le Dniéper; *Panticapée*, sur le détroit *Cimmérien* (Iénikalé). Enfin, au fond de la mer d'Azoff, sur le Don, *Tanaïs*, qui devint un marché florissant de fourrures et d'esclaves. A l'est on voyait *Phasis*, à l'embouchure du *Phase*, centre du commerce avec l'Asie.

2° **Phocée**. — Ce que Milet faisait dans le Pont-Euxin, Phocée le fit dans le bassin occidental de la Méditerranée. La première fondation phocéenne fut *Massilia* (Marseille). Sur ses rivages on installa de grandes pêcheries. Le sol pierreux des alentours se transforma en vignobles et en plantations d'oliviers. Massilia reçut à travers les Gaules les chargements d'étain de la Bretagne, et fournit en échange du vin, de l'huile, des ustensiles de bronze, etc.

Les Massaliotes fondèrent à leur tour *Antipolis* (Antibes), *Nicœa* (Nice), *Monœcos* (Monaco) ; puis de l'autre côté du Rhône *Agatha* (Agde), peut-être aussi

Nîmes. La côte d'Espagne fut entamée à son tour, et les Phocéens, franchissant les colonnes d'Hercule, s'établirent à l'embouchure du *Bœtis* (Guadalquivir), à *Tarsis*, où se faisait un important commerce de cuivre.

Nous n'avons pas tout dit sur les colonnies grecques. Il faudrait nommer encore les colonies doriennes de *Leucade*, de *Corcyre*, parmi les îles ioniennes; les colonies ioniennes de la *Chalcidique* sur les côtes de la Macédoine; les colonies doriennes de *Chalcédoine* et de *Byzance*, à l'entrée du Bosphore; en Égypte, la florissante *Naucratis*, fondée par neuf cités de l'*Éolide*, de l'*Ionie* et de la *Doride*. Enfin, sur les côtes de la *Libye*, la forte colonie de *Cyrène*, fondée par des colons de *Théra* ou *Santorin*, dans une oasis où l'on avait tout à souhait.

Grandeur et décadence des colonies. — Ainsi, autour de l'Hellade s'épanouissait une vaste ceinture de colonies qui s'étendait du Pont-Euxin aux colonnes d'Hercule. Partout où ces colonies se fondèrent, elles firent pénétrer la civilisation grecque. Elles traversaient une période inouïe de grandeur et de prospérité au moment où Athènes et Sparte n'étaient encore que d'obscures cités. Mais cette période fut courte, et au ve siècle, lorsque la métropole grandissait, toutes les colonies, sauf *Marseille* et *Syracuse*, étaient en décadence.

RÉSUMÉ

Après avoir colonisé les innombrables îles ou îlots de l'Archipel, les Grecs, dès le XIIe siècle, bordent d'une *frange hellénique* les côtes de l'Asie Mineure : *Phocée*, *Smyrne*, *Éphèse*, *Milet*, *Halicarnasse*, etc., puis les rives de l'Hellespont, et l'immense littoral du Pont-Euxin ou mer Noire. Ils se hasardent aussi dans la Méditerranée occidentale, fondent de nombreuses villes dans l'Italie méridionale, *Naples*, *Tarente*, *Sybaris*, etc.; de même en Sicile : *Syracuse*, *Messine*, *Agrigente*. Des navigateurs phocéens atteignent même les côtes de la Gaule, où ils fondent *Marseille*, qui à son tour essaime sur la côte jusqu'aux Pyrénées.

Très florissantes au moment où Athènes et Sparte ne comptaient pas encore, les colonies grecques tombent ensuite en décadence à partir du VIe siècle avant Jésus-Christ.

LIVRE II

DE L'INVASION DORIENNE AUX GUERRES MÉDIQUES

(XIIe AU VIe SIÈCLE)

La période qui s'étend du XIIe au VIe siècle, c'est-à-dire de *l'invasion dorienne aux guerres médiques*, est peu riche en événements. La Grèce cherche à se remettre de la terrible secousse imprimée par les grands déplacements des peuples. Les constitutions de Sparte et d'Athènes s'élaborent ; le monde grec s'organise lentement, obscurément, mais avec force et solidarité : il se trouvera prêt quand les hordes du Grand Roi se précipiteront comme une avalanche sur l'Europe méridionale.

Nous étudierons dans cette période : 1° Sparte et sa constitution ; 2° Athènes et sa constitution ; 3° l'état du monde hellénique au VIe siècle.

CHAPITRE I

SPARTE ET SA CONSTITUTION

SOMMAIRE

I. LA LACONIE. — Aspect général. — Sparte.
II. CONSTITUTION DE SPARTE. — Sparte avant Lycurgue. — Lycurgue. — Œuvre de Lycurgue (850 ?).

I. — La Laconie.

On appelle **Laconie** l'étroite et profonde vallée, large de dix lieues environ et longue de quinze, qui s'étend du plateau d'Arcadie à la mer, entre les pentes

douces du *Parnon*, qui s'élèvent à 2000 mètres, et la chaîne presque perpendiculaire du *Taygète*, dont les sommets couverts de neige atteignent 2400 mètres. C'est un tout petit pays, d'une *superficie très légèrement supérieure à celle du département de la Seine*.

L'**Eurotas** a fait la partie fertile de la Laconie. La petite plaine délicieuse sur les ondulations de laquelle était bâtie Sparte est le fond d'un ancien lac formé par les eaux du torrent, alors que les rochers lui barraient le passage vers la mer. En dehors de la vallée, le pays mérite bien la description qu'en a faite Euripide : « Pays riche en productions, mais *difficile à labourer* ; enfermé de tous côtés par une barrière *d'âpres montagnes*, presque inaccessible à l'ennemi. » Ce terrain était admirablement propre à fournir les hommes énergiques et durs qu'il a portés.

La Laconie, entourée de hautes montagnes, présentait comme une forteresse où l'on ne pouvait arriver que par des passages presque impraticables ou très faciles à défendre. La côte elle-même, tantôt rocheuse, tantôt marécageuse, était d'un abord difficile. Sparte n'eut jamais qu'un port : *Hélos*, pendant la période héroïque ; *Gythéion*, pendant la période historique. Pour ce peuple guerrier, le Taygète offrait une précieuse ressource dans ses mines abondantes de fer, plus recherchées que celles de marbre et de porphyre qu'il renfermait aussi.

La nature du pays explique la disposition de *Lacédémone,* que les Doriens appelèrent *Sparte*. Au lieu d'être groupée autour d'une *Acropole* et entourée de murailles, comme les autres villes grecques, elle était disséminée sur plusieurs petites collines et n'avait point de remparts : ses défenses naturelles lui suffisaient.

II. — Constitution de Sparte.

Avant Lycurgue. — Les années qui suivirent l'occupation de la vallée de l'Eurotas par les Doriens furent pleines de troubles et d'anarchie. La royauté se montrait tantôt cruelle et tyrannique, tantôt faible et complaisante,

de sorte qu'elle était tour à tour haïe et méprisée. L'État dorien de la Laconie courait risque de s'effondrer sous le poids de ses propres fautes, quand apparut *Lycurgue*.

LYCURGUE. — On ne sait rien de certain touchant Lycurgue. Il est cependant sûr qu'il *a existé*, et cela dans la seconde moitié du IXe siècle avant notre ère; qu'il était de la famille royale des Héraclides. Tuteur de son neveu, roi encore au berceau, il excita, paraît-il, la jalousie malgré sa vertu. Il se mit à voyager d'abord en *Crète*, puis en *Asie Mineure*. Il revint à la prière de ses concitoyens fatigués de l'anarchie. Appuyé par l'oracle de Delphes, qui l'avait appelé *un dieu plutôt qu'un homme*, il imposa ses lois comme l'expression des volontés divines, puis s'éloigna de nouveau, après avoir fait jurer aux Spartiates de rester fidèles à son gouvernement jusqu'à son retour. Pour n'avoir point à dégager ses concitoyens de leur serment, il se serait laissé mourir de faim à l'âge, disent quelques-uns, de quatre-vingt-cinq ans.

ŒUVRE DE LYCURGUE. — 1° **Gouvernement.** — Lycurgue conserva la royauté, mais avec des attributions bien restreintes. Il y eut *deux rois*, qui pour l'ordinaire se jalousaient et se surveillaient mutuellement, ce qui était une garantie contre la tyrannie. Les rois étaient chargés de consulter les dieux, c'est-à-dire l'oracle de Delphes, d'offrir les sacrifices au nom de la cité, de commander les armées en temps de guerre. Dans les repas publics on leur servait une double portion; nul, sauf les éphores, ne pouvait demeurer assis devant eux. Rien du reste ne les distinguait des autres citoyens pour la nourriture, le costume, le logement. Leur autorité, au fond, sauf pour la religion, était nulle : elle se trouvait subordonnée, pour les lois, au *sénat* composé de trente nobles, et à l'*assemblée du peuple* ou des citoyens; pour tout le reste, aux *éphores*.

Les éphores étaient les vrais maîtres du gouvernement. Nommés au nombre de cinq par l'Assemblée populaire, sans condition de naissance, ils présidaient les

réunions des citoyens, rendaient la justice en matière *civile*, tandis que le sénat jugeait les affaires *criminelles*. Sur l'avis du sénat, ils déclaraient la guerre ou réglaient les clauses des traités de paix. En temps de guerre ils levaient les troupes, accompagnaient le roi et le surveillaient; c'étaient eux qui fixaient le plan de campagne et commandaient toutes les opérations. Enfin ils avaient le droit de juger les rois, de les condamner à l'amende et de les mettre en prison.

2° **Discipline**. — Les Spartiates, c'est-à-dire les descendants des Doriens qui avaient conquis la Laconie, n'étaient qu'une poignée d'hommes au milieu des anciens habitants : trente mille environ contre deux cent cinquante mille. Des vaincus, ils s'étaient fait autant d'ennemis, car ils les avaient pour la plupart brutalement dépouillés de leur patrimoine et réduits à vivre, sous le nom d'*ilotes*, en qualité d'esclaves à leur propre service : les rares propriétaires, à qui avec le nom de *Laconiens* ils avaient laissé une petite partie, et la plus maigre, de leurs terres, étaient dédaigneusement repoussés de l'Assemblée du peuple, ne comptaient pas parmi les citoyens et vivaient en étrangers dans leur propre patrie. Contre ces ilotes, contre ces Laconiens, toujours prêts à une révolte, les Spartiates, sous peine de périr, devaient être aussi constamment sous les armes. La nécessité elle-même contraignit donc Lycurgue à faire de Sparte *un camp* avec les *mœurs* et les *occupations* d'un camp.

Le Spartiate était *citoyen* et *soldat* plus que *père* ou *époux*. Enrôlé dans les armées à l'âge de dix-sept ans, il servait jusqu'à soixante. Pendant cette longue période, en temps de paix comme en temps de guerre, la discipline la plus sévère l'enserrait de toutes parts. Les règlements fixaient tout : les heures du lever et du coucher, les exercices et le repas, le costume, qui était le même et pour les pauvres et pour les riches. Sparte présentait toujours l'aspect d'un camp : les repas eux-mêmes, qui étaient publics, et auxquels personne, y compris les rois, ne pouvait se soustraire, rappelaient les habitudes

militaires : *manger en commun* s'appelait *camper ensemble*.

Le temps que le Spartiate ne passait pas aux exercices ou à la chasse, il l'employait à la conversation, occupé à deviser sur les devoirs du citoyen et son métier de soldat. Cette oisiveté imposée par les lois, il la regardait comme un de ses plus précieux avantages et le privilège des hommes libres. Se reposant sur les ilotes du soin de pourvoir à sa subsistance, il dédaignait les travaux manuels, le commerce, l'industrie, sources de richesses qu'il abandonnait volontiers aux classes soumises. Il avait le même mépris pour la philosophie, les beaux-arts, la littérature. Il n'était point étranger à la poésie et à la musique, mais il y voulait un aiguillon qui stimulât le courage, qui excitât à l'enthousiasme et à l'action. Fier et raide dans sa démarche, il usait d'un langage bref et concis qui a conservé le nom de *laconisme*.

Lycurgue combattit le luxe et la mollesse par des mesures énergiques. En interdisant aux Spartiates l'agriculture, les métiers, le commerce, il leur ferma les sources de la richesse. Le citoyen de Sparte ne pouvait s'enrichir que par la guerre. Le luxe dans les habits ou les maisons était sévèrement prohibé ; les métaux précieux, défendus sous peine de mort : Lycurgue ne toléra qu'une monnaie vile et encombrante, qui de plus n'avait point cours hors du pays. La table était plus que frugale, le principal ornement en était le fameux *brouet noir*, dont les vieillards spartiates mangeaient, dit Plutarque, à cœur joie, et que les étrangers trouvaient détestable. Il l'était en effet, mais ce qui le faisait paraître savoureux aux Spartiates, c'étaient les bains dans l'Eurotas ou les exercices sur la place publique.

3° **Éducation des enfants.** — Pour l'éducation des enfants, comme pour la discipline des hommes faits, Lycurgue s'inspira du principe qui subordonnait tout à l'État. Dans l'enfant qui venait de naître il voyait surtout un futur soldat, et rien ne devait être négligé pour donner à la patrie un soldat robuste et dévoué.

A peine né, l'enfant était porté par son père à la réunion des vieillards. S'il était trouvé faible ou contrefait, on le condamnait à mourir, et on le précipitait sans pitié dans les gouffres du Taygète. S'il était jugé digne de vivre, on le rendait à son père, qui le faisait nourrir et le gardait jusqu'à l'âge de sept ans. Alors l'enfant retombait sous la main de l'État, qui cette fois ne le lâchait plus. Il était incorporé dans les *bandes* que dirigeaient des jeunes gens choisis parmi les plus braves. On l'exerçait à tout ce qui pouvait donner à son âme l'amour de la patrie, le courage, la patience ; et à son corps la force, l'agilité : la palestre, les courses, le maniement des armes, tels étaient ses jeux. Sans chaussures, presque nu, portant le même costume hiver et été, couchant sur des roseaux qu'il avait cueillis lui-même dans l'Eurotas, il menait déjà la dure vie des camps.

Sa nourriture était peu abondante ; on voulait ainsi le forcer à se procurer le nécessaire par la ruse et l'adresse. S'il était pris, il était battu, non pour avoir volé, mais pour s'être laissé prendre. Plutarque raconte l'histoire d'un enfant qui, ayant volé un renard et l'ayant caché sous sa robe, se laissa déchirer le ventre par les ongles et les dents de l'animal, et mourut sur place sans pousser un cri.

La culture intellectuelle était fort restreinte. Elle se bornait à des leçons de lyre et de flûte, à quelques hymnes sacrés ou à des chants guerriers. Après le patriotisme, la vertu que l'on enseignait avec le plus de soin à l'enfance était le respect des vieillards. Nulle part les cheveux blancs ne furent aussi honorés qu'à Sparte.

Les jeunes filles étaient soumises presque à la même éducation. On leur fortifiait le corps par des exercices, des courses, des luttes; on leur élevait l'âme par des leçons de courage et de patriotisme. A cette école elles puisaient une énergie virile et un héroïsme parfois un peu farouche : « *Reviens dessus ou dessous ;* c'est-à-dire *mort ou vainqueur*, » disait une mère à son fils en lui remettant le bouclier pour le combat.

4° Jugement sur l'œuvre de Lycurgue. — La constitution de Lycurgue a été l'objet de jugements bien divers. Déjà, dans l'antiquité, Aristote en avait fait une critique aussi violente qu'autorisée ; des études récentes, patientes et approfondies, ont prouvé qu'il y avait bien à rabattre des éloges hyperboliques décernés à Sparte par ses admirateurs.

Rien n'est durable de ce qui est contre nature : or Lycurgue, en sacrifiant tout à l'État, en voulant à tout prix n'avoir dans sa cité que des corps sains et robustes, des âmes guerrières, fit violence aux lois de l'humanité. On ne saurait le nier, Lycurgue désorganisa la famille, chassa la fidélité, l'amour et la pudeur du foyer domestique, enleva à la jeunesse cette même pudeur qui fait son plus bel ornement ; poussa aux habitudes de cruauté et de sang, sacrifia l'esprit au corps ; méconnut ou foula aux pieds les réclamations les plus légitimes de la nature, ne sut garder la mesure en rien, et par cela provoqua, pour une époque plus ou moins éloignée, une réaction terrible. Une fois les appétits débarrassés des lourdes entraves que leur avait imposées une discipline inflexible, ils se précipitèrent avec fureur vers les jouissances qu'on leur avait trop longtemps refusées ; rien ne put arrêter le torrent, et Sparte, dont le législateur voulait faire la ville la mieux établie et la mieux réglée, devint plus troublée et plus corrompue qu'aucune autre ville de la Grèce. Et cela moins de quatre siècles après la mort de son législateur.

RÉSUMÉ

Sparte, longtemps plongée dans l'anarchie, en sort enfin au IXe siècle grâce à Lycurgue. Le célèbre législateur maintient la royauté tout en la subordonnant au Sénat, à l'Assemblée des citoyens et aux éphores. Voyant Sparte entourée d'ennemis, il fait de tous les Spartiates des soldats ; les jeunes gens, les jeunes filles elles-mêmes, reçoivent une éducation toute virile. Toutes les affections, toutes les vertus domestiques sont sacrifiées à l'État. Mais pour être allé trop loin, pour avoir fait violence à la nature, Lycurgue a fait une œuvre peu durable et qui, même aux plus beaux temps de Sparte, n'a donné que des soldats, c'est-à-dire des hommes incomplets.

CHAPITRE II

ATHÈNES ET SA CONSTITUTION

SOMMAIRE

I. L'ATTIQUE. — Aspect général. — Richesses naturelles.
II. CONSTITUTION D'ATHÈNES. — Solon (594). — Les Pisistratides (561-510). — Clisthènes (510). — Ephialte (460).

I. — L'Attique.

L'Attique est la péninsule triangulaire qui, s'appuyant au nord sur le nœud du *Cithéron*, va se terminer



L'Acropole d'Athènes, état actuel.

au sud par la pointe du *Sunium*. Ce morceau de rocher sans terre et sans eau, d'une superficie à peine égale à la moitié d'un de nos plus petits départements, présente des aspérités assez saillantes, qui forment les

massifs du *Parnès*, du *Pentélique*, de l'*Hymette* et du *Laurium*. Les plaines y sont rares : à peine peut-on en citer trois, d'une fort médiocre étendue : la plaine d'*Éleusis*, la plaine d'*Athènes* et la plaine de *Marathon*. La plus belle comme la plus riche est celle d'Athènes, où courent deux ruisseaux, à sec l'été, le *Céphise* et l'*Ilissus*.

Quoique stérile, le sol de l'Attique n'est point improductif. L'olivier, le figuier, la vigne, l'orge, le blé, avec du travail, y venaient bien. Les fruits des arbres et les produits des jardins étaient délicats et savoureux ; les plantes des montagnes n'avaient nulle part plus de parfum que sur l'Hymette. Dans les entrailles des montagnes on trouvait d'excellente pierre de taille, du minerai d'argent et de plomb ; à leur base, de l'argile de première qualité. Aussi les arts et les industries y devinrent-ils fort prospères. Ajoutez à ces avantages une atmosphère sèche et limpide, qui faisait circuler la santé dans les corps, éveillait dans les âmes les idées riantes, et stimulait toutes les forces de l'intelligence.

Malgré ces ressources, le sol de l'Attique ne pouvait nourrir la population nombreuse qui vint s'entasser dans ce coin de terre. On dut tirer des approvisionnements de la Béotie et de l'Eubée, se livrer de bonne heure à la marine, et recourir à la pêche, très fructueuse sur les côtes de la péninsule.

II. — Constitution d'Athènes.

Solon (594). — Les Athéniens vécurent longtemps disséminés à la campagne. D'après la tradition, l'Égyptien *Cécrops* réunit le premier les familles éparses en douze bourgades. Thésée parmi ces bourgades donna le rang de capitale à Athènes, heureusement assise dans la fertile plaine du Céphise, sur un bloc de calcaire énorme, isolé, et presque inaccessible. Alors le pays se trouva tout entier réuni dans une seule *cité*, sous le patronage de la même divinité, *Athènè* ou *Minerve*, la déesse guerrière, qui est aussi la protectrice de l'agriculture et des arts de

la paix. Son arbre favori, l'*olivier*, devint l'arbre nourricier du pays. Chaque année son culte réunit tous les Athéniens dans la grande solennité dite des *Panathénées*. Alors naquit un peuple attique, alors commença une histoire attique.

A l'époque de l'invasion dorienne le roi *Codrus* périt en essayant de barrer l'entrée de l'Attique à l'étranger. Les nobles profitèrent de cette mort tragique pour abolir la royauté (1045 ?). Mais ce fut pour accaparer eux-même le pouvoir, la richesse, et faire peser un joug de fer sur le peuple. Le peuple n'avait même pas la ressource d'invoquer les lois, car il n'y en avait pas d'écrites. Un magistrat d'une austère probité, *Dracon*, lui en donna. Ses lois, d'une sévérité devenue proverbiale (*lois draconiennes*), ne purent être appliquées, et le désordre ne fit que croître. L'œuvre de *Solon*, qui parut ensuite, était autrement bien comprise et devait avoir de plus heureux effets.

Archonte, c'est-à-dire premier magistrat de la ville, descendant du roi Codrus, philosophe et un des sept sages de la Grèce, poète même aimable et spirituel, Solon, par ses fonctions, par son origine, par ses lumières, par son humeur sympathique, réunissait tout ce qu'il fallait pour réussir. Solon donna, non pas seulement des lois, mais une véritable *constitution*. — Tous les citoyens furent divisés en deux grandes catégories : ceux qui possédaient un capital au moins de dix-huit cents drachmes ou francs, et ceux qui ne les possédaient pas. Les premiers eurent seuls accès aux fonctions publiques ; mais en revanche seuls ils payèrent l'impôt, furent soldats et firent la guerre à leurs frais. Les autres, les pauvres, les mercenaires, ne purent briguer les charges ; en retour ils furent exempts de l'impôt et du service militaire. Bien qu'inéligibles, ils pouvaient voter et faisaient partie de l'*Assemblée du peuple*.

Le gouvernement comprit les *archontes*, l'*Aréopage*, le *Sénat* et l'*Assemblée du peuple*. — Les archontes, au nombre de neuf, nommés pour un an, étaient comme les chefs du gouvernement. — Les membres de l'aréo-

page, choisis parmi les anciens archontes et élus à vie, surveillaient l'exécution des lois, la conduite des magistrats, même la vie privée des citoyens, et jugeaient les crimes entraînant la peine de mort. — Le Sénat, composé de quatre cents membres élus pour un an, était chargé d'étudier les questions, d'élaborer les lois, de discuter les affaires qui devaient être soumises à l'Assemblée du peuple. — Cette assemblée, comprenant tous les citoyens, même les travailleurs salariés, qui n'avaient point encouru une peine infamante, délibérait et votait sans appel.

La sollicitude de Solon ne se borna point aux affaires politiques ; elle régla tout ce qui intéressait de loin ou de près la famille et la société. Le père fut obligé de faire élever convenablement son fils et de lui apprendre un métier : l'éducation et l'instruction furent contrôlées par l'État, mais non point soumises à une surveillance inquiète et oppressive. Solon ne voulait pas des serviteurs dressés à la mode spartiate, mais des hommes librement et pleinement développés. L'agriculture, l'industrie, le commerce furent encouragés, et l'oisiveté, qui était une obligation à Sparte, fut sévèrement punie à Athènes. Toutefois, les citoyens ne purent s'occuper de métiers indignes d'hommes libres, tels que ceux de fabricants ou de vendeurs de parfums.

Solon, son œuvre terminée, fit installer ses lois sur l'Acropole, à la portée de tous les regards, et les mit sous la protection de Minerve, la déesse tutélaire de la cité.

Les Pisistratides (561-510). — A l'exemple de Lycurgue, Solon, après avoir fait promettre aux Athéniens qu'ils observeraient ses lois pendant dix ans, quitta sa patrie et se mit à voyager. Il visita l'Asie Mineure et l'Égypte, recherché des rois, fêté et honoré par tous comme un sage.

Une douloureuse déception l'attendait à son retour. Pendant son absence, le chef d'une vieille famille, possesseur d'une immense fortune, *Pisistrate*, à force de services, de prévenances et de caresses, était devenu l'idole du peuple et s'était élevé à la tyrannie.

Pisistrate, prince de race, déploya une grande habileté dans le gouvernement. D'ailleurs, sa tyrannie fut pour Athènes une période de gloire et de prospérité. L'exploitation des mines d'argent du Laurium en Attique et du Strymon en Thrace permit d'alléger les impôts. Les citoyens blessés sur les champs de bataille et les parents des morts furent secourus. L'agriculture reçut de grands encouragements. Par les faveurs qu'il accorda aux campagnes, Pisistrate arrêta le mouvement qui poussait les paysans vers les villes, au risque d'y entasser une troupe de désœuvrés prêts à tous les désordres à la moindre occasion.

Avant Pisistrate, Athènes n'était qu'un assemblage de faubourgs disposés sans aucun ordre : elle fut remaniée et transformée. De belles rues en réunirent tous les quartiers et aboutirent au *Céramique*, quartier enrichi par l'industrie de la poterie et fort animé. Au milieu du Céramique fut élevé un autel des douze dieux, d'où partirent des routes pour les diverses bourgades, les ports et les principaux sanctuaires de l'Attique ; sur ces routes, les distances étaient indiquées par de beaux hermès en marbre blanc, placés en des endroits commodes où l'ombre invitait le passant à s'asseoir.

De grands aqueducs amenèrent l'eau potable des montagnes par des conduits souterrains creusés dans le roc : admirables ouvrages qui ont fonctionné jusqu'à nos jours. L'antique fontaine de *Callirrhoë*, qui longtemps avait suffi à la ville, devenue inutile, fut ornée par Pisistrate d'un portique à colonnes, et son eau, déclarée sacrée, réservée exclusivement aux cérémonies du culte. — Enfin Pisistrate jeta les fondements du temple de Zeus, temple qui devait être la grande œuvre, le monument de la tyrannie, et que la chute des Pisistratides devait laisser pour longtemps inachevé. En l'honneur d'Apollon, le *Lycée* fut aménagé avec de grands espaces pour les exercices de la jeunesse. Les jardins de l'*Académie* furent plantés d'arbres et devinrent le lieu de promenade à la mode des Athéniens.

Bref, Athènes, avec ses chaussées militaires et ses

rues neuves, ses places, ses gymnases, ses fontaines, ses aqueducs, avec ses nouveaux autels et ses nouveaux temples, prit une place d'honneur dans la foule des cités grecques.

Pisistrate avait établi sa demeure sur l'Acropole. Du haut de cette forteresse, alors à peu près inaccessible, il surveillait la remuante cité. Pas plus que les autres usurpateurs, il n'échappa aux inquiétudes et à la terreur; et plus d'une fois il trembla au milieu de ses succès. Il mourut cependant tranquille, entouré des siens, dans un âge avancé, après trente-trois ans de tyrannie, laissant à Athènes une situation brillante, et à ses fils, *Hippias* et *Hipparque*, un héritage politique que rien ne semblait devoir ébranler; mais tous ne pardonnaient pas aux Pisistratides leur usurpation.

Après quatorze ans de tyrannie, d'ailleurs assez douce et glorieuse, Hipparque fut tué par deux jeunes amis, *Harmodius* et *Aristogiton*, à qui les Athéniens élevèrent plus tard des statues. Trois ans après Hippias était contraint de quitter Athènes.

Clisthènes (510). — La chute de la tyrannie n'eut d'abord d'autre résultat que de ranimer les anciennes querelles des partis. La lutte éclata aussitôt entre le parti de la noblesse, qui voulait revenir sur les réformes de Solon, et le parti populaire, dirigé par *Clisthènes*, qui prétendait achever l'œuvre d'égalité commencée par le célèbre législateur.

Nommé *premier archonte* en 510, Clisthènes se signala par deux importantes mesures: 1° *institution de l'ostracisme; 2° tirage au sort des charges.*

1° *Ostracisme.* — L'ostracisme fut une *précaution* prise contre les citoyens dont on ne pouvait poursuivre les actes devant les tribunaux, mais qui *paraissaient dangereux pour l'État*. On les éloignait de la ville avec tous les égards possibles, sans les atteindre ni dans leur honneur ni dans leur fortune. Nous verrons l'ostracisme frapper les citoyens les plus vertueux, Aristide, par exemple. L'exil durait dix ans.

2° *Tirage au sort des charges.* — Les *magistra-*

tures, petites et grandes, l'*archontat* lui-même, furent désignés, non plus par l'*élection*, mais par le *tirage au sort*. Ce système n'était pas sans danger, bien que le sort ne pût tomber que sur des citoyens riches, par conséquent généralement éclairés ; mais il présentait du moins l'avantage de fermer la porte à l'intrigue, et les premiers résultats en furent bienfaisants.

Éphialte (460). — La constitution athénienne devait être modifiée deux fois encore, toujours dans un sens démocratique : une première fois après la victoire de Platées, vers 478, par *Aristide ;* une deuxième fois, vers 460, par *Éphialte,* ami et probablement l'instrument de Périclès. Aristide fit passer un décret qui admettait à toutes les charges, même à l'archontat, les citoyens de la seconde classe. Éphialte fit confier à un *jury populaire* toutes les causes soit civiles soit criminelles, sauf le crime d'homicide qui fut laissé au tribunal de l'Aréopage.

Après Éphialte, *gouvernement*, *administration*, *législation*, *justice*, tout fut entre les mains du peuple. Un pareil régime pouvait entraîner de graves abus, et l'on dut prendre de sérieuses précautions pour les prévenir. Ainsi nul ne pouvait exercer de fonctions, ni même parler en public, s'il n'avait satisfait à une enquête sur sa vie privée ; chaque mois, tout magistrat pouvait être interpellé et suspendu ; en sortant de charge, tout magistrat devait rendre ses comptes.

RÉSUMÉ

Après l'abolition de la royauté à la mort de Codrus (1045), l'aristocratie s'empare du pouvoir et pressure le peuple. Le peuple trouve un défenseur dans Solon qui en 594 donne avec de justes lois une constitution. Les citoyens pauvres, ne possédant pas au moins mille huit cents drachmes, ne peuvent que faire partie de l'Assemblée du peuple, sans être admis aux charges ; mais ils sont exempts des impôts et du service militaire. Le gouvernement comprend neuf *archontes,* neuf *aréopagistes,* plus un *Sénat* chargé de préparer les lois et une *Assemblée du peuple* chargée de les voter.

La constitution en 561 est faussée par Pisistrate, qui s'empare

du pouvoir et fait du reste prospérer Athènes. Après l'assassinat de l'un de ses fils, Hipparque, et l'exil de l'autre, Hippias (510), l'archonte Clisthènes fait établir l'ostracisme. En 478, Aristide ouvre les magistratures même aux citoyens pauvres. En 460 Ephialte fait donner les tribunaux à un jury populaire. Achevée avec cette dernière réforme, la constitution d'Athènes est alors la plus *démocratique* du monde.

CHAPITRE III

LE MONDE HELLÉNIQUE AU VIe SIÈCLE

SOMMAIRE

I. Variété : l'oligarchie, la démocratie, la tyrannie.
II. Unité. — Amphictyonies. — Jeux isthmiques, néméens, pythiques, olympiques. — Oracles : de Jupiter, d'Apollon.
III. Civilisation. — Poésie. — Science. — Philosophie et religion. — Architecture. — Sculpture.

Le monde hellénique du VIe siècle nous présente le même caractère que la terre grecque elle-même, c'est-à-dire l'*unité* dans la *variété*, le tout accompagné d'une ***civilisation*** déjà brillante.

I. — Variété.

La **variété** se trouve surtout dans les institutions politiques. Les gouvernements affectent trois formes principales : l'*oligarchie*, la *démocratie* et la *tyrannie*. La *royauté* est devenue une exception : elle ne subsiste plus qu'à Sparte, et encore bien affaiblie.

L'oligarchie *pure* n'apparaît plus nulle part. Au VIe siècle, l'*oligarchie* ou gouvernement des nobles, puissante à la fin du XIIe siècle, après la chute de la royauté, a perdu beaucoup avec le temps.

La démocratie est le gouvernement de la cité par le peuple. La démocratie proprement dite n'existe pas encore au VIe siècle, mais elle cherche à se constituer et au Ve siècle ce sera chose faite pour Athènes.

La **tyrannie** est le gouvernement *d'un seul*, fondé sur la violence. L'autorité du *tyran* est la même que celle du roi ; l'*origine* seule est différente. Le gouvernement de la *tyrannie* fleurit dans un grand nombre de cités pendant cent cinquante ans, de 650 à 500. Plus d'un tyran eut un règne habile et glorieux ; il y eut même de *bons* tyrans. Les tyrans les plus célèbres furent : *Pisistrate* à Athènes ; *Périandre* à Corinthe ; *Thrasybule* à Milet ; *Pittacus* à Mitylène ; *Polycrate* à Samos.

II. — Unité.

L'unité du monde hellénique était maintenue par la communauté d'origine, de langue, de coutumes, de mœurs et surtout de *religion*. De la religion sortirent trois grandes institutions, les *amphictyonies*, les *jeux publics* et les *oracles*.

1° **Amphictyonies**. Les amphictyonies étaient des associations entre plusieurs cités ordinairement voisines. Il y eut dès les premiers âges de la Grèce un assez grand nombre d'amphictyonies. La première et la plus célèbre fut celle de *Delphes*. Elle comprenait *douze* peuples, parmi lesquels on remarque les *Thessaliens*, les *Béotiens*, les *Phocidiens*, les *Doriens* et les *Ioniens*. Sparte se rattachait aux Doriens, Athènes aux Ioniens, de sorte que la confédération embrassait en quelque façon la Grèce entière. Ses réunions se tenaient au printemps à Delphes, en l'honneur d'Apollon, et en automne aux Thermopyles, en l'honneur de Cérès.




Monnaie des Amphictyons.
Tête de Cérès.
Revers : Serpent Python.

Les amphictyonies étaient avant tout des *associations religieuses*. Une victime était immolée devant les députés des villes confédérées en l'honneur du dieu de l'association, et les chairs cuites sur l'autel étaient partagées entre les représentants des cités. Ce repas commun, accompagné d'hymnes, de prières et de jeux, était la marque et le lien de l'association.

Même au point de vue politique, l'action des amphictyonies fut bienfaisante. Plus d'une fois des haines invétérées entre peuples tombèrent au pied des autels. Sans supprimer la guerre, on la rendit moins inhumaine. Ainsi, d'après les statuts de Delphes, on ne pouvait couper l'eau à une ville amphictyonique assiégée : si elle était prise, on ne pouvait la détruire ; toute hostilité cessait à l'approche des fêtes communes.

2° **Jeux publics**. — Les fêtes amphictyoniques avaient, en général, un caractère purement *régional*. Les grands jeux sacrés, au contraire, étaient des solennités *nationales*, et attiraient une foule immense venue de tous les points de la Grèce.

On distinguait les jeux *isthmiques*, les jeux *néméens*, les jeux *pythiques* et les jeux *olympiques*.

Les jeux isthmiques se célébraient sur l'isthme de Corinthe, en l'honneur de Neptune. — Les jeux néméens, en Argolide, en l'honneur de Jupiter de Némée. — Les jeux pythiques, dans la riante plaine de Cirrha, non loin de Delphes, en l'honneur d'Apollon, vainqueur du serpent *Python*. — Les jeux olympiques, à Olympie en Élide, en l'honneur de Jupiter Olympien.

Ces deux derniers éclipsaient les deux autres par leur pompe et par le concours des peuples.

Les jeux consistaient en exercices de toutes sortes : courses à pied, courses de chevaux ou de chars, disque, saut, lutte, pugilat. Delphes avait de plus des concours de musique et de poésie. Le prix du vainqueur dans n'importe quelle lutte était une simple couronne de laurier ou d'olivier sauvage, prise à l'arbre même du dieu qui présidait aux jeux.

Jamais plus modeste couronne ne fut disputée avec plus d'acharnement et ne donna lieu à plus d'honneurs. L'heureux vainqueur rentrait ensuite dans sa patrie porté sur un char magnifique ; pour le recevoir, on abattait des pans de murailles ; les poètes chantaient sa gloire avec un enthousiasme dont les odes de Pindare nous gardent un impérissable souvenir ; on lui élevait des statues sur les places publiques et jusque dans les

portiques des temples. A Athènes, Solon fit décerner au vainqueur une somme de cinq cents drachmes. Sparte fut mieux inspirée. Le vainqueur dans les jeux publics reçut comme récompense le droit, en marchant à l'ennemi, d'être devant le roi, c'est-à-dire *au poste le plus périlleux*.

Les étrangers, les *barbares*, comme disaient les Grecs, pouvaient assister aux jeux, mais nul n'était admis au concours s'il ne justifiait qu'il était de race hellénique. Aucune mesure n'était plus propre à maintenir chez les Hellènes l'amour de la patrie et la légitime fierté de leur race.

3° **Oracles.** — La curiosité ou l'amour de la gloire attirait les foules aux jeux publics, le désir de pénétrer l'avenir les menait vers les *oracles*. Toute divinité avait ses prêtres, qui prédisaient l'avenir à ses adorateurs ; mais on consultait de préférence *Jupiter* et *Apollon*. Les oracles de Jupiter à *Dodone*, en Épire ; à *Olympie*, en Élide ; à *Ammon*, en Libye, étaient fameux. Cependant Apollon l'emporta sur Jupiter lui-même. Des nombreux sanctuaires qu'il possédait, le plus célèbre fut celui de *Delphes*, dont la renommée dépassa de beaucoup les limites de la Grèce.

Delphes, regardée par les Grecs comme le centre de la terre, était bâtie au pied du Parnasse, au milieu d'un amphithéâtre de montagnes impraticables. La région, d'un sauvage grandiose, ne présente rien de remarquable, sinon la beauté exceptionnelle de ses eaux. On n'y voit pas moins de trois sources, dont une est la fameuse *Castalie*, consacrée aux Muses ; elles y jaillissent dans un espace resserré, abondantes en toute saison. C'en était assez pour faire regarder ce lieu comme particulièrement béni des dieux.

Le temple primitif fut une simple cabane de lauriers dressée par Apollon lui-même près de l'onde fraîche de la source *Cassotis*. On remplaça la cabane par un temple en bois. Détruit dans un incendie au VIe siècle, ce temple fut reconstruit en pierre et en marbre sur un vaste plan, aux frais d'une souscription publique à

laquelle des rois étrangers, comme Amasis d'Égypte, voulurent prendre part. Les dons des pèlerins y accumulèrent des richesses immenses qui plus d'une fois tentèrent la cupidité de l'ennemi.

L'interprète d'Apollon était une femme appelée *Pythie*. Montée sur un trépied, à l'entrée d'un gouffre d'où s'échappaient des vapeurs enivrantes, la Pythie était saisie par le délire, comme si le dieu l'eût possédée, et elle prononçait, au milieu d'exclamations et de hurlements de douleur, des paroles incohérentes que les prêtres recueillaient avec soin. Tenus au courant de tout ce qui se passait en Grèce et à l'étranger, les prêtres savaient trouver dans ces exclamations et ces paroles confuses un sens raisonnable et utile, que le consultant emportait pieusement comme l'oracle d'Apollon lui-même.

III. — Civilisation.

Du VIIIe au Ve siècle, la civilisation fut particulièrement brillante dans les cités grecques de l'Asie Mineure, et dans les îles de la mer Égée. La poésie, les sciences, la philosophie, la religion, les arts, y eurent d'illustres représentants dont les œuvres excitaient l'émulation des Hellènes d'Europe. Ainsi la Grèce se forma à l'école de *ses propres colonies* ; elle devait les surpasser un jour ; déjà, à l'époque qui nous occupe, elle présente plus d'un nom glorieux.

La **poésie** fut principalement *lyrique*, c'est-à-dire faite pour la musique et le chant ; tantôt passionnée et quelque peu licencieuse avec *Alcée, Sapho, Anacréon* ; tantôt tendre et pathétique avec *Simonide* ; tantôt mâle, patriotique et guerrière, avec *Tyrtée* et *Solon*.

Les **sciences** furent cultivées sur une vaste échelle. Le savant le plus célèbre fut *Pythagore*, de Samos, dont les enfants apprennent de nos jours encore la *table de multiplication*.

La **philosophie** et la **religion** durent une heureuse transformation à ce même Pythagore, qui les

épura en les dégageant du *polythéisme*. Les dogmes primitifs de l'*unité* de Dieu, de l'*immortalité* de l'âme reparurent. Pythagore prêcha aussi une morale fort belle dont nous trouvons les restes dans les *Vers dorés*, œuvre de quelqu'un de ses disciples. C'est une espèce d'examen de conscience. « N'accueille pas le sommeil sur tes yeux appesantis avant d'avoir examiné par trois fois chacun des actes de ta journée. Par où ai-je péché ? Qu'ai-je fait ? Quel devoir ai-je négligé d'accomplir ? Reprends ainsi tous tes actes l'un après l'autre ; puis, si tu as fait quelque chose de honteux, gourmande-toi toi-même : si c'est quelque chose de bon, réjouis-toi. »

L'architecture avait élevé déjà de beaux monuments sur les côtes de l'Asie Mineure, entre autres le temple de *Diane* à Éphèse, et celui de *Junon* à Samos. Le VIe siècle vit construire les premiers grands monuments de la Grèce dont les restes aient subsisté jusqu'à nous : le temple d'*Apollon* à Delphes, et le temple de *Jupiter* à Athènes, commencé par Pisistrate, puis resté longtemps inachevé. On rapporte aussi à cette époque les belles ruines du temple de *Minerve*, dans l'île d'Égine.

La **sculpture** ornait les édifices qu'élevait l'architecture. A la sculpture primitive, qui se contentait de travailler le *bois*, avait succédé la sculpture, qui savait tailler le *marbre* et couler le *bronze*. Samos, Chios, Sicyone et l'île d'Égine eurent des écoles de sculpture fort prospères.

RÉSUMÉ

Le monde hellénique du VIe siècle présente l'*unité* dans la *variété*, avec une civilisation déjà assez brillante.

La variété se trouve surtout dans les institutions politiques, qui se ramènent à trois types : l'*oligarchie*, la *démocratie* et la *tyrannie*. La *royauté* ne se trouve plus qu'à Sparte. — L'unité se fait par les associations religieuses appelées *amphictyonies*, dont la plus célèbre a son siège à Delphes ; par les *jeux publics*, isthmiques, néméens, pythiques et olympiques ; enfin par les *oracles*, dont les plus fameux sont ceux de Jupiter à Dodone, à Olympie, à Ammon ; et celui d'Apollon à Delphes.

La civilisation se manifeste surtout dans les îles de la mer Égée ou Archipel et sur les côtes de l'Asie Mineure ; par la poésie : Alcée, Sapho; par les sciences : Pythagore; par la philosophie : Pythagore; par la sculpture et l'architecture, temples de Diane à Éphèse, de Junon à Samos, d'Apollon à Delphes, de Jupiter à Athènes, etc.

CHAPITRE IV

PRÉPONDÉRANCE DE SPARTE AU VIe SIÈCLE

SOMMAIRE

I. Conquêtes de Sparte. — Guerre contre Argos. — Guerres de Messénie ; Aristodème ; Aristomène.
II. Confédération du Péloponèse sous Sparte. — Sparte à la tête de la Grèce.

Au VIe siècle, Sparte tenait le premier rang parmi les États grecs. Elle devait cette prépondérance : 1° à ses conquêtes ; 2° à une ligue des cités du Péloponèse, formée sous sa direction.

I. — Conquêtes de Sparte.

Guerre contre Argos. — Après l'invasion dorienne du XIIe siècle, les Doriens avaient formé dans le Péloponèse trois groupes principaux : celui de *Messénie*, celui de *Laconie*, celui d'*Argolide*. Jusqu'au VIIIe siècle, Argos fut l'État dorien le plus puissant. *Phidon*, un de ses tyrans (800 av. J.-C.), put un moment aspirer à dominer toute la péninsule. Mais il fut vaincu par les Spartiates, et la suprématie d'Argos disparut pour toujours.

Restait la Messénie, devenue, grâce à une série de gouvernements pacifiques, un pays florissant. L'agriculture et le commerce s'étaient unis pour l'enrichir. Tandis que la vallée étalait ses récoltes, ses oliviers, ses vignobles, le golfe était plein de navires. Il était difficile que les Spartiates, du haut de leurs crêtes dénudées, ne

jetassent pas sur cette terre un regard de convoitise. Ils saisirent le premier prétexte de déclarer la guerre.

Guerres de Messénie. — Les guerres de Messénie peuvent se diviser en deux périodes; *dans la première (vingt ans), le héros de la résistance fut Aristodème; dans la seconde (dix-sept ans), ce fut Aristomène.*

Première période. Aristomède. — Au début de la guerre les Spartiates s'étaient emparés par surprise d'*Amphia*, d'où ils commencèrent leurs attaques.

Ils rencontrèrent une résistance inattendue. Lorsqu'ils ne purent plus tenir en rase campagne, les Messéniens se retirèrent sur le rocher d'*Ithome*, où était le sanctuaire national. Ils y bravèrent longtemps les efforts des ennemis. Sur le point de succomber, pour ramener à lui la victoire, Aristodème immola sa fille au Jupiter d'Ithome, comme l'avait demandé l'oracle de Delphes. Mais la victoire ne revint pas. Désespéré, Aristodème se tua. Après vingt ans de guerres, Ithome tomba; une partie des terres fut confisquée; les Messéniens payèrent le tribut à Sparte pour le reste.

Deuxième période. Aristomène. — La résistance survécut et s'organisa dans les montagnes. Tout à coup, quarante ans peut-être après la chute d'Ithome, le lourd sommeil du pays fut interrompu. Les montagnards descendaient vers la plaine sous la conduite d'un rejeton de la famille royale, le vaillant Aristomène.

Une armée spartiate accourut; les insurgés la battirent. Les Messéniens appelèrent à eux tous les peuples d'alentour. Les Argiens, de vieille date ennemis des Spartiates; les Arcadiens et d'autres, émus de l'ambition insatiable de Sparte, coururent aux armes.

Dans ces dangers, Sparte ne crut pas pouvoir se sauver seule. Elle fit appel aux Athéniens, qui lui envoyèrent *Tyrtée*, général et poète. Tyrtée, par ses chants belliqueux, ramena le courage dans le cœur des Spartiates. Le vainqueur avait laissé à l'ennemi le temps de se reconnaître; les alliés ne surent pas agir de concert. Enfin le roi des Arcadiens trahit les Messéniens au milieu d'un engagement. La Messénie était perdue.

Aristomène se retira dans les montagnes inaccessibles de la frontière arcadienne et commença une guerre de guérillas. De ces hauteurs, il s'abattait sur le territoire ennemi et poussait ses excursions jusqu'au cœur de la Laconie. Cependant le cercle des ennemis se resserrait de plus en plus. A la fin, Aristomène et ses compagnons furent contraints de se retirer sur le territoire arcadien, où ils trouvèrent un accueil hospitalier. Quelques-uns gagnèrent l'Italie et s'établirent à *Zancle*, qui, de leur nom, s'appela *Messine*. D'autres, et parmi eux Aristomène, poussèrent vers l'Orient. Aristomène fut surpris par la mort à Rhodes, au milieu de projets de revanche; son nom ne tomba jamais de la mémoire de son peuple vaincu et écrasé.

II. — Confédération du Péloponèse sous Sparte.

La conquête de la Messénie, qui se termine en 628, marque pour Sparte une époque décisive. Maîtresse des deux cinquièmes du Péloponèse, elle se concilia le reste par des traités ou le domina par son influence. Il se forma sous sa protection une ligue où entrèrent toutes les cités de la péninsule, sauf Argos et les villes d'Achaïe. Cette ligue mettait à sa disposition quarante mille hommes de troupes, et les flottes de Corinthe et d'Égine. Sparte ne voyait guère de rivale que dans Athènes. Les guerres médiques qui vont s'ouvrir trouvent Sparte à la tête de la Grèce, mais le rôle glorieux qu'y jouera Athènes fera passer cette dernière ville du second au premier rang.

RÉSUMÉ

Des trois États doriens formés dans le Péloponèse au XIIe siècle, *Messénie*, *Laconie*, *Argolide*, celui de l'Argolide est d'abord le plus puissant. Il s'efface ensuite, vers 880, devant Sparte. Restent en présence la Laconie et la Messénie. Deux guerres, signalées la première par la résistance héroïque d'Aristodème, la seconde par celle d'Aristomène, mettent la Messénie à la discrétion de Sparte, qui, maîtresse des deux cinquièmes du Péloponèse, domine le reste de la péninsule par des traités ou par son influence. Sparte est alors l'État le plus important de la Grèce.

LIVRE III

DES GUERRES MÉDIQUES A LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE

(500-431)

Dans cette période fort courte, mais pleine de faits, nous verrons : 1° les guerres médiques ; 2° Athènes sous Périclès.

CHAPITRE I

PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE (500-490)

SOMMAIRE

Causes et occasion des guerres médiques : insurrection de l'Ionie (500). — Ruine de l'Ionie (495). — Première expédition des Perses en Grèce : désastre du mont Athos (492). — Deuxième expédition : bataille de Marathon (490).

Causes des guerres médiques. — La vraie cause des guerres médiques fut l'*agrandissement démesuré de l'empire perse* et le danger que sa puissance faisait courir à l'indépendance des Hellènes. Les conquêtes de Cyrus, les conquêtes de Cambyse et les expéditions de Darius avaient donné à l'empire perse pour limites à l'*est*, la vallée de l'Indus et les hautes montagnes sur lesquelles s'appuie le plateau central de l'Asie; au *nord*, la vallée de l'Oxus, le Caucase, le Pont-Euxin et l'Ister ou Danube; au *sud*, la mer Érythrée ou mer des Indes, le golfe Persique, les déserts de l'Arabie et de l'Éthiopie; à l'*ouest*, les sables de la Libye et la mer Intérieure ou Méditerranée. Il embrassait donc toute l'Asie occidentale, la meilleure partie de l'Afrique, c'est-à-dire la vallée du Nil, et débordait sur l'Europe, où les Thraces

obéissaient au Grand Roi, où les rois de Macédoine lui prêtaient hommage.

Le souverain qui, en 500, régnait sur les Perses était *Darius*, fils d'Hystaspe, prince doué des plus belles qualités, guerrier et organisateur, qui avait su mettre un ordre admirable dans son colossal empire. Maître des côtes de l'Asie Mineure, il aspirait à dominer sur la mer Égée. Déjà plusieurs îles, entre autres Samos, étaient tombées en son pouvoir. Deux galères royales somptueusement équipées avaient promené le pavillon perse jusque dans les eaux de la Grèce. Les intentions de Darius sur la Grèce n'échappaient à personne, surtout depuis qu'Artapherne, satrape de l'Asie Mineure, avait insolemment menacé Athènes de la détruire si elle refusait de recevoir le tyran Hippias qu'elle venait de chasser. De part et d'autre on pressentait un choc devenu inévitable.

Occasion des guerres médiques. — Ce qui précipita les événements, ce fut la *révolte de l'Ionie*. Les cités grecques disséminées le long de la côte de l'Asie avaient perdu depuis longtemps leur indépendance. Elles avaient été laissées à elles-mêmes, mais les tyrans qui les gouvernaient, et qui devaient toute leur autorité à l'influence perse, répondaient de leur obéissance. Ces villes s'étaient d'ailleurs habituées à la domination de leurs nouveaux maîtres, domination fort douce, quoi qu'on en ait dit, et dans laquelle elles trouvaient de grands avantages pour leur commerce. Rien ne faisait donc pressentir une révolte. Aussi bien le mouvement vint-il non du peuple, mais d'un seul ambitieux, du tyran de Milet, *Aristagoras*, qui, trompé dans ses calculs, souleva Milet d'abord, puis toutes les cités ioniennes.

Guerre de l'Insurrection ionienne. — On ne pouvait songer à soutenir seul la guerre contre les forces du Grand Roi, et il fallait se faire des alliés. Aristagoras se rendit d'abord à Sparte. Le roi Cléomène, bouillant cependant et aventureux, refusa net quand il apprit qu'il ne fallait pas moins de trois mois pour se rendre à la capitale des Perses.

Le Milésien fut plus heureux à Athènes, où le peuple était encore irrité de la sommation d'Artapherne. On décréta à l'instant l'envoi de vingt vaisseaux.

Guidés par Aristagoras, les Ioniens et leurs alliés se dirigèrent sur *Sardes*, capitale de l'Asie Mineure. La ville, enlevée par un hardi coup de main, fut livrée aux flammes, et dans l'incendie disparut le temple de Cybèle, fort vénéré dans le pays. Ce sacrilège ranima l'ardeur des Lydiens. Ils fondirent en désespérés sur les assiégeants, en tuèrent un grand nombre et forcèrent le reste à se retirer sans gloire ni butin (500).

Ruine de l'Ionie. — Les Athéniens étaient rentrés dans leurs foyers. Abandonnés de leurs alliés, les Ioniens, trop avancés pour reculer, continuèrent la lutte ; mais ils n'empêchèrent point les Perses d'arriver jusque sous les murs de Milet. Le sort de l'Ionie dépendait de cette ville; pour la sauver, on risqua une grande bataille navale. Elle fut perdue.

Vainqueurs, les Perses mirent aussitôt le siège devant Milet. Prise d'assaut, Milet fut réduite en cendres; le temple d'Apollon, qui renfermait d'innombrables richesses, fut pillé et livré aux flammes. Tous les hommes pris les armes à la main furent égorgés; les autres, avec les femmes et les enfants, réduits en esclavage, furent déportés à l'embouchure du Tigre, et Milet *se trouva vide de Milésiens*. Les autres villes de l'Ionie et de l'Hellespont eurent le même sort. L'histoire de l'Ionie avait pris fin pour toujours, et la vengeance des Perses était complète (494).



Monnaie de Milet, tête d'Apollon.

PREMIÈRE EXPÉDITION. — **Désastre du mont Athos** (492). — « Maître, souviens-toi des Athéniens, » tel est le cri qu'un esclave poussait trois fois à chaque repas

sur l'ordre du Grand Roi. Les insurgés d'Ionie étaient punis; il restait maintenant à châtier leurs complices.

Mardonius, gendre du roi, fut mis à la tête de l'expédition. Mais comme sa flotte prenait le large pour tourner le mont Athos, elle fut surprise par un épouvantable ouragan qui jeta sur la côte, où ils se brisèrent, trois cents navires, et fit périr vingt mille hommes. Mardonius fit retraite avec toutes ses forces et retourna en Asie.

Deuxième expédition. — **Marathon** (490). — Darius ne se laissa point abattre par ce premier échec. Il envoya des hérauts à toutes les cités de la Grèce pour leur demander, en signe de soumission, la terre et l'eau. Sparte et Athènes, au mépris du droit des gens, firent périr les ambassadeurs. La guerre recommença.

Darius fit réunir sur les côtes de la Cilicie six cents galères, et, de plus, de gros vaisseaux de transport pour chevaux et cavaliers. L'effectif total des troupes qui s'embarquèrent s'élevait, dit-on, à dix mille cavaliers et cent mille fantassins. Cette magnifique armée fut confiée à deux généraux expérimentés, *Datis* et *Artapherne*.

Partie de Samos, la flotte, au lieu de longer le continent comme la première fois, cingla droit vers l'Eubée. De cette île, les Perses firent voile vers l'Attique. Guidés par le traître Hippias, ils débarquèrent dans la plaine de *Marathon*, où leur cavalerie pourrait manœuvrer avec aisance. Athènes n'est qu'à sept heures de Marathon. Dès qu'on apprit l'arrivée de l'ennemi, on dépêcha en toute hâte un courrier à Sparte, et en attendant on décréta la levée en masse des citoyens. Il s'en trouva dix mille de disponibles. Dix stratèges ou généraux furent élus; parmi eux on remarquait *Miltiade*. Cette petite troupe d'élite se dirigea vers le point du territoire menacé, où elle fut rejointe par mille Platéens venus de plein gré combattre l'ennemi commun.

Bataille de Marathon (490). — Les Athéniens étaient partis sans plan arrêté, et quand on se trouva en face des Perses, l'agitation fut grande. Miltiade voulait qu'on livrât immédiatement bataille pour profiter

des excellentes dispositions de l'armée. Après quelques hésitations, malgré l'énorme inégalité du nombre, on se rangea à son avis. Bien plus, les généraux, sur la proposition d'Aristide, dérogeant à l'usage qui voulait qu'ils exerçassent à tour de rôle chacun un jour le commandement, cédèrent leur droit à Miltiade, qui put ainsi prendre à son aise toutes ses mesures. Il rangea ses troupes sur les hauteurs du Pentélique, qui bornent à l'ouest la plaine de Marathon, de manière à couvrir le chemin d'Athènes.

Les deux armées restèrent plusieurs jours tranquillement en présence. Le 12 septembre au matin, elles s'ébranlèrent. Les Athéniens descendirent lentement, en silence, des hauteurs qu'ils occupaient; puis tout à coup, quand ils furent à quinze cents pas de l'ennemi, poussant le cri de guerre, ils s'élancèrent à toute vitesse. Avant que les Perses eussent le temps de se reconnaître, les Grecs engageaient une lutte corps à corps où tous les avantages étaient pour eux. Après un combat acharné, les Perses, enfoncés, regagnèrent précipitamment leurs vaisseaux et se rembarquèrent. Ils laissaient dans la plaine un riche butin et six mille quatre cents morts. Les Athéniens avaient perdu deux cents hommes.

Vaincus sur terre, les Perses essayèrent de prendre leur revanche sur mer. La flotte se hâta de doubler le cap Sunium, afin de surprendre *Phalères*, qui était alors le port d'Athènes. Mais les héros de Marathon avaient deviné la manœuvre. Sans prendre le temps de se reposer, ils coururent vers Athènes, et lorsque la flotte parut devant Phalères, les Perses virent en face d'eux leurs vainqueurs de la veille prêts à recommencer la lutte. Ils virèrent de bord et rentrèrent chez eux.

On ensevelit sur le champ de bataille même de Marathon les soldats tombés pour la patrie. Des stèles transmirent leurs noms à la postérité, et chaque année un sacrifice solennel leur fut offert comme à des héros.

Malheurs et mort de Miltiade. — Le vainqueur de Marathon compromit sa gloire dans une expédition contre Paros, qui aboutit à un échec humiliant. Cité

devant le tribunal du peuple, il se vit condamner à une amende de cinquante talents, près de trois cent mille francs. La guerre l'avait presque ruiné; il ne put payer cette somme et mourut en prison, déchu de tous ses honneurs.

RÉSUMÉ

Les guerres médiques (500-449) s'ouvrent par l'insurrection des villes ioniennes des côtes de l'Asie Mineure contre le roi de Perse et par l'incendie, avec l'aide des Athéniens, de la ville de Sardes (500). Le Grand Roi, Darius, détruit Milet, ruine toutes les villes ioniennes d'Asie (494), puis envoie son gendre Mardonius châtier les Athéniens. Sa flotte se brise dans une tempête contre le mont Athos (492). Une seconde expédition, conduite par Datis et Artapherne, aboutit à la défaite de *Marathon* (490).

CHAPITRE II

SECONDE GUERRE MÉDIQUE (480-449)

SOMMAIRE

Préparatifs des Athéniens et des Perses. — Les Thermopyles. — Artémisium. — Salamine (20 sept. 480). — Platées, Mycale (sept. 479). — Derniers événements. — Fin des guerres médiques (449). — L'hégémonie d'Athènes substituée à celle de Sparte. — Fin de Pausanias et de Thémistocle.

Préparatifs des Athéniens. — Les Athéniens comprirent que la bataille de Marathon n'était que le prélude de luttes nouvelles où ils auraient à combattre des forces bien plus nombreuses. Leur bonne fortune voulut qu'à ce moment parût un homme dont le génie était à la hauteur des circonstances. Cet homme se nommait *Thémistocle*, chef du parti populaire, qui avait pour devise : « guerre aux Perses ». Thémistocle était le premier à reconnaître qu'il manquait à Athènes deux choses : *un port* et *une flotte* : il se chargea de lui donner l'un et l'autre.

Le port était tout trouvé, mais personne ne l'avait remarqué avant Thémistocle. Au sud-ouest d'Athènes s'allonge la presqu'île rocheuse du *Pirée*, qui forme un vaste abri naturel, facile à fermer du côté de la mer. Nommé archonte en 493, Thémistocle avait fait décider la construction du port du Pirée, destiné à remplacer la rade ouverte de Phalères. Les travaux étaient commencés quand l'expédition de 492 arrêta tout; ils furent repris et achevés seulement après les victoires sur Xercès.

La création d'une flotte était indispensable. La lutte contre les forces écrasantes des Perses devenait trop inégale sur terre : il fallait la porter sur mer. Là les ennemis seraient obligés de combattre sur un élément qu'ils connaissaient peu, et qui était familier aux Grecs. Le plan de Thémistocle était d'arriver à une flotte de deux cents vaisseaux de guerre. Pour réaliser ces travaux gigantesques, il fallait des ressources considérables : Thémistocle les trouva dans les mines d'argent du Laurium, jusque-là exploitées au profit des citoyens, et dont il eut l'adresse de faire verser les revenus dans le trésor public. Ces divers travaux suscitèrent une vive opposition de la part du parti aristocratique et du chef de ce parti, *Aristide*, dit *le Juste*, citoyen d'ailleurs entièrement dévoué à sa patrie et qui s'était vaillamment conduit à Marathon. La lutte devint si vive, qu'il fallut que l'un des deux rivaux disparût. Le parti de Thémistocle fit appliquer la loi de l'ostracisme au plus vertueux des Athéniens, qui s'éloigna en priant les dieux de ne pas faire que sa patrie eût à regretter son exil.

Préparatifs des Perses. — Darius ne pouvait se résoudre à s'avouer vaincu; il résolut de mettre sur pied une armée telle, que toute résistance devînt impossible. Les préparatifs étaient terminés et il se disposait à franchir l'Hellespont, quand il mourut tout à coup en 485, après trente-six ans d'un règne sage, humain, fort occupé, et qui ne manqua pas de gloire.

Le successeur de Darius était Xercès, prince d'un extérieur imposant, d'une grande beauté, mais vain et inconstant. Bien que personnellement il n'eût pas d'en-

vie belliqueuse, il se laissa entraîner à la guerre par des conseillers intéressés, surtout par sa mère, fille du grand Cyrus, l'ambitieuse Atossa. Une expédition ordinaire ne suffisait plus : le roi voulait une marche triomphale, qui éblouît les peuples vaincus ; pour la victoire, il ne lui venait même pas à l'esprit d'en douter. Une armée innombrable fut réunie, où se confondaient toutes les nations les plus diverses d'armes, de langage et de costumes. En vain les sages faisaient-ils observer que ces armements excessifs, loin d'assurer le succès, ne faisaient que le compromettre. Ils ne furent pas écoutés, et l'on se dirigea vers l'Hellespont. Un pont de bateaux fut jeté sur le détroit ; la tempête l'ayant rompu, le Grand Roi ordonna de fouetter la mer, commanda de décapiter les ingénieurs, et fit rétablir le passage. Enfin, pour n'avoir point à doubler le mont Athos, qui n'a pas cessé d'être redouté, on creusa dans l'isthme un canal dont les restes se voient encore de nos jours.

L'armée mit sept jours pour défiler sur l'Hellespont. Quand elle fut sur la rive européenne, on compta huit cent mille fantassins, quatre-vingt mille cavaliers, quantité de chars de guerre et une foule de chameaux montés. La flotte, composée de Phéniciens, de Syriens, d'Égyptiens, de Cypriotes, etc., comprenait plus de douze cents trirèmes ; si on y ajoute les vaisseaux de transport et les bateaux de moindre importance, on arrive au chiffre de trois à quatre mille voiles.

Longeant la côte de la Thrace, l'armée et la flotte s'avancèrent jusqu'au golfe Thermaïque (aujourd'hui de Salonique) sans incident. La Thessalie était ouverte : l'armée de terre, poussant devant elle, parut à l'entrée des *Thermopyles*. Les Barbares étaient aux portes de la Grèce, et la lutte allait recommencer.

Les Thermopyles. — On appelle *Thermopyles* la route unique conduisant de Thessalie dans la Grèce centrale. Ce passage, aujourd'hui fort élargi par les alluvions que charrie le Sperchius, était alors étroitement resserré entre les contreforts de l'Œta et les eaux du golfe Maliaque : c'est à peine si un char pouvait y circu-

ler. Son nom, qui signifie *Portes chaudes*, lui vient des sources thermales qui jaillissent en abondance du pied de la montagne. Xercès s'attendait à trouver massées aux Thermopyles toutes les forces de la Grèce; il n'en était rien. Les Hellènes n'avaient pas eu la sagesse d'étouffer les haines ou les jalousies qui divisaient les cités et de s'unir tous pour la défense de la patrie commune.

Le Grand Roi ne trouva aux Thermopyles que trois cents Spartiates commandés par leur roi *Léonidas*, et sept cents Thespiens : Athènes se réservait pour la mer. Il crut que les Grecs n'oseraient pas se mesurer avec lui, et quatre jours il resta inactif, attendant leur retraite. Le cinquième jour enfin, il fit avancer ses troupes. L'avantage du nombre ici était nul, et celui des armes était du côté des Grecs. Deux jours durant, du matin au soir, les Mèdes, marchant à une mort certaine, vinrent se briser avec un sang-froid admirable contre le bataillon ennemi. Xercès, qui d'une hauteur assistait au combat, voyant le sang de ses meilleurs soldats couler à flots, jugea inutile de lancer de nouvelles masses, et songea à tourner le passage.

Un homme du pays, le traître *Éphialte*, s'offrit à lui servir de guide. A la première nuit un détachement de Perses, montant à travers les forêts de chênes, gravit en silence les hauteurs qui dominent le défilé. Comme le jour parut, les Barbares atteignaient le sommet; ils se hâtèrent de redescendre pour tomber sur les derrières des Spartiates.

Léonidas comprit qu'il était perdu. Il se prépara à vendre au moins chèrement sa vie. Rangeant ses troupes en groupe compact, il attendit de pied ferme les ennemis, qui tombèrent en foule. Quand leurs armes furent brisées, ces héros combattirent avec les mains et les dents. Ils succombèrent enfin tous jusqu'au dernier sous le nombre; les Thespiens périrent héroïquement avec eux. A la place où tomba Léonidas, on érigea un lion et un tombeau avec cette inscription : « Étranger, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. »

Artémisium. — Le jour même où Léonidas mourait aux Thermopyles, la flotte grecque se mesurait pour la première fois avec la flotte perse dans les eaux d'*Artémisium*, sur la côte septentrionale de l'Eubée. Le combat, interrompu par un orage affreux, dura trois jours. Finalement le champ de bataille resta aux Hellènes.

Cette satisfaction fut le seul avantage que les Grecs retirèrent de trois journées de lutte. Leurs vaisseaux avaient été si maltraités, que la retraite fut mise en délibération. Toute hésitation cessa quand on reçut la nouvelle que les Thermopyles étaient forcées. On partit sans retard, et, à la prière des Athéniens, la flotte des alliés vint mouiller dans les eaux de Salamine.

Salamine. — Les Thermopyles une fois forcées, Xercès marcha sur Athènes, dont les habitants furent en proie à une inexprimable anxiété. La résistance apparaissait clairement impossible. Dans cette extrémité, Thémistocle ouvrit un avis de salut. L'oracle de Delphes, consulté, avait répondu : « Fuyez! tournez le dos aux cavaliers et aux fantassins innombrables. Jupiter consent qu'un mur de bois vous soit un inexpugnable rempart. O divine Salamine! que tu seras funeste aux enfants de la femme! » Thémistocle persuada à ses compatriotes que le mur inexpugnable dont parlait l'oracle était leurs vaisseaux, et les détermina, non sans peine, à quitter leurs foyers. Chargés de tout ce qu'ils pouvaient emporter de leurs biens, les Athéniens sortirent en pleurant de la ville qu'ils n'espéraient plus revoir, et se réfugièrent les uns sur les vaisseaux où ils offrirent leurs services comme soldats ou rameurs, les autres à Salamine, qu'un bac reliait avec l'Attique; d'autres enfin à Égine, à Trézène, où ils furent traités avec beaucoup d'humanité et d'égards.

La flotte rassemblée à Salamine était plus nombreuse que celle qui avait combattu à Artémisium. Elle comptait près de quatre cents vaisseaux. Mais les chefs n'étaient pas d'accord. Soudain arriva la nouvelle que les Barbares venaient d'occuper Athènes, où ils dévastaient

toutes choses. La citadelle et les temples de l'Acropole étaient en flammes. Cette nouvelle, jointe à l'apparition de l'innombrable flotte perse, qui après avoir doublé le cap Sunium entra dans le port de Phalères, en vue d'Athènes, jeta une telle terreur parmi les alliés, qu'ils résolurent de partir à l'instant et de se retirer devant l'isthme de Corinthe. Leur retraite était la ruine de l'Attique, qui fournissait elle seule plus de la moitié de la flotte. Exaspéré, Thémistocle fit avertir secrètement Xercès que les Grecs, saisis de crainte, se préparaient à fuir. Craignant de les voir s'échapper, Xercès prit à l'instant ses dernières dispositions et cerna les Grecs. Il fallut, bon gré, mal gré, combattre à Salamine.

Bataille de Salamine (20 sept. 480). — La flotte des alliés se trouvait adossée à l'île de Salamine et rangée dans la baie demi-circulaire qui s'ouvre en face de l'Attique. Les vaisseaux perses, appuyés sur le rivage de l'Attique, où se trouvait l'armée de terre, étaient au nombre de mille; mais l'étroit espace dans lequel ils avaient à se mouvoir ne leur permit pas de se déployer et de combattre tous. Derrière la flotte, sur une colline, s'élevait le trône aux pieds d'argent du Grand Roi, qui pouvait embrasser du regard tout le théâtre où allait se dérouler ce grand drame.

La bataille se livra le 20 septembre 480. Les vaisseaux grecs reculèrent presque tous au premier choc. Toutefois ils gardèrent la proue tournée vers l'ennemi. Ils se lancèrent bientôt en avant, et la mêlée devint générale. Les Barbares combattirent avec vaillance. Mais ils étaient gênés par leur nombre même; leurs lourds vaisseaux manœuvraient avec peine, de plus ils combattaient sans intelligence, sans ordre, sans plan. Au bout de quelques heures la bataille était perdue pour les Perses, et leurs vaisseaux, qui n'avaient point péri, reculèrent vers Phalères, où ils trouvèrent un abri.

La victoire des Grecs était brillante, mais il s'en fallait qu'elle fût complète. Les Perses n'avaient perdu que deux cents vaisseaux sur mille, et les pertes des vainqueurs étaient, en proportion, aussi sérieuses que

celles des vaincus; aussi les Grecs s'attendaient-ils à un second combat. Le combat n'eut pas lieu et la victoire des alliés se trouva complète par la lâcheté personnelle du Grand Roi. Xercès eut peur que les vaisseaux victorieux ne courussent à l'Hellespont pour lui fermer le retour. Laissant donc à son beau-frère Mardonius trois cent mille hommes, il reprit le chemin de l'Asie avec le reste de ses forces et sa flotte.

Bataille de Platées (sept. 479). — Mardonius, après avoir ravagé sans pitié une seconde fois l'Attique, incendié de nouveau Athènes, renversé ce qui était encore debout de ses remparts, de ses maisons et de ses temples, se retira dans la Béotie, dont la capitale, Thèbes, faisait lâchement cause commune avec l'étranger. Ses trois cent mille hommes s'y rencontrèrent à Platées avec cent dix mille Grecs environ, que commandait Pausanias, neveu de Léonidas. La mêlée y fut extraordinairement sanglante. Les Barbares ne montrèrent ni moins de courage ni moins de vigueur que les Hellènes. Ce ne fut que lorsqu'ils virent tomber leur vaillant chef Mardonius qu'ils lâchèrent pied et prirent la fuite.

Le combat recommença dans le camp, où avaient couru les fuyards. Les Spartiates, arrivés les premiers, ne purent rien contre le retranchement. Il fallut attendre Aristide et ses Athéniens, qui, plus habiles aux sièges, forcèrent l'enceinte. Une fois la brèche ouverte, les Barbares, pris d'une morne résignation, se laissèrent égorger sans résistance. On n'eut plus qu'à tuer, et des trois cent mille Perses, quarante mille à peine échappèrent. Les Thébains combattirent contre les Grecs avec un courage qui tenait de la fureur; quand ils virent la bataille perdue, ils se retirèrent en bon ordre derrière les remparts de leur ville, dont ils fermèrent les portes. Assiégés, ils durent livrer les principaux chefs du parti perse, qui périrent de la main du bourreau.

Bataille de Mycale (fin sept. 479). — Le jour même de la bataille de Platées, les Perses étaient vaincus sur les côtes d'Ionie, au promontoire de *Mycale*. Ainsi la fortune du Grand Roi sombrait partout.

Derniers événements. — L'invasion étrangère était arrêtée et la Grèce sauvée. L'Ionie n'avait point cependant recouvré son indépendance. La guerre continua donc, d'abord sous la direction de Pausanias et des Spartiates, puis sous celle de Cimon et des Athéniens.

Au printemps de 476, Pausanias, à la tête d'une flotte d'environ cent vaisseaux spartiates, athéniens et ioniens, fit une descente dans l'île de Cypre, dont la possession permettait de couper les relations par mer de la Perse avec la Phénicie et l'Égypte, d'où le Grand Roi tirait la plus grande partie de sa flotte. En peu de mois plus de la moitié de l'île fut conquise. Mais comme les vents contraires allaient venir, on fit voile pour la Propontide, où l'on attaqua la forte place de *Byzance*. Les Perses y avaient enfermé de grands trésors et en avaient fait leur quartier général. Surprise, la ville fut emportée, et un butin immense tomba aux mains des vainqueurs.

C'était trop de bonheur à la fois pour Pausanias. Il devint fastueux, arrogant, si bien que les alliés ne voulurent plus de son commandement. *Cimon*, fils de Miltiade, dirigea désormais la guerre.

Un armement considérable fut dirigé vers les côtes de l'Asie Mineure. Cimon trouva la flotte ennemie mouillée dans la mer de Pamphylie, à l'embouchure de l'*Eurymédon*. Malgré leur supériorité, les Perses, voulant éviter la bataille, entrèrent dans le fleuve. Le général athénien les y poursuivit, les contraignit au combat et remporta sur eux une victoire complète. Une flotte phénicienne de quatre-vingts vaisseaux venait rejoindre la flotte perse. Cimon courut à sa rencontre et la dispersa (465). Ne trouvant plus d'ennemis, il cingla alors vers le nord, et alla chasser les Perses de la Chersonèse, ancien domaine de ses ancêtres.

Fin des guerres médiques (449). — Xercès périt assassiné l'année suivante. Sous son jeune successeur, *Artaxercès*, on n'a guère à relever qu'une expédition malheureuse faite en 460 par les Athéniens pour aider l'Égypte révoltée contre les Perses; puis onze ans plus

tard une tentative de revanche par Cimon. Le général athénien mourut en route. Mais ses troupes honorèrent sa mort par une victoire remportée sur la flotte phénicienne au service des Perses sur les côtes de Cypre (449). Les hostilités cessèrent ensuite, soit qu'il y ait eu réellement, comme on le dit d'ordinaire, une paix conclue entre Artaxercès et les Athéniens (ce serait la paix dite *de Cimon*), soit que, sans conclure de traité, le Grand Roi ait renoncé à une lutte qui n'avait donné à sa maison que des déboires. Une chose certaine, c'est que les villes ioniennes d'Asie Mineure délivrées par la victoire de l'Eurymédon demeurèrent libres, et que les flottes du Grand Roi ne reparurent plus dans la mer Égée.

Substitution de l'hégémonie athénienne à l'hégémonie spartiate. — Les guerres médiques eurent un résultat plus important que l'humiliation du puissant empire des Perses et la délivrance des cités ioniennes : à leur suite, par contre-coup, l'*hégémonie sur la Grèce passa de Sparte à la ville d'Athènes.*

Quand s'ouvrirent les guerres médiques, le premier rang dans la Grèce appartenait incontestablement à Sparte. Athènes elle-même ne songea pas à lui disputer le commandement suprême. A Artémisium, à Salamine, à Platées, à Mycale, c'étaient des généraux spartiates qui avaient la direction de la guerre. Il eût paru juste qu'Athènes eût commandé sur mer, puisqu'il y avait en sa faveur, pour le nombre des vaisseaux fournis par chaque État une disproportion énorme. Mais les alliés, habitués au commandement de Sparte, auraient difficilement obéi à une autre ville.

La guerre contre l'étranger modifia profondément la situation des deux États. Mise à la tête de la défense nationale par la confiance des Grecs, Sparte n'avait montré ni résolution, ni grandeur, ni patriotisme. Pour la bataille de Marathon, ses soldats étaient arrivés le lendemain de la victoire. Pour les Thermopyles, au lieu de se porter en avant avec des masses imposantes qui auraient pu écraser d'un seul coup l'invasion, elle s'était contentée d'envoyer Léonidas et quelques braves. Les

Thermopyles forcées, les Spartiates s'étaient hâtés de rentrer chez eux, abandonnant aux ravages de l'ennemi l'Attique et tout le reste de la Grèce. Des grandes victoires qui avaient sauvé la Grèce, Sparte ne pouvait revendiquer que la moindre part : rien de Marathon, presque rien de Mycale, peu de chose de Salamine. Le peuple qui avait vraiment sauvé la Grèce, c'était donc, non les Spartiates, mais les Athéniens. C'étaient eux qui avaient fait le plus d'efforts et qui avaient le plus souffert de la guerre. C'étaient eux aussi qui en sortaient avec le plus de gloire et le plus de prestige.

L'éclat de leurs services, le commandement dur et hautain du roi de Sparte Pausanias, la trahison de ce même roi qui noua des intrigues avec les Perses après les avoir vaincus, détachèrent insensiblement les alliés de Sparte et les groupèrent autour d'Athènes, qui par la *confédération de Délos* reçut le commandement des forces militaires de toutes les villes grecques, sauf le Péloponèse, resté fidèle à Sparte (475).

Fin de Thémistocle et de Pausanias. — Le vainqueur de Marathon, Miltiade, était mort en prison. Le vainqueur de Salamine, Thémistocle, le vainqueur de Platées, Pausanias, eurent une fin encore plus malheureuse. Poursuivi à la fois par la haine d'Athènes et de Sparte, qu'irritaient ses allures fastueuses et hautaines, sa politique cassante, Thémistocle s'était vu contraint de demander un asile au Grand Roi, à qui il avait fait plus de mal que personne. Artaxercès le combla d'honneurs, de richesses, et l'établit seigneur de Magnésie. L'exilé y mourut en 461, juste à temps peut-être pour échapper au déshonneur de porter, sur l'invitation de son bienfaiteur, les armes contre sa patrie.

Pausanias de son côté, enflé par ses victoires, avait aspiré à devenir le maître absolu non seulement de Sparte, mais de toute la Grèce. Il avait noué des intrigues avec le Grand Roi et demandé la main de sa fille. Découvert, pour échapper au supplice il courut se réfugier dans le temple de Minerve. Par respect pour le sanctuaire, on ne l'enleva point de force, mais on mura les portes et on

laissa à la faim le soin de faire justice du coupable. Quand il fut près de rendre le dernier soupir, on le tira du temple afin que son cadavre ne souillât point le sol sacré (467).

RÉSUMÉ

Darius est mort en 485, avant d'avoir pu prendre sa revanche de la défaite de Marathon. Son fils Xercès prépare une immense expédition. Il écrase le roi de Sparte, Léonidas, aux *Thermopyles*, et dévaste l'Attique. Mais sa flotte, après un combat indécis à *Artémisium*, est vaincue dans une grande bataille par Thémistocle à *Salamine* (20 sept 480). Xercès s'enfuit, laissant trois cent mille hommes à son beau-frère Mardonius, qui est vaincu lui-même à *Platées*, en Béotie, par Pausanias et Aristide (sept. 479). Le même jour une flotte perse est battue au promontoire de *Mycale*, sur les côtes de l'Asie Mineure.

La guerre mollit ensuite. Pausanias, après la conquête de la moitié de l'île de Chypre et la prise de *Byzance* (476), est remplacé par l'Athénien Cimon, fils de Miltiade, le vainqueur de Marathon. Cimon remporte deux victoires le même jour en Pamphylie à l'embouchure de l'*Eurymédon*, sur la côte de l'Asie Mineure (465). Une expédition en Égypte échoue (460). Cimon, chargé de prendre la revanche, meurt en route. Ses troupes battent une flotte de Phéniciens et de Ciliciens (449). Le Grand Roi fait la paix dite *de Cimon*.

Les guerres médiques, outre la délivrance des cités ioniennes, ont pour résultat de faire passer l'hégémonie de la Grèce, de Sparte, qui avait montré dans la résistance au Grand Roi beaucoup de mollesse et d'égoïsme, à Athènes, qui s'était vaillamment conduite. Toute la Grèce, sauf le Péloponèse, se groupe autour d'Athènes par la *confédération de Délos* (475).

Après Miltiade, Thémistocle et Pausanias ont une fin malheureuse, l'un en 461, l'autre en 467.

CHAPITRE III

ATHÈNES SOUS PÉRICLÈS

SOMMAIRE

I. Démocratie athénienne sous Périclès. — Ses progrès. — Jetons de présence. — Salaires des juges. — Solde. — Éducation.

II. Richesse publique et privée à Athènes. — Agriculture,

industrie, commerce. — Luxe. — Vie facile du peuple. — Sources du revenu athénien.
III. ATHÈNES ET SES MONUMENTS. — Érechtéion ; Parthénon ; Propylées ; Odéon ; théâtre de Bacchus.
IV. ARTS ET LETTRES. — L'architecture et ses trois ordres : dorique, ionique, corinthien. — Sculpture : Myron, Polyclète, Phidias. — Peinture. — Tragédie : Eschyle, Sophocle, Euripide. — Comédie : Aristophane. — Éloquence. — Histoire, etc.
V. LES FÊTES A ATHÈNES. — Les grandes Dionysies. — Les grandes Panathénées. — Les Éleusinies.
VI. L'EMPIRE ATHÉNIEN.
VII. LES TRISTESSES DE PÉRICLÈS.

Les quinze années qui suivirent la fin des guerres médiques sont les plus brillantes de l'histoire d'Athènes. Cette période concorde avec le gouvernement de Périclès.

Périclès. — Fils de Xanthippe, le vainqueur de Mycale, petit-fils de Clisthènes, tenant ainsi par son père à l'illustre famille des Pisistratides et par sa mère à la maison non moins illustre des Alcméonides, Périclès était né quelque temps avant la bataille de Marathon. Son adolescence avait été témoin du double incendie d'Athènes par Xercès et par Mardonius, puis de la victoire de Salamine, suivie de bien d'autres.

Sa jeunesse s'était passée loin des luttes politiques, dans les camps. C'était moins manque d'ambition que nécessité et prudence. Aristide et Cimon dirigeaient alors les affaires, et bien que chefs de la noblesse, leur popularité était telle qu'un jeune homme ne pouvait songer à se faire leur rival. D'ailleurs, l'éclat de sa naissance, une certaine ressemblance dans le visage et dans la voix que les vieillards lui trouvaient avec le tyran Pisistrate, jusqu'à ses manières nobles, graves, réservées, tout excitait contre lui la défiance du peuple. Cependant, après la mort d'Aristide, en 466, Cimon étant sans cesse occupé à des expéditions lointaines, Périclès s'enhardit à se produire sur la scène politique, en se posant comme le champion du parti populaire, dont sa naissance et ses goûts aristocratiques semblaient le tenir forcément éloigné. Il acquit promptement une influence telle qu'en 464 il faisait frapper Cimon d'ostracisme malgré tous ses

services et toute sa gloire. Dès lors, il fut constamment au premier rang.

Périclès était digne de la confiance que lui témoignait Athènes. D'un extérieur imposant, d'une éloquence



Périclès. — Buste au musée Britannique.

irrésistible que ses ennemis eux-mêmes comparaient à la foudre, initié aux secrets de la philosophie ; habile général, probe, désintéressé au point de ne pas augmenter d'une drachme la fortune que lui avait laissée son père ; d'une puissance de travail prodigieuse ; il

avait toutes les qualités de l'homme public qui subjugue par l'ascendant de ses vertus autant que par la force de ses talents. Nul plus que lui n'excellait à conduire le peuple, à l'amener à ses fins par la seule voie de la persuasion. Nul n'avait fait davantage pour le peuple, mais en restant dans les limites sinon toujours de la prudence, du moins de la justice et de la légalité. Ses services et sa vertu lui permettaient de braver avec autorité les passions populaires, et de leur imposer silence quand la force de la raison ne suffisait pas à les faire taire. C'est ainsi que, dans une république, un homme, qui ne fut jamais que *stratège* ou général dans sa tribu, exerça un pouvoir souverain.

I. — Démocratie athénienne sous Périclès. — Éducation.

La démocratie était complètement maîtresse à Athènes depuis le décret d'Aristide (vers 478), qui avait supprimé toute distinction entre les diverses classes des citoyens, et depuis les lois d'Éphialte (vers 460), qui mettaient entièrement la justice entre les mains des jurés.

Tout Athénien était mêlé à la vie publique, où il avait à la fois des droits à exercer et des devoirs à remplir. *Soldat*, il était astreint au service militaire, qui commençait à dix-huit ans et ne finissait qu'à soixante. *Citoyen*, il devait le service civil, qui comprenait l'assistance à l'assemblée trois fois par mois, puis, suivant les chances du sort ou de l'élection, l'exercice des fonctions de sénateur, d'archonte, de stratège, surtout de *juge*. Sur quinze mille citoyens, cinq mille étaient désignés au commencement de l'année pour siéger dans les tribunaux. Chaque matin, à part les jours de fête et d'assemblée publique, mille cinq cents juges se rendaient à leurs locaux respectifs. C'était une véritable armée, et toute la ville ressemblait alors à un vaste camp de justice.

Salaires. — Avec des occupations publiques si con-

sidérables, il devenait difficile aux pauvres de gagner leur pain de chaque jour. Une indemnité leur fut donc allouée. Cette indemnité fut d'abord d'une obole (0 fr. 16), mais elle fut ensuite portée à trois oboles sous Cléon pendant la guerre de Péloponèse : ce fut le *triobole*. Les sénateurs reçurent également des jetons de présence ainsi que les membres de l'assemblée. Enfin la solde fut établie d'une façon régulière par Périclès pour le temps du service.

Éducation. — L'éducation était une préparation à cette vie publique dont chaque citoyen devait avoir sa part. Élevé par ses parents, à dix-huit ans le jeune Athénien cessait d'appartenir à sa famille. L'État le prenait pour l'introduire dans ses écoles. Là il subissait une espèce de noviciat préparatoire à la vie publique qu'il allait bientôt aborder. Ce noviciat durait deux ans, et l'instruction qu'on y donnait était aussi variée que les nombreuses charges auxquelles le jeune homme pouvait être appelé plus tard. Le programme comprenait des exercices littéraires et scientifiques, tels que la grammaire, l'étude des poètes, la philosophie, la géométrie, l'étude du culte, l'étude des arts, surtout de la musique ; enfin des exercices corporels.

L'entrée dans les écoles était une date mémorable pour le jeune Athénien ; il recevait une cuirasse avec des armes et devenait à la fois *majeur*, *soldat* et *citoyen*. En temps de paix, les jeunes gens faisaient la police dans l'Attique ; en temps de guerre, ils formaient la réserve de l'armée active.

II. — Richesse privée et publique à Athènes.

Richesse privée. — A Athènes, tous les citoyens, hommes d'État, généraux, orateurs, philosophes, aussi bien que les simples artisans ou les laboureurs, travaillaient à augmenter leur fortune. Loin de passer, comme à Sparte, pour un privilège et une vertu, l'oisiveté était estimée ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire un vice et un déshonneur. Celui qui par son industrie accroissait le

bien de sa maison croyait faire acte de bon citoyen, parce que la richesse de l'État repose évidemment sur la richesse des particuliers.

La richesse privée fut grande à Athènes sous Périclès. Trois sources principales l'alimentaient : l'*agriculture,* l'*industrie*, le *commerce.*

L'**agriculture**, en dépit du sol stérile de l'Attique, à force de soins, donnait de beaux produits en blés, en miel, en vins et surtout en huile.

L'**industrie** embrassait tous les métiers : foulons, corroyeurs et cordonniers, ouvriers sur métaux, armuriers, ouvriers en poteries, etc. Les métaux travaillés, les cuirs, les lampes, les ustensiles de toute sorte et principalement les vases en terre cuite, étaient fort recherchés. Les articles d'Athènes se répandirent sur toutes les côtes de la mer Intérieure, — aujourd'hui Méditerranée, — et remontèrent même le Nil jusqu'en Éthiopie.

Le **commerce** achevait d'enrichir Athènes. — Thémistocle avait fait du Pirée la première place de guerre de la Grèce : Périclès en fit *l'entrepôt de toute l'Hellade.* Pour atteindre ce but, il ne recula ni devant la dépense, construisant des bassins, des magasins et des docks, ni devant certaines mesures violentes et arbitraires qui devaient concentrer au Pirée le commerce maritime des cités grecques. Le Pirée put rivaliser avec les opulentes cités phéniciennes du Tyr, de Sidon et de Carthage. Il fut le centre où vinrent aboutir toutes les richesses de la Méditerranée et du Pont-Euxin.

Le luxe à Athènes. — Tant de richesses ne pouvaient manquer d'altérer la simplicité des vieilles mœurs. En dépit des lois somptuaires de Solon, le luxe se glissa et se développa rapidement dans l'ameublement, dans les habits et dans les repas. Le riche qui voyait l'or éclater partout dans les monuments publics en voulut voir aussi dans sa demeure. Il en mit également sur ses habits, devenus amples suivant la mode ionienne, faits de lin ou d'étoffes précieuses. Le luxe des cheveux et

l'élégance des parures n'étaient point chose particulière aux femmes : des hommes aussi sur ce point se plaisaient à braver l'opinion publique. Enfin la table des riches commença à se couvrir de mets rares, de vins fins. C'était la coutume après le repas d'offrir aux invités le divertissement de joueuses de flûte, de danseuses, de bouffons, de faiseurs de tours et même de drames.

Les riches Athéniens étaient dans l'abondance, et les gens du peuple n'avaient point à souffrir. Toutes les mesures avaient été prises pour leur assurer la vie à bon marché. Les denrées étaient à si bas prix, que trois oboles (0 fr. 48) suffisaient à faire vivre un homme du peuple. — Ce n'était pas assez du nécessaire : il fallait que tous, même les indigents, pussent prendre part aux réjouissances publiques. Un des plaisirs les plus goûtés étaient les représentations dramatiques données pendant les *Dionysies*, ou fêtes de Bacchus. Pour les rendre accessibles à tous les citoyens, on alloua aux pauvres une indemnité représentant le droit d'entrée, soit deux oboles (0 fr. 32). En outre, quand la cité, dans les circonstances solennelles, offrait aux dieux des hécatombes, le peuple avait l'occasion de se régaler de la viande des sacrifices dans de grands banquets gratuits.

Richesse publique. — Il serait téméraire de fixer un chiffre pour les revenus publics. Ce que l'on peut dire, c'est qu'après les énormes dépenses faites par Périclès il restait encore dans le trésor une fort belle épargne.

Les principales sources du revenu athénien étaient les suivantes :

1° Le produit des domaines de l'État, forêts, pâturages, terres labourables, salines, maisons, mines surtout. Les mines d'argent du Laurium pouvaient rapporter quarante talents. Hors de l'Attique, les mines d'or du Pangée, et celles de Scapté-Hylé en Thrace, bien plus riches, rapportaient ensemble deux à trois cents talents. — 2° Les amendes, frais de justice, confiscations. — 3° Les douanes, les redevances du marché. — 4° Les patentes payées par les étrangers domiciliés à Athènes.

— 5° Les tributs des alliés, qui alimentaient la caisse fédérale. Sous Périclès ils furent portés de quatre cent soixante talents à six cents, et ce chiffre devait être doublé plus tard.

Les citoyens d'Athènes ne payaient pas l'*impôt direct*, mais seulement des contributions *indirectes*, qui paraissaient légères et que tout le monde acquittait volontiers. Les riches étaient tenus de fournir aux dépenses soit ordinaires, soit extraordinaires nécessitées par les spectacles, les jeux publics, les banquets sacrés, les ambassades aux sanctuaires étrangers, et surtout la construction et l'équipement des vaisseaux.

III. — Athènes et ses monuments.

Athènes, avant Périclès, n'était point une belle ville. Pendant les deux invasions de Xercès et de Mardonius tout avait été brûlé et saccagé. Quand les Athéniens rentrèrent dans leur ville dévastée, leur premier soin fut d'en reconstruire les remparts. Quant aux maisons, elles furent relevées à la hâte, avec la précipitation que mettent à bâtir des gens qui n'ont point d'abri. Athènes fut jetée sans ordre et sans plan, avec des rues étroites et tortueuses, des maisons en bois ou en briques crues, presque sans ouvertures au dehors. Reconstruire Athènes à nouveau était impossible. On corrigea l'irrégularité de ses rues et la pauvreté relative de ses maisons par le nombre et la magnificence de ses monuments publics.

Cimon avait déjà fait beaucoup pour elle. Ses nombreuses expéditions, toujours heureuses, avaient mis entre ses mains d'immenses trésors ; il les fit servir non à sa fortune privée, mais au bien public. Non seulement il planta de beaux arbres l'Agora, qui servait à la fois de place du marché et de lieu de réunion pour les assemblées politiques, ainsi que la rue du Céramique, la grande voie commerçante où se pressait chaque jour la foule des promeneurs ; mais de plus il décora l'Agora de colonnades ou *portiques*, galeries à la fois gracieuses et com-

modes, où les citoyens pouvaient se promener au frais à toute heure du jour. En outre, en souvenir de son expédition contre les pirates de l'île de Scyros, d'où il prétendait avoir rapporté les ossements de Thésée, il fit construire le *temple de Thésée*, le mieux conservé jusqu'à nos jours de tous les temples grecs. Enfin, c'est sous lui que Phidias dressa sur l'Acropole une statue colossale de Minerve, en bronze, où la déesse était représentée la lance en main et le bouclier en avant. La pointe de sa lance dorée et l'aigrette de son casque s'apercevaient du promontoire de *Sunium*.

Périclès fit plus encore et mieux que Cimon. Il acheva le *théâtre de Bacchus*, qui pouvait contenir trente mille spectateurs. Tout près fut construit le nouvel *Odeon*, édifice rond et couvert, destiné aux représentations musicales.

Ce fut surtout l'*Acropole* qui fixa l'attention de Périclès. Ce rocher, haut de cent cinquante mètres, isolé de toutes parts, présentait une superficie d'environ trois cents mètres de long sur cent trente de large, admirablement propre aux grandes constructions. Ruinée par les Perses, l'Acropole était restée depuis déserte et abandonnée. Seules, les murailles avaient été relevées par Thémistocle et Cimon. Quant aux vieux temples, ils étaient encore à terre. Périclès les fit réédifier avec une magnificence inouïe par les soins de Phidias, qui eut sous sa direction des architectes dignes de figurer au premier rang. Les monuments qui se rattachent à cette époque sont l'*Érechteion*, le *Parthénon* et les *Propylées*.

L'**Érechtéion**, bâti en l'honneur de l'ancien roi d'Athènes *Érecthée*, était un chef-d'œuvre du style ionique. On y admirait surtout le Portique des *Cariatides*, œuvre d'une grande richesse, conservé jusqu'à nos jours.

Le **Parthénon**, ou temple de la Vierge (Minerve), dans le style dorique, de dimensions modestes, est regardé comme l'œuvre la plus parfaite de l'architecture grecque. La décoration sculpturale, qui est des

plus grandioses, fut laissée aux soins de Phidias, dont les ateliers produisirent plus de cinq cents statues colossales, toutes d'une perfection irréprochable. La



L'Érechtéion, état actuel.

frise du Parthénon représentait la procession des *Panathénées*, dont on peut voir de beaux restes au musée de Londres.

Ce temple, demeuré intact jusqu'en 1687, fut à cette

époque coupé en deux par l'explosion d'une poudrière qu'y avaient établie les Turcs. Le fronton principal et la frise ont été horriblement mutilés, non par le temps ni par les Barbares, mais par des spéculateurs vénitiens ou anglais.

A l'intérieur du temple s'élevait la fameuse *Minerve de Phidias*, en or et en ivoire. Elle coûta quarante talents



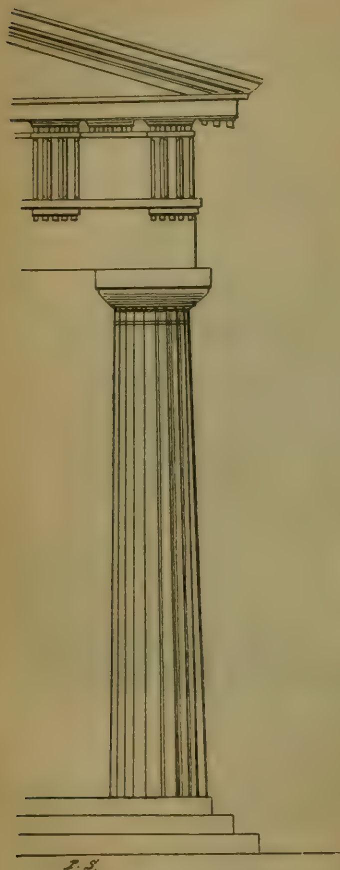
Le Panthéon, état actuel.

d'or, c'est-à-dire plus de trois millions de francs, et passait pour la plus belle représentation de la chaste et hautaine fille de Jupiter.

Les **Propylées** étaient les escaliers et les portiques somptueux qui conduisaient à l'Acropole. Ils coûtèrent plus de deux mille talents d'argent (onze millions).

Tels étaient les monuments de l'Acropole, magnifique couronnement de la ville d'Athènes, et qui aujourd'hui

encore, bien que fort délabrés, produisent un effet saisissant. Ils étaient en beau marbre, tiré pour la plus grande partie des carrières du Pentélique. Ces constructions mémorables, avec les *gymnases* situés hors des remparts, le *Lycée*, l'*Académie*, et qui étaient non seulement des places pour les exercices des jeunes gens, mais encore des promenades fort agréables par leurs eaux et leurs arbres, faisaient d'Athènes la première ville de la Grèce pour la richesse et l'agrément, comme elle l'était pour la puissance.



Ordre dorique.

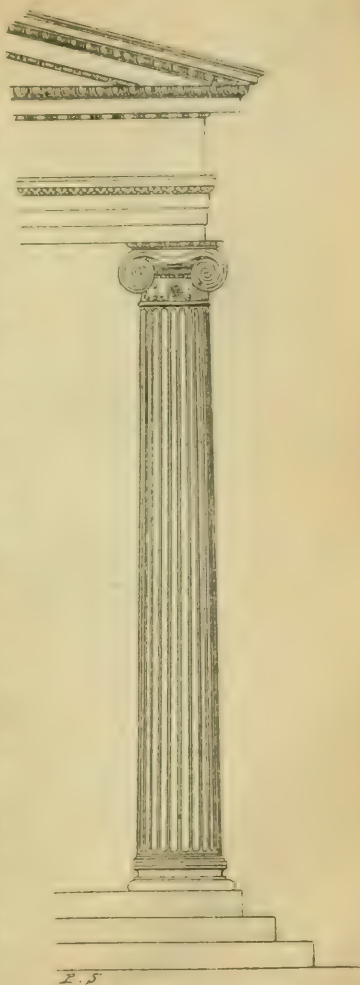
IV. — Arts et lettres.

Le siècle de Périclès est l'époque classique de la Grèce pour les *arts* comme pour les *lettres*. Aucune autre époque ne peut lui être comparée.

1° **Arts.** — **L'architecture** avait alors trouvé ses trois *ordres*: *dorique*, *ionique* et *corinthien*.

L'ordre *dorique* est le plus ancien et le plus sévère. Dans cet ordre, la colonne, qui repose directement sur le soubassement de l'édifice, sans l'intermédiaire d'une

base, est un fût *conique* surmonté d'un chapiteau qui est une *simple* tablette de pierre.



Ordre ionique.

Dans l'ordre *ionique*, la colonne moins massive, plus ornée et légèrement renflée vers le milieu, comprend trois parties : **la *base*, le *fût* et le** *chapiteau*. Le chapiteau, souvent très orné, est formé de deux *volutes*, que l'on a comparées à deux boucles de cheveux encadrant la figure d'une femme.

L'ordre *corinthien*, le plus riche en ornements, venait seulement d'être découvert par l'architecte *Callimaque*. Le chapiteau est formé d'une feuille d'acanthe.

Chacun de ces trois ordres a donné des chefs-d'œuvre : l'ordre dorique, le *temple de Thésée*, et surtout le *Parthénon* ; l'ordre ionique, le *temple d'Érechthée*, et le *temple de la Victoire*. Quant au style corinthien, peu employé par les Grecs, il ne produisit son premier chef-

d'œuvre qu'un peu plus tard, en 335 : c'est le monument chorégique de *Lysicrate*, encore debout à Athènes.



Ordre corinthien.

La **sculpture** athénienne, restée jusque-là inférieure aux célèbres écoles de Sicyone, d'Égine et d'*Argos*, se plaça tout d'un coup au premier rang avec *Myron*, *Polyclète* et *Phidias*.

Myron excellait à mettre dans ses statues la vérité, la vie et la variété. On lui doit le *Discobole*, œuvre très estimée dont on possède plusieurs copies en bronze.

Polyclète n'avait point la même souplesse de génie ; mais il savait donner au corps une harmonie parfaite, et pour la beauté idéale, la noblesse et la dignité, ses œuvres n'ont pas été dépassées. Il fit une *Junon* célèbre, en or et en ivoire, comme le *Jupiter* de Phidias, et aussi estimée que lui.

Phidias atteignit le comble de l'art, qui est de trouver la beauté

suprême et de la réaliser sans que l'effort paraisse. Rien n'était aussi beau, aussi grand que sa *Minerve* ou son *Jupiter*; rien n'était également aussi aisé et aussi naturel. Sa prodigieuse fécondité est attestée par les statues innombrables de la frise du Parthénon, qui sont autant



Junon. — Villa Ludovisi, Rome.

de chefs-d'œuvre, et qui toutes sortirent de ses ateliers.

La **peinture** n'était point à cette hauteur. Il ne nous en est rien resté, et nous ne pouvons en parler que sur le témoignage des anciens. On vantait les peintures de *Polygnote*, de *Zeuxis*, et de *Parrhasius*, pour la science des proportions, surtout pour la noble imitation de la belle nature.

2° Lettres. — Comme les arts, les lettres étaient alors dans tout leur éclat.

La **tragédie**, créée par *Eschyle*, atteignait avec lui presque d'un bond à son apogée. Eschyle, qui avait



Jupiter Olympien. — Musée du Vatican.

combattu à Marathon, est resté soldat jusque dans ses vers. La note guerrière et patriotique y résonne à l'unisson de la note religieuse. Sa poésie est la plus hardie et la plus majestueuse des poésies.

Eschyle, déjà couronné d'un double laurier, et presque

sexagénaire, se vit enlever le prix par un jeune homme, par *Sophocle*, dont l'art était non moins noble et plus humain. Sophocle fit descendre la tragédie du ciel sur la terre, et mit sous les yeux des hommes leur image, idéalisée il est vrai, c'est-à-dire revêtue de cette beauté et de cette grandeur morale à laquelle nous aspirons tous, et que nous réalisons si rarement.

Au troisième rang, et pour la date et pour le mérite, vint *Euripide*, dont les drames laissent déjà apercevoir la décadence, tout en restant assez beaux pour fournir à nos grands poètes du XVII[e] siècle l'idée de plus d'un chef-d'œuvre.

Parallèlement à la tragédie fleurissait la **comédie**. Le principal comique du siècle de Périclès fut *Aristophane*.

L'**éloquence**, au V[e] siècle, n'a rien laissé d'écrit ; il y eut cependant des orateurs, et du premier ordre : *Thémistocle*, par exemple, qui puisait son éloquence dans son patriotisme ; *Aristide*, qui puisait la sienne dans sa vertu. L'un et l'autre furent dépassés par *Périclès*, qu'Aristophane nous représente comme un Jupiter Olympien lançant des éclairs, roulant son tonnerre, bouleversant la Grèce.

L'**histoire** venait de naître avec *Hérodote*, qui a raconté dans un style plein de simplicité et de charme les *Guerres médiques*. *Thucydide* allait suivre et exposer dans un style grave, concis, mais souvent chaud et coloré, la grande tragédie de la *Guerre du Péloponèse*.

La **philosophie**, avec *Anaxagore*, qui fut le maître et l'ami de Périclès, s'élevait jusqu'à la conception d'un Dieu *unique*, *gouverneur* et *modérateur* du monde, et posait les fondements de cette école sur laquelle on jeta l'accusation d'athéisme, parce qu'elle négligeait les innombrables dieux de l'Olympe ; cette accusation devait coûter plus tard la vie à *Socrate*.

Enfin la **médecine** faisait de grands progrès avec *Hippocrate*, qui a écrit plusieurs ouvrages consultés encore de nos jours.

V. — Les fêtes d'Athènes.

A certaines époques Athènes conviait toute la Grèce à venir admirer les merveilles qu'elle avait entassées dans ses murs. C'était pendant ses fêtes, nombreuses et splendides, dont trois surtout méritent de fixer notre attention : les *grandes Dionysies*, les *grandes Panathénées* et les *Éleusinies.*

Les grandes Dionysies, ou fêtes de Bacchus, se célébraient au printemps, vers la fin de mars. On les appelait encore Dionysies *urbaines*, pour les distinguer des Dionysies *champêtres*, que les paysans célébraient vers la fin de décembre, lorsqu'ils goûtaient le vin nouveau. Les grandes Dionysies revêtaient une magnificence inouïe ; aussi y accourait-on de toutes parts. On promenait l'image antique de Bacchus à travers le riche quartier du Céramique jusqu'aux jardins de l'Académie. Son cortège, digne du dieu de l'ivresse et de la gaieté, offrait un caractère à la fois grotesque et imposant. Le grand attrait des Dionysies était les représentations théâtrales, où l'on jouait les pièces admises au concours poétique. Ce plaisir était si goûté des Athéniens, que l'État dut fournir aux citoyens pauvres la modeste indemnité nécessaire pour y assister. Ce fut l'obole des spectacles.

Les **Panathénées** étaient la plus belle des fêtes instituées par les Athéniens en l'honneur de Minerve, leur divinité protectrice. L'acte principal était une procession qui avait pour but de porter en grande pompe dans le sanctuaire d'Athèné (Minerve) le *peplos* neuf, voile tissé sous la surveillance de la prêtresse par des jeunes filles, et qu'on offrait chaque année à la déesse.

Cette procession, dont Phidias nous a légué le témoignage encore vivant dans la frise mutilée du Parthénon, se composait d'une élite choisie dans tous les âges et dans tous les rangs de la société. A la suite du prêtre et des serviteurs du culte s'avançait une troupe de jeunes filles, la tête légèrement inclinée, portant les objets sacrés. Au centre du cortège on traînait les victimes

offertes par la cité. Des musiciens, jouant de la flûte et



Les Panathénées. — Frise du Parthénon, musée du Louvre.

de la lyre, devaient accompagner de leurs accords l'immolation des victimes. Une troupe de vieillards, tous

remarquables par leur beauté, s'avançaient, portant à la main des branches d'olivier. A la suite défilaient des groupes d'hommes armés, des chars, des cavalcades, cortège qui convenait bien à la déesse belliqueuse.

Les jours qui avaient précédé la solennité avaient été remplis par des jeux et des courses de toute nature : courses de chars, jeux gymniques, luttes nautiques, courses aux flambeaux. A ces luttes Périclès ajouta des concours de musique dans l'Odéon.

Les **grands mystères** ou **Éleusinies** se célébraient en l'honneur de *Cérès* au mois de septembre. Cette fête, la plus magnifique peut-être de toutes celles de la Grèce, avait successivement pour théâtre Athènes et Éleusis. L'acte principal était encore une procession où l'on portait en grande pompe l'image de Bacchus, considéré comme le fils de Cérès.

L'image du jeune dieu, couronné de myrte et un flambeau à la main, s'avançait au son de la flûte, aux accents des hymnes consacrés, entremêlés de danses, et aux cris enthousiastes de la foule, qui répétait mille fois son nom. Partie des pieds de l'Acropole, la procession traversait l'Agora et le Céramique, arrivait sur le pont de Céphise, où s'échangeaient mille saillies comiques ; puis elle reprenait sa marche solennelle en suivant la voie sacrée jusqu'à Éleusis, où, après plusieurs stations, elle arrivait au milieu de la nuit. Alors commençait la seconde partie de la fête, c'est-à-dire, pour un petit nombre de privilégiés, l'*initiation aux mystères*, cérémonie encore assez mal expliquée.

VI. — L'empire athénien.

Athènes était la reine de la Grèce par sa richesse, par ses monuments, par ses fêtes, par ses poètes, par ses artistes, par tous ses grands hommes enfin ; elle l'était de plus par sa puissance.

Il y avait alors réellement un **empire athénien,** fondé sur les ruines de l'ancienne confédération de Délos. Le nombre des cités sujettes d'Athènes dépassait trois cents. C'étaient toutes les îles de la mer Égée, un grand

nombre de villes sur le littoral de l'Asie Mineure, sur les côtes de la Propontide et du Bosphore, sur les côtes de la Thrace et de la Macédoine. Ces villes n'étaient pas seulement tenues de payer un tribut, elles devaient encore porter devant les tribunaux athéniens toutes leurs affaires, et abdiquer entre les mains d'Athènes jusqu'au soin de se défendre contre leurs ennemis.

La mer appartenait à Athènes en propre depuis la Crète jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin : aucun vaisseau ne pouvait y paraître sans sa permission. Une flotte d'observation de soixante trirèmes y exerçait une surveillance continue et vigilante, que rendait singulièrement efficace la présence dans les ports du Pirée de trois cents trirèmes toujours armées, toujours en bon état, et prêtes à transporter immédiatement soixante mille hommes de troupes.

Un des moyens les plus efficaces pour consolider la puissance d'Athènes furent les colonies. Périclès établit des colons dans la Chersonèse de Thrace ; à Sinope, sur le Pont-Euxin ; dans l'île autrefois florissante de Naxos ; dans l'île d'Andros, et dans plusieurs autres îles. L'établissement le plus important créé à cette époque fut celui d'*Amphipolis*, sur le Strymon, qui assurait à Athènes l'exploitation de belles forêts et de riches mines d'or.

VII. — Les tristesses de Périclès.

Comme les grands citoyens, Périclès ne put échapper à l'envie. Il avait contre lui à la fois le parti *aristocratique*, qui lui reprochait amèrement de tout sacrifier au besoin de la popularité, et un *nouveau parti démocratique*, plus avancé que le parti populaire qui obéissait à Périclès. Ce parti des *nouvelles couches*, comme on dirait maintenant, affectait de ne voir en Périclès qu'un aristocrate plein de morgue et de fierté. On se contenta d'abord de le ridiculiser sur la scène, où tout alors était permis. On l'attaqua ensuite dans ses amis. Son maître, le vieux philosophe Anaxagore, accusé d'athéisme, fut obligé, pour éviter une condamnation, de subir un exil volontaire. Le sculpteur Phidias fut accusé d'impiété

pour avoir représenté sur le bouclier de Minerve du Parthénon deux figures qui avaient les traits l'une de Phidias, l'autre de Périclès. Jeté en prison, le grand artiste y mourut brisé par l'âge et par le chagrin.

Enfin on s'en prit à Périclès lui-même : un décret fut porté qui lui enjoignait de rendre compte des fonds publics dont il avait eu l'administration.

Périclès sortit victorieux de cette dernière attaque, que la haine seule avait dirigée. Mais il ne pouvait plus se dissimuler le péril de la situation. Aussi dut-il accepter avec un certain soulagement la nouvelle guerre qui allait éclater entre Sparte et Athènes.

RÉSUMÉ

Après la fin des guerres médiques, Athènes arrive à son apogée sous le gouvernement de Périclès, qui exerce un pouvoir absolu sous le nom du peuple qu'il a fait entièrement maître, en théorie, de l'État. Les particuliers s'enrichissent par l'agriculture, l'industrie, surtout par le commerce, le Pirée étant devenu, grâce à Périclès, l'entrepôt de toute l'Hellade ; aussi le luxe commence-t-il à s'introduire dans les maisons aisées. Les gens du peuple ont la vie à bon marché. L'État vient à leur aide même pour les plaisirs. Car il est riche lui-même, grâce aux revenus de ses domaines, aux amendes des tribunaux, aux douanes, aux revenus des mines et aux tributs des alliés. Athènes se couvre de belles promenades : *Gymnases*, *Lycée*, *Académie*, *Agora*, rue du *Céramique*, et de splendides monuments : temple de *Thésée*, temple de la *Victoire*, théâtre de *Bacchus*, *Odéon*, *Erechteion*, *Panthéon*, *Propylées*. Les arts fleurissent alors. L'architecture a trouvé ses trois ordres, *dorique*, *ionique* et *corinthien* ; la sculpture atteint son apogée avec *Myron*, *Polyclète*, surtout *Phidias* ; la peinture est représentée par *Polygnote*, *Zeuxis*, *Parrhasius*. Les lettres, aussi à leur apogée, ont, pour la tragédie, *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide* ; pour la comédie, *Aristophane* ; pour l'éloquence, *Thémistocle*, *Aristide*, *Périclès* ; pour l'histoire, *Hérodote*, *Thucydide*, et pour la philosophie, *Anaxagore*. La médecine a son plus illustre représentant, *Hippocrate*. Les fêtes abondent à Athènes. Les plus célèbres sont les *Dionysies* (Bacchus), les *Panathénées* (Minerve), les *Éleusinies* (Cérès). Athènes fortifie son empire, qui a remplacé la confédération de Délos par la fondation de colonies en Thrace, sur le Pont-Euxin, dans les îles. — Malgré ses services et sa gloire, Périclès n'échappe pas à l'envie. Pour échapper aux difficultés intérieures, il accepte avec joie la guerre qui éclate entre Athènes et Sparte, connue sous le nom de *guerre du Péloponèse*.

LIVRE IV

LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE (431-404)

CAUSES ET OCCASION DE LA GUERRE

Sparte ne pouvait se consoler d'avoir perdu la prépondérance qu'elle exerçait dans la Grèce avant les guerres médiques, ni se résigner à sa situation humiliée vis-à-vis d'Athènes, qui marchait autrefois sous ses ordres. D'un autre côté Corinthe ne pardonnait pas à Athènes l'incroyable rapidité avec laquelle elle s'était créé une puissante marine, qui lui avait permis de la supplanter partout, d'anéantir son influence dans l'Archipel, de ruiner son commerce en Asie, de lui enlever plusieurs de ses colonies, et de venir la menacer jusque dans ses propres eaux.

Sur ces entrefaites, Corcyre, colonie de Corinthe, se révolta contre sa métropole et reçut des secours d'Athènes. Exaspérés, les Corinthiens, aussitôt, convoquèrent à Lacédémone les représentants de la ligue péloponésienne, et là, soutenus énergiquement par les Éginètes, et surtout par les Mégariens, à qui Périclès venait de fermer les ports d'Athènes et de ses alliés, représentant les Athéniens comme des ambitieux dont les empiétements ne laisseraient jamais de repos à la Grèce, ils arrachèrent à Sparte une déclaration de guerre. Athènes était prête : sur les conseils de Périclès, elle accepta la guerre.



Monnaie de Corinthe.
Pallas. Pégase.

Forces respectives des belligérants. — La Grèce se partagea entre Sparte et Athènes. *Sparte* avait pour elle le Péloponèse; en dehors du Péloponèse, les Béotiens, ennemis irréconciliables d'Athènes, les Locriens, qui menaçaient l'Eubée aussi bien que l'Attique, enfin les habitants de la Phocide. Avec ses alliés, Sparte pouvait mettre en campagne une armée de soixante mille hoplites, c'est-à-dire de soldats pesamment armés. Les villes maritimes, ses alliés, comme Corinthe, Mégare, Sicyone, Épidaure, Hermione, pouvaient fournir des vaisseaux et des équipages.

A l'encontre de sa rivale, qui était faible sur mer et forte sur terre, Athènes était faible sur terre, puisqu'elle n'avait sur le continent d'autres alliés que les Platéens et les Thessaliens et une armée de moitié moindre que celle des Péloponésiens. Mais en revanche elle était très forte sur mer.

Une flotte de trois cents trirèmes à marche rapide; un nombre proportionné de bateaux de transport; un matériel de guerre admirable; des fortifications qui rendaient Athènes et le Pirée imprenables, et surtout, ce qui est le nerf de la guerre, des finances dans un ordre parfait, les plus prospères qu'on eût encore vues en Grèce; des généraux habiles; un homme d'État d'une prudence, d'une activité, d'une sagesse consommées; tout cela permettait à Athènes d'envisager sans effroi la guerre. L'avenir cependant devait cruellement démentir ces espérances.

On peut distinguer dans la guerre du Péloponèse trois grandes *phases*. La première, appelée **guerre de dix ans**, va jusqu'à la paix de Nicias (431-421); la deuxième, appelée **guerre de Sicile**, va de 421 à 413; la troisième, appelée **guerre décélienne**, va de 413 à 404.

CHAPITRE I

GUERRE DE DIX ANS (431-421)

SOMMAIRE

Première invasion de l'Attique (431). — Deuxième invasion de l'Attique (430). — La peste (430). — Mort de Périclès (429). — Ruine de Platées. — Affaire de Sphactérie. — Amphipolis. — Paix de Nicias (421).

Première invasion de l'Attique (431). — Ce furent les Spartiates qui ouvrirent les hostilités. Leur roi Archidamos prit le commandement des troupes péloponésiennes et chemina lentement vers l'Attique par la Mégaride. Quand il entra sur le territoire athénien il trouva les campagnes solitaires. Périclès avait ordonné aux paysans de faire le désert devant l'invasion : la plupart s'étaient retirés à Athènes avec leurs familles et ce qu'ils avaient de plus précieux. Archidamos put s'avancer sans difficulté jusqu'au bourg d'Acharnes, à deux lieues d'Athènes, incendiant les maisons et ravageant les terres couvertes alors de riches moissons.

Il fallait assister inactif et impuissant à ces scènes de dévastation. Tous ne furent point capables d'accepter un tel sacrifice ; de violents murmures éclatèrent ; les cris de *lâche*, de *traître*, retentirent à l'adresse de Périclès. Périclès resta impassible ; il savait qu'Athènes ne pouvait se mesurer *sur terre* avec les Péloponésiens. « Laissez-les, disait-il aux Athéniens, couper vos arbres, ils repousseront : les hommes ne repousseront point. » Et il équipa une flotte imposante de cent vaisseaux, qui du Pirée fit voile vers le Péloponèse.

Archidamos fut alors obligé d'évacuer l'Attique pour couvrir le Péloponèse menacé. Il ne put empêcher les Athéniens de prendre leur revanche. Toute la côte du Péloponèse fut ravagée jusqu'à l'entrée du golfe de

Corinthe. Les Éginètes furent expulsés de leur île. Deux villes des Locriens furent détruites. Puis ce fut le tour de Mégare. Périclès, à la tête d'une armée de treize mille hoplites, ravagea et détruisit toutes les plantations jusqu'aux portes de la ville.

L'année 431 avait été bonne, somme toute, pour les Athéniens et pour Périclès, qui eut la satisfaction de se voir confier l'honneur de prononcer, au nom de l'État, l'oraison funèbre des soldats morts pour la patrie.

Deuxième invasion de l'Attique; la peste (430). — L'année suivante, Archidamos envahit de nouveau l'Attique. Il resta dans le pays quarante jours pleins, ajoutant ses ravages à ceux d'un horrible fléau, la peste, que venait d'apporter au Pirée un vaisseau d'Égypte.

Thucydide a décrit avec une énergie incomparable ce terrible fléau qui fit parmi les Athéniens d'innombrables victimes. Au début de la maladie on éprouvait de violentes chaleurs de tête, les yeux étaient rouges et enflammés. Puis la langue et le gosier s'injectaient de sang; la respiration devenait difficile, l'haleine fétide; une toux douloureuse se déclarait, accompagnée de vomissements de bile et d'une sensation persistante d'étranglement et d'angoisse. A l'extérieur, le corps était rougeâtre, parsemé de taches, couvert de pustules et d'ulcères. L'intérieur était si brûlant que les malades ne pouvaient endurer les vêtements les plus légers et que plusieurs se précipitaient dans les puits pour éteindre le feu qui les dévorait.

Il n'y avait point de remède contre cette maladie. On laissait donc, avec l'inertie du désespoir, le fléau suivre son cours. La contagion était si grande, qu'amis et parents abandonnaient leurs malades, et qu'on négligeait les rites des funérailles, si sacrés pour les Grecs.

Mort de Périclès (429). — En présence de tant de maux tous les esprits étaient abattus: seule la grande âme de Périclès ne faiblit point. Mais ses ennemis profitèrent de la détresse publique pour amener sa chute. On le rendit responsable de la guerre et de la peste ellemême, suite de la guerre. Invité à rendre ses comptes

pour l'administration des deniers publics, il fut condamné, suspendu de ses fonctions, et perdit même ses droits de simple citoyen.

De nouvelles épreuves l'attendaient dans la vie privée, où il rentra sans faire entendre aucune plainte. Le fléau s'abattit sur sa famille. Il lui enleva coup sur coup son fils aîné, une sœur bien-aimée, enfin son second et dernier fils, le seul héritier de sa maison. Périclès avait supporté sans faiblir les deux premières morts; mais c'en était trop de ce dernier coup. Lorsqu'il déposa sur le front de son enfant la couronne mortuaire, son cœur se brisa, et pour la première fois, vaincu par la douleur, il se répandit en larmes et en sanglots.

Il devait bientôt succomber lui-même; mais après avoir eu la consolation de voir les Athéniens revenir à lui et le supplier de reprendre le pouvoir que ses adversaires étaient incapables d'exercer. Quelques instants avant sa mort, ses amis, qui entouraient son lit, s'entretenaient de ses mérites et des grandes choses qu'il avait accomplies; ils le croyaient sans connaissance. Mais Périclès avait compris leurs paroles; il les interrompit tout à coup et leur reprocha d'oublier ce qu'il y avait de plus beau et de plus grand dans sa vie, à savoir qu'il n'avait jamais fait porter le deuil à un citoyen.

Cléon et Nicias. — Après la mort de Périclès, deux hommes se trouvèrent en présence à Athènes, et se disputèrent le pouvoir, *Cléon* et *Nicias*. Cléon, corroyeur enrichi, homme chez qui la sottise égalait l'assurance, d'une éloquence brutale et insolente, se plaisait à faire appel aux instincts haineux, jaloux, sanguinaires même de la foule oisive, bavarde, capricieuse, turbulente, dont les places et les rues d'Athènes étaient encombrées. Nicias, noble, fort riche, instruit, brave et généreux, groupait autour de lui les citoyens sages et modérés. Cléon, c'était la passion qui subjugue et entraîne. Nicias, c'était la raison un peu timide et indécise. Nous verrons plusieurs fois la passion prendre le pas sur la raison.

Jusqu'à l'année 425, la guerre ne nous présente à enregistrer que le châtiment par Athènes de Mitylène, son ancienne alliée, passée à l'alliance de Sparte; et la ruine par les Péloponésiens de la vaillante ville de Platées, pour la punir de sa fidélité à l'alliance athénienne. L'année 425 est signalée par une brillante affaire des Athéniens à *Sphactérie*.

Affaire de Sphactérie (425). — Un homme entreprenant, hardi jusqu'à la témérité, plein d'expédients et d'idées neuves, le général *Démosthène*, songeait depuis longtemps à porter dans l'ouest le fort des hostilités. Son idée était de choisir sur la côte de Messénie une position avantageuse, de la fortifier et d'y établir les Messéniens exilés à Naupacte, qui de là harcèleraient sans cesse par leurs incursions les gens de la Laconie. Le port abandonné de *Pylos*, avec sa magnifique rade fermée par l'îlot de *Sphactérie*, et son beau promontoire, dont les roches abruptes, dominant toute la contrée voisine, seraient faciles à fortifier, répondait à son plan. Avec cinq vaisseaux, il s'en saisit, et en quelques jours les hauteurs furent mises en défense.

Sparte comprit tout de suite l'importance de ce hardi coup de main : elle suspendit toutes ses autres opérations militaires pour s'occuper de déloger l'audacieux aventurier. Bientôt le général athénien vit, du haut de son fort solitaire, quarante vaisseaux entrer dans le port. Démosthène, dans ce pressant danger, ne perdit point la tête. Il dépêcha aussitôt deux de ses vaisseaux vers la flotte athénienne pour l'appeler à son secours; puis, laissant le gros de ses gens sur la hauteur, il descendit intrépidement lui-même sur la plage avec soixante hommes d'élite et quelques archers, pour empêcher les vaisseaux ennemis d'aborder.

Les Spartiates, après avoir jeté quatre cent vingt hoplites dans l'îlot de Sphactérie, poussèrent leurs trirèmes vers le rivage où attendait la petite troupe de Démosthène. Mais ils firent de vains efforts pour descendre sur la plage, et au bout de deux jours, découragés, ils cessèrent leurs tentatives.

Sur ces entrefaites les Athéniens arrivent avec cinquante vaisseaux. Ils fondent immédiatement sur les Spartiates, les mettent en fuite, les acculent à la côte et les forcent à s'échouer. Les Spartiates reviennent au combat avec toute l'énergie du désespoir : car il s'agit de sauver les quatre cent vingt hoplites de Sphactérie. Tous leurs efforts demeurent inutiles, et ils sont contraints de laisser la victoire aux Athéniens, qui aussitôt enveloppent l'îlot de Sphactérie et les Spartiates qui y étaient descendus.

La consternation fut à son comble à Sparte quand on apprit cette nouvelle : car le nombre des citoyens allait diminuant tous les jours, et la perte de ces quatre cent vingt prisonniers, appartenant aux premières familles de la ville, était un désastre irréparable. Comme dans les grandes calamités, les éphores descendirent eux-mêmes au camp pour aviser. Ils reconnurent l'impossibilité de secourir les prisonniers, et durent, pour les sauver, solliciter la paix. Athènes avait là une belle occasion de terminer glorieusement la guerre. Malheureusement Cléon poussa à des revendications insensées, et le peuple, enivré de son succès, le crut. Devant ses propositions inacceptables, les députés spartiates ne purent que se retirer et la guerre recommença.

Les Spartiates imaginèrent mille expédients pour faire passer de la nourriture à leurs prisonniers. Ils y réussirent. Le siège traîna en longueur, la position des Athéniens eux-mêmes devint critique. Ils manquaient eux aussi de vivres et surtout d'eau potable. Comment ferait-on pour passer l'hiver sur cette côte inhospitalière ? A Athènes on se repentait de n'avoir point fait la paix.

Cléon, qui voyait l'opinion mécontente se tourner contre lui, essaya de se justifier en accusant les généraux. Il disait qu'avec les préparatifs dont on disposait, il serait facile, si les généraux étaient des hommes de cœur, d'attaquer l'île et de s'emparer des prisonniers ; que c'était là ce qu'il ferait lui-même s'il avait le commandement.

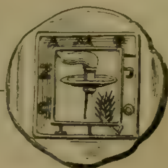
Mis personnellement en cause, Nicias prit Cléon au

mot et lui offrit la direction de la guerre. Déconcerté d'abord, Cléon reprit bien vite toute son assurance et promit au peuple de lui amener dans vingt jours les prisonniers de Sphactérie ou de les y tuer. Les Athéniens rirent beaucoup de sa forfanterie ; mais cette fois l'événement donna raison au général improvisé.

Secondé par le général Démosthène et par les Messéniens, il cerna les hoplites, qui n'eurent plus d'autre parti que celui de mourir ou de se rendre. Ils se rendirent, au grand étonnement des Grecs, qui ne pouvaient comprendre que des Spartiates préférassent la captivité à la mort.

Revanche de Sparte à Amphipolis (422). — Pour venger sa patrie, l'ardent Brasidas, général de Sparte, résolut de porter la guerre dans les colonies athéniennes. Il eut l'audace de traverser dans toute sa longueur la Thessalie, qui ne lui était rien moins que sympathique. Il longea la côte de la Macédoine, arriva en Thrace, et se trouva tout à coup devant *Amphipolis*, capitale de toutes les possessions athéniennes de la contrée, et y entra presque sans coup férir.

La perte d'Amphipolis fut très sensible aux Athéniens. Cette ville, l'orgueil de la métropole, était pour elle une source de revenus considérables. C'est de là qu'Athènes tirait les bois de construction pour ses nombreux navires; de plus, elle commandait toutes les communications entre la Macédoine, la Thrace et l'Hellespont. — On résolut de la reprendre. Une nouvelle flotte fut équipée, et Cléon se mit à la tête de l'expédition. Mais, moins heureux qu'à Sphactérie, il se fit battre et tuer avec six mille des siens. Le héros Brasidas y tomba aussi mortellement blessé, et mourut bientôt après.

Monnaie d'Amphipolis.
Tête d'Apollon. Flambeau.

Paix de Nicias (421). — Avec les deux partisans

acharnés de la guerre, Brasidas et Cléon, disparaissaient les deux principaux obstacles à la paix, que tout le monde désirait. Sparte et Athènes signèrent pour cinquante ans une trêve dite *paix de Nicias*, du nom du général qui la négocia (421). Toutes les conquêtes étaient restituées de part et d'autre, et on en revenait au *statu quo* d'avant la guerre.

RÉSUMÉ

La guerre du Péloponèse (431-404) a pour cause la jalousie de Sparte et de Corinthe envers Athènes, et pour occasion les secours fournis par Athènes à Corcyre. La première période (431-421) est signalée par une double invasion de l'Attique (431 et 430); par une horrible peste qui dévaste Athènes et enlève Périclès (429); par la ruine de Platées; par l'affaire de *Sphactérie* brillante pour Athènes (425); enfin par une revanche de Sparte sur la colonie athénienne d'*Amphipolis* (422), qui amène la paix de Nicias (421).

CHAPITRE II

DE LA PAIX DE NICIAS A LA GUERRE DÉCÉLIENNE (421-413)

SOMMAIRE

Mauvaise foi de Sparte. — Alcibiade. — Il fait voter l'expédition de Sicile (415). — Affaire des Hermès. — Départ de la flotte. — Rappel d'Alcibiade. — Insuffisance de Nicias. — Arrivée de Gylippe. — Arrivée de Démosthène. — La retraite. — Le désastre.

Mauvaise foi de Sparte. — Ceux qui avaient compté sur une longue paix entre Sparte et Athènes ne tardèrent pas à perdre leurs illusions. Sparte ne rendit point Amphipolis ni les autres villes de Thrace. Athènes, qui sans défiance, dès les premiers jours, avait relâché les prisonniers de Sphactérie, fut profondément irritée d'avoir été ainsi jouée. Nicias, coupable d'avoir laissé surprendre sa bonne foi, sentit son influence baisser; le

parti de la guerre releva la tête : il venait de retrouver un chef plus habile et plus redoutable que Cléon, c'était ***Alcibiade.***

Alcibiade. — C'était un singulier personnage qu'Alcibiade. Parent par sa mère de Périclès, qui fut son tuteur, il avait été traité par la nature en enfant gâté : elle lui avait donné toutes les grâces du corps et de l'esprit. Beau, brave, éloquent, généreux, il exerçait autour de lui un ascendant irrésistible, dont ne se défendaient pas toujours ses ennemis eux-mêmes. Il n'était point incapable de vertu. Alcibiade suivit les leçons de Socrate ; il fut son ami, son compagnon à la guerre.

Malheureusement, dans cette nature fougueuse et emportée, il y avait un besoin irrésistible de jouir. Le même homme qui venait d'entendre les austères leçons de Socrate paraissait ensuite dans l'Agora avec des robes de pourpre traînantes et tout l'appareil d'un luxe insensé, en compagnie d'amis tarés qui l'entraînaient à d'indignes orgies. Sans frein religieux, imbu de cet athéisme licencieux qui faisait alors d'affreux ravages dans la jeunesse athénienne, il n'avait guère dans sa conduite d'autre règle que ses plaisirs, son intérêt ou sa *vanité*, son besoin de dominer, de faire parler de lui. Avec toutes ses brillantes qualités, Alcibiade ne fut *qu'un homme vicieux et un mauvais citoyen.*

Tel est le personnage qui après la mort de Cléon s'était mis à la tête du parti populaire. Le peuple l'aimait, l'acclamait, ne pouvait se passer de lui tout en le méprisant, parce qu'en Alcibiade il retrouvait sa propre image, sa mobilité, son amour du plaisir, son insouciance, son besoin de mouvement, son audace, son insolence et, au besoin, sa corruption.

L'expédition de Sicile (415). — Alcibiade essaya d'abord de faire rompre la paix de Nicias. N'ayant pas réussi, il abusa de sa popularité pour entraîner Athènes à faire indirectement la guerre à Sparte en Sicile, où l'on soutenait la ville d'Égeste contre Syracuse.

En tout temps, l'expédition de Sicile eût été une entreprise bien risquée, et Périclès ne l'aurait jamais permise.

Mais en l'an 415 cette expédition était une vraie folie. On sortait à peine d'une longue guerre qui avait épuisé les finances d'Athènes, qui avait accumulé les ruines ; et au lieu de panser les blessures faites à la patrie, on se lançait dans une expédition lointaine, dont on ne pouvait prévoir la durée, ni calculer les dépenses en hommes, en vaisseaux et en argent.



Monnaie de Syracuse.
Proserpine. Quadrige de triomphe.

En vain Nicias chercha à faire entendre la voix de la prudence et de la raison. La foule, éblouie par les trésors qu'Alcibiade faisait briller à ses yeux, n'écouta rien. On le mit lui-même, avec Alcibiade, à la tête d'une expédition qu'il condamnait.

Affaire des Hermès. — L'expédition s'ouvrit sous de funestes auspices. Quelque temps avant le jour fixé pour le départ, un sacrilège inouï vint remplir la ville de terreur. Athènes possédait soit sur la place du marché, soit devant les temples et les maisons des riches particuliers, de nombreux hermès (images de Mercure) en marbre, qui étaient à la fois un ornement et l'objet d'un culte fort ancien. En une nuit, toutes ces têtes furent abattues ou mutilées. On accusa de cette profanation Alcibiade et ses scandaleux amis, à qui l'on connaissait l'habitude des orgies nocturnes.

La chose demandait une enquête et un jugement immédiat : car il était difficile de maintenir à la tête des troupes un homme sur qui pesaient de pareils soupçons. Alcibiade le comprenait parfaitement lui-même, et bien qu'il se sentît la conscience peu nette, se fiant à son audace et à l'enthousiasme de la foule pour lui, il supplia le peuple de lui donner sur-le-champ des juges. Ses ennemis, qui espéraient agir plus efficacement en son absence, firent rejeter sa demande, et le jour

du départ fut maintenu. On était alors en plein été.

Départ de la flotte (415). — Ce fut un jour solennel que celui du départ. Tout Athènes était là sur le port. Le nombre des vaisseaux, leur beauté et leur richesse, l'immensité des approvisionnements, l'ardeur et l'entrain des soldats, le côté même vague et mystérieux de l'expédition, tout contribuait à former un tableau aussi nouveau qu'imposant. Lorsque les troupes furent embarquées, la trompette retentit. Au milieu d'un silence profond, le héraut éleva la voix et prononça la prière d'usage. Les équipages de tous les vaisseaux la répétèrent ensemble. Chefs et soldats remplirent des coupes d'or et d'argent et firent les libations. Puis on entonna le *pæan*, ou le chant guerrier, et, les libations terminées, les rames s'abattirent sur les flots, les vaisseaux sortirent du port l'un après l'autre en formant une longue file. Le peuple les suivait du regard, profondément ému. Plus d'une paupière se mouilla alors de larmes. Ces magnifiques trirèmes, ces vaillants guerriers, les reverrait-on jamais?

Rappel d'Alcibiade. — Arrivée en Sicile, la flotte mit le siège devant Catane. Les opérations étaient à peine commencées, que parut tout à coup le vaisseau *la Salaminienne*, qui venait intimer à Alcibiade l'ordre de retourner immédiatement à Athènes, pour s'y justifier de l'accusation d'avoir mutilé les hermès. Alcibiade refusa d'obéir. Lorsque *la Salaminienne* revint à Athènes sans l'accusé, il fut condamné à mort par contumace, ses biens furent confisqués, et les prêtres le maudirent comme traître. Pour lui, il passa d'abord en Italie, puis à Sparte.

Le rappel d'Alcibiade fut une faute grave. Elle amena sa désertion à l'ennemi, à qui il donna les conseils les plus funestes pour sa patrie. De plus, elle enlevait à l'expédition le seul général capable de la mener à bonne fin. Nicias, qui devait commander en chef, n'avait ni la décision ni la confiance nécessaires pour une telle entreprise. Il perdit trois précieux mois d'été à ne rien faire, ou à peu près. Enfin il se décida à paraître devant Syracuse, dont la prise devait entraîner la conquête de toute

la Sicile, et, plus heureux qu'il ne l'espérait lui-même, réussit à la bloquer et par terre et par mer. Sa perte semblait inévitable.

Arrivée de Gylippe (414). — Alors parut un secours inattendu. Sur le conseil d'Alcibiade, Sparte s'était décidée à envoyer à Syracuse *Gylippe*, le général le plus capable qu'elle possédât depuis Brasidas. Un homme de cette trempe valait une armée. Il entra paisiblement à Syracuse, à travers les ouvrages athéniens, sans même que Nicias cherchât à l'arrêter.

Dès que Gylippe eut pris le commandement des forces syracusaines, tout changea de face. La discipline fut remise en vigueur, et les courages se relevèrent. Au lieu de se tenir sur la défensive, on attaqua à son tour, et peu à peu les Athéniens perdirent le rôle d'assiégeants pour prendre celui d'assiégés. Alors Nicias, renonçant au blocus par terre, se tourna du côté du port et se contenta d'assurer ses communications avec la haute mer. En même temps il envoya à Athènes une lettre pour demander une nouvelle flotte. Les Athéniens, résolus à tous les sacrifices pour soutenir l'honneur de la patrie, firent partir le brave Démosthène avec une flotte magnifique de soixante-treize vaisseaux.

Arrivée de Démosthène (413). — Démosthène arriva au printemps de 413. Brillants et majestueux, ses vaisseaux entrèrent sans résistance dans le grand port, aux sons retentissants des flûtes. L'impression fut immense. Les Syracusains se demandaient avec effroi quelle était donc cette ville qui, attaquée en ce moment même sur son propre territoire, était capable d'envoyer sans cesse de nouvelles flottes?

Démosthène était d'avis d'attaquer tout de suite, et si on était battu, de quitter ce port, où une défaite pouvait se changer en désastre. Malgré Nicias, le conseil des stratèges l'approuva. Mais bien que conduite avec vigueur, l'attaque échoua et les Athéniens subirent des pertes importantes.

La retraite. — On n'avait plus qu'un parti raisonnable, celui de se retirer, pendant que la retraite était

possible encore, sans honte ni danger. Nicias ne le voulut pas, redoutant le jugement du peuple athénien. Des semaines se passèrent dans l'inaction : ce fut une perte de temps irréparable. Quand on se décida à partir, il était trop tard; les Syracusains avaient eu le temps de fermer le port. Les Athéniens, avec toute l'énergie du désespoir, sous la conduite de Démosthène, essayèrent en vain de forcer le passage.

Le désastre. — La mer fermée, il ne restait que la voie de terre. Le défilé commença, un défilé de quarante mille hommes. Rien de triste comme une retraite dans un pays ennemi, dont on ne connaît pas les routes, où l'on s'engage sans but déterminé, sans provisions suffisantes, le cœur tourmenté par la crainte. On abandonne les morts sans sépulture; il faut entendre, sans pouvoir les secourir, les derniers adieux des blessés et des malades, qui vont expirer sous les coups d'un ennemi implacable.

Dans ces terribles journées, les généraux firent noblement leur devoir. Démosthène, à l'arrière-garde, la rage dans le cœur, fut, comme toujours, admirable de fermeté. Nicias, qui dirigeait la retraite, montra une grandeur d'âme vraiment héroïque, animant tous les soldats de ses espérances et de son courage.

Mais dans leur retraite les Athéniens sont harcelés sans cesse par la cavalerie ennemie, qui finit par leur couper la retraite. Épuisée de fatigue et de soif, l'armée est obligée de se rendre, après avoir subi des pertes inouïes. Démosthène avait voulu se tuer, on l'en empêcha. Nicias se rendit sans condition, mais après avoir stipulé qu'on épargnerait ses soldats.

Bon nombre, grâce au désordre général, purent s'échapper. Les autres, au nombre de sept mille environ, furent enfermés dans les carrières, où, resserrés entre des rochers élevés et perpendiculaires, ils étaient exposés aux rayons brûlants du soleil et à la fraîcheur des nuits d'automne. Obligés de vivre au milieu des mourants et des morts, souffrant également et de la faim et de la soif, ils y menèrent pendant soixante-dix jours une

existence intolérable. Leur terrible prison s'ouvrit enfin, mais pour être vendus comme esclaves. Quelques Athéniens, dit-on, durent la liberté aux poésies d'Euripide, qu'ils chantèrent à leurs maîtres.

Quant aux généraux, si grands et si malheureux, malgré les instances de Gylippe, qui voulait les réserver pour son triomphe à Sparte, les Syracusains, dans leur haine sauvage, les avaient dès les premiers jours égorgés.

Ainsi se termina l'expédition de Sicile par une série d'événements que, de nos jours encore, on ne peut se représenter sans frissonner. La défaite était complète, sans bornes, absolue. C'était une ruine totale : infanterie, vaisseaux, tout avait été anéanti.

RÉSUMÉ

La paix de Nicias n'est pas exécutée par Sparte. Ne pouvant décider le peuple à reprendre les armes contre la cité déloyale, Alcibiade l'entraîne à lui faire la guerre indirectement en Sicile. Commencée avec les plus belles espérances, l'expédition (415-413) se termine par un épouvantable désastre.

CHAPITRE III

LA GUERRE DÉCÉLIENNE (413-404)

SOMMAIRE

Athènes après le désastre de Sicile. — Insurrection de l'Ionie. — La révolution des Quatre-Cents (411). — Guerre civile. — Chute des Quatre-Cents. — Victoires d'Athènes à Sestos, à Abydos, à Cyzique. — Rappel d'Alcibiade (407). — Nouvelle disgrâce d'Alcibiade. — Les Arginuses (406). — Ægos-Potamos (405). — Prise d'Athènes (404).

I. — La guerre décélienne jusqu'à la révolution des Quatre-Cents (413-411).

Athènes après le désastre de Sicile. — Quand la nouvelle du désastre parvint à Athènes, on refusa

d'abord d'y croire ; mais lorsqu'il ne fut plus possible de douter de cet immense malheur, les lamentations remplirent la ville. Puis les colères éclatèrent entre les conseillers et les auteurs de l'expédition. Enfin à la colère succéda la terreur. Il fallait s'attendre à un soulèvement général des alliés, à une attaque générale des ennemis. Tous les jours on croyait voir apparaître la flotte sicilienne avec les Péloponésiens, et la ville n'avait plus de défenseurs ; il semblait que sa dernière heure fût arrivée.

Pour comble de malheur, l'Attique était occupée par l'ennemi. Sur le conseil du perfide Alcibiade, Agis, roi de Sparte, s'était emparé de *Décélie.* Il campait donc à quelques lieues de la capitale. Les communications avec l'Eubée étaient coupées, et il fallait faire venir à grands frais par mer les approvisionnements dont Athènes avait besoin. Les campagnes dévastées ne pouvaient plus nourrir leurs habitants, qui étaient venus grossir la foule oisive et affamée de la ville. On était obligé de veiller sur les remparts nuit et jour, et l'on vivait dans une alerte continuelle.

Insurrection de l'Ionie. — Comme il fallait s'y attendre, après le désastre de Sicile, les alliés ou plutôt les sujets d'Athènes relevèrent la tête, et son empire maritime menaça de s'écrouler de toutes parts. Le signal fut donné par l'île de Chios. Activé par Alcibiade, le feu de la rébellion gagna rapidement Milet, Lesbos, Rhodes, la plupart des villes de l'Ionie, ainsi que les cités de la Propontide.

La révolution des Quatre-Cents (411). — Ce n'était pas assez d'infortune ; une révolution ne tarda pas à éclater à Athènes. Fatigués des sacrifices que leur imposait une guerre interminable, les riches, à la suite d'une vaste conspiration, s'emparèrent du pouvoir, chassèrent le sénat, supprimèrent de fait l'assemblée du peuple et remplacèrent le tout par un conseil de *quatre-cents membres*, pris exclusivement dans leur sein, revêtu de pouvoirs illimités, et dont le premier acte devait être de traiter avec Sparte.

Chute des Quatre-Cents. — Ainsi la guerre civile éclatait en face de l'ennemi. Rien n'était plus propre à hâter la ruine d'Athènes que cet état de choses. Heureusement il ne dura que *quatre mois*. L'empressement du gouvernement oligarchique à demander la paix à tout prix, même au prix des murailles d'Athènes, la perte, sur ces entrefaites, de l'Eubée, qui était à la fois le *grenier* et le *boulevard* de l'Attique, amenèrent la chute des *Quatre-Cents*. La ville redevint maîtresse d'elle-même. Mais instruite par l'expérience des dangers d'une démocratie effrénée, elle n'admit plus à l'assemblée du peuple que les citoyens *propriétaires* et pouvant s'équiper eux-mêmes complètement pour la guerre.

Rappel d'Alcibiade (411). — Pendant que l'union se rétablissait entre les citoyens, Athènes recouvrait son meilleur général, Alcibiade.

Alcibiade avait étonné d'abord les Spartiates par la facilité avec laquelle il s'était plié à leurs usages. Le pain bis et le brouet noir, les exercices durs et violents semblaient lui être familiers depuis sa première enfance. Mais bientôt l'élégant débauché d'Athènes reparut, et le roi Agis, cruellement outragé, lui voua une haine mortelle. Excitée par Agis, Sparte donna l'ordre de le tuer. Alcibiade se sauva chez Tissapherne, satrape des provinces maritimes de l'Asie Mineure, qui, séduit par son esprit, par ses qualités brillantes, lui accorda toute sa confiance. Cependant les honneurs de l'étranger n'empêchaient point l'exilé de regretter la patrie absente. Il prépara sa rentrée en grâce en lui rendant le service de brouiller Tissapherne avec les Péloponésiens à qui il avait promis de l'argent et des vaisseaux ; puis il se mit en rapport avec la flotte athénienne qui mouillait dans les eaux de l'île de Samos. Il manœuvra si bien que la flotte le pria de venir se mettre à sa tête.

Victoires d'Athènes. — La fortune d'Athènes se releva tout à coup. Un premier avantage signalé fut remporté, près de *Sestos*, sur le Spartiate *Mindaros*. Une seconde action, engagée près d'*Abydos*, finit bien également pour les Athéniens (411). Une troisième

affaire, près de *Cyzique*, prit pour les Péloponésiens les proportions d'un désastre : toute la flotte fut capturée, et le brave Mindaros fut tué. On écrivit aux éphores ce laconique message : *Tout est perdu ; Mindaros est mort ; point de vivres ; que faire ?* Sparte consternée demanda la paix, qui fut refusée (410).

Retour d'Alcibiade à Athènes (407). — Alcibiade profita de ces victoires pour rentrer dans sa patrie, et il le fit en triomphateur. Quand ses vaisseaux parurent devant le Pirée, couronnés comme pour une fête, chargés de prisonniers, de butin et d'étendards pris sur l'ennemi, traînant à leur suite cent quatorze vaisseaux péloponésiens, toute la ville était sur le rivage, acclamant l'ancien condamné à mort. On révoqua les malédictions prononcées contre lui sept ans auparavant ; on lui confia les fonctions de général en chef sur terre et sur mer. Périclès lui-même n'avait jamais été aussi puissant.

Nouvelle disgrâce d'Alcibiade (407). **Nouveaux revers.** — Cette faveur dura peu. Alcibiade était parti pour reconquérir l'Ionie avec une flotte de cent trirèmes. Mais, au lieu des messages de victoire attendus avec impatience, on apprit d'abord qu'Alcibiade avait échoué en route devant la petite ville d'*Andros ;* puis, qu'un de ses lieutenants s'était laissé battre devant Éphèse, pendant que lui-même était en Ionie occupé de butin et peut-être aussi de plaisirs. Du coup l'opinion se retourna contre lui. Soupçonné de trahison, il fut déposé, et dix généraux, du nombre desquels était Conon, furent nommés pour le remplacer.

Les *dix* généraux ne valaient pas le *seul* Alcibiade. Ce changement était d'autant plus fâcheux qu'à la tête des Spartiates se trouvait alors un digne rival de Brasidas et de Gylippe, *Lysandre*. Brave comme tous les généraux de Sparte, mais de plus adroit, flexible, insinuant, Lysandre inspirait à *Cyrus*, frère du roi de Perse, une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme, et il obtenait du jeune satrape autant d'argent qu'il voulait. Quand son temps de commandement expira, il laissait à son successeur *Callicratidas*, organisée avec l'or perse,

une flotte qui lui permettait de se dire le maître de la mer.

Conon bloqué à Mitylène. — Callicratidas avait une énergie rare et une profonde habileté. Il débarrassa Chios des Athéniens ; conquit l'île de Téos ; battit Conon, à qui il enleva trente vaisseaux, le poursuivit jusqu'à *Mitylène* et le bloqua dans le port.

Les Arginuses (406). — La détresse de la flotte excita dans la cité d'Athènes un zèle dont les efforts surpassèrent toute attente. Pour construire la nouvelle flotte qui devait sauver Conon, on risqua le dernier argent de la ville : on puisa dans le trésor sacré. Les chevaliers eux-mêmes montèrent les galères, confondus avec les esclaves, à qui on promit la liberté. Dans l'espace d'un mois, on réunit une flotte de cent cinquante-cinq voiles.

Le combat se livra sur la côte d'Éolide, près de trois îles appelées les *Arginuses*. Ce fut la bataille navale la plus importante de la guerre. Callicratidas n'espérait rien moins que détruire la flotte athénienne. Ce fut le contraire qui arriva. Au bout de plusieurs heures d'une mêlée effroyable, Callicratidas était précipité à la mer et noyé ; de cent vingt vaisseaux péloponésiens, quarante-trois seulement parvinrent à s'échapper. La flotte de Conon, libre, rejoignit saine et sauve la flotte athénienne (406).

Conon, délivré, ne sut pas profiter de sa fortune. Il se contenta de chasser les Péloponésiens de Lesbos, puis se tint tout le reste de l'année dans une inaction inexplicable.

Ægos-Potamos (405). — Pendant ce temps, Sparte avait repris courage, et Lysandre se trouvait de nouveau à la tête de la flotte. Les mains pleines d'argent, grâce aux trésors de Cyrus, il eut vite retrouvé des vaisseaux, et au printemps de 405 il se trouva prêt à marcher. Après s'être promené dans toute la mer Égée, il tourna tout à coup vers l'Hellespont, attaqua brusquement Conon dans une baie où se jetait *la rivière aux Chèvres : Ægos-Potamos*, et détruisit ou prit toute la flotte athénienne. La guerre était finie.

Prise d'Athènes (404). — Toute résistance était maintenant impossible. Quand, au mois d'avril de l'année suivante, Lysandre parut dans les eaux du Pirée, il fallut se rendre à merci. Un décret des éphores porta à la malheureuse cité sa sentence : les fortifications du Pirée et des Longs-Murs seraient démolies ; Athènes serait réduite au territoire de l'Attique ; elle livrerait tous ses vaisseaux, moins douze ; enfin elle aurait les mêmes amis et ennemis que Sparte. Les vaisseaux furent brûlés et les Longs-Murs renversés en présence du vainqueur et de ses troupes couronnées de fleurs, au bruit des chants et au son des flûtes (avril 404).

Athènes expiait durement ses divisions intestines. Quant à sa rivale, elle triomphait, mais c'était avec le remords d'avoir mendié les trésors des Perses et de s'être jetée elle et la Grèce aux pieds du Grand Roi.

RÉSUMÉ

A la nouvelle du désastre de Sicile, Athènes est pleine d'effroi. Elle s'attend à voir paraître la flotte péloponésienne, et alors elle est *perdue*, parce qu'Agis roi de Sparte occupe déjà sur terre *Décélie* (d'où le nom de *guerre décélienne*), à deux pas de la cité. L'Ionie, alliée, ou plutôt sujette, assez impatiente du joug, se révolte. Pour comble de malheur, la guerre civile commence avec la révolution aristocratique des Quatre-Cents. Cette révolution se calme heureusement bientôt. D'un autre côté, Alcibiade, qui a fait des avances, est rappelé par la flotte athénienne, qui remporte les trois victoires de *Sestos*, d'*Abydos* et de *Cyzique* (411-410). Alcibiade rentre en triomphe à Athènes (407). Mais la même année il est disgracié pour des échecs sur les côtes de l'Asie Mineure. Les dix généraux qui le remplacent ne le valent pas. Conon, le meilleur, se laisse enfermer par le Spartiate Callicratidas dans le port de Mitylène. Délivré par la bataille des *Arginuses* (406), que livre une flotte athénienne improvisée et qui coûte la vie à Callicratidas, il est vaincu par Lysandre à *Ægos-Potamos* (405). Tout est fini, Athènes se rend et subit la loi du vainqueur (404).

LIVRE V

LUTTE DE SPARTE ET DE THÈBES POUR L'HÉGÉMONIE GRECQUE (404-362)

CHAPITRE I

LES TRENTE A ATHÈNES

SOMMAIRE

Tyrannie de Sparte après la guerre du Péloponèse. — Les Trente à Athènes. — Mort de Théramène. — Chute des Trente (403). Réaction démocratique ; mort de Socrate (399).

Tyrannie de Sparte après la guerre du Péloponèse. — La guerre du Péloponèse s'était faite au nom de la liberté. Sparte, à l'entendre, ne combattait Athènes que pour affranchir la Grèce. Aussi la ruine d'Athènes et le triomphe de sa rivale furent-ils salués comme le début d'une ère nouvelle et fortunée par les cités helléniques. Elles s'aperçurent bien vite qu'elles n'avaient fait que changer de maître. Toutes, alliées ou ennemies, durent obéir à des conseils de dix membres, dits *Collèges des Dix*, dévoués à l'étranger, quoique recrutés parmi les citoyens ; toutes durent subir une garnison spartiate ; toutes durent enfin payer le tribut, si amèrement reproché à Athènes. Et en retour, elles n'eurent pas, pour leur industrie et leur commerce, la sécurité qu'Athènes leur avait toujours assurée.

Les Trente à Athènes. — Naturellement la grande vaincue de 404, Athènes, fut soumise à un régime particulier. A peine maître de la cité, Lysandre suspendit l'ancienne constitution démocratique et mit toute l'auto-

entre les mains de *trente archontes*, connus dans l'histoire sous le nom des *trente tyrans*.

Ces hommes avaient un passé décrié. Ils appartenaient à la bande des *Quatre-Cents*, qui avait cherché à faire une révolution en présence de l'ennemi, ce qui est toujours un crime. Au jour de l'humiliation suprême, quand Lysandre entra en vainqueur dans les murs d'Athènes, on les avait vus, couronnés de fleurs, aller au-devant du Spartiate témoigner leur joie du deuil de leur patrie. Ces hommes tenaient leur pouvoir uniquement de l'étranger; c'est à l'étranger qu'ils mendièrent le secours pour les maintenir. À leur prière, une garnison lacédémonienne, commandée par un Spartiate, vint occuper l'Acropole.

Sûrs de l'appui des armes spartiates, les *Trente* ne gardèrent plus aucune mesure. L'assemblée populaire cessa d'être convoquée. Tous les citoyens furent désarmés, à part *trois mille*, qui entre autres privilèges eurent celui de n'être pas mis à mort sans délibération du Sénat : ce qui revenait à mettre les autres hors la loi. Quiconque déplaisait était frappé. Toutes les libertés civiles furent suspendues, et le régime de la *terreur* fut organisé. Bientôt, il ne resta qu'une industrie florissante, celle des *délateurs*, ces flaireurs de sang qui pullulent aux jours mauvais. Une charge, jusque-là assez peu remarquée, prit aussi une importance spéciale, le *conseil des Onze*, chargé de l'application des peines et qui fonctionna sans relâche.

Mort de Théramène. — Ces mesures violentes déplurent à quelques-uns des Trente mêmes, en particulier à *Théramène*, déjà connu pour sa modération relative, et qui devint le chef de l'opposition, moins cependant par humanité que par calcul. Sa perte fut résolue. *Critias*, le plus emporté des tyrans, autrefois l'ami de Théramène, prononça la sentence fatale : « Les nouvelles lois, dit-il, portent qu'aucun citoyen du nombre des Trois Mille ne poura subir la peine de mort sans votre approbation, mais que les Trente sont maîtres de condamner à mort ceux qui ne sont pas sur la liste.

D'accord avec tous mes collègues, j'efface de cette liste Théramène ici présent, et nous le condamnons à mort. » Cet homme sans caractère prit la ciguë avec une tranquillité d'âme qui lui valut la gloire d'un héros en ses derniers moments. Il vida la coupe mortelle à la santé du « beau Critias », qui devait le suivre de près dans la mort.

Chute des Trente (403). — Soumise à un régime de terreur, Athènes semblait livrée pieds et poings liés à la tyrannie. Cependant une conspiration se préparait ; la nouvelle du régime des Trente avait provoqué dans toute la Grèce la plus vive indignation, de sorte qu'Athènes, naguère encore si détestée de tout le monde, devint tout à coup l'objet de la sympathie universelle. Thèbes, *l'ennemie traditionnelle d'Athènes*, devint le point de rassemblement le plus important des bannis. Non seulement elle brava les menaces hautaines de Sparte, mais elle fournit aux réfugiés des armes et de l'argent.

Les bannis, mettant à leur tête Thrasybule, commencèrent par s'emparer de la forteresse de *Phylé* qui, bâtie dans la montagne du Parnès, commandait la route de Thèbes à Athènes. Les Trois Mille cherchent en vain à les en déloger. Demeuré vainqueur, Thrasybule marche vers le port ouvert du Pirée. Un combat s'engage ; les tyrans sont vaincus, et Critias reste au nombre des morts. Pendant que les Trente se sauvent à Éleusis, Thrasybule rentre dans Athènes, rétablit l'ancienne constitution, et dans l'intérêt de la paix proclame l'amnistie pour tout le monde, même pour les survivants de la Terreur.

Réaction démocratique. Mort de Socrate (399). — Cependant il était difficile que le passé fût complètement oublié. Les vieilles blessures saignaient toujours, et dans les maisons en deuil les antipathies passionnées se réveillèrent. Les attaques portaient de préférence contre la classe la plus riche des citoyens, c'est-à-dire contre les *chevaliers*, qui avaient servi les intérêts de la tyrannie. La réaction s'en prit aussi à

l'homme le plus innocent des malheurs de l'État, à *Socrate.*

Fils d'un sculpteur, sculpteur lui-même pendant sa jeunesse, Socrate abandonna de bonne heure sa profession pour s'adonner tout entier à l'étude de la philosophie. Il s'était imposé comme un sacerdoce la tâche de combattre sans relâche pour la vérité. Les *sophistes*, brillants discoureurs, qui mettent tout en doute, l'existence



Socrate. — Buste au musée de Naples.

de Dieu aussi bien que la notion de la justice et du devoir, trouvèrent en lui un adversaire acharné.

Proclamé par l'oracle de Delphes *le plus sage des hommes*, Socrate n'était pas seulement le plus grand philosophe de l'antiquité, il était de plus un bon soldat et un excellent citoyen. On l'avait vu combattre en plusieurs batailles avec un courage et un sang-froid vanté par ses chefs ; et sous la terreur, quand tous étaient muets, seul il avait résisté aux tyrans.

Mais Socrate avait eu le malheur de compter parmi ses disciples plusieurs hommes tristement célèbres, *Alcibiade, Critias, Théramène.* Il ne croyait point à l'in-

faillibilité populaire, et il ne se faisait pas faute de le dire. Enfin le parti sacerdotal ne pouvait lui pardonner la hardiesse de ses idées théologiques, qui allaient à ruiner le culte des *dieux grossiers de l'Olympe*, pour leur substituer « un Dieu unique, qui voit en même temps toutes choses, entend tout, est présent partout, et veille sur tout à la fois ».

Socrate avait soixante-dix ans quand il fut mis en jugement sur l'accusation d'introduire des divinités nouvelles, et de corrompre la jeunesse. Le premier grief se trouvait fondé, et c'est la gloire de Socrate ; toute sa vie et toute sa doctrine protestaient contre le second. L'accusé ne fit rien pour détourner de lui la peine capitale, tant la mort lui paraissait une chose indifférente. Il fut condamné à une très faible majorité et mourut avec une noble tranquillité qui demeura la preuve la plus éloquente de son innocence. Platon, le plus célèbre de ses disciples et l'héritier de sa doctrine, nous a laissé dans le *Phédon* le récit émouvant de ses derniers moments.

RÉSUMÉ

Maître d'Athènes, Lysandre lui impose les *trente tyrans*, anciens membres des Quatre-Cents, qui introduisent le régime de la Terreur (404). Le *conseil des Onze*, tribunal de sang, fonctionne sans relâche. On immole même ceux des Trente qui se montrent tièdes ou protestent : ainsi *Théramène*. Les bannis, réfugiés à Thèbes, autrefois l'ennemie acharnée d'Athènes, organisent une conspiration. *Thrasybule*, à leur tête, marche vers le Pirée, bat les Trente qui se sauvent et rétablit la constitution démocratique (403). Malgré l'amnistie proclamée par Thrasybule, une réaction se produit contre les nobles. La plus illustre des victimes de cette réaction est *Socrate*, coupable d'avoir eu pour disciples Alcibiade, Critias, un des plus violents des Trente, et Théramène (399).

CHAPITRE II

LE TRAITÉ D'ANTALCIDAS (387)

SOMMAIRE

Expédition des Dix-Mille (401-399). — Guerre de Sparte contre le Grand Roi. — Agésilas (396). — Ligue contre Sparte (396). — Traité d'Antalcidas (387).

Expédition des Dix-Mille (401-399). — La fin de la guerre du Péloponèse laissait inoccupés une foule de soldats péloponésiens. Le satrape de Lydie, *Cyrus*, qui préparait une expédition contre son frère, le Grand Roi Artaxercès Mnémon, dont il convoitait le trône, promit un riche salaire à ceux qui lui prêteraient le secours de leurs armes. Dix mille environ, sous le commandement du Spartiate Cléarque, répondirent à son appel. Une grande bataille se livra dans les environs de Babylone, à *Cunaxa*, où le jeune Cyrus fut vaincu et tué (401). Isolés, à cinq cents lieues de leur patrie, privés de leurs généraux qu'un acte de trahison avait fait périr, les Dix-Mille, restés victorieux dans la déroute de Cunaxa, regagnèrent la mer au milieu des plus émouvantes péripéties sous la conduite de l'Athénien *Xénophon*, qui suivait l'expédition en simple curieux et à qui nous devons le récit de cette fameuse retraite.

Guerre de Sparte contre le Grand Roi (396). — Artaxercès se vengea des secours fournis par les mercenaires péloponésiens à son frère sur les villes ioniennes de l'Asie Mineure. Le satrape Tissapherne, ennemi personnel de l'infortuné jeune prince, les traita en villes révoltées et conquises. Dans leur détresse, elles implorèrent la protection de l'État, qui avait alors la prépondérance en Grèce. Sparte, oubliant les services que lui avaient rendus les Perses dans sa lutte contre Athènes, envoya sur la côte ionienne des troupes commandées par

le roi *Agésilas*. Agésilas, le meilleur capitaine de Sparte, depuis que Lysandre était tombé en disgrâce à cause de son ambition et de ses airs hautains, cachait sous un extérieur plus que modeste, car il était petit et boiteux, une âme ardente, une intelligence extraordinairement éveillée et une volonté de fer (396).

Après un hiver passé à Éphèse, Agésilas ouvrit avec vigueur la campagne au printemps de 395. Il fut d'ailleurs admirablement servi par la mésintelligence qui régnait entre les deux satrapes Pharnabaze et Tissapherne. Cette mésintelligence lui permit de les attaquer l'un après l'autre. Tissapherne fut battu le premier, et, pour prix de sa défaite, le Grand Roi l'envoya au supplice. Pharnabaze, menacé à son tour, n'osa point attendre les Grecs, qui purent piller en toute liberté. La magnifique résidence du satrape sur la Propontide devint le quartier d'hiver d'Agésilas, qui chassait dans les parcs de Pharnabaze, tandis que celui-ci errait à l'aventure avec ses trésors.

Ligue de la Grèce contre Sparte. Coronée. Cnide. — Agésilas, à qui Sparte venait d'envoyer une flotte avec le titre d'amiral, titre qu'il passa à son beau-frère Pisandre, réunissait les forces nécessaires pour marcher au cœur de l'Asie Mineure, quand lui vint tout à coup l'ordre de repasser au plus vite en Europe. Pour détourner l'orage qui le menaçait, le Grand Roi, en jetant l'or à pleines mains, venait de réunir, dans une ligue contre Sparte, Athènes, Thèbes, Argos et Corinthe. La chose, l'or appuyant, n'avait pas été difficile, Sparte s'étant rendue fort impopulaire pour le joug intolérable qu'elle faisait peser sur les villes grecques.

Agésilas franchit l'Hellespont, marcha à grandes journées sur la Thrace et la Macédoine, dispersa un corps de cavalerie thessalienne qui voulait lui barrer le passage des Thermopyles, et arriva en face de l'armée des confédérés qui campait dans la plaine de *Coronée* en Béotie. La bataille s'engagea immédiatement (14 août 394). Elle fut acharnée. Le champ de bataille resta aux Spartiates, mais Agésilas était criblé de blessures, et le résultat de

la victoire lui parut si douteux que le roi n'osa tenter le passage de l'isthme de Corinthe, gardé par les alliés. Il licencia son armée et rentra à Sparte par mer en vaincu. Une terrible nouvelle l'y attendait. Son beau-frère *Pisandre*, qu'il avait mis, en quittant l'Asie, à la tête d'une flotte de quatre-vingt-cinq vaisseaux, venait, en août même, d'être vaincu et tué à la hauteur de *Cnide*, par l'Athénien *Conon*, et plus de la moitié de la flotte avait été prise.

Traité d'Antalcidas (387). — Athènes voyait revenir à elle la fortune. Elle en profita pour relever immédiatement ses fortifications abattues par Lysandre en 404. Les villes maritimes, lasses du joug de Sparte, se déclaraient en foule pour Athènes, dès que paraissait la flotte victorieuse de Conon. Menacée de demeurer isolée et impuissante, Sparte résolut de conquérir les bonnes grâces du Grand Roi. Elle signa avec lui le traité d'***Antalcidas***, ainsi appelé du nom de l'ambassadeur qui le négocia. Les villes grecques de la cité asiatique étaient abandonnées au Grand Roi ; toutes les villes de la Grèce proprement dite étaient déclarées libres ; le Grand Roi ***devenait leur protecteur*** et promettait de combattre toute cité qui voudrait imposer sa suprématie à une autre cité (387).

Ainsi, pour s'éviter l'humiliation de traiter d'égale à égale avec la ligue grecque, Sparte jetait la Grèce et se jetait elle-même aux pieds du Grand Roi, qui devenait le *suzerain* de ces mêmes Grecs si fiers autrefois, avant qu'ils se fussent perdus par leurs guerres civiles. Épuisée, la Grèce subit de gré ou de force le honteux traité d'Antalcidas.

RÉSUMÉ

Les Grecs d'Asie, malmenés, après la mort de Cyrus, par le satrape de Lydie, font appel à Sparte, qui, oubliant ses traités avec le Grand Roi, lui déclare la guerre (399). Agésilas passe en Asie Mineure (396), bat les satrapes Tissapherne et Pharnabaze, se dispose à marcher au cœur de l'Asie Mineure quand il est brusquement rappelé. L'or perse a réuni dans une confédéra-

tion Argos, Athènes, Corinthe et Thèbes, qui menacent Sparte. A demi battus à *Coronée* (394), les confédérés ont une brillante revanche sur mer, à la hauteur de *Cnide*, dans une bataille où Pisandre, beau-frère d'Agésilas, est vaincu et tué (394). Sparte alors se rapproche du Grand Roi, avec qui elle signe le traité honteux d'*Antalcidas* (387).

CHAPITRE III

LUTTE DE THÈBES CONTRE SPARTE (378-362)

SOMMAIRE

Interprétation déloyale du traité d'Antalcidas par Sparte. — Enlèvement de Thèbes par Phébidas (382). — Délivrance de Thèbes par Pélopidas (379). — Pélopidas et Épaminondas. — Bataille de Leuctres (371). — Les Thébains dans le Péloponèse. — Épaminondas devant Sparte (370). — Pélopidas en Thessalie : Cynoscéphales (364). — Épaminondas dans le Péloponèse : Mantinée (362).

Interprétation déloyale du traité d'Antalcidas par Sparte. — En faisant déclarer par le Grand Roi qu'*aucune cité grecque ne pourrait imposer sa suprématie à une autre cité grecque*, Sparte entendait bien que cette clause, bonne pour Athènes et Thèbes, ne la regardait pas. Sûre du consentement tacite du Grand Roi, redevenu son allié, elle ne fit point mystère de ses prétentions. Ainsi elle se garda de rendre la liberté à la Messénie. La ville de Mantinée, en Arcadie, coupable de vouloir s'administrer elle-même, fut détruite, et sa population dispersée en cinq villages. Corinthe dut laisser rentrer les bannis, amis des Spartiates. La ville de *Phlionte*, perdue dans une riche vallée solitaire aux sources de l'Asopos, en Béotie, fut contrainte de recevoir un gouvernement des mains d'Agésilas après un siège de dix-huit mois. Mais le chef-d'œuvre de l'audace éhontée de Sparte fut l'occupation en pleine paix de la Cadmée.

Enlèvement de Thèbes par Phébidas (382). —

Phébidas, officier de Sparte, allait, à la tête d'un corps de troupes, guerroyer contre *Olynthe*, qui voulait imposer son autorité aux villes de la Chalcidique. Comme il passait, *en ami*, sur le territoire de Thèbes, un traître, du nom de Léontiade, vint lui représenter que rien ne lui serait plus facile que de mettre la main sur la Cadmée ; en ce jour, où l'on célébrait une fête de Cérès, les femmes seules étaient admises dans la citadelle, où se trouvait le temple de la déesse, et la Cadmée était ainsi dégarnie de ses défenseurs. Personne ne songeait aux Spartiates, ni ne s'inquiétait d'eux, bien qu'on sût qu'ils étaient sous les murs de la ville. Phébidas, guidé par Léontiade, put pénétrer dans la Cadmée et s'y établir avant que les citoyens ne fussent même avisés du danger.

L'acte était si scandaleux que les éphores eux-mêmes n'osèrent point l'approuver. Phébidas fut cassé de son commandement. Il trouva un défenseur inattendu dans le roi Agésilas, qui ne craignit point de dire : « Ce qu'il importe d'examiner dans ce fait, c'est ceci : est-il de quelque utilité ? Car tout ce qui est avantageux pour Lacédémone, il est beau de le faire de son propre mouvement, même sans ordre. » La suite montra que les éphores, malgré leur colère hypocrite, étaient au fond, comme Agésilas, d'accord avec Phébidas. La Cadmée resta occupée par les soldats de Sparte, qui de plus imposa à Thèbes un gouvernement de son choix, dont fit partie le traître Léontiade. Trois à quatre cents Thébains des plus honorables familles se réfugièrent à Athènes, où ils trouvèrent l'hospitalité la plus cordiale, en dépit des sommations et des menaces de Sparte.

Pélopidas et la délivrance (379). — Cette politique déloyale devait recevoir un prompt châtiment. Un complot se forma. Un homme jeune encore et de grande famille, *Pélopidas*, en était l'âme. Il se mit en rapport avec ses amis, demeurés à Thèbes, et fit entrer dans la conjuration le secrétaire même des chefs du parti spartiate, *Archias* et *Léontiade*.

Quand tout fut prêt, douze hommes résolus, guidés

par Pélopidas, quittent Athènes par une froide journée d'hiver, avec des chiens et un équipage de chasse pour donner le change. Une tempête de neige venait de s'élever quand ils parurent sous les murs de Thèbes, et, grâce à l'orage, ils purent pénétrer sans être remarqués dans la ville, et se rendre, par petits groupes, à la maison désignée pour le rendez-vous.

Le secrétaire du tyran donnait ce soir-là même à Archias et à ses créatures un grand souper. Les convives étaient déjà échauffés par le vin, quand arriva d'Athènes une lettre qui dévoilait tout le complot : « A demain les affaires sérieuses ! » s'écria Archias, et il mit la lettre sous son coussin sans la lire. A ce moment les conjurés parurent à la porte de la salle. Ils s'étaient déguisés en femmes, et portaient d'énormes couronnes pour dissimuler leurs traits. On les reçut sans défiance. Sur le seuil, ils s'arrêtent un instant pour reconnaître leurs victimes ; puis tout à coup, saisissant leurs épées, ils se précipitent et égorgent sans peine tous ces hommes ivres. En même temps d'autres conjurés surprenaient Léontiade, qui n'était pas du festin, dans son lit, et le tuaient après une vigoureuse résistance.

L'œuvre de justice accomplie, on court aux prisons pour mettre en liberté les victimes qu'y détenaient les tyrans. Les trompettes retentissent : toute la ville est remplie de lumières et de clameurs. La garnison spartiate, forte de mille cinq cents hommes, se tient anxieuse et immobile dans la Cadmée. Le lendemain, les bannis rentrent en foule. On met Pélopidas et deux de ses amis à la tête de la république. La garnison, menacée d'un investissement, se retire sans combat (379).

Thèbes, redevenue libre, va prendre noblement sa revanche de l'oppression qu'a fait peser sur elle Sparte. Elle aura un moment la satisfaction de se croire la première puissance de la Grèce.

Pélopidas et Épaminondas. — Cette puissance et cette gloire, Thèbes les devra surtout au génie, à la bravoure, à la vertu de deux hommes illustres, Pélopidas et *Épaminondas.*

Bien que pauvre, Épaminondas avait reçu une éducation très soignée. Aux arts cultivés par ses compatriotes, tels que la musique et le chant, aux exercices gymnastiques et militaires il joignit l'étude de l'éloquence et surtout de la philosophie. Mais il s'attacha à prendre dans la philosophie de préférence le *côté pratique*, c'est-à-dire le mépris des richesses et des plaisirs, la modestie et la discrétion, la gravité et la pleine possession de soi-même, la science des hommes et du gouvernement. Il connut aussi à fond l'art de la guerre.

Pélopidas, quoique fort riche, n'avait pas reçu d'instruction. Mais son âme, naturellement bien douée, était passionnée pour la vertu et pour tous les biens qui font la dignité de la vie. Le métier des armes n'avait pas de secret pour lui, et son esprit singulièrement adroit lui permettait de se tirer avec bonheur des affaires les plus délicates. Du reste, il était généreux, magnanime, plein d'abnégation, et brave jusqu'à la témérité.

Il est peu d'histoires aussi belles que celles de ces deux hommes, qui restèrent toute leur vie unis dans une fraternelle amitié et dans un dévouement égal à la patrie. Issus tous les deux des plus nobles familles de Thèbes, ils se détachèrent de bonne heure de l'aristocratie, qui leur offrait toutes ses faveurs, mais dont ils désapprouvaient la politique. Leur glorieuse mort, survenue au sein de la victoire, fut le digne couronnement de leur belle vie. Ils furent grands tous les deux ; mais peut-être doit-on donner la première place pour le génie et la vertu à Épaminondas.

Bataille de Leuctres (371). — Violemment expulsée de Thèbes, Sparte chercha à prendre sa revanche. Thèbes, soutenue par Athènes, fit front avec courage. Abandonnée au bout de sept ans de luttes par Athènes, elle continua à se battre vaillamment seule et eut la gloire de vaincre dans un grand combat les Spartiates tant redoutés.

Le roi *Cléombrote* avait pénétré jusqu'en Béotie. L'alarme fut vive d'abord parmi les Thébains, car l'armée ennemie montait presque au double de la leur.

Le ferme courage d'Épaminondas les rassura. Livrée près de la petite ville de *Leuctres*, le 8 juillet 371, la bataille se termina pour les Spartiates par un véritable désastre. Plus de la moitié des soldats citoyens de Sparte furent tués, et le roi Cléombrote lui-même resta parmi les morts.

Sparte affecta d'accepter avec calme la foudroyante nouvelle. On célébrait à ce moment une fête solennelle. La fête ne fut point interrompue : les femmes reçurent l'ordre sévère de s'abstenir de lamentations publiques, et le lendemain matin on vit paraître avec un visage joyeux ceux dont les parents étaient restés sur le champ de bataille, tandis que les autres se montraient affligés et honteux, parce qu'ils étaient forcés de s'avouer que les leurs n'avaient échappé à la mort que par la fuite. Puis on proclama la levée en masse.

Les Thébains en Arcadie (370). — Cette imposante fermeté cachait plus d'orgueil qu'elle ne révélait de vraie constance. On était bien obligé de s'avouer que l'antique puissance s'en allait, ainsi que les vieilles mœurs. On vit bientôt arriver, à la dérobée et en silence, les vaincus de Leuctres, qui s'étaient hâtés de profiter de la permission que leur donnait Épaminondas de se retirer librement. La loi les condamnait aux peines les plus sévères ; mais pour n'avoir pas à rougir d'un trop grand nombre de citoyens, Agésilas déclara qu'il convenait pour cette fois « de laisser dormir la loi ».

La bataille de Leuctres eut une portée immense, et Sparte sentit lui échapper tout d'un coup la domination hautaine qu'elle avait fait peser sur le Péloponèse. La plupart des villes chassèrent ses garnisons. Le mouvement prit un caractère très grave et décidé surtout en Arcadie, où habitait une race vigoureuse de montagnards, avides de liberté. Sparte avait toujours été préoccupée de tenir complètement sous sa main ce pays, et elle avait traité avec la dernière rigueur *Mantinée*, qui lui avait déplu. Aussitôt après *Leuctres*, les Mantinéens dispersés dans les villages voisins se réunirent et rebâtirent les murs de leur ville, sans que Sparte osât faire opposition.

Excitée par ce hardi exemple, encouragée sans doute et guidée secrètement par Épaminondas, l'Arcadie tout entière se souleva et résolut de se réunir en une vaste confédération, capable d'assurer et de maintenir désormais son indépendance. On construisit pour servir de capitale à la confédération une ville qui fut appelée *Mégalopolis* (*grande ville*) ; elle méritait ce nom par ses proportions grandioses et ses édifices somptueux, qui prouvaient que ce peuple de paysans, de bergers et de laboureurs ne manquait ni de ressources ni de culture.

Sparte fit marcher contre les Arcadiens une armée sous les ordres d'Agésilas. Les Arcadiens menacés implorèrent le secours de Thèbes, qui leur envoya Épaminondas et Pélopidas. A leur approche, Agésilas rentra précipitamment en Laconie.

Épaminondas devant Sparte (370). — L'Arcadie délivrée, le but de l'expédition semblait atteint. Mais Épaminondas ne put se résoudre à reprendre le chemin de Thèbes sans avoir rien fait. Il se dit qu'il serait glorieux de frapper le coup décisif contre Sparte sur les bords mêmes de l'Eurotas.

Il jeta donc ses troupes par les défilés de la Laconie, et parut tout à coup en vue de Sparte. La terreur de la population fut à son comble. La ville n'avait point de murailles ; les troupes étaient en petit nombre et découragées ; les ilotes n'attendaient qu'un signal pour se soulever ; au sein de la ville, les traîtres s'agitaient, exagérant le péril pour faire croire à l'inutilité de la résistance. Les femmes, qui n'avaient jamais vu la fumée d'un camp ennemi, poussaient des lamentations qui augmentaient la confusion générale.

Sparte fut sauvée par l'énergie de son vieux roi Agésilas, dont la politique orgueilleuse avait jeté l'État dans ces périls. Il étouffa avec une merveilleuse présence d'esprit les trahisons, fit prompte justice des mutins, sut attirer des renforts des différentes cités, et garda si bien la ville, d'ailleurs admirablement défendue par sa position même, qu'Épaminondas, après quelques tentatives infructueuses, leva le siège. Mais il ne se retira point

sans faire beaucoup de mal au pays. Toute la vallée de l'Eurotas jusqu'à la mer fut impitoyablement ravagée.

Quand tout fut dévasté, Épaminondas passa ensuite en Messénie, où il avait une grande réparation à accomplir. Ce pays, le plus beau et le plus infortuné du Péloponèse, la première victime de l'ambition de Sparte, demeurait depuis des siècles désolé, sans commerce, presque sans habitants. Des esclaves cultivaient le sol, tandis que les légitimes propriétaires erraient exilés aux extrémités du monde hellénique, en Italie, en Sicile. Le général thébain rêvait pour les Messéniens une glorieuse résurrection. A son appel, les exilés revinrent en foule, et Épaminondas voulut leur donner une nouvelle capitale, comme il l'avait fait pour les Arcadiens. Sur les hauteurs du mont Ithome, où s'élevait autrefois la forteresse d'Aristodème, dans un riche bassin d'où la vue porte sur la mer, il jeta les fondements d'une forte et grande ville appelée *Messène*, dont les ruines imposantes attestent encore aujourd'hui la solide magnificence. Après avoir attaché ce poignard aux flancs de Sparte, Épaminondas reprit le chemin de l'isthme, salué partout comme le restaurateur de la liberté grecque.

Pélopidas en Thessalie. Cynoscéphales (364). Thèbes vit tout à coup se lever deux nouveaux ennemis : en Thessalie, *Alexandre*, tyran de Phères, qui avait sur la Grèce des projets ambitieux ; en Grèce, Athènes, jalouse maintenant de sa voisine et de la gloire que lui avait valu la victoire de Leuctres. En outre une partie des Arcadiens se déclaraient contre leur bienfaitrice. Mégalopolis cependant demeurait fidèle. Pélopidas fut chargé des affaires de Thessalie, Épaminondas fut chargé du reste.

L'apparition de Pélopidas en Thessalie suffit pour réduire Alexandre à la condition de suppliant. Le Thébain lui accorda la paix, mais il ne devait plus régner qu'à Phères, et les cités thessaliennes reprendraient leur indépendance (368). Quatre ans après Alexandre violait sa parole. Pélopidas, revenu avec sept mille hoplites, rencontra le tyran près de Pharsale, sur les hauteurs de *Cynoscéphales*. Alexandre avait des forces bien supé-

rieures. Il n'en fut pas moins vaincu; mais Pélopidas, ayant voulu forcer sa garde pour le frapper dans sa personne, tomba lui-même criblé de coups (364).

Pélopidas fut pleuré par les Thessaliens autant que par les Thébains eux-mêmes. Ils demandèrent à l'ensevelir de leurs mains, et son tombeau s'éleva à l'endroit même où il avait succombé. L'œuvre de délivrance qu'il avait entreprise ne périt point avec lui. Alexandre fut contraint de laisser à toutes les villes thessaliennes leur indépendance.

Épaminondas dans le Péloponèse. Mantinée (362). — Même gloire et même sort attendaient Épaminondas. Après s'être vengé d'Athènes en improvisant une flotte qui tint glorieusement en échec une flotte athénienne, Épaminondas repassa dans le Péloponèse, où une nouvelle victoire de Leuctres était nécessaire pour terrasser les forces ennemies. La rencontre eut lieu sur les hauteurs de l'Arcadie, non loin de *Mantinée*. A peine commencée, la bataille était gagnée par les Thébains. Mais Épaminondas, engagé trop témérairement dans la mêlée, tomba grièvement blessé, et il fallut le transporter hors du champ de bataille.

Épaminondas vécut assez pour apprendre que les ennemis étaient en fuite et pour recevoir son bouclier, échappé de ses mains défaillantes au milieu des ennemis. Apprenant que ses deux lieutenants étaient morts, il donna le conseil de faire la paix ; puis, avec une tranquille résignation, il arracha le fer de lance qui était resté dans sa blessure et expira. Il fut enterré sur le champ de bataille de Mantinée, comme Pélopidas avait été enseveli dans les terres de Cynoscéphales, et les deux amis marquèrent par leurs tombeaux les lieux où Thèbes, par leur intermédiaire, avait gagné ses victoires et signalé sa puissance (362).

Privée de ses deux grands hommes de guerre, Thèbes dut renoncer à l'hégémonie sur la Grèce. La paix fut conclue, et une sorte d'équilibre s'établit entre elle, Sparte et Athènes.

Le vieux roi Agésilas trouva encore assez de forces pour aller en Égypte affermir sur le trône le roi indigène *Nectanébos* contre les Perses. Mais il ne put revoir sa patrie. Il mourut sur le chemin de Cyrène, à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

Les grands hommes de la Grèce sont morts. Philippe de Macédoine peut paraître.

RÉSUMÉ

Sparte fait appliquer rigoureusement le traité d'Antalcidas, qui défend qu'aucune cité n'impose sa suprématie à une autre cité grecque. Mais elle se garde de se l'appliquer à elle-même. Bien plus, elle fait occuper la Cadmée par un de ses officiers, *Phébidas*, qui ensuite impose à Thèbes un gouvernement tyrannique (382). Thèbes est délivrée par *Pélopidas*, réfugié à Athènes (379).

La délivrance de Thèbes est suivie de huit ans de guerre contre Sparte de concert avec Athènes. Abandonnée par Athènes en 371, Thèbes n'en remporte pas moins une brillante victoire à *Leuctres*, en Béotie, où *Épaminondas* triomphe du roi Cléombrote (371). Cette défaite enlève à Sparte la plupart des villes du Péloponèse. L'Arcadie se révolte la première : pour affermir son indépendance, elle se bâtit comme capitale la somptueuse *Mégalopolis*. Menacés par Sparte, les Arcadiens implorent Thèbes. Épaminondas ne se contente pas de les délivrer. Il va insulter les Spartiates dans leur ville même, où il est arrêté par le vieil *Agésilas*, dévaste tout le pays, puis rappelle les Messéniens exilés et bâtit pour eux sur le mont Ithome la grande ville de *Messène*. Célébré partout comme le restaurateur de la liberté grecque, Épaminondas a du coup donné le premier rang dans la Grèce à sa patrie.

La victoire de Thèbes à *Leuctres* a pour effet de rapprocher Athènes, jalouse, de Sparte. En même temps la moitié des Arcadiens font défection, et Alexandre de Phères, en Thessalie, menace Thèbes par le nord. Pélopidas défait le tyran à *Cynoscéphales* (364). Il y périt ; mais la Thessalie, qu'il a délivrée, reste libre. De son côté Épaminondas, pour se venger d'Athènes, crée une flotte qui tient en échec la flotte athénienne, puis va dans le Péloponèse combattre Sparte. Il lui livre la bataille de *Mantinée*, qu'il gagne, mais en y perdant la vie (362).

LIVRE VI

LA GRÈCE SOUS PHILIPPE ET ALEXANDRE

CHAPITRE I

LA MACÉDOINE JUSQU'A PHILIPPE

SOMMAIRE

Disposition géographique de la Macédoine. — Conséquence de cette disposition. — Origine des *Macednes*. — Formation du royaume de Macédoine.

Disposition géographique de la Macédoine. - Au pied du *Tchardagh*, massif célèbre formant le nœud du système de montagnes qui couvre la vaste péninsule des Balkans, s'étend une région bien délimitée, au nord par l'*Hémus*, à l'ouest par les Alpes *Helléniques*, à l'est par le mont *Rhodope*, au sud par l'*Olympe*. C'est là la *Macédoine*. Regardant au midi vers la mer Égée, elle est arrosée par plusieurs fleuves modestes : l'*Haliacmon*, l'*Axios*, le *Strymon*, le *Nestos*, qui suffisent à lui donner une grande fertilité.

La Macédoine se trouve divisée naturellement en deux moitiés qui offrent un contraste frappant. La moitié *septentrionale* forme le pays *haut*, fermé par les montagnes comme une forteresse, et partagé en un grand nombre de vallées circulaires communiquant difficilement entre elles. Le climat y est celui de l'Europe centrale, c'est-à-dire assez rude, et les productions moins riches que celles des régions plus fortunées du midi. L'autre moitié, la moitié *méridionale*, est une plaine ouverte sur la mer, avec le climat et la flore de la Grèce.

Conséquences de cette disposition. — On devine la conséquence de cette disposition. Le haut pays resta longtemps pour les Hellènes un pays étranger et inconnu. Les habitants de ces montagnes, les *Macednes* ou *Macédoniens*, dont la langue leur était d'ailleurs inintelligible, demeurèrent pour eux des gens incapables de civilisation et bons tout au plus à fournir, comme les autres Barbares, des esclaves aux Grecs. Et même, à entendre les Athéniens, *on ne pouvait pas tirer de la Macédoine des esclaves de bonne qualité.*

Tout autre fut le sort de la plaine. Du pied boisé de l'Olympe qui baigne dans la mer, aux récifs du promontoire de la Chalcidique, jusqu'à l'angle au fond duquel jaillissent les sources chaudes qui ont donné à *Therma* son nom, la côte se peupla de races dont l'origine grecque ne semble pas douteuse. A ces tribus, qui s'étaient établies dans les âges les plus reculés sur le golfe macédonien, s'ajoutèrent plus tard les colons venus des cités commerçantes de la Grèce. Ils se mêlèrent aux populations primitives et établirent un long cordon de colonies qui, se prolongeant sur les rives de Thrace, allait jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin.

Erétrie, *Pydna*, *Méthone*, *Therma*, encore aujourd'hui florissante sous le nom de *Salonique*, *Olynthe*, *Acanthe*, *Amphipolis*, l'orgueil d'Athènes, *Abdère*, *Byzance*, qui est devenue *Contantinople*, furent les plus célèbres de ces cités, où en même temps qu'un commerce actif se déploya une civilisation brillante, qui par contraste contribua à rejeter plus encore dans l'obscurité les *Macednes* ou habitants du pays haut.

Origine des Macednes. Ces *Macednes* tant méprisés étaient pourtant des frères des Grecs ; le fond de leur langue, plusieurs de leurs usages, la condition même de l'autorité royale, sembleraient l'indiquer. Mais de bonne heure mêlés aux farouches Illyriens, ils se laissèrent pénétrer par leurs mœurs à tel point que les Grecs s'habituèrent à regarder ces anciens frères comme une race essentiellement différente. Tout au plus consentirent-ils à reconnaître l'origine grecque à la maison

royale. Cette maison était celle des *Téménides*, qui, originaires d'Argos dans le Péloponèse, se donnaient comme ancêtre *Hercule.*

Formation du royaume de Macédoine. — L'histoire de la Macédoine n'est que l'histoire de ses rois, qui l'ont créée comme État et ont fait toute son importance. Cette histoire commence au règne de *Perdiccas* (700), avec la fondation de la capitale *Ægæ* ou *Édesse*, dans une riche vallée qui s'étend entre l'Haliacmon et l'Axios. Le choix de cet emplacement était des plus heureux. *Ægæ*, plus belle aujourd'hui à cause de ses superbes cascades qui n'existaient pas dans l'antiquité, a toujours été une des localités les plus remarquables pour la richesse du sol, la beauté du site et la salubrité du climat. De plus, placée à l'entrée des pays hauts, dominant toute la plaine jusqu'aux montagnes de la Chalcidique, elle était admirablement située pour être le point de départ de futures conquêtes.

Il était naturel que les rois d'Ægæ, au lieu de porter leurs efforts sur les montagnes où habitait une race rude de pâtres et de chasseurs, tournassent leurs armes du côté de la plaine où la résistance serait bien moins vive. C'est ce qui arriva en effet; mais l'œuvre de la conquête, sans cesse gênée par les incursions des montagnards et des Illyriens, alla lentement. Ce n'est que deux siècles après, sous *Amyntas,* que la Macédoine put enfin toucher à la mer et occuper, à part les villes grecques, la côte qui va du mont Olympe à l'embouchure de l'Axios.

Le troisième successeur d'Amyntas, *Archélaüs,* fonda une capitale nouvelle, *Pella,* au-dessous d'Ægæ, sur un lac dont les eaux vont à la mer. Le même prince bâtit au pied de l'Olympe *Dion,* ville rustique, destinée à être une ville de fêtes et consacrée aux Muses, car Archélaüs aimait la poésie et les arts. Sa cour devint le brillant rendez-vous des peintres, des musiciens et des poètes. Les hôtes les plus illustres du roi de Macédoine furent le peintre *Zeuxis* et le poète *Euripide.*

La mort d'Archélaüs, qui périt assassiné en 400, fut suivie d'une longue période de troubles. Ces troubles ne

prirent fin qu'à l'avènement de *Philippe*, jeune prince aussi habile que ferme et vaillant (359).

RÉSUMÉ

La Macédoine est naturellement divisée en deux moitiés qui forment entre elles un frappant contraste : au nord, pays haut, montagneux, rude et peu riche ; au sud, plaine avec le climat et la flore de la Grèce. Le pays haut est occupé par les *Macednes*, peuple à demi sauvage, complètement étranger aux Grecs, quoique primitivement de même race ; la plaine, surtout les bords maritimes, se couvrent de colonies grecques dont les plus remarquables sont *Pydna*, *Therma*, *Olynthe*, *Amphipolis*, *Byzance*.

L'histoire de la Macédoine est celle de ses rois, les *Téménides*, originaires d'Argos et descendants d'Hercule. Le plus ancien roi connu est *Perdiccas* (700), qui fonde, sur la limite méridionale du pays haut, la belle *Ægæ*. Ce n'est que deux siècles après que la Macédoine peut arriver jusqu'à la mer, sans occuper du reste les villes grecques. Le roi *Archélaüs* (413-400) rapproche la capitale de la mer en fondant *Pella*. Sa mort est suivie d'une longue anarchie qui prend fin à l'avènement de *Philippe* (359).

CHAPITRE II

PHILIPPE CRÉATEUR DU ROYAUME DE MACÉDOINE (359-354)

SOMMAIRE

Enfance et jeunesse de Philippe. — Organisation de l'armée et création de la phalange.

Philippe et les ennemis de la frontière : Péoniens, Illyriens, Thraces. — Victoires sur ces différents peuples, qui sont repoussés chez eux.

Philippe et les villes grecques du littoral de la Macédoine. — Prise d'Amphipolis (357). — Prise de Pydna, Potidée, Méthone (354).

Enfance et jeunesse de Philippe. — Fils du roi Amyntas et de la reine Eurydice, qui, devenue veuve, aurait voulu l'exclure du trône, Philippe n'avait que vingt-trois ans lorsque, évinçant tous ses rivaux, il cei-

gnit le diadème. Ce jeune homme, à la figure belle et délicate, ainsi que le représentent ses médailles, possédait déjà toute la réflexion, l'énergie, la décision et la constance de l'homme mûr. L'adversité, qui l'avait visité de bonne heure, avait été pour cette âme fortement trempée une bonne fortune. Emmené encore adolescent à Thèbes par Pélopidas en qualité d'otage, il avait fait tourner son exil à son avantage en suivant les leçons des plus grands hommes d'État que la Grèce eût possédés depuis Périclès. On comprend ce qu'un esprit si vif et si curieux de s'instruire dut gagner à l'école d'hommes tels que Pélopidas et Épaminondas.



Monnaie de Philippe. Tête d'Hercule.

Mêlé intimement aux Grecs, il put aussi étudier à loisir l'état de la Grèce, voir ses côtés forts et ses côtés faibles, se persuader que sous l'éclat de la civilisation hellénique il se cachait bien des misères. Les mesquines rivalités qui partageaient la plupart des villes en deux camps bien tranchés; les défaillances des assemblées populaires; la vénalité des chefs; tous ces signes d'une décadence profonde ne lui échappèrent point, et il devait plus tard en tirer merveilleusement parti.

Dans Philippe, devenu par son long séjour à Thèbes et par son éducation un vrai Grec, restait toujours cependant le Macédonien et le Barbare. Son caractère gardait un goût de terroir fortement prononcé. Il plaisait par là aux siens, comme il les dominait par son génie, par sa culture supérieure, par son port noble, assuré, royal. Aux qualités des natures les plus cultivées, l'élève d'Épaminondas joignait ces qualités un peu grossières qui sont tant appréciées de la foule. Il était un vrai fils de la Macédoine pour son entrain à la chasse et son intrépidité à boire.

Mais les plaisirs ne lui firent jamais oublier son métier de roi. Souvent même les plaisirs ne furent pour lui qu'un moyen de dissimuler ses desseins et de duper ses ennemis. Singulier mélange de civilisation et de barbarie,

de force et de douceur, de débauche et de tempérance, de franchise brutale et de finesse qui convenait à merveille à un roi qui commandait à des Barbares et qui devait un jour rallier à sa fortune les Grecs.

Vigueur du jeune roi. — Lorsque Philippe prit le titre de roi, la Macédoine était dans le plus déplorable état. Les Illyriens, les Pæoniens, infestaient le pays, d'ailleurs désolé par la guerre civile. Philippe agit avec vigueur, et fit reprendre promptement aux Illyriens et aux Pæoniens le chemin de leurs montagnes. La résolution qu'il mit à délivrer la Macédoine de ses ennemis extérieurs et intérieurs fut trouvée de bon augure, et tous le saluèrent comme le prince que la destinée avait marqué pour relever le pays.

La phalange. — Philippe devait non seulement donner à la Macédoine ses limites naturelles, mais encore dominer toute la Grèce. Ses victoires reposèrent sur l'admirable organisation qu'il sut donner à son armée, dont le corps principal fut la *phalange*. La phalange était une lourde masse d'hoplites, serrés les uns contre les autres, sur un front plus ou moins étendu, sur seize rangs de profondeur. Couverts de fortes armures, ils tenaient à deux mains une pique appelée *sarisse*, longue de six à sept mètres. Grâce à ces dimensions vraiment extraordinaires, la *sarisse* que portait le premier hoplite le protégeait à cinq mètres en avant de la poitrine, et la lance du soldat de la *cinquième ligne* dépassait encore d'*un mètre* le front de la phalange. Vrai *monstre*, comme l'appelait Plutarque, hérissé de fer, sur lequel venaient s'émousser les traits de l'ennemi et qui, dans une plaine, broyait tout sur son passage.

Philippe et les ennemis des frontières. — Assailli par mille difficultés quand il arriva au pouvoir, Philippe s'était débarrassé comme il avait pu des ennemis qui occupaient le territoire macédonien, et les avait décidés, soit par des promesses, soit par des libéralités, à rentrer chez eux. Quand il fut solidement assis sur le trône, il voulut humilier ces turbulents voisins. Pæoniens, Thraces, Illyriens, furent à leur tour mal-

traités, pillés, et durent céder une partie de leur territoire.

Philippes et Philippopoli. — L'expédition de Thrace fut particulièrement remarquable. Elle valut au roi non seulement un agrandissement de territoire, mais encore des revenus considérables. En retour de sa protection, il se fit céder par les colons athéniens qui exploitaient les mines d'or du *Pangée* une partie de leurs terrains. Alors il fit frapper une nouvelle pièce d'or qui fut longtemps en usage sous le nom de *philippe*. Il fonda, pour protéger l'exploitation des mines, une forteresse qui, sous le nom de *Philippes*, devint le noyau d'une cité rapidement florissante. Plus tard, vers 342, Philippe devait pénétrer dans l'intérieur de la Thrace, soumettre le versant méridional de l'Hémus, et y fonder plusieurs colonies macédoniennes, dont la plus importante subsiste encore aujourd'hui et rappelle par son nom sa vieille origine. C'est *Philippopoli* (ville de Philippe), sur l'Hèbre, aujourd'hui capitale de la Roumélie orientale (partie de la Bulgarie).

Philippe et les villes grecques du littoral macédonien. — La Macédoine avait conquis ses limites naturelles, et cela dans l'espace de trois ans. Elle s'étendait maintenant du mont Olympe aux sources du Strymon, et du mont Scardus au cours du Nestos. Mais la mer lui restait barrée par les villes grecques du littoral. Du côté de la terre le royaume venait d'être fermé. Il fallait l'ouvrir du côté de la mer; ici, la tâche était plus délicate et demanda plus de temps.

Le roi tourna d'abord ses vues sur *Amphipolis*, que sa position dominante sur les routes du littoral, son port, ses richesses en bois et en métaux faisait la ville la plus importante de la mer de Thrace. Amphipolis était une colonie d'Athènes, mais une colonie révoltée, contre laquelle la métropole avait fait en vain *neuf* expéditions. Par dépit, et pour le stérile plaisir de la voir punie, Athènes refusa de lui porter secours comme elle l'en priait, et Philippe s'en rendit promptement maître (357).

Amphipolis prise, Philippe envahit sans hésiter le

territoire de la confédération athénienne. Il enleva successivement Pydna, Potidée, Méthone. Les Athéniens lancèrent contre le voleur des manifestes furibonds, mais leur colère se borna à des paroles, et les secours, quand ils en envoyèrent, arrivèrent toujours trop tard. En 354, tout le littoral macédonien, à l'exception de la Chalcidique, appartenait à Philippe. A la suite de ces revers, Athènes vit se détacher d'elle les villes maritimes qui gravitaient d'ordinaire dans son orbite, depuis de brillants succès remportés vingt ans auparavant par ses généraux Chabrias et Timothée.

RÉSUMÉ

Philippe monte sur le trône à l'âge de vingt-trois ans, se défait de trois rivaux, renvoie chez eux les étrangers, Illyriens, Péoniens, Thraces, qui les soutenaient, réorganise son armée, crée la *phalange*; se venge des Barbares par des excursions sur leur propre territoire dont il confisque une partie; fonde, en Thrace, *Philippes* (il fondera plus tard *Philippopoli*); s'attaque ensuite aux villes grecques de la côte, *Amphipolis*, *Pydna*, *Potidée*, *Méthone*, et donne ainsi à la Macédoine ses limites naturelles à qui il ne manque plus que la Chalcidique (359-354).

CHAPITRE III

PHILIPPE A LA TÊTE DE LA GRÈCE (353-336)

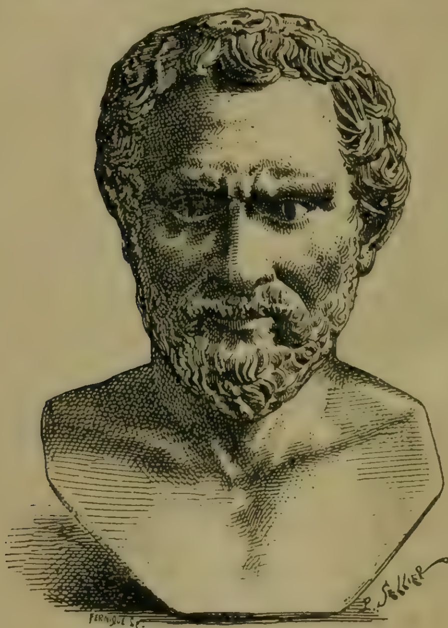
SOMMAIRE

Occupation de la Thessalie, ou premier pas de Philippe vers l'hégémonie (352). — Prise d'Olynthe, ou deuxième pas de Philippe vers l'hégémonie (347). — Victoire de Chéronée sur Athènes et Sparte, ou Philippe maître de la Grèce (338). — Philippe généralissime des Grecs contre les Perses. — Mort de Philippe (336).

Occupation de la Thessalie (352). — Le premier but de Philippe était atteint. La Macédoine, fortement appuyée sur ses limites naturelles, était devenue une

puissance maritime : Philippe pouvait maintenant se tourner vers la Grèce.

Les circonstances étaient on ne peut plus favorables. La Grèce était épuisée par ses longues luttes intestines, et surtout elle n'avait plus ses vieilles mœurs qui faisaient sa force. Athènes, en particulier, était profon-



Démosthène. — Musée du Louvre.

dément dégénérée; son grand orateur, *Démosthène*, qui si souvent a fustigé sa criminelle apathie, a fait de ses citoyens le plus triste tableau. Remettant la fortune de la patrie aux mains d'étrangers salariés, de *mercenaires*, le citoyen d'Athènes consumait son temps dans d'indignes bavardages sur la place publique, uniquement préoccupé de savoir ce qui se disait, ce qui se passait *de nouveau*. Ces mercenaires, à qui l'on confiait les armes que les

citoyens n'avaient plus la force de porter, n'étaient pas payés régulièrement, et alors, au lieu de faire leur service, ils allaient piller et faire mille violences chez les alliés mêmes d'Athènes, qui naturellement d'alliés devenaient vite ennemis. Si on ne payait pas les mercenaires, ce n'était point que l'argent fît défaut ; mais on aimait mieux le réserver pour les réjouissances, et *un décret avait prononcé peine de mort contre quiconque proposerait de détourner pour la guerre les sommes destinées aux fêtes publiques* ; or ces fêtes dévoraient le plus clair des revenus de l'État. *Jouir* était devenu la loi suprême à Athènes.

Une occasion bien opportune se présenta à Philippe de s'immiscer dans les affaires de la Grèce. Quelques propriétaires de la Phocide, voisins du temple de Delphes, avaient empiété, paraît-il, sur les terres sacrées. Thèbes les fit condamner, par le conseil *amphictyonique*, à une forte amende, dont toute la Phocide fut déclarée solidaire. La mesure était injuste, et les Thébains ne l'avaient fait prendre que pour avoir un prétexte de courber sous leur joug les habitants des régions montagneuses du Parnasse. Exaspérés, les Phocidiens se soulevèrent. Malheureusement pour eux, ils se donnèrent le double tort de piller les richesses du temple pour soutenir la guerre, et de faire alliance avec le tyran de Phères, *Lycophron*, détesté de ses sujets. Dès lors, combattre les Phocidiens, c'était lutter à la fois et pour venger l'honneur d'Apollon et pour abattre la tyrannie.

Ce rôle glorieux fut dévolu à Philippe, qu'invoquaient à la fois et les Thébains et les nobles de Thessalie. D'abord vaincu et obligé de fuir, le roi de Macédoine prit ensuite une éclatante revanche. Plus de six mille Phocidiens succombèrent ; trois mille prisonniers furent précipités à la mer comme sacrilèges. Onomarchos, leur chef, trouvé parmi les morts, fut mis en croix. Apollon était vengé ; la Thessalie, d'un autre côté, fut déclarée libre. Philippe, hautement célébré par les Grecs, eut soin de se faire payer ses services autrement qu'en gloire. Sous

prétexte de la protéger, il occupa les points les plus importants de la Thessalie : le port de *Pagases* et la péninsule de Magnésie. Il touchait maintenant aux Thermopyles. Son armée, déjà redoutable, s'augmenta de la cavalerie renommée des Thessaliens, et il hérita de la puissance maritime de Phères. Aussi bientôt l'Eubée et l'Attique furent menacées, et la galère paralienne, qui portait au temple de Délos les offrandes des Athéniens, fut enlevée en vue de Marathon (352).

Prise d'Olynthe, ou deuxième pas de Philippe vers l'hégémonie (347). — Démosthène, qui voyait le danger, prononça alors contre le roi de Macédoine une Philippique retentissante, et essaya énergiquement de secouer la torpeur de ses compatriotes. Il fut peu écouté. Philippe endormit les Athéniens en feignant de se reposer pendant deux ans au milieu des fêtes et des plaisirs à Pella ; puis il reprit sa politique d'envahissement. Le moment était venu d'achever la soumission de tout le littoral macédonien par la conquête de la Chalcidique, où trônait *Olynthe*, à la tête d'une confédération de trente-deux villes.

A la vue du danger qui la menaçait, Olynthe, brouillée jusque-là avec Athènes, implora son secours. Résolu à brusquer les événements, Philippe fit marcher immédiatement ses troupes contre la Chalcidique. Olynthe, épouvantée, envoya ambassade sur ambassade à Athènes. Les députés furent vigoureusement appuyés par Démosthène, qui prononça alors ses *Olynthiennes*, et décida les Athéniens à intervenir. Mais cette fois encore on ne fit les choses qu'à demi et avec une déplorable lenteur.

Olynthe, prise, fut ruinée de fond en comble ainsi que les villes alliées. La Chalcidique, autrefois si florissante, devint un désert, et ses malheureux habitants furent égorgés, condamnés à l'exil et à la mendicité, ou vendus comme esclaves, tandis que ce qu'ils possédaient devenait la proie des flammes et des mercenaires. Le roi de Macédoine célébra sa victoire par de grandes fêtes à *Dion* ; des Grecs ne rougirent point d'y assister et d'accepter leur part de butin (349-347).

Non seulement Athènes n'osa point protester, mais encore Philippe s'étant donné la place des Phocidiens dans le conseil des amphictyons avec le titre de président des jeux pythiques, la cité accepta tout.

Chéronée, ou Philippe maître de la Grèce (338). — Pendant qu'Athènes, pressée de jouir, retombait dans son apathie, Philippe, toujours actif, continuait la série de ses agrandissements. Il rattacha directement la Thessalie entière à la Macédoine, détrôna le roi d'Épire et le remplaça par son beau-frère, se fit donner le protectorat du Péloponèse et soumit toute la Thrace, sauf les villes grecques de Périnthe et de Byzance, qu'il ne put prendre, parce qu'elles furent secourues par les Perses et par les Athéniens.

Le roi de Macédoine résolut de venger ce double échec sur Athènes même, et d'enchaîner définitivement la Grèce à sa fortune en battant cette cité, la plus puissante encore, malgré sa décadence, des cités helléniques. L'occasion lui en fut fournie par un orateur athénien, rival de Démosthène, *Eschine*, qu'il avait acheté. Les Locriens d'Amphissa avaient labouré des terres appartenant au domaine d'Apollon. Eschine les dénonça au conseil amphictyonique de Delphes, leur fit déclarer la guerre, et fit décider aussi que la guerre serait conduite par Philippe.

A peine guéri de blessures qu'il avait reçues dans une expédition contre les Scythes, Philippe se hâta de franchir les Thermopyles; mais, au lieu de marcher sur Amphissa, il occupa *Élatée*, située dans la vallée supérieure du Céphise et qui était la clef de la Grèce centrale. De cette place, qu'il fortifia, il tenait en échec Thèbes dont la fidélité devenait douteuse, et il menaçait Athènes. L'épouvante des Athéniens à cette nouvelle fut extrême : ils s'imaginaient voir déjà l'ennemi à leurs portes.

Personne n'osait ouvrir un avis; Démosthène monta à la tribune, y exposa nettement et carrément ce qu'à ses yeux réclamait le salut de la patrie, et avant tout il demanda l'alliance avec Thèbes. Thèbes était l'ennemie

détestée de tout temps. Cette haine ne s'était amortie aux jours de Trasybule et de Pélopidas que pour reprendre ensuite toute son ancienne vivacité. Mais on refoula les justes rancunes. Une ambassade fut décidée et Démosthène marcha à sa tête.

Quand Démosthène arriva à Thèbes, il y trouva les députés de Philippe venus pour réclamer la simple neutralité et la permission de traverser le territoire béotien. Démosthène ne pouvait, comme eux, employer ni la séduction ni la terreur; mais il pouvait faire appel au patriotisme et, à défaut de patriotisme, à l'intérêt bien entendu. Il parla avec une telle chaleur et une telle conviction des dangers que créait à tous l'ambition de Philippe et des devoirs qu'imposait aussi à tous la liberté de la terre hellénique, que le feu sacré de l'enthousiasme patriotique inspira Thèbes comme Athènes.

L'alliance d'Athènes et de Thèbes surprit et déconcerta Philippe, qui ne s'attendait à rien de semblable. Elle le jeta dans une telle perplexité qu'il fut dix mois avant d'engager aucune action sérieuse. Enfin, au commencement du printemps de 338, il fit avancer ses troupes dans la vallée du Céphise. Cette vallée, dans sa partie supérieure, n'est qu'un étroit défilé, et ce défilé était occupé par les troupes réunies de Thèbes et d'Athènes. Une ruse de guerre lui livra le passage, et il déboucha avec toute son armée dans la vallée béotienne du Céphise, dont la large plaine avait paru à ses yeux le terrain le plus favorable pour la bataille.

Les Hellènes se réunirent au sud du Céphise, où ils s'appuyaient à la fois sur *Chéronée* et sur le fleuve. Les deux armées étaient à peu près égales en nombre et comprenaient environ trente mille fantassins et deux mille cavaliers. Elles étaient aussi égales pour l'ardeur et le courage, mais l'armée macédonienne l'emportait de beaucoup pour le commandement; là, il y avait une *volonté unique* servie par les capitaines les plus expérimentés. Plus forts d'abord, les alliés furent ensuite écrasés. Le *bataillon sacré* des Thébains, créé jadis par Épaminondas, fut *complètement détruit* par le jeune

Alexandre, fils de Philippe. Il n'y eut plus de salut pour les vaincus que dans la fuite. Mille Athéniens furent tués et deux mille faits prisonniers. Les pertes des Thébains devaient être plus considérables. La journée de *Chéronée* était pour Philippe plus qu'une victoire : elle anéantissait d'un seul coup la ligue grecque, qui n'essaya pas de se reformer. L'Attique et la Béotie restaient sans défense, exposées à toute la colère du vainqueur (338).

Philippe fut sans pitié pour Thèbes, en qui il ne voyait qu'une ingrate et une parjure. L'État fondé par les Thébains au temps de leur puissance fut détruit ; Thèbes fut réduite au sort d'une ville rurale de la Béotie ; Orchomène, Thespis, Platées se reconstituèrent et redevinrent libres ; la Cadmée fut occupée par une garnison macédonienne ; enfin, les citoyens les plus marquants furent mis à mort ou exilés, et leurs biens confisqués.

Athènes fut traitée avec plus de ménagements. Athènes avait été l'ennemie indomptable de Philippe, mais une ennemie toujours franche et loyale. Athènes avait été et était encore le foyer de la civilisation hellénique. Pour ces considérations, Philippe, à qui d'ailleurs au besoin la générosité ne répugnait point, aima mieux user de la douceur que de la violence.

Paix de Démade (338). — Il s'attacha donc à gagner Athènes. Il renvoya tous les prisonniers sans rançon ; il fit brûler avec honneur les cadavres des Athéniens morts à Chéronée, puis chargea un Athénien pris sur le champ de bataille, nommé *Démade*, d'offrir son amitié à la cité, qui d'ailleurs garderait sa pleine indépendance. La proposition fut acceptée.

La *paix de Démade* fut de la part de Philippe un acte de très habile politique. En s'attachant au char de sa fortune, Athènes perdait son indépendance, et sacrifiait en même temps l'indépendance de la Grèce. Jusqu'ici elle avait dirigé le mouvement de la résistance contre l'étranger ; elle seule était capable de le diriger. Du moment qu'elle se soumet, le mouvement de résistance, manquant de direction, s'arrête. Par la paix de

Démade elle s'est dans Philippe en *apparence* donné un *allié* ; en *fait* elle s'est donné un *maître*, et elle a donné un maître à *tous les Hellènes*.

Congrès de Corinthe : Philippe généralissime des Grecs contre les Perses (338). — Les affaires d'Athènes arrangées, Philippe parcourut le Péloponèse pour régler rapidement par lui-même toutes les questions de territoire. Tous les États vinrent à lui comme à un protecteur; et lui, de son côté, bien qu'il eût à se plaindre de plusieurs, se montra pour tous un ami gracieux et un bienfaiteur. Il ne trouva de résistance qu'à Sparte : la fière cité se déclara prête à souffrir les dernières extrémités plutôt que d'accepter l'obligation de servir sous les ordres d'un roi étranger. Pour l'en punir, Philippe institua un tribunal hellénique qui reprit pour les donner aux voisins, Messéniens, Argiens, Mégalopolitains, etc., les territoires que Sparte devait à la conquête; de sorte qu'elle n'eut même plus la pleine possession de sa vallée.

Cela fait, les Hellènes furent convoqués à une diète générale à Corinthe. Philippe y exposa sa politique, qui se résumait en deux points : sécurité et paix à l'intérieur, le tout naturellement sous la *protection* de la Macédoine ; à l'extérieur, guerre contre l'ennemi commun, les Perses. Philippe était déclaré généralissime de toutes les forces helléniques.

Mort de Philippe. — En 336, les préparatifs étaient terminés. Philippe, par des fêtes magnifiques, célébra à la fois son départ pour l'Asie et le mariage de Cléopâtre, sa fille, avec le roi d'Épire, Alexandre. Ces fêtes eurent lieu à Ægæ, ancienne capitale, au milieu d'un concours immense. Les principales villes de la Grèce y rivalisèrent de flatteries à l'adresse de Philippe. Athènes elle-même envoya, à celui que Démosthène appelait naguère un *barbare* et l'*homme de Macédoine*, une couronne d'or.

Quand le banquet royal fut terminé, on vit s'avancer une pompe religieuse : les images des douze grands dieux, revêtus de leurs plus riches ornements, étaient

portées sur des trônes; à leur suite, portée aussi sur un trône, venait la statue de Philippe. Mais les jours de ce *nouveau dieu* étaient comptés. Comme il arrivait, vêtu de blanc, et faisant écarter ses gardes pour montrer aux Grecs sa confiance en eux, un noble macédonien, *Pausanias*, s'élança derrière lui, et, le frappant de son épée entre les côtes, l'étendit raide mort. Qui avait armé la main de Pausanias? Les uns ont dit les *Perses*, d'autres les *Athéniens*, d'autres enfin *Olympias* ou même *Alexandre*. Peut-être Pausanias songeait-il seulement à venger une injure personnelle. Philippe n'avait que quarante-sept ans.

RÉSUMÉ

Après avoir donné à la Macédoine ses limites naturelles, Philippe songe à dominer la Grèce, alors en décadence, même Athènes, que ne réussira pas à réveiller le vaillant orateur Démosthène. Appelé par les Thébains et les nobles de Thessalie pour punir les Phocidiens, accusés de sacrilège et soutenus par le tyran de Phères, Lycophron, Philippe punit les Phocidiens, délivre la Thessalie, mais en occupe les meilleurs postes. C'est le premier pas vers l'hégémonie en Grèce (352). Le second pas est fait par la prise d'*Olynthe* et la conquête de la Chalcidique (347). La même année, Philippe prend place dans le conseil amphictyonique de Delphes. Il passe ensuite neuf ans à se rattacher toute la Thessalie, à donner un roi à l'Épire, à se faire donner le protectorat du Péloponèse, à conquérir la Thrace. Il échoue en Thrace, grâce au secours d'Athènes, devant les villes grecques de *Périnthe* et de *Byzance*. L'orateur athénien *Eschine* lui fournit l'occasion de se venger en lui faisant donner la direction d'une guerre contre les Locriens d'Amphissa, accusés de sacrilège. Philippe franchit les Thermopyles, mais au lieu de marcher sur Amphissa, il s'établit à Élatée, d'où il menace Athènes. Éperdue, Athènes, sur les conseils de Démosthène, se réconcilie avec Thèbes. Les deux cités sont vaincues dans la grande bataille de *Chéronée*, qui rend Philippe maître de la Grèce (338). Proclamé à Corinthe généralissime des troupes grecques, Philippe se dispose à marcher contre les Perses, quand dans une fête il est assassiné par Pausanias (336).

CHAPITRE IV

LE RÈGNE D'ALEXANDRE (336-323)

SOMMAIRE

L'héritier que laissait Philippe était un jeune homme de vingt ans, mais ce jeune homme était *Alexandre*. Encore tout enfant, Alexandre s'était fait remarquer par le sérieux de ses pensées. Des envoyés de la Perse étant venus en Macédoine pendant une absence de Philippe, c'est Alexandre qui les reçut, et s'étant familiarisé avec eux, il leur fit si bon accueil, il leur adressa des questions si peu enfantines, si peu frivoles, que les envoyés en furent émerveillés et regardèrent l'habileté si vantée de Philippe comme n'étant rien auprès de la vivacité et de la profondeur de son fils.

Dans Alexandre la fougue et l'emportement de la nature étaient extrêmes; la violence et la contrainte n'avaient aucune prise sur lui ; mais il se rendait facilement à la raison. Peu sensible aux plaisirs grossiers qui étouffent tant d'heureux génies, il n'avait qu'une passion, celle de la gloire. Son courage, non toujours aveugle et téméraire,

s'affirma de bonne heure dans deux circonstances célèbres : d'abord quand il dompta le fougueux cheval appelé *Bucéphale* ; puis à Chéronée, quand il chargea et écrasa le vaillant bataillon sacré des Thébains. Il avait une haute idée de sa dignité et de ce qu'il se devait à lui-même. Interrogé par ses amis s'il n'irait pas à Olympie disputer le prix de la course : « J'irais, répondit-il, si je devais avoir pour concurrents des rois. »

Cette âme généreuse, fière, ardente, désireuse de



Alexandre. — Musée du Louvre.

s'instruire, eut la bonne fortune de trouver un maître accompli dans le philosophe le plus savant de l'antiquité, Aristote, qui prit le royal élève à treize ans et ne le quitta qu'à dix-sept. A cette école, Alexandre acquit une maturité telle, que Philippe, allant guerroyer en Thrace, le laissa, à l'âge de seize ans, maître absolu en Macédoine des affaires et du sceau royal. Philippe était heureux d'entendre les Macédoniens donner à Alexandre le titre de roi et à lui-même celui de général. Le père était fier de son fils, et les sujets de leur futur roi.

Rien d'attachant, en effet, comme cette figure de jeune prince, beau, mais d'une beauté mâle et sévère ; géné-

reux, vaillant, tendre, dévoué à ses amis; réfléchi, malgré une nature de feu; sobre au plaisir, dur à la fatigue; si digne en un mot de sa haute fortune. Nul n'était plus capable d'achever la grande œuvre de Philippe.

Nous étudierons: 1° les affaires de la Grèce; 2° la guerre contre les Perses; 3° l'œuvre d'Alexandre.

I. — Affaires de la Grèce (336-334).

Alexandre devant Thèbes. — La mort de Philippe mit la Grèce entière en mouvement. Démosthène, qui venait de perdre sa fille, parut cependant en public vêtu de blanc, couronné de fleurs, et, malgré la protestation vertueuse de Phocion, fit décerner une couronne à l'assassin. Puis, l'or des Perses à la main, il sema partout la révolte. Thèbes renversa le gouvernement imposé par Philippe et attaqua la Cadmée; le Péloponèse, tout à l'heure si humble, se souleva presque en entier. Sparte elle-même sortit de son immobilité.

D'un coup d'œil, Alexandre mesura la gravité de la situation; il était perdu s'il donnait à la révolte le temps de se propager. Réunissant une armée formidable, il franchit les Thermopyles et se trouva soudain sous les murs de Thèbes. Thèbes, frappée de terreur, rentra dans la soumission; toutes les villes firent amende honorable.

Alexandre sur le Danube. — Le sud était pacifié, mais au nord les peuplades barbares s'agitaient. Alexandre y courut, arriva en dix jours à l'Hémus, franchit les défilés malgré la résistance des Thraces indépendants, tomba sur les *Triballes* (Bulgarie d'aujourd'hui), les écrasa et refoula leurs débris jusque dans une île du Danube. Il traversa audacieusement le fleuve et détruisit dans la Roumanie actuelle une ville des Gètes. De retour sur la rive droite, il reçut des ambassades de la plupart des peuples de ces régions; une de ces députations frappa le jeune conquérant par son air martial: c'étaient des Celtes. « Que craignez-vous? leur demanda Alexandre. — Rien, répondirent-ils, sinon que le ciel ne tombe sur

nos têtes. » Le roi admira la fierté des Gaulois, et leur accorda son amitié.

Alexandre une seconde fois à Thèbes (335). — Alexandre achevait de pacifier son empire par la défaite des redoutables peuplades illyriennes, quand il apprit que Thèbes, d'intelligence avec Athènes, venait de se révolter une seconde fois. En treize jours, Alexandre se trouvait de nouveau dans la Béotie. « Démosthène, avait-il dit en partant, m'appelait un enfant quand j'étais chez les Triballes, jeune homme quand j'arrivai en Thessalie : je lui montrerai maintenant que je suis un homme. » Une bataille s'engagea sous les murs de Thèbes. Malgré leur résistance acharnée, les Thébains furent taillés en pièces. Plus de six mille périrent, et trente mille furent faits prisonniers.

Alexandre abandonna la ville à la vengeance des Phocidiens, des habitants de Thespies et d'Orchomène, ses pires ennemis, qui la détruisirent de fond en comble. De la ville, il ne resta que la maison de Pindare, pour laquelle Alexandre demanda grâce, et la Cadmée, où continua à veiller une garnison macédonienne (335).

Cette terrible exécution jeta l'effroi dans toute la Grèce, et les villes s'empressèrent d'implorer la clémence du vainqueur. Alexandre se montra généreux. Non seulement Athènes, la plus coupable, fut épargnée, mais encore elle put recevoir dans ses murs les infortunés Thébains. Le prince était pressé de reprendre les desseins de son père sur l'Asie. Après un congrès général des Hellènes tenu à Corinthe, où il fut proclamé généralissime, il disposa tout pour le départ et fut prêt à commencer l'expédition au printemps de l'année 334.

II. — Guerre contre les Perses (334-323).

La Perse en 334. — Nous avons vu la Perse intervenir à chaque instant dans les affaires grecques depuis la guerre du Péloponèse. Les États les plus influents, comme Athènes et Sparte, se disputaient son alliance et ne triomphaient les uns des autres que grâce à son appui

Ce rôle pourrait faire croire que l'empire, si humilié par les guerres médiques, était redevenu fort ; ce serait une illusion. L'empire n'était fort que de la faiblesse et des divisions de ses ennemis.

En réalité, cet empire n'avait pas cessé de s'affaiblir depuis le règne de Darius, fils d'Hystaspe, c'est-à-dire depuis cent cinquante ans. Sa *décadence tenait à son immensité même;* il aurait fallu une main bien ferme pour contenir ces innombrables nationalités échelonnées depuis l'Indus jusqu'à l'Hellespont et jusqu'au Nil.

Un prince venait de monter sur le trône en 337, *Darius Codoman,* tel que les Perses n'en avaient pas vu depuis longtemps. Beau et brave, gracieux pour tous et honoré de tous, doué de toutes les vertus de ses grands aïeux, Darius aurait peut-être relevé la fortune de l'empire ; mais il n'en eut pas le temps. A peine s'était-il retourné sur son trône, qu'Alexandre franchissait l'Hellespont. Innocent de toutes les fautes de ses prédécesseurs, il devait être la victime chargée de l'expiation. Le vertueux Codoman était le dernier rejeton des Achéménides ; il fut aussi le dernier roi de Perse.

Départ d'Alexandre. — Après des fêtes magnifiques données aux généraux macédoniens, aux envoyés de la Grèce, à son armée entière, Alexandre quitta Pella au printemps de l'année 334. L'Hellespont n'était point gardé, on le franchit donc sans difficultés. L'armée comprenait environ trente mille fantassins et cinq mille cavaliers ; elle emportait des vivres pour quarante jours, et dans sa caisse se trouvaient soixante-dix talents : bien faibles ressources pour attaquer un si puissant empire.

Bataille du Granique (mai 334). — Cependant l'armée des Perses se rangeait derrière le *Granique,* petit fleuve qui se jette dans la Propontide. Memnon le Rhodien, qui commandait les mercenaires grecs, avait conseillé d'éviter une action générale : de disputer tous les passages à l'ennemi, de le harceler sans cesse, tandis que la flotte ferait une diversion vigoureuse en Grèce, pour le forcer à revenir défendre son pays. L'orgueil du

satrape de Phrygie fit rejeter cet avis salutaire : « Je ne souffrirai point, s'écria-t-il, que l'on brûle une seule maison où je commande. »

Quand Alexandre arriva sur les bords du Granique, il se trouva que le passage parut plus difficile qu'on ne l'avait cru d'abord. La profondeur du fleuve, l'inégalité et l'escarpement de la rive opposée, où se montrait en bon ordre la cavalerie perse, inspiraient à tous de vives craintes. Mais Alexandre entraîna tous les courages par son impétueuse intrépidité ; le fleuve fut traversé sous une grêle de traits, les ennemis abordés avec vigueur et mis en fuite après un combat où le roi courut les plus grands dangers (mai 334).

Soumission de l'Asie Mineure. — La victoire du Granique ouvrait l'Asie Mineure. Alexandre s'empara aussitôt de *Sardes* sans coup férir ; entra en triomphe dans *Éphèse*, où il sacrifia à Diane ; emporta *Milet*, qui voulut résister ; força de même les murailles d'*Halicarnasse*, que Memnon défendit avec acharnement, et qu'il incendia en la quittant ; enfin il s'avança juaqu'à l'extrémité de la Lycie. Toute la côté grecque était soumise : les cités helléniques d'Asie, qu'Alexandre gagnait par une générosité habile et large, reconnaissaient maintenant, comme celles d'Europe, la suprématie macédonienne, et le chemin de la Grèce était fermé à l'or et aux intrigues de la Perse.

De la Lycie, Alexandre remonta dans le nord et s'enfonça dans la Phrygie, pour établir sa domination dans le centre de la péninsule ; il passa son hiver à *Gordium*, où il trancha d'un coup d'épée le fameux nœud *gordien*, auquel, d'après un oracle, était attaché le sort de l'Asie ; puis il redescendit par *Ancyre* et la Cappadoce jusqu'au Taurus, qu'il ne trouva point gardé, et pénétra sans peine dans la Cilicie. A ce moment même, la mort inopinée de Memnon le Rhodien le débarrassait du seul ennemi digne de lui.

Conquête du littoral méditerranéen : bataille d'Issus (novembre 333). — Alexandre séjourna en Cilicie plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu. Il faillit

y perdre la vie, à la suite d'un bain pris dans les eaux glacées du *Cydnus*. A peine rétabli, il s'avança le long de la côte jusqu'à Issus, pour entrer de là dans la Syrie. Il était dans le défilé appelé *Pyles* ou *Portes de Syrie*, quand tout à coup il apprit que Darius était à *Issus* et menaçait ses derrières. Il fit aussitôt rétrograder ses troupes et les rangea dans l'étroit espace qui va de la mer aux montagnes.

Le champ de bataille était mauvais pour Alexandre ; une défaite pour lui dans ces défilés se changeait en désastre. Darius prit les plus habiles mesures pour vaincre, mais ses ordres furent mal exécutés, et au lieu de la victoire espérée, il trouva à *Issus* une défaite sanglante, malgré la valeur de sa cavalerie et l'héroïsme des mercenaires grecs. Le camp ennemi tomba aux mains du vainqueur, qui y trouva la famille royale : *Sisygambis*, mère de Darius, vénérable par la majesté de sa personne autant que par son grand âge ; *Statira*, son épouse, d'une grande beauté ; son fils, âgé de sept ans, et ses deux filles. Alexandre se montra plein de respect et de magnanimité pour ces nobles infortunées, et sa vertu lui mérita que Sisygambis le chérît comme son propre fils.

Siège de Tyr (332). — Laissant Darius fuir au delà de l'Euphrate pour réunir une nouvelle armée, Alexandre acheva d'isoler la Perse de la Grèce en faisant la conquête du littoral méditerranéen. Toutes les villes de la Phénicie ouvrirent leurs portes ; *Tyr* seule, fière de la forte position qu'elle occupait dans une île, lui refusa l'entrée de ses murs et ne lui permit même pas d'y pénétrer pour offrir un sacrifice dans le temple d'Hercule.

Le roi résolut de réduire l'orgueilleuse cité, et commença ce siège mémorable qui devait durer sept mois et ne finir que lorsque, après des peines inouïes, on eut réussi à relier l'île au continent par une chaussée gigantesque, connue encore aujourd'hui sous le nom de *chaussée d'Alexandre*. Quand la ville fut prise, elle ne présentait plus qu'un monceau de décombres ; les Tyriens n'avaient point voulu de la clémence de l'ennemi, et huit mille se firent tuer en combattant. Alexandre

déshonora sa victoire en faisant mettre en croix le long du rivage deux mille braves, que la rage du soldat avait épargnés ; trente mille furent vendus comme esclaves (332).

Conquête de la Palestine et de l'Égypte. Après la Phénicie vint le tour de la Palestine. Alexandre ne trouva de résistance qu'à *Gaza*, grande et forte place. Il fallut d'immenses travaux et trois mois de siège pour en avoir raison. Dans sa colère, Alexandre se saisit de l'héroïque gouverneur *Bétis*, qui était à demi mort de ses blessures, lui fit passer une courroie dans les talons et le traîna sept fois autour des murs.

Après la prise de Gaza, Alexandre se rendit à Jérusalem, dont les habitants avaient fait leur soumission pendant qu'il était encore sous les murs de Tyr. Il fut reçu avec les plus grands honneurs par le grand prêtre, qui lui montra les prophéties de *Daniel*, où était annoncée la chute de l'empire perse sous les coups d'un *roi des Grecs* (qui était Alexandre).

De la Palestine, Alexandre passa en Égypte, où il fut reçu comme un libérateur par les indigènes ; les Perses, qui occupaient l'Égypte, n'osèrent point se défendre. Alexandre, après avoir réglé toutes choses, en respectant, suivant son habitude, les croyances et les usages nationaux, s'en alla, à travers le désert, au prix de grandes fatigues, consulter l'oracle de *Jupiter Ammon*, dont le temple se trouvait dans une riante oasis de la Libye. Le prêtre d'Ammon le salua du titre de *fils de Jupiter*. Il ne faut point s'étonner de cette flatterie : Alexandre, par sa conquête, devenu le successeur des Pharaons, comme eux, aux yeux des Égyptiens, était *devenu dieu*. Un souvenir plus durable du séjour d'Alexandre en Égypte fut la fondation d'*Alexandrie*, à qui son admirable position réservait un si brillant avenir.

Arbelles ou la ruine de l'empire perse (331). — Alors qu'Alexandre était encore sous les murs de Tyr, Darius lui avait écrit pour lui offrir dix mille talents, tous les pays en deçà de l'Euphrate, la main d'une de ses filles et son alliance. « J'accepterais, dit Parménion

consulté, si j'étais Alexandre. — Moi aussi, repartit Alexandre, si j'étais Parménion. » Et il répondit à Darius que l'Asie ne pouvait avoir deux maîtres, pas plus que le monde ne pouvait avoir deux soleils.

Perdant tout espoir d'obtenir des conditions honorables, Darius résolut de faire un dernier effort pour sauver sa couronne. Il rassembla deux cent mille fantassins et quarante mille cavaliers. Cette armée se réunit dans la vaste plaine d'*Arbelles,* que Darius fit niveler pour faciliter les évolutions de sa cavalerie et de ses chars de guerre. Alexandre déboucha dans cette plaine à la fin de l'été de 331. Il n'avait que quarante mille hommes d'infanterie et sept mille hommes de cavalerie.

Cette disproportion énorme inquiétait vivement Alexandre, bien qu'il n'en voulût rien montrer. Parménion conseillait une attaque nocturne. Ce conseil n'était ni sûr ni honorable : Alexandre préféra vaincre au grand jour. Il disposa tout pour une bataille rangée, donna ses ordres jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit, et, succombant enfin sous l'excès de la fatigue, il s'endormit à l'aurore d'un sommeil si profond, qu'il fallut le réveiller au grand jour, alors qu'on signalait déjà le mouvement en avant de l'armée ennemie.

Darius lança d'abord ses chars de guerre, hérissés de faux, qui firent plus de peur que de mal ; puis il engagea sur tous les points à la fois sa nombreuse et redoutable cavalerie. Un moment vivement pressé, Alexandre réussit bien vite à se dégager, et à son tour, faisant reculer les ennemis en désordre, il poussa, suivi de sa garde et de la phalange qui ondulait dans la plaine comme de formidables vagues, jusqu'au centre de l'armée où était Darius. Le Grand Roi, remarquable par sa bonne mine et sa haute stature, était assis sur un char élevé, qu'entourait un rempart de brillants cavaliers. Une lutte acharnée s'engagea autour de sa personne. Pendant longtemps les Perses se firent bravement tuer sans perdre du terrain. A la fin, dans le désordre du combat, le bruit se répandit que Darius était mort. Tout fuit alors, et Darius lui-même fut entraîné dans la déroute.

La bataille d'Arbelles décidait du sort de l'empire. La dernière armée de Darius était détruite : quarante mille hommes au bas mot restaient sur le champ de bataille ; le reste s'était dispersé, et le Grand Roi lui-même fuyait devant le vainqueur, qui, sa victoire à peine assurée, s'était mis à sa poursuite sans prendre presque de repos. Quand, le lendemain, Alexandre arriva dans la ville d'Arbelles, Darius était déjà parti, pour mettre entre lui et les Macédoniens les frontières de la Médie : Alexandre ne put mettre la main que sur ses immenses trésors.

Prise des capitales de l'empire perse. — Alexandre, qui avait manqué Darius, se vengea par la prise de ses capitales restées sans défense. Il entra successivement sans coup férir dans *Babylone*, dans *Suse* et dans *Persépolis*. Persépolis, la plus riche cité, dit Diodore, que le soleil éclaire, était aussi la plus détestée des Grecs ; c'étaient de là qu'étaient parties les armées innombrables de Darius et de Xercès. Les mânes des ancêtres réclamaient vengeance. Alexandre leur sacrifia la ville, dont toute la population fut vendue ou égorgée. Puis cette capitale où la civilisation perse avait déployé toutes ses richesses, où elle avait élevé les palais les plus somptueux, accumulé les objets d'art, des tissus précieux et des trésors inouïs, fut abandonnée au soldat et livrée au pillage. Pour sa part de butin, Alexandre eut cent vingt mille talents, c'est-à-dire six cent trente millions de francs.

Pasargades eut un traitement tout différent. C'est que Pasargades était la ville sainte des Perses : là était le tombeau de Cyrus, là les Achéménides se faisaient couronner. Et Alexandre, autant par politique que par conviction, respecta partout les souvenirs patriotiques et religieux.

Mort de Darius (330). — La Babylonie, la Susiane et la Perse soumises, Alexandre remonta vers le nord sur les traces de Darius, qui était alors à *Ecbatane*, l'ancienne capitale de la Médie. Lorsqu'il arriva dans cette ville, Darius l'avait quittée depuis huit jours et fuyait dans la direction de la Bactriane. Alexandre

l'atteignit enfin au pied des montagnes qui longent la mer Caspienne ; mais il ne s'empara que d'un cadavre ; le Grand Roi venait d'expirer sous les coups du traître *Bessus*. Alexandre, touché de tant de malheurs, pleura sur le corps du roi et le fit ensevelir avec honneur dans le tombeau de ses prédécesseurs (330).

Conquête de l'Asie centrale (330-327). — Si, en déclarant la guerre à la Perse, Alexandre n'avait prétendu que venger la Grèce des outrages subis autrefois à l'époque des guerres médiques, son but était pleinement atteint : l'immense empire médo-perse était détruit, et le dernier des Achéménides venait d'expirer sous les coups d'un assassin. Mais l'ambition du conquérant n'était point satisfaite. Il ne lui suffisait point de dominer des rives du Danube au bord du golfe Persique. Héritier du Grand Roi, il lui fallait tout son empire, jusqu'à l'*Iaxartes* d'un côté, jusqu'à l'*Indus* et à la mer *Érythrée* de l'autre ; et quand il sera sur l'Indus, il voudra pousser plus loin encore : seule, une révolte de son armée pourra le décider au retour.

Après avoir soumis la montagneuse *Hyrcanie*, qui bordait le sud de la mer Caspienne, Alexandre s'enfonça dans l'Asie centrale et marcha vers la *Bactriane*, où Bessus venait de ceindre la couronne. Le traître ne put être saisi qu'au delà de l'*Oxus*, livré par celui de ses amis qu'il avait le plus comblé de bienfaits. Alexandre, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles, l'abandonna au frère de Darius pour être mis en croix, suivant Quinte-Curce; pour être écartelé, suivant Plutarque. Alexandre poussa ensuite droit devant lui jusqu'à *Maracanda* (aujourd'hui *Samarcande*), puis jusqu'à l'*Iaxartes*, où il établit la limite de son empire par la fondation d'*Alexandreschata*, ou *Alexandrie extrême* (aujourd'hui peut-être *Khodjend*).

Changement dans les mœurs d'Alexandre. Meurtres de Clitus, de Callisthène. — Plusieurs scènes peu honorables pour Alexandre signalèrent son séjour sur les rives de l'Oxus. Pas plus que les autres conquérants, Alexandre n'avait su résister à l'enivrement

qu'amène d'ordinaire l'excès de la prospérité. L'ancienne simplicité, la modération, l'affabilité du roi de Macédoine firent insensiblement place au faste, à l'amour des plaisirs, à l'emportement, à la dureté du despote oriental. Il commença par permettre qu'on se prosternât devant lui pour l'adorer comme on le faisait pour le Grand Roi, puis il l'exigea, et il prétendit confondre dans le même abaissement ses compagnons d'armes et les peuples conquis. On le vit mettre autour de sa tête le diadème de pourpre, tel que Darius l'avait porté; se revêtir de l'ample et somptueux costume perse. C'étaient, disait-il, les dépouilles des Perses qu'il portait; mais avec ces dépouilles il avait pris leurs mœurs, et le faste des habits était suivi de l'arrogance des sentiments.

A *Maracanda*, son orgueil, aiguisé par les débauches et l'ivresse, ne put supporter la franchise et la liberté de langage du vieux *Clitus*, qui lui avait rendu mille services et lui avait sauvé la vie au passage du Granique; pour des paroles libres prononcées dans la chaleur du vin, Alexandre lui passa une javeline au travers du corps, quitte à se morfondre ensuite pendant plusieurs jours dans des plaintes qui avilissaient la dignité royale plus qu'elles n'ennoblissaient le repentir. Alexandre, quelque temps après, envoyait au supplice *Callisthène*, neveu d'Aristote son maître, qui avait refusé de se prosterner devant son roi pour l'adorer à la manière perse. Nul meurtre n'excita plus la haine des Macédoniens contre Alexandre que celui de ce philosophe de mœurs excellentes, d'un rare savoir, et qu'Alexandre, avant de le punir de mort, avait livré aux tortures sans même daigner l'entendre. Malheureux rois que ceux à qui tout réussit!

Alexandre aux Indes. Porus. — Pour faire diversion au mécontentement de son armée, Alexandre résolut de la conduire à de nouvelles aventures; il voulut la mener dans l'Inde, ce pays des *merveilles*, où la légende plaçait des rivières qui roulaient de l'or, des mers qui jetaient sur leurs rivages des perles et des pierres précieuses.

Au printemps de l'année 327, traversant l'Afghanistan actuel, Alexandre vint à Cabura (Caboul), d'où, par les fameux défilés connus aujourd'hui sous le nom de *passes de Kaïber*, il descendit sur les bords de l'*Indus* avec quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie et dix mille cavaliers. Plusieurs mois se passèrent à explorer et à soumettre la région de l'Indus supérieur. L'année suivante on franchit le fleuve, et Alexandre vit aussitôt venir à lui le prince *Taxile*, à la tête d'une magnifique armée qui se rendit sans essayer de combattre.

Il en fut autrement quand il approcha de l'*Hydaspe*. Alexandre envoya sommer le roi *Porus* d'avoir à se transporter sur les frontières de ses États pour l'y recevoir. Porus répondit fièrement qu'il se trouverait au rendez-vous, mais en ennemi et en armes ; et il vint, en effet, défendre le passage avec des forces imposantes. La lutte, acharnée, fit grandement honneur au prince indien. Porus, criblé de blessures, couvert de sang, tomba entre les mains du vainqueur. A cette question : « Comment veux-tu que je te traite ? — En roi, » répondit-il. Porus fut traité en roi, il devint l'ami du conquérant et conserva son royaume, agrandi même par la générosité d'Alexandre.

Alexandre arriva sur les bords de l'*Hyphase*. Le passage du fleuve était difficile. De plus, il apprit de la bouche même de Porus qu'il fallait onze jours de marche à travers le désert pour rencontrer le Gange, le plus grand des fleuves de l'Inde, et que sur les bords du fleuve habitaient des nations puissantes disposant d'inépuisables ressources. Malgré tout, le roi aurait marché en avant ; mais, quand il découvrit son projet à son armée, les soldats refusèrent d'avancer. Alexandre se résigna. Il éleva sur l'Hyphase aux douze grands dieux douze autels gigantesques comme souvenir de son expédition et limite de son empire, puis il revint à l'Hydaspe (sept. 326).

Une flotte de huit cents vaisseaux, placée sous le commandement de Néarque, descendit l'Hydaspe, puis l'Acésine, et atteignit ainsi l'Indus. L'armée suivait sur l'une

et l'autre rive, commandée par Héphestion et Cratère. Après neuf mois de navigation, on parvint à la mer *Érythrée* (aujourd'hui mer des Indes). C'est là que pour la première fois les soldats d'Alexandre virent avec un étonnement mêlé d'effroi (car plusieurs, surpris, faillirent périr) le phénomène de la *marée* (325).

Retour d'Alexandre. — Néarque se chargea de ramener à l'embouchure du Tigre la flotte en longeant les côtes de la mer Érythrée; avec le reste de l'armée, Alexandre s'engagea dans la *Gédrosie* (Beloutchistan actuel). Il y perdit les trois quarts de son armée. On marchait en plein été au milieu de sables brûlants, sous une atmosphère enflammée. Les provisions furent vite épuisées; il fallut se contenter de racines de palmiers, et, comme boisson, d'eau saumâtre recueillie à grand effort dans des trous creusés dans le sable. Sans l'indomptable énergie d'Alexandre, qui partagea toutes les souffrances de ses troupes et fut toujours le premier à la peine, c'en était fait de l'armée entière. On atteignit enfin *Pura*, ville située dans une oasis de palmiers, d'où Alexandre fit partir des ordres vers tous les satrapes des provinces voisines pour qu'on apportât des vivres, et ainsi les souffrances de l'armée prirent à peu près fin.

La marche à travers la *Carmanie*, pays riche et fertile, ne fut en revanche qu'une longue fête, une sorte d'orgie triomphale imitée de celle qui avait signalé la marche de Bacchus revenant de l'Inde. Durant sept jours les joyeux festins se succédèrent; le roi lui-même donnait l'exemple. On le voyait en tête de l'expédition, monté sur un char traîné par huit chevaux, tout rempli de riches cratères, dans lesquels lui et ses amis puisaient avec de grandes coupes d'or.

Au milieu de l'allégresse générale, Alexandre reçut une visite fort agréable et impatiemment attendue, celle de son amiral Néarque, dont la flotte, partie de l'embouchure de l'Indus, était arrivée au bout de quatre-vingts jours dans le port d'*Harmozia* (aujourd'hui Ormutz), à l'entrée du golfe Persique. Son voyage lui avait coûté tant de fatigues et de privations, qu'Alexandre

ne reconnut presque pas Néarque et ses amis, vieillis et défigurés, et qu'à leur vue il se mit à pleurer. Mais le but poursuivi était heureusement atteint, et la route des Indes par mer était maintenant ouverte. Néarque, s'embarquant de nouveau, remonta le long de la côté orientale du golfe Persique, puis, par le Tigre, vint jusqu'à la hauteur de Suse, où il rejoignit Alexandre. Son voyage, en tout, avait duré dix mois.

Alexandre à Suse. — Alexandre rentra dans Suse vers le commencement de 324. Dès les premiers jours il punit certains satrapes qui s'étaient conduits comme s'il n'avait jamais dû revenir. Le plus compromis était un Macédonien, *Harpalos*, gouverneur de Babylone et surintendant du trésor royal. Il prit la fuite avec cinq mille talents et six mille mercenaires, et alla chercher un asile en Grèce.

Mort d'Éphestion. — Alexandre avait remonté de Suse à Ecbatane, on ne sait pour quel motif, quand il perdit Éphestion, le plus cher de ses amis, l'*autre Alexandre*, comme il l'avait nommé lui-même à Sisygambis. Éphestion avait été pris de la fièvre. Jeune, en vrai soldat, il ne voulut pas s'astreindre à une diète rigoureuse, et pendant que Glaucus, son médecin, était au théâtre, il se mit à dîner, mangea un coq rôti et but une grande coupe de vin frais. Quelques heures après il était mort. Alexandre le pleura amèrement et donna de sa douleur des témoignages insensés. Il lui fit des funérailles qui coûtèrent près de soixante millions; il attacha à une croix l'infortuné médecin ; puis, pour soulager son chagrin, il partit pour une chasse à l'homme chez les *Cosséens*, rudes montagnards encore insoumis, et les égorgea jusqu'au dernier. Après ce sanglant sacrifice offert aux mânes d'Éphestion, le roi reprit le chemin de Babylone, où il entra au milieu des plus noirs pressentiments.

Mort d'Alexandre à Babylone (323). — Un jour, à Babylone, Alexandre jouait à la paume avec ses compagnons d'enfance, et, pour jouer plus commodément, il s'était dépouillé de la robe royale. Quand, le jeu fini, il

revient pour la reprendre, il aperçoit un homme assis sur son trône, silencieux, le diadème au front, et vêtu de cette même robe. On lui demande qui il est. Après un long silence, il dit qu'il est Messénien d'origine. Transporté à Babylone par suite d'une accusation, il est resté longtemps dans les fers. Tout récemment Sérapis lui est apparu, a brisé ses chaînes et l'a conduit ici, avec ordre de prendre la robe du roi ainsi que son diadème, et de s'asseoir en silence.

Aucun prodige ne frappa plus vivement l'esprit d'Alexandre, fort superstitieux, en dépit des leçons d'Aristote, comme tous les anciens. On fit mourir l'importun, qui était fou ; mais les craintes du roi ne disparurent point. Elles ne ralentirent cependant pas son activité. Il commença de grands travaux pour agrandir le port de Babylone et améliorer le cours de l'Euphrate, fort négligé sous les rois perses. Il voulait faire de Babylone le centre de l'empire, la principale résidence royale, et du fleuve la grande voie commerciale entre la Méditerranée d'un côté, le golfe Persique et l'Inde de l'autre. En même temps il faisait compléter les renseignements de Néarque par plusieurs expéditions sur les côtes de l'Arabie.

Tous ces travaux, joints à l'insalubrité des terres chaudes et humides du pays, amenèrent sa mort. Il était déjà usé, du reste, quoique jeune, par les fatigues effrayantes de ses nombreuses campagnes, et aussi, il faut le dire, par les excès de table, qu'il renouvela plus que d'ordinaire encore à Babylone, sans doute pour s'étourdir. Une fièvre ardente le saisit, qui le mina pendant dix jours, et il expira le onzième, à l'âge de trente-deux ans, au milieu de la consternation de ses amis et de son armée (19 août 323).

III. — Alexandre et son œuvre.

« Alexandre, a dit Napoléon, à peine au sortir de l'enfance, conquiert, avec une poignée de monde, une partie du globe ; mais fut-ce de sa part une simple irruption,

une façon de déluge ? Non ; tout est calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse. Alexandre se montre tout à la fois grand guerrier, grand politique, grand législateur. Malheureusement, quand il atteint le zénith de la gloire, la tête lui tourne, ou le cœur se gâte : il avait débuté avec l'âme de Trajan, il finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale. »

Ce jugement est de quelqu'un qui se connaissait en hommes. Pourtant les dernières paroles nous semblent trop sévères. Il n'est pas vrai de dire qu'Alexandre ait jamais eu le *cœur d'un Néron* ni les *mœurs d'un Héliogabale*. Des actes regrettables de cruauté, trop nombreux, fruits de l'orgueil et de la colère, ont assombri sa gloire ; mais son cœur resta bon quand même. Nous en avons pour preuve les larmes inconsolables de ses soldats, des vaincus eux-mêmes, qui le pleurèrent aussi amèrement que les vainqueurs. Il n'était point un *monstre*, le prince à qui la vénérable Sisygambis, mère de Darius, sa captive, n'eut point la force de survivre : succombant à sa douleur, elle se voila la tête, renonça en même temps à la nourriture et à la lumière ; cinq jours après elle expira.

Alexandre n'eut jamais non plus les mœurs d'Héliogabale ; ce qu'on peut surtout lui reprocher, c'est l'intempérance dans des banquets et des festins, qui le plus souvent venaient à la suite de longues fatigues, et qui doivent pour ce motif obtenir quelque indulgence. Mais il fut assez fort et assez grand pour respecter la pudeur et la vertu : sous ce rapport, on ne voit guère de héros de l'antiquité qui puisse lui être comparé. L'homme qui à l'âge de trente-deux ans avait parcouru et subjugué le monde ne pouvait être un homme de plaisirs.

Son œuvre. — Dans l'œuvre d'Alexandre, il y a deux choses à considérer : *ce qu'il voulait faire* et *ce qu'il a fait.*

Ce qu'il voulait faire. — Pas plus que les autres conquérants, Alexandre n'a soumis les peuples pour leur

plus grand bonheur, mais qu'il se soit désintéressé de leur bien quand ils ont été une fois vaincus, c'est ce qu'on ne pourrait prétendre. Toute sa conduite tend à montrer que son désir était de fondre tous ces peuples en un seul peuple ; d'amener la concorde entre tous par une large tolérance de leurs coutumes locales, par un profond respect pour leur religion et leurs souvenirs nationaux ; puis, dans cet empire où régneraient la paix et la sécurité, il aurait versé le bien-être par le développement du commerce et de l'industrie. De là ces immenses travaux qui suivent chaque conquête, ces villes fondées, ces ports creusés, ces fleuves canalisés, toutes ces entreprises, en un mot, qui révèlent un génie d'une extraordinaire puissance.

Ce qu'il a fait. — La mort, saisissant Alexandre à l'âge de trente-deux ans, ne lui a permis ni d'unifier ni d'organiser ses conquêtes, et ses vastes projets sont restés en général à l'état d'ébauche. Pourtant son passage dans la scène du monde fut loin de ressembler à ces torrents impétueux auxquels il a été pendant longtemps de bon ton de le comparer dans les amplifications de rhétorique, torrents qui s'écoulent en un instant en jetant partout autour d'eux les ruines et la mort. Son œuvre, inachevée, ne laissa pas d'être belle et féconde ; on peut en résumer ainsi les principaux résultats :

1° Le commerce fut développé sur une immense échelle entre l'Europe et l'Orient, grâce aux routes qu'il lui ouvrit ou qu'il améliora, aux ports et aux places de refuge qu'il lui ménagea.

2° L'industrie reçut une vive impulsion par suite de l'abondance du numéraire. Les trésors incalculables que les Achéménides laissaient dormir dans leurs caisses royales furent par Alexandre jetés, sans y regarder, dans la circulation.

3° La langue et la civilisation grecque se répandirent à travers toute l'Asie jusque dans le bassin de l'Indus, par les colonies semées adroitement sur mille points. Le moule grec fut brisé, et les idées qu'il renfermait s'écoulèrent dans le monde.

4° Un mouvement puissant fut imprimé aux sciences, en particulier à l'astronomie, à la géographie, à l'histoire naturelle. Alexandre fit de son expédition une expédition scientifique, emmenant avec lui des naturalistes, des géomètres, des historiens, des philosophes, des artistes. De la haute Asie il envoyait à Aristote des collections de plantes et des animaux rares.

Bref, quelque éphémère qu'ait été son empire, cet empire a laissé dans l'histoire des pages autrement intéressantes et glorieuses que ne l'aurait fait la Grèce dégénérée si elle était demeurée *libre,* c'est-à-dire livrée à ses misérables coteries et à ses querelles intérieures.

IV. — Les lettres et les arts au siècle d'Alexandre.

Le *siècle d'Alexandre* est généralement inférieur au siècle précédent, dit de *Périclès ;* il lui est cependant supérieur, nous paraît-il, pour certains genres, tels que la philosophie et l'éloquence.

La philosophie s'élève aux conceptions les plus sublimes avec le *divin Platon,* élève de Socrate, dont il reproduit la doctrine dans d'immortels ouvrages ; puis avec l'élève de Platon, *Aristote*, l'homme le plus savant de son siècle. L'éloquence compte des hommes comme *Démosthène*, le grand orateur et le grand patriote ; *Eschine,* son rival pour le génie, mais non pour le patriotisme ; *Phocion*, la *hache* des discours de Démosthène, qui, sentant la décadence irrémédiable d'Athènes, aurait voulu qu'on se rattachât avant toute lutte à Philippe, sans bassesse, pour avoir en lui non un maître, mais un allié.

Au siècle d'Alexandre, l'art se transforme, mais sans dégénérer. L'art grec jusqu'ici s'était mis presque exclusivement au service de la religion : il représentait les dieux sous des traits où semblait revivre la majesté et la sérénité de l'Olympe : désormais, il sera plus *humain* et prendra ses modèles non plus dans les cieux, mais sur la terre.

La sculpture est noblement représentée par *Scopas* de

Paros: *Praxitèle* d'Athènes, *Lysippe* de Sicyone; la peinture, par *Apelle*, le peintre favori d'Alexandre et peut-être le plus grand peintre de l'antiquité. C'est à cette époque que l'on reporte plusieurs œuvres de sculpture d'une grande beauté: la *Niobé* et ses enfants, du musée de Florence; la célèbre *Vénus de Milo*, du musée du Louvre; l'*Hercule Farnèse*, du musée de Naples; le groupe de *Laocoon*, du musée du Vatican.

Ces productions, et une foule d'autres qu'il serait oiseux d'énumérer ici, prouvent que le génie grec n'était point épuisé encore; il ne cessera de donner de nouvelles œuvres jusqu'à l'époque des grandes invasions: alors la nuit se fera partout.

RÉSUMÉ

Monté sur le trône à vingt ans, Alexandre comprime d'abord une révolte de Thèbes, pacifie les peuplades riveraines du Danube soulevées, châtie par une destruction totale une seconde révolte de Thèbes (335), puis, proclamé à Corinthe généralissime des Grecs, marche contre la Perse, où règne Darius *Codoman* (334).

La bataille du *Granique* lui livre l'Asie Mineure (334). Celle d'*Issus* lui livre la Syrie (333). Il soumet ensuite *Tyr* après un long siège (332), fait la conquête de la Palestine, de l'Égypte, où il fonde *Alexandrie* (332); revient contre Darius, et remporte sur lui, au centre de son empire, la victoire d'*Arbelles* qui ruine l'empire des Perses (331). Il s'empare des quatre capitales de Darius, Babylone, Suse, Persépolis, Pasargades. Revient à la poursuite du roi qu'il atteint, tué par *Bessus*, non loin de la mer Caspienne (330); soumet successivement la Bactriane, la Sogdiane; passe ensuite dans les Indes, où il bat sur l'Hydaspe *Porus* (327). Arrivé sur l'Hyphase, une révolte de son armée le force à revenir à *Babylone*, où il meurt le 19 août 323. Mais son œuvre, grandiose et féconde, bien qu'inachevée, ne périt pas toute avec lui. Son siècle est resté aussi célèbre pour la philosophie, l'éloquence et les arts.

LIVRE VII

LA MACÉDOINE ET LA GRÈCE APRÈS ALEXANDRE

CHAPITRE I

MOUVEMENTS DE LA GRÈCE POUR RECONQUÉRIR SON INDÉPENDANCE

SOMMAIRE

Démembrement de l'empire d'Alexandre : Ipsus (301). — Soulèvement de la Grèce et bataille de Cranon (322). — Mort de Phocion (317). — Formation de la ligue achéenne (251). — Son échec (222).

Démembrement de l'empire d'Alexandre. Ipsus (301). — Alexandre laissait un empire qui s'étendait de l'Adriatique à l'Indus, et de l'Oxus aux frontières de l'Éthiopie ; et pour cet empire point d'héritier, car *Arrhidée*, son frère, était à moitié idiot, et *Alexandre Aigos*, le fils de Roxane, qu'il avait épousée en Bactriane, ne devait naître qu'un mois après la mort du conquérant. Aussi sur son lit de mort avait-il prévu que ses généraux célébreraient ses funérailles par de sanglantes batailles. Les luttes durèrent vingt ans, au cours desquels périt toute la famille d'Alexandre. La grande bataille d'*Ipsus* en Phrygie, où périt à l'âge de quatre-vingts ans un des généraux les plus ambitieux, *Antigone*, amena le démembrement définitif de l'empire macédonien (301). Les quatre généraux coalisés contre lui, *Cassandre*, *Lysimaque*, *Séleucus*, *Ptolémée*, se partagèrent les dépouilles d'Alexandre.

Lysimaque devait périr dix-neuf ans plus tard dans la bataille de *Cyropédion* (Phrygie), livrée à Séleucus

en 283. Alors l'empire se trouva définitivement démembré en trois grands États : l'*Égypte* à Ptolémée, la *Syrie* ou *Asie* à Séleucus, la *Macédoine* à Cassandre.



Monnaie de Ptolémée.

Tous ces États devaient finir par être la proie de l'ambition romaine, la Macédoine en 146, la Syrie en 64, et l'Égypte en 30. Le royaume d'Égypte, qui eut la plus longue durée, fut aussi le plus prospère. Les nouveaux Pharaons, tous des Ptolémées, firent d'Alexandrie pendant près de trois siècles le centre du commerce et de l'industrie, le foyer des lettres, des sciences et des arts.

Soulèvement de la Grèce à la mort d'Alexandre. Bataille de Cranon (322). — Humiliée par Alexandre qu'elle avait comblé d'honneur, la Grèce, qui protestait en silence contre la servitude, se souleva tout entière, sauf Sparte et Thèbes, à la nouvelle de la mort de l'oppresseur. Athènes, malgré Phocion, avait la première couru aux armes, appelant tous les Hellènes à l'indépendance. Mais Antipater, gouverneur de Macédoine, écrasa les insurgés à *Cranon*, en Thessalie, pendant qu'un de ses officiers détruisait sur mer les vaisseaux d'Athènes (322).

Découragée, la confédération se disloqua, et Athènes tremblante envoya à Antipater Phocion et Démade, personnes agréables au vainqueur, pour essayer de le désarmer. Antipater mit à la paix trois conditions : 1° on livrerait les orateurs Hypéride et Démosthène ; 2° on réformerait la constitution dans un sens aristocratique ; 3° Athènes recevrait une garnison. Tout cela fut fait. Hypéride, réfugié dans le temple d'Égine, périt après avoir subi la torture. Démosthène, enfermé dans le temple de l'île de Calaurie, s'empoisonna pour ne point tomber aux mains des ennemis. La démocratie fut décapitée. Enfin une garnison macédonienne occupa le port du Pirée, et le gouvernement fut remis à Phocion.

Mort de Phocion (317). — La démocratie releva la

tête à la faveur des troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, et elle se vengea cruellement de Phocion qui n'avait accepté le pouvoir que pour épargner à sa patrie de plus grands maux. Phocion, arrêté, fut condamné à mort par l'assemblée du peuple sans avoir obtenu de présenter sa défense, et il but la ciguë avec une admirable sérénité, en recommandant à son fils de pardonner leur injustice aux Athéniens. On lui avait refusé la sépulture sur le territoire de l'Attique. Son corps fut donc brûlé sur le sol de Mégare, et une femme, présente par hasard à la cérémonie funèbre, emporta dans sa robe les ossements, qu'elle enterra sous son foyer en disant : « O mon foyer, je dépose dans ton sein ces restes précieux d'un homme vertueux. Conserve-les avec soin pour les rendre au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront revenus à la raison. » Quelque temps après, les Athéniens, honteux de leur injustice, faisaient redemander les os de Phocion et lui élevaient une statue de bronze.

Formation de la ligue achéenne (251). — D'après le partage fait après la bataille d'Ipsus en 301, la Grèce devait être une partie du royaume de Macédoine. Mais les longs troubles qui suivirent en Macédoine la mort de Cassandre, arrivée dès 298, firent que pendant cinquante ans la Grèce resta en réalité maîtresse d'elle-même. Un prince d'une grande énergie, *Antigone Gonatas*, ayant enfin réussi à s'asseoir solidement sur le trône, voulut exercer son droit de souveraineté sur la Grèce et installa dans les principales villes des tyrans dociles à ses volontés. Pour lui résister, les Grecs, sous la direction d'un illustre citoyen de Sicyone, *Aratus*, qui avait délivré sa patrie du tyran Nicoclès, se groupèrent dans une confédération connue sous le nom de *ligue achéenne* (251).

La ligue achéenne, réalisation d'un état social que la Grèce n'était jamais parvenue à organiser, pouvait devenir le salut de ce pays. Les débuts furent heureux. Aratus enleva aux Macédoniens, alors qu'Antigone Gonatas vivait encore, la citadelle de Corinthe qu'ils occupaient depuis Philippe, père d'Alexandre ; il délivra

Athènes de sa garnison macédonienne ; fit entrer dans la ligue *Mégare*, *Argos*, *Mégalopolis*, et bien d'autres cités. Les Étoliens eux-mêmes, ces peuples encore à demi barbares, qui avaient eux aussi formé une ligue, mais pour s'enrichir par la brigandage, vécurent en bonne amitié avec les Achéens.

Son échec. — Aratus pouvait croire son œuvre à la veille d'obtenir son achèvement définitif, quand un danger imprévu surgit du côté de Sparte et vint ruiner toutes ses espérances. Le roi de Sparte, Cléomène, prince d'ailleurs d'un noble caractère, dont l'ambition était de rendre à Sparte ses anciennes mœurs sévères et fortifiantes, voulut affermir ses réformes en rétablissant la suprématie de Sparte sur le Péloponèse. Battu trois fois par Cléomène, Aratus, pour échapper à l'état social, démocratique et révolutionnaire dont le vainqueur menaçait les cités, se rejeta dans les bras de la Macédoine. Le roi de Macédoine, *Antigone Doson*, se hâta d'intervenir, battit Cléomène et le força à se sauver en Égypte ; mais ensuite il rétablit son autorité sur tout le Péloponèse (222). La ligue achéenne cessa d'exister : Aratus en mourut de chagrin en 213.



Cléomène.

RÉSUMÉ

Alexandre étant mort sans héritier, ses généraux se disputent son empire qui est démembré en 301 après la bataille d'*Ipsus*. La mort d'un des copartageants en 283 les réduit à trois : Cassandre a la Macédoine, Séleucus l'Asie, Ptolémée l'Égypte. — La Grèce se soulève à la mort d'Alexandre, mais elle est écrasée à *Cranon* (322) par Antipater, gouverneur de Macédoine, et père de Cassandre. Soumise à la Macédoine, indépendante de fait pendant plusieurs années, la Grèce, pour se défendre contre *Antigone Gonatas*, forme la *ligue achéenne*. Cléomène roi de Sparte la fait échouer.

CHAPITRE II

CONQUÊTE DE LA MACÉDOINE PAR LES ROMAINS

SOMMAIRE

PHILIPPE V (221-178). — Traité d'alliance avec Annibal. — Bataille de Cynoscéphales (197). — Proclamation hypocrite de la liberté de la Grèce. — Mort de Philippe V.

PERSÉE (178-168). — Bataille de Pydna (168). — Persée, pris, meurt à Rome. — La Macédoine province romaine (146).

Philippe V (221-178). — Au moment où, par leur victoire sur Cléomène, les Macédoniens prenaient pied au cœur du Péloponèse, paraissait un nouvel ennemi de la Grèce et de la Macédoine. Sous prétexte de purger la mer des pirates, les *Romains* avaient, en 228, occupé une partie de l'Illyrie, et de là ils surveillaient les affaires d'Orient. Antigone Doson avait vu d'un œil méfiant ces ambitieux voisins, mais sa mort prématurée, survenue à la suite d'une expédition contre les Illyriens, ne lui permit point de rien tenter contre eux.

Son neveu et héritier, *Philippe V*, montait sur le trône à l'âge de dix-sept ans. Il montra une rare prudence pour son âge, et par sa modération acquit rapidement grande popularité auprès des Grecs. Les Grecs furent les premiers à lui signaler le danger commun qui les menaçait du côté de l'Occident. « Je vois, s'écriait l'Étolien Agilaos dans l'assemblée générale de Naupacte, en 217, je vois un nuage noir qui monte et grossit à l'Occident ; hâtons-nous de terminer nos puérils différends avant qu'il crève sur nos têtes. »



Monnaie de Philippe V.

L'année suivante une occasion favorable se présenta.

Rome, aux prises avec les Carthaginois, venait de subir une épouvantable défaite à *Cannes* (216). Philippe crut le moment venu de jeter les Romains à la mer. Bien que l'ardeur belliqueuse des Grecs se fût promptement refroidie, il signa avec *Annibal*, le vainqueur de Cannes, un traité d'alliance offensive et défensive (215), et se disposa à la guerre. Malheureusement, par ses lenteurs et ses indécisions, il donna le temps aux Romains de reprendre haleine et de lui opposer des forces supérieures. Il fut battu en Illyrie et réduit à brûler lui-même ses vaisseaux à l'embouchure de l'Aoüs.

Bataille de Cynoscéphales (197). — Délivrés par la victoire de Zama d'une guerre longue et terrible où leur fortune avait failli sombrer, les Romains déclarèrent aussitôt la guerre à Philippe (201). Pour isoler le roi, ils déclarèrent bien haut qu'ils n'en voulaient qu'à la Macédoine, que leur intention vis-à-vis de la Grèce était uniquement de l'*affranchir*. Ces déclarations, faites par un homme à l'éloquence fine, gracieuse, insinuante, comme l'était le consul *Flamininus*, chargé de l'expédition, eurent un plein succès. Pour soutenir le poids des armes romaines, Philippe, abandonné des Grecs, se trouva seul avec les Béotiens.

Les hostilités commencèrent, comme en 214, sur les bords de l'Aoüs. Le camp de Philippe fut forcé, et, après de rudes combats dans les défilés de l'Épire, le roi se trouva rejeté en Thessalie. Une bataille décisive s'engagea dans les collines mamelonnées de *Cynoscéphales*, déjà célèbres par la victoire et la mort de Pélopidas. Aucun champ de bataille n'était plus défavorable à Philippe. Sur ce terrain fortement accidenté, sa phalange se rompit, et, en perdant toute son unité, perdit toute sa force. Elle fut entièrement détruite : huit mille Macédoniens furent tués et cinq mille faits prisonniers.

Philippe n'avait plus d'armée. Il demanda la paix, qui lui fut accordée aux conditions les plus humiliantes : il fut réduit à la Macédoine, dut livrer sa flotte, licencier son armée, payer tribut.

Proclamation de la liberté de la Grèce. —

Flamininus se rendit aux jeux isthmiques et là, en présence d'une foule innombrable, déclara solennellement l'indépendance de la Grèce. On ne pouvait pas en croire ses oreilles ; les transports et les cris de joie retentirent jusqu'à la mer. Flamininus, entouré, remercié, faillit être étouffé, et dut se dérober au plus vite pour échapper à l'empressement de la foule. Les Grecs ne tarderont pas à connaître quelle sorte de liberté Rome apportait aux nations.

Mort de Philippe V (178). — Depuis sa défaite, Philippe n'avait pas cessé de penser à la revanche. Deux fois par jour il se faisait lire le traité humiliant qu'il avait signé après Cynoscéphales. Il rassemblait des troupes, ramassait de l'argent, nouait des alliances. La guerre allait peut-être recommencer quand le chagrin abrégea les jours de Philippe. Il avait envoyé à Rome, comme otage, son second fils, qu'il chérissait tendrement, *Démétrius*. Ce fils lui revint animé de sentiments ouvertement favorables à Rome. Aigri par le ressentiment, excité par son autre fils, *Persée*, Philippe fit périr Démétrius. Il en conçut ensuite un violent désespoir qui le conduisit au tombeau (178).

Persée (178-168). — Le nouveau roi avait hérité de toute la haine de son père contre les Romains ; toutefois il dissimula adroitement, et gagna ainsi plusieurs années, qu'il employa à poursuivre activement les préparatifs commencés par son père. Il avait un riche trésor et une armée forte de quarante mille hommes, dont la moitié formait la phalange. C'était plus que n'avait jamais pu réunir Philippe. Il aurait voulu soulever une coalition, sollicita les rois de Thrace, de Bithynie, de Syrie, le sénat de Carthage, mais ce fut en vain, et au jour de la



Monnaie de Persée.

lutte il se trouva, comme son père, seul en présence des Romains.

Cette lutte ne fut cependant pas sans gloire pour lui. Il battit successivement trois consuls, et mit les affaires des ennemis en si dangereux état, qu'ils jugèrent nécessaire d'envoyer une forte armée, sous le commandement de leur meilleur général, *Paul Émile*, qui en arrivant ne put s'empêcher d'admirer l'ordonnance de son camp et la belle disposition de ses troupes.

Bataille de Pydna (168). — La bataille s'engagea sous les murs de *Pydna*, dans une plaine unie, commode pour la phalange, dont l'aspect terrible déconcerta un moment Paul Émile lui-même. La phalange s'avançait, brisant tout sur son chemin; mais elle se laissa entraîner par le succès loin du terrain qui lui était favorable; des vides se produisirent dans ses rangs et Paul Émile y lança ses soldats. Désunie, la phalange était perdue; elle resta tout entière, au nombre de vingt mille hommes, sur le champ de bataille (22 juin 168).

Persée s'enfuit presque seul. Abandonné de tous, il se vit enlever par la trahison d'abord son trésor, puis ses enfants, qui furent livrés aux Romains. Désespérant de sa cause, il vint lui-même se remettre entre les mains de son vainqueur. Paul Émile l'emmena à Rome, le traîna derrière son char triomphal, puis l'envoya mourir de faim en prison.

La Macédoine, déclarée libre, fut partagée en quatre républiques. Vingt ans plus tard, à la suite d'une tentative de soulèvement, elle fut réduite en province romaine (146).

RÉSUMÉ

Les Romains s'établissent en Illyrie en 228. Menacés, Grecs et Macédoniens songent à unir leurs forces. Mais quand il faut agir, Philippe V (221-178) reste seul. Les Romains vengent son alliance avec Annibal par les victoires de l'*Aoüs* (214) et de *Cynoscéphales* (197). A Philippe mort de chagrin succède Persée qui reprend les projets de revanche de son père. Il est vaincu par Paul Émile à *Pydna* (168) et va mourir à Rome. La Macédoine, divisée en quatre républiques, devient province romaine en 146.

CHAPITRE III

CONQUÊTE DE LA GRÈCE PAR LES ROMAINS

SOMMAIRE

La ligue achéenne et Philopœmen. — Mort de Philopœmen (183). — Derniers efforts de la ligue achéenne. — Batailles de Scarphée et de Leucopétra. — La Grèce province romaine (146).

La ligue achéenne et Philopœmen. — Après la proclamation par Flamininus de la liberté de la Grèce en 197, la ligue achéenne put se reformer : *Philopœmen*, que sa loyauté, sa bravoure, son austérité, son amour de la liberté ont fait surnommer le *dernier des Grecs*, y tint le rôle joué autrefois par Aratus. Né à Mégalopolis, ville qui avait toujours eu un gouvernement libre et modéré, Philopœmen aurait voulu étendre les mêmes avantages à toute la Grèce. Par son caractère et ses exploits il rappelait Épaminondas, le fondateur de Mégalopolis.

Philopœmen avait réorganisé l'armée des Achéens. Il changea leurs armes, les forma aux rapides manœuvres, leur apprit à combattre de pied ferme, et forma un corps qui, pour la bravoure et la résistance, ressemblait à la phalange macédonienne. Cette armée était la seule force sérieuse que les Romains eussent à craindre dans le Péloponèse. La ligue, telle que cherchait à l'organiser Philopœmen, serrée et compacte, était aussi le dernier boulevard de l'indépendance grecque. Les Romains le comprenaient fort bien : aussi travaillèrent-ils à détruire l'œuvre de Philopœmen en fomentant les défections.

Ce fut une défection de ce genre qui coûta la vie au brave général. Il était à Argos, malade de la fièvre, quand il apprit que Messène révoltée voulait se séparer de la ligue. Il monte aussitôt à cheval, fait ainsi d'une

traite vingt lieues, arrive à Mégalopolis, et, prenant une petite troupe de cavaliers, marche à l'ennemi. Mais il est cerné par des forces supérieures, pris, chargé de chaînes, conduit à Messène et condamné sur-le-champ à boire la ciguë. Il avait soixante-dix ans. Les Romains avaient atteint leur but, et désormais la ligue se trouva sous leur main (183).

Derniers efforts de la ligue achéenne. — Elle y fut bien plus encore après la bataille de Pydna (168). La Macédoine soumise, les Romains avaient beau jeu contre la Grèce. La ruine de Persée excita partout une indicible terreur, car les vainqueurs n'étaient pas d'humeur à épargner ceux qui étaient restés neutres. Les craintes se réalisèrent bientôt. En Étolie, le sénat entier fut égorgé. L'Épire fut affreusement dévastée; Thèbes, qui s'était prononcée pour la Macédoine, fut rasée. En Achaïe, le stratège *Callicratès*, oubliant son rôle de défenseur de la ligue pour prendre le rôle honteux de dénonciateur, fit déporter en Italie mille Achéens.

Il n'en revint que trois cents, dix-sept ans après; mais ils revenaient altérés de vengeance. Quelques années après, à la suite d'une nouvelle querelle entre Sparte et la ligue, Rome ayant déclaré que Sparte, Argos, Corinthe et quelques autres villes, étaient séparées de la ligue achéenne, les Achéens, exaspérés par cette intervention déloyale, coururent aux armes et osèrent défier Rome. Battus une première fois à *Scarphée*, en Locride, sous le commandement de *Critolaos*, ils n'abandonnèrent point la lutte. Critolaos avait disparu dans le combat. Armant jusqu'à des esclaves, *Diéos*, son successeur, réunit encore une armée de quatorze mille hommes, et attendit à *Leucopétra*, près de Corinthe, le farouche consul Mummius. Il fut écrasé à son tour, s'enfuit à Mégalopolis, s'enferma dans une maison avec sa femme et ses enfants, et y mit le feu. Corinthe fut livrée au massacre, à l'incendie, au pillage; ses immenses trésors artistiques furent détruits ou allèrent embellir les palais romains. Toutes les villes furent désarmées et

démantelées. Enfin la Grèce fut réduite en province romaine sous le nom d'*Achaïe* (146).

La Grèce était tombée, mais du moins elle était tombée noblement : on aime à clore son histoire sur les noms de *Critolaos* et de *Diéos*.

RÉSUMÉ

Flamininus proclame la liberté de la Grèce après la victoire de Cynoscéphales en 197. Mais c'est pure hypocrisie de sa part. Les Romains travaillent aussitôt à dissoudre la ligue achéenne, qui s'est reformée. Ils y réussissent à moitié en soulevant contre la ligue Messène, dont la défection amène la mort du noble Philopœmen (183). De nouvelles intrigues de Rome provoquent une révolte ouverte des Achéens. Ils sont battus sous Critolaos à *Scarphée*, puis avec Diéos à *Leucopétra*. La Grèce, écrasée par Mummius, est réduite en province romaine (146).

CONCLUSION

POURQUOI LA GRÈCE EST-ELLE TOMBÉE? EST-ELLE TOMBÉE TOUT ENTIÈRE?

Pourquoi la Grèce est-elle tombée? — Il y a à cela plusieurs causes, dont nous ne donnerons ici que les deux plus importantes.

La première, ce fut l'*impuissance des Grecs à fonder une grande confédération qui leur aurait assuré la paix entre eux et les aurait rendus forts contre l'ennemi extérieur*. Les Grecs ne surent s'unir qu'une seule fois : ce fut au temps des guerres médiques ; et encore même alors les Thébains passèrent du côté des Perses, et les Spartiates firent preuve d'une indécision qui parfois touchait à la trahison. A peine débarrassés des Perses, les Hellènes « passèrent les plus belles années de leur âge viril à s'étrangler de leurs propres mains », jusqu'au jour où la Macédoine, qui seule, en dépit des obstacles naturels, s'était groupée en une forte monar-

chie, les mit d'accord en mettant la main sur tous.

Les Romains trouvèrent les Grecs aussi divisés que les avait trouvés Philippe. Flamininus eut la satisfaction de les entendre stupidement applaudir à l'abaissement de la Macédoine, dont les efforts unis aux leurs pouvaient seuls encore sauver leur indépendance. La *ligue achéenne*, si bien conçue, ne put prendre pied même dans tout le Péloponèse, grâce à l'orgueil jaloux de Sparte, et nous avons vu le *dernier des Grecs*, Philopœmen, tomber en essayant de retenir de force dans la ligue la ville de Messène.

La deuxième cause de la chute de la Grèce, ce fut *l'abaissement des caractères, la dissolution des mœurs et la ruine du patriotisme*. Rien de triste comme le tableau que nous présentent les villes les plus importantes après la mort d'Alexandre. Athènes change de maître à chaque instant ; elle ne paraît pas s'en douter et trouve des flatteries et des bassesses pour tous. La ville de Thémistocle et de Périclès ne demande plus que deux choses : le *théâtre* et la *table*. A Thèbes, c'était pire. « A Thèbes, on laissait ses biens non à ses enfants, mais à ses compagnons de table, à la condition de les dépenser en débauches ; beaucoup avaient ainsi plus de festins à faire par mois que le mois n'avait de jours. » Corinthe ne s'appartenait plus : une garnison étrangère était dans ses murs, une autre dans sa citadelle, qu'Aratus prenait et vendait sans même consulter les intéressés. Peu importait aux Corinthiens la liberté, pourvu qu'on leur laissât leurs statues, leurs vases élégants, leurs palais de marbre et leur réputation de ville la plus voluptueuse de la Grèce. Sparte, autrefois si robuste et si austère, ne trouvait plus de forces que pour le plaisir, et deux de ses rois, jeunes et magnanimes, périssaient en essayant des réformes qui seules auraient pu lui rendre son antique prospérité.

Ainsi, parmi les États, divisions irrémédiables, même en présence de l'ennemi. Chez les particuliers, apathie, insouciance pour tous les devoirs de citoyens, goût effréné pour l'or et les plaisirs, indifférence pour la

patrie. « La patrie, disait-on alors, elle est où l'on est bien. » Faut-il s'étonner que la Grèce soit tombée ?

Cependant elle n'est point tombée tout entière. — Rome se laissa séduire par ces Grecs, qu'elle affectait de mépriser. Il aurait fallu être bien barbare pour résister à la vue de tant d'admirables œuvres dans les lettres et dans les arts ! Poésie, théâtre, histoire, éloquence, philosophie, sciences, architecture, peinture, sculpture, tout passa à Rome. Toutefois le foyer de l'activité humaine demeura en Orient. Pendant plusieurs siècles, les écoles d'Alexandrie et d'Athènes restèrent célèbres et furent assidûment fréquentées par les jeunes Romains. Encore aujourd'hui, l'influence des poètes, des savants et des artistes de la Grèce n'a point cessé, et c'est d'eux que procédait, au XVI[e] siècle, le grand mouvement de la Renaissance, qui a renouvelé notre littérature et nos arts.

Mais en prenant aux Grecs leur civilisation, les Romains la prirent tout entière, c'est-à-dire avec sa corruption, qu'un admirateur passionné des Hellènes qualifie d'*effroyable*. Les vertus grecques s'en étaient allées en fumée le jour où elles furent en contact avec la civilisation énervante de l'Orient ; les vertus romaines s'en allèrent de même au contact de la civilisation grecque. Alors s'introduisirent à Rome le dédain de la religion, le goût du luxe, les plaisirs de la table et les débauches sans nom. Ce fut la vraie revanche de la Grèce sur Rome. Rome avait tué sa liberté ; dans la coupe brillante qu'elle lui tendit au jour de la conquête, la Grèce versa le poison qui devait tuer bientôt Rome à son tour.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LA GRÈCE

Géographie physique.

LIVRE I

Les temps primitifs jusqu'à l'invasion dorienne (? — XIIe siècle).

LIVRE II

De l'invasion dorienne aux guerres médiques (XIIe au VIe siècle).

LIVRE III

Des guerres médiques à la guerre du Péloponèse (500-431).

LIVRE IV

La guerre du Péloponèse (431-404).

LIVRE V

Lutte de Sparte et de Thèbes pour l'hégémonie grecque (404-362).

LIVRE VI

La Grèce sous Philippe et Alexandre.

LIVRE VII

La Macédoine et la Grèce après Alexandre.

28873. — Tours, imp. Mame.





JULES CÉSAR. (Musée du Vatican.)

ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

COURS D'HISTOIRE A L'USAGE DES JEUNES FILLES

HISTOIRE ROMAINE

PAR

M. L'ABBÉ P. GAGNOL

LICENCIÉ ÈS LETTRES

LICENCIÉ EN HISTOIRE, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

VOLUME CONTENANT 58 GRAVURES



PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

1900

PROPRIÉTÉ DE

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ GAGNOL

COURS D'HISTOIRE A L'USAGE DES JEUNES FILLES. In-18 jésus.

Histoire ancienne	
Histoire grecque	
Histoire romaine	

Les trois volumes peuvent se relier ensemble ou séparément.

Histoire du moyen age (396 à 1453)	3 75
Histoire des temps modernes (1453 à 1789)	4 »
Histoire contemporaine (1789 à 1899)	

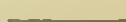
COURS D'HISTOIRE, conforme au programme de 1890 (enseignement classique). In-18 jésus.

Histoire ancienne	3 »
Histoire de la Grèce ancienne	3 »
Histoire romaine	4 »
Histoire de l'Europe et de la France de 395 à 1270	4 50
Histoire de l'Europe et de la France de 1270 à 1610	4 75
Histoire de l'Europe et de la France de 1610 à 1789	4 75
Histoire contemporaine de 1789 à 1899	5 25

HISTOIRE ROMAINE



NOTIONS PRÉLIMINAIRES



CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE DE L'ITALIE

SOMMAIRE

Généralités sur l'Italie. — Divisions de l'Italie : 1° Haute Italie; 2° Italie proprement dite. — Marais. — Richesses naturelles. — Rome : Avantages de sa position.

Généralités sur l'Italie. — L'Italie, la plus petite des trois grandes presqu'îles qui composent l'Europe méridionale, est aussi la plus simple et la plus remarquable au point de vue de la forme. Rattachée au continent par la chaîne des Alpes, qui lui font au nord une puissante et majestueuse ceinture, elle s'étend vers le sud sur une longueur de 1 000 kilomètres, avec une largeur, au plus grand écartement de ses côtes, d'à peine 300 kilomètres. Elle est donc toute en longueur, et sa superficie n'atteint pas 300 000 kilomètres carrés, un gros tiers de moins que la France. A la voir entourée par les eaux de tous côtés et séparée de l'Europe centrale par la haute muraille des Alpes, on la croirait d'abord complètement isolée du reste du monde. Il n'en est rien ; car les mers, nous le savons, sont moins une barrière entre les peuples qu'un moyen de rapprochement. Quant aux géants de glace qui au nord semblent fermer l'entrée de la péninsule, ils ne la closent qu'imparfaitement.

Déjà, dans l'antiquité, plusieurs routes passaient sur les cols des Alpes, traversées aujourd'hui par trois lignes de chemins de fer. L'Italie n'est donc point un pays fermé, et même peu de contrées ont été le théâtre d'autant d'invasions et d'autant de batailles. Des centaines d'armées se sont entre-choquées dans la Cisalpine, aujourd'hui Lombardie, et des millions de soldats dorment leur dernier sommeil dans ses vastes et opulentes plaines.

Divisions de l'Italie. — L'Italie se divise naturellement en deux parties : une partie *continentale* ou *haute Italie*, et une partie *péninsulaire* ou *Italie proprement dite.* Les Romains ne connurent jamais d'autre Italie que cette dernière; l'autre, ils l'appelaient *Gaule cisalpine* ou *Gaule d'en deçà des monts.*

1° **Haute Italie.** — Aucune région n'a des limites plus précises. Au nord et à l'ouest, ce sont les *Alpes;* au sud, les *Apennins;* à l'est, l'*Adriatique,* autrefois appelée mer *Supérieure,* parce que son niveau est plus élevé que celui de la Méditerranée. Les plaines et les montagnes s'y touchent sans se confondre; les montagnes les plus imposantes de l'Europe y servent de cadre aux campagnes les plus fécondes peut-être et les mieux cultivées de l'univers. Des glaciers éternels qui couvrent les cimes des Alpes s'échappent de nombreux cours d'eau dont la plupart, avant même de quitter les monts, lavent leurs eaux troubles et torrentueuses dans des lacs d'une merveilleuse beauté : lac *Majeur,* lac de *Côme,* lac de *Garde,* etc... De ces cours d'eau, le plus important est le *Pô,* dont la source est au mont *Viso,* qui s'élance, isolé et superbe, comme une pyramide colossale, entre la France et l'Italie.

Largement arrosée par la nature, encore irriguée par la main de l'homme, la haute Italie jouit d'une fertilité extraordinaire et nourrit une population fort dense. Les Gaulois y pénétrèrent de bonne heure et lui donnèrent leur nom, qu'elle garda jusqu'aux grandes invasions de l'ère chrétienne.

2° **Italie proprement dite.** — Bien différente est l'Italie péninsulaire. Traversée dans toute sa longueur

par les Apennins qui la partagent en deux versants de largeur inégale, elle n'est guère qu'un *hérissement de montagnes*. Les seules plaines qu'on y trouve, et elles sont de médiocre grandeur, sont l'*Étrurie*, le *Latium*, la *Campanie* et l'*Apulie*. Le reste ne présente que pics, dômes, plateaux, coupés par d'étroites vallées où roulent des torrents qui, dangereux en hiver, sont à sec en été. Quelques cours d'eau cependant, sans être navigables, méritent le nom de fleuves ou de rivières. Le plus important, le Tibre, naît dans les Apennins toscans, se plie et se replie dans une vallée ouverte vers le sud, et reçoit plusieurs torrents fournis par les montagnes, dont le plus remarquable est la *Néra* (autrefois le *Nar*) grossie du *Vélino*, qui se précipite dans cette rivière d'une hauteur de 200 mètres.

Marais. — Si modestes que soient comme étendue les plaines de l'Italie péninsulaire, l'agriculture ne les possède pas en entier. Une bonne partie lui en est disputée par les *marais* et par la *malaria* (mauvais air), qui partout où elle pénètre engendre des fièvres pernicieuses. En Étrurie, les *Maremmes* s'étendent le long du littoral sur un espace de plus de vingt lieues; quand arrivent les chaleurs, l'air y est empesté au point que les populations doivent chercher un refuge dans les montagnes voisines. Dans le Latium, les *marais Pontins* ont plus mauvaise réputation encore : le voyageur qui s'y endort risque de ne point se réveiller. Enfin, dans la Campanie, le Liris, aujourd'hui *Carigliano*, a formé sur ses bords les marais de *Minturnes*, qui devinrent célèbres surtout du jour où Marius, vaincu et fugitif, y chercha un refuge.

Richesses naturelles. — Avec ses côtes en partie fiévreuses, avec ses montagnes le plus souvent arides, il va de soi que l'Italie péninsulaire n'est point un pays riche : elle ne peut nourrir tous ses habitants, et un grand nombre, chaque année, sont forcés d'émigrer. Cependant la végétation y est fort belle à force d'être variée; et, même au printemps, elle présente un spectacle vraiment enchanteur qu'on chercherait vainement

ailleurs. Sur les pentes douces de l'Apennin, soit qu'il longe la mer, soit qu'il rentre dans les terres, l'olivier, la vigne, le mûrier, se croisent avec l'oranger, le citronnier, l'arbousier, le myrte et le laurier.

Les *Abruzzes* (ancien Samnium) et surtout la *Calabre*, qui terminent l'Italie méridionale, ont un aspect à part. Leurs vastes plateaux aux pentes remarquables par leurs lignes heurtées et leurs déchirures profondes gardent la neige six mois de l'année. De beaux pâturages ont remplacé les impénétrables forêts où cherchaient autrefois un asile les esclaves fugitifs. Mais dans les vallées et sur les côtes, c'est le soleil avec les productions de l'Afrique. À côté de l'olivier, de l'oranger et du citronnier, croissent le caroubier, l'aloès et le palmier.

La *Sicile* reproduit l'aspect et la végétation de l'Italie méridionale, dont elle n'est d'ailleurs qu'un fragment énorme détaché par une convulsion de l'*Etna*, le plus beau volcan de l'Europe.

Rome. — Située au centre précis de cette Italie si montueuse, si découpée, si morcelée; bâtie sur les rives de son plus grand fleuve, Rome était, par sa position même, appelée à dominer la péninsule. La position de l'Italie elle-même au centre de la Méditerranée lui facilita la conquête du monde.

RÉSUMÉ

L'Italie est la plus petite des trois grandes presqu'îles qui composent l'Europe méridionale : 1000 kilomètres de long sur 300 de large, ce qui lui fait 300000 kilomètres carrés de superficie. Mais c'est la plus simple et la plus remarquable au point de vue de la forme. Elle se divise en deux parties, la *haute Italie*, ou Gaule cisalpine, Lombardie, grande plaine, limitée par de majestueuses montagnes, ornée de beaux lacs, arrosée par de nombreux cours d'eau, extraordinairement fertile; et l'*Italie proprement dite* ou péninsulaire, traversée dans toute sa longueur par les Apennins, très pittoresque, mais peu riche en général. Les montagnes, les Maremmes, les marais Pontins et ceux de Minturnes en stérilisent une bonne partie. Rome, située sur le Tibre, au centre de l'Italie et de la région méditerranéenne, était admirablement placée pour devenir la maîtresse de l'Italie et du monde.

CHAPITRE II

POPULATIONS PRIMITIVES DE L'ITALIE

SOMMAIRE

PREMIÈRE PÉRIODE : Les Pélasges.
DEUXIÈME PÉRIODE : Les Latins. — Les Ombriens. — Les Étrusques.
TROISIÈME PÉRIODE : Les Grecs et les Gaulois.

PREMIÈRE PÉRIODE : LES PÉLASGES

Les savants sont loin de s'entendre sur les populations primitives de l'Italie. Toutefois, on accorde généralement que le peuple le plus ancien qui ait paru sur le sol de la péninsule est celui des *Pélasges*, les mêmes que nous trouvons à l'origine de l'histoire sur le sol de la Grèce. Qu'étaient les Pélasges? On ne saurait le dire, ce peuple n'ayant laissé de lui-même, en Italie comme en Grèce, que son nom et les constructions indestructibles appelées *murailles cyclopéennes*. On peut voir ces murailles, formées de blocs énormes posés sans ciment, sur plusieurs points de l'Étrurie et du Latium.



Monuments pélasgiques.
Arc de Segni.

DEUXIÈME PÉRIODE :

LES LATINS. — LES OMBRIENS. — LES ÉTRUSQUES

I. — Les Latins.

Sur cette première couche de population italique formée par les Pélasges, se superposèrent, à des époques difficiles à déterminer, d'autres peuples, dont les principaux furent, dans l'ordre des temps, les *Latins*, les *Ombriens* et les *Étrusques*.

De l'origine des Latins on ne sait rien, sinon que, rameau détaché d'une souche commune aux Grecs, ce peuple entra en Italie par les vallées de l'Adige et du Pô, et se répandit à travers la péninsule par voie de conquête. Il se fixa sur un territoire assez restreint qui allait de Tibur à la mer et du Tibre au mont Albain. Ce fut le *Latium primitif*, avec une superficie de 272 kilomètres carrés seulement. A l'origine il n'y avait point de villes, mais de simples villages fortifiés sur les hauteurs, qui servaient de refuge, en cas d'alarme, aux gens de la campagne. La plus importante de ces places était *Albe la Longue*.

Les habitants du Latium primitif firent souche, et leurs rejetons non seulement peuplèrent un *nouveau Latium* qui était à peu près le triple de l'ancien, mais encore ils se répandirent dans toute l'Italie méridionale.

II. — Les Ombriens.

Les Ombriens, à qui un grand nombre d'écrivains, ont voulu donner une origine gauloise, étaient plus probablement les *frères des Latins*, ainsi que semble le prouver l'étude de leur langue. Frères puînés des Latins, ils furent vite plus puissants que leurs aînés, et n'hésitèrent point dans plusieurs contrées à les asservir. Ils occupèrent les plaines du Pô inférieur, la Toscane actuelle et le territoire sur le versant oriental de l'Apen-

nin appelé de nos jours encore *Ombrie*; ils se postèrent ensuite sur les montagnes qui limitent à l'est le Latium, où ils devinrent célèbres sous le nom de *Sabins*. De là ils débordèrent sur toute l'Italie méridionale. Leurs deux rejetons les plus illustres furent les belliqueux *Samnites* et les vaillants *Marses*, qui ne voulaient être enterrés qu'armés de toutes pièces comme pour le combat.

Guerriers hardis et forts, les Ombriens réussirent à maintenir en Italie leur domination pendant trois siècles; ils durent à leur tour fléchir devant de nouveaux envahisseurs, les *Étrusques*.

III. — Les Étrusques.

Les Étrusques, peuple à part, dont le type s'éloigne beaucoup du type romain et du type grec, descendirent probablement des montagnes du *Tyrol*, et inondèrent les plaines de l'Italie septentrionale; ils en chassèrent les Ombriens et s'y établirent fortement dans *douze grandes villes*, dont la principale, *Mantoue*, bâtie au milieu du lac Mincio, est encore aujourd'hui la première place de la péninsule. Franchissant ensuite l'Apennin et chassant toujours devant eux les Ombriens, ils occupèrent la contrée située entre le Tibre et l'Arno, qui de leur nom s'est appelée *Étrurie*. Ils fondèrent là aussi *douze grandes villes*, dont les principales furent *Tarquinies* et *Clusium*. Passant alors sur la rive gauche du Tibre, à l'est, ils soumirent l'Ombrie; au sud, à travers le Latium, ils poussèrent jusqu'en Campanie, où ils fondèrent une *Étrurie nouvelle*, toujours avec *douze grandes villes*. Les plus remarquables furent *Capoue*, *Nole*, *Herculanum*, *Pompéi*. Dominant dans toute la presqu'île depuis les Alpes jusqu'au détroit de Messine, ce peuple de *montagnards* osa s'aventurer sur la mer. Il parcourut en maître la mer Tyrrhénienne, soumettant les îles côtières, et il jeta des colonies jusque dans la Corse et dans la Sardaigne.

Civilisation. — Les Étrusques avaient une activité

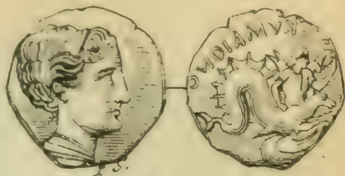
infatigable, et cette activité, ils la dirigèrent de préférence vers les *arts utiles*. En cela ils furent des maîtres : nul ne sut comme eux dessécher les marais, creuser des ports, percer des routes, ouvrir des canaux ou entourer les villes de murailles inexpugnables. Chez eux l'*agriculture* eut une prospérité inouïe : de vastes territoires qui aujourd'hui sont empestés par la malaria, comme les Maremmes de la Toscane, et n'ont pour habitants que des troupeaux, se couvraient alors de riches moissons et nourrissaient plusieurs cités importantes. L'*industrie* savait travailler le lin, la laine, le marbre, le fer, l'argile, le bronze, le cuivre et les métaux précieux : on peut en juger par la quantité prodigieuse d'armes, de bijoux, de miroirs, de vases, de statues, d'objets de toute sorte qu'on a retrouvés dans les sépultures et qui remplissent tous les musées de l'Europe. Le *commerce* ne fut pas moins actif. Sur des navires qu'ils surent construire eux-mêmes, ils couraient l'Adriatique et la Méditerranée. Ils eurent des relations suivies soit avec Carthage, soit avec la Grèce, à laquelle ils empruntèrent non seulement les fines poteries de Corinthe ou d'Athènes, mais encore sa mythologie, qu'il est curieux de retrouver dans les peintures des nécropoles.

TROISIÈME PÉRIODE : LES GRECS ET LES GAULOIS

Il y avait cinq cents ans et plus peut-être que les Étrusques jouissaient en maîtres de l'Italie, quand parurent, au sud, les *Grecs*, au nord, les *Gaulois*. La période où nous entrons n'appartient déjà plus à l'ère des populations primitives de l'Italie, car, au moment où elle s'ouvre, Rome se fonde. Toutefois, les cités grecques et les cités gauloises étaient de puissantes villes alors que Rome n'était encore qu'une bourgade, et à ce titre leur histoire peut être considérée comme antérieure à l'histoire romaine proprement dite.

I. — Les Grecs.

Les Grecs étaient venus de bonne heure sur le sol italique : leur plus ancienne colonie, *Cumes* en Campanie, daterait de plus de mille ans avant Jésus-Christ. Mais c'est à partir du VIII[e] siècle surtout que le mouvement d'immigration s'accélère. La Sicile et l'Italie méridionale furent si bien couvertes d'établissements helléniques, qu'elles perdirent leur nom pour prendre celui de *Grande-Grèce*.



Monnaie de Cumes.
Face : tête de femme.
Revers : le monstre de Scylla.
(Cabinet de France.)

Les principales cités furent, sur le continent : *Cumes* et sa colonie *Parthénope* (Naples); *Sybaris*, *Crotone*, *Tarente*, *Locres*, *Rhegium*. En Sicile : *Catane*, **Syracuse**, *Zancle* et sa fille *Himère; Géla, Sélinonte*, **Agrigente**.

D'abord humbles et obscures, ces villes grandirent rapidement, et plusieurs d'entre elles, comme Sybaris, Crotone, Tarente, Syracuse, Agrigente, atteignirent un degré de puissance dont nous avons peine à nous faire une idée aujourd'hui. Sybaris, maintenant plage marécageuse et déserte, pouvait, dit-on, armer jusqu'à trois cent mille hommes. Syracuse, qui ne compte pas aujourd'hui vingt mille habitants, en eut, d'après quelques historiens, jusqu'à deux millions.

Toutefois, leur fortune ne fut pas de longue durée; la cause de leur ruine fut leur richesse elle-même, qui énerva à la fois les âmes et les corps. Les Sybarites en particulier se rendirent fameux par leur luxe et leur mollesse. Minées au dedans par la ruine des mœurs et du patriotisme, les villes grecques s'affaiblirent encore

mutuellement par des rivalités sanglantes et livrèrent aux Romains une conquête facile.

La colonisation hellénique eut du moins pour l'Italie



Un temple de Pæstum, état actuel. (D'après une photographie.)

l'avantage de l'initier de bonne heure à la civilisation grecque, qui fut dans ces cités fort brillante. On trouve d'éloquents témoins de cette civilisation dans le fameux temple de Neptune, demeuré debout et assez bien conservé à *Pæstum* (aujourd'hui Pœsto), à quelque distance de la frontière campanienne.

II. — Les Gaulois.

En 587, le Gaulois *Bellovèse*, traînant avec lui trois cent mille hommes, descendit dans la vallée du Pô, écrasa sur les bords du Tessin une armée étrusque, et établit ses gens dans le Milanais actuel. Milan devrait sa fondation à Bellovèse. La route des Alpes était ouverte : le flot de l'invasion s'écoula sans cesse de la Gaule en Italie, et finit par recouvrir toute l'Italie septentrionale, qui prit le nom de *Gaule cisalpine*.

Les Gaulois ne s'établirent point dans l'Italie centrale. Mais ils la troublèrent souvent de leurs incursions. Rome

elle-même tremblera devant ces barbares que leur haute stature, leurs cris sauvages, leurs gestes toujours menaçants, leur habitude de combattre nus, rendaient effrayants. Le Capitole recevra un jour leur visite, et Rome devra se racheter à prix d'or.

RÉSUMÉ

Les premiers habitants de l'Italie, peu connus, furent les Pélasges, race de géants qui a laissé les *murailles cyclopéennes*. Vinrent ensuite les Latins, de la même famille que les Grecs, qui s'établirent sur les rives du Tibre inférieur et dans l'Italie méridionale. Les Latins furent suivis de près par les Ombriens, leurs frères puînés, qui colonisèrent l'Ombrie, la Toscane et soumirent l'Italie méridionale, où ils se fondirent avec les anciennes populations, sauf sur certains points où ils prirent les noms de *Sabins*, de *Marses* et de *Samnites*. A leur tour les Ombriens furent soumis par les Étrusques, peuple venu du Tyrol, qui jouit d'une civilisation avancée. Mais, sans union entre eux, les Étrusques ne purent se défendre contre les colonies grecques, qui leur enlevèrent toute l'Italie méridionale, devenue la Grande-Grèce, très prospère; ni contre les Gaulois, qui leur prirent l'Italie septentrionale. Ils ne réussirent à se maintenir que dans l'*Étrurie* proprement dite, où ils seront soumis par Rome.

LA ROYAUTÉ

CHAPITRE I

HISTOIRE TRADITIONNELLE DES ROIS

SOMMAIRE

I. Le Latium jusqu'à la fondation de Rome (?-753).
II. Romulus. — Fondation de Rome (753). — Fusion des Sabins avec les Romains.
III. — Les trois premiers successeurs de Romulus, ou les rois sabins et romains (715-616) : Numa Pompilius, Tullus Hostilius, Ancus Marcius.
IV. Les rois étrusques (616-510) : Tarquin l'Ancien, Servius Tullius, Tarquin le Superbe.

I. — Le Latium jusqu'à la fondation de Rome (?-753).

Ce sont les dieux qui à l'origine règnent sur le Latium. *Janus*, fils d'Apollon, bâtit sa demeure sur la colline qui de son nom fut appelée *Janicule*. Sous *Latinus*, son troisième successeur, *Énée*, échappé aux Grecs qui avaient renversé Troie sa patrie, conduit par l'étoile de Vénus sa mère, débarqua sur les côtes du Latium avec son fils Ascagne et les dieux de ses pères. Latinus lui donna la main de sa fille *Lavinie*, avec un large territoire sur la côte aride et insalubre, où le héros, en l'honneur de son épouse, jeta les fondements de *Lavinium*. Ascagne, son fils, délaissant Lavinium, dont le séjour était peu agréable, se retira sur le mont Albain,

où il bâtit une autre ville, *Albe la Longue*, qui devint la plus importante des cités du Latium.

Quinze rois de sa race y régnèrent pendant quatre cents ans. Procas, l'un d'eux, laissa deux fils, *Numitor* et *Amulius*. Numitor, l'aîné, devait régner; mais son frère le dépouilla de son trône. Il lui laissa cependant la vie avec de riches domaines; mais, pour lui enlever toute postérité, il tua son fils et força sa fille *Rhéa Sylvia* à entrer chez les Vestales, vouées à la virginité. Sylvia, infidèle à son vœu, eut de Mars deux jumeaux. Amulius, furieux, fit jeter la mère dans les fers et ordonna d'exposer les deux enfants sur le Tibre. Le fleuve était alors débordé; le berceau, porté doucement par les flots sur les flancs du Palatin, s'arrêta au pied d'un figuier sauvage. C'est là qu'une louve, envoyée par le dieu Mars, vint nourrir de son lait les deux enfants. Témoin du prodige, un berger du roi, nommé Faustulus, recueillit les petits malheureux et les confia à sa femme *Laurentia*, qui les nomma *Rémus* et *Romulus*.

Rémus et Romulus, élevés avec les fils du pâtre, partagèrent leur rude existence. Quand ils furent grands, Faustulus leur découvrit le secret de leur naissance. Les deux frères attaquèrent aussitôt Amulius, le tuèrent et replacèrent sur le trône leur aïeul Numitor. Comme prix de leurs services, ils reçurent sur les bords du Tibre un emplacement pour y bâtir une ville.

II. — Fondation de Rome (753 avant J.-C.).

Les deux frères ne pouvaient s'entendre ni sur l'emplacement ni sur le nom qu'ils donneraient à la cité nouvelle. Les dieux consultés décidèrent en faveur de Romulus. Romulus commença par offrir un sacrifice sur le mont Palatin, ayant ses compagnons rangés autour de lui; puis il creusa une petite fosse circulaire et y jeta une motte de terre qu'il avait apportée d'Albe; tous ses compagnons y jetèrent après lui une motte de terre apportée de leur pays, puis on remua et on brouilla le tout, comme pour montrer que désormais leurs vies et

leurs destinées seraient confondues. La fosse comblée, Romulus y posa un autel et y alluma du feu. Ce fut le foyer de la cité, que quatre jeunes filles vouées au célibat durent entretenir constamment sous les peines les plus graves. Autour de ce foyer s'élèvera la cité.

Prenant une charrue, traînée par un taureau blanc et une génisse blanche, Romulus, la tête voilée et sous le costume sacerdotal, traça le sillon qui devait marquer l'enceinte. En marchant, il chantait des prières, et ses compagnons le suivaient dans un religieux silence. Sur le sillon sacré s'élevèrent ensuite les murailles. Rémus ayant franchi par manière de jeu le sillon sacré, son frère le tua d'un coup d'épée.

Le souvenir de cette cérémonie se conserva fidèlement parmi les Romains, qui chaque année en célébraient l'anniversaire par une fête appelée *jour natal* de Rome. On la célèbre encore aujourd'hui à la même date, le 21 avril. Bien entendu, personne ne peut garantir l'authenticité de cette date.

A côté de la cité du Palatin, Romulus ouvrit, sur les pentes du mont Capitolin, un asile ou enclos sacré, où furent admis tous ceux qui se présentèrent : esclaves en fuite, débiteurs en rupture de ban, voleurs et même assassins. Mais il faut bien se garder de confondre ce *refuge* avec la *cité* proprement dite. La cité du Capitolin, située en dehors de l'enceinte sacrée, en resta longtemps complètement distincte. Là habitaient les *plébéiens*. Les citoyens proprement dits ou *patriciens*, seuls, habitaient la *Rome* du Palatin.

Enlèvement des Sabines. — L'enceinte de la ville se remplit rapidement, la force de ses murailles présentant un refuge assuré contre les incursions et les ravages des pirates nombreux alors. Mais l'avenir de Rome restait précaire ; car la plupart des citoyens n'avaient pas de femmes, et toutes les propositions de mariage que l'on fit aux villes voisines n'obtinrent que des réponses outrageantes.

Romulus dissimula. Quelque temps après il donnait de grandes fêtes auxquelles accoururent les Sabins. Au

milieu de la fête, à un signal de leur roi, les Romains se précipitent sur les spectateurs, enlèvent les jeunes filles qui leur tombent sous la main, et s'en font de force des épouses.

Les Sabins, irrités, vinrent assiéger la ville. La trahison d'une jeune fille nommée *Tarpéia*, séduite par la beauté des bracelets que portaient les ennemis, leur livra la citadelle construite sur le mont Capitolin. Les Romains ne renoncèrent point pour cela à la lutte; une mêlée furieuse s'engagea dans le vallon qui sépare le Capitolin du Palatin. Déjà le sang coulait, quand les femmes sabines, se jetant entre leurs frères et leurs époux, arrêtèrent le combat. La paix fut faite entre les deux peuples, qui se décidèrent à se fondre en une seule nation. Les Sabins se fixèrent sur le Capitolin, et le *Janus à deux têtes* devint le symbole du nouveau peuple.



Janus. — As en bronze trouvé à Volterra.
(Cabinet de France.)

Romulus disparut mystérieusement au milieu d'un furieux orage qui s'éleva pendant une revue passée au marais de la Chèvre. Les sénateurs, qui, jaloux de son pouvoir, l'avaient assassiné, firent croire au peuple qu'il avait été enlevé au ciel, et on l'adora sous le nom de *Quirinus* (715).

III. — Les trois premiers successeurs de Romulus, ou les rois sabins et romains (715-616).

Numa Pompilius (714-672). — La mort de Romulus fut le signal de graves querelles entre les Sabins et les Romains. Pendant un an, on ne put s'entendre

sur l'élection d'un roi, les Sabins s'obstinant à exiger qu'il fût pris dans leur nation. A la fin il fallut faire droit à leur demande, et l'on nomma le Sabin *Numa Pompilius* (714), le plus sage et le plus juste des hommes.

Inspiré par la nymphe Égérie, qu'il allait consulter la nuit dans le bois des Muses, Numa régla les cérémonies de la religion et les fonctions des différents ministres du culte. L'agriculture fut encouragée et mise sous la protection des dieux infernaux, chargés de punir ceux qui déplaceraient les bornes des champs; l'industrie prit naissance. On éleva un temple à Janus, le dieu qui voyait à la fois le passé et l'avenir. Les portes de ce temple devaient rester ouvertes en temps de guerre et fermées pendant la paix. Elles restèrent fermées pendant tout le règne de Numa, qui dura quarante-trois ans.

Tullus Hostilius (672-648). — Au pacifique Numa succéda le belliqueux Tullus Hostilius, Romain de naissance. La plus célèbre de ses guerres est celle qui fut faite aux Albains, et qui se décida par un combat singulier entre trois frères romains, les *Horaces*, et trois frères albains, les *Curiaces*. La victoire resta aux Romains, et Albe se soumit, mais de mauvaise grâce.

On le vit bientôt dans une expédition contre les habitants de Fidènes; le dictateur albain *Mutius Suffetius* y montra une inaction que l'on put prendre pour une trahison. Aussi Tullus Hostilius, victorieux, le fit attacher à deux chars qui, tirés en sens contraire, le mirent en pièces. Puis Albe, ce berceau de Rome, fut détruite, sauf les temples, et Rome s'accrut de toute sa population. Tullus Hostilius combattit avec succès plusieurs autres ennemis; mais comme il négligeait les dieux, dans leur colère ils le frappèrent de la foudre qui le consuma, lui et son palais.

Ancus Marcius (648-616). — Un Sabin, Ancus Marcius, monta sur le trône. Il était, dit-on, petit-fils de Numa, qu'il imita dans sa piété. Sous lui Rome vit les limites de son territoire reculées jusqu'à la mer. Ancus

en profita pour fonder à l'embouchure du Tibre le port d'Ostie. A Rome, le premier pont en bois (pont *Sublicius*) fut jeté sur le fleuve; dans la roche vive du Capitolin on commença à creuser la fameuse prison *Mamertine*, achevée par le roi Servius Tullius, et aujourd'hui une des principales curiosités de la Rome antique.

IV. — Les rois étrusques (616-510).

Tarquin l'Ancien (616-578). — Fils, dit-on, du Corinthien Démarate, qui était venu s'établir à Tarquinies en Étrurie, Tarquin avait quitté sa seconde patrie pour venir à Rome. L'étranger sut gagner la confiance d'Ancus, qui lui laissa la tutelle de ses fils; le peuple le nomma roi.

Le règne de Tarquin a laissé dans l'histoire de glorieuses traces. Il embellit Rome, borda de quais le Tibre, commença sur le Capitole le temple de Jupiter, et pour dessécher le *Forum*, qui devait servir aux réunions du peuple, il construisit ces admirables égouts dont le principal, connu sous le nom de *Cloaca maxima*, a résisté à des milliers d'années et fonctionne encore aujourd'hui.

Tarquin aimait le grand en tout: il introduisit à Rome les mœurs et le luxe étrusques. Les sénateurs reçurent la large bande de pourpre appelée *laticlave* et des chaises curules en ivoire; les chevaliers portèrent comme insignes des anneaux d'or; la *bulle d'or* d'or suspendue au cou et la *prétexte*, robe aux bords tissus de pourpre, distinguèrent les enfants des patriciens. Le roi lui-même célébra un triomphe avec toute la pompe étrusque, couronne d'or, robe semée de fleurs d'or, char traîné par quatre chevaux blancs. — Tarquin périt assassiné par deux esclaves qu'avaient appostés les fils d'Ancus Marcius.

Servius Tullius (578-534). — Gendre de Tarquin, Servius Tullius lui succéda.

Servius justifia son élévation au trône par ses grandes qualités. Rome lui dut l'enceinte qu'elle conserva pendant tout le temps de la République. Le *mur de Servius*, dont on a retrouvé dans ces dernières années des pans considérables, faisait de Rome la *ville aux sept collines*. Ser-

vius est demeuré célèbre surtout par sa réforme qui tendit à rapprocher les *plébéiens* des *patriciens*. Enfin quelques guerres heureuses contre les Étrusques et les Véiens valurent un accroissement de territoire que le roi fit distribuer aux citoyens pauvres.

Chéri des petits, Servius était détesté du sénat, dont il avait amoindri la puissance et qui se vengea en favorisant un atroce attentat sur la personne du prince. Lucius Tarquin, gendre du roi, regardait son beau-père comme un usurpateur, étant lui-même fils de Tarquin l'Ancien. Il se rendit au sénat un jour que le peuple était aux champs pour la moisson. Il parut à l'improviste, revêtu des insignes de la royauté, et saisissant le vieux roi, il le précipita au bas des escaliers de pierre. Sa femme Tullia accourut pour être la première à le saluer roi. Le corps sanglant de son père se trouva sur son chemin; le cocher hésitait; elle le frappa et fit passer les roues de son char sur le malheureux vieillard. La rue qui avait été témoin de ce drame affreux en demeura maudite et prit le nom de *voie Scélérate*.

Tarquin le Superbe (534-510). — Le règne de Tarquin fut digne de ce début : au bon roi Servius succéda un tyran qui immola tout à ses craintes, patriciens et plébéiens. Pourtant son règne ne manqua point d'habileté ni d'une certaine grandeur. A l'intérieur, il fit achever le cirque et les égouts commencés par son père, ainsi que le magnifique temple de Jupiter Capitolin. Dans les flancs du Capitole il enferma les livres que lui avait apportés la Sibylle de Cumes, et que Rome consulta désormais dans les grands dangers. A l'extérieur, il transforma la suprématie de Rome sur les villes latines en *souveraineté réelle.*

Tarquin se trouvait sous les murs d'*Ardée,* capitale des Rutules, quand un attentat de son fils Sextus sur la vertueuse Lucrèce vint donner un coup mortel à sa fortune. Désespérée, Lucrèce se tua ; son mari Tarquin Collatin et Brutus, neveu de Tarquin le Superbe, criant vengeance, soulevèrent le sénat, le peuple, l'armée. La royauté fut abolie et la République proclamée (510).

Observation importante sur la période royale. — Le tableau que nous venons de tracer des deux premiers siècles de Rome est ce qu'on appelle l'*histoire traditionnelle des rois*. Le mot *traditionnelle* indique le caractère légendaire de cette époque et l'incertitude qui règne sur ces vieux temps, incertitude qui ne sera probablement jamais dissipée. Cependant, s'il y a beaucoup de fables et de légendes, dans les premiers siècles de Rome, ces fables et ces légendes n'empêchent point le *fond* d'être vrai.

RÉSUMÉ

Enveloppée de légendes merveilleuses à son origine, l'histoire de Rome ne commence véritablement qu'avec Rémus et Romulus. Petits-fils du roi d'Albe, Numitor, détrôné par son frère Amulius, et nés de sa fille Rhéa Sylvia, Rémus et Romulus fondent sur le mont Palatin la ville de Rome vers 753 avant J.-C. Romulus établit en même temps une cité de refuge sur le mont Capitolin. Pour assurer l'avenir de sa création, il fait enlever les Sabines. La guerre qui en résulte amène la fusion des Sabins avec les Romains, fusion symbolisée par le Janus à deux têtes. Romulus disparaît mystérieusement en 715.

Les trois premiers successeurs de Romulus sont le Sabin *Numa Pompilius* (714-672), célèbre pour sa sagesse et sa justice; le Romain *Tullus Hostilius* (672-648), qui réunit la population d'Albe à celle de Rome; le Sabin *Ancus Marcius* (648-616), qui fonde à l'embouchure du Tibre le port d'Ostie.

La couronne est donnée à l'Étrusque *Tarquin l'Ancien* (616-578), célèbre pour sa magnificence et l'importance de ses travaux (cloaque maxime, temple de Jupiter). A Tarquin succède son gendre *Servius Tullius* (578-534), que ses réformes rendent odieux aux patriciens et qui périt d'une mort horrible. *Tarquin le Superbe* (534-510), gendre de Servius, monté sur le trône par ce crime, se conduit en tyran. L'attentat de son fils Sextus sur Lucrèce amène sa chute et la proclamation de la République.

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ ROMAINE ET LE GOUVERNEMENT SOUS LA ROYAUTÉ

Société romaine. — A l'origine, la société romaine se composait exclusivement des habitants de la cité fondée par Romulus sur le mont Palatin. Ils comprenaient les compagnons de Romulus lui-même et leurs descendants; les Albains, amenés de vive force, par Tullus Hostilius; les Étrusques venus à la suite de Tarquin l'Ancien. Il faut y joindre les Sabins, qui faisaient partie de la cité de Romulus, quoique fixés à côté, sur le mont Capitolin. C'étaient là les seuls citoyens formant le peuple sous le nom général de *patriciens*. Quant aux habitants du refuge établi par Romulus sur le mont Capitolin, étrangers, anciens prisonniers de guerre, vagabonds de toute espèce, ils ne comptaient pas; ils faisaient partie non du *peuple*, mais de la *plèbe*.

Le roi. — La société romaine avait à sa tête un roi, gouvernant non par droit de naissance, mais par droit d'élection. Le sénat proposait un candidat; l'assemblée générale des patriciens votait; puis on demandait aux dieux s'ils agréaient l'élu. Pour cela, le nouveau roi était conduit sur la cime du mont Capitolin et s'asseyait sur un siège de pierre, le visage tourné vers le midi. Un augure, le front ceint de bandelettes sacrées, prononçait une prière, et, la main étendue sur la tête du roi, attendait le signe convenu. Ce signe était un éclair ou un vol particulier des oiseaux.

Le roi était à la fois le *grand prêtre* de la cité, le *juge suprême*, et le *commandant* de l'armée. Son autorité était à peu près absolue, sauf au sein des familles, où il ne pouvait pénétrer. Là le père était le seul maître, armé même du pouvoir redoutable de vie et de mort.

Au-dessous du roi étaient des *auxiliaires* ou *suppléants*, auxquels il déléguait une partie de son pouvoir. Pour la religion, c'étaient les *augures* et les *pontifes;*

pour l'armée, le *commandant de la cavalerie;* pour l'administration de Rome, le *préfet de la ville;* pour la justice, les *enquêteurs* ou *duumvirs.*

Le sénat. — Le conseil du roi était le sénat ou réunion des anciens, composé d'abord de cent, puis de deux cents, enfin de trois cents membres, nommés par le roi.

Le sénat n'avait pas d'attributions bien déterminées. Convoqué par le roi quand ce dernier le jugeait à propos, il n'était consulté aussi que sur les questions qu'on voulait bien lui soumettre. A la mort du roi le pouvoir passait au sénat, qui l'exerçait jusqu'à l'élection d'un nouveau roi.

Les plébéiens avant Servius Tullius. — Nous avons dit déjà que sous les premiers rois Rome renfermait dans son sein comme deux populations absolument distinctes : celle des *citoyens* ou *patriciens*, et celle des *non-citoyens* ou *plébéiens*. Tous les droits étaient pour la première; la seconde ne figurait même pas dans l'État. Cette situation pouvait devenir fort dangereuse pour la cité; car il était clair que la plèbe ne se résignerait pas toujours à un état de choses aussi intolérable. Il fallait, si l'on voulait éviter des luttes désastreuses, des révolutions, élargir le cadre de la cité, et y admettre dans une juste mesure les plébéiens eux-mêmes. C'est ce que comprit Servius, qui fit une réforme célèbre.

Réforme de Servius. — On peut résumer la réforme de Servius en deux lignes : *Avant Servius, la plèbe n'était rien, n'avait rien. Servius donna à la plèbe des* **terres**, *des* **lois**, *un* **culte**; *il fit des plébéiens des* **soldats** *et des* **citoyens**. Ils devinrent propriétaires, furent garantis par les lois contre l'arbitraire des patriciens, eurent leur foyer sacré, leurs fêtes religieuses, purent servir à l'armée dans l'infanterie, enfin prendre part aux élections et voter les lois.

RÉSUMÉ

La société romaine, qui à l'origine comprenait les patriciens seuls, à l'exclusion de la plèbe du Capitolin, était gouvernée par un roi *élu*, jouissant d'une autorité à peu près *absolue*. Cependant l'usage s'introduisit que dans les circonstances importantes le roi dût consulter le sénat, assemblée de trois cents membres nommés par le souverain.

Les plébéiens sont introduits dans la *cité romaine* par Servius Tullius. Ce roi, malgré le sénat, leur donne des terres, des lois, un culte, le droit de porter les armes et celui de voter, et prépare ainsi la fusion des deux ordres.

CHAPITRE III

LA RELIGION ROMAINE

SOMMAIRE

Esprit religieux des Romains. — Leurs dieux. — Caractère de la religion romaine. — Le culte. — Les ministres du culte.

Esprit religieux des Romains. — Les Romains disaient d'eux-mêmes qu'ils étaient le peuple *le plus religieux de la terre*. Ils disaient vrai si *par le plus religieux* il faut entendre *le plus chargé de pratiques et d'observances*. En effet, la religion enserrait le Romain de toutes parts; elle le suivait dans tous les actes de sa vie petits et grands. Le simple particulier, au sein de sa famille, comme le magistrat dans sa charge, étaient sans cesse occupés à interroger la volonté des dieux, à se purifier par des cérémonies expiatoires des souillures contractées même involontairement, à se concilier la faveur de ces divinités tutélaires par des prières, des offrandes et des sacrifices.

Les dieux romains. — La religion romaine ne ressemble que de fort loin à la brillante religion de l'Olympe grec. Sans doute le fond des deux religions

est le même. Grecs et Romains ont adoré les puissances secrètes de la nature qui se révélaient à eux par des phénomènes frappants et inexpliqués. Le jour qui luit, le fleuve qui coule, le vent qui murmure, le tonnerre qui gronde, étaient devenus autant de divinités. On peut même dire que les Romains dans cette voie étaient allés plus loin que les Grecs, car ils faisaient présider des dieux à toutes les opérations de la vie champêtre et à tous les événements de la vie humaine.


Dieu Terme.
(Musée du Louvre.)

En ce qui concerne les champs, outre le dieu *Terme* qui, par son importance, mérite une mention à part, il y avait les dieux ou déesses des jardins et des fleurs, des jachères, du sarclement, de l'engrais, de la rouille, de la meule, du four, de la fièvre, etc. En ce qui concerne la vie humaine, il y avait la déesse de la *Naissance*, la déesse de la *Jeunesse*, la déesse du *Mariage*, la déesse des *Funérailles*, etc. etc.

Les Romains étaient de la sorte parvenus à se fabriquer une multitude incroyable de dieux : Varron en compte jusqu'à six mille. De plus, chaque individu, chaque cité, chaque pays avait son propre *Génie*, qui était dieu aussi, et tous les *morts* devenaient autant de divinités capables de faire du bien ou du mal aux vivants.

Les dieux des Romains ne valaient pas ceux des Grecs. Des puissances mystérieuses de la nature, l'imagination poétique et féconde des Grecs fit des personnalités bien vivantes : *Jupiter*, *Junon*, *Minerve*, *Apollon*, *Diane*, avaient, aux yeux des Grecs, un corps, une âme, et une

beauté singulière que les arts reproduisirent dans des œuvres immortelles. L'esprit froid et positif des Romains répugnait à ces symboles : leurs dieux restèrent de simples idées, de *pures abstractions,* sans forme et sans vie, qu'il était interdit aux arts, à l'origine du moins, de chercher à fixer sous des traits humains. Une pierre figurait Jupiter; une lance fichée en terre, Mars.

Cette simplicité de la religion romaine dura jusqu'au jour où l'avènement de Tarquin l'Ancien introduisit à Rome les dieux de la Grèce. Sur le mont Tarpéien, Tarquin l'Ancien installa avec magnificence, dans un temple superbe, la grande famille céleste : *Jupiter, Junon* et *Minerve;* les autres dieux grecs devaient venir peu à peu.

Caractère de la religion romaine. — Les Romains considéraient toutes les divinités comme des puissances ennemies dont il fallait conjurer la haine par force rites religieux, envers lesquelles il était nécessaire de se montrer *pieux.* Mais *être pieux* pour le Romain, ce n'était point élever son cœur vers la divinité dans un élan d'amour ou de respect, c'était simplement réciter des formules consacrées, et les réciter *rigoureusement suivant le rituel.* Peu importait les dispositions intérieures. La religion romaine était donc tout extérieure, *toute de formes.* On comprend combien une pareille religion avait peu de pouvoir pour *moraliser* réellement l'homme.

Le culte. — Le *culte* se divisait en culte *privé* et en culte *public.*

1° *Culte privé.* — Le culte privé était celui de la famille. Chaque famille avait ses dieux, son autel, son prêtre. Ses *dieux* étaient les ancêtres eux-mêmes divinisés, prenant à la mort les noms de *lares* ou de *mânes.* L'image des *lares* était exposée sur un *autel* dans l'*atrium,* grande pièce de la maison romaine qui servait de salle commune. Devant l'autel se trouvait le *foyer* de la famille, considéré par les anciens comme un lieu sacré. Le prêtre du culte privé était le chef de la famille lui-même. Son premier soin était d'entretenir la flamme

du foyer en l'honneur des ancêtres; car cette flamme était *le symbole de l'âme des ancêtres, toujours vivante et toujours vigilante*. Laisser éteindre cette flamme, c'était comme donner une seconde mort à l'ancêtre, supprimer la source de vie et provoquer l'extinction de sa propre descendance.



Vestale.
(Statue en marbre du musée de Dresde.)

Le matin, le père, entouré de ses enfants et de ses esclaves, venait adresser sa prière au feu du foyer. Les repas se prenaient en sa présence; on lui devait une prière au commencement et à la fin; il recevait aussi sa part, c'est-à-dire les prémices des aliments et une libation de vin. Les jours de fête, il avait en plus des gâteaux, du miel, des couronnes de fleurs, de l'encens ou des parfums.

2° *Culte public.* — Le culte public était le culte rendu par la cité. Comme la famille, la cité avait son *ancêtre*, son *fondateur*. Pour Rome, l'ancêtre était Romulus. Cet ancêtre avait aussi son autel et son foyer sacré. L'autel et le foyer se trouvaient dans le temple de Vesta; nuit et jour la flamme brillait sur ce foyer, soigneusement entretenue par des vierges appelées *vestales*.

Jupiter, Junon, Minerve, Mars, Janus, les *grands dieux*, avaient aussi leur culte *officiel*, leurs sacrifices offerts au nom de l'État par des ministres en titre. Les divinités intérieures, moins solennelles, mieux connues et plus goûtées de la foule, avaient leurs fêtes pleines de gaieté et d'entrain, souvent de licence. Les plus populaires étaient les fêtes de Cérès ou de la moisson; les fêtes de Saturne ou Saturnales, espèce de carnaval

romain; les fêtes du dieu Terme, et les fêtes des vendanges.

3° **Ministres du culte.** — A Rome, comme dans toutes les anciennes sociétés, les premiers et seuls ministres du culte furent le *père de famille*, et, pour l'État, le *roi* ou les magistrats qui avaient hérité de ses pouvoirs, consuls, censeurs, préteurs. Cependant la religion romaine eut de bonne heure ses prêtres spécialement voués au culte, sans que pour cela les magistrats perdissent leurs attributions religieuses. A leur tête était le grand pontife, chef de la religion. Outre les sacrifices, les prêtres étaient chargés de fixer le calendrier, de rédiger les annales de la nation.

Au collège des prêtres on peut rattacher les *augures*, qui prétendaient lire l'avenir dans les éclairs et le tonnerre, le vol des oiseaux, le plus ou moins d'appétit des poulets sacrés, et les *aruspices* qui interrogeaient les entrailles des victimes égorgées sur les autels.

Toute vaine qu'elle nous paraisse et qu'elle est en effet, la religion romaine eut un grand empire sur les esprits et joua un rôle immense.

RÉSUMÉ

Le peuple romain était essentiellement religieux. Comme les Grecs, il avait divinisé toutes les puissances de la nature et il avait multiplié ses dieux d'une façon prodigieuse. Mais à l'origine les dieux romains n'ont point la physionomie vivante et brillamment poétique des dieux grecs. Une fiction religieuse assez touchante, c'était la divinisation du fondateur de la cité, ou du fondateur de la famille, devenant, sous le symbole du feu sacré, le génie tutélaire de cette cité ou de cette famille.

La religion romaine, qui consistait presque entièrement en pratiques extérieures, avait un double culte, le culte privé et le culte public. Le culte privé était celui rendu dans le foyer domestique par le père de famille aux mânes des ancêtres. Le culte public, fait au nom de l'État, avait pour ministres les vestales chargées d'entretenir le feu sacré en l'honneur du fondateur de Rome, le roi et les magistrats ses successeurs, prêtres à leur heure, les pontifes, les augures et les aruspices.

LA RÉPUBLIQUE

On peut diviser la période de la République en quatre grandes époques. Dans la première (510-367), Rome, après avoir assuré sa liberté contre les Tarquins, se livre à des luttes intérieures qui aboutissent à l'égalité entre les patriciens et les plébéiens. Dans la deuxième (367-265), Rome, débarrassée enfin de ses querelles intestines, unie et par conséquent forte, prend l'offensive contre les ennemis qui l'entourent et fait la conquête de l'Italie. Dans la troisième (265-133), Rome fait la conquête du monde. Avec la quatrième (133-30), Rome entre dans les longues et douloureuses guerres civiles où s'effondre la République et d'où sort l'Empire.

LIVRE I

PREMIÈRE ÉPOQUE DE LA RÉPUBLIQUE

OU LA LUTTE ENTRE LES DEUX ORDRES (510-367)

CHAPITRE I

SITUATION RESPECTIVE DES PATRICIENS ET DES PLÉBÉIENS EN 510

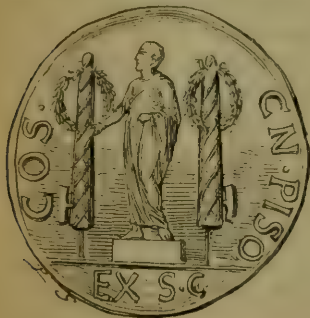
SOMMAIRE

Le renversement de la royauté s'est fait à l'avantage de l'aristocratie. — Les patriciens sont encore tout, et les plébéiens ne sont rien. — Luttes qui doivent résulter de cet état de choses.

Le consulat. — Rome, en passant de la royauté à la République, modifia peu sa constitution. Tout se borna

à l'institution du *consulat* comme magistrature suprême. Les consuls rappelaient les rois par l'étendue de leur pouvoir ainsi que par leurs insignes. Ils commandaient l'armée, nommaient les sénateurs, convoquaient et présidaient le sénat et l'assemblée du peuple; proposaient les lois; consultaient les dieux; offraient les sacrifices; enfin rendaient la justice.

Leurs insignes étaient presque ceux de la royauté. S'ils ne portaient pas la robe de pourpre, ils avaient la toge bordée de pourpre; s'ils ne pouvaient paraître en public sur un char, ils avaient le privilège de la *chaise curule*. Ils marchaient précédés de douze licteurs portant les faisceaux.



Consul entre deux faisceaux.
(Monnaie de Cn. Pison.)

Les différences entre les consuls et les rois étaient qu'ils n'avaient pas le droit de vie et de mort dans Rome; que leur pouvoir était annuel; qu'en sortant de charge ils pouvaient être cités en justice pour rendre compte de leur administration; enfin qu'ils étaient deux, et que l'opposition d'un consul suffisait pour frapper d'impuissance son collègue.

Les deux premiers consuls furent *Junius Brutus* et *Tarquin Collatin*, qui avaient joué le principal rôle dans l'expulsion des rois. Tarquin Collatin, quelque temps après, fut forcé à cause de son nom d'abdiquer. On le remplaça par *Valérius Publicola*.

Prépondérance excessive des patriciens. — Le peuple ne fit que perdre à la révolution de 510.

C'étaient les patriciens qui avaient renversé la royauté, et à leur unique profit. Débarrassés de la seule entrave qui les gênât, ils furent maintenant les seuls maîtres. Ils eurent tout : consulat, sénat, sacerdoce, auspices,

justice. Dans le vote au champ de Mars, tout était habilement calculé pour rendre vain et dérisoire le droit de la plèbe. Enfin, pour les circonstances exceptionnelles, ils eurent à leur disposition la *dictature*, magistrature redoutable qui investissait un des leurs de l'ancien pou-



Brutus. (Musée du Capitole.)

voir des rois, avec tout ce qu'il pouvait avoir d'absolu et d'excessif.

Conséquence de cet état de choses. — Dans ces conditions, il fallait s'attendre à des luttes de la part de la plèbe. La guerre aurait probablement éclaté entre les deux ordres au lendemain de la proclamation de la République, sans la nécessité qui s'imposa d'unir tous les efforts contre l'ennemi commun.

RÉSUMÉ

La République proclamée en 510 *n'est qu'une monarchie déguisée.* Les *consuls* remplacent les rois, avec leurs divers pouvoirs. Seuls les patriciens ont gagné à la révolution, qui les a débarrassés des entraves mises à leur ambition par la royauté. La plèbe y a plutôt perdu. De là des luttes futures entre les deux ordres.

CHAPITRE II

UNION MOMENTANÉE DES DEUX ORDRES CONTRE LES TARQUINS (510-495)

SOMMAIRE

Conjuration en faveur de Tarquin. — Bataille où meurt Brutus. — Invasion de Porsenna. — Bataille du lac Régille (496).

Conjuration en faveur de Tarquin. — Tarquin, en effet, ne renonçait point à l'espoir de recouvrer sa couronne. Il essaya d'abord de la voie des intrigues. Ses ambassadeurs, envoyés à Rome pour demander la restitution des biens royaux, profitèrent de leur séjour dans la ville pour rallier à leur cause les mécontents, et formèrent un complot dans lequel entrèrent plusieurs jeunes gens nobles. Parmi eux se trouvaient les neveux et les fils même du consul *Junius Brutus*. Le complot fut découvert et les conspirateurs envoyés au supplice par le consul, qui assista froid et impassible à la ruine de sa propre maison.

Mort de Brutus. — Tarquin alors en appela aux armes. Une première attaque, en 510, aboutit à une bataille où le consul Brutus périt dans un duel avec le fils du roi, *Aruns*, qui tomba aussi frappé à mort. L'autre consul, Valérius Publicola, prononça

l'éloge funèbre de son collègue, et de plus les dames romaines voulurent honorer le vengeur de Lucrèce par un deuil d'une année.

Invasion de Porsenna. — L'année suivante (509), une invasion de Porsenna, puissant roi de Clusium, eut des conséquences plus graves. L'historien romain Tite-Live, il est vrai, raconte que Porsenna, effrayé du courage montré par les Romains, se hâta de faire la paix et de rentrer dans ses États. Mais d'autres témoignages moins intéressés établissent clairement que Rome dut se rendre à merci, et que son vainqueur lui imposa les plus dures conditions.

Bataille du lac Régille. — La victoire pourtant de Porsenna resta sans résultat pour Tarquin. Le roi se tourna alors du côté des Latins et les arma contre Rome (496). Une grande bataille livrée près du lac Régille fit évanouir ses dernières espérances. Le vieux roi y perdit son dernier fils, et lui-même, blessé d'un coup de lance, dut aller achever une vieillesse misérable auprès du tyran de Cumes, Aristodème. La lutte contre les Tarquins est finie, les dissensions à Rome vont commencer.

RÉSUMÉ

Les deux ordres sont obligés d'unir leurs forces contre Tarquin, qu'un complot, où sont entrés les fils mêmes du consul Brutus, a essayé de remettre sur le trône. Brutus périt en 510 dans une bataille livrée aux Tarquiniens et aux Véiens. L'année suivante, Porsenna fait dans le Latium une invasion pénible pour l'honneur de Rome, mais sans résultat pour Tarquin. Le vieux roi s'adresse aux Latins. Ils sont vaincus près du lac Régille (496) et Tarquin va mourir à Cumes.

CHAPITRE III

LA LUTTE ENTRE LES DEUX ORDRES JUSQU'AUX DÉCEMVIRS (495-450)

SOMMAIRE

Situation misérable des plébéiens. — Retraite du peuple sur le mont Sacré. — Apologue d'Agrippa. — Création du tribunat. — Puissance redoutable des tribuns du peuple (493).
Lois agraires proposées par le consul Spurius Cassius. — Mort injuste de Spurius Cassius (486).
Loi Publilia (471) sur les plébiscites.

Le peuple sur le mont Sacré. — Délivrés de la crainte des Tarquins, les patriciens n'eurent plus aucun ménagement pour la plèbe. Plus que jamais l'usure pressura les malheureux débiteurs, qui, incapables de se libérer, se voyaient eux et leurs familles réduits à l'esclavage et soumis aux traitements les plus indignes. Un jour, las de souffrir, les plébéiens, laissant là cette ville qui s'obstinait à les traiter comme des étrangers et des esclaves, sortirent en foule et allèrent, au delà de l'Anio, s'établir sur le mont Sacré pour y fonder une nouvelle cité.

Institution des tribuns du peuple (493). — Les patriciens, qui par ce départ perdaient la plus grande partie de leur armée, dépêchèrent au peuple le sénateur *Ménénius Agrippa*. Agrippa leur conta l'apologue des *membres révoltés contre l'estomac*, et leur fit comprendre que les divers membres d'une cité ne peuvent se passer les uns des autres, pas plus que dans le corps humain les membres ne sauraient se suffire chacun à soi-même. Le peuple persuadé consentit à revenir, mais sur la promesse que les dettes seraient abolies, et que la plèbe aurait ses défenseurs, pris dans son sein, appelés *tribuns* (493).

L'institution du tribunat fut la première victoire remportée par la plèbe sur le patriciat. Les tribuns, sans avoir rien qui les distinguât à l'extérieur des autres citoyens, étaient revêtus d'une puissance redoutable. D'un mot ils arrêtaient l'effet des sentences consulaires; c'est ce qu'on appelle le *veto*. *Rien ne pouvait se faire à l'encontre d'un tribun*. Leur personne était déclarée *inviolable* sous les peines les plus rigoureuses. Nous les verrons, armés de leur inviolabilité, élargir sans cesse le cercle de leurs attributions; citer à leur tribunal les consuls, venir siéger audacieusement au sénat, juger et condamner les patriciens. Le tribunat du peuple finira par devenir de fait la première magistrature de Rome.

Lois agraires (487). — La plèbe avait maintenant des défenseurs. Un patricien trois fois consul, *Spurius Cassius*, ému de sa situation misérable, voulut lui donner des terres; ces terres, il les prenait sur le domaine de l'État, domaine que les patriciens avaient peu à peu usurpé et confondu avec leur propre patrimoine. C'était donc une restitution que réclamait le consul pour en faire profiter la plèbe.

Aucune mesure ne paraît plus juste. Les patriciens, lésés dans leurs intérêts matériels, n'en conçurent pas moins une vive indignation. Ils laissèrent passer la loi, mais s'arrangèrent pour en retarder l'exécution. En attendant, on travailla les esprits; on persuada au peuple, toujours si facile à tromper, que Spurius Cassius n'était qu'un traître. Quand il sortit de charge, les patriciens l'accusèrent d'avoir aspiré à la royauté : il fut condamné, battu de verges et décapité (486).

Loi Publilia (471). — La loi agraire resta inexécutée. En 473, un tribun osa en reparler : on le trouva bientôt mort dans son lit. Frappés de terreur, le peuple et les tribuns gardaient le silence. Seul un centurion, *Publilius Volero*, eut le courage de protester. Nommé tribun, il proposa la loi appelée de son nom Publilia. Elle renfermait deux articles : 1° Les tribuns seront élus par la plèbe seule; 2° la plèbe aura le droit de faire des décrets (*plébiscites*).

Le premier article de cette loi enlevait aux patriciens l'élection des tribuns du peuple; le deuxième était plus grave peut-être encore. On en vint aux mains sur le *Forum*; le sang coula; le consul, le fier et ardent *Appius Claudius*, qui s'était jeté dans la mêlée, n'échappa à la mort que par la fuite. Vaincu, le sénat accepta la loi.

Appius Claudius se vengea quelque temps après en décimant les troupes qui avaient fui, à dessein peut-être, devant l'ennemi. Cité par les tribuns au sortir de charge devant le tribunal du peuple, il y comparut, mais pour parler en maître; puis il se tua. Sa fière mort n'en prouvait pas moins la victoire des plébéiens (470). Un nouveau pas vers l'égalité va se faire par l'œuvre des *Décemvirs*.

RÉSUMÉ

Écrasée par les patriciens, qui prompts aux promesses quand ils ont besoin de la plèbe pour faire face à l'ennemi, s'empressent après la victoire de les oublier, la plèbe se retire sur le mont Sacré. Elle en revient sur la prière du sénateur Ménénius Agrippa, mais seulement après avoir obtenu la création des *tribuns du peuple*, inviolables et armés du terrible *veto* qui fait échec à la puissance consulaire (493).

Le consul Spurius Cassius propose une loi pour donner à la plèbe des terres prises sur le domaine public (487). La loi agraire passe, mais elle reste inexécutée, et le consul au sortir de charge est décapité (486). Les plébéiens obtiennent d'ailleurs un succès très considérable par l'adoption de la loi *Publilia* qui donne au peuple le droit de faire des lois ou *plébiscites* (471).

CHAPITRE IV

L'ŒUVRE DES DÉCEMVIRS, OU L'ÉGALITÉ CIVILE (450)

SOMMAIRE

Le tribun Térentillus demande un code de lois. — Envoi de trois commissaires à Athènes. — Création des décemvirs. — Leur œuvre (450). — Le décemvirat transformé en tyrannie par

Appius Claudius. — Attentat sur Virginie. — Chute des décemvirs.

Proposition du tribun Térentillus. — Le droit romain jusqu'alors se composait d'anciennes et obscures coutumes, que le patriciat interprétait à sa façon. Pour mettre fin à cet arbitraire, le tribun *Térentillus* demanda qu'on rédigeât un code de lois nouvelles qui seraient connues et acceptées de tous, et qui s'appliqueraient aux deux ordres. Ce projet de loi souleva un violent orage. On vit de jeunes patriciens se jeter à plusieurs reprises sur la foule assemblée au Forum et chasser les tribuns. Tout fut vain ; force fut au sénat de céder, et l'on envoya trois commissaires à Athènes pour étudier les meilleures lois.

Les décemvirs. — Les commissaires revinrent en 450, et aussitôt, suspendant toute charge, on élut dix magistrats connus sous le nom de *décemvirs*. Ils étaient revêtus d'une autorité absolue, et tous pris parmi les patriciens. Ils n'abusèrent point de leur pouvoir. A la fin de l'année, dix tables de lois furent présentées au peuple et acceptées (450).

Appius Claudius. — Cependant le code n'était pas complet, et pour l'achever on dut continuer au collège des décemvirs ses pouvoirs pour une seconde année, à la condition cependant que tous ses membres seraient renouvelés. Contrairement à cette condition, un des décemvirs sortants, *Appius Claudius*, qui présidait les nouvelles élections, se fit réélire : il y eut plus, il se fit donner pour collègues des hommes obscurs qui, lui devant leur élection, abdiquaient d'avance entre ses mains toute volonté. Alors il jeta le masque et commanda en maître. Deux nouvelles tables de lois iniques furent imposées ; la fortune, l'honneur, la vie des citoyens, dépendirent du caprice d'un homme. C'était la tyrannie sous un nom nouveau.

Chute des décemvirs. — L'impudence d'Appius amena sa chute. Il osa réclamer comme son esclave une jeune fille libre, *Virginie*. Plutôt que de la voir désho-

norée, son père *Virginius*, saisissant un couteau à l'étal d'un boucher, la tua, puis appela l'armée à la révolte. Les décemvirs, effrayés, abdiquèrent aussitôt et prirent le chemin de l'exil. Mais Appius fut jeté en prison, où, n'osant attendre la sentence du peuple, il se tua.

L'œuvre des décemvirs. — L'œuvre des décemvirs, qui avait failli aboutir à la tyrannie, fut grandement utile à Rome. A partir de ce moment le plébéien comparut devant le même tribunal que le patricien, s'y défendit avec les mêmes armes, fut jugé d'après la même loi. *L'égalité civile était conquise.*

RÉSUMÉ

Faute de lois claires et connues de tous, les patriciens, seuls chargés de rendre la justice, s'acquittaient de cette fonction au gré de leurs caprices et de leurs intérêts. Le tribun Térentillus demande la rédaction d'un code nouveau. Après une résistance orageuse de dix ans, le sénat cède et charge les *décemvirs* de rédiger des tables de lois (450). Les décemvirs s'en acquittent à la satisfaction générale. Mais l'un d'eux, Appius Claudius, se fait illégalement proroger dans sa charge et organise la tyrannie. Il est renversé à la suite de la mort tragique de Virginie. L'œuvre des premiers décemvirs survit à la tentative criminelle d'Appius Claudius : consacrant l'*égalité civile* entre patriciens et plébéiens, elle est le premier pas vers l'assimilation des deux ordres.

CHAPITRE V

LA LOI LICINIA, OU L'ÉGALITÉ POLITIQUE (367)

SOMMAIRE

Les tribuns du peuple demandent le partage du consulat. — Du consulat on fait la censure et le tribunat militaire (445).
Loi Licinia demandant de nouveau le consulat pour les plébéiens (377). — Adoptée après dix ans de résistance (367). — Conquête successive par la plèbe des autres magistratures (367-302).

Le tribunat militaire. — La plèbe voulut bientôt davantage, c'est-à-dire l'égalité *politique*. Dès 445, les

tribuns demandèrent que les plébéiens pussent devenir consuls. Le sénat, plutôt que de céder, préféra démembrer le consulat. On en fit deux charges nouvelles : la *censure*, réservée aux patriciens, et le *tribunat militaire*, accessible aux plébéiens. Les censeurs faisaient le *cens* ou dénombrement des citoyens, administraient le domaine public, surveillaient les mœurs et dressaient la liste des sénateurs. Les tribuns militaires commandaient les armées. Le tribunat militaire dura soixante-dix-huit ans.

La loi Licinia. — En 376, le tribun *Licinius Stolon* proposa le rétablissement du consulat, avec la clause formelle qu'un des deux consuls serait plébéien. De nouveau le sénat s'y refusa avec opiniâtreté pendant dix ans. Excitée par ses tribuns, la foule prit les armes, la guerre civile ensanglanta les rues de Rome. Vaincu enfin, le sénat accepta la loi Licinia (367).

Après le consulat, la plèbe ne tarda point à conquérir les autres magistratures. Elle devait arriver même, chose qui scandalisa grandement la piété orgueilleuse de certains patriciens, au *sacerdoce*.

Maintenant Rome, qui comprenait autrefois deux cités dans l'enceinte des mêmes murs, ne renferme plus qu'un seul peuple. Les barrières qui séparaient les patriciens des plébéiens sont tombées, et tous se confondent dans les mêmes droits et dans les mêmes devoirs, bien que la naissance, les richesses fassent dans l'État au patriciat une place à part.

RÉSUMÉ

La plèbe aspire à l'égalité politique et demande l'admission au consulat. Plutôt que de l'accorder, le sénat démembre le consulat dont il fait la *censure*, réservée aux patriciens, et le *tribunat militaire*, accessible aux plébéiens.

Le tribunat militaire dure soixante-dix-huit ans. En 376, le tribun Licinius propose le rétablissement du consulat, avec la clause que l'un des deux consuls sera forcément plébéien. Le sénat cède en 367 seulement. L'égalité politique est conquise par la plèbe. Les autres magistratures deviennent les unes après les autres accessibles aux plébéiens, et la fusion est faite entre les deux ordres.

CHAPITRE VI

LA CONSTITUTION ROMAINE EN 366

SOMMAIRE

I. Les magistratures : 1° consulat; 2° préture; 3° censure; 4° édilité; 5° questure. — *Cursus honorum.* — Le tribunat de la plèbe.
II. — Le sénat : 1° composition du sénat; 2° attributions; 3° compétence particulière.
III. — Assemblées du peuple : 1° au champ de Mars; 2° au Forum.

La constitution républicaine de Rome peut être regardée comme achevée pour ses grands traits en l'année 366; elle comprend trois principaux rouages gouvernementaux : 1° *les magistratures;* 2° *le sénat;* 3° *les assemblées du peuple.*

I. — Les magistratures.

En 510, au lendemain de l'expulsion des Tarquins, on ne comptait, à proprement parler, qu'*une seule* magistrature, le *consulat.* A la suite des tiraillements et des luttes entre patriciens et plébéiens, le consulat s'est allégé d'un bon nombre de ses attributions, dévolues à autant de magistratures distinctes, de sorte que nous distinguons maintenant les *consuls*, les *censeurs*, les *préteurs*, les *édiles*, les *questeurs;* auxquels il convient d'ajouter les *tribuns du peuple.*

1° **Les consuls.** — Les consuls, dont l'autorité à l'origine était si étendue, n'ont plus maintenant que le commandement des armées, l'organisation *provisoire* des pays conquis, et à Rome la haute direction des affaires publiques. Ils peuvent, quand les circonstances l'exigent, être investis d'un pouvoir dictatorial. Le sénat prononce alors la formule célèbre : *Caveant consules,* « Que les consuls veillent au salut de l'État. »

2° Les préteurs. — Immédiatement après les consuls viennent les *préteurs*. Ces magistrats ont pour fonctions de rendre la *justice criminelle et civile;* fonction dans laquelle ils se font aider par un certain nombre de *jurés* ou *juges*, dont ils dressent eux-mêmes la liste. Les préteurs peuvent être appelés à remplacer les consuls pour certaines fonctions, telles que le commandement des armées. Il n'y a qu'*un* préteur à l'origine : il y en aura jusqu'à *six* dans la suite. Leurs insignes sont à peu près ceux des consuls.

3° Les censeurs. — Les censeurs, au nombre de *deux*, sont élus tous les cinq ans. Ils ont une triple tâche : 1° estimer la fortune de tous les habitants et les répartir en classes; 2° dresser la liste des sénateurs; 3° régler le budget de l'État.

Dans leurs fonctions, les censeurs jouissent de la plus complète indépendance. Pour classer les citoyens, ils tiennent compte non seulement de la *fortune* des déclarants, mais encore de leur *moralité*. Ils peuvent, s'ils jugent la personne indigne, dégrader un sénateur, un chevalier, ou même lui enlever ses *droits de citoyen*. Les insignes des censeurs sont la *chaise curule* et la *prétexte*, robe bordée de pourpre.

4° Les édiles. — Au nombre de deux, les édiles ont la *police générale* de la ville, inspectent les marchés, contrôlent la qualité des marchandises, les poids et les mesures; veillent à l'entretien des rues et des monuments, au service des eaux; surveillent les établissements publics tels que tavernes, bains publics; dirigent les secours contre les incendies; organisent les jeux; approvisionnent la cité, etc. Ils jugent aussi les procès en matière commerciale.

5° Les questeurs. — Les questeurs ont pour fonction principale l'administration du trésor public, soit à la ville, soit à l'armée. Au nombre de quatre d'abord, ils seront vingt sous Sylla, et quarante sous César.

Cursus honorum. — Les magistratures dont nous venons de parler, sauf la *censure*, forment le *cursus honorum* ou *carrière des honneurs*. La carrière des honneurs

commence donc à la questure, se continue par l'édilité, la préture, et se termine avec le consulat.

Le tribunat de la plèbe. — Le tribunat reste en dehors du *cursus honorum;* mais avec son *veto*, son inviolabilité, ses empiétements perpétuels appuyés par la foule, il a une force irrésistible et peut soulever les conflits les plus graves.

II. — Le sénat.

Composition du sénat. — Le sénat est composé de trois cents membres, choisis par les censeurs. Il a été ouvert aux plébéiens vers 400. Les insignes des sénateurs sont le *laticlave*, tunique ornée d'une large bande de pourpre sur la poitrine, et le *mulleus*, sorte de bottine rouge ou violette.

Attributions du sénat. — En théorie, l'autorité du sénat est presque nulle. Mais, en pratique, elle est presque illimitée. Considéré comme le corps le plus éclairé et le plus élevé de l'État, il est sans cesse consulté par les magistrats, qui n'osent prendre sans son concours aucune mesure de quelque importance.

Plus tard, quand Rome sera devenue conquérante, le sénat sera chargé de l'administration des provinces. C'est lui qui les répartit entre les divers magistrats, qui trace à chaque gouverneur son programme.

A l'administration des provinces se rattache la politique extérieure, les rapports de l'État romain avec les sujets, les amis ou les ennemis. L'œuvre de la conquête était l'œuvre du sénat aussi bien que celle des généraux, car les généraux ne faisaient rien que par son ordre et sous sa direction; quant à l'œuvre d'organisation définitive, elle était entièrement de lui. Il recevait les ambassadeurs des pays, examinait et tranchait les différends, nouait ou rompait les négociations diplomatiques, faisait la paix ou la guerre, sans consulter le peuple autrement que dans les grandes occasions.

C'est ainsi que pendant plus de quatre siècles le sénat gouverna la cité en vertu d'une autorité que rien ne lui

garantissait, sinon son *renom de sagesse, de prudence et de patriotisme.*

III. — Assemblées du peuple.

On distinguait deux sortes d'assemblées : celles qui se tenaient au champ de Mars, en dehors de Rome, et celles qui se tenaient au Forum, dans le centre de la ville.

Les *assemblées du champ de Mars* comprenaient les patriciens et les plébéiens réunis. Tout s'y passait suivant un cérémonial militaire. La trompette sonnait sur le Capitole et autour des murs pour appeler le peuple; un drapeau rouge était hissé sur le Janicule. Enfin, quand on procédait au vote, le peuple se rangeait par centuries, ayant chacune à sa tête son centurion, comme une véritable armée.

C'est dans ces assemblées qu'on élisait les magistrats supérieurs : *consuls*, *préteurs*, *censeurs*. Une loi du consul Valerius Publicola, en 509, leur avait en outre donné une précieuse prérogative dont elles se montrèrent jalouses. Cette loi avait fait d'elles, pour les *questions criminelles*, une sorte de *cour d'appel* contre les sentences consulaires. Voilà pourquoi dans l'enceinte de Rome les faisceaux consulaires ne devaient point porter la *hache*, le pouvoir de vie et de mort résidant non plus dans le consul, mais dans le peuple.

Les *assemblées du Forum* tantôt ne comprenaient que la plèbe, et alors leur mission légale se bornait à élire les tribuns du peuple et les magistrats plébéiens; tantôt elles comprenaient aussi les patriciens : alors elles élisaient les édiles et les questeurs. En outre, elles avaient le *droit de faire des lois, des plébiscites.* C'est aussi devant ces assemblées que les tribuns du peuple citaient les consuls et autres magistrats dont ils voulaient se défaire.

RÉSUMÉ

La constitution républicaine de Rome comprend essentiellement les magistratures, le sénat et les assemblées du peuple.

Les magistratures, au nombre de cinq, sont le consulat, la préture, la censure, l'édilité et la questure. Elles forment le *cursus honorum*. En dehors du *cursus* est le tribunat du peuple.

Le sénat, composé de trois cents membres, nommés par les censeurs, n'a en théorie presque aucune autorité; et en pratique exerce un contrôle prépondérant sur la loi, la religion, les finances, l'administration des provinces et la politique extérieure.

Les assemblées du peuple se tiennent soit au champ de Mars, où patriciens et plébéiens élisent les magistratures supérieures, exercent le droit d'appel; soit au Forum, où s'élisent les magistratures inférieures et se font les lois; la plèbe y élit aussi ses tribuns, y fait des plébiscites, et ses tribuns y citent en règlement de compte les magistrats.

LIVRE II

DEUXIÈME ÉPOQUE DE LA RÉPUBLIQUE

OU LA CONQUÊTE DE L'ITALIE (367-265)

CHAPITRE I

GUERRES ANTÉRIEURES A LA CONQUÊTE DE L'ITALIE (510-367)

SOMMAIRE

Situation difficile de Rome après l'expulsion des Tarquins (510). — A quoi se passe pour Rome le ve siècle. — Siège et prise de Véies (405-396). — Invasion des Gaulois (390). — Bataille de l'Allia. — Prise de Rome. — Les Gaulois une deuxième fois dans le Latium (367).

Situation difficile de Rome après l'expulsion des Tarquins (510). — Rome avait été puissante sous les rois. Les Latins, autrefois simplement ses alliés, étaient, depuis Tarquin le Superbe, ses sujets; fortement assise dans le Latium, elle pouvait espérer porter bientôt ses conquêtes sur les territoires voisins. La révolution de 510 brisa cette puissance. Les Latins secouèrent le joug, et Rome fut presque réduite à ses murailles. Mais elle était une grande ville, comptant peut-être plus de cent mille habitants : c'est ce qui lui permit de se défendre avec succès contre ses ennemis, qui l'enserraient de toutes parts, sauf du côté de la mer.

Ces ennemis étaient surtout les *Èques*, les *Volsques* et les *Véiens*. Les Èques, robustes montagnards, pillards pauvres, avides et insaisissables, étaient moins dangereux qu'incommodes, à cause de leurs incursions sans cesse renouvelées. Les Volsques, riches, nombreux, maîtres d'un fertile territoire, auraient pu faire beau-

coup de mal; mais ils étaient divisés entre eux, et pour cela sans force. Quant à Véies, située à quatre lieues seulement du Janicule, c'était une grande ville qui pouvait balancer la fortune de Rome.

A quoi se passe pour Rome le ve siècle. — Tout le ve siècle se passa pour Rome à repousser les incursions de ses ennemis. Son histoire extérieure à cette époque se réduit à une série de petites guerres sans grande importance et sans grand intérêt, en dépit des faits merveilleux et des noms retentissants que la vanité romaine s'est plu à y attacher : ici c'est un *Mucius Scævola*, qui pour se punir d'avoir tué le secrétaire de Porsenna, au lieu de Porsenna lui-même, pose sa main sur un brasier et la regarde tranquillement consumer; là une jeune fille, *Clélie*, qui, retenue comme otage, trompe ses gardiens, et traverse le Tibre à la nage sous une grêle de flèches, traînant derrière elle tout un bataillon de jeunes Romaines; là encore *Horatius Coclès*, qui, au milieu de la fuite générale, tient tête seul sur le pont Sublicius à une armée entière.

Le nombre même des guerres atteste une chose que les historiens romains se sont bien gardés de mettre en évidence, nous voulons dire la *faiblesse* de Rome, qui dut se tenir constamment sur la *défensive*. Ses ennemis venaient l'insulter jusque sous ses murs, et plus d'une fois ses armées se trouvèrent dans une situation fort critique. C'est ainsi que nous voyons les Volsques, sous la conduite d'un jeune patricien exilé par la plèbe, *Marcius*, surnommé *Coriolan*, venir à cinq milles de Rome (490). Une autre fois, ce sont les Véiens qui, après avoir écrasé sur les bords du Crémère les trois cents membres de l'héroïque maison *Fabia*, viennent camper sur le Janicule (477). Ou bien encore ce sont les Èques, dont les bandes audacieuses courent dans tous les sens la campagne romaine et réussissent deux fois à enfermer les consuls avec leurs armées dans des défilés.

La plus célèbre de ces tragiques aventures fut celle où figura comme sauveur *Quinctius Cincinnatus*. Cincinnatus était dans son champ, occupé à labourer, quand

les envoyés du sénat lui présentèrent les insignes de la dictature. Il courut aux Èques avec tout ce que la ville renfermait encore d'hommes en état de porter les armes, les battit, les fit passer sous le joug, puis, au bout de seize jours, revint prendre sa charrue (457).

Cette guerre de surprises, de défaites et de revanches souvent glorieuses dura un long siècle (510-406). Rome réussit enfin à rejeter les Èques dans leurs montagnes; elle réussit également à tenir en respect les Volsques par l'occupation sur leur territoire de la forte place d'*Anxur* (Terracine). Elle fut alors libre de se tourner contre son ennemie la plus redoutable et d'assiéger Véies.

Siège et prise de Véies (405-396). — Ce siège, commencé en 405, dura dix ans, comme le siège de Troie. La ville, qui se défendit bravement, fit essuyer à l'ennemi défaites sur défaites. Il fallut nommer un dictateur, *Camille*. Camille, désespérant de s'emparer de la place par la force ouverte, fit, dit la légende, creuser une mine qui conduisait au temple de Junon, protectrice de Véies; puis il commanda un assaut général. Pendant que les assiégés étaient tous sur les murailles, lui-même, avec une troupe d'élite, pénétra par la mine dans le temple de Junon, puis dans la cité, dont il se rendit maître. Tous les Véiens furent égorgés ou vendus, et la ville livrée au pillage. On demanda respectueusement à la Junon véienne si elle consentait à suivre les Romains à Rome. « Oui, » répondit pour la déesse une voix obligeante, et la statue fut transportée sur le mont Aventin, où on lui éleva un temple. Dans la pensée des anciens, une conquête n'était ferme qu'autant qu'ils avaient conquis les dieux eux-mêmes.

De retour à Rome, Camille monta au Capitole sur un char traîné par quatre chevaux blancs, et fut proclamé le second fondateur de Rome. Il ne jouit pas longtemps de son triomphe; quelque temps après, accusé de concussions, pour éviter d'être condamné, il s'exila en demandant aux dieux de le venger de son ingrate patrie.

Invasion des Gaulois (390). — Cette prière égoïste fut exaucée. Rome était encore tout entière à sa joie,

quand un désastre inouï faillit l'ensevelir dans sa victoire. Les Gaulois Sénons, établis sur les bords de l'Œsis, au nord de la province actuelle d'Ancône, étaient venus demander des terres aux habitants de Clusium, l'antique capitale du roi Porsenna. Clusium implora l'assistance des Romains, qui députèrent aux Gaulois trois ambassadeurs. « De quel droit, demandèrent-ils, attaquez-vous les Étrusques? — Du droit de nos épées, répondirent les Gaulois; tout appartient aux braves. » Et sur cette fière réponse, ils rompirent les négociations. Les ambassadeurs, au mépris du droit des gens, se mêlèrent aux assiégés dans une sortie; l'un d'eux tua même un chef gaulois et le dépouilla de ses armes.

Bataille de l'Allia et prise de Rome. — Levant aussitôt le siège de Clusium, les Gaulois marchèrent sur Rome. Arrivés près de l'*Allia,* ruisseau qui se jette dans le Tibre, ils aperçurent rangée sur l'autre bord l'armée romaine. Rien ne put résister à leur choc. La moitié de l'armée périt dans la mêlée ou dans les eaux du Tibre; des survivants, les uns se réfugièrent à Véies; les autres se sauvèrent à Rome et coururent occuper le Capitole. Le sénat, les magistrats, les prêtres et mille des plus braves occupèrent la forteresse. Le reste de la population se sauva dans les cités voisines.

Deux jours après, les Gaulois entraient à Rome : les murs étaient dégarnis, les portes ouvertes, les rues silencieuses. Seuls, dit-on, quelques vieux consulaires étaient assis devant leurs maisons, sur des chaises curules, un bâton d'ivoire à la main. Les barbares furent d'abord frappés de stupeur et de respect. Mais l'un d'eux ayant passé doucement la main sur la barbe d'un consulaire nommé Papirius, celui-ci le frappa de son bâton. Irrité, le Gaulois le tua; ce fut le signal du massacre : rien ne fut épargné; après le massacre vint le pillage, et après le pillage, l'incendie.

La forteresse du Capitole était imprenable. Les Gaulois se résignèrent à en faire le blocus et à le réduire par la famine; pendant sept mois ils campèrent au milieu des ruines de Rome. Une nuit, dans un assaut

silencieux, ils faillirent enlever le Capitole; les oies consacrées à Junon éveillèrent par leurs cris les assiégés, et l'ennemi fut repoussé. Mais la faim était un adversaire redoutable avec lequel il fallut traiter. On capitula.

Comme rançon de la ville, les Gaulois exigèrent et reçurent mille livres pesant d'or, puis se retirèrent tranquillement dans leur pays, où les rappelait une invasion



Prisonnier gaulois.
(Pris sur un sarcophage de Rome.)

des Vénètes. Camille, qu'on avait, quoique exilé, nommé dictateur, ou bien arriva trop tard, ou bien n'osa pas inquiéter les barbares dans leur retraite.

Rome n'était plus qu'un amas de décombres. Elle fut rebâtie à la hâte, sans plan, de sorte qu'elle présenta le désordre le plus étrange. La ville qui devait devenir la maîtresse du monde était la plus mal bâtie de l'univers.

Nouvelle invasion des Gaulois. — Cependant les ennemis de Rome n'avaient point abdiqué, et les derniers désastres n'étaient point faits pour les décourager; il fallut encore guerroyer à plusieurs reprises contre les Èques, les Volsques et les Tarquiniens. Les Gaulois eux-mêmes apparurent vingt-trois ans après le siège du Capitole (367). Mais cette nouvelle invasion fut

moins heureuse, Rome finit par demeurer maîtresse chez elle. Grâce à ses alliances et à ses colonies dans le Latium, sa suprématie sur ce pays pouvait être considérée comme un fait accompli. A l'intérieur la lutte entre les deux ordres, plébéien et patricien, était terminée. La conquête de l'Italie va enfin commencer.

RÉSUMÉ

L'expulsion des Tarquins fait perdre à Rome la puissance que lui avait donnée la royauté. Elle est réduite à se défendre contre une foule d'ennemis, dont le territoire touche presque ses murs. Prise par Porsenna, délivrée ensuite par la défaite de ce roi devant Aricie, elle passe tout le ve siècle à repousser les attaques des Èques, des Volsques et des Véiens. Les Volsques, avec Coriolan, la réduisent à la dernière extrémité en 490. Les Véiens écrasent les Fabius sur les bords du Crémère en 477. Les Èques, en 457, cernent le consul Minucius que délivre Quinctius Cincinnatus. —

Débarrassée enfin des Èques et des Volsques, Rome assiège Véies et la prend au bout de dix ans, grâce à un stratagème de Camille (405-396). Mais elle est bientôt elle-même, après la sanglante bataille de l'Allia, prise et saccagée par les Gaulois (490). Rappelés dans leur pays par une invasion des Vénètes, les Gaulois reparaissent en 367. Rome réussit à les chasser et demeure maîtresse chez elle.

CHAPITRE II

CONQUÊTE DE L'ITALIE (367-272)

SOMMAIRE

I. Guerres contre les Samnites seuls (343-307). — Première guerre contre les Samnites (343-341). Bataille du mont Gaurus. — Guerre des Latins (340-338). Bataille du Vésuve. — Deuxième guerre contre les Samnites (326-311). Les Fourches Caudines (320). — La paix (307).

II. Guerres contre les Samnites alliés aux Étrusques et aux Gaulois (300-290). — Bataille de Sentinum (295). — Dernières résistances. — Soumission des Samnites (290). Soumission des Étrusques et des Sénons (281). — Efforts impuissants des Boïes au lac Vadimon (281).

III. Guerre contre les Tarentins aidés de Pyrrhus (280-272); ou conquête par Rome de l'Italie méridionale. — Occasion de la guerre. — Bataille d'Héraclée (280). — Ambassade de Cinéas. — Bataille d'Asculum (279). — Pyrrhus en Sicile. — Bataille de Bénévent (275). — Retraite de Pyrrhus.

La conquête de l'Italie, qui, après vingt ans de paix et de préparatifs, demanda soixante et onze ans de luttes à peu près ininterrompues, comprend trois phases : 1° Guerre contre les *Samnites seuls* (343-307). Cette guerre est coupée par *celle des Latins* (340-338); — 2° Guerre contre les Samnites *alliés aux Étrusques et aux Gaulois* (300-290); — 3° Guerre contre les *Tarentins* aidés par Pyrrhus (280-272).

I. — Guerre contre les Samnites seuls (343-307).

Première guerre des Samnites seuls (343-341). — Les Samnites étaient les alliés des Romains, mais il était impossible que cette amitié fût durable. Deux peuples conquérants ne sauraient vivre en paix côte à côte : il faut que l'un des deux disparaisse. Or, depuis l'occupation du pays des Volsques, Rome et les Samnites étaient limitrophes. La guerre devait éclater à la première occasion. Ce furent les Samnites qui la firent naître en assiégeant Capoue, ville de Campanie, qui s'était mise sous la protection de Rome (343).

Bataille du mont Gaurus. — Deux armées consulaires se mirent en route, l'une pour le Samnium, l'autre pour la Campanie. Toutes deux furent victorieuses. Mais le succès le plus brillant fut pour l'armée de Campanie, qui rencontra l'ennemi au pied du mont *Gaurus*. On s'y battit toute la journée avec une égale vaillance. Les Samnites reculèrent enfin devant ces terribles légionnaires dont les yeux, disaient-ils, leur semblaient lancer des flammes. Le bruit de cette victoire retentit au loin. Carthage envoya à Rome une ambassade pour complimenter le sénat et déposer au Capitole une couronne d'or.

Guerre des Latins (340-338): — Dans la lutte contre les Samnites, les Latins avaient été pour la ville des alliés précieux. Les charges de la guerre pesaient aussi lourdement sur eux que sur les Romains eux-mêmes; ayant les mêmes charges, ils voulurent avoir les mêmes droits. Ils envoyèrent donc demander au sénat que désormais on prît parmi eux un des deux consuls et la moitié des sénateurs. L'orgueil romain fut suffoqué de tant d'audace, et l'un des consuls, Manlius Torquatus, s'emporta à dire que si le sénat avait la folie de céder, il tuerait de sa main le premier Latin qui oserait venir siéger à la curie. Les envoyés se retirèrent avec des paroles d'insulte et de menace.

Bataille du Vésuve. — Rome ne pouvait se dissimuler la gravité du péril : elle allait avoir à combattre des hommes d'une très grande bravoure, habitués à sa discipline, à ses armes, à sa tactique. Aussi les préparatifs de la guerre furent-ils faits avec la dernière prudence. Quant tout fut prêt, une armée, commandée par les consuls Manlius et Décimus Mus, se dirigea par le pays des Samnites, avec qui la paix avait été faite, et parut inopinément dans les plaines de Capoue, où était rangée l'armée des Latins.

Une bataille décisive se livra au pied du mont *Vésuve*. L'aile gauche, commandée par Décius Mus, fléchit un moment. Le consul, pour le salut de ses troupes, se dévoua aux dieux infernaux et se précipita dans les rangs serrés des ennemis, où il tomba percé de mille coups. Cet héroïque exemple arrêta les fuyards et frappa d'étonnement les ennemis, qui ne se défendirent plus que mollement. Les trois quarts des Latins restèrent sur le champ de bataille. Une nouvelle victoire amena la soumission de tout le Latium.

Deuxième guerre des Samnites. Les Fourches Caudines (320). — Les Samnites, qui avaient commis la lourde faute d'aider Rome à écraser les Latins, ne surent point ménager leurs alliés victorieux. Pendant plusieurs années ils l'irritèrent par une hostilité sourde, puis par une foule d'escarmouches ; enfin vers 320 ils en

arrivèrent à une rupture ouverte. La guerre débuta par un éclatant triomphe pour eux.

Les Samnites avaient à leur tête un homme énergique et habile, *Pontius Herennius*. Pontius infligea aux Romains un affront dont leur orgueil ne se consola jamais. Par de faux avis, il attira les deux consuls au milieu des montagnes et les enferma dans les gorges de *Caudium*. Toute résistance était impossible. Consuls, tribuns et soldats passèrent sous le joug, sans armes, à demi nus, puis eurent la liberté de se retirer après avoir juré solennellement la paix.

Ils rentrèrent à Rome de nuit, la rage dans le cœur, brûlant de prendre leur revanche. Mais comment faire, puisqu'ils avaient donné leur parole? Le sénat crut pouvoir concilier la religion avec ses intérêts en déclarant que les consuls n'avaient point eu le droit de traiter avec l'ennemi, et en les lui livrant, la corde au cou, pour qu'il en fît ce qu'il lui plairait. Pontius protesta avec indignation contre cet odieux manque de foi. « Observez la paix, répondit-il avec raison, comme vous l'avez juré, ou bien revenez vous mettre, vous et vos armées, dans les gorges Caudines. » Et il renvoya honteusement les consuls.

La guerre recommença, et comme il n'arrive que trop souvent, cette fois ce fut le parjure qui triompha. Les Romains, vainqueurs à leur tour, firent passer sous le joug sept mille prisonniers, au milieu desquels était le brave et imprudent Pontius, dont le seul tort avait été de croire à la parole de l'ennemi (320).

Les Samnites luttèrent encore treize ans. Ils signalèrent leur résistance désespérée par de magnifiques faits d'armes, par plusieurs victoires et par d'héroïques dévouements. En 309, le sénat avait cru devoir, comme dans les circonstances particulièrement graves, créer un dictateur, qui fut *Papirius Cursor*. En marchant contre le dictateur, une foule de guerriers firent sur les autels le serment de vaincre ou de mourir, et ils revêtirent pour le combat leurs plus riches vêtements, leurs plus belles armes. Ils ne vainquirent pas, mais ils moururent tous :

leurs armes seules, prises sur leurs cadavres, figurèrent au triomphe de Papirius.

Les successeurs de Papirius firent au Samnium une guerre de dévastation en règle. On brûlait les maisons et les fermes, on coupait les arbres à fruits, on tuait jusqu'aux animaux. Épuisés, découragés par cette lutte sauvage, les Samnites consentirent à traiter. Ils conservaient leur territoire et s'engageaient simplement à *reconnaitre la majesté romaine* (307).

II. — Guerre contre les Samnites alliés aux Gaulois et aux Étrusques (300-290)

Bataille de Sentinum (295). — La paix n'était et ne pouvait être qu'une trêve : un peuple comme les Samnites était trop fier pour accepter la servitude même déguisée. En 300 les Samnites reprirent les armes.

La campagne s'ouvrit de nouveau par une dévastation calculée du Samnium. Alors les Samnites prennent une résolution désespérée. Quittant leur pays qu'ils ne peuvent plus défendre, ils se jettent en Étrurie, y soulèvent tout, et appellent les Gaulois Sénons.

Les Gaulois ne se firent point attendre. Guidés par des Samnites, ils débouchent en Étrurie, à travers les Apennins, après avoir exterminé jusqu'au dernier les légionnaires qui avaient voulu leur fermer le passage. Les consuls Fabius et Décius étaient perdus si les Gaulois parvenaient à faire leur jonction avec les Étrusques. Fabius réussit à rappeler par une diversion les Étrusques à la défense de leurs foyers; puis courut chercher l'armée gallo-samnite dans les plaines de *Sentinum*. Le choc fut terrible; sept mille hommes de l'aile gauche, commandée par Décius, avaient déjà péri, quand le consul, à l'exemple de son père, se dévoua aux dieux infernaux et se jeta tête baissée au milieu des ennemis, où il trouva la mort. Quand la bataille finit, vingt-cinq mille cadavres gaulois ou samnites couvraient le sol (295).

Dernières résistances. Soumission des Samnites. — Après tant de défaites les Samnites étaient

encore redoutables. L'année suivante ils battaient de nouveau un consul. La guerre s'était concentrée dans les Apennins. Un vieux chef, *Ovius Paccius*, réunit près d'*Aquilonie* quarante mille guerriers. Tous se dévouèrent à la colère des dieux, s'ils fuyaient du combat, ou s'ils ne tuaient pas eux-mêmes les fuyards. Ils tinrent parole. Trente mille Samnites restèrent sur le champ de bataille d'Aquilonie (293).

Un homme suivait avec désespoir, du fond de sa retraite, ces désastres répétés. C'était le vieux Pontius Herennius, le vainqueur des Fourches Caudines, disgracié depuis, pour n'avoir pas toujours été favorisé par la fortune. Les Samnites l'appelèrent à leur tête pour un suprême effort. Pontius battit le fils du grand Fabius; mais il fut battu à son tour et pris. Le héros samnite dut orner de sa présence le triomphe de son vainqueur, puis on livra sa tête au bourreau. Ainsi se vengeait des Fourches Caudines la magnanime Rome.

Soumission des Étrusques et des Sénons (281). — Les Samnites étaient écrasés; il restait à punir les Étrusques et les Gaulois Sénons leurs alliés. Une armée consulaire entra en Étrurie, où elle brisa les dernières résistances par la terreur. Une autre armée pénétra sur le territoire sénon, brûla les villages, tua les hommes, vendit les enfants et les femmes, et fit du pays une solitude (282). Les Boïes (Gaulois de Bologne) voulurent venger cette extermination de tout un peuple gaulois. Ils franchirent à leur tour l'Apennin et vinrent, grossis d'une nouvelle armée étrusque, se briser contre les forces romaines au lac *Vadimon* (281). Les derniers ennemis de Rome étaient donc abattus; les Èques, les Herniques, les Sabins, les Marses, l'Apulie, la Campanie, avaient été soumis au cours de la guerre. Rome dominait dans l'Italie centrale. Reste l'Italie méridionale, qui aura bientôt son tour.

III. — Guerre contre les Tarentins aidés de Pyrrhus (280-272) ou conquête par Rome de l'Italie méridionale.

Occasion de la guerre. — L'Italie méridionale, ou Grande-Grèce, était alors, comme sa métropole, la Grèce proprement dite, en pleine décadence. De toutes les villes florissantes qu'elle comptait autrefois, une seule avait conservé sa prospérité, Tarente. La ville était fière de sa civilisation et de son opulence : c'était une sorte de colère enfantine et dédaigneuse qu'elle avait contre la cité barbare des bords du Tibre, qui venait troubler le doux repos de ses plaisirs par le bruit de ses batailles et de ses victoires.

Un jour quelques vaisseaux romains parurent dans les eaux de Tarente. Le peuple s'indigne de ce qu'il appelle un outrage. Il court aux galères romaines, les coule à fond et égorge les équipages. Rome fait entendre des réclamations. On lui répond par l'insulte, un bouffon va jusqu'à souiller de fange la toge d'un des ambassadeurs, et tout le peuple d'applaudir. « Riez maintenant, observe froidement le Romain, mais c'est avec votre sang que vous devrez laver cette tache. » Tarente, incapable de se défendre seule, appelle à son secours *Pyrrhus*, roi d'Épire, cousin d'Alexandre le Grand.

Bataille d'Héraclée (280). — Pyrrhus passa en Italie avec vingt mille fantassins, trois mille cavaliers, deux mille archers et vingt éléphants.

La première rencontre eut lieu à *Héraclée*. Les Romains, qui n'étaient point habitués aux éléphants, furent mis en déroute. Mais les pertes de Pyrrhus étaient sensibles : « Encore une victoire semblable, disait-il, et je m'en retournerai seul en Épire. »

Le roi avait appris à connaître et à estimer les Romains; il jugea prudent de traiter, et il envoya à Rome son conseiller Cinéas avec de riches présents. Cinéas fut frappé de la majesté du sénat romain, qui lui apparut, disait-il, comme une assemblée de rois. Il échoua d'ailleurs dans sa mission : « Que Pyrrhus commence par

sortir de l'Italie, s'écria le vieil Appius Caecus, et l'on verra ensuite à traiter avec lui. »

Bataille d'Asculum (279). — Pyrrhus, au printemps de l'année 279, mit le siège devant *Asculum*, que les consuls Sulpicius et Décius se décidèrent à sauver par une bataille. Les Romains furent encore vaincus, bien que Décius se fût dévoué aux dieux infernaux, comme l'avaient fait son aïeul et son père.

Bataille de Bénévent (275). — La fortune de Pyrrhus alla échouer à *Bénévent*, au cœur du Samnium. Les Romains avaient eu le temps de se familiariser avec les *bœufs de Lucanie* : c'est ainsi qu'ils appelaient les éléphants. Engagée par le consul *Curius Dentatus*, la bataille se termina par une victoire. Pyrrhus abandonna décidément la partie et retourna en Grèce. Obligée de se rendre, Tarente reçut une garnison romaine (272). Rome, maintenant maîtresse de l'Italie, va l'organiser.

RÉSUMÉ

Maîtresse chez elle et dominant le Latium, Rome commence la conquête de l'Italie, qui demandera soixante et onze ans (343-272). Ses premiers coups tombent sur les vaillants Samnites. Elle les bat dans le Samnium ; elle les bat aussi en Campanie, près du mont *Gaurus* (343). Interrompues par une guerre entre les Latins et Rome qui gagne la bataille décisive du *Vésuve*, les hostilités contre les Samnites recommencent en 320. Pontius Herennius impose aux Romains les *Fourches Caudines*, honte dont Rome prend une déloyale revanche.

Après treize ans de luttes soit en Campanie soit dans le Samnium, où ils sont écrasés par le dictateur Papirius Cursor, les Samnites implorent la paix (307). Ils reprennent les armes en 300, entraînent les Étrusques et les Gaulois. Le consul Fabius défait dans une grande bataille à *Sentinum* l'armée gallo-samnite. Nouvelle défaite pour les Samnites sur le champ de bataille d'*Aquilonie* (293). Pontius Herennius, qui veut relever la cause de son pays, est vaincu et décapité (291). Les Samnites se soumettent l'année suivante. Les Étrusques et les Gaulois Sénons sont obligés aussi de se soumettre en 281. Les Gaulois de Bologne, qui veulent les venger, sont vaincus près du lac *Vadimon* (281). Rome domine dans toute l'Italie centrale.

Une insulte grossière des Tarentins lui donne l'occasion de conquérir l'Italie méridionale. Les Tarentins appellent à leur

secours le roi d'Épire, Pyrrhus, qui bat les Romains à *Héraclée* (280) et à *Asculum* (279); mais, vaincu à Bénévent (275), Pyrrhus retourne en Grèce, et Tarente ouvre ses portes au vainqueur (272).

CHAPITRE III

ADMINISTRATION DE L'ITALIE

SOMMAIRE

Cités romaines. — Municipes. — Villes alliées. — Colonies romaines. — Voies militaires.

Fidèle à son principe que, *pour gouverner, il faut diviser*, le sénat se garda bien de faire aux nombreuses cités de l'Italie une situation uniforme. Chacune eut son traité spécial et par suite sa condition particulière. Cependant, au milieu de cette grande variété, on retrouve certains caractères généraux qui permettent de rattacher toutes les villes à trois catégories : les *cités romaines*, les *municipes* et les *villes alliées*.

1° **Cités romaines.** — Les *cités romaines* furent les villes dont les habitants furent mis sur le même pied que les citoyens de Rome même. Ces cités se gouvernaient elles-mêmes, sous le contrôle des consuls; leurs habitants pouvaient assister aux comices de Rome, voter, être élus aux fonctions publiques, entrer au sénat; enfin ils jouissaient de tous les privilèges attachés à la qualité de citoyen romain; privilèges précieux et recherchés.

2° **Municipes.** — Le *municipe* était une commune dépendante de Rome, à qui elle demeurait pour toujours agrégée. Elle avait ses magistrats, mais les tribunaux, dans leurs sentences, y suivaient le *droit romain*. Les habitants devaient le tribut et le service militaire dans les *légions*. S'ils participaient aux charges imposées par l'État à ses membres, ils ne participaient point à tous les privilèges : ainsi ils n'étaient ni électeurs à Rome, ni éligibles aux magistratures romaines.

3° **Villes alliées.** — Les villes alliées étaient les

cités que Rome avait dédaigné de s'annexer. Elles conservaient leurs coutumes, leurs lois, leur langue, leur gouvernement, même le droit de battre monnaie. Mais les cités ne devaient avoir d'autres *amis* et *ennemis* que ceux de Rome même, c'est-à-dire que leur politique extérieure était complètement absorbée par la politique romaine. Exemptes du tribut, elles étaient tenues de fournir des troupes, qui devaient s'équiper et s'entretenir à leurs frais.

Colonies romaines. — Les colonies romaines n'étaient point, comme dans les temps modernes, des entreprises commerciales. C'étaient avant tout des postes militaires, établis sur les terres enlevées aux vaincus, chargés de les maintenir dans le devoir. Ces postes militaires, occupés par de vieux soldats, furent merveilleusement efficaces non seulement à prévenir tout soulèvement de la part des peuples conquis, mais encore à empêcher une invasion du territoire.

Voies militaires. — Couverte de colonies militaires, l'Italie fut de plus sillonnée de routes, qui permettaient de transporter rapidement les légions sur les points menacés. C'étaient les voies *Appienne*, qui reliait Rome à Capoue; *Valérienne*, qui mettait Rome en communication avec l'Adriatique; *Aurélienne*, qui longeait les côtes de l'Étrurie; *Flaminienne*, qui allait du Champ de Mars à *Ariminum*, sur les bords de l'Adriatique; continuée elle-même par la voie *Émilienne*, qui allait jusqu'à *Placentia* (Plaisance).

RÉSUMÉ

Pour mieux tenir l'Italie conquise en bride, le sénat fait des situations très différentes à ses diverses cités. Les unes deviennent *cités romaines*, et leurs habitants ont tous les droits des citoyens romains; les autres deviennent des *municipes*, et leurs habitants sont citoyens romains *incomplets*. Enfin d'autres, conservant une certaine indépendance, sont simplement *alliées* de Rome, à qui elles doivent le tribut du sang, mais non l'impôt. Municipes et villes alliées travailleront à devenir cités romaines, et ce sera chose faite au Ier siècle avant J.-C.

Les colonies romaines et les nombreuses voies militaires servent aussi très efficacement à maintenir l'Italie sous le joug.

LIVRE III

TROISIÈME ÉPOQUE DE LA RÉPUBLIQUE

OU LA CONQUÊTE DU MONDE (265-133)

CHAPITRE I

DES CAUSES QUI ONT VALU A ROME L'EMPIRE DU MONDE

SOMMAIRE

I. Armée romaine : 1° son organisation; 2° sa force.
II. Le sénat.
III. Les mœurs.

Rome a dû la conquête du monde : 1° à son *armée;* 2° à son *sénat;* 3° à ses *mœurs*.

I. — Armée romaine.

A Rome, tout citoyen, pourvu qu'il eût quelque fortune, était soldat, soit dans l'armée *active*, soit dans la *réserve*. A l'origine, chacun était tenu de s'équiper et de s'entretenir pendant la durée de la campagne : les guerres étant devenues incessantes et les pauvres s'étant multipliés, l'État se vit obligé de venir en aide aux citoyens, et en 406 la solde fut créée. Cette mesure eut des conséquences importantes. La principale fut de permettre aux mêmes troupes de rester plus longtemps sous les armes.

Organisation de l'armée romaine. — L'armée romaine reposait essentiellement sur la légion. La légion comprenait : 1° une *infanterie pesamment armée*, renfermant l'élite des soldats, les *légionnaires* proprement dits; 2° une *infanterie légère*, jeunes soldats armés de

traits longs et légers; 3° un corps de *cavalerie*, recruté parmi les citoyens riches, qui formèrent ainsi l'ordre des *chevaliers*; 4° un corps de *génie* pour diriger les travaux de la construction et de la défense du camp.

L'effectif de la légion varia sensiblement. De trois mille hommes à l'origine il monta peu à peu, et il était de six mille à la fin de la République, non compris les cavaliers, au nombre de trois cents. Une armée comprenait généralement *quatre légions* : ces légions formaient le centre du corps expéditionnaire. Quant aux ailes, elles étaient formées par les contingents des alliés. L'armée était commandée par les consuls ou les préteurs, assistés de *tribuns légionnaires*, officiers supérieurs, et de *centurions*, nos capitaines.



Centurion.
(D'après un bas-relief.)

Force de l'armée romaine. — L'armée romaine, entre des mains habiles, fut un instrument admirable de conquêtes. Par son fractionnement en manipules et en centuries, la légion se prêtait avec une merveilleuse souplesse à tous les genres d'attaque et à toutes les sortes de terrains : tantôt masse compacte et profonde comme la phalange macédonienne, tantôt série de colonnes mobiles, agissant chacune sur son terrain et pour son propre compte. Et quels étaient ces légionnaires? Des soldats vigoureux, accoutumés à toutes les fatigues, faisant jusqu'à des étapes de près de quarante kilomètres en cinq heures, et portant dans ces marches forcées, outre leurs armes dont ils n'étaient pas plus embarrassés que de leurs mains, des vivres pour quinze jours, tout ce qui était à

leur usage, tout ce qu'il fallait pour se fortifier, car chaque fois que l'on campait, on se couvrait d'un fossé, d'un rempart de solides palissades; on faisait du camp une vraie forteresse, où toute surprise de la part de l'ennemi était impossible.



Guerrier romain.
(Peinture de la caserne des gladiateurs, à Pompéi.)

Ces robustes soldats étaient pliés à une discipline implacable. Le consul Manlius fit décapiter son fils pour avoir vaincu sans son ordre. Pour l'ordinaire, on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens. C'était une loi inviolable qu'un soldat romain devait mourir ou vaincre.

II. — Le sénat.

L'armée faisait les conquêtes : le sénat les préparait et les assurait une fois faites. Cinéas, au retour d'une négociation dont il avait été chargé à Rome, disait à Pyrrhus son maître en parlant du sénat : « C'est une assemblée de rois. » Le sénat était une *assemblée de rois* par la gravité, par la majesté et la sévère magnificence qui présidait à ses réunions : il l'était plus encore par ses lumières et son étonnante sagesse. Le peuple ne s'y trompait point : journellement il témoignait au sénat sa jalousie et son mauvais vouloir; et néanmoins dans les grandes occasions il tournait les yeux vers cette sage compagnie et attendait ses résolutions comme autant d'oracles.

Le grand mérite du sénat fut l'*esprit de suite*. Grâce à l'expérience de ses membres, tous anciens magistrats, vieillis dans les charges et les honneurs, il voyait à merveille ce qui convenait à l'État, à sa conservation, à son

agrandissement, au maintien de ses conquêtes. Une fois sa règle de conduite établie, il l'appliquait avec une fermeté inébranlable, sachant toutefois faire aux circonstances leur part et modifier les principes suivant les exigences du moment.

III. — Les mœurs.

Les mœurs romaines venaient puissamment en aide à l'action du sénat et à l'action de l'armée : les bons soldats sont les bons citoyens : or les Romains du IIIe siècle avant Jésus-Christ étaient d'excellents citoyens. La fortune n'avait point altéré encore les vieilles mœurs : la simplicité, la frugalité, la pauvreté étaient toujours honorées. Les sénateurs les plus illustres n'avaient d'éclat et de majesté qu'au sénat : ailleurs ils différaient peu des paysans, s'occupant eux-mêmes, au milieu de leurs esclaves, de la culture de leurs terres. Au sortir du triomphe, le dictateur lui-même déposait le glaive et reprenait tranquillement le manche de la charrue.

Le respect des dieux, de la loi, était gravé dans tous les cœurs. Mais la plus auguste divinité, aux yeux du Romain, était la *patrie*. On vivait pour elle, pour elle aussi on mourait avec plaisir. Dans la famille des Décius, l'aïeul, le père, le fils, se dévouèrent successivement aux dieux infernaux, afin d'assurer par leur mort la victoire à leurs légions. Dès que la voix de la patrie se faisait entendre, plébéiens et patriciens, oubliant leurs luttes séculaires, ne songeaient plus qu'à rivaliser de générosité et de sacrifices.

RÉSUMÉ

L'armée romaine avait pour base la *légion*, comptant d'abord trois mille hommes, puis six mille. La légion comprenait une infanterie pesamment armée, une infanterie légère, une cavalerie, le génie et un train d'artillerie ou machines de guerre. Elle avait six tribuns militaires et un certain nombre de centurions. Seuls d'abord pouvaient y entrer les citoyens propriétaires.

L'admirable organisation de l'armée romaine, la discipline des légionnaires, leur force de résistance, ont été avec la sagesse du sénat, l'austérité des mœurs et le dévouement à la patrie, les seules causes des conquêtes de Rome.

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE (264-241)

SOMMAIRE

I. Première guerre punique (264-241). — Carthage en 264. — Sa grandeur. — Sa faiblesse réelle. — Causes de la guerre. — Guerre en Sicile (264). — Bataille de Myles (260). — Régulus à Ecnome (256); — en Afrique.

II. Nouvelle guerre en Sicile (255-241). — Bataille de Panorme. — Régulus à Rome. — Batailles de Drépane et de Camarine. — Amilcar sur le mont Ercté. — Bataille des îles Ægates. — La paix (241).

On compte trois guerres puniques ou contre Carthage : la première (264-241) est dominée par la grande figure de Régulus; la deuxième (218-201), qu'ont rendue immortelle les victoires d'Annibal, faillit être fatale à Rome; la troisième (149-146), dirigée par le deuxième Africain, Scipion Émilien, vit la chute de Carthage.

Carthage en 264. Sa grandeur. — Carthage était une rivale digne de Rome. Fondée vers 800 par une colonie de Tyr, dans une position des plus heureuses, Carthage, après d'obscurs commencements, hérita de tout l'empire colonial de sa métropole en occident. Ses comptoirs couvraient la côte africaine depuis la grande Syrte jusqu'au détroit de Gadès (aujourd'hui détroit de Gibraltar), la côte méridionale de l'Espagne, les îles Baléares, la Corse, la Sardaigne et la moitié de la Sicile. Maîtresse par sa position même de l'étroit passage qui sépare l'Afrique de la Sicile, maîtresse aussi du détroit de



Monnaie de Carthage.
Face : Tête de Cérès.
Revers : Cheval et palmier.
(Cabinet de France.)

Gadès, elle pouvait fermer à volonté le bassin occidental de la Méditerranée; elle se considérait là comme chez elle : tout vaisseau qui s'y hasardait était pillé impitoyablement, et son équipage lancé à la mer.

Pour elle, elle se mouvait à son aise non seulement dans la Méditerranée, mais encore sur l'océan Atlantique, où ses marchands s'aventuraient au nord jusqu'aux îles Britanniques, peut-être au delà, au sud jusqu'au Sénégal, sinon plus loin. Son commerce immense fit d'elle une des villes les plus riches et les plus puissantes du monde. Dans sa vaste enceinte, que fermaient des remparts d'une prodigieuse épaisseur, se pressait une population nombreuse; si nombreuse qu'au dernier jour, après une lutte d'un siècle, Carthage comptait encore sept cent mille habitants.

Sa faiblesse réelle. — Sous cette prospérité se cachaient plusieurs causes de ruine :

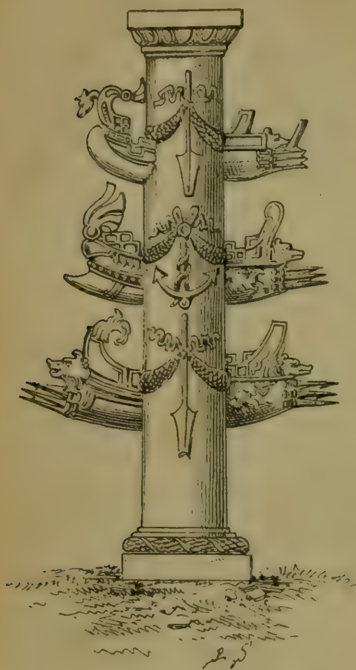
1° Carthage, en vraie cité marchande, achetait ses soldats, et par là se mettait à la merci de troupes mercenaires, insolentes au lendemain de la victoire, défaillantes et promptes à trahir après la défaite, non moins redoutables à celui qui les emploie qu'à l'ennemi.

2° Le patriotisme, cette vertu qui seule fait les États forts et durables, n'existait point à Carthage; on n'y connaissait guère que l'intérêt. L'intérêt était la loi suprême pour les particuliers; il l'était aussi pour les hommes qui détenaient le pouvoir. Tout le pouvoir était entre les mains de l'aristocratie; mais, unie contre le peuple, l'aristocratie était en elle-même profondément divisée par deux partis irréconciliables : le parti de la guerre et le parti de la paix. Ces deux partis ne désarmaient jamais, pas même en face de l'ennemi.

3° Ajoutez que l'excès des richesses avait profondément corrompu les mœurs; que la religion était sans force pour le bien : cette religion, venue de Tyr, ne renfermait que des dogmes et des pratiques infâmes.

Causes de la guerre. — Les causes éloignées furent les progrès de Rome et la nature envahissante de sa politique ambitieuse, qui devait amener forcément des

conflits entre les deux républiques dès qu'elles se trouveraient en présence. Or elles le furent, lorsque par la conquête de l'Italie méridionale Rome arriva en face de la Sicile, qui tout entière, sauf Syracuse, où régnait le brillant roi *Hiéron*, subissait l'influence de Carthage. La cause immédiate fut un acte de trahison de Rome, qui, sous prétexte de négociations, attira dans des embûches le général carthaginois Hannon, et ne le remit en liberté que sur la promesse de livrer la ville de Messine (264).



Colonne rostrale de Duillius.

Victoire des Romains à Myles (260). — Les Romains, aidés par Hiéron, roi de Syracuse, commencèrent par enlever à Carthage la plupart de ses villes de Sicile, puis ils osèrent la défier en pleine mer. Mais pour faire la guerre sur mer il leur fallait créer une flotte de toutes pièces. Deux mois suffirent pour couper les bois, construire cent vingt navires et former les équipages. Ces navires étaient grossièrement travaillés, lourds et peu capables de se mesurer avec la première puissance maritime du monde. Une ruse du consul *Duillius* fit disparaître ces désavantages. Il plaça à l'avant du navire un pont qui s'abattait sur la galère ennemie, la saisissait avec des crampons de fer comme avec les griffes d'un corbeau (d'où son nom de

corbeau), la tenait immobile et livrait passage aux soldats. Ce n'était plus dès lors qu'un combat de terre ferme sur mer, où le légionnaire retrouvait tous ses avantages.

L'expédient réussit pleinement. Dans une rencontre fameuse, à *Myles*, près de Palerme, la moitié de la flotte carthaginoise fut détruite (260). Les Romains furent si contents de cette première victoire navale, qu'ils décernèrent au vainqueur des honneurs extraordinaires : une colonne *rostrale*, c'est-à-dire ornée d'éperons, lui fut élevée sur le Forum, et il eut le droit de se faire reconduire le soir chez lui à la lueur des flambeaux et au son des flûtes.



Buste dit de Régulus.
(Musée de Naples.)

Régulus à Ecnome et en Afrique. — Une nouvelle victoire navale, remportée par le consul Atilius près des îles *Éoliennes* (Lipari), détermina les Romains aux plus grandes mesures. Trois cent trente vaisseaux, montés par cent mille matelots et portant quarante mille légionnaires, furent confiés au consul *Régulus*, avec ordre de descendre en Afrique.

Régulus rencontra une flotte carthaginoise sur les côtes de Sicile à *Ecnome*, entre Géla et Agrigente (256). C'était le combat le plus mémorable qu'eussent encore vu les flots de la Méditerranée. La victoire resta aux Romains, et les vaincus se sauvèrent à Carthage. Tout était confusion dans la ville quand on apprit que les Romains venaient de prendre pied sur le sol africain. Régulus, sans s'arrêter aux craintes superstitieuses qu'inspirait aux soldats cette terre inconnue, prit trois cents villes ou villages, inonda de ses troupes les riches campagnes, et s'avança audacieusement jusqu'à Tunis, dont il s'empara.

Affolée, Carthage demanda la paix : Régulus posa des

conditions insultantes. Il eut bientôt lieu de s'en repentir. Poursuivi à son tour par *Xanthippe*, Lacédémonien au service de Carthage, il fut vaincu et fait prisonnier avec cinq cents des siens, tandis que le reste de l'armée, à part deux mille, tombait sous le fer de l'ennemi. Découragé par cette épouvantable catastrophe, le sénat renonça à l'Afrique (255).

Régulus à Rome. — La guerre se trouva reportée dans les eaux siciliennes. Rome eut deux flottes détruites par les tempêtes. Carthage à son tour subit à *Panorme* (Palerme) une sanglante défaite qui lui coûta vingt mille hommes. Cet échec la décida à proposer l'échange des prisonniers. Elle envoya à Rome pour traiter cet échange Régulus lui-même, après avoir pris sa parole que, s'il échouait, il reviendrait dans sa prison. Régulus poussa le désintéressement jusqu'à dissuader le sénat d'accepter les propositions de Carthage, et, sans se laisser toucher par les larmes de sa femme et de ses enfants, il retourna prendre ses fers. Suivant la tradition, il aurait péri peu après dans les plus affreux supplices.

Désastres de Drépane et de Camarine (249). — Rome voulut tenter de nouveau la fortune sur mer. Le consul Claudius chercha à surprendre la flotte carthaginoise dans le port de *Drépane*. Mais les présages étaient sinistres : les poulets sacrés refusaient de manger. « Qu'ils boivent ! » s'écria le consul, en les faisant jeter à la mer. Et son armée, frappée de terreur par ce sacrilège, fut complètement battue : elle perdit près de cent vaisseaux, eut huit mille morts et vingt mille prisonniers. Vers ce même temps, son collègue, dans une tempête, perdait plus de cent galères sur les rochers de *Camarine*.

Amilcar sur le mont Ercté. — Un homme parut alors qui, s'il eût été secondé, aurait pu assurer la fortune de Carthage : c'était le père d'Annibal, *Amilcar*, surnommé *Barca* (l'Éclair). Amilcar vint se poster audacieusement sur le mont *Ercté*, à quelque distance de Palerme, et de là, pendant six ans, il brava toutes les forces des Romains, coupant leurs convois, tombant à

l'improviste sur leurs détachements, poussant des incursions jusqu'au milieu de l'île ; quelquefois même allant butiner jusque dans la Campanie.

Bataille des îles Ægates et la paix. — Les vaillants efforts d'Amilcar furent rendus stériles par le désastre qu'une flotte romaine, sous les ordres du consul *Lutatius*, fit éprouver près des îles *Ægates* à une flotte carthaginoise chargée de ravitailler l'île. Les Romains redevenaient maîtres de la mer, et Amilcar avec ses braves pouvait être affamé. Il aurait fallu envoyer une nouvelle flotte, mais les marchands de Carthage, fatigués de tant de dépenses d'une guerre interminable, aimèrent mieux faire la paix. Rome recevait tous ses prisonniers sans rançon, avait une indemnité de vingt millions et gardait la Sicile, qui devenait *province romaine* (241).

RÉSUMÉ

Les causes de la rivalité de Carthage et de Rome furent les progrès de Rome, son ambition et les embûches dressées au général carthaginois Hannon, qui, pour recouvrer sa liberté, livre Messine, en Sicile (264). Carthage en appelle aux armes. Les Carthaginois sont d'abord expulsés de la Sicile. Le consul Duillius gagne ensuite sur eux la grande bataille navale de *Myles* (260). Nouvelle victoire navale du consul Atilius, près des îles *Lipari*. Le consul Régulus écrase la flotte carthaginoise à *Ecnome* (256), passe en Afrique et réduit Carthage aux abois. Il refuse une paix avantageuse, est vaincu à son tour par Xanthippe et fait prisonnier. Il a une mort héroïque et affreuse.

La guerre est reportée en Sicile. Les Romains perdent les deux batailles navales de *Drépane* et de *Camarine* (249). Pendant six ans, Amilcar Barca, posté sur le mont Ercté, défie les efforts des Romains. Mais la défaite de la flotte carthaginoise aux îles *Ægates* par le consul Lutatius oblige le vaillant général, menacé de la famine, à se retirer (241). Carthage fait la paix, dont le prix est la Sicile (241).

CHAPITRE III

ÉVÉNEMENTS ENTRE LA PREMIÈRE ET LA DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE (241-218)

SOMMAIRE

1° Carthage : la guerre inexpiable. — Conquête de l'Espagne par Amilcar. — 2° Rome : conquêtes de la Corse et de la Sardaigne, d'une partie de l'Illyrie. — Les Romains en Cisalpine.

Les vingt années qui s'écoulent entre la première guerre punique et la deuxième renferment pour Carthage *la guerre inexpiable* et *la conquête de l'Espagne;* pour les Romains, *l'occupation de la Sardaigne, de la Corse, d'une partie de l'Illyrie et de quelques points de la Cisalpine.*

La guerre inexpiable. — On appelle ainsi la guerre terrible que Carthage eut à soutenir pendant plus de trois ans contre ses mercenaires révoltés. Sous prétexte que ses finances étaient épuisées, elle commit la grave imprudence de leur refuser le payement de leur solde. Les mercenaires aussitôt se portèrent menaçants sur la ville. Carthage, effrayée, se décida à faire droit à leurs demandes. Tout semblait fini lorsque deux des meneurs, *Spendius* et *Mathos*, réveillèrent le feu de la révolte.

Carthage était en proie à la terreur; elle avait vidé ses trésors pour satisfaire les rebelles; elle n'avait plus ni flotte ni armée; les villes d'Afrique, tant maltraitées, se soulevaient à leur tour et envoyaient des soldats grossir les rangs des révoltés, dont le nombre s'éleva à soixante-dix mille. Dans cette extrémité, le sénat, faisant taire ses antipathies, confia dix mille hommes et soixante-quinze éléphants au brave Amilcar, qui seul pouvait sauver la patrie. Battus, les rebelles se vengèrent sur leurs prisonniers. Ils en avaient sept cents : on leur coupa

les mains et les oreilles, on leur cassa les jambes et on les jeta encore vivants dans une fosse. Amilcar, qui était cependant humain, se crut obligé à des représailles, et fit à son tour jeter tous ses prisonniers aux bêtes.

La guerre prenait une tournure féroce: il fallait en finir à tout prix. Amilcar, par d'habiles manœuvres, réussit à pousser l'armée de Spendius dans les montagnes, et à l'enfermer dans le célèbre défilé de la *Hache*. Les mercenaires furent réduits à l'horrible nécessité de manger les prisonniers et les esclaves. Attaqués, ils périrent presque tous en combattant avec la fureur du désespoir. Ainsi se termina la guerre *inexpiable*, qui dut son nom aux atrocités commises de part et d'autre.

Conquête de l'Espagne. — Amilcar avait sauvé Carthage : pour récompense, quand il rentra dans la ville, le parti de la paix, qui lui était hostile, lui infligea d'indignes humiliations et finit par l'exiler en Espagne avec son armée. Amilcar se vengea de son ingrate patrie en faisant pour elle la conquête de cette grande péninsule ; il y employa neuf ans, jusqu'au jour où il périt dans un combat sur les rives du Guadiana. Son gendre Asdrubal hérita de son commandement. Il poussa jusqu'à l'Èbre, où l'arrêta la jalousie des Romains. Il fonda *Carthagène*, qui, grâce à son heureuse situation, devint en quelques années une grande ville. Assassiné par un esclave gaulois dont il avait tué le maître, Asdrubal eut comme successeur le fils d'Amilcar, *Annibal*, dont le nom allait acquérir tant de célébrité (219).

Rome en Corse, en Sardaigne, en Illyrie et en Cisalpine. — Pendant ce temps, Rome ne restait point oisive. Pressentant une rupture prochaine, elle s'occupait à se fortifier chez elle en prenant position sur tous les points d'où l'Italie pouvait être menacée : en Corse, en Sardaigne, en Illyrie et dans la Cisalpine. La Corse et la Sardaigne furent cédées par Carthage à qui Rome fit peur d'une rupture, pendant que la république était dans toutes les angoisses de la *guerre inexpiable*. Une partie de l'Illyrie fut enlevée à la reine *Teuta*, pour

la punir de ses brigandages sur les côtes italiennes. Quant à la Cisalpine, après une mémorable défaite des Gaulois cisalpins, au cap Télamon, en Étrurie (225), elle dut céder une partie du territoire des Insubres (Milanais actuel) à des colons romains. Rome se rapprochait des Alpes.

RÉSUMÉ

La première guerre punique est suivie, à Carthage, d'une révolte des mercenaires sous la conduite de Spendius et de Mathos. Les révoltés se livrent à d'épouvantables cruautés auxquelles répondent d'horribles représailles. Le vaillant Amilcar enferme les mercenaires dans le défilé de la Hache, où ils périssent tous. Ainsi finit la guerre *inexpiable*. Comme récompense, Amilcar est exilé en Espagne. Il fait la conquête de cette péninsule. Son œuvre est continuée par son gendre Asdrubal, fondateur de Carthagène, puis par son fils Annibal.

Pendant ce temps Rome s'empare de la Corse et de la Sardaigne; prend une partie de l'Illyrie sur la reine Teuta, et fonde des colonies dans la Cisalpine, après la brillante victoire du cap *Télamon* (225).

CHAPITRE IV

DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE (218-202)

SOMMAIRE

Cause et occasion de la guerre. — Annibal. — Première période (218-216). — 1° Marche d'Annibal vers l'Italie. — Passage du Rhône, des Alpes. — 2° Batailles du Tessin, de la Trébie (218), du lac Trasimène (217). — 3° Dictature de Fabius Cunctator (217). — 4° Bataille de Cannes (216).

Deuxième période (216-202). — 1° Événements de la bataille de Cannes à la bataille du Métaure (216-207). — 2° Bataille du Métaure (207). — Retraite d'Annibal dans le Brutium. — 3° Bataille de Zama (202). — La paix (201).

Cause de la deuxième guerre punique. — La vraie cause fut *Annibal*, sa *haine* et son *ambition*. Annibal racontait lui-même dans sa vieillesse que, jeune enfant encore, son père, Amilcar, l'avait conduit devant

les autels, et là lui avait fait jurer une *haine éternelle* aux Romains. Et il avait tenu parole.

La haine sans doute avait guidé Annibal, mais aussi l'*ambition*. Une victoire sur Rome le faisait maître à Carthage, et lui permettait de venger la faction des *Barca*, qui était la sienne, de la faction rivale des *Hannon*.

Occasion. — L'occasion de la guerre fut la *prise de Sagonte par Annibal*. Rome envoya aussitôt ses ambassadeurs à Carthage. Leurs observations furent accueillies avec froideur, et comme le sénat mettait à répondre une lenteur calculée, un des députés, Fabius, perdant patience, releva un pan de sa robe : « Je porte dans ce pli la paix ou la guerre, dit-il, choisissez! — Choisissez vous-même, lui fut-il répondu. — Eh bien, je choisis la guerre! » (219.)

Annibal. — Le général qui allait conduire l'expédition la plus fameuse de l'antiquité était un jeune homme de vingt-sept ans. Tite-Live nous a laissé de lui un portrait célèbre. « Il était également propre à deux choses opposées, obéir et commander. D'une audace extraordinaire pour affronter le péril, il gardait dans le péril même beaucoup de prudence. Nul travail ne fatiguait son corps ni n'abattait son esprit. Il supportait aussi bien le froid que le chaud; il mangeait et buvait plus par besoin que par plaisir; pour veiller ou dormir, il n'avait égard ni au jour ni à la nuit; le temps que lui laissaient les affaires il le donnait au repos : ce repos, d'ailleurs, il ne le prenait ni



Annibal.
(Buste du musée de Naples.)

sur une molle couche, ni dans le silence; souvent on le vit, couvert d'une casaque de soldat, étendu sur la terre nue, au milieu des sentinelles. Ses vêtements ne le distinguaient en rien de ceux de ses compagnons; il mettait tout son luxe dans ses chevaux et dans ses armes. »

La deuxième guerre punique se partage en deux périodes de durée fort inégale. Dans la première (218-216), la prodigieuse énergie d'Annibal est récompensée par d'éclatants succès; dans la seconde (216-202), sa fortune s'arrête, chancelle et finit par sombrer dans les plaines de Zama.

Première période (218-216)

Marche d'Annibal vers l'Italie; passage du Rhône; passage des Alpes. — Annibal, prenant hardiment l'offensive, résolut de porter la guerre en Italie. Au printemps de l'année 218, il part de Carthagène, arrive à l'Èbre, franchit sans difficulté les Pyrénées, débouche dans la Gaule avec cinquante mille fantassins, neuf mille cavaliers et trente-sept éléphants. Il force par une victoire le passage du Rhône, remonte vers les Alpes, s'engage très probablement dans le col du Petit-Saint-Bernard, traverse, au prix d'immenses difficultés, les Alpes encore couvertes de neiges, et arrive par le val d'Aoste, près des Gaulois Insubres, ses alliés, n'ayant plus que vingt mille fantassins et six mille cavaliers. « Annibal, disait Napoléon, paya de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille. »

Bataille du Tessin (218). — Les Romains ne s'attendaient point à combattre Annibal en Italie. Une armée consulaire accourut sous le commandement de *Scipion* pour écraser à la descente des Alpes ses troupes épuisées de fatigue. Scipion arriva trop tard. Tout ce qu'il put faire ce fut de se porter sur les bords du Tessin pour en défendre le passage. Il en fut délogé par les Carthaginois avec des pertes sérieuses. Il courut lui-même les plus grands dangers; il était perdu sans son

fils, plus tard *l'Africain*, qui le couvrit de son corps en attendant que ses troupes vinssent le dégager.

Bataille de la Trebie (218). — Cette défaite rendit le consul prudent. Il se retira d'abord derrière le Pô, puis derrière la Trébie. Là il fut rejoint par son collègue, le consul *Sempronius*, qui lui amenait une armée. Sempronius ne goûtait point la prudence un peu timide de Scipion, et il se laissa entraîner par Annibal à une action où tous les désavantages étaient pour les Romains. Ce fut moins un combat qu'un massacre. Trente mille Romains restèrent sur le champ de bataille. Annibal perdit fort peu de monde, et ses morts étaient presque tous des Gaulois.

Bataille du lac Trasimène (217). — La Gaule Cisalpine était perdue pour les Romains; ils se hâtèrent de repasser les Apennins. Aux premiers beaux jours du printemps Annibal alla chercher l'ennemi en Étrurie. Pour tromper les Romains et n'être point inquiété dans sa marche, il prit la route la plus difficile, celle de marais immenses où, pendant quatre jours et trois nuits, l'armée se débattit dans l'eau et la vase. Il y eut là de grandes pertes et des fatigues énormes : Annibal lui-même, monté sur son dernier éléphant, y perdit un œil.

Les Romains auraient eu beau jeu, s'ils avaient su profiter de l'embarras d'Annibal; mais, campés sous les murs d'Arretium, ils attendaient patiemment qu'on vînt leur offrir la bataille. Ils étaient commandés par le consul *Flaminius*, qui, élu malgré le sénat, avait rejoint ses troupes sous les plus fâcheux auspices. Il n'en avait tenu nul compte, et son impiété épouvantait le soldat.

Annibal tendit un piège au présomptueux consul. Il eut l'adresse de l'attirer dans un étroit défilé entre le lac de Trasimène et les montagnes de Cortone. Dès que Flaminius, sans défiance, se fut suffisamment engagé, des troupes placées en embuscade se jetèrent sur ses derrières et lui barrèrent le retour. Cernés, les Romains se défendirent en désespérés. On lutta pendant trois heures, au milieu d'un épais brouillard, avec un acharnement tel que l'on ne s'aperçut point d'un tremblement

de terre qui à ce moment bouleversait des villes et faisait écrouler les montagnes. Flaminius, dont l'imprudence avait été impardonnable, combattit du moins en héros, jusqu'au moment où il tomba au milieu de la foule des siens.

Quand le brouillard se dissipa et que le soleil se leva sur cette scène de carnage, on compta parmi les Romains quinze mille morts et autant de prisonniers. Beaucoup périrent dans le lac en cherchant à se sauver à la nage. Dix mille avaient réussi à s'échapper, et fuyaient dans toutes les directions. Annibal n'avait perdu que quinze cents hommes, encore Gaulois pour la plupart, comme à la Trébie. Rome n'essaya point de dissimuler l'étendue du désastre. Le préteur Pomponius assembla le peuple et prononça simplement ces mots : « Nous avons été vaincus dans un grand combat. » La ville fut frappée de terreur, et le sénat se hâta de déférer la dictature à *Fabius*, le même qui avait porté à Carthage dans les plis de sa toge la paix ou la guerre.

Dictature de Fabius Cunctator (217). — Fabius inaugura la tactique qui lui valut le surnom de *Cunctator* (Temporiseur). Jugeant que les Romains étaient incapables de se mesurer avec les troupes d'Annibal en bataille rangée, il résolut d'éviter tout engagement sérieux et de ruiner l'ennemi en détail. Toujours sur les hauteurs, il le regardait, impassible, dévaster les campagnes et se gorger de butin. Ni ses provocations, ni les murmures de ses propres soldats ne pouvaient le décider à sortir de sa réserve. Toutefois il ne restait point inactif : tout en se gardant avec soin lui-même, il était sans cesse à harceler Annibal, tombant sur les détachements isolés, coupant ses convois de vivres, ne laissant échapper aucune occasion de lui tuer un homme.

La tactique du *Temporiseur* à la longue aurait ruiné Annibal ; les vivres devenaient rares dans son armée, et des murmures commençaient à éclater parmi ces mercenaires qui trouvaient l'inaction le pire des maux. Heureusement pour lui la dictature de Fabius prit fin, et le peuple de Rome, trouvant honteux de reculer sans cesse

devant un ennemi de moitié plus faible, élut deux consuls avec ordre de livrer bataille.

Désastre de Cannes (216). — Pour se mesurer avec Annibal, il aurait fallu des généraux éprouvés : or si le peuple fit un excellent choix dans *Paul-Émile*, il fit un choix détestable dans *Térentius Varron*, fils d'un boucher, dont l'élection n'avait qu'un but, celui de déplaire à la noblesse. Varron, dont la présomption égalait l'incapacité, brûlait de voir de près le héros carthaginois, et un jour que c'était son tour de commandement, il fit dès le matin déployer le manteau de pourpre, signal du combat.

La grande plaine de *Cannes*, en Apulie, où on allait combattre, ne semblait pas se prêter aux ruses de guerre qui avaient si bien réussi à Annibal dans les batailles précédentes. Cependant ici encore il joua les Romains. C'était lui qui avait choisi le champ de bataille, favorable à son excellente cavalerie, presque double de la cavalerie ennemie; et sur ce champ de bataille il avait pris ses positions de telle sorte que le soleil, le vent et la poussière, donnant dans les yeux des Romains, devaient combattre pour lui. Mais sa ruse capitale fut dans la disposition de ses lignes. Il rangea son armée en *croissant*, de manière cependant que le centre, composé de Gaulois, faisait une saillie assez forte sur le front de bataille.

Varron se jeta avec furie sur ce centre. Annibal fit reculer lentement les Gaulois, et les Romains, emportés par leur ardeur, suivirent le mouvement de recul, sans se douter du piège qu'on leur tendait. On leur donna tout le temps de s'engager plus profondément, puis tout d'un coup les deux ailes de l'armée carthaginoise se rejoignirent, et les Romains se trouvèrent pris dans un vrai cercle de fer. On n'eut plus qu'à tuer. Soixante-dix mille Romains ou alliés périrent : parmi les morts se trouvaient Paul-Émile, qui avait refusé de fuir ; quatre-vingts sénateurs, et une foule si considérable de chevaliers, qu'Annibal put envoyer à Carthage plus de trois boisseaux d'anneaux d'or pris sur eux. Annibal avait

perdu cinq mille cinq cents hommes, et sur ce nombre, quatre mille encore étaient Gaulois (2 août 216).

Seconde période de la deuxième guerre punique (216-202)

La fortune d'Annibal reste stationnaire après la bataille de Cannes (216); elle chancelle avec la bataille du Métaure (207); elle s'effondre avec la bataille de Zama (202).

De la bataille de Cannes à la bataille du Métaure (216-207). — La bataille de Cannes, qui semblait devoir assurer la fortune d'Annibal, marqua au contraire le terme de ses succès. Rome était vaincue, mais non point écrasée. Après quelque temps donné à la terreur et aux larmes, son énergie des grands jours se réveilla. Fabius, nommé une seconde fois dictateur, prépara vigoureusement la défense : de nouvelles légions furent levées, on arma jusqu'aux esclaves, mais on refusa de racheter dix mille légionnaires restés au pouvoir d'Annibal.

C'était un grand acte de discipline. Un grand exemple de conciliation et de patriotisme était donné en même temps : quand le consul populaire, l'auteur de tout le mal, Térentius Varron, accompagné de quelques fugitifs, approcha de Rome, le sénat tout entier se porta à sa rencontre, et, par la bouche du dictateur, le remercia de n'avoir point désespéré de la République.

En dépit de ses victoires, Annibal était dans une position critique. Carthage ne lui envoyait que des secours tardifs et de peu d'importance; de fait il se voyait réduit à ses propres forces, et chaque nouveau succès, en ajoutant à sa gloire, par contre-coup contribuait à l'affaiblir. Il ne pouvait se soutenir qu'en créant à Rome de nouveaux ennemis. Ses intrigues décidèrent Philippe V de Macédoine à prendre les armes; Capoue, l'opulente et orgueilleuse métropole de Campanie, à lui ouvrir ses portes; Syracuse, la plus importante ville de Sicile, à se déclarer en sa faveur. En même temps une grande

armée en Espagne, commandée par Asdrubal, son frère, se disposait à franchir les Pyrénées pour venir le rejoindre en Italie.

Rome fit face à tout. Asdrubal fut contenu en Espagne et rejeté en deçà de l'Èbre; Philippe, vaincu, fut réduit à brûler lui-même ses vaisseaux sur les côtes de l'Illyrie. Syracuse, bloquée par Marcellus, surnommé pour sa bravoure *l'épée de Rome*, défendue par le grand géomètre *Archimède*, dont le génie inventait chaque jour quelque nouvelle redoutable machine, fut prise après deux ans de siège (212). Capoue fut emportée d'assaut malgré ses fortes murailles, malgré les efforts désespérés tentés par Annibal pour la sauver (211).

Ainsi Annibal retombait dans son isolement. Il n'en continua pas moins la lutte avec une indomptable activité, étonnant les Romains par l'aise avec laquelle il se mouvait au milieu des corps d'armée lancés à sa poursuite; tuant dans une embuscade le glorieux Marcellus; excitant les défections des alliés las de cette longue guerre; quelquefois vaincu, plus souvent vainqueur; non moins redoutable après ses défaites qu'après ses victoires.

Bataille du Métaure (207). — Rome se trouva tout à coup dans un immense péril. Asdrubal, qui luttait en Espagne contre les Scipions, réussit à leur échapper, traversa les Pyrénées, franchit les Alpes et descendit dans les plaines du Pô avec soixante mille hommes. Quand on sut à Rome qu'Asdrubal était dans la Cisalpine et se disposait à donner la main à son frère, alors en Apulie, on fut épouvanté : la jonction des deux frères paraissait à tous la fin de la guerre. Aussi le sénat se décida-t-il aux derniers efforts. Il parvint à réunir cent mille légionnaires, et les deux consuls Livius et Néron furent chargés l'un de fermer l'Ombrie à Asdrubal, l'autre de contenir Annibal en Apulie.

Les messagers qu'envoyait Asdrubal vers son frère tombèrent malheureusement entre les mains de Néron. Le consul forma aussitôt un dessein d'une extrême hardiesse et qui ne pouvait réussir qu'avec des troupes

rompues aux fatigues comme l'étaient les légions romaines. Laissant le gros de son armée dans son camp, où tout se passe comme à l'ordinaire pour ne point donner l'éveil à Annibal, il prend avec lui sept mille hommes d'élite, fait en six jours près de cent lieues et rejoint son collègue Livius sur les bords du *Métaure*. Le lendemain les deux consuls, unissant leurs forces, tombent sur Asdrubal déconcerté par cette attaque inattendue, le tuent et écrasent son armée.



Scipion l'Africain.
(Buste du cabinet de France.)

La nuit même qui suivit la bataille, Néron reprenait le chemin de l'Apulie et rentrait dans son camp après *treize jours* d'absence. Annibal, qui pour agir attendait toujours des nouvelles de son frère, ne s'était douté de rien. Le consul lui apprit ce qui venait de se passer en faisant jeter dans son camp la tête sanglante de son frère. « Je reconnais là, dit Annibal avec amertume, la fortune de Carthage. » Et levant le camp il se retira dans le Brutium (Calabre), sorte de forteresse naturelle inexpugnable où il devait tenir encore cinq années (207).

Bataille de Zama (202). — En 205, *Publius Scipion*, qui, investi avant l'âge légal du commandement d'une armée, avait enlevé l'Espagne aux Carthaginois, fut nommé consul avec mission de combattre Annibal. Le jeune général, pour arracher le Carthaginois à l'Italie, résolut de tenter lui-même une descente en Afrique. Quatre cents vaisseaux de transport chargés de vivres et portant trente mille soldats, cinquante galères, partirent du port de Lilybée en Sicile, et arrivèrent, sans avoir aperçu une voile ennemie, au Beau-Promontoire, à quelques lieues de Carthage. L'année 204 se passa dans

une prudente réserve. L'année 203 fut signalée par une brillante victoire remportée sur le Carthaginois *Asdrubal* et son allié *Syphax*, roi de Numidie (Algérie actuelle), dont les deux camps furent brûlés avec les armées qu'ils contenaient. Carthage se trouvait découverte : elle ne vit de salut que dans le rappel d'Annibal.

Annibal obéit en frémissant. Il quitta avec des larmes de rage cette terre qu'il avait un moment espéré conquérir. Avant de s'embarquer il fit à l'Italie d'insultants et sanglants adieux. Après avoir gravé dans le temple de Junon au promontoire de Lacinium ses victoires, il égorgea dans ce même temple un grand nombre de mercenaires italiens qui refusaient de le suivre en Afrique. Puis il partit lançant des imprécations contre les dieux, contre les hommes et contre lui-même.

Arrivé en Afrique, avant de risquer la dernière armée de Carthage, Annibal crut devoir tenter la voie des négociations, et il fit demander une entrevue à Scipion. L'entrevue eut lieu sous les yeux des deux armées. Quand ces deux illustres hommes de guerre, qui remplissaient le monde civilisé du bruit de leur nom, s'aperçurent, ils restèrent, dit-on, quelques instants en silence, comme saisis d'une mutuelle admiration. Scipion n'accéda point du reste aux désirs d'Annibal. Une bataille décisive se livra dans les plaines de *Zama*, le 19 octobre 202. Annibal y déploya un talent auquel son rival se plut à rendre justice; mais il n'avait plus la supériorité à laquelle il devait la plupart de ses succès : sa cavalerie ne valait pas celle de Scipion. Vaincu, il s'enfuit du champ de bataille, où il laissait vingt mille des siens, et, courant à Carthage, il déclara au sénat qu'il n'y avait plus rien à faire qu'à implorer la paix.

La paix (201) fut ce qu'on devait l'attendre des Romains après une telle victoire venant à la suite de tant d'années de luttes et de terreurs. Carthage fut réduite à ses possessions d'Afrique, paya une grosse indemnité de guerre, remit tous ses vaisseaux, sauf dix, et s'engagea à ne plus faire la guerre sans l'autorisation de Rome. Elle devenait *sujette* de fait et semblait ne plus

tenir le droit de vivre que du bon vouloir de son vainqueur.

RÉSUMÉ

La deuxième guerre punique s'ouvre par la prise de Sagonte (219). Annibal quitte l'Espagne, franchit les Pyrénées, puis les Alpes, bat le consul Scipion sur le Tessin et sur la Trébie (218); écrase le consul Flaminius sur les bords du lac de Trasimène (217); se voit arrêter un moment par Fabius Cunctator, dictateur, puis inflige à Varron l'épouvantable désastre de *Cannes* (216).

Malheureusement Carthage ne seconde pas efficacement Annibal, que ses propres victoires épuisent. Il suscite de nouveaux ennemis à Rome, Philippe V de Macédoine, Capoue, Syracuse. Mais Philippe V est vaincu et se retire; Syracuse est prise par Marcellus, malgré Archimède (212). Capoue est emportée d'assaut (211), et Annibal retombe dans son isolement.

Asdrubal, son frère, parvient à s'échapper d'Espagne avec une armée et à pénétrer en Italie. Les consuls Néron et Livius le préviennent et le tuent sur le Métaure (207). En apprenant cette nouvelle, Annibal, alors en Apulie, se jette dans le Brutium, où il tient cinq ans encore. Pour l'en tirer, le jeune Scipion passe en Afrique. Annibal, rappelé, livre la bataille de *Zama* (octobre 202), où il est complètement vaincu. Carthage implore la paix.

CHAPITRE V

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE (149-146)

SOMMAIRE

Prétexte de la guerre. — Premières hostilités. — Mauvaise foi des Romains (149-147). — Scipion Émilien ou le second Africain (147-146). — Prise et destruction de Carthage.

Rome laissa vivre Carthage encore cinquante ans. Son intérêt bien entendu aurait demandé qu'elle la laissât vivre bien davantage : parce qu'il était à prévoir que, Carthage une fois détruite, Rome, n'ayant plus en face d'elle un ennemi sérieux, ne tarderait point à perdre ses mœurs, sa discipline, son courage, tout ce qui faisait

sa force. Mais le sénat se laissa entraîner par *Caton le Censeur*, qui terminait invariablement ses harangues, que le sujet le comportât ou non, par ces mots fameux : « Et je crois qu'il faut détruire Carthage. » Il finit par le croire avec lui.

Prétexte de la guerre. — Le prétexte de la reprise des hostilités fut une prétendue infraction au traité de 201. Ce traité stipulait que Carthage ne pourrait faire la guerre sans l'autorisation de Rome. Or, son voisin, le vieux roi *Massinissa*, qui avait remplacé sur le trône de Numidie Syphax, l'allié malheureux d'Annibal, la fatiguait par des incursions incessantes. Le sénat romain ne tenant nul compte de ses plaintes, Carthage, poussée à bout, résolut de se défendre, et envoya cinquante mille hommes contre Massinissa. Cette armée fut vaincue; aussitôt les Romains, mettant en avant la violation du traité, accoururent pour avoir leur part de la curée. Carthage fit inutilement plusieurs démarches pour maintenir la paix. Rome voulait la guerre, et la guerre resta déclarée (149).

Les premières hostilités (149-147). — Deux consuls partirent avec une nombreuse flotte et quatre-vingt mille légionnaires. Pendant qu'ils étaient en route vers l'Afrique, des députés arrivèrent encore annonçant que Carthage se remettait à la discrétion du peuple romain. Les consuls feignirent de se laisser fléchir : ils se firent remettre toutes les armes que possédait Carthage; puis, avec une inqualifiable mauvaise foi, ils signifièrent aux Carthaginois que, s'ils voulaient avoir la vie sauve, il leur fallait abandonner leur ville et aller s'établir dans l'intérieur des terres.

C'était trop. L'indignation et le désespoir donnèrent des forces à ce peuple de marchands qui n'avait pas voulu combattre et qui sut au moins bien mourir. Ils étaient encore sept cent mille. Aussitôt la réponse des consuls connue, on ferme les portes de la ville; on égorge les partisans des Romains; les temples sont transformés en ateliers; nuit et jour on fabrique des armes; les femmes donnent leurs cheveux pour faire des cordages;

on démolit les maisons pour construire avec le bois des charpentes une nouvelle flotte; on arme les esclaves. Les consuls s'approchent de la ville : ils sont honteusement battus dans trois attaques; leurs machines sont incendiées ainsi qu'une partie de leur flotte; leurs successeurs de 148 ne sont pas plus heureux, et le peuple, inquiet de la tournure que prennent les affaires d'Afrique, donne la direction de la guerre à *Scipion Émilien*, petit-fils par adoption du grand Africain.

Scipion Émilien ou le second Africain (147-146). — Scipion isola Carthage en creusant du côté de la terre un fossé profond auquel il ajouta un mur haut de douze pieds, et en jetant à l'entrée de son port une large digue. Menacés d'être affamés, les Carthaginois creusèrent dans le roc une sortie vers la mer, et peu s'en fallut que leur flotte improvisée ne surprît la flotte romaine. Scipion les refoula, bien qu'avec peine, dans leur port, et le blocus devint plus rigoureux que jamais.

La famine fit d'affreux ravages dans la ville; mais la constance de la ville n'en fut point ébranlée. La destruction même d'une armée, commandée par Asdrubal, qui était son dernier espoir, ne lassa point son courage. Et quand Scipion fut enfin, au prix de mille efforts, parvenu à entrer dans les murs, il lui fallut enlever les unes après les autres les maisons, transformées en autant de citadelles. La lutte dans la ville dura six jours. Asdrubal, qui s'était conduit en héros, se déshonora à la dernière heure en demandant grâce de la vie à son vainqueur. Plus vaillante, sa femme égorgea ses deux enfants et se précipita au milieu des flammes qu'avaient allumées les assiégés eux-mêmes.

Carthage fut détruite de fond en comble. On dit qu'à la vue de cette ruine lamentable, Scipion se sentit ému, et que, songeant à l'avenir de Rome, il répéta avec tristesse ce vers d'Homère : « Un jour aussi verra tomber Troie, la cité sainte, et Priam et son peuple invincible. » (146.)

RÉSUMÉ

Cédant aux excitations peu sensées de Caton le Censeur, le sénat prétexte une violation prétendue de la paix de 201 pour déclarer la guerre à Carthage (149). Les consuls recourent à un lâche mensonge pour se faire remettre par les Carthaginois toutes leurs armes. Le désespoir saisit les malheureux et leur donne des forces inattendues. Pendant deux ans les Romains éprouvent revers sur revers. Rome envoie enfin Scipion Émilien, et Carthage, après une héroïque résistance, est emportée d'assaut. Elle est détruite de fond en comble (146).

CHAPITRE VI

LA CONQUÊTE DE L'ORIENT

SOMMAIRE

I. Macédoine. — Philippe V (222-179) et Flamininus (198). Bataille de Cynoscéphales (197). — Guerre d'Antiochus contre Rome. — Maladresse de Philippe. — Sa mort (179). — Persée (179-168). Paul-Émile. Bataille de Pydna (168). — Soumission de la Macédoine.

II. Grèce. — Flamininus en Grèce et Philopœmen. — La Grèce enchaînée, puis réduite en province romaine (146).

III. Asie. — Rome domine dans toute l'Asie Mineure.

Dans les soixante-dix années qui suivirent la deuxième guerre punique, Rome mit les mains sur la *Macédoine*, sur la *Grèce*, et sur une bonne partie de l'*Asie Mineure* : ce fut la *conquête de l'Orient* (200-129).

I. — Macédoine. — Philippe V. — Persée.

Philippe V (222-179) et Flamininus (198). — Le sénat romain n'oubliait jamais une injure. Philippe V s'était fait l'allié d'Annibal pendant la deuxième guerre punique : aussitôt après la victoire de Zama, Rome lui demanda raison de cette alliance.

Le peuple éleva au consulat *Flamininus*, jeune homme fin, souple, plein d'astuce, plus Grec que Romain, capable

de vaincre Philippe par les armes, et de jouer par son adresse les Grecs, dont au reste il parlait admirablement la langue.

Bataille de Cynoscéphales (juin 197). — Flamininus, avec vingt-six mille hommes, traversa l'Adriatique, remporta une première victoire sur les bords de l'Aoüs, et pénétra jusqu'en Thessalie. Philippe, qui depuis vingt ans usait ses forces dans de vaines entreprises, ne lui opposait que vingt-cinq mille hommes; et encore avait-il dû enrôler jusqu'à des enfants de seize ans. Outre ce premier désavantage, Philippe eut celui de combattre dans la plaine mamelonnée de *Cynoscéphales* (Thessalie), c'est-à-dire sur un terrain fort accidenté qui ne valait rien pour sa phalange. La phalange, jusqu'alors réputée invincible, fut rompue et eut huit mille morts. Épuisé par cette seule défaite, Philippe dut accepter des conditions désastreuses : il livrait sa flotte et les débris de son armée, payait une indemnité de cinq cents talents, remettait des otages parmi lesquels se trouvait Démétrius, son fils; enfin s'engageait à ne plus faire aucune guerre sans le consentement de Rome.

Guerre d'Antiochus contre Rome. Maladresse de Philippe. — En ce moment paraissait à l'horizon un point noir pour Rome. Excité par son hôte Annibal, exilé de Carthage, *Antiochus III*, dit le Grand, roi de Syrie, prit à son tour les armes. Philippe avait là une excellente occasion de se relever. Au lieu d'unir le reste de ses forces à celles d'Antiochus, séduit par les promesses hypocrites du sénat, il se tourna contre son allié naturel. Antiochus fut écrasé à *Magnésie*, en Asie Mineure, par le consul *Lucius Scipion*, le frère de l'Africain, qui gagna là le surnom d'*Asiatique* (190). Rome fit à Antiochus le même traitement qu'à Philippe après Cynoscéphales, et s'empressa d'oublier les promesses faites au roi de Macédoine.

Mort de Philippe V (179). — Philippe jura en secret de se venger. Il n'en eut pas le temps. Depuis son retour de Rome où il avait passé plusieurs années en qualité d'otage, son fils, le jeune Démétrius, avait pris la

direction du parti de la paix en Macédoine, et ne cachait point ses sympathies pour les Romains. Ses ennemis, et à leur tête Persée, son frère, le représentèrent à Philippe comme un traître; le malheureux père, trop facilement crédule, le fit mourir. Il reconnut bientôt son innocence et en mourut de chagrin (179).

Persée (179-168). Bataille de Pydna (168). — Persée, sur qui semble devoir retomber le sang de son frère Démétrius, n'était cependant pas un prince vulgaire. Du vivant même de Philippe il avait rêvé une revanche. Bien qu'ayant échoué dans son projet de réunir tous les peuples de l'Orient dans une vaste coalition contre Rome, resté à peu près seul pour soutenir le poids des armes romaines, il ne perdit point courage, et les premières années de la guerre parurent justifier son audace. Les Romains subirent trois défaites retentissantes, avant de pouvoir arriver jusqu'en Macédoine.

La gloire d'écraser Persée était réservée à *Paul-Émile*, Romain des vieux temps, et qui, malgré ses soixante ans, avait encore toute l'activité d'un jeune homme. Par d'habiles manœuvres il réussit à faire sortir Persée des positions inexpugnables qu'il occupait et à le faire descendre dans la plaine de *Pydna*. Néanmoins ce fut avec une véritable terreur qu'il vit s'avancer cette phalange redoutable dont les gros bataillons serrés broyaient tout sur leur passage. Mais la phalange se laissa emporter par son ardeur et son succès même loin du champ de bataille que lui avait choisi Persée. Arrivée sur un terrain inégal, elle se rompit, et tout entière, soit vingt mille hommes, resta sur le champ de bataille (22 juin 168).

Persée essaya quelque temps de se débattre contre sa fortune. Mais des traîtres lui ayant ravi d'abord ses trésors, puis ses enfants, il se résigna et vint se remettre entre les mains de son vainqueur, qui l'engagea à espérer dans la clémence romaine. Cette clémence fut de le faire marcher derrière le char de Paul-Émile au jour du triomphe, puis de l'envoyer pourrir dans un cachot où le malheureux prince se laissa, dit-on, mourir de faim.

Privée de son roi, la Macédoine, divisée et impuis-

sante, reçut pour l'instant une liberté dérisoire; vingt ans plus tard elle était réduite en *province romaine* (146).

II. — Grèce.

Flamininus en Grèce et Philopœmen. — Cette même année 146, la Grèce devint aussi province romaine.



Flamininus.
(*Iconographie romaine* de Visconti.)

Après *Cynoscéphales*, le vainqueur de Philippe, Flamininus, avait proclamé solennellement à Corinthe l'indépendance de tous les Hellènes, autrefois soumis à la Macédoine. C'était pure hypocrisie. Si Rome ne mettait pas immédiatement la main sur la Grèce, c'est que la Grèce n'était point tout à fait mûre pour la conquête. Avant de la vaincre, il fallait l'affaiblir, et c'est à ce but que travailla activement Flamininus. Il ne négligea rien, non seulement pour entretenir, mais encore pour accroître ce déplorable esprit de division qui a fait l'impuissance et le malheur des Grecs, ce peuple capable d'ailleurs de si grandes choses.

Un homme contrecarrait ses efforts, le grand *Philopœmen*, l'âme de la ligue achéenne, formée au siècle précédent pour arrêter les empiétements de la Macédoine, dirigée maintenant contre l'ambition des Romains. Flamininus, par ses intrigues, lui jeta sur les bras de tels embarras, que l'illustre homme de guerre avala du poison (183). Coïncidence étrange, au même moment Annibal s'empoisonnait en Bithynie pour échapper aux émissaires de Rome, et Scipion l'Africain, son vainqueur, mourait exilé en maudissant son ingrate patrie.

La Grèce réduite en province romaine (146). — Avec Philopœmen disparaissait le dernier défenseur des libertés grecques. Cependant Rome patienta encore jusqu'après la bataille de *Pydna*, qui achevait l'écrasement de la Macédoine. Après Pydna les ménagements

devenaient inutiles : la Grèce fut livrée d'abord à la tyrannie de misérables créatures de Rome, puis définitivement réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe (146).

III. — Asie.

La péninsule hellénique appartenait maintenant à Rome, et le reste de l'Orient subissait son influence en attendant qu'il devînt sa proie. Les Ptolémées d'Égypte étaient sous sa tutelle et ne faisaient rien que par ses ordres. En Bithynie, Prusias, qui avait eu la lâcheté d'abandonner son hôte Annibal (183), accourait à Rome après la défaite de Persée en 168, et, pour faire oublier sa tiédeur, se présentait au sénat la tête rasée, avec le bonnet d'affranchi, et faisait rougir ses propres enfants par ses bassesses. Les Séleucides, en Syrie, ne pouvaient rien entreprendre sans se trouver en présence d'un député de Rome qui leur signifiait ses volontés comme à des sujets. Dans l'Asie Mineure, le royaume de Pergame était plus à Rome qu'à ses rois. Il allait du reste bientôt, en 129, par la mort d'*Attale*, qui fit le sénat son héritier, devenir une province romaine sous le nom de *province d'Asie*. Alors se trouva complètement vraie la parole insolente qui avait retenti cinquante ans auparavant en plein sénat, en face du lâche Eumène, roi de Pergame : *L'empire de Rome s'étend maintenant jusqu'au Taurus.*

RÉSUMÉ

Philippe V de Macédoine avait été l'allié d'Annibal. Aussitôt après Zama, Rome cherche à se venger. En 198, le consul Flamininus bat Philippe sur les rives de l'Aoüs et l'isole de la Grèce. Il lui inflige alors la sanglante défaite de *Cynoscéphales* (197), qui oblige le roi de Macédoine à accepter une paix désastreuse. Flamininus, ne trouvant pas la Grèce mûre encore pour la conquête, la proclame *libre*, c'est-à-dire la met sous le protectorat de Rome contre la Macédoine.

Philippe commet la grosse faute d'aider Rome à écraser le roi de Syrie Antiochus le Grand, qui, vaincu à *Magnésie*, est dépouillé de ses plus riches provinces (190). Philippe, recon-

naissant trop tard sa faute, prépare une revanche contre Rome. Mais il meurt de regret d'avoir fait mourir son fils Démétrius (179).

Persée, fils de Philippe, reprend la guerre contre Rome. Il bat plusieurs fois les consuls, mais il finit par être accablé à *Pydna* (168) par Paul-Émile. Obligé de se rendre, il est jeté dans un cachot, où il meurt. La Macédoine est proclamée libre, puis est réduite en province romaine en 146.

Ce fut le même sort, la même année, de la Grèce. Tout en proclamant la liberté de la Grèce, Flamininus n'avait rien négligé de ce qui pouvait l'affaiblir. Il avait en particulier travaillé à détruire la *ligue achéenne*. La mort de Philopœmen, *le dernier des Grecs*, due à ses intrigues, en 183, commença la ruine de la ligue, achevée après la bataille de Pydna par l'exil de mille notables achéens (168). Livrée à un tyran d'abord, la Grèce devint province romaine en 146.

L'Égypte, la Syrie, la Bithynie n'osent rien faire sans la permission de Rome. En 129, le royaume de Pergame devient *province d'Asie* et Rome arrive jusqu'au Taurus. On peut considérer la conquête de l'Orient comme faite.

CHAPITRE VII

LA CONQUÊTE DE L'OCCIDENT

SOMMAIRE

I. Haute Italie. — Soumission des Gaulois (201-192).
II. Espagne. — Première guerre (195-178). Caton; Sempronius Gracchus. — Deuxième guerre (153-133). Viriathe; ses succès; perfidie des Romains. — Mémorable résistance de Numance (141-133).

La conquête de l'Orient n'empêchait point le sénat de s'occuper de l'Occident. A vrai dire, depuis la deuxième guerre punique, les hostilités n'avaient point cessé tant dans la *haute Italie* qu'en *Espagne*.

I. — Haute Italie.

Dans la haute Italie, Rome avait à combattre les Gaulois.

Depuis l'an 222, Rome avait pris pied dans la vallée

du Pô, et par ses deux colonies militaires de *Plaisance* et de *Crémone*, elle menaçait la liberté des Gaulois. Les Gaulois savaient que Rome ne serait point satisfaite tant qu'elle n'irait point jusqu'aux Alpes. Aussi accueillirent-ils avec joie Annibal. Ils s'enrôlèrent en foule sous ses ordres, et les grandes victoires de la Trébie, de Trasimène et de Cannes furent payées du sang de ce peuple généreux, aussi téméraire que vaillant.

Quand Annibal se fut enfoncé vers le sud de l'Italie, les Gaulois de la Cisalpine continuèrent la lutte, mais avec mollesse. La guerre reprit avec plus de vigueur après Zama (201). Conduits par le Carthaginois *Amilcar*, quarante mille Gaulois se jetèrent sur Plaisance et Crémone. Ils furent exterminés par le préteur *Furius* (200). Cette défaite, au lieu d'abattre le sentiment national, ne fit que le surexciter. Tous les Gaulois de la Cisalpine se soulevèrent. Rome fut si effrayée, qu'elle décréta la levée en masse (193). Des défaites multipliées forcèrent les Barbares à cesser la lutte; mais, quand ils posèrent les armes, ils avaient, en dix ans, tenu tête à quinze consuls, tué deux préteurs et détruit un nombre incalculable de légionnaires. Les Insubres (Gaulois du Milanais) firent leur soumission : plus fiers, les Boïes (Gaulois de Bologne), plutôt que de fléchir sous le joug, se retirèrent en masse et allèrent chercher sur les bords du Danube une nouvelle patrie où ils pussent vivre libres (192). Ils auraient, paraît-il, donné leur nom à la Bavière et à la Bohême.

II. — Espagne.

En Espagne, les Romains trouvèrent une résistance non moins vive. Les Espagnols les avaient d'abord aidés à chasser les Carthaginois de leur péninsule; mais quand ils s'aperçurent que Rome n'était venue que pour substituer sa domination à celle de Carthage, ce fut une levée générale de boucliers. La lutte commença en 197 et devait durer plus de soixante ans (197-133).

Cette guerre ne ressemblait à aucune de celles que

les Romains avaient eu à soutenir jusque-là. On l'a appelée la guerre de *guérillas* ou de partisans : rarement des combats en règle, mais une suite de surprises et d'escarmouches, auxquelles le sol montagneux de l'Espagne se prêtait merveilleusement. Sobre, rusé, agile, l'Espagnol se riait dans ses montagnes escarpées du lourd légionnaire pesamment armé. Caché derrière une pierre, un arbre, il attendait patiemment l'ennemi, lançait son coup, puis disparaissait, rapide comme le chamois, dans le silence de ses vastes solitudes.

Cependant les Espagnols osaient quelquefois regarder en face les Romains : ils se rangeaient alors en *coin*, ordre de bataille irrésistible, et armés de lourdes épées à deux tranchants, que les légions ne tardèrent point à adopter, ils faisaient d'affreuses blessures demeurées légendaires. Pour eux, une défaite était sans conséquence : ils laissaient entre les mains du vainqueur peu de morts, surtout peu de prisonniers, car l'Espagnol préférait la mort à la captivité, et les femmes elles-mêmes, après avoir combattu au milieu de leurs maris, plutôt que de se laisser prendre, égorgeaient leurs enfants et se tuaient ensuite.

Première guerre (195-178). **Caton. Sempronius Gracchus.** — Un tel peuple n'était point à mépriser : le sénat jugea la guerre assez importante pour envoyer une armée consulaire sous le commandement de *Caton le Censeur*. Caton fit la guerre avec la rudesse qui était dans sa nature, ravageant les campagnes, dévastant tout par le fer et l'incendie. La terreur qu'inspirèrent ses dévastations, et une victoire où la ruse eut autant de part que le courage, lui permirent de reconquérir le pays compris entre l'Èbre et les Pyrénées. Ce fut tout. Un de ses successeurs, *Sempronius Gracchus*, par son équité, sa bonne foi, sa douceur, autant que par les armes, eut plus de succès, et l'Espagne parut soumise (178).

Deuxième guerre (153-133). — Au fond elle ne l'était pas, car les peuples vigoureux se résignent difficilement à la perte de leur liberté. D'ailleurs, les pré-

teurs que Rome envoyait en Espagne étaient loin de ressembler au vertueux Sempronius. Une sourde mais vive colère agitait ces fiers montagnards pressurés sans pitié par des gens qui avaient hâte de faire en un an leur fortune. En 153 le feu éclata. Battus en plusieurs rencontres, les Romains firent appel à leur arme familière, la perfidie. Pendant que Lucullus tuait vingt mille Celtibériens, après leur avoir promis vie sauve, Galba massacrait trente mille Lusitaniens (aujourd'hui Portugal), qu'il avait odieusement trompés.

Viriathe. — Le parjure avait souvent, trop souvent réussi à Rome : cette fois, il ne lui porta pas bonheur. Un obscur Lusitanien, réservé à une éclatante célébrité, *Viriathe*, ancien pâtre, avait échappé au massacre. Il jura de venger ses infortunés compatriotes, et il tint parole. Jamais homme n'humilia aussi profondément l'orgueil romain. Tous les généraux envoyés contre lui pendant cinq ans furent honteusement battus. L'un d'eux, le proconsul *Fabius*, enfermé avec son armée dans un défilé, signa, pour se sauver, une capitulation infamante. Pour se délivrer du vaillant Viriathe, Rome soudoya deux traîtres qui l'assassinèrent (140).

Mémorable résistance de Numance (141-133). — Une ville poussa jusqu'au bout la résistance. C'était *Numance*, petite ville celtibérienne bâtie dans les montagnes, sur les bords du Douro. Tous les généraux qui se hasardèrent à lutter contre elle renouvelèrent les hontes de Fabius. Pour abattre cette ville, qui comptait au plus huit mille défenseurs, il ne fallut pas moins que le vainqueur et le destructeur de Carthage, Scipion Émilien, qui vint à la tête de *soixante mille Romains*. Et encore Scipion n'osa-t-il jamais hasarder une bataille avec ces héros. Il se contenta de les isoler du reste de l'Espagne par une forte muraille, et attendit que la faim fît son œuvre : les assiégés furent réduits à s'entr'égorger. Quand Scipion entra dans Numance, elle était vide de ses défenseurs : *cinquante* hommes seulement ornèrent son triomphe. Le siège avait duré dix ans (133).

L'Espagne, épuisée, se soumit enfin, sauf les peu-

plades du nord, *Astures*, *Cantabres*, *Vascons*, qui ne furent domptés que sous Auguste.

RÉSUMÉ

La conquête de l'Occident marche de pair avec celle d'Orient. Pendant qu'en Orient Rome soumet la Macédoine, la Grèce et l'Asie Mineure, en Occident, elle conquiert la haute Italie et l'Espagne.

La haute Italie, occupée par les Gaulois, a été entamée en 222 par la fondation des deux colonies militaires de Plaisance et de Crémone. Les Gaulois profitent du passage d'Annibal pour essayer de reconquérir leur indépendance à demi ruinée. Ils n'y réussissent pas malgré les victoires retentissantes de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. Après le désastre de Zama, quarante mille Gaulois, guidés par Amilcar, se jettent sur Plaisance et Crémone. Ils sont exterminés par le préteur Furius (200). Cette défaite est suivie d'un soulèvement général. Pendant huit ans les Gaulois font éprouver de cruels revers aux Romains; cependant ils finissent par être vaincus. Les Boïes, plutôt que de se soumettre, vont chercher sur le Danube une nouvelle patrie (192). — La conquête est assurée par la fondation de colonies militaires à Pise, à Lucques et à Modène.

En Espagne, la résistance, favorisée par les accidents du sol, se prolongera pendant plus de soixante ans (195-133). Caton le Censeur, après une guerre sauvage, soumet le pays compris entre l'Èbre et les Pyrénées (195). Sempronius, plus humain, est aussi plus heureux : l'Espagne en 178 paraît soumise. Exploitée par les gouverneurs romains, l'Espagne se soulève de nouveau en 153. Sur le point d'être écrasée par Lucullus et Galba, qui font une guerre aussi déloyale que cruelle, la cause espagnole est relevée par le pâtre Viriathe. L'illustre Lusitanien impose au proconsul Fabius un traité honteux. Cépion, frère et successeur de Fabius, le venge en faisant lâchement assassiner Viriathe (140). L'héroïque Numance résiste dix ans. Scipion Émilien n'en a raison que par la famine (133). Les Astures, les Vascons et les Cantabres ne seront domptés que sous Auguste.

CHAPITRE VIII

L'ADMINISTRATION DES PROVINCES SOUS LA RÉPUBLIQUE

SOMMAIRE

Les provinces en 130 avant J.-C. — Situations diverses faites aux villes d'une même province. — Gouverneurs de provinces. — Impôts. — Perception des impôts. — Exactions des publicains et des gouverneurs. — Leur impunité.

Les provinces en 130 avant J.-C. — En 130, la conquête du monde dans son ensemble était achevée. L'empire romain s'étendait de l'Océan Atlantique au Pont-Euxin, et des Alpes à l'Atlas. Cet immense territoire se divisait en deux parties : l'*Italie proprement dite* et les *provinces*. Il y avait alors neuf provinces.

On appelait *province* « un territoire situé en dehors de l'Italie, gouverné par un magistrat romain et soumis à l'impôt foncier ». L'impôt foncier était la marque essentielle de l'infériorité de la province vis-à-vis de l'Italie.

Situations diverses faites aux villes comprises dans la province. — Il s'en fallait que les villes comprises dans une même province eussent le même sort. Ici encore le sénat appliquait son principe favori : *Divide et impera :* Qui veut régner doit diviser. Parmi les cités, les unes se gouvernaient complètement elles-mêmes, n'avaient même pas à payer l'impôt; on leur demandait seulement d'avoir les *mêmes amis* et les *mêmes ennemis* que Rome. Dans un certain nombre, les habitants avaient soit en totalité, soit en partie, les privilèges de *citoyens romains*. D'autres enfin, et c'était le plus grand nombre, sentaient peser sur elles tous les droits de la conquête et se voyaient, pour toutes leurs affaires, soumises au contrôle du gouverneur romain. Elles gardaient toujours néanmoins une apparence de vie municipale, ayant leurs lois, leurs institutions, leurs magistrats. Ces inégalités finirent à la longue par dispa-

raître, et il n'y eut plus pour toutes les cités qu'un même régime, celui des cités complètement sujettes.

Gouverneurs de provinces. — A la tête de chaque province était, suivant son importance, un *proconsul* ou un *préteur :* un proconsul si la province venait d'être conquise ou se trouvait près de la frontière; un préteur si elle était pacifiée et façonnée au joug. Proconsuls et préteurs avaient des attributions identiques. Administrateurs, généraux, juges, ils étaient de vrais monarques. En *théorie*, leur administration était tenue de respecter les chartes octroyées par le sénat aux provinces; en *pratique*, elle était sans contrôle.

Impôts. — Les contributions fournies par les provinces étaient l'*impôt foncier,* évalué ordinairement au dixième des fruits, d'où son nom de *dîme;* les *douanes,* taxes perçues aux frontières sur les marchandises importées; les *réquisitions*, soit ordinaires, comme le blé fourni à la maison du gouverneur; soit extraordinaires, comme le logement et la nourriture des soldats.

Perception des impôts. — Chez nous, c'est l'État qui perçoit les impôts. Il n'en a pas toujours été ainsi. Avant 1789, nous avions le système des *fermiers généraux.* Dans les provinces romaines, les fermiers généraux étaient les *publicains,* riches chevaliers qui versaient dans les caisses de l'État une somme stipulée, puis se chargeaient de faire rentrer les impôts à leurs risques et périls. Il va de soi qu'ils n'y perdaient jamais. A leurs bénéfices comme fermiers s'ajoutaient ceux qu'ils faisaient comme *banquiers*. Souvent les villes, accablées de dettes, ne pouvaient payer l'impôt; alors les publicains leur avançaient de l'argent, mais en exigeant un intérêt fort élevé, qui aujourd'hui serait scandaleux.

Quant aux gouverneurs, dont les fonctions en principe étaient gratuites, ils savaient aussi à merveille, sous différents prétextes, faire sortir de leurs provinces des revenus fort convenables.

Exactions des publicains et des gouverneurs. — Aussi peut-on dire que les provinces étaient exploitées à qui mieux mieux. Ils s'entendaient tous, gouver-

neurs, publicains et sénat lui-même. Les gouverneurs fermaient les yeux sur les extorsions des publicains, parce qu'on avait soin de leur réserver une part du bénéfice. Le sénat, si parfois on se hasardait à porter des plaintes devant lui, étouffait l'affaire. En pratique, le droit qu'avaient les populations exploitées de citer les concussionnaires à Rome devenait un droit dérisoire. Il était bien rare qu'on allât à cette distance s'engager dans un long procès ruineux, qui le plus souvent n'aboutissait à rien. Et si, par hasard, quelque exploiteur éhonté venait à être condamné, quelle était sa peine? Il pouvait, comme Verrès, si énergiquement flétri par Cicéron dans un plaidoyer immortel, se tirer d'affaire par un exil volontaire, dans lequel il emportait, pour se consoler de l'absence de la patrie, la plupart des trésors amassés en pressurant les peuples.

RÉSUMÉ

On appelait *province* un territoire situé en dehors de l'Italie, gouverné par un magistrat romain et soumis à l'impôt foncier. En 130 avant J.-C. il y avait neuf provinces. Les villes renfermées dans la province avaient les situations les plus variées. Mais toutes, quoique gardant une apparence de vie municipale, étaient livrées à l'arbitraire du vainqueur.

Le gouverneur de la province était tantôt un proconsul, tantôt un préteur. Soumises en théorie aux chartes octroyées par le sénat aux provinces, son administration en pratique était sans contrôle. Les impôts, *impôt foncier*, *douanes*, *réquisitions*, étaient perçus par les *publicains*, espèce de fermiers généraux. Publicains et gouverneurs exploitaient à qui mieux mieux les malheureuses provinces.

LIVRE IV

QUATRIÈME ÉPOQUE DE LA RÉPUBLIQUE

LES GUERRES CIVILES
OU L'EFFONDREMENT DE LA RÉPUBLIQUE (133-30)

CHAPITRE I

SITUATION FAITE A LA RÉPUBLIQUE PAR LA CONQUÊTE DU MONDE

SOMMAIRE

Des principaux résultats de la conquête. — Richesse et corruption de la noblesse. — Misère et dégradation du peuple.

En l'année 139 avant J.-C. Rome semblait arrivée à l'apogée de sa gloire. La plupart des peuples qui formaient le monde civilisé lui obéissaient, et ceux qui demeuraient encore libres subissaient son influence ou tremblaient au seul bruit de ses armes. Les triomphateurs s'étaient succédé presque sans relâche depuis un siècle sur la route du Capitole, traînant derrière leur char de gloire leurs ennemis les plus fiers enchaînés et étalant aux yeux de la multitude éblouie les riches dépouilles des nations vaincues. Mais cette prospérité était mensongère. Déjà la République souffrait du mal terrible qui devait l'emporter après l'avoir fait passer par les convulsions d'une longue et douloureuse agonie. La conquête, tant désirée, lui fut fatale; car elle désorganisa complètement la société romaine.

1° **La noblesse.** — La noblesse gagna à la conquête d'immenses richesses. Les vainqueurs rapportaient de leurs guerres heureuses un butin incalculable qui ne

rentrait point tout entier dans les caisses de l'État. Le gouvernement des provinces était aussi une riche mine à exploiter. Les nobles profitaient de ces richesses amassées en pillant les vaincus et les provinces pour arrondir et gonfler démesurément l'héritage de leurs pères, et alors commença la formation de ces propriétés vastes comme des provinces, qui devaient perdre l'Italie. Avec la richesse, vint le goût du luxe et des plaisirs ; l'austérité des anciennes mœurs fut mise de côté comme une chose surannée. La civilisation grecque devint à la mode, et comme cette civilisation, sous des dehors brillants, cachait une affreuse corruption, l'aristocratie romaine se trouva elle-même bientôt livrée à l'athéisme et aux désordres les plus honteux.

2° **Le peuple.** — Le peuple, lui, y avait gagné la *misère* et la *servilité*. Le nombre des petits propriétaires qui composait la classe moyenne où se recrutaient les légions diminuait chaque jour. « Il n'y a pas dans Rome, dira bientôt le tribun Philippe, deux mille individus qui possèdent. » Les petits propriétaires ont été ruinés par la concurrence étrangère qui amène à Rome les blés de l'Afrique et de la Sicile presque pour rien ; ruinés aussi par l'usure. Ne possédant plus que leurs bras et réduits à la condition de *prolétaires*, ils ne peuvent offrir leurs services comme journaliers aux grands propriétaires : on leur préfère les esclaves, très nombreux et bien moins chers. Ils n'ont pas non plus la ressource du travail des villes. Là encore l'esclavage a tout pris. Les esclaves, au profit de quelques familles riches, ont accaparé tous les métiers : ils sont cuisiniers, maçons, scribes, tisserands, ciseleurs, brodeurs, peintres, doreurs, architectes, médecins, précepteurs même.

Que fera donc pour vivre le pauvre de condition libre ? Il ira grossir cette foule qui encombre les rues de Rome, dont tout le travail est de courir aux fêtes, aux triomphes, aux distributions gratuites faites par les édiles ou les candidats ; d'écouter les orateurs au Forum, d'assister aux jeux, d'assiéger la porte des grands et de leur faire cortège ; de vendre son vote, son témoignage, au besoin

son bras pour le crime. Là, au moins, on ne risque pas de mourir de faim : car quand la détresse est trop grande, le sénat est bien obligé de jeter à cette foule menaçante un peu de blé en pâture.

Tels furent les tristes résultats de la conquête pour la société romaine. En haut une noblesse corrompue, qui osera tout contre la loi et l'intérêt public. En bas, une populace servile, qui laissera tout faire, pourvu qu'elle s'amuse et qu'elle mange. Des révolutions devaient nécessairement sortir de là, et elles en sortirent.

RÉSUMÉ

La conquête a eu pour résultat d'introduire à Rome d'immenses richesses dont la noblesse seule profite et dont elle se sert pour arrondir d'immenses domaines. Avec la richesse, sont entrés le luxe et une corruption affreuse. Pendant ce temps, les petits propriétaires, ruinés par la concurrence des blés étrangers apportés des provinces, aliènent en masse les terres sur lesquelles ils ne peuvent plus vivre, et ne pouvant ni offrir leurs bras aux grands propriétaires, ni entrer dans les carrières libérales, ni recourir aux métiers accaparés par les esclaves, ils vont à Rome grossir la foule des indigents nourris par le trésor. La classe des petits propriétaires disparue, il ne reste qu'une noblesse orgueilleuse et corrompue en face d'une plèbe désœuvrée, servile et turbulente. De cet état social sortiront forcément des révolutions.

CHAPITRE II

CATON. — LES GRACQUES, OU TENTATIVES DE RÉFORMES

SOMMAIRE

I. Caton (233-149). — Portrait de Caton. — Sa censure. — Ses défaillances.

II. Les Gracques. — Portrait des Gracques. — Tibérius Gracchus tribun (133). — Loi Sempronia — Colère de la noblesse. — Déposition du tribun Octavius. — Mort de Tibérius (133). — Caïus Gracchus tribun (123). — Ses lois. — Sa puissance. — Livius Drusus, ou lutte déloyale du sénat contre Caïus. — Chute et mort de Caïus (122). — Destruction de son œuvre.

Quelques hommes cependant essayèrent de sauver la République en conjurant le mal, qui n'était point encore sans remède. Des réformes furent tentées par *Caton* d'abord, puis par les *Gracques*.

I. — Caton (233-149).

Né à Tusculum, d'un père qui vivait sur un petit domaine, Porcius, surnommé *Caton* ou le *Rusé*, est resté célèbre par la rudesse de ses manières. On aurait



Monnaie de Caton. — Face : Tête de Liberté.
(Monnaie d'argent de la *gens* Porcia.)

dit un Romain des vieux âges égaré dans le siècle élégant et corrompu des Romains hellénisés. De bonne heure il se signala par son courage militaire, l'austérité de ses mœurs, son penchant à la satire, son esprit d'économie ou plutôt d'avarice, et son éloquence inculte, mordante et vigoureuse. A dix-sept ans, il fit sa première campagne ; puis il revint cultiver son petit domaine, travaillant avec ses esclaves, mangeant avec eux ; mettant au service de ceux qui l'en priaient sa mâle éloquence ; paraissant au Forum nu-pieds et couvert d'une méchante toge.

Un tel personnage devait être remarqué. Protégé par un de ses voisins, le patricien Valérius Flaccus, Caton entra de bonne heure dans la carrière des honneurs. Dès ses débuts, il se montra ce qu'il devait être toute sa vie, l'adversaire implacable du luxe, de la cupidité, de l'ambition, de la culture grecque surtout, qu'il rendait responsable de tous les maux dont souffrait Rome. Il ne

fallait attendre aucune mesure de la part d'un homme chez qui l'âpre amour de la justice n'était tempéré par aucune qualité du cœur. Son insolente rigidité, souverainement ennuyeuse pour la noblesse, plut au peuple, qui le fit successivement questeur, édile, préteur et consul.

Dans sa lutte contre les grands, Caton s'attaqua de préférence à Scipion l'Africain, dont il détestait le faste, le goût grec, l'amour des plaisirs, la fierté et le sans-gêne vis-à-vis des lois. Abaisser Scipion, c'était aussi abaisser toute la noblesse, dont il était le plus illustre représentant. Il ne cessa donc, suivant l'énergique expression de Tite-Live, d'aboyer contre ce grand citoyen. Scipion en eut un tel ennui, qu'il se retira, pour y rester jusqu'à sa mort, dans sa modeste villa de Liternum, où il se consola de son exil en cultivant les Muses.

Malgré la vive opposition des nobles, le peuple éleva à la censure Caton avec son ami Valérius Flaccus. Caton accomplit sa besogne avec une énergie presque brutale; dégradant les sénateurs et les chevaliers, réprimant les publicains, frappant d'impôts les bijoux, les voitures, les parures des matrones, répliquant aux réclamations par des discours violents et des révélations infamantes.

Ce personnage qui avait été consul, triomphateur, censeur, tout ce qu'un citoyen romain pouvait ambitionner; qui posait en représentant de la morale et de la vertu et osait dire en parlant des gens décriés pour leur inconduite : « Ce ne sont point des Catons; » finit par céder au torrent, par imiter ceux qu'il avait si rudement combattus. *Il eut une vieillesse honteuse, et fit rougir ses enfants.* Évidemment, pour se guérir, Rome aurait eu besoin d'un autre médecin.

II. — Les Gracques.

Dans sa réforme, Caton avait visé surtout la noblesse. Les Gracques s'adressèrent de préférence à la foule. De ces prolétaires oisifs qui encombraient la ville, ils voulurent faire des travailleurs; leur donner avec des terres

l'aisance ; les ramener par ce moyen à des habitudes d'ordre et de moralité ; les soustraire à l'influence de la noblesse, dont la faim les rendait les esclaves ; reconstituer ainsi la classe *moyenne*, la classe des petits propriétaires, qui, maîtres de leur vote et indépendants des grands, pouvaient seuls maintenir l'équilibre nécessaire au salut de l'État. *De cette pensée naquirent les lois agraires.*

Les Gracques, *Tibérius* et *Caïus*, étaient fils de *Sempronius Gracchus* et de *Cornélie*. Sempronius Gracchus, plusieurs fois consul, avait laissé un nom devenu synonyme de probité et d'honneur non seulement à Rome, mais aussi dans les provinces, chez les Espagnols surtout, qu'il avait combattus et soumis. Cornélie, fille de Scipion l'Africain, était une femme d'un grand cœur et d'un haut caractère. Veuve assez jeune, elle refusa les partis les plus brillants, même le diadème d'un Ptolémée, roi d'Égypte, pour se vouer tout entière à l'éducation de ses deux fils, qu'elle considérait comme ses bijoux les plus précieux.

Tibérius tribun (133). — Tibérius, l'aîné de neuf ans, entra naturellement le premier en scène. Ce n'était point un inconnu quand il fut élu tribun du peuple. Faisant ses premières armes au siège de Carthage sous son beau-frère Scipion Émilien, il s'était fait remarquer parmi les jeunes gens de son âge par sa valeur et son esprit de discipline. Plus tard, il avait servi avec éclat en Espagne, et, comme son père, s'était concilié l'estime et la sympathie des vaincus. De retour à Rome, frappé de la choquante inégalité qui existait entre les nobles et le peuple, et élu tribun, il proposa de ressusciter la vieille loi, depuis longtemps oubliée (elle datait de 367), de Licinius Stolon, qui attribuait aux citoyens pauvres les *terres usurpées par les grands sur le domaine public*. Ce fut l'objet de la loi *Sempronia*.

Colère de la noblesse. — Comme il fallait s'y attendre, la loi de Tibérius souleva chez les nobles de violentes clameurs. Tibérius tint fièrement tête à l'orage. « Eh quoi ! dit-il, les bêtes sauvages ont leurs tanières,

et ceux qui versent leur sang pour l'Italie ne posséderont rien que l'air qu'ils respirent! S'ils combattent, s'ils meurent, ce sera pour nourrir le luxe et l'opulence de quelques-uns! Quelle dérision! On les appelle les maîtres du monde, et ils n'ont pas en propriété une motte de terre. » Et il fit procéder au vote. Mais les nobles avaient gagné un tribun, *Octavius*. Il opposa son *veto*, et le peuple dut se séparer sans avoir rien fait.

Déposition du tribun Octavius. — Octavius était l'ami de Tibérius. Il résista à toutes ses instances, à toutes ses prières. Alors Tibérius, usant de la puissance illimitée que lui conférait sa charge, arrêta tout le jeu du gouvernement, mit les scellés sur le trésor public, suspendit les magistrats de leurs fonctions, interrompit le cours de la justice. Rien n'y fit. Poussé à bout, il se décida à une mesure grave, illégale, qui devait lui coûter bien cher : il fit déposer par le peuple son collègue dans le tribunat. Aussitôt après, la loi *Sempronia*, mise aux voix, fut adoptée, et l'on nomma *triumvirs*, pour la faire exécuter, Tibérius, Caïus, son frère, et Appius Claudius, son beau-père. Les Gracques l'emportent; mais ils ont déchiré l'inviolabilité tribunitienne, ils se sont découverts eux-mêmes, et la noblesse s'en souviendra.

Mort de Tibérius (133). — Le sénat, en effet, n'acceptait point sa défaite. Pour se garder contre les vengeances des grands, Tibérius comprit qu'il lui fallait un second tribunat. Il le demanda. Mais quand il voulut prendre les suffrages, une collision sanglante éclata au Forum. Dans le tumulte, Tibérius, ne pouvant se faire entendre, porta la main à sa tête, comme pour indiquer à ses partisans que sa vie était menacée. Aussitôt ses ennemis de courir au sénat et d'annoncer que Tibérius demande le diadème. A ces mots, *Scipion Nasica*, un des ennemis les plus ardents du tribun, parce qu'il possédait beaucoup de terres publiques, somme le consul d'abattre le tyran. Le consul, Scævola, répond avec dignité qu'il n'usera point de violence envers un citoyen sans qu'il ait été jugé dans les formes. « Puisque le premier magistrat, s'écrie Nasica, trahit la République, que ceux

qui veulent protéger les lois me suivent! » Et, se couvrant la tête d'un pan de sa robe, il s'élance vers le Capitole.

Les sénateurs qui courent avec lui saisissent les pieds et les débris des bancs brisés par le peuple dans sa fuite et montent vers Tibérius, frappant tous ceux qui se rangent devant lui. Lâchement abandonné par la foule, Tibérius s'enfuit; il est arrêté par ses vêtements; il abandonne sa toge et se met à fuir en tunique; il heurte un cadavre et tombe. Il se relève, mais pour retomber aussitôt frappé à mort (133).

Cependant l'œuvre du tribun ne périt point avec lui. Le sénat, malgré sa sanglante victoire, n'osa point toucher à la loi agraire. Ainsi, au fond, c'étaient les grands qui demeuraient vaincus. Scipion Nasica était poursuivi par les huées de la foule dès qu'il se montrait en public. Il prit le parti de s'exiler secrètement en Asie, et mourut peu de temps après à Pergame, méprisé de tous.

Caïus tribun (123). — Le vengeur de Tibérius était tout trouvé; ce fut Caïus, son frère. Pendant plusieurs années Caïus, fort jeune d'ailleurs, puisqu'il n'avait que vingt et un ans à la mort de son frère, vécut loin des affaires publiques. Mais le repos ne convenait point à cette nature ardente. Caïus brigua la questure, fut élu et envoyé en Sardaigne, où il jouit aussitôt d'un crédit qui rendit les grands jaloux et inquiets. Après trois ans de questure, il posa sa candidature au tribunat. Les grands firent des efforts désespérés pour l'empêcher de réussir. Tout ce que purent gagner leurs intrigues fut que Caïus arriva *quatrième*, au lieu de *premier*, ainsi qu'il l'avait espéré. Mais *quatrième* pour le nombre des suffrages, il fut immédiatement *premier* par la vigueur de son éloquence, par son audace habile et par la sympathie de la foule : les grands tremblèrent de nouveau, car ils avaient devant eux un tribun autrement redoutable que Tibérius.

Lois de Caïus. — Caïus reprit les projets de son frère, mais avec beaucoup plus d'ampleur. Il ne s'agissait plus simplement de retirer aux nobles une partie de leurs

possessions pour les donner aux pauvres. Caïus voulait renouveler tout l'État. Une première loi rétablissait dans leur texte primitif les dispositions agraires proposées par Tibérius. Une deuxième décrétait que l'État fournirait à moitié prix du blé aux citoyens pauvres qui ne pourraient obtenir des terres publiques. Une troisième, pour empêcher ou au moins rendre plus difficile le trafic des suffrages achetés sans pudeur par les nobles, faisait citoyens romains tous les Italiens. Une quatrième enfin enleva les tribunaux au sénat pour les confier aux chevaliers.

Puissance de Caïus. — Caïus eut toute la puissance d'un roi. Pendant deux ans qu'il fut tribun, Rome ne sembla pas connaître d'autre autorité que la sienne. Son activité touchait à tout. Il veillait à la bonne administration des provinces, réprimait l'avidité des gouverneurs, multipliait les envois des colonies, élevait des greniers publics, faisait construire de superbes routes. C'était merveille de le voir sans cesse entouré d'entrepreneurs, d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de gens de lettres, de soldats; gracieux et poli pour tous, et toujours digne.

Lutte hypocrite du sénat contre Caïus. — Le sénat, s'apercevant que tout pouvoir lui échappait, s'avisa, pour perdre Caïus dans l'esprit du peuple, d'opposer concession à concession, popularité à popularité. Dans ce but il gagna le tribun *Livius Drusus.* Drusus, qui eut soin de bien laisser entendre qu'en tout il agissait d'accord avec le sénat, affecta de renchérir sur toutes les propositions de Caïus. Caïus propose de fonder *deux* colonies, Drusus en propose *douze;* Caïus impose d'une rente annuelle en faveur de l'État les terres distribuées aux citoyens; Livius fait grâce au peuple de cette redevance... Le peuple se laisse prendre à ce piège grossier : peu à peu il s'éloigne de son tribun favori et se rapproche des nobles.

Chute et mort de Caïus (122). — Sur ces entrefaites, Caïus fut chargé de conduire et d'installer une colonie au milieu des ruines de Carthage. Pendant son

absence ses ennemis travaillèrent activement l'esprit du peuple, et quand il revint à Rome, il ne tarda point à s'apercevoir que tout son crédit était ruiné : son ennemi mortel, *Opimius*, venait d'être élevé au consulat. Il demanda lui-même un troisième tribunat : ses collègues le firent échouer.

Caïus était désarmé. Le meurtre d'un licteur d'Opimius, qui avait adressé aux partisans du tribun des paroles insultantes accompagnées de gestes provocateurs, fut pour le consul l'occasion qu'il cherchait d'achever sa perte. Ses gens s'emparent du cadavre, et le portent avec ostentation au Forum où ils l'exposent au milieu des pleurs et des gémissements. Le sénat, comme s'il s'agissait d'un deuil public, quitte la curie pour venir verser des larmes hypocrites sur la victime, puis, rentré en séance, il prononce la fameuse formule : *Caveant consules*, qui investit Opimius d'un pouvoir dictatorial.

Le consul aussitôt fit marcher ses gens. Le peuple, qui la veille encore avait donné à Caïus des marques éclatantes de sympathie, s'empressa de l'abandonner. Navré de cette ingratitude, Caïus voulait se tuer. Ses amis l'en empêchèrent, et il consentit à fuir. Il aurait pu échapper à ses ennemis si on lui avait procuré un cheval ; il en demandait un avec instance. Mais dans cette foule imbécile dont il était autrefois l'idole, il ne trouva que des encouragements ironiques *à bien courir*, et pas un homme pour lui rendre service. Au moment d'être atteint il commanda à un de ses esclaves de le frapper ; l'esclave obéit, puis se tua sur le corps de son maître. Trois mille hommes périrent dans cette journée.

L'assassin de Caïus ne devait pas être plus longtemps heureux que l'assassin de Tibérius. Quelques années après, convaincu de s'être laissé acheter par l'or de Jugurtha, ce farouche défenseur des libertés publiques fut frappé d'une sentence flétrissante et vieillit dans l'ignominie.

Destruction de l'œuvre de Caïus. — L'œuvre de Caïus tomba avec lui. Les pauvres retombèrent dans leur misère, les grands dans leur faste et leur orgueil.

La foule dut s'avouer qu'elle avait été jouée, et sa reconnaissance tardive éleva aux Gracques des statues devant lesquelles plusieurs venaient se prosterner comme devant les statues des dieux.

RÉSUMÉ

Trois hommes cherchent à arrêter la République sur le penchant de sa ruine, Caton et les deux Gracques. Caton s'attaque vigoureusement au luxe et à la corruption de la noblesse; il poursuit le glorieux vainqueur d'Annibal, Scipion lui-même. Il signale sa censure par une énergie presque brutale. Mais à la fin il se laisse entraîner par le courant et déshonore sa vieillesse par des vices honteux.

Tibérius, fils de Sempronius Gracchus et de l'illustre Cornélie, veut rendre au peuple sa dignité et son indépendance en lui faisant donner des terres. Tribun en 133, il propose dans ce but la loi Sempronia. Menacée dans ses intérêts, la noblesse gagne un de ses collègues, Octavius. Tibérius le fait déposer par le peuple. Mais en déchirant ainsi l'inviolabilité tribunitienne, il s'est découvert lui-même. Un sénateur, Scipion Nasica, marche contre lui avec la plupart de ses collègues, et le tribun, abandonné de la foule, est massacré (133).

Caïus, frère de Tibérius, reprend son œuvre mais sur un plan beaucoup plus large. Outre la loi agraire, il fait donner du blé aux citoyens pauvres à moitié prix, améliore la condition des soldats, donne le droit de vote à tous les Italiens, et enlève au sénat les tribunaux pour les confier aux chevaliers. Élu deux fois de suite tribun, Caïus a toute la puissance d'un roi. Le sénat ruine son influence en faisant faire au peuple par le tribun Livius Drusus des offres plus avantageuses; Caïus échoue dans sa demande d'un troisième tribunat. Le consul Opimius profite du meurtre d'un de ses licteurs pour se faire investir de la dictature. Caïus poursuivi, abandonné du peuple, se tue, et son œuvre disparaît avec lui.

CHAPITRE III

MARIUS ET SYLLA JUSQU'A LEUR RUPTURE

SOMMAIRE

I. Débuts de Marius.
II. Marius et Jugurtha. — Guerre de Jugurtha (112-106). — Métellus en Afrique (109-107). — Ses succès. — Marius con-

sul (107) enrôle les prolétaires. — Fin de la guerre de Jugurtha (106).
III. Marius et les Cimbres (105-101). — Origine des Cimbres et des Teutons. — Leurs ravages. — Échecs des Romains. — Marius et les Teutons à Aix (102). — Marius et les Cimbres à Verceil (101).
IV. Marius et la guerre sociale (91-88). — Marius consul pour la sixième fois. — Son égoïsme. — Sa maladresse. — La guerre sociale (91-88). — Ses causes. — Organisation des alliés. — Première partie de la guerre (90). — Marius; son indécision. — Deuxième partie de la guerre (89). — Sylla; son beau rôle.

« Atteint du coup mortel, a dit Mirabeau, le dernier des Gracques lança de la poussière vers le ciel en attestant les dieux vengeurs, et de cette poussière naquit Marius. » Moins de deux ans après la mort de Caïus, Marius était tribun. La noblesse avait fait échouer la dernière tentative de réforme qui aurait pu sauver l'État. Son égoïsme sera cruellement puni. L'ère des proscriptions s'ouvrira bientôt. Ce ne seront point seulement quelques parcelles de ses terres qu'on lui demandera; on lui prendra tous ses biens, et avec ses biens, son sang.

I. — Débuts de Marius.

Né à Arpinum de parents obscurs et pauvres, Marius passa ses premières années dans les occupations du paysan. Robuste, rude de figure, de manières et de langage, il paraissait peu propre aux affaires civiles; en revanche il semblait né pour la guerre, et il fut tour à tour un bon soldat et un excellent général. Ses premières armes se firent au siège de Numance, sous Scipion Émilien, qui le distingua parmi les jeunes gens de son âge. On raconte qu'un flatteur demandant à Scipion quel chef serait capable de le remplacer : « Celui-ci peut-être, » aurait répondu le consul, en frappant doucement sur l'épaule de Marius.

Cependant telle était l'opposition faite alors par la noblesse aux hommes *nouveaux*, c'est-à-dire dont les ancêtres n'avaient géré aucune magistrature, que son

mérite n'aurait probablement pas empêché Marius de végéter toute sa vie dans les grades inférieurs, s'il n'avait eu l'appui de la maison des Métellus, une des premières de Rome. Grâce à sa protection, Marius, à trente-six ans, fut élu tribun (119). Tribun, il montra autant d'audace à l'égard de la noblesse que d'indépendance vis-à-vis de la foule. Aussi réussit-il à déplaire à tout le monde. Nommé plus tard gouverneur de l'Espagne, à son retour de la province il épousa une femme de haute naissance, *Julie*, tante de César. Quand Métellus fut chargé de la guerre contre Jugurtha, il l'emmena en qualité de lieutenant (109).

II. — Marius et Jugurtha.

Guerre de Jugurtha (112-106). — La guerre de Numidie durait depuis quelques années déjà. — La *Numidie*, ainsi appelée des mœurs *nomades* de ses habitants (*nomades* ou *numides*, c'est la même chose), correspondait à peu près à notre Algérie actuelle. Ce royaume, bien plus riche qu'aujourd'hui, avait été gagné par Massinissa, grâce à l'amitié de Rome et à l'abaissement de Carthage. Massinissa fut toute sa vie l'allié de Rome, et *Micipsa*, son fils, suivit la même politique.



Jugurtha ; pierre gravée.
(D'après de Brosses, *Histoire de la république romaine*, t. I.)

Micipsa en mourant (118) légua ses États à ses fils *Hiempsal* et *Adherbal*, et à son neveu *Jugurtha*, qu'il avait adopté et mis sur le même rang que ses enfants.

Jugurtha, qui avait fait ses premières armes à Numance en même temps que Marius, semblait avoir hérité de l'indomptable courage et de l'ambition peu scrupuleuse de son aïeul Massinissa. Tout de suite sa part lui

parut trop petite, et pour avoir le tout il tua ses deux cousins. Les deux malheureux princes s'étaient en vain mis sous la protection de Rome. Rome à cette époque n'était plus elle-même, et il suffisait d'un peu d'or pour acheter ses citoyens les plus recommandables : or Jugurtha jetait l'or à pleines mains. Pendant six ans le sénat se contenta d'envoyer en Afrique de platoniques ambassades, dont les membres et les chefs eux-mêmes se vendirent sans vergogne. Ainsi fit *Opimius*, l'assassin de Caïus Gracchus.

Jugurtha osa venir à Rome se justifier. Quand le tribun *Memmius*, dont la vigoureuse éloquence flagellait rudement la corruption des nobles, lui commanda de parler, un autre tribun, gagné par l'or numide, lui commanda de se taire ; et toutes les clameurs indignées des honnêtes gens ne purent l'empêcher de maintenir son *veto*. Chassé de Rome pour avoir assassiné dans les rues de cette ville un petit-fils de Massinissa, Jugurtha, en se retirant, lança à la cité ces paroles insolentes : « Ville à vendre, à laquelle il ne manque qu'un acheteur ! »

La guerre lui fut déclarée ; mais les armées romaines ne parurent en Afrique que pour se laisser corrompre ou se laisser battre. Exaspéré, le peuple ordonna des poursuites contre ceux qui s'étaient vendus à Jugurtha : quatre consulaires et un pontife furent condamnés. Puis on confia la direction de la guerre à Métellus, homme intègre et sévère sur qui l'on pouvait compter.

Métellus en Afrique (109-107). — Métellus, après avoir assuré ses communications avec la province romaine, se jeta en pleine Numidie et vainquit Jugurtha dans une grande bataille sur les bords du Muthul (109). Cette défaite réduisit le roi à faire une guerre d'escarmouches. La nature de la contrée, toute hérissée de montagnes, se prêtait merveilleusement à ce genre de guerre. Pendant que Métellus s'avançait péniblement, obligé de conquérir, les unes après les autres, chaque vallée, chaque montagne, Jugurtha le suivait de près, tournant autour de lui avec sa cavalerie, ne se lassant

point de le harceler par des attaques sans danger pour lui-même, et fort incommodes pour l'ennemi. Mais Métellus avançait toujours, quoique lentement; il finit par occuper presque toute la Numidie orientale, y compris *Cirtha* (aujourd'hui Constantine), capitale de Jugurtha.

Jugurtha se jeta dans le désert et se réfugia dans la place forte de *Thala*, où étaient ses enfants et ses trésors. Métellus ne craignit point de le suivre dans ces affreuses solitudes; il assiégea Thala et la prit, mais Jugurtha n'y était plus et s'était sauvé chez son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, dont il implora le secours. Bocchus, qui commençait à craindre pour lui-même, se décida à la guerre; et les deux rois, unissant leurs forces, marchèrent contre Métellus, qui rétrograda jusque sous les murs de Cirtha. Là il apprit qu'il était relevé de son commandement, et remplacé par Marius, son lieutenant, devenu consul (107).

Marius consul enrôle les prolétaires. — Marius amenait avec lui une nouvelle armée. Pour lever cette armée, rompant avec les vieux usages, il avait fait appel aux citoyens qui ne possédaient aucune fortune, aux *prolétaires*. Ce fut là une grave innovation qui eut pour l'État les conséquences les plus fâcheuses. Auparavant les citoyens faisaient la guerre par devoir, par patriotisme. Les prolétaires la feront par intérêt. Dans le général, les prolétaires verront non plus le représentant de la patrie, mais l'homme qui les paye; et pourvu qu'il les paye bien, qu'il leur distribue un large butin, ils seront à ses ordres pour troubler et renverser la République.



Marius.
(D'après une pâte de verre trouvée à Palestrina.)

Fin de la guerre de Jugurtha (106). — Les légions inexpérimentées que Marius amenait avec lui, pleines de confiance dans leur chef, firent bonne conte-

nance devant l'ennemi. Marius, pour en finir, porta la guerre sur la frontière même de Mauritanie. Directement menacé, Bocchus risqua une grande bataille, où il fut vaincu. Une nouvelle action ne lui réussit pas mieux. Ces échecs multipliés ébranlèrent sa fidélité depuis longtemps chancelante, et il demanda à traiter. Marius lui envoya son questeur Sylla pour s'entendre avec lui. On attira traîtreusement Jugurtha à une conférence, on se saisit de sa personne et on le remit à Sylla (106).

Marius l'emmena à Rome. Après avoir figuré au triomphe du consul, Jugurtha fut jeté dans le Tullianum, affreuse prison où il devait périr de faim au bout de six jours. Une partie de ses États fut annexée à la province romaine; l'autre partie fut cédée à Bocchus comme prix du sang de son gendre.

III. — Marius et les Cimbres (105-101).

Marius avait à peine quitté le manteau de triomphateur qu'il dut courir aux Alpes, où un grand danger menaçait l'Italie. Reculant devant un débordement de la Baltique qui engloutit une partie du littoral, les *Cimbres*, peuples de la Chersonèse Cimbrique (aujourd'hui presqu'île de Jutland), et les *Teutons*, leurs voisins, étaient partis avec leurs familles à la recherche d'une nouvelle patrie. Ils étaient trois cent mille. Ces barbares, géants à l'aspect rude, aux mœurs sauvages, qui souvent dévoraient la chair crue et immolaient à leurs dieux sanglants des victimes humaines, s'abattirent comme un ouragan sur le bassin du Danube (113).

Pendant plusieurs années ils dévastèrent la *Norique* (Bavière), la *Pannonie* (Hongrie), l'Illyrie; puis revenant sur leurs pas, pénétrèrent en Helvétie, d'où ils se jetèrent sur la Gaule avec l'intention de passer ensuite en Italie. Rome envoya successivement contre eux six armées. Toutes furent détruites. La sixième périt même si bien, qu'il n'échappa que dix hommes. Ce désastre eut lieu près d'Orange (105). Plus de cent mille Romains,

dit-on, restèrent sur le champ de bataille. Il était temps que Marius arrivât.

Marius et les Teutons, à Aix (102). — Heureusement, après leur victoire d'Orange, les Barbares, au lieu de marcher sur l'Italie, avaient eu l'idée de passer en Espagne, où ils perdirent un temps précieux. Quand ils revinrent, Marius était fortement établi sur le Rhône, près d'Arles. Les Teutons seuls se présentèrent devant ses lignes et le provoquèrent au combat, pendant que les Cimbres, remontant vers la Bavière, se disposaient à franchir les Alpes par le Tyrol et par la vallée de l'Adige.

Marius ne se pressa point d'accepter le défi. Il doutait de ses soldats; il jugea nécessaire de les habituer à la vue des Barbares, à leurs formes colossales, à leur aspect étrange, à leur voix sauvage. Ne pouvant décider Marius à la bataille, les Teutons prirent le parti de s'acheminer vers l'Italie. Pendant six jours ils défilèrent, sans interruption, le long du camp romain, assez près pour être entendus et compris. Ils criaient aux légionnaires qu'ils allaient vers leurs familles et leur demandaient en riant s'ils n'avaient rien à leur faire dire. Marius suivit les ennemis, campant près d'eux, toujours dans de solides retranchements, dans de fortes positions; épiant une occasion favorable, ne voulant rien laisser au hasard. Ce fut cependant un hasard qui amena la bataille.

Les Barbares s'étaient arrêtés près d'*Aquæ Sextiæ* (Aix), sur les bords d'une petite rivière, le *Cœnus* (aujourd'hui l'Arc). Marius campait sur l'autre rive, dans une position forte, mais dépourvue d'eau. Pressés par la nécessité, les valets de l'armée se hasardèrent sur les rives de l'Arc. Les Barbares leur cherchèrent querelle; les soldats romains accoururent soutenir leurs valets; insensiblement les deux armées se trouvèrent engagées. Les Teutons, qui avaient passé le Cœnus, furent rejetés dans la rivière, qu'ils remplirent de leurs cadavres. Franchissant à leur tour le Cœnus, les Romains chargèrent l'ennemi, qui s'enfuit dans son camp. La nuit approchait, on ne put achever la victoire.

Les Romains passèrent la nuit dans la frayeur et l'agitation : leur camp n'était point fortifié, et plus de la moitié des Barbares n'avaient point donné. Les Teutons restaient donc redoutables. Retranchés dans leur camp, ils poussaient des cris qui ne ressemblaient ni à des pleurs ni à des gémissements humains; c'était un hurlement formidable, un rugissement mêlé de menaces et de lamentations, qui sortait du sein de cette foule, et allait réveiller tous les échos des montagnes d'alentour. Marius lui-même ne pouvait se défendre d'un sentiment de terreur à la pensée d'une attaque nocturne. Les Barbares n'attaquèrent point cependant ni cette nuit ni le lendemain. Ce fut Marius qui prit l'offensive. Par d'habiles manœuvres il réussit à les envelopper et à les charger à la fois en tête et en queue. Trois mille seulement échappèrent à la mort ou à la captivité. Cent mille furent tués ou pris. On dit que la terre, engraissée par les cadavres putréfiés et par les grandes pluies tombées pendant l'hiver, devint d'une fécondité extraordinaire, et que pendant plusieurs années les Massaliotes firent avec les ossements des morts des enclos à leurs vignes.

Le succès était complet, inespéré. Après la bataille Marius choisit et mit à part les plus belles armes et les plus belles dépouilles des Barbares pour en orner son triomphe. Il amoncela le reste sur un bûcher, et en présence de toute l'armée, vêtu de pourpre, couronné de laurier, il saisit une torche allumée, l'éleva des deux mains vers le ciel et allait la placer sous le bûcher, quand on vit arriver bride abattue quelques cavaliers. C'étaient des amis de Marius accourus en toute hâte lui apporter la nouvelle que le peuple romain venait de lui accorder un *cinquième* consulat. Les applaudissements de l'armée se mêlèrent aux félicitations de ses amis. Les officiers lui offrirent de nouveau des couronnes de laurier, et Marius, mettant le feu au bûcher, consomma le sacrifice.

Marius à Verceil (101). — Les joies de cette victoire furent troublées par les nouvelles que l'on reçut de Catulus, collègue de Marius, chargé de contenir les Cimbres. Désespérant de défendre les passages des Alpes,

ce général était descendu en Italie et s'était retranché derrière l'Adige. Les Cimbres l'y avaient suivi. Pour faire montre de leur force et insulter à la pusillanimité des Romains, on voyait quelquefois ces Barbares s'exposer nus à une pluie glacée, ou bien gravir les roches au milieu des neiges, s'asseoir sur leurs larges boucliers et glisser ainsi sur les pentes rapides le long des précipices béants. Épouvantés, les soldats de Catulus le forcèrent à reculer jusque derrière l'Éridan (Pô). Les Barbares franchirent alors l'Adige et inondèrent l'Italie septentrionale.

A ce moment arriva Marius, qui voulut au moins disputer l'Éridan aux Cimbres. Les Barbares attendaient pour livrer une bataille décisive l'arrivée des Teutons, dont le retard les étonnait. Ils envoyèrent prier Marius de leur donner des terres pour eux et pour leurs frères. Marius leur demanda ce qu'ils entendaient par leurs frères. Ils répondirent que c'étaient les Teutons. « Laissez donc là vos frères, leur dit Marius d'un ton railleur ; ils ont une terre, et ils l'auront longtemps. » Les Barbares s'emportent et disent qu'il sera châtié de son insolence, par les Cimbres d'abord, puis par les Teutons, quand ils seront arrivés. « Eh bien ! ils sont ici, reprend Marius, et ce n'est pas bien de vous en aller sans les avoir salués. » En disant ces mots, il fit paraître le roi des Teutons, qui avait été pris après la bataille d'Aix. C'était un guerrier d'une taille colossale, qui d'un bond franchissait six chevaux placés de front.

Loin d'abattre les Cimbres, la nouvelle du désastre qui avait frappé leurs frères ne fit que ranimer leur courage par le désir de la vengeance. Les deux armées se trouvèrent en présence pour la bataille dans les plaines de *Verceil*. Dès les premiers coups, un nuage de poussière enveloppa les deux armées. Marius, lancé à la poursuite de l'ennemi, le manqua et erra longtemps dans la plaine, laissant Catulus seul aux prises avec les Barbares. Catulus se battit vaillamment. Il eut deux précieux auxiliaires : la chaleur et le soleil. On combattait au mois d'août. Habitués à un climat glacé, les Cimbres

fondaient sous la chaleur. Le corps tout en sueur, ils paraissaient hors d'haleine. De plus, pour éviter les rayons du soleil qui les frappaient dans les yeux, ils mettaient devant leurs visages leurs boucliers. Ainsi ils restaient sans défense, exposés aux coups de leurs adversaires, et eux-mêmes ne portaient que des coups faibles et mal assurés. Les Romains n'eurent guère que la peine de tuer.

Les plus vaillants des Cimbres, qui étaient aux premiers rangs, pour se mettre dans l'impossibilité de fuir, s'étaient attachés les uns aux autres par des chaînes. Ils succombèrent tous. Les autres, affolés, se précipitèrent vers le camp, et l'on vit là les scènes les plus tragiques. Les femmes, debout sur leurs chariots, tuaient les fuyards, étranglaient leurs enfants, les jetaient sous les roues des chars ou sous les pieds des bêtes de somme, puis se tuaient elles-mêmes. Les hommes, faute d'arbres où ils pussent se pendre, se liaient aux cornes des bœufs, les piquaient de l'aiguillon pour les exciter à courir, et périssaient ainsi étranglés. On en prit cependant plus de soixante mille et l'on en tua deux fois autant (101).

Marius, à son retour, reçut les honneurs du triomphe, et fut proclamé le troisième fondateur de Rome.

IV. — Marius et la guerre sociale (91-88).

Marius consul pour la sixième fois (100). Son égoïsme et ses maladresses. — Marius rentrait à Rome tout-puissant. En considération de ses talents et de ses services on avait fait taire pour lui les lois, et le paysan d'Arpinum, chose inouïe dans les annales de la République, avait géré cinq consulats de suite. Il allait en obtenir un *sixième*. Le peuple l'applaudissait; l'armée lui était toute dévouée; ses créatures occupaient la préture et le tribunat : aucun pouvoir semblable au sien ne s'était encore vu.

C'était le moment de reprendre les réformes tentées par les Gracques : Marius n'y songea même pas. Bon soldat, excellent général, il avait moins d'aptitude aux

affaires politiques. Il ne vit pas de quel mal se mourait la République, et combien il était urgent d'y porter remède. Content d'occuper le premier rang, il ne songea qu'à satisfaire sa haine contre les nobles ou ses rancunes personnelles; c'est ainsi qu'il força à s'exiler Métellus le Numidique, son ancien général, à qui il devait le commencement de sa fortune. Les excès qu'il commit ou laissa commettre finirent par refroidir le peuple lui-même à son égard. La tempête qui va éclater, connue sous le nom de *guerre sociale*, et qu'il aurait pu prévenir s'il avait été sage, ne le fera point remonter, loin de là, dans l'estime publique.

La guerre sociale (91-88). **Ses causes.** — Les Italiens, ou les *alliés* (*socii*), avaient été pour Rome le principal instrument de ses conquêtes. Depuis la diminution croissante de la classe des petits propriétaires, c'était sur eux que retombaient en très grande partie les charges de la guerre. Ils mettaient au service de Rome la même ardeur, le même courage, le même dévouement que les citoyens romains, dont au reste ne les distinguaient plus ni les mœurs ni la langue.

Quelle était leur récompense en retour de tant de services? Rien que des humiliations ou des injustices. Ils se voyaient exclus des légions romaines; dans leurs propres contingents, les hauts grades étaient réservés à des Romains; après la victoire, ils ne recevaient qu'une maigre part du butin; après les triomphes, on les admettait avec parcimonie aux distributions faites au peuple pour honorer le vainqueur. De retour dans leurs foyers, ils se voyaient exposés à toutes les tracasseries d'une administration capricieuse, cruelle, avide même.

Était-il juste que les alliés dépensassent ainsi sans bénéfice leur argent, leurs forces, leur courage, leur sang, pour le bon plaisir de la plèbe de Rome, dont toute l'occupation était d'applaudir au Forum ses orateurs favoris, de courir aux jeux publics, ou de savourer les viandes des victimes? Les Italiens crurent trouver un remède à la situation inique qui leur était faite dans le titre de *citoyen romain*. Ce titre ils ne se lassaient

point de le réclamer. Mais le sénat leur opposa un refus formel et dédaigneux. Alors les Italiens prirent les armes, et les manièrent avec une telle vigueur et une telle habileté, que la maîtresse du monde fut réduite un moment à trembler pour sa propre existence (91).

Organisation des insurgés. — Le mouvement partit de la belliqueuse nation des Marses, d'où il se propagea rapidement. Huit peuples, les Picentins, les Vestins, les Marses, les Marrucins, les Péligniens, les Samnites, les Lucaniens, les Apuliens, s'unirent pour fonder en face de Rome une nouvelle république capable de lui tenir tête, peut-être même de la détruire. Le nouvel État fut façonné à l'image de Rome. Il eut sa capitale, *Corfinium*, forte place située dans les Apennins. Il eut ses deux consuls, ses préteurs, son sénat composé de cinq cents membres. Bien que Rome eût encore pour elle la moitié de l'Italie, cette guerre n'en présentait pas moins des dangers terribles. C'étaient les populations les plus vaillantes qui étaient en révolte, et ces populations, depuis longtemps, avaient été formées à la victoire par Rome elle-même, dont elles connaissaient la tactique et avaient les armes.

Première phase de la guerre (90). **Marius.** — Les confédérés agirent avec énergie. Ils levèrent cent mille hommes, qu'ils jetèrent immédiatement sur le chemin de Rome, les uns par la vallée du Tibre ; les autres par la Campanie. Deux armées essayèrent de leur barrer la route ; toutes deux furent exterminées. Depuis le désastre de Cannes, jamais tant de sénateurs et de chevaliers n'avaient succombé sur le champ de bataille ; jamais on n'avait vu à Rome tant de bûchers funèbres et de deuils dans les maisons nobles. Le sénat, qui d'abord avait mis à l'écart Marius, lui portant rancune de sa conduite après Verceil, et craignant ses sympathies pour les Italiens, se vit forcé de recourir à son expérience.

Le vieux général, qui avait alors soixante-cinq ans passés, n'avait rien perdu de ses talents militaires. Il sut rendre inutiles les derniers succès des Italiens en leur opposant la seule force de l'inertie. Retranché dans des

positions inexpugnables, il suivait l'ennemi pas à pas, évitant toute bataille rangée. Cette tactique déconcertait et irritait la fougue impatiente du consul italien *Pompédius* : « Si tu es un grand capitaine, cria-t-il un jour à Marius, descends donc combattre. — Et toi donc, repartit Marius sans s'émouvoir, si tu es un grand capitaine, force-moi à combattre quand je ne veux pas. » Il finit cependant par accepter le défi des ennemis et les battit. Mais au fond cette lutte lui répugnait, car il lui fallait combattre un parti où il comptait de nombreux amis. Laissant donc là sa victoire inachevée, il donna, sous prétexte de rhumatismes, sa démission, pour se retirer chagrin, mécontent de lui-même comme des autres, dans sa riche maison de campagne de Misène.

Deuxième phase de la guerre (89). Sylla. — Marius abandonnant la partie, on donna la direction de la guerre à son ancien lieutenant, Sylla. Pénétrant audacieusement à travers des montagnes réputées jusque-là infranchissables, jusqu'au cœur du Samnium, Sylla trompa et battit Motulus, collègue de Pompédius, qui se retira blessé à mort. L'héroïque Pompédius lui-même périt quelque temps après dans une rencontre. La mort de ces deux chefs, et l'habileté du sénat qui accorda le droit de citoyens aux Italiens qui déposeraient les armes, finirent cette guerre. Quelques bandes se jetèrent dans les forêts en attendant le jour où elles devaient se mêler aux luttes sanglantes de Marius et de Sylla.

La guerre sociale avait coûté à chaque parti, dit-on, trois cent mille hommes. Ces chiffres sont probablement exagérés, mais leur exagération même prouve l'importance des pertes ; « Rome, dit un historien latin, après avoir vaincu et écrasé les Italiens, après s'être épuisée elle-même, accorda le droit de cité qu'on lui demandait. » Il eût mieux valu qu'elle l'eût fait avant qu'on eût tiré l'épée.

RÉSUMÉ

Au moment où tombent les Gracques, leur futur vengeur, Marius, entre dans la vie publique. L'ancien paysan d'Arpinum,

qui a fait ses premières armes à Numance, arrive en 119 au tribunat du peuple. Il échoue pour l'édilité et achète la préture. Son protecteur Metellus le prend pour lieutenant dans la guerre contre Jugurtha (109).

Jugurtha, neveu de Micipsa, roi de Numidie, et meurtrier de ses deux cousins, Hiempsal et Adherbal, avait grâce à son or échappé au châtiment. Mais le meurtre d'un autre petit-fils de Massinissa dans les rues mêmes de Rome lui avait attiré une déclaration de guerre, suivie de revers pour les armées romaines. Fatigué de voir ses généraux se laisser battre ou acheter, le peuple avait donné le commandement à l'intègre Métellus.

Metellus en deux ans (109-107) bat Jugurtha sur le Muthul (109), prend sa capitale *Cirtha*, prend ensuite la place de *Thala*, où sont ses enfants et ses trésors. Obligé de rétrograder jusqu'à Cirtha devant les forces réunies de Jugurtha et de son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, Métellus se voit enlever son commandement, qui est donné à Marius récemment élu consul (107).

Marius, qui arrive avec une armée de *prolétaires*, innovation grave, chasse Jugurtha et Bocchus de la Numidie, arrive sur les frontières de la Mauritanie, et bat deux fois Bocchus, qui, découragé, pour avoir la paix livre Jugurtha au questeur du consul, Sylla. Jugurtha périt dans le Tullianum (106).

Une terrible invasion de Cimbres et de Teutons, qui avaient écrasé six armées romaines, la dernière près d'Orange (105), menace l'Italie. Marius détruit les Teutons à *Aix* (102), puis, avec son collègue Catulus, les Cimbres à *Verceil* (101). Il triomphe et est proclamé le troisième fondateur de Rome.

Marius, triomphateur, six fois consul, tout-puissant, se montre nul sur le terrain des réformes. Sur ces entrefaites (91) éclate la guerre *sociale*; les Italiens, qui réclament le droit de cité, et qui, ne pouvant l'obtenir, fondent une république à part, cernent, prennent et tuent deux armées (90). Marius, nommé général en chef, bat les Italiens, puis se retire à Misène. Sylla prend sa place et termine la guerre par la mort des deux chefs italiens Mutulus et Pompédius Silo (88). Le droit de cité est accordé aux vaincus.

CHAPITRE IV

MARIUS ET SYLLA. DE LEUR RUPTURE A LA MORT DE SYLLA (88-78).

SOMMAIRE

1. Rivalité de Marius et de Sylla, ou la guerre civile (88-86). — Portrait de Sylla. — Il reçoit le commandement de la

I. — Rivalité de Marius et de Sylla, ou la guerre civile.

Sylla. — Sylla, de la noble mais peu fortunée maison *Cornélia*, montrait sur son visage ce qu'il fut toute sa vie. Cette figure d'un rouge foncé, parsemée de taches blanches, que les plaisants comparaient irrespectueusement à une mûre saupoudrée de farine, ces yeux gris, vifs et durs, révélaient la soif des plaisirs et la passion du pouvoir. Questeur sous Marius dans la guerre contre Jugurtha, lieutenant, dans la guerre contre les Cimbres, du même Marius, qu'il délaissa bientôt, blessé par son orgueil, pour s'attacher à son collègue Catulus, Sylla passa dans les plaisirs les sept années qui suivirent la bataille de Verceil, où il avait montré beaucoup de courage et de talent.

Depuis longtemps déjà Marius et Sylla se jalousaient et se détestaient, quand un incident changea leur haine sourde en une inimitié violente et ouverte. Le roi Bocchus avait consacré au Capitole un groupe de statues représentant Jugurtha remis entre les mains de Sylla. Marius vit dans cet hommage une insulte à sa propre gloire; il se disposait à arracher de force le groupe, Sylla se préparait à le défendre de même, quand éclata la *guerre sociale*, qui apaisa cette querelle. La *guerre sociale* éleva autant la fortune de Sylla qu'elle abaissa la fortune de Marius. Il y gagna non seulement beaucoup de gloire, mais encore le consulat avec *le commandement de la guerre contre Mithridate*, le roi de Pont, sur la mer Noire, célèbre pour sa bravoure infatigable, son audacieuse ambition, sa haine intraitable de Rome, et qui, pour se venger des obstacles mis à ses agrandisse-

ments par le sénat, avait en un seul jour fait égorger en Asie cent mille Romains ou Italiens. Dès lors, la rupture avec son ancien général fut consommée.

Troubles à Rome provoqués par Marius. — Marius avait en effet ardemment convoité ce commandement. Jaloux de montrer que malgré ses soixante-dix ans il était capable encore de soutenir le poids de cette guerre lointaine, il affectait de descendre chaque jour au Champ de Mars et d'y lutter avec les jeunes gens de force, de souplesse et d'agilité. Rien n'y avait fait, et le peuple, en préférant son rival, avait plaisamment conseillé à Marius d'aller soigner les rhumatismes dont il aimait à se plaindre depuis la *guerre sociale*. L'ambitieux vieillard, dépité, acheta un tribun et, par son intermédiaire, obtint du peuple, qui revint sur son premier vote, la direction de la guerre contre Mithridate. Mais Sylla courut à Nole où campait l'armée consulaire, la souleva, se mit à sa tête, fit une entrée menaçante à Rome, malgré une loi qui interdisait au consul de paraître en armes dans l'enceinte de la ville. Marius dut fuir. Se contentant de mettre à prix sa tête et celle de son fils, Sylla fit voile hardiment pour la Grèce, bien sûr que la victoire lui rendrait un jour tout ce que ses ennemis pourraient gagner sur lui pendant son absence.



Monnaie de Sylla.

Marius à Minturnes et à Carthage (88). — Pendant que Sylla marchait contre Mithridate, Marius fuyait en toute hâte vers la Campanie, suivi de près par les émissaires de son rival. Sa route fut signalée par mille incidents dont le plus connu est celui des marais de Minturnes. Marius se trouva un moment réduit à implorer la pitié d'un vieillard qui habitait seul une cabane dans ces régions insalubres. Le vieillard le cacha dans un pli du terrain et le couvrit de roseaux et autres matières légères. Tout à coup surviennent des cavaliers qui cherchent à l'intimider en lui disant qu'il cache

l'ennemi de la République. Le vieillard se défend avec courage et succès. Mais Marius, qui entend tout, a pris peur; il quitte sa cachette et s'enfonce dans le marais, ayant juste la bouche et les yeux hors de la fange. Le mouvement qu'il a fait a été aperçu des cavaliers; ils accourent, le retirent de là tout ruisselant de boue, et le conduisent ainsi aux magistrats de Minturnes, qui après une courte délibération décident sa mort.

Mais il fallait exécuter la sentence : aucun citoyen ne voulut s'en charger. Enfin un Gaulois ou un Cimbre, on ne sait, accepta cette triste mission. Le Cimbre ou le Gaulois entre, l'épée nue, dans une chambre faiblement éclairée, où reposait le prisonnier. Dans ces demi-ténèbres, il croit voir les yeux de Marius lancer des flammes ardentes; au même instant une voix terrible lui crie : « Oseras-tu bien, l'homme, tuer Caïus Marius? » Le Barbare, épouvanté, se sauve; les magistrats de Minturnes reviennent sur leur décision, et donnent à Marius les moyens de passer en Afrique.

En Afrique, Marius ne se trouva pas plus en sûreté qu'à Minturnes. A peine débarqué, il vit venir à lui un licteur qui lui dit : « Défense à toi, Marius, au nom du préteur Sextilius, qui commande à Carthage, de mettre le pied en Libye ; si tu passes outre, il obéira aux décrets du sénat, en te traitant comme un ennemi de Rome. » Marius, à ces paroles, resta muet d'abattement et de douleur. Il demeura longtemps immobile, lançant au licteur des regards terribles. Sommé enfin de donner une réponse : « Dis-lui donc, répliqua-t-il avec un profond soupir, que tu as vu Marius fugitif assis sur les ruines de Carthage. »

Retour de Marius et les proscriptions. Sa mort (87-86). — Marius ne désespérait point encore; et l'avenir prouva qu'il avait raison. A Rome, un des consuls, *Cinna*, lui était sympathique. Réunissant des cavaliers de la Libye et quelques exilés italiens, le banni forme un corps d'environ mille hommes, s'embarque avec eux et aborde en Étrurie. Les esclaves, à qui il promet la liberté, accourent, et avec eux les pâtres et les

laboureurs libres de la côte, qu'a fascinés le seul nom de Marius. En quelques jours il a ramassé une forte armée, dont il remplit quarante vaisseaux, avec lesquels, grâce à l'appui de Cinna, il coupe les vivres au continent. Puis, s'enhardissant, il débarque à Ostie et marche sur Rome.

Le sénat, effrayé, envoya des députés à Cinna et à Marius, pour les prier d'épargner les citoyens. Cinna fit aux députés une réponse bienveillante. Mais ils aperçurent, debout près du consul, Marius, les habits en désordre, muet, avec un air sombre et des regards farouches, dans l'attitude d'un homme qui a souffert et qui se vengera. Marius se vengea en effet. A peine entré dans Rome, il fit commencer les massacres. Il y eut tant de sang versé, que Cinna lui-même, fatigué de ces odieuses scènes, fondit sur les misérables égorgeurs pendant leur sommeil et les tua tous dans leur camp.

Des nouvelles annonçaient les victoires de Sylla à *Chéronée* et à *Orchomène* sur les troupes de Mithridate qui avaient envahi la Grèce, et faisaient prévoir son prochain retour. Marius se hâta de se faire proclamer consul pour la septième fois; puis, sentant que sa fortune serait de courte durée, pour échapper aux terreurs qui l'obsédaient, il se mit à boire : il en mourut après sept jours de maladie, laissant la réputation d'un très grand général et d'un fort médiocre citoyen (86).

II. — Retour de Sylla et les proscriptions (84).

Retour de Sylla. — Avant de quitter l'Asie, où il avait imposé à Mithridate vaincu un traité des plus onéreux, Sylla adressa au sénat une lettre menaçante. Il y rappelait ses services et le prix dont on les avait payés : ses biens confisqués, sa maison détruite, ses amis assassinés, sa tête proscrite, sa femme et ses enfants chassés. « Je me vengerai, ajoutait-il ; je vengerai la République des méchants qui l'oppriment. »

Marche de Sylla sur Rome (83). — De Brindes

Sylla signifia ses volontés au sénat. Pour toute réponse, on le déclara ennemi de la patrie. Lui, sans s'émouvoir, prit le chemin de Rome par la Campanie. Il défit près de Capoue une armée, en débaucha une autre, écrasa à *Sacriport* le jeune *Marius*, consul à vingt ans, et le força à se réfugier dans Préneste. L'autre consul, *Carbon*, battu près de Ravenne par Pompée, abandonné de ses troupes, passa en Afrique.

Bataille de la Porte Colline (82). — Pour débloquer le jeune Marius, enfermé dans Préneste, un de ses alliés, le héros samnite *Pontius Télésinus*, tenta un hardi coup de main qui manqua réussir. Sachant Rome dépourvue de défenseurs, il marcha précipitamment sur cette ville avec une nombreuse armée. Malheureusement il perdit un jour entier à préparer l'assaut. Sylla eut le temps d'arriver, et bien que ses troupes fussent épuisées par une longue marche, il n'hésita point à donner le signal du combat vers quatre heures de l'après-midi. La bataille dura le reste de la journée et toute la nuit, et fut une épouvantable défaite pour les partisans de Marius. Pontius Télésinus fut trouvé parmi les morts. Cinquante mille hommes couvraient de leurs cadavres le champ de bataille de la *Porte Colline;* la moitié étaient des Romains. — En apprenant ce désastre, Préneste ouvrit ses portes, et Marius se tua de désespoir.

Les proscriptions. — « Je me vengerai, » avait dit Sylla dans sa lettre au sénat, et sa vengeance, sanglante, éhontée, suivit immédiatement la victoire. Le lendemain de la bataille de la Porte Colline, il haranguait le sénat dans le temple de Bellone. Tout à coup on entend des cris déchirants ; les sénateurs se troublent. « Ce n'est rien, dit Sylla; ce sont seulement quelques mauvais sujets que je fais mettre à la raison ; » et il continua tranquillement son discours. Or ces mauvais sujets étaient huit à dix mille malheureux prisonniers samnites et lucaniens, dont trois mille s'étaient rendus contre promesse d'avoir la vie sauve, et qu'au mépris de sa parole le vainqueur faisait égorger.

Les proscriptions recommencèrent. Elles frappèrent

naturellement tout d'abord les membres de la famille de Marius et ses partisans. Et quelques-uns de ces meurtres se firent dans des conditions d'atrocité épouvantables. Le glaive des assassins n'immola point seulement les ennemis de Sylla; il frappa une foule de gens qui n'avaient jamais rien eu à démêler avec lui, et dont tout le crime était de posséder des richesses convoitées par les meurtriers. Car les biens des proscrits étaient confisqués, mis à l'encan et adjugés pour des sommes ridicules. Sylla et ses créatures amassèrent ainsi en peu de temps d'immenses fortunes.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et l'on tuait toujours. Un Métellus se hasarda à lui demander en plein sénat quand il comptait s'arrêter. « Je ne sais encore, » répondit cyniquement Sylla. « Mais au moins désigne ceux que tu destines à mourir. — Je le ferai. » Et le jour même une liste de quatre-vingts noms fut affichée au Forum; deux jours après, nouvelle liste de deux cent vingt personnes; puis une troisième liste de même nombre.

De Rome les proscriptions s'étendirent à l'Italie entière, avec une différence cependant. Tandis qu'à Rome on proscrivait par *tête*, en Italie on proscrivit en *masse*. Ainsi à Préneste, Sylla, pour s'épargner la peine de distinguer les innocents des prétendus coupables, condamna tous les habitants à mort. Un seul trouva grâce devant lui, son hôte, qui rejeta dédaigneusement l'odieuse clémence du bourreau de sa patrie.

La main de fer qui pesait sur Rome, qui pesait sur l'Italie, s'appesantit sur les provinces elles-mêmes. Les chefs marianistes qui y avaient trouvé un refuge furent pourchassés, atteints, anéantis; et les provinces plus que jamais se virent écrasées d'impôts, sans distinction d'immunités et de privilèges.

Des auteurs ont évalué à cent mille le nombre des victimes de Sylla. Le vrai chiffre, qui le saura jamais?

III. — Sylla dictateur (82). — Sa mort (78).

Dictature de Sylla. — Après avoir assouvi sa vengeance, Sylla sollicita, pour la forme seulement, on peut le croire, et obtint le titre de *dictateur*. Après cent vingt ans d'interruption on revit les vingt-quatre licteurs avec les haches sur les faisceaux; mais ce que l'on n'avait point vu encore, c'était le peuple abdiquant, par un acte formel, tous ses pouvoirs entre les mains d'un citoyen, et s'engageant à reconnaître sa *volonté pour loi*. Sylla était plus qu'un empereur (novembre 82).

Réforme de Sylla dictateur. — Sylla fit une réforme de la constitution romaine. Cette réforme fut essentiellement *aristocratique*. Le sénat devint de droit le corps dirigeant de la République, recouvra tous les tribunaux, eut seul le droit de proposer les lois. Les chevaliers, dépouillés des tribunaux que leur avaient donnés les Gracques, perdirent toute leur importance politique. Enfin les tribuns du peuple, dont la puissance était autrefois si redoutable, furent réduits à un rôle insignifiant.

La constitution de Sylla ramenait la République à quatre siècles en arrière; elle mettait le peuple vis-à-vis des grands dans la situation inique où il se trouvait après l'expulsion des Tarquins; elle fut d'ailleurs, dans plusieurs de ses points, immédiatement violée par son auteur lui-même. *Aussi dura-t-elle à peine dix ans.*

Abdication de Sylla (79). — La nouvelle constitution ne pouvait fonctionner qu'autant que Sylla déposerait les pouvoirs extraordinaires qu'il s'était fait donner. Sylla abdiqua au bout de deux ans de dictature (novembre 82-79). Avant de se retirer, il fit au peuple des adieux dignes de son orgueil insolent et de ses propres goûts. Il le gorgea de viandes, de vins précieux, de mets recherchés, et avec une telle prodigalité que chaque jour on devait jeter au Tibre ce qui n'avait pu être consommé. Puis on le vit paraître au Forum, monter à la tribune, congédier ses licteurs, déposer les insignes

de sa dignité, et demander si l'on avait quelque réclamation à lui faire. Personne n'élevant la voix, il descendit de la tribune, traversa lentement la foule muette de surprise, et, accompagné de quelques amis, il rentra à pied chez lui. Au fond sa confiance était peu courageuse. N'avait-il pas pour le défendre le sénat, qu'il avait rempli de ses créatures, et les glaives de ses cent vingt mille vétérans, qui lui devaient tout?

Mort de Sylla (78). — A Cumes, où il s'était retiré, la vie de Sylla fut une orgie perpétuelle. Il y contracta une maladie horrible qui au bout d'un an devait le conduire au tombeau. Ses chairs corrompues engendrèrent une vermine épouvantable. En vain plusieurs personnes étaient-elles occupées à la nettoyer nuit et jour : elle renaissait toujours plus abondante. Ses vêtements, ses bains, son linge, sa table étaient comme inondés de ce fleuve intarissable de corruption. Ainsi mourut dans sa soixantième année celui qui s'était fait décerner le surnom de *Felix* (Heureux).

RÉSUMÉ

Sylla, de la famille noble Cornélia, questeur de Marius dans la guerre contre Jugurtha, lieutenant du même Marius, puis de Catulus, dans la guerre contre les Cimbres, se brouille avec son ancien chef à propos du groupe offert par Bocchus. La guerre sociale le met en relief en déprimant son ennemi. Le commandement de la guerre contre Mithridate, que le peuple lui donne de préférence à Marius, amène une rupture ouverte et violente. Furieux, Marius gagne un tribun, qui dégage le Forum par la force, fait voter de nouveau le peuple et obtient le commandement pour le vieux consulaire. Mais Sylla court à l'armée qui lui était destinée et qui se trouvait à Nole, revient avec elle à Rome et met en fuite Marius, qui se sauve à Minturnes, puis à Carthage (88). Il part pour la guerre contre Mithridate. Pendant son absence, Marius, favorisé par le consul Cinna, reparaît menaçant à Rome, verse le sang à flots, se fait donner un septième consulat, puis se tue à force de boire pour s'étourdir (86).

Les victoires de Sylla sur Mithridate, à Chéronée, à Orchomène, lui faisaient en effet craindre une vengeance prochaine. Mithridate vaincu, Sylla court à Rome, avide de vengeance. Débarqué en Italie, il écrase à *Sacriport* le jeune Marius, qui s'enferme dans Préneste, et extermine près de la *Porte Colline*

une armée samnite commandée par le héros Pontius Télésinus, allié du jeune Marius (82). Marius se tue. Sylla, rentré à Rome, fait dans cette ville et dans toute l'Italie cent mille victimes.

Proclamé dictateur (82), Sylla réforme la constitution dans un sens aristocratique. Il abdique audacieusement en 79 et va mourir à Cumes épuisé par les plaisirs et rongé par la vermine (78).

CHAPITRE V

POMPÉE

SOMMAIRE

I. DÉBUTS DE POMPÉE. — Ses rapports avec Sylla.
II. POMPÉE ET SERTORIUS. — Sertorius contre Métellus (80-76); contre Pompée (76-72). — Ses succès. — Sa mort (72).
III. POMPÉE ET LES GUERRES SERVILES. — L'esclavage à Rome. — Traitement des esclaves. — Première guerre servile : Eunus (135-132). — Deuxième guerre servile : Salvius et Athénion (102-99). — Troisième guerre servile : Spartacus (73-71).
IV. POMPÉE ET LES PIRATES (67).
V. POMPÉE ET MITHRIDATE. — Lucullus contre Mithridate (74-66). — Pompée et Mithridate (66-63).
VI. CICÉRON ET CATILINA (63). — Portrait de Catilina. — Ses auxiliaires. — Il brigue le consulat (65-63). — Il échoue. — Catilina se démasque. — Son départ. — Supplice de ses complices. — Bataille de Pistoie. — Mort de Catilina (62).

Le sénat avait accompagné en grande pompe le corps de Sylla jusqu'à son bûcher; il avait poussé en mesure de solennelles exclamations, que l'armée répétait et auxquelles le peuple faisait écho. Cela montre que tous, sénat, peuple, armée, étaient mûrs pour la servitude et ne pouvaient se passer d'un maître. Sylla à peine descendu dans la tombe, un nouveau maître apparaît, plus grand celui-là heureusement et plus noble, *Pompée;* après Pompée, Rome aura *César*.

Pompée, petit-gendre de Sylla, César, neveu de Marius, semblent continuer la lutte de Marius et de Sylla.

I. — Débuts de Pompée.

Portrait de Pompée. — Pompée fut de bonne heure et resta toute sa vie l'idole des Romains. Aux agréments de sa personne, il joignait une éloquence persuasive, un caractère franc et ouvert, un abord simple et gracieux, une façon de donner qui enchantait, et avec cela, même dans sa plus grande jeunesse, de la gravité et des manières toutes royales. Aussi habile, aussi vaillant à la guerre que Marius, il fut comme lui dans les affaires politiques faible et irrésolu. Mais il était infiniment plus honnête que Marius et infiniment plus humain. Ami des proscripteurs, il sut rester pur de toute tache de sang. Vaniteux à l'excès, ne pouvant supporter de rester un instant dans l'ombre, ni même d'arriver aux honneurs par la voie commune, il n'était cependant point ambitieux : il ne fit jamais courir aucun danger aux institutions de la République. Au fond il fut toujours *un peu enfant* ; aimant mieux dans les honneurs le côté brillant que le côté solide ; satisfait s'il recevait des applaudissements, des surnoms pompeux ou de beaux triomphes.



Pompée.
Monnaie d'argent.
(Cabinet de France.)

Pompée et Sylla. — Pompée débuta dans la vie politique en se rangeant hardiment du côté de Sylla, qui au retour de sa campagne contre Mithridate se voyait le chemin de Rome fermé par les armées de Marius le Jeune. Agé alors de vingt-trois ans, il se donna de sa propre autorité le titre de général, leva en quelques jours trois légions, les équipa complètement et les mena partout où le voulut le dictateur, en Cisalpine, en Sicile, en Afrique ; partout il fut vainqueur. Aussi, quand il revint à Rome, Sylla se porta solennellement à sa rencontre, et le salua du titre de Grand.

Pompée voulait davantage, il voulait le triomphe. Sylla refusa, parce que Pompée n'était ni consul, ni préteur, ni sénateur : mais c'était précisément la grande ambition de Pompée; il voulait pouvoir se vanter d'avoir été seul triomphateur avant d'être sénateur. « Qu'il prenne garde, s'écria-t-il dans sa brutale et imprudente franchise de jeune homme, que le soleil levant a plus d'adorateurs que le soleil couchant. » Ce mot aurait pu lui coûter cher, et tout le monde tremblait autour de lui. L'effet en fut tout autre qu'on ne le redoutait. « Qu'il triomphe! qu'il triomphe! » dit Sylla, comme subjugué par tant d'audace, charmé peut-être au fond de cette courageuse boutade chez un jeune homme auquel il venait de donner en mariage sa petite-fille Émilie.

II. — Pompée et Sertorius.

Sertorius. — Après la défaite du jeune Marius par Sylla, plusieurs chefs de son parti s'étaient réfugiés dans les provinces. *Sertorius*, un de ces chefs, passa en Espagne, et entreprit de soulever la péninsule contre les Romains (82). Ce n'était plus un jeune homme alors : il avait en effet combattu contre les Teutons à Aix (102), puis contre les Italiens dans la *guerre sociale*. Partisan de Marius, il ne l'était pas pour cela des proscriptions, et sa main ne s'était souillée du sang d'aucun citoyen.

Soulever l'Espagne n'était point chose difficile; la violence et la cupidité des gouverneurs avaient préparé le terrain. Sertorius se concilia rapidement l'affection des indigènes par son remarquable esprit de douceur et d'équité; ne foulant jamais les populations; ne tolérant aucune licence chez ses troupes, au point qu'un jour il fit tuer toute une cohorte coupable de quelque excès.

Sertorius contre Métellus (86-76). — Prié de se mettre à leur tête par les Lusitaniens (Portugal), on vit Sertorius avec trois mille Romains, quatre mille indigènes et sept cents chevaux, tenir tête à cent mille hommes et à quatre généraux, dont le plus illustre était Métellus, fils du vainqueur de Jugurtha. Sertorius était

revenu au système de Viriathe, à la guerre de partisans, qui a toujours si bien réussi aux Espagnols. A la tête de troupes légères et rapides, toujours attaquant et toujours disparaissant avec la promptitude de l'éclair, il faisait le désespoir des lourds légionnaires de Métellus.

De la Lusitanie la révolte avait gagné le reste de l'Espagne, et Sertorius était de fait le maître de la péninsule, en dépit des armées romaines qui la parcouraient dans tous les sens et qui ne possédaient guère que l'enceinte de leur camp. Sertorius avait su si bien s'attacher les Espagnols par son affabilité, sa bravoure, sa souplesse à se plier à leurs coutumes, qu'ils lui étaient dévoués jusqu'à la mort. Lui-même d'ailleurs ne négligeait aucun de ces petits moyens qui ont une action merveilleuse sur les peuples enfants. Tuniques brodées de fleurs, boucliers artistement travaillés, casques étincelants d'or, armes de prix, tels étaient les présents dont il aimait à récompenser le courage.

Mais ce qui flatta le plus agréablement leur vanité, ce fut le soin qu'il prit d'un certain nombre d'enfants appartenant aux grandes familles. Il les réunit à Osca (Huesca, Aragon), et les fit instruire dans les lettres grecques et romaines. Ce n'est pas s'aventurer beaucoup que de croire que les parents étaient moins charmés de savoir que leurs enfants parleraient un jour correctement le grec ou le latin, que de les voir avec les insignes de la jeune noblesse romaine, la robe bordée de pourpre, et la bulle d'or au cou.

Sertorius contre Pompée (76-72). — Il était manifeste que Métellus ne viendrait jamais à bout de cette guerre : on lui envoya pour l'aider Pompée avec trente mille fantassins et mille chevaux. Le jeune et bouillant général accourut vivement, ayant pleine confiance de jeter bien vite l'ennemi hors de ses positions; mais il fut battu et faillit même périr. Dangereusement blessé, il allait être pris quand il lança au-devant des ennemis son cheval tout caparaçonné d'or. Tout occupés du cheval, les soldats laissèrent échapper le cavalier.

Mort de Sertorius (72). — Découragé, Métellus

mit à prix la tête de Sertorius. Les Romains faisaient appel à la trahison : la trahison seule, en effet, devait avoir raison de Sertorius. Il fut lâchement égorgé dans un festin par un de ses lieutenants, *Perpenna*.

Métellus quitta l'Espagne après la mort de Sertorius, ce qui permit à Pompée de s'attribuer tout l'honneur de la fin de la guerre. Il fonda dans le pays des Vascons une ville qui de son nom s'appela *Pompelon* (Pampelune); et, avant de quitter la péninsule, il s'éleva un fastueux trophée avec une fastueuse inscription sur la dernière crête des Pyrénées.

III. — Pompée et les guerres serviles.

L'esclavage à Rome. — Rome, au temps où sa domination ne dépassait pas le Latium, où ses mœurs étaient simples, ne connut pas l'esclavage : l'esclavage fut un fruit de la conquête. On sait quels étaient les droits de la conquête dans le monde antique. Tuer, piller, brûler, semblait chose toute naturelle au vainqueur, et ceux qu'il épargnait, jetés dans les fers, étaient voués à la servitude. C'est ainsi qu'à la suite de ses innombrables victoires, Rome se vit en possession d'un nombre immense d'esclaves.

La conséquence est visible : Rome fut inondée d'esclaves et à la campagne et à la ville. Les esclaves de luxe, ceux qui pouvaient servir à la ville en qualité de scribes, de secrétaires, d'architectes, de pédagogues, de précepteurs, d'artistes, de danseurs, furent toujours payés un prix assez élevé, de six à sept mille francs; mais la foule, ceux qui étaient destinés aux bas offices, aux travaux de la campagne, ne se payaient pas d'ordinaire plus de quatre cents francs; et quand il y avait abondance, pour quatre à cinq drachmes, c'est-à-dire pour moins de cinq francs, on pouvait acheter un homme.

Traitement des esclaves. — On peut se figurer le cas que l'on faisait de pareille marchandise, achetée à si vil prix. On les ménageait autant qu'on ménage un instrument utile, et quand ils ne pouvaient plus servir,

on les rejetait sans pitié. Nous trouvons dans Caton des détails curieux sur le régime de ces malheureux. D'abord, point de repos ; il faut que l'esclave travaille ou dorme : car l'oisiveté est mauvaise conseillère. Aussi, quand les bêtes devaient se reposer, on savait trouver pour les esclaves quelque occupation où les bêtes ne fussent point nécessaires. Comme nourriture, du pain grossier à peine en quantité suffisante, quelques vieilles olives tombées avant leur maturité, un peu d'huile et deux ou trois poignées de sel par an, ou bien de la saumure avec du vinaigre ; comme boisson, de l'eau, ou un horrible mélange de vin doux, de vinaigre, d'eau douce et de vieille eau de mer. Leur vêtement était à l'avenant : quelques haillons, avec de gros sabots garnis de clous ; mais le plus souvent ils allaient presque nus. Pour leur gîte, c'était un bouge infect, ou d'amples caves, sans air ni lumière, où ils étaient poussés chaque soir à coups de lanières par l'intendant comme un vil troupeau.

Si à ces malheureux on marchandait la nourriture, le vêtement, la lumière et l'air, en revanche on ne leur marchandait pas les coups. « Traitez-les, disaient les doctes qui avaient écrit sur la matière, comme des bêtes féroces, et rendez leur âme vingt fois plus esclave à coups d'étrivières. » Pour un délit léger, ou un simple caprice du maître, l'esclave expirait sous le fouet, ou sur une croix, ou écrasé entre deux meules ; ou bien on lui coupait les pieds, les mains, les lèvres, le nez, et on l'abandonnait. Certain favori d'Auguste, pour donner à ses murènes une chair plus délicate, faisait jeter dans leurs viviers des esclaves vivants. Sénèque a tracé un tableau navrant de ces pauvres esclaves que les maîtres obligeaient d'assister à leurs soupers interminables : ils étaient là debout pendant des nuits entières, à jeun devant des tables où éclatait un luxe insensé, et malheur à celui qui aurait toussé, éternué, bâillé ou seulement soupiré. Souvent ils étaient contraints, pour le plaisir des convives, de se transformer en gladiateurs et de s'entr-égorger.

On comprend quelle colère, quelle rage, en présence

de ces infamies, devait monter au cœur de l'esclave jadis libre, guerrier, chef, ou homme riche, instruit, réduit par le sort de la guerre ou l'avidité des spéculateurs à cette condition. Ainsi s'expliquent les révoltes.

Première guerre servile. Eunus (135-132). — Le mouvement de l'insurrection partit de la Sicile, parce que c'était là que les esclaves étaient le plus nombreux. Un riche citoyen de la ville d'Henna avait exaspéré par sa cruauté ses quatre cents esclaves, qui se jetèrent sur lui, le garrottèrent et lui firent subir toutes sortes d'outrages. Les habitants d'Henna furent tous égorgés. A cette nouvelle, lès esclaves d'Agrigente se soulevèrent à leur tour, et vinrent au nombre de cinq mille se joindre aux insurgés, qui élurent pour chef un Syrien du nom d'*Eunus*. Eunus ceignit le diadème et se fit appeler *Antiochus*. En quelques jours le roi Antiochus réunit une armée de soixante-dix mille hommes. Il battit successivement quatre préteurs; chaque victoire lui amenait de nouveaux soldats, et bientôt il se vit à la tête de deux cent mille esclaves. Il fallut envoyer deux consuls pour avoir raison des rebelles, qui, défaits, assiégés dans Tauroménium, où ils éprouvèrent toutes les horreurs de la famine, réduits à manger leurs femmes et leurs enfants, se défendirent jusqu'à la dernière extrémité. Tous ceux qui furent pris, sans excepter le roi Antiochus, périrent du supplice de la croix.

Deuxième guerre servile. Salvius et Athénion (102-99). — Les troubles devaient reparaître trente ans plus tard et cette fois encore en Sicile. La péninsule regorgeait de malheureux que la violence seule et non plus les droits de la victoire avaient réduits en servitude. Leurs chefs, *Salvius* et *Athénion*, se sentirent assez forts pour hasarder une bataille en pleine campagne. Vaincus, ils n'en continuèrent pas moins vaillamment la lutte. Mais ils furent tués peu après, et les insurgés, privés de direction, se dispersèrent. Un bon nombre furent pris et emmenés à Rome pour être jetés aux bêtes : ils trompèrent la cruelle attente du peuple en s'entr'égorgeant.

Troisième guerre servile. Spartacus (73-71). — Il y avait des degrés dans la condition des esclaves; mais les plus à plaindre étaient certainement les malheureux gladiateurs que le maître, pour son plaisir ou celui de ses hôtes, forçait à se battre jusqu'à ce que l'un des deux combattants restât sur le carreau. Toute maison riche avait son troupeau de gladiateurs. Quelques-uns même ne rougissaient point d'en faire une spéculation commerciale. Tel était le cas d'un certain Lentulus, de Capoue, qui entretenait des gladiateurs pour les louer aux grands de Rome. C'étaient presque tous des Thraces ou des Gaulois, c'est-à-dire des hommes qui supportaient avec une impatience toute particulière leur servitude. Ils complotèrent de s'échapper; mais le complot fut découvert.

Prévenant la vengeance de leur maître, soixante-dix-huit d'entre eux entrent dans la boutique d'un rôtisseur, se saisissent de couperets et de broches et s'élancent hors de Capoue. Aux portes de la ville, ils rencontrent un chariot chargé d'armes de gladiateurs; ils s'en emparent et se réfugient dans une forte position sur le Vésuve. Leur chef était un Thrace, nommé *Spartacus*, homme d'un grand cœur et d'une force étonnante, d'une intelligence et d'une douceur au-dessus de sa fortune. Une troupe de soldats est envoyée contre eux de Capoue; ils les battent, et se saisissent avec joie de leurs armes, heureux de pouvoir désormais combattre comme des hommes libres. Le préteur Clodius vient les assiéger dans leur refuge avec trois mille hommes; il est obligé de fuir honteusement. Un second préteur, Varinus, manque être enlevé et se laisse battre à plusieurs reprises. Malgré toute la honte qu'il en éprouvait, le sénat se résigna à envoyer contre eux deux consuls (72). Après quelques avantages, les consuls furent complètement défaits. Indigné, le sénat leur ordonna de se tenir tranquilles et confia le commandement à *Crassus* (71).

Crassus se contenta d'abord de surveiller soigneusement l'ennemi. Il ne put cependant empêcher que son lieutenant Mummius, se croyant sûr de vaincre, ne

livrât bataille. Mummius fut battu, reçut de vertes réprimandes, et les troupes qui avaient fui furent décimées. Désespérant d'avoir raison de l'insurrection, Crassus écrivit au sénat qu'il fallait rappeler Pompée d'Espagne. Il avait à peine fait cette démarche qu'il s'en repentit, parce que naturellement on attribuerait l'honneur de la victoire à celui qui serait venu à son secours; aussi chercha-t-il l'occasion de livrer une bataille décisive avant l'arrivée du secours qu'il venait de solliciter.

Une grande bataille se livra en Lucanie, qui décida de la guerre. Avant d'engager l'action, Spartacus tua son cheval, disant que la victoire lui en donnerait bien d'autres, et que défait il n'en aurait plus besoin; puis il se précipita dans la mêlée, désirant surtout arriver jusqu'à Crassus. Il tua de sa main deux centurions, mais, entouré par les ennemis, il succomba sous le nombre après avoir vendu chèrement sa vie. Les débris de son armée se précipitèrent vers les Alpes. Pompée, qui arrivait d'Espagne, rencontra les insurgés, et leur tua cinq mille hommes. Les survivants furent traqués comme des bêtes fauves, et tous ceux que l'on saisit, six mille environ, expirèrent sur la croix. Quant à Pompée, il écrivit majestueusement au sénat : « Crassus a vaincu Spartacus, moi j'ai arraché les racines de la guerre. » Ce qu'avait redouté Crassus arriva : à son retour à Rome, Pompée fut salué par les acclamations enthousiastes du peuple, qui portait aux nues le *héros invincible*.

IV. — Pompée et les pirates (67).

Destruction de la Constitution de Sylla (70). — Pompée n'eut qu'à se laisser faire pour obtenir et le triomphe et le consulat. Jusqu'à ce jour il avait évité de se prononcer entre le sénat et le peuple; cette habile neutralité avait servi ses intérêts, mais à la fin elle pouvait devenir dangereuse : l'heure était venue de se décider pour l'un ou pour l'autre parti. Pompée se détermina pour les chevaliers et pour le peuple; pour avoir tout à son tour, il leur donna tout lui-même le premier

pendant son consulat de 70 : ancien protégé de Sylla, il renversa la Constitution aristocratique de Sylla.

Le peuple répondit aux avances de Pompée en lui faisant confier quelque temps après la guerre contre les pirates.

Guerre contre les pirates (67). — Depuis que Rome était déchirée par les guerres civiles, elle n'avait plus le temps de s'occuper de la défense des mers. Aussi étaient-elles infestées par des pirates qui les exploitaient en règle. Ils formaient une armée innombrable où l'on ne voyait pas seulement des aventuriers et des désespérés de tout pays, des citoyens bannis, des proscrits et des transfuges, mais encore des hommes riches, de haute naissance et d'une intelligence élevée. Ils avaient fait de la piraterie un art, et ils cherchaient à se cacher à eux-mêmes ce qu'il y avait de honteux dans leur métier en se donnant tous les dehors de gens opulents et magnifiques. Leurs brigantins, remarquables par la légèreté de leur construction, munis de bons rameurs et d'excellents pilotes, étaient souvent aussi d'une rare élégance avec leurs poupes dorées et leurs rames argentées. On s'amusait tout en pillant, et le long des rivages ce n'étaient que flûtes, chansons et ivresse. Mais, pour être joyeuse, la guerre n'en était pas moins sérieuse.

Ces brigands avaient leurs plaisantes et cruelles manies : leur plus grand plaisir était de s'emparer de quelque citoyen romain, et quand le malheureux, croyant bien faire, s'écriait : « Je suis citoyen romain, » ils feignaient la surprise et la crainte ; ils se jetaient à ses pieds et imploraient leur pardon ; puis ils dressaient une échelle le long des flancs du navire et l'invitaient à descendre pour retourner dans son pays : s'il hésitait, ils le poussaient eux-mêmes dans les flots.

Un moment arriva où les vaisseaux corsaires montèrent à plus de mille. Rome elle-même se trouva menacée, car tout commerce se trouvant interrompu, la famine était imminente. Le peuple, pour qui le spectre de la faim était tout ce qu'il connaissait de plus terrible, se hâta de charger Pompée de la mission de purger les

mers. Il lui était réservé de se montrer là aussi habile et aussi heureux qu'il l'avait toujours été (67).

Il est vrai qu'il prit bien ses précautions. Il leva cent vingt mille fantassins, cinq mille cavaliers, et équipa cinq cents vaisseaux. Avec de pareilles ressources il put mettre en quelque sorte en blocus la Méditerranée entière. Traqués de toutes parts, les pirates quittèrent précipitamment les eaux de l'Occident pour se réfugier à l'Orient, sur les côtes montagneuses de la Cilicie. Pompée les y poursuivit, força leurs repaires, saccagea leurs arsenaux, leurs magasins, abîma leurs navires.

Le peuple porta aux nues l'homme qui, en moins de trois mois, avait nettoyé les mers, vengé l'honneur du nom romain. Pompée était encore dans les mers de l'Orient quand un nouveau décret vint contenter son plus vif désir, et le charger de la guerre contre Mithridate, que menait alors Lucullus avec le plus grand succès.

VI. — Pompée et Mithridate.

Mithridate et Lucullus (74-66). — La grande âme de Mithridate n'avait pu se résigner à l'odieuse paix que lui avait imposée Sylla en 84. Pendant dix ans il fit ses préparatifs de revanche, et en 74 il reprit les armes. Le roi eut d'abord la satisfaction de voir fuir les Romains et d'infliger deux défaites au consul Cotta ; mais ensuite lui-même, forcé sur son territoire par le consul Lucullus, il dut abandonner ses États et se réfugier en Arménie, après avoir donné l'ordre, pour ne point les laisser tomber aux mains du vainqueur, à ses sœurs, à sa femme, la douce *Monime*, célèbre pour sa vertu et sa beauté, de se tuer (71). Le roi d'Arménie, gendre de Mithridate, *Tigrane*, vint à son secours ; mais à son tour il fut vaincu dans deux grandes batailles, et perdit même sa capitale, Tigranocerte. Heureusement pour les deux rois, une sédition des soldats de Lucullus, las de se voir traiter par le consul en *muletiers*, arrêta le cours de ses victoires. Sur ces entrefaites, le peuple confia la direction de la guerre à son favori, Pompée (66).

Pompée et Mithridate (66-63). — Grâce à la mutinerie des soldats, non seulement Tigrane et Mithridate étaient rentrés dans leurs États, mais encore ils avaient repris l'offensive, et les vainqueurs se trouvaient en recul sur tous les points. La présence de Pompée rétablit promptement toutes choses. Il arrivait avec soixante mille hommes et une flotte nombreuse. Mithridate avait encore trente mille hommes; mais, fatigué de cette longue et opiniâtre lutte, il demanda la paix. Comme condition, Pompée exigea qu'il s'en remît à *la générosité*



Monnaie de Mithridate. — Tétradrachme. (Cabinet de France.)

du peuple romain. Mithridate, plutôt que d'éprouver la *générosité* du vainqueur, résolut de combattre jusqu'à la mort. Mais, vaincu sur les bords du Lycus, dans la petite Arménie, abandonné de Tigrane, il dut se sauver en Colchide.

Débarrassé de Mithridate, Pompée pénétra en Arménie et s'avança jusqu'à Artaxarte, seconde capitale de Tigrane, ne rencontrant nulle part de résistance. Il n'était plus qu'à quelques milles d'Artaxarte, quand il vit arriver dans son camp Tigrane, qui déposa son diadème à ses pieds et voulut embrasser ses genoux. Pompée le releva et récompensa tant de lâcheté en lui laissant l'Arménie, à la condition d'une indemnité de six mille talents (trente-six millions).

Pompée alla ensuite promener les aigles romaines jusqu'au Phase, au pied du Caucase. Il revint passer

l'hiver de 65 dans le Pont, à *Amisos*, où il tint une cour magnifique. Se dirigeant au printemps vers le sud, il soumit la Syrie, la Phénicie; emporta d'assaut Jérusalem, passa en Arabie, et alla mettre le siège devant Pétra. Il se trouvait sous les murs de cette ville quand arrivèrent des courriers porteurs de bonnes nouvelles, à en juger par leurs javelines couronnées de lauriers.

Mort de Mithridate (63). — Les courriers apportaient la nouvelle de la mort de Mithridate. Pourchassé de toutes parts, Mithridate s'était réfugié dans le Bosphore Cimmérien (Crimée), sa dernière possession, où Pompée n'avait pas voulu ou n'avait pas osé le suivre. L'âge ni les revers n'avaient brisé la grande âme du roi. Il forma le projet de soulever les Thraces, de les entraîner par la vallée du Danube jusque dans les Gaules, de réunir Thraces et Gaulois et de les précipiter tous ensemble du haut des Alpes sur l'Italie. Le projet était grand, trop grand pour être compris. Les soldats se mutinèrent, et Pharnace lui-même, fils du roi, se mit du côté des rebelles. Du haut des murs de son palais, Mithridate vit son fils couronné et salué roi par l'armée. Alors il avala du poison, et le poison n'ayant pas de prise sur sa robuste constitution, il se fit tuer d'un coup d'épée.

Ainsi finit après cinquante ans de guerres le monarque dont Racine a pu dire : « Ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la République. C'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée. »

Les courriers qui apportaient ces nouvelles avaient été envoyés par Pharnace. Pour prix de son parricide et de sa lâcheté vis-à-vis des Romains, Pharnace reçut le Bosphore Cimmérien. Les autres États de Mithridate furent incorporés à la République.

VII. — Cicéron et Catilina (63).

Pendant que Pompée dans l'extrême Orient triomphait de l'indomptable ennemi de la République, la République elle-même à Rome semblait sur le point de sombrer.

L'année 63, qui vit la mort de Mithridate, vit aussi la conspiration de Catilina.

Sergius Catilina appartenait à une famille *patricienne*, à une des familles par conséquent les plus anciennes de Rome. Il avait reçu lui-même de la nature les dons les plus précieux. Mais les qualités qui auraient pu faire de lui un grand citoyen, Catilina les mit toutes au service du crime. Ambitieux, profondément corrompu, perdu de dettes, froidement féroce, il voulut pour refaire sa fortune se mettre à la tête de la République, et pour y arriver il n'y eut pas d'infamies qu'il ne se crût permises.

Auxiliaires de Catilina. — Dans une société bien réglée, Catilina aurait été peu à craindre. Mais il se trouva au sein d'une société vouée à une irrémédiable décadence : il rencontra aussitôt une foule d'adeptes dans de jeunes nobles qui appartenaient à presque aussi illustre maison que lui, et qui n'étaient guère moins corrompus, ne rêvant que chiens, chevaux et plaisirs.

Catilina candidat au consulat (65-63). — Comme tous les scélérats, Catilina voulut donner un certain vernis de légalité à ses attentats contre Rome. Consul, il pouvait, sans violer la lettre de la loi, faire tout plier sous ses caprices. Il posa donc sa candidature en l'année 65. Le sénat, pour des concussions, le raya de la liste des candidats. En 64, il posa de nouveau sa candidature ; le sénat, faisant taire son orgueil et sa jalousie, s'unit aux chevaliers et au peuple pour élire *Cicéron*, homme nouveau, que recommandaient seuls son éloquence, sa probité et son patriotisme. L'année suivante, dans les comices consulaires présidés par Cicéron même, nouvelle candidature de Catilina, et nouvel échec. Cette fois il n'y tint plus, et il résolut de se jeter à corps perdu dans un bouleversement général.

Catilina se démasque. — Ses préparatifs étaient achevés. A Rome, en divers lieux, il avait réuni d'immenses provisions d'armes. Dans l'Italie, les vétérans s'armaient en silence. Catilina réunit une dernière fois les principaux conjurés pendant la nuit ; il vint recevoir

de nouveau leurs promesses et leurs serments. On dit que pour mieux lier ensemble tous ces misérables, il leur versa dans des coupes du vin mêlé de sang humain, et tous à la fois portèrent à leurs lèvres cet affreux breuvage au milieu des plus terribles imprécations. Les conjurés se partagèrent les quartiers de la ville : ils devaient tous mettre le feu dans leur quartier à la même heure; en quelques instants Rome se trouverait ainsi enveloppée d'un immense incendie. A la faveur de cet incendie et du trouble qui suivrait, on massacrerait le sénat, on tuerait les principaux citoyens, et l'on pourrait ensuite piller à son aise et s'emparer du pouvoir.



Cicéron.
(Buste du cabinet de France.)

Départ de Catilina. — Le consul, au courant de tout le complot, avait été revêtu par le sénat d'un pouvoir discrétionnaire. Mais il lui était difficile de sévir contre les conjurés, parce qu'il n'avait point encore de preuves matérielles et irrécusables. Catilina restait dans Rome; il venait même au sénat et semblait braver la puissance consulaire et les attributions dictatoriales.

Le 7 novembre, à la suite d'un attentat dirigé contre sa personne, Cicéron réunit le sénat dans le temple de Jupiter Stator. Catilina s'y présente. A sa vue tous les sénateurs se reculent et il reste seul sur son banc. L'indignation de Cicéron, jusqu'alors contenue, éclate. Il apostrophe vigoureusement le conspirateur, lui met sous les yeux tous ses plans, toutes ses mesures, toutes ses espérances criminelles, l'écrase de son mépris. Catilina essaye de se justifier : il est vivement interrompu par les sénateurs, qui l'appellent *traître, ennemi de la patrie*. Alors se levant transporté de fureur : « Puisque mes ennemis, s'écrie-t-il, me poussent à bout, j'éteindrai par

des ruines le feu qu'ils allument pour me perdre. » Puis, sortant avec précipitation, il se retire chez lui, et, la nuit venue, il part pour l'Étrurie, où des conjurés tenaient des troupes toutes prêtes, après avoir fait dire à Lentulus, préteur, son principal complice, de préparer l'incendie et le carnage : avant peu il sera là lui-même à la tête d'une grande armée.

Supplice de Lentulus et de ses complices. — Ainsi Rome était toujours sur un volcan. Des rebelles allaient marcher contre elle alors que presque toutes ses légions se trouvaient avec Pompée en Orient; dans ses murs mêmes des misérables se disposaient à tout détruire, et le consul ne pouvait rien contre eux, toujours faute de preuves. Heureusement ils eurent la malencontreuse idée de chercher à gagner à leur cause des Allobroges venus à Rome pour se plaindre de leur gouverneur. Les Allobroges dévoilèrent tout et remirent entre les mains du consul des preuves écrites. Cette fois il n'y avait plus à hésiter. Cicéron fit aussitôt arrêter les cinq conjurés les plus compromis, et convoqua d'urgence le sénat pour statuer sur leur sort. Après une longue et mémorable discussion, la peine de mort fut prononcée.

A l'instant même, pour ne pas laisser au sénat le temps de se repentir, Cicéron alla prendre Lentulus et le conduisit à la prison du Tullianum, où des préteurs amenèrent les autres condamnés. Ils furent livrés au bourreau et étranglés. En descendant de la prison, Cicéron traversa le Forum, où se trouvait une troupe nombreuse de conjurés, qui attendaient la nuit pour enlever les prisonniers. « Ils ont vécu ! » leur dit simplement le consul, et la foule se retira en silence, frappée de stupeur (5 décembre 63).

Bataille de Pistoie et mort de Catilina (5 janvier 64). — A la nouvelle du supplice de Lentulus et de ses compagnons, la désertion se mit dans l'armée de Catilina. Trois à quatre mille hommes seuls lui restèrent fidèles. Il engagea quand même la bataille contre une armée consulaire, près de *Pistoie*, dans les Apennins. Refoulés et *écrasés*, les rebelles se firent tuer

plutôt que de fuir ou que de demander quartier. Catilina montra un courage digne de sa naissance. Quand il vit que tout était perdu, il se précipita au travers des plus épais bataillons, et tomba percé de coups. On le retrouva après la bataille loin des siens, au milieu d'un monceau d'ennemis (6 janvier 62).

Rome était sauvée, mais Cicéron ne trouva point la récompense qu'il espérait de ses services. Quelque temps après il sortit de charge. Il se disposait, le jour où il quitta les insignes du consulat, à prononcer un grand discours pour glorifier sa magistrature. Mais un tribun du peuple lui dit durement : « L'homme qui n'a point permis aux accusés de se défendre ne se défendra pas lui-même, » et il lui enjoignit de se borner au serment d'usage, qu'il n'avait rien fait contre les lois. « Je jure, s'écria Cicéron, que j'ai sauvé la République. » Cette éloquente protestation fut couverte par les applaudissements du peuple, qui le proclama le *Père de la patrie*. Beau triomphe qui devait quatre ans après être suivi d'une amère déception.

RÉSUMÉ

Pompée se déclare pour Sylla quand il revient d'Orient, et lui fournit une armée, partout victorieuse. Il devient le petit-gendre du dictateur.

En Espagne, Sertorius, brave capitaine, habile et humain, relève le parti de Marius (82). Il bat à plusieurs reprises Métellus, fils du Numidique (80-76). On envoie comme auxiliaire à Métellus Pompée, qui lui-même subit plusieurs échecs. Métellus finit par mettre à prix la tête de Sertorius. Le vaillant général est assassiné par un de ses officiers, Perpenna (72). Pompée achève de pacifier l'Espagne, fonde Pampelune et s'élève un trophée sur les Pyrénées.

L'affreuse condition des esclaves amène les *guerres serviles* : deux en Sicile, celles d'Eunus (135-132) et d'Athénion (102-99); une en Campanie, celle de Spartacus (73-71). Les trois insurrections échouent. Celle de Spartacus, ou des gladiateurs, après de grands succès, est écrasée par Crassus et achevée par Pompée, qui est proclamé *héros invincible*.

Pompée, triomphateur et consul, abroge la Constitution de Sylla (70).

Le peuple l'en récompense en lui confiant la guerre contre les

pirates (67), qui, chassés de la Méditerranée, se réfugient dans les montagnes de la Cilicie, où ils sont tués ou pris.

De Cilicie, Pompée va combattre Mithridate. Le roi de Pont avait repris les armes en 74. Vaincu par Lucullus en Bithynie, puis dans le Pont même, il avait dû se réfugier en Arménie, auprès de son gendre Tigrane (70). Tigrane, venant à son secours avait été vaincu dans une grande bataille, avait perdu sa capitale Tigranocerte (69), et n'avait été sauvé que par une mutinerie des soldats de Lucullus (67). Mithridate avait pu rentrer dans ses États. Vivement pressé par Pompée, il se sauve en Colchide d'abord, puis dans le Bosphore Cimmérien, où, devant une révolte de son armée et de son fils Pharnace, il se tue (63). Pendant ce temps Tigrane fait sa soumission à Pompée, qui lui laisse l'Arménie.

L'année 63, qui voit la mort de Mithridate, voit aussi la conjuration de Catilina, déjouée par Cicéron. Catilina est vaincu et tué dans la bataille de *Pistoie* (janvier 62).

CHAPITRE VI

POMPÉE. — CÉSAR. — LE TRIUMVIRAT

SOMMAIRE

I. Pompée, Crassus, César, ou le premier triumvirat (60). — Portrait de César. — César avant le premier triumvirat (78-60). — Le triumvirat (60). — Consulat de César (59).

II. César et la conquête de la Gaule (58-50). — La Gaule avant César (123-58). — Conquête de la Gaule (58-50). — Occasion de cette conquête. — Les Helvètes. — Les Suèves. — Premier soulèvement des Belges (57). — Soulèvement de l'Armorique (56). — César en Germanie et en Grande-Bretagne (55-54). — Deuxième soulèvement des Belges (53). — Soulèvement de l'Arvernie (52). — Vercingétorix à Gergovie, à Alésia. — Fin de la guerre (50).

I. — Pompée, Crassus, César, ou le premier triumvirat (60).

Délivrée d'un danger, Rome va tomber dans un autre : Catilina est mort, elle n'aura pas de dictateur, au moins immédiatement, mais elle subira un *triumvirat*, que formeront Pompée, Crassus et César.

Nous connaissons déjà Pompée. Sur Crassus, le vain-

queur de Spartacus, on aura tout dit, quand on aura dit qu'il était un assez bon général et le plus riche des Romains. César mérite d'être étudié plus attentivement.

César avait l'extérieur d'un élégant, d'un *fat* du jour. Jeune, il fut le *roi de la mode*. Les plus habiles désespéraient de porter comme lui leur toge. Toute sa personne respirait un charme indicible, et nul comme lui ne connut l'art de séduire et de plaire. Longtemps il ne parut occupé que de festins et de plaisirs : magnifique et prodigue, il jetait l'or à pleines mains; avant d'avoir obtenu aucune charge, il était endetté de treize cents talents (sept millions)! Plusieurs se laissèrent prendre à cet air d'insouciance et de légèreté. « Quand je le vois, disait Cicéron, si bien frisé, et craindre de déranger du bout du doigt sa chevelure, je ne puis me figurer qu'un tel homme se mette en idée le noir dessein de renverser la République. » Sylla l'avait mieux jugé. « Redoutez, disait-il aux nobles, ce jeune élégant à la robe flottante. »



Jules César.
(Musée de Naples.)

César avant le triumvirat (78-60). — Par le sang, César appartenait au patriciat de Rome; il était de l'illustre famille des *Jules*, et prétendait descendre, par Énée, de Vénus, dont il portait l'image empreinte sur son anneau. Mais par politique il se fit *peuple*, et se porta comme héritier du vieux Marius, son oncle, dont il eut toute l'ambition, avec la sauvagerie en moins et le génie en plus.

Son parti pris, César ne négligea rien pour se concilier la faveur du peuple. Quand sa tante *Julia*, femme du vieux Marius, mourut, il osa, au grand scandale des nobles et aux applaudissements de la foule, faire porter au convoi les images de Marius, revues alors pour la

première fois depuis que le dictateur Sylla avait déclaré son rival ennemi de la patrie.

Édile, il alla plus loin. Un matin on découvrit de toute la ville, au haut des escaliers du Capitole, des statues étincelantes d'or; c'était Marius qui reparaissait avec ses trophées de la guerre de Jugurtha et des Cimbres. Le peuple accourut pour acclamer l'image de son idole; les grands protestèrent, mais en vain. Durant son édilité, César donna des jeux d'une magnificence inouïe; fit au peuple des largesses insensées; et enfin, spectacle tout nouveau, offrit un combat de trois cent vingt couples de gladiateurs, tous revêtus d'armures dorées.

Sénateur, César, dans le fameux procès de Lentulus, opina contre la peine de mort, ce qui le fit soupçonner d'être secrètement du parti de Catilina. Sa préture n'offrit rien de remarquable. Au sortir de charge, il prit le gouvernement de l'Espagne, d'où il revint avec une armée chargée de butin et le titre d'*imperator* (général victorieux).

Le triumvirat (60). — Quand César revint d'Espagne, Pompée rentrait de sa campagne contre Mithridate. Pompée avait obtenu le triomphe, mais il demeurait profondément blessé de l'hostilité qu'il rencontrait dans le sénat. César profita de ce ressentiment pour se liguer avec lui contre les nobles. Ils s'adjoignirent Crassus, dont César avait besoin pour faire face à ses embarras financiers, et qui avait déjà répondu pour lui de la somme environ de cinq millions. Ainsi se forma le *triumvirat*, ce monstre à trois têtes, comme on l'appela, fruit de l'ambition et de l'illégalité, qui domina le peuple, le sénat, le gouvernement tout entier.

Consulat de César (59). — Consul en 59, César se distingua par son mépris de toutes les lois et son dédain du sénat, qu'il affectait de ne point connaître, portant, chose inusitée, directement les projets de loi au peuple. Sur la fin de son consulat, il fit arriver au tribunat *Clodius*, personnage scandaleux, mais dont il avait besoin pour se débarrasser de Cicéron, qui était le défenseur

autorisé et ardent de l'aristocratie. Clodius porta en effet une loi qui condamnait à l'exil quiconque aurait fait mourir un citoyen sans l'ordre du peuple. Cette loi atteignait directement Cicéron. Le *père de la patrie* sortit de Rome accompagné d'un grand nombre de chevaliers et de sénateurs, et alla commencer un exil de deux ans, où du reste il ne montra ni courage ni dignité. Au même moment, César prenait le chemin de la Gaule, dont il venait de recevoir le gouvernement pour cinq ans avec quatre légions. Il était au comble de ses vœux (58).

II. — César et la conquête de la Gaule (58-50).

La Gaule avant César (123-58). — On appelait *Gaule* l'immense territoire situé entre l'Océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, réparti, pour une population de six à sept millions, entre trois cents cités ou États indépendants les uns des autres. Avant l'arrivée de César, une partie de la Gaule était déjà romaine. Appelés par les Grecs de Marseille, que menaçaient les peuples voisins, les Romains en avaient profité pour prendre pied dans le pays et pour jeter les bases de la conquête future. *Aquæ Sextiæ* (Aix) fut fondée par le consul Sextius en 123. Les Allobroges, rudes montagnards, voulurent chasser les Romains. Ils furent vaincus au confluent de l'Isère (121), et Rome prit tout leur territoire.

Maîtres de la rive gauche du Rhône, depuis ce fleuve jusqu'aux Alpes, les Romains passèrent sur la rive droite. Tout le versant méridional des Cévennes fut soumis, et le consul *Narbo Martius* fonda Narbonne (118), qui donna son nom à la nouvelle province (Narbonaise) et fut bientôt la rivale de Marseille.

Conquête de la Gaule (58-50). **Occasion de cette conquête.** — C'était comme auxiliaires des Grecs contre les Gaulois que les Romains s'étaient introduits en Gaule; ce fut comme *auxiliaire* des Édues, établis dans la riche vallée de la Saône, contre les Helvètes et les Germains que César en fit la conquête.

Il marcha d'abord contre les Helvètes (Suisse), qui, après avoir brûlé leurs villes et leurs villages afin de s'enlever toute pensée de retour, venaient, au nombre de quatre cent mille, de franchir le Jura et d'arriver sur les bords de la Saône. César écrasa leur arrière-garde près de *Trévoux*, puis leur armée tout entière près de *Bibracte* (Autun). Ceux qui échappèrent au massacre remirent leurs armes et reprirent le chemin de leurs montagnes, qu'ils avaient juré de ne jamais revoir.

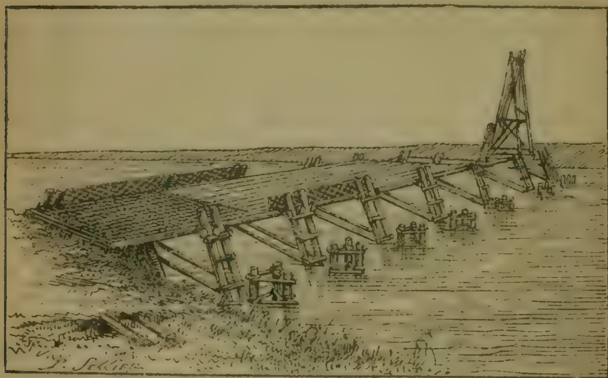
Après les Helvètes vint le tour des *Suèves*, peuplade germanique campée sur le Rhin. Arrivé à *Vesuntio* (Besançon), César faillit être abandonné par ses troupes, effrayées des récits que l'on faisait sur la taille gigantesque et la valeur des Barbares. La honte de le laisser marcher à peu près seul à l'ennemi les entraîna enfin à sa suite, et au bout de sept jours de chemin on se trouva sur les bords du Rhin, que pas un légionnaire n'avait vu encore. Battus, les Suèves repassèrent le Rhin et s'enfoncèrent dans les forêts de la Germanie (58).

Premier soulèvement des Belges (57). — César revint chez ses alliés les Édues et y fit prendre leurs quartiers d'hiver à ses légions comme en pays conquis. Les Édues, qui s'aperçurent qu'ils s'étaient donné un maître, n'osèrent se plaindre. Mais les Belges, peuplades nombreuses qui habitaient entre la Seine et le Rhin, s'inquiétèrent de ce dangereux voisinage, et, réunis en assemblée générale, ils votèrent une levée en masse. César parut tout à coup sur les bords de l'*Aisne*, où il rencontra les coalisés. Sa brusque arrivée jeta la terreur dans leurs rangs. Ils prirent la fuite, et les Romains, qui les poursuivirent, n'eurent guère d'autre peine que celle de tuer.

Les difficultés devinrent sérieuses quand César pénétra dans le pays sauvage des *Nerviens* (Hainaut). L'armée se trouva au milieu d'immenses marais, de forêts impénétrables, où l'on ne pouvait avancer que la hache à la main. Les Nerviens attendaient, retranchés derrière la *Sambre*. Ils firent une attaque soudaine, prirent le camp, et jetèrent un tel désordre dans l'armée

romaine que César crut la bataille perdue. Il saisit un bouclier, se jeta en avant de ses légionnaires, combattit comme un simple soldat, et ses troupes, honteuses de leur peur, reprenant leurs rangs, retrouvèrent la victoire. Toute l'armée nervienne s'était fait tuer. Cette journée, qui avait causé bien des émotions à César, mit la Belgique à ses pieds (57).

Soulèvement de l'Armorique (56). — La Bel-



Pont de César sur le Rhin.
(Modèle au musée de Saint-Germain.)

gique avait à peine déposé les armes, que l'Armorique (Bretagne) les prenait à son tour. Cette guerre fut particulièrement pénible tant à cause de la nature du pays, qui est coupé de baies profondes et de presqu'îles rocheuses, qu'à cause du courage de ses habitants, que rien ne pouvait lasser. Le peuple qui se fit le plus remarquer dans la défense fut celui des *Vénètes* (Vannes). Habitués au mouvement de leurs mers perpétuellement agitées par les hautes marées, les Vénètes défiaient, sur leurs légères embarcations aménagées en conséquence, les lourds et pesants vaisseaux des Romains construits pour les eaux beaucoup plus tranquilles de la Méditerranée. Le génie de César suppléa à l'insuffisance de sa flotte; des expédients furent imaginés qui enlevaient aux vais-

seaux vénètes leurs avantages, et les courageux Bretons, vaincus dans une grande bataille, furent contraints de demander la paix.

César en Germanie et en Grande-Bretagne (55-54). — Cette laborieuse guerre achevée, César dut courir vers le Rhin, où une invasion de Germains venait au secours des Gaulois. L'invasion arrêtée, César, se disant qu'il fallait avant tout supprimer les secours qui pouvaient arriver aux Gaulois soit de la Germanie, soit de la Grande-Bretagne, où vivaient des peuples de même origine, résolut de porter d'abord la guerre sur la rive droite du Rhin. En dix jours, il construisit un pont de pilotis dont il nous a laissé lui-même une remarquable description, franchit le fleuve et jeta l'épouvante parmi les tribus riveraines. Il n'osa pas aller plus loin. Après dix-huit jours il repassa le Rhin, détruisit le pont et monta vers le détroit pour faire une descente en Grande-Bretagne.

Il n'avait que peu de troupes et manquait de renseignements : néanmoins il partit; mais quand il voulut aborder, près de Douvres, il fut attaqué par une nuée d'ennemis qui rendirent le débarquement fort difficile. Une fois à terre, les légionnaires chargèrent les Barbares, qui, dispersés, demandèrent aussitôt à traiter et livrèrent des otages. Une tempête ayant maltraité la flotte romaine, ils reprirent courage, assaillirent le camp, et César, après les avoir repoussés, fut tout heureux de repasser sain et sauf le détroit.

Au fond c'était l'envahisseur qui était le vaincu : aussi César voulut-il prendre sa revanche. Il prépara une expédition formidable : huit cents vaisseaux sur lesquels s'embarquèrent cinq légions. La première rencontre fut une victoire. Mais une tempête détruisit encore une partie de la flotte, et César, découragé, regagna le continent.

Second soulèvement des Belges (53). — De graves événements l'y attendaient, et s'ils s'étaient produits plus tôt, pendant son absence, peut-être sa fortune y eût-elle sombré. Les affreuses exactions des

agents romains, de César lui-même, qui en dépit de son renom d'humanité ne fut jamais humain, provoquèrent un soulèvement chez deux des peuples les plus redoutables, les *Éburons* (Liège) et les Nerviens. Les Éburons, guidés par un chef intrépide, resté fameux, *Ambiorix*, se jetèrent sur le camp de Sabinus, lieutenant de César, tuèrent Sabinus et avec lui tous ses hommes. Puis, aidés des Nerviens, ils se précipitèrent sur le camp de Quintus Cicéron et le mirent dans la position la plus critique.

Malgré sa vigilance, César ne savait rien de ces événements : tous les courriers qu'on lui avait dépêchés avaient été arrêtés; enfin un esclave gaulois parvint jusqu'à lui. Il précipita sa marche, et quand il rencontra l'ennemi, feignant l'effroi, il se cacha. Pris d'une folle confiance, l'ennemi vint l'attaquer sur un terrain désavantageux; il fut dispersé, et César put se jeter dans le camp de Cicéron.

Le camp sauvé, César fit aux Éburons une guerre d'extermination, brûlant tout, tuant tout; pendant plusieurs mois on chassa à l'homme dans les immenses forêts des Ardennes. Ambiorix fut poursuivi avec rage de refuge en refuge. Il était presque seul, mais telle fut la fidélité de son peuple, que personne ne le trahit jamais, et l'intrépide chef put se sauver au delà du Rhin. César se vengea par de nouveaux massacres.

Soulèvement de l'Arvernie (52). — Ces terribles exécutions n'eurent d'autre effet que d'exaspérer les Gaulois. Une levée générale de boucliers se fit à la voix du fameux *Vercingétorix* (le grand chef des Cent-Têtes). L'héroïque Arverne avait pour plan d'affamer César en dévastant le territoire; dans un seul jour vingt villes des Bituriges furent par eux-mêmes livrées aux flammes. Malheureusement on eut la faiblesse d'épargner la grande ville d'*Avaricum* (Bourges), que César prit et où il trouva des provisions pour le reste de l'hiver. Vercingétorix dut reculer jusqu'à *Gergovie*, capitale des Arvernes. Il y occupa une position formidable. Le blocus était impossible : il aurait fallu bloquer toute la montagne; une bataille n'était guère plus facile. César n'es-

péra prendre la ville que par surprise, et un jour, en effet, trompant l'ennemi par une fausse attaque, il s'était déjà emparé du camp, lorsque Vercingétorix, revenu de son erreur, tomba sur les légionnaires et les jeta à bas de la montagne. Les pertes des Romains furent énormes.

César leva le siège. Sa retraite fut prise pour une fuite, et les Édues eux-mêmes, ses plus anciens alliés, firent défection. Le péril de l'armée était si grand, que plusieurs conseillèrent à César de rentrer dans la Province. Il tint bon, et sa constance fut récompensée par une victoire qu'il remporta sur Vercingétorix, près de Mâcon. Cependant les débuts de la bataille avaient été si rudes, que César faillit être pris et laissa son épée aux mains de ses ennemis.



Vercingétorix.
(Restauration par Millet.)

Siège d'Alésia. — Après sa défaite, Vercingétorix s'était retiré sous les murs d'*Alésia*, ville située, comme Gergovie, sur une montagne, et comme elle réputée imprenable. Le chef gaulois y traça un camp pour son armée, qui comptait encore quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. César conçut l'audacieuse pensée d'assiéger la ville et le camp, et il commença aussitôt des travaux gigantesques qui ont été pour tous les hommes de guerre un sujet d'étonnement et d'admiration. Bientôt Vercingétorix fut cerné, et la disette se fit sentir. En vain deux cent cinquante mille Gaulois vinrent-ils essayer de le débloquer; en vain on multiplia les assauts et les sorties : on ne put forcer les lignes romaines. Vercingétorix comprit que tout était perdu et il demanda à César ses conditions : César exigea qu'il se rendît à discrétion. Le héros n'hésita point, espérant par le sacrifice de sa vie sauver la ville et son

armée. Comme le proconsul était assis sur son tribunal, en avant de ses troupes, les portes de la ville s'ouvrirent. Un cavalier en sortit seul. Monté sur son cheval de bataille, couvert de sa plus riche armure, Vercingétorix arrive au galop, tourne en cercle autour du tribunal, saute à bas de son cheval, et muet, le regard fier, il jette son épée aux pieds de César. César ne sut ni respecter cette grande infortune, ni honorer ce grand courage. Il traîna Vercingétorix à son triomphe, puis le fit périr dans les cachots de Rome.

Il fallut encore deux ans à César pour *pacifier*, comme on aimait à dire, la Gaule. Mais la guerre sérieuse peut être considérée comme terminée avec la chute du noble Vercingétorix (52).

RÉSUMÉ

Rome, délivrée de Catilina, tombe en 60 sous le joug du *triumvirat*, formé par Pompée, Crassus et César, issu de la vieille maison Julia et neveu de Marius, dont il adopte la politique envers le peuple et contre le sénat.

Consul en 59, César se fait donner pour 58 le gouvernement de la Province en Gaule. La Province comprend déjà la plus grande partie des deux rives du Rhône : Languedoc, Provence et Dauphiné. César fera la conquête de toute la Gaule.

César se pose en protecteur des Édues menacés par les Helvètes et les Suèves. Il bat les Helvètes près de Trévoux et de Bibracte, les Suèves sur les bords du Rhin (58).

Pressentant dans le proconsul un maître, les Belges se soulèvent. César les bat sur les bords de l'Aisne; de nouveau sur les bords de la Sambre, où les braves Nerviens se font tous égorger (57).

La Belgique est conquise, mais l'Armorique prend les armes. Cette nouvelle campagne donne beaucoup de peine à César, de la part surtout des Vénètes, qui sont punis de leur héroïque vaillance par des supplices et l'esclavage (57).

Une invasion des Germains ramène César sur le Rhin. Il le franchit, mais pour s'arrêter presque aussitôt. Une descente dans la Grande-Bretagne n'a pas plus de succès (55-54).

Pendant son absence, les Éburons, sous Ambiorix, et les Nerviens tuent son lieutenant Sabinus avec une légion; puis vont faire le siège du camp de Quintus Cicéron. César accourt, délivre le camp, puis se venge par de nouvelles dévastations et de nouveaux massacres (53).

Toute la Gaule se soulève sous Vercingétorix. Le grand Arverne

infligé au proconsul une sanglante défaite à Gergovie. Mais il est battu à son tour près de Mâcon, cerné dans Alésia et obligé de se rendre après un siège mémorable (52). En 50, la Gaule est définitivement soumise.

CHAPITRE VII

POMPÉE, CÉSAR — LA GUERRE CIVILE ET LA DICTATURE

SOMMAIRE

I. LA GUERRE CIVILE ENTRE POMPÉE ET CÉSAR (49-48). — Rupture de Pompée et de César (52). — Imprévoyance de Pompée (52-49). — César au Rubicon, à Rome. — Fuite de Pompée. — César en Espagne (49); à Dyrrachium (49). — Bataille de Pharsale (48). — Fuite de Pompée en Égypte. — Sa mort (48).

II. DICTATURE DE CÉSAR (48-44). — César en Égypte (48-47); en Asie (47), en Afrique (46), en Espagne (45). — Organisation de la dictature. — Gouvernement de César. — Sa mort (mars 44).

I. — Guerre civile entre Pompée et César (49-48).

Rupture de Pompée et de César. Ses causes (52). — Le triumvirat formé en 60 entre Pompée, César et Crassus, renouvelé en 55, demeurait, en dépit de tous les engagements, une alliance fragile, et une rupture était inévitable. Des ambitieux demeurent unis tant qu'ils sont de force à peu près égale; que l'un d'eux se sente capable d'écraser ses rivaux, et l'accord sera rompu. Or, en 50, *Pompée était, en apparence du moins, le plus fort, et il occupait à Rome une situation telle qu'il n'avait peut-être jamais osé la rêver.*

Pompée était d'instinct un homme d'ordre, par conséquent plus porté vers la noblesse que vers le peuple. Aussi n'avait-il pas tardé à se repentir d'avoir, en 70, abandonné la cause du sénat pour se mettre au service de la démocratie. La démocratie elle-même s'était vite dégoûtée de son idole, à qui elle reprochait sa dignité un peu froide, sa gravité un peu arrogante et ses airs

de grand seigneur. Pompée fit des avances au sénat, qui, après quelques hésitations pour la forme, fut très heureux de les accueillir.

Le sénat avait peur en effet de César. César avait eu soin de ne laisser oublier aucune des innombrables difficultés qu'il avait eu à surmonter en Gaule, ni aucune de ses victoires. La foule ne cachait point son enthousiasme pour le grand capitaine qui faisait de si merveilleuses choses. De plus, César jetait à pleines mains l'or qu'il arrachait sans pitié aux vaincus, et s'achetait ainsi à Rome de nombreux partisans. Dans le vainqueur des Gaulois le sénat pressentait un maître, il crut lui échapper en faisant appel à Pompée.

En 53, le triumvir Crassus périt à *Carrhes*, en Mésopotamie, dans une guerre contre les Parthes. Cette mort transformait le triumvirat en duumvirat; elle mettait en présence, sans intermédiaire pour amortir les chocs, César et Pompée. Dès ce moment une rupture parut à tous imminente. Elle eut lieu en 52, à la suite d'un décret rendu par le sénat, qui faisait *Pompée seul consul*, et lui donnait un *pouvoir dictatorial.*

Imprévoyance de Pompée (52-49). — Puisqu'on rompait avec César, et qu'on s'en faisait un ennemi, il aurait fallu se mettre en mesure de prévenir sa vengeance. Pompée ne fit rien. A ceux qui blâmaient sa sécurité, il répondait : « Je n'aurai qu'à frapper la terre du pied, il en sortira des légions. » On se contenta d'agacer César par des demi-mesures; ce ne fut qu'en janvier 49 qu'on lui ordonna de licencier son armée, et de quitter sa province, sous peine d'être traité *comme un ennemi public.* César était prêt. Il franchit le Rubicon, limite de sa province, avec son armée, se mit ainsi en rébellion ouverte contre le sénat et marcha sur Rome, sans prétendre cependant combattre d'autre ennemi que Pompée.

César à Rome. Fuite de Pompée. — Rien n'ayant été prévu pour la résistance, l'alarme fut grande dans Rome quand on apprit la marche de César. Pompée avait bien des légions, mais elles étaient en Espagne.

« Où est ton armée? » lui disaient quelques plaisants de ses amis mêmes. « Frappe la terre du pied pour en faire sortir des légions, ajoutaient d'autres, c'est le moment. » Pompée se sauva à Capoue avec la majorité du sénat. Bientôt il ne se crut point assez en sûreté à Capoue, et il se retira à Lucérie, qui est sur le chemin de Brindes, d'où il espérait gagner les provinces d'Orient qui lui étaient dévouées.

César pénétra ses intentions et traversa l'Italie comme un trait, maintenant partout une sévère discipline, protestant qu'il venait combattre le seul Pompée, et non point le peuple romain. Mais quand il arriva en vue de Brindes, les troupes de Pompée étaient de l'autre côté de l'Adriatique, à Dyrrachium, en Épire, où leur général ne tarda pas à les rejoindre. Faute de vaisseaux pour le poursuivre, César revint à Rome, où il organisa un sénat pour l'opposer à celui qui était dans le camp de Pompée; puis, laissant à ses lieutenants Lépide et Antoine le soin des affaires de l'Italie, partit pour l'Espagne, où déjà il avait envoyé une armée.

César en Espagne (49). — « Je vais, disait en partant César, combattre une armée sans général ; ensuite je combattrai un général sans armée. » Les meilleures troupes de Pompée étaient en Espagne. Les réduire, c'était pour César se débarrasser d'une armée qui à tout moment pouvait sur ses derrières lui causer de très sérieux embarras. Quand il arriva de l'autre côté des Pyrénées, il trouva son armée campée en face de l'ennemi sur l'Èbre, à quelque distance d'Ilerda (Lérida). Cette armée était dans la situation la plus critique, se voyant sur le point d'être cernée et affamée. Après quelques jours de souffrances et de grands dangers, César, par la seule habileté de ses manœuvres, sans donner un coup d'épée, délivra ses troupes et réduisit l'armée pompéienne à demander quartier (2 août 49).

César à Dyrrachium (49). — L'Espagne conquise, César reprit le chemin de Rome. En route, à Marseille, il reçut la nouvelle que le peuple venait de le nommer dictateur. Il échangea, au bout de onze jours, la dicta-

ture contre la charge plus modeste, mais plus légale, en apparence du moins, de consul, et se rendit à Brindes, d'où il passa en Épire.

Malgré son infériorité numérique, César n'hésita point à attaquer Pompée, qui s'était retranché dans une forte position, non loin de Dyrrachium. Ne pouvant l'amener à une action décisive, il renouvela la tentative qui lui avait si bien réussi devant Alésia. Il commença aussitôt des travaux gigantesques pour cerner son rival. Mais ce qui était de l'habileté en Gaule et en Espagne était de l'imprudence en Épire. Comme l'ennemi gardait toutes ses communications avec la mer, dont il restait le maître à cause de sa puissante flotte, un échec était inévitable. Après des travaux immenses, il échoua, fut battu, perdit l'élite de ses troupes, et fut contraint de lever le siège.

Bataille de Pharsale (9 août 48). — César s'était dirigé vers la Thessalie, espérant que Pompée, abandonnant ses positions redoutables, l'y suivrait. Pompée l'y suivit en effet, malgré les conseils d'un sage, Afranius, qui voulait qu'on rentrât en Italie. Une bataille décisive s'engagea dans les plaines de *Pharsale*, témoin déjà de rudes rencontres.

« Frappez-les au visage, » avait dit César des brillants cavaliers de Pompée, sachant que ces jeunes nobles, assez forts pour ne point reculer devant la mort, reculeraient devant des blessures qui défigureraient leurs frais et beaux visages. Les cavaliers en effet tournèrent bride et prirent la fuite. En voyant sa cavalerie en déroute, Pompée, saisi d'une morne stupeur, se retira dans son camp, désespéré. Il était là plongé dans un sombre abattement, quand des clameurs arrivèrent à ses oreilles. C'étaient les soldats de César qui attaquaient ses retranchements. « Quoi! jusque dans mon camp! » s'écria-t-il. Et jetant aussitôt ses insignes de général, il sauta à cheval et s'enfuit.

Mort de Pompée (28 septembre 48). — Pompée fit voile vers l'Asie, et se décida à demander asile au roi d'Égypte, *Ptolémée*, dont il était le tuteur. Mais les conseillers du jeune roi lui représentèrent qu'il ne devait

point unir sa destinée au sort d'un fugitif : sa mort fut décidée. Une barque fut envoyée au port de Péluse sous prétexte de conduire le général auprès du roi. Quand on fut près du rivage, comme Pompée se levait, dix épées brillèrent soudain et le menacèrent. Alors Pompée tira sa robe à deux mains au-devant de son visage ; il tomba percé de coups sans faire entendre une seule plainte. On lui coupa la tête et l'on jeta son cadavre sur le rivage, où il fut enseveli par les soins pieux de *Philippe*, son affranchi. Peu de jours après arrivait César. Les bourreaux crurent lui faire plaisir en lui présentant la tête de son rival. Il détourna les yeux avec horreur, et versa, dit-on, quelques larmes. Ce n'était point trop pour cette fin tragique d'un homme qui avait joué un rôle si considérable dans sa patrie, et qui, malgré ses fautes, devait rester si grand dans la postérité.

II. — Dictature de César (48-44).

César demeurait seul maître ; mais, avant de revenir à Rome organiser la dictature, il eut à régler une série d'affaires en Égypte, en Asie Mineure, en Afrique, en Espagne.

César en Égypte (48-47). — César fit revenir Cléopâtre, sœur du roi, qu'on avait éloignée, et la déclara associée à la couronne. Une insurrection formidable éclata contre l'étranger qui se posait en maître. Le jeune roi disparut dans cette lutte, signalée aussi par un incendie qui détruisit la magnifique bibliothèque des Ptolémées. César donna la couronne d'Égypte à Cléopâtre, puis se rendit en Asie combattre Pharnace.

César en Asie (47). — Pharnace, le fils parricide de Mithridate, n'était point satisfait du royaume que lui avait valu son crime, c'est-à-dire du Bosphore Cimmérien ; il avait envahi brusquement le Pont et battu les Romains. César se lança contre lui avec trois légions, lui livra une grande bataille près de Zéla, tailla en pièces son armée et le força à se sauver dans le Bosphore Cimmérien, où il fut assassiné peu après (47). Pour exprimer

la rapidité de cette campagne, César écrivait à un de ses amis : « *Veni, vidi, vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

César en Afrique. Bataille de Thapsus (46). — Après Pharsale, les principaux généraux pompéiens, et parmi eux Caton et Scipion, beau-père de Pompée, avaient cherché un refuge en Afrique, où ils avaient réuni une armée considérable. César tomba à l'improviste, près de *Thapsus*, sur les ennemis, leur tua cinquante mille hommes, et contraignit les généraux soit à se rendre, soit à se tuer. Parmi ceux qui se tuèrent était *Caton* d'Utique, le stoïcien austère dont la vertu contrastait avec la corruption de son temps.

César en Espagne. Bataille de Munda (45). — De retour à Rome, César fit à ses soldats de grandes largesses et réunit tous les citoyens dans un immense banquet suivi de brillants spectacles. Puis il alla en Espagne combattre les fils de Pompée, *Cnéius* et *Sextus*. Ils étaient tout jeunes, mais ils avaient amassé des forces imposantes et montraient une audace digne de leur haute situation. Ils furent vaincus dans une grande bataille à *Munda*, après avoir fait courir à César de très sérieux dangers. Le plus jeune, Sextus, s'enfuit ; quant à l'autre, on apporta quelques jours après sa tête à César (45).

Organisation de la dictature. — Après Pharsale, César avait été proclamé dictateur pour un an ; après Thapsus, dictateur pour dix ans ; après Munda, il le fut à vie. Comme si ce titre ne suffisait point, on y ajouta ceux de consul, de censeur et d'*imperator* (général victorieux). Il était déjà grand pontife depuis de longues années, en dépit de son athéisme avoué et de ses mœurs détestables. Sa personne fut déclarée inviolable. Ainsi, la religion, l'administration de la cité, la surveillance de tous les citoyens, le commandement des armées, étaient aux mains de César. Il eut de plus le droit de décider la paix ou la guerre, de puiser à discrétion dans le trésor public, de nommer les gouverneurs de provinces, de choisir une partie des magistrats.

Un homme qui réunissait des pouvoirs si divers devait

avoir des marques d'honneur particulières. César occupa dans le sénat un siège en or, plus élevé que la chaise curule des consuls; il mit son effigie sur les monnaies; il put ceindre sa tête de la couronne triomphale de laurier : distinction qui lui fut singulièrement agréable, parce qu'il était chauve, et que la couronne dissimulait cette infirmité. Enfin *on le fit dieu;* il eut ses temples, ses autels, ses statues, et son collège de prêtres.

Rien cependant ne parut changé dans les formes extérieures du gouvernement : il y eut toujours des consuls, un sénat, des comices, des préteurs, des édiles, des tribuns.

Gouvernement de César. — Au demeurant, le gouvernement de César fut bienfaisant et s'attacha à guérir les blessures de la patrie. Il visa non l'intérêt d'un parti, mais l'intérêt général. César avait relevé les trophées de Marius, il releva aussi les statues de Sylla et de Pompée. Les exilés politiques furent rappelés. Il pardonna généreusement à ses adversaires, et non content de leur rouvrir les portes de Rome, il leur conféra souvent des dignités. Pour occuper la foule des oisifs, il fit commencer les immenses travaux qui devaient transformer Rome. La justice devint plus impartiale, l'administration des gouverneurs fut sévèrement contrôlée, les exactions des provinces furent arrêtées, et les concusionnaires impitoyablement punis. Bref, Rome, et avec elle tout l'empire, se reprit à vivre; elle jouit d'une paix dont elle était déshabituée depuis bien longtemps. César avait d'autres projets pour son agrandissement à l'extérieur. Il voulait reculer les limites de l'empire au delà du Danube comme au delà de l'Euphrate. Déjà il préparait une expédition contre les Parthes, quand il tomba sous le fer des assassins.

Mort de César (15 mars 44). — On a dit que ce qui perdit César ce fut son intention de ceindre le diadème et de se faire proclamer roi. Cette raison n'est guère plausible. César savait toute la haine qu'avait le peuple pour ce titre de roi. La vraie cause de la mort de César fut l'entêtement de quelques républicains incor-

rigibles, qui ne comprenaient pas que Rome, incapable de se gouverner, avait besoin d'un maître. Ce qu'il y a de particulièrement odieux dans la conjuration qui coûta la vie à César, c'est qu'en tête figurent des hommes comblés des bienfaits du dictateur, Cassius et Brutus. Les avertissements ne manquèrent point à César; mais il n'en tint aucun compte, ne pouvant croire à tant d'audace et à tant d'ingratitude.

Le jour des ides de mars (15 du mois), César se rend au sénat au milieu d'une foule immense. Au moment où le dictateur entre, le sénat s'incline et se lève pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns entourent par derrière le siège de César, les autres vont au-devant de lui, comme pour joindre leurs instances à celles de Tullius Cimber, qui demande le rappel de son frère exilé, et ces instances l'accompagnent jusqu'à son siège. A un signal de Tullius, les conjurés tirent chacun leur épée, font le cercle et environnent César: partout où se tournent ses regards, il ne trouve que gens qui le frappent au visage; il essaye d'abord d'échapper, mais quand il aperçoit Brutus l'épée nue, il s'enveloppe de son manteau et s'abandonne aux coups. Son corps roula jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qu'il inonda de sang : il avait reçu vingt-trois blessures.

L'assassinat de César fut un crime inintelligent et stérile. Rome était plus que mûre pour la servitude; il lui fallait un roi ou un empereur, elle le trouvera dans Octave; mais auparavant il lui faudra traverser quatorze ans de guerres civiles et connaître encore toutes les horreurs des proscriptions. Ce fut là tout le fruit du complot de Cassius et de Brutus.

RÉSUMÉ

L'ambition, la jalousie réciproques, la mort de Julia, femme de Pompée et fille de César, la mort de Crassus (53) tué par les Parthes, amènent en 52 la rupture entre Pompée et César.

Le sénat, par peur de l'anarchie et du vainqueur de la Gaule, investit d'un pouvoir dictatorial Pompée, autrefois son ennemi, rallié à lui maintenant. En 49, il somme César de licencier son

armée et de quitter sa province. Furieux, César franchit le *Rubicon*, puis marche sur Rome. Pompée, qui n'a rien su prévoir, se sauve à Dyrrachium, en Épire. Le laissant pour un instant, César bat ses troupes en Espagne (49). Il va ensuite l'assiéger à *Dyrrachium*. Il échoue, mais il écrase Pompée à *Pharsale* (48). Pompée est tué sur les côtes d'Égypte.

César fait reine d'Égypte Cléopâtre, bat dans le Pont Pharnace (47), à *Thapsus*, en Afrique, les généraux pompéiens (46); à *Munda*, en Espagne, Cnéus et Sextus Pompée (46). Il revient à Rome, où, proclamé dictateur, il reçoit des honneurs exceptionnels. Son gouvernement habile et ferme commençait à fermer les blessures des guerres civiles, quand il tombe sous le fer des assassins Brutus et Cassius (15 mars 44).

CHAPITRE VII

ANTOINE ET OCTAVE

SOMMAIRE

I. Formation du second triumvirat (43). — Funérailles de César. — Habileté d'Antoine. — Sa tyrannie. — Arrivée d'Octave à Rome. — Le second triumvirat (43). — Les proscriptions. — Mort de Cicéron.

II. Lutte des triumvirs contre Cassius et Brutus. — Cassius et Brutus en Orient. — Les deux batailles de Philippes (42). — Mort de Cassius et de Brutus.

III. Les triumvirs et Sextus Pompée. — Antoine et Octave après Philippes. — Paix de Misène avec Sextus Pompée (39). — Rupture (38). — Mort de Sextus Pompée (35). — Déposition de Lépide (36).

IV. Rupture d'Antoine et d'Octave. — Antoine chez Cléopâtre. — Guerre entre les deux triumvirs (32). — Bataille d'Actium (31). — Mort d'Antoine et de Cléopâtre (30).

Les conjurés avaient renversé la dictature sans s'être demandé ce qu'ils mettraient à la place. La mort de César ne devait profiter ni à eux, ni au sénat, ni au peuple, mais seulement à deux hommes : *Antoine* et *Octave*, qui, unis d'abord pour mettre tout le monde à leurs pieds, finiront ensuite, comme tous les ambitieux, par se livrer un duel à mort.

I. — Formation du second triumvirat (43).

Rome après la mort de César. — Rome, après la mort de César, demeura calme et silencieuse. Ce calme lui-même épouvanta les meurtriers. Ils avaient compté sur les acclamations du sénat, et le sénat s'était écoulé au plus vite de la curie comme d'un lieu maudit. Ils avaient montré à la foule leurs poignards sanglants en criant que le tyran était mort, et la foule n'avait rien répondu. Alors, comme saisis d'une terreur soudaine, ils coururent se retrancher dans le Capitole.

Funérailles de César. — Cependant tout se serait peut-être passé tranquillement, si un homme n'avait eu intérêt à soulever la foule. *Antoine*, maître de cavalerie de César, connu jusqu'alors seulement pour être un soldat emporté, insatiable d'argent et de plaisirs, se montra soudain profond politique et joua tout le monde. A peine informé du crime, il s'était précipité dans la maison de César et s'était fait remettre son épargne, le trésor public, les papiers du dictateur et son testament. Antoine lut au peuple ce testament, dont chaque disposition devait exciter sa pitié, ses regrets, sa colère. Quelques murmures d'abord coururent dans la foule lorsqu'elle apprit que César n'avait dans son testament oublié aucun de ses assassins. Mais lorsque Antoine ajouta que César laissait au peuple ses jardins le long du Tibre, et à chaque citoyen trois cents sesterces, ce fut comme une immense explosion de colère et de menaces.

Antoine fut plus habile encore. On devait prononcer au Forum l'éloge du dictateur. Son corps y fut porté sur un lit d'ivoire, au milieu d'une grande magnificence, et Antoine prit la parole. Ne s'estimant pas assez éloquent pour louer un si grand homme, il fit parler la patrie elle-même; il lut d'une voix lente et solennelle les décrets du sénat qui déclaraient César saint, inviolable, père de la patrie, dieu. « Ils avaient, ajouta-t-il, voué aux dieux quiconque attenterait à ses jours; ils avaient juré de le couvrir de leur corps contre le fer des assassins,

et voilà qu'eux-mêmes l'ont assassiné! Pour moi, s'écria-t-il en tendant les mains vers le Capitole, je le jure par Jupiter, je n'oublierai point mon serment et je le vengerai. » Puis il retraça les guerres, les combats, les conquêtes du dictateur, et termina par ces mots enflammés : « O héros invincible, tu n'as donc échappé à tant de batailles que pour venir tomber au milieu de nous! » Et en disant ces paroles, d'un mouvement rapide il arracha la toge ensanglantée qui couvrait César et la montra au peuple; au même instant, mû comme par une force invisible, le cadavre se dressa sur sa couche funèbre, et alors apparurent à tous les yeux les vingt-trois blessures qu'il avait reçues à la poitrine et au visage. Le peuple s'écrie que c'est César lui-même qui se lève pour lui demander vengeance; on court à la curie qui a été témoin de sa mort, et on y met le feu; de ses ruines embrasées on tire des tisons ardents qu'on lance sur les maisons des conjurés; puis on revient au Forum, on brise les tribunaux, on en fait un immense bûcher sur lequel on brûle le corps.


Antoine.
(Musée du Vatican.)

Tyrannie d'Antoine. — L'effet espéré par Antoine était produit : les conjurés épouvantés s'étaient échappés de Rome, et il restait maître dans la cité. Il se fit une garde de six mille hommes, gouverna en despote; il trafiqua de tout avec impudence, et ramassa en peu de temps une fortune qui lui permit de payer ses dettes, d'acheter les soldats et des partisans. Cicéron, qui avait hautement approuvé le meurtre de César, s'écriait douloureusement : « Le tyran est mort, mais la tyrannie vit toujours. »

Arrivée d'Octave à Rome. — Sur ces entrefaites

arriva à Rome *Octave*, petit-neveu du dictateur, son fils par adoption et son héritier. Le jeune *César*, comme il se faisait appeler, à peine âgé de dix-neuf ans, avait encore l'air d'un enfant. Petit et délicat, souvent malade, boitant d'une jambe, ayant une voix faible et sourde, il était timide et parlait avec peine. L'avenir montra quelle réflexion et quel courage sérieux se cachaient sous cet extérieur insignifiant. Octave se présenta sans faste, presque seul au Forum devant le préteur, en présence de la foule; se fit reconnaître comme fils et héritier de César; promit d'exécuter soigneusement ses dernières volontés, puis demanda une entrevue à Antoine. Le général aurait bien voulu refuser, mais il n'osa point. Dans cette entrevue, Octave protesta de son dévouement, de sa reconnaissance, et finit par réclamer les biens du dictateur, dont Antoine s'était emparé. Antoine entendait bien ne rien restituer; il le dit assez crûment.

Le second triumvirat (43). — Octave fut profondément blessé, mais non découragé : c'était une nature tenace, qui ne se laissait point abattre par un premier ennui. Il vendit tous les biens, toutes les villas de son père adoptif; il vendit ses propres biens, emprunta, et put ainsi acquitter les legs que faisait César dans son testament. Cette vigueur tranquille déconcerta Antoine, qui suivait avec inquiétude toutes les démarches du jeune homme. Il ne tarda point à s'apercevoir que le peuple, que l'armée lui échappaient. Après avoir essayé de combattre Octave, même par les armes, il comprit qu'un rapprochement était le parti le plus sûr, et il forma avec lui et *Lépide*, ancien lieutenant de César, le second *triumvirat* (43).

Ce fut dans une île du Réno, près de Bologne, que les triumvirs s'abouchèrent. L'association qu'ils formèrent n'était point un simple pacte conclu entre des particuliers comme le premier triumvirat : ce fut une magistrature nouvelle, connue de tous et qui reçut la sanction officielle du peuple. Cette magistrature absorbait tous les pouvoirs publics. En effet les triumvirs s'at-

tribuaient la puissance consulaire pour cinq ans et se réservaient pour le même temps le droit de disposer de toutes les charges. Leurs décrets auraient force de loi, sans être soumis à l'approbation du sénat ni du peuple. En outre ils se partageaient le monde romain.

Les conditions du triumvirat écrites et jurées furent lues à l'armée, qui désormais, dans les révolutions de l'État, jouera un rôle prépondérant. Puis les triumvirs firent leur entrée dans Rome, graves et silencieux, entourés chacun d'une légion. Le peuple, réuni à la hâte, approuva le triumvirat, et l'usurpation se trouva consommée : au lieu d'un tyran, Rome en avait trois maintenant (27 novembre 43).

Les proscriptions. — Avec le nouveau régime se rouvrit l'ère sanglante des proscriptions. On revit les scènes hideuses des plus mauvais jours de Marius et de Sylla. Les triumvirs n'avaient même point, comme Marius et Sylla, l'excuse de la passion et de la colère; ils proscrivaient froidement, par calcul. Ils se firent, pour cimenter leur alliance, les concessions réciproques les plus monstrueuses, immolant qui un parent, qui un bienfaiteur. Lépide livrait son propre frère; Antoine, son oncle L. César; Octave, un de ses tuteurs, Toranius.

Un des meurtres les plus odieux, parce qu'il frappait un illustre vieillard désormais inoffensif, fut celui de Cicéron, qu'Octave, son protégé, abandonna lâchement à Antoine. Cicéron sut bien mourir. Il essaya d'abord de fuir, puis il se ravisa et tendit courageusement la tête aux assassins. On lui coupa les deux mains, que l'on planta sur la tribune aux harangues; sa tête sanglante, après avoir servi aux jeux cruels de Fulvie, femme d'Antoine, qui avec son mari avait été peu ménagée par ce grand orateur, fut placée sur la même tribune entre les deux mains, et les honnêtes citoyens, qui regardaient en pleurant ces trophées de la tyrannie, purent se dire que la liberté et la justice avaient vécu.

II. — Lutte des triumvirs contre Cassius et Brutus.

Cassius et Brutus en Orient. — Après le *coup des Ides*, Brutus et Cassius s'étaient réfugiés, Brutus en Macédoine, Cassius en Syrie. Les contrées de l'Orient, restées fidèles au souvenir de Pompée, accueillirent avec empressement les meurtriers qui se faisaient passer pour ses vengeurs. En Macédoine, les vaincus de Pharsale accoururent auprès de Brutus, qui se vit bientôt à la tête d'une forte armée. En Syrie, Cassius n'était pas moins heureux : toutes les troupes romaines qui se trouvaient dans le pays passèrent à lui.

Mais ni Brutus ni Cassius ne comprirent bien la situation. Au lieu d'agir avec vigueur et d'accourir en Italie, comme les en pressait Cicéron, ils perdirent un temps précieux à des sièges ou à de petites guerres. Ils n'avaient rien fait encore lorsqu'ils apprirent coup sur coup la réconciliation d'Octave avec Antoine, la formation du triumvirat, la mort de Cicéron et les sanglantes proscriptions.

Les deux batailles de Philippes (42). — Une nuit, disent les contes populaires, c'était à Abydos sur l'Hellespont, Brutus, qui avait rejoint Cassius, veillait dans sa tente. Un spectre d'une figure étrange et terrible lui apparut. « Qui es-tu? demanda sans trembler le général, homme ou dieu? — Je suis ton mauvais génie; tu me reverras dans les plaines de Philippes. » Malgré son intrépidité, Brutus fut troublé de cette vision; mais Cassius, un esprit fort, le rassura; franchissant l'Hellespont, ils pénétrèrent dans la Macédoine par la Thrace et s'avancèrent jusqu'à *Philippes.*

Antoine et Octave y campaient déjà. Octave, malade, surtout d'émotion, paraît-il, avait quitté son camp et son armée. Ses troupes, demeurées sans chef, attaquées par Brutus, furent enfoncées et le camp enlevé. Brutus se croyait vainqueur; mais à l'autre aile Cassius avait été refoulé par Antoine. Réfugié sur une hauteur, il vit des cavaliers qui se précipitaient de son côté. Au moment

d'être atteint, il se fit tuer par un de ses compagnons. Dans son trouble, il avait pris pour des ennemis Brutus et les siens qui volaient à son secours!

Vingt jours après ce fut le tour de Brutus. Quoique victorieux, les césariens étaient menacés de la famine. Antoine cherchait en vain une action définitive : Brutus, devenu sage, s'y refusait. Il s'y décida à la fin, pour arrêter les désertions qui devenaient nombreuses. Octave cette fois prit part à la bataille. L'aile qu'il commandait n'en fut pas moins mise en déroute. Mais Antoine, vainqueur de son côté, tomba sur les troupes victorieuses de Brutus, les enveloppa et les tailla en pièces. Le fantôme qui s'était montré sur l'Hellespont avait reparu triste et muet. Brutus, reconnaissant à ce signe, comme il le disait, sa destinée, se précipita sur son épée. On dit qu'une parole de colère et de blasphème lui serait échappée à l'instant suprême : « Vertu, tu n'es qu'un mot! » Cela pouvait être vrai de la vertu de Brutus, de l'homme qui avait assassiné son bienfaiteur (automne 42).

III. — Les triumvirs et Sextus Pompée.

Antoine et Octave après Philippes. — La dernière armée de la République venait d'être détruite : il restait maintenant à payer aux soldats la victoire. On leur avait fait les plus magnifiques promesses en argent et en terres ; or les triumvirs n'avaient ni terres ni argent. Antoine se chargea de ramasser les deux cent mille talents (cent dix millions) nécessaires et partit pour l'Asie. Octave passa en Italie pour y trouver les terres que réclamaient les vétérans. Antoine ne put lever ses cent dix millions sans pressurer d'une façon lamentable les provinces d'Asie, déjà si maltraitées par Sylla et d'autres ; et de tout cet argent rien ne rentra dans la caisse de l'armée : car Antoine, homme de plaisirs autant que vaillant général, se plongea avec frénésie dans la vie voluptueuse que lui offraient les cités molles de l'Orient. Ces millions, il les dépensa à la cour de la

jeune, belle, spirituelle reine d'Égypte, Cléopâtre, qu'il avait mandée pour la punir des secours fournis à Cassius, et dont à première vue il subit le joug.

Octave ne souleva pas moins de récriminations quand il voulut déposséder les Italiens pour installer à leur place les vétérans. Alors furent dépouillés de leur modeste patrimoine des hommes restés célèbres dans les lettres : Horace, Virgile, Properce, Tibulle.

Paix de Misène avec Sextus Pompée (39). — Octave, maître de Rome et de l'Italie, se trouvait toujours aux prises avec de grosses difficultés. Ce qui l'inquiétait surtout, c'était le mécontentement du peuple, qui se trouvait comme affamé dans Rome, et cela grâce à *Sextus Pompée.* Rome en effet ne pouvait se nourrir elle-même : il lui fallait faire venir des convois de blé de la Sicile, de la Sardaigne, etc. Or ces convois étaient interceptés par Sextus Pompée, qui, en dépit de la défaite de Munda, était, depuis la mort de César, à la tête d'une flotte redoutable et dominait sur la mer. Sextus avait hérité de la bravoure et aussi de la vanité de son père, le grand Pompée. Il tenait à Syracuse une cour brillante : un trident à la main, couvert d'un manteau d'azur, couleur des flots, il se faisait appeler fils de Neptune et *dieu des mers.*

Antoine et Octave eurent d'abord la pensée de combattre Sextus Pompée. Mais, forts sur terre, ils l'étaient peu sur mer. Ils préférèrent donc traiter et demandèrent à Sextus une entrevue, qui eut lieu au cap Misène. On y convint que Sextus aurait pour provinces la Sicile, la Corse, la Sardaigne, l'Achaïe, avec une indemnité de dix-sept millions; en retour il s'engageait à approvisionner Rome et à purger les mers des pirates. La réconciliation fut scellée par des fêtes : Pompée le premier traita ses nouveaux amis sur sa flotte, qui était toute sa maison (39). Quand on vit les trois chefs s'embrasser en signe de réconciliation, un immense cri de joie partit à la fois et de la flotte et de l'armée : on se croyait enfin délivré de toutes les guerres. Hélas! il n'en était rien.

Rupture de la paix de Misène. Mort de Sextus (38-35). — Au mépris des conventions jurées, les triumvirs refusèrent de mettre Sextus en possession de l'Achaïe. Il répondit à ce manque de loyauté en réparant ses vaisseaux et en laissant les pirates inonder de nouveau les mers : aussitôt le prix des vivres augmenta de nouveau à Rome (38). Il fallut se battre.

Tout le poids de la guerre retomba sur Octave. Antoine était loin, en Orient, et se souciait médiocrement de lui venir en aide. Octave était un médiocre général, mais il excellait à débaucher les troupes de ses rivaux. Sextus en fit alors la triste expérience. L'affranchi Ménas, sur qui il croyait pouvoir compter, livra à l'ennemi la Corse, la Sardaigne, trois légions et une forte escadre. Octave n'en subit pas moins au début quelques défaites; de plus, deux fois la tempête ruina sa flotte. Mais il ne se décourageait point : « Je saurai bien, disait-il, vaincre en dépit de Neptune. » Et il recomposa une flotte de trois cents voiles, qu'il confia au vaillant Agrippa. La flotte de Pompée comptait le même nombre de vaisseaux. Une rencontre eut lieu le 3 septembre 36, près de *Myles*, qui avait vu la première victoire navale des Romains. Sextus fut battu, s'enfuit avec dix-sept vaisseaux et fit voile pour l'Asie. Un an après, abandonné de tous, de ses proches même, il se rendit dans Milet à un officier d'Antoine qui le fit tuer (35).

Révolte et déposition de Lépide (36). — La vanité de Lépide était blessée du rôle obscur auquel le condamnaient ses deux collègues. Se voyant à la tête de vingt légions, il crut pouvoir parler haut à Octave et voulut ajouter la Sicile à l'Afrique qu'on lui avait cédée comme province. Octave sut, comme toujours, lui débaucher ses troupes, et l'infortuné triumvir fut obligé de venir se jeter aux genoux de son rival, qui se contenta de l'exiler à Circéii, où il vécut encore vingt-trois ans.

IV. — Rupture d'Antoine et d'Octave.

Fin du triumvirat (32). — Lépide déposé, Sextus Pompée mort, Antoine et Octave restaient seuls en présence, maîtres l'un de l'Occident, l'autre de l'Orient; la paix ne pouvait être de longue durée, bien qu'elle eût été scellée par le mariage d'Antoine avec la sœur d'Octave, *Octavie,* jeune femme d'une grande vertu et d'une grande beauté, tendrement aimée de son frère.



Octavie.
(Camée appartenant au baron Roger.)

Après avoir échoué dans une expédition mal conduite contre les Parthes, Antoine, non content de se déshonorer par des orgies sans fin à la cour de Cléopâtre, à Alexandrie, ne rougit point de sacrifier à sa passion les intérêts de Rome. La reine convoitait la Cœlé-Syrie, la Phénicie, Chypre, etc., qui étaient autant de provinces romaines. Antoine les lui donna. Il fit un sanglant affront à Octave en répudiant Octavie, qui reçut l'ordre de sortir de sa maison à Rome. La noble femme obéit en pleurant et quitta la maison de son indigne époux, emmenant avec elle pour les élever ses enfants, ceux même qu'il avait eus de sa première femme, Fulvie. Enfin il osa réclamer sa part des dépouilles de Lépide. Pour toute réponse, Octave lui reprocha vivement de prodiguer à Cléopâtre les trésors et les provinces de Rome et de déshonorer la patrie par sa conduite.

Guerre entre les deux triumvirs (32). — C'était une rupture, et Antoine se disposa à combattre. Octave eût été en grand embarras si son rival eût agi avec promptitude comme il semblait d'abord vouloir le faire. Mais il revint bien vite à ses plaisirs, et tout l'été s'écoula

dans de nouvelles fêtes. Quand Octave se vit prêt, il fit déclarer la guerre par le sénat à la reine d'Égypte.

Bataille d'Actium (2 septembre 31). — Au moment de commencer la guerre, Antoine avait cent mille fantassins, douze mille chevaux et une flotte de cinq cents bâtiments de guerre. Les forces d'Octave étaient moins considérables, mais mieux exercées et plus solides. Les deux rivaux se rencontrèrent au promontoire d'Actium. Après de longues heures d'une lutte effroyable, la victoire restait douteuse quand les vaisseaux de Cléopâtre, qui avait voulu assister à la bataille, déployant leurs voiles, s'ouvrirent un passage à travers les combattants et cinglèrent vers le Péloponèse. A la vue de la reine qui fuyait, Antoine vira de bord et courut sur ses traces. Il monta sur son vaisseau, puis, sans voir la reine et sans en être vu, il alla s'asseoir seul à la proue, en silence, se tenant la tête entre les mains. Il passa trois jours dans la même attitude, soit colère, soit honte et remords.

Mort d'Antoine et de Cléopâtre (août 30). — Après divers projets, Antoine avait fini par gagner Alexandrie, où il fonda avec Cléopâtre la société des *Inséparables dans la mort*, qui devaient passer leurs jours dans la bonne chère et mourir ensemble. Ils regrettaient cependant la vie, et l'un et l'autre cherchèrent à gagner Octave : il demeura inflexible. Bientôt il fut devant Péluse, dont Cléopâtre lui fit ouvrir les portes.

Alors Antoine parut se réveiller. Il mit en fuite l'ennemi dans un brillant combat de cavalerie et montra qu'il pouvait soutenir la lutte encore. Mais Cléopâtre, pour se sauver, le trahissait. Enfermée dans une haute tour, avec ses trésors, elle lui fit dire qu'elle s'était donné la mort. Il se frappa aussitôt de son épée. Cléopâtre essaya une dernière fois de fléchir son vainqueur. Voyant qu'elle n'y réussissait point, elle se fit piquer par un aspic, serpent dont la morsure est mortelle. Ces deux morts, dignes de deux tristes vies, laissaient Octave sans adversaire : l'Empire était fondé.

RÉSUMÉ

Après leur crime, comme effrayés du silence de Rome, les conjurés se réfugient au Capitole. Antoine, lieutenant de César, profite des funérailles pour ameuter la foule. Brutus et Cassius se sauvent dans leurs provinces.

Octave, fils adoptif de César, vient à Rome réclamer l'héritage de son père. Antoine refuse de rendre ce qu'il en a pris. Octave n'en acquitte pas moins les legs de son oncle et gagne ainsi le peuple et l'armée. Antoine essaye de le combattre, puis se réconcilie avec lui, et ils forment avec Lépide le deuxième triumvirat (43). Les proscriptions recommencent. Une des victimes les plus illustres est Cicéron.

Antoine et Octave s'unissent pour combattre Brutus et Cassius. Cassius se tue dans une première bataille de *Philippes*, Brutus dans une seconde (42). Les vainqueurs distribuent de l'argent et des terres à leurs troupes.

Reste un ennemi redoutable, Sextus Pompée, qui, établi à Syracuse et maître de la mer, affame Rome. Antoine et Octave font avec lui la paix de *Misène* (39). Mais elle n'est point exécutée, et Sextus recommence à affamer l'Italie (38). Octave, d'abord vaincu, le fait ensuite battre par Agrippa à *Myles* (36). Pompée est tué en 35.

La déposition de Lépide révolté (36) et la mort de Sextus laisse en face Octave et Antoine. Une expédition mal conduite et désastreuse d'Antoine contre les Parthes (35-34), sa funeste passion pour la reine d'Égypte, Cléopâtre, à qui il sacrifie des provinces romaines, enfin le renvoi de sa femme, la noble Octavie, sœur d'Octave, amène la rupture entre les deux triumvirs (32). Une seule bataille, celle d'*Actium* (2 sept. 31), suffit à ruiner les affaires d'Antoine, qui se tue à Alexandrie (30). L'Empire est fondé.

CHAPITRE VIII[1]

LES LETTRES ET LES ARTS A ROME

SOMMAIRE

I. Les lettres. — Stérilité de l'esprit romain dans les cinq premiers siècles. — Les lettres avant le siècle d'Auguste (250-80). — Les lettres au siècle d'Auguste (80 avant J.-C. à 30 après J.-C.).

II. Les arts. — Architecture. — Œuvres remarquables. — Nouveau style.

I. — Les lettres.

Jusqu'à l'année 250 environ, soit pendant près de cinq cents ans, les Romains demeurèrent étrangers à la culture des lettres. Au commencement des guerres puniques, leur bagage littéraire était plus que léger : il se composait de quelques chansons grossières et fort libres que les vendangeurs faisaient entendre au temps de la récolte ; d'hymnes informes, criés dans les processions rustiques ou dans les danses sacrées; enfin de farces licencieuses. Rome n'eut une littérature que le jour où elle se mit à l'école de la Grèce, qu'elle copia souvent, qu'elle imita toujours, qu'elle égala rarement et qu'elle ne surpassa jamais.

1° Les lettres avant le siècle d'Auguste (250-80). — Pour la poésie, nous avons Livius Andronicus, Névius, Ennius, Plaute, Térence. Pour la prose, Scipion l'Africain, Caton, Scipion Émilien, les Gracques, Crassus et Antoine.

Livius Andronicus ne fut guère qu'un traducteur; mais il eut le mérite d'organiser un vrai théâtre chez les Romains. *Névius*, outre des tragédies et des comédies, fit une épopée dans laquelle il chanta la première guerre punique. *Ennius*, l'ami de Scipion l'Africain et de

[1] A lire seulement.

Caton, écrivit une épopée où il donna l'histoire de Rome depuis ses origines jusqu'à la troisième guerre punique. *Plaute*, le prince de la comédie latine, eut les qualités du vrai poète comique : un esprit fin et observateur, de la verve, de la force, de la concision ; et il a fourni plus d'un trait heureux à notre Molière. *Térence*, qui suivit Plaute, malgré son habile peinture des passions, son choix exquis des termes, réussit moins à captiver les foules. — La comédie a laissé quelques chefs-d'œuvre chez les Romains : la tragédie, aucun.



Térence.
(Médaille du musée de Gotha.)

La prose avant le siècle d'Auguste se résume presque entière dans l'*éloquence*. Il y eut de l'*éloquence* à Rome dès les premiers siècles de la République, mais il n'y eut de ***vrais orateurs*** que le jour où on étudia les Grecs. Les grands noms de Scipion l'Africain, de Caton, de Scipion Émilien, de son ami Lélius, des Gracques, de Crassus et de son ami Marc-Antoine, ne sont guère pour nous, à part celui de Caton, le plus remarquable peut-être de tous pour sa parole rude, mordante, passionnée, que des noms, et nous connaissons ces orateurs seulement par les harangues ou les discours que mettent dans leur bouche soit Tite-Live, soit Cicéron.

2° **Les lettres au siècle d'Auguste** (80 avant J.-C. à 30 après J.-C.). — La poésie au siècle d'Auguste se résume dans quelques noms : Lucrèce, Catulle, Properce, Tibulle, Ovide, Virgile et Horace. Les plus illustres furent Lucrèce, Virgile et Horace.

Lucrèce, dans son poème *sur la Nature*, eut la verve, l'enthousiasme, la sensibilité ; sa poésie est étincelante, bien que le vers soit rude et souvent incorrect. Malheureusement il y développe une philosophie absurde,

et il a consacré son talent, qui est immense, à établir la thèse du matérialisme avec toutes ses sottises et toutes ses contradictions.

Virgile, qu'on a surnommé le *cygne de Mantoue*, est celui de tous les écrivains latins qui eut l'âme la plus belle, la plus sensible, la plus poétique. Ses *Géorgiques* renferment un magnifique éloge de l'agriculture dans un style admirable; son épopée, l'*Énéide*, bien qu'elle reste au-dessous de son modèle, l'*Iliade* d'Homère, n'en est pas moins un monument impérissable élevé à la gloire de Rome.

On ne peut séparer de Virgile *Horace*, qui appelle délicieusement son ami *la moitié de son âme* (*dimidium animæ meæ*). Il y a peu de ressemblance cependant entre Virgile et Horace. L'un est une âme vertueuse, qui croit à la vertu et éprouve le besoin d'y croire; l'autre est un sceptique dont toute la philosophie consiste à profiter le plus joyeusement et le plus décemment possible des bienfaits de la vie. Son talent poétique est, du reste, d'une souplesse, d'une variété étonnantes. Il chantera aussi bien dans ses *odes* les grandeurs de Rome sur le ton de Pindare, qu'il célébrera ses plaisirs avec la lyre d'Alcée ou d'Anacréon; il raillera finement les travers de ses concitoyens dans ses *satires*; et dans ses *épîtres*, sous une forme dénuée de toute prétention, charmante, il donnera les conseils littéraires les plus sûrs.

La *prose* nous offre des noms aussi célèbres que la poésie au siècle d'Auguste. Mais tous, *César*, grand orateur, qui fut de plus *historien* (dans ses *Commentaires*, il raconte la conquête de la Gaule qu'il a faite lui-même); *Salluste*, auteur de la *Guerre de Jugurtha* et de la *Conjuration de Catilina*; *Tite-Live*, qui, dans sa grande histoire de Rome, manqua trop souvent de critique, mais déploya des richesses éblouissantes de style; tous ces écrivains s'inclinent devant le grand orateur *Tullius Cicéron*.

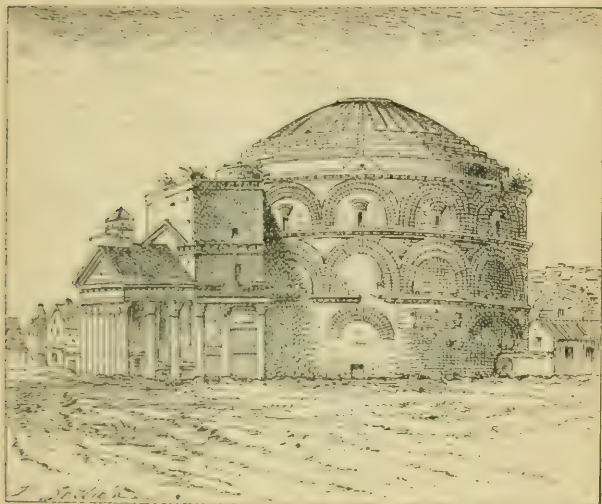
II. — Les arts.

Des trois grands arts : *sculpture, peinture, architecture*, les Romains n'ont cultivé que le dernier. Pour orner leurs palais ou leurs villas, ils se contentaient de dépouiller les nations vaincues de leurs statues et de leurs tableaux, ou bien ils avaient recours aux artistes grecs qui affluaient à Rome ; mais ils ne daignèrent jamais eux-mêmes manier le ciseau ou le pinceau : on ne pourrait citer un seul sculpteur ou peintre romain de quelque renom. L'architecture allait mieux à leur génie, et dans ce genre ils ont laissé des monuments fort remarquables.

Dans ces monuments on retrouve quelque chose de l'indestructible solidité qu'ils croyaient promise par les oracles à leur empire ; on y retrouve aussi leurs tendances utilitaires et pratiques. Sans doute ils ne négligeront point les temples ; ils élèveront aussi de beaux arcs de triomphe et de gracieuses colonnes votives ; mais ils s'attacheront de préférence aux constructions réclamées par leurs affaires ou leurs plaisirs. Ce seront de vastes *portiques*, où le peuple pourra se promener et dormir à couvert du soleil et de la pluie ; des cirques immenses pour les courses ; des *amphithéâtres* pour les combats de bêtes et de gladiateurs, comme le *Colisée*, bâti par Vespasien, et dont il reste de magnifiques ruines ; des théâtres, comme le théâtre de Pompée, et celui de Marcellus, bâti par Auguste ; des *thermes* surtout, pour les bains, dont les Romains étaient si friands ; des *égouts*, des *aqueducs* majestueux que l'on peut encore aujourd'hui admirer dans la campagne romaine ; des *basiliques* pour les tribunaux et les marchés, édifices à la fois imposants et commodes, que le christianisme n'aura aucune peine à transformer en églises ; enfin des *routes militaires*, qui porteront jusqu'aux extrémités du monde les ordres et les troupes de l'empereur, et feront affluer à Rome les richesses de toutes les nations.

Les Romains avaient trouvé par eux-mêmes le *cintre*

et la *voûte*; en combinant ces deux éléments avec la ligne droite de l'architecture grecque, ils en formèrent un style nouveau, remarquable surtout par sa majesté. Ce style devait donner naissance en Occident au style *roman* d'abord (plein cintre), puis au style *gothique*



Le Panthéon d'Agrippa.

(D'après du Pérac, en 1575. — Bibliothèque nationale.)

(ogive), et en Orient au style *byzantin* et *arabe*, dont le caractère distinctif est la coupole. Une des plus heureuses applications de la théorie romaine fut le *Panthéon* élevé par Agrippa, et qui est simplement une immense coupole, la plus vaste qui existe, imitant la calotte de l'univers et reposant presque directement sur le sol. Cette coupole, un peu massive et lourde au dehors, présente à l'intérieur un effet saisissant.

CHAPITRE IX

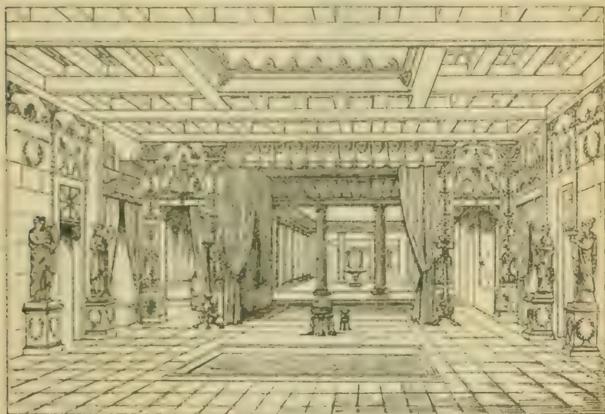
MAISONS, COSTUMES, MŒURS

I. Maisons. — Les maisons à Rome différaient naturellement de richesse et d'étendue suivant la fortune du propriétaire. Mais elles se rattachaient toutes à un type uniforme qui comprenait deux pièces principales : en avant l'*atrium*, en arrière le *péristyle*, reliées entre elles par un grand couloir carré servant de passage.

L'*atrium* était primitivement toute la maison romaine. A l'origine cette maison était d'une extrême simplicité : quatre parois grossières en bois, un toit pointu couvert de chaume, avec une ouverture dans le milieu pour laisser échapper la fumée au dehors, une autre ouverture dans le plancher pour recevoir les eaux en cas de pluie. Il est probable que l'on ménageait tout autour quelques réduits qui servaient de chambres de repos; mais ces chambres se distinguaient à peine de l'atrium, qui demeurait la pièce capitale de la maison. C'était là que se réunissait la famille; là que tous, père, mère, enfants, esclaves, prenaient leurs repas à la même table, devant le foyer sacré, en présence des images des ancêtres; là aussi les femmes filaient et travaillaient la laine. Peu à peu l'atrium se transforma en une sorte de vestibule décoré avec magnificence, souvent entouré de colonnes, et qui ne servit guère plus que pour recevoir les visiteurs.

Le *péristyle*, ainsi que l'indique son nom, était une cour, plus souvent un jardin entouré de colonnes formant un portique, sous lequel s'ouvraient les appartements privés du propriétaire et de sa famille. Il formait comme le sanctuaire de la vie domestique, où n'avaient accès que les parents et les amis intimes. Le jardin planté d'arbres, les fontaines qui coulaient au milieu en faisaient un séjour frais et agréable.

Les Romains, en gens pratiques, cherchaient avant tout à faire de leurs demeures un abri sûr et commode, et se souciaient peu qu'elles attirassent les regards. Aussi leur extérieur était-il fort modeste : de simples murs blanchis percés de quelques ouvertures, portes et fenêtres indispensables. Mais à l'intérieur la décoration était très soignée. Même dans les habitations les plus pauvres, on trouvait des peintures aux couleurs vives ;



Intérieur d'une maison romaine : (En avant, l'atrium ; au fond, le péristyle.
(Restauration de la maison de Pansa, à Pompéi.)

et dans les maisons aisées, ces peintures devenaient des fresques éclatantes.

Si la décoration intérieure était riche, le mobilier fut toujours assez simple ; il se réduisait en général au strict nécessaire, et ne ressemblait en rien au mobilier confortable et luxueux des grandes maisons de nos jours.

La maison que nous venons de décrire n'était que celle du riche, ou bien encore celle du pauvre dans les petites localités. A Rome, la foule des négociants, des artisans, des propriétaires de condition modeste, s'entassait dans de grandes maisons à plusieurs étages, assez semblables à nos maisons modernes de rapport et non

moins élevées, si bien que les étrangers étaient effrayés de leur hauteur.

II. **Costume.** — Le costume chez les Romains se composait essentiellement de la *tunique* et de la *toge*. La tunique était une espèce de chemise en laine blanche, serrée autour des reins par une ceinture, et qui descendait jusqu'aux genoux. La tunique des sénateurs était ornée sur le devant d'une large bande rouge, celle des chevaliers d'une bande plus étroite. C'était le vêtement que l'on portait dans l'intérieur de la maison, et souvent même dehors les citoyens pauvres n'en portaient pas d'autres; seulement en cas de froid ou de pluie, ils mettaient par-dessus un manteau sans manches, presque toujours fait d'un drap épais de couleur sombre ou de cuir.



Romain en toge.
(Galerie de Florence.)

La *toge* était une grande pièce de laine blanche dont on s'enveloppait tout le corps. C'était tout un art que de savoir se draper dans sa toge et de ne lui faire faire que des plis gracieux. La toge était le vêtement du *citoyen;* il était interdit aux esclaves et aux étrangers de la porter. Les jeunes gens jusqu'à l'âge de dix-sept ans avaient la toge dite *prétexte*, ornée de bandes de pourpre. A dix-sept ans on les revêtait solennellement de la toge blanche ou *virile*, et ils étaient dès lors considérés comme des citoyens.

La toge était le vêtement de la ville, de la paix; pour

la guerre, le soldat prenait un vêtement court plus commode, le sayon, large casaque de drap, empruntée aux Gaulois. Les généraux avaient un manteau de guerre de même forme, mais rouge.

Les dames romaines remplaçaient la toge par la *stola*, longue robe descendant jusqu'aux pieds, retenue par une double ceinture. Pour sortir, elles mettaient de plus un manteau de laine blanche qui se drapait à peu près comme la toge.



Matrone.
(Bas-relief romain. — Musée du Louvre.)

Les Romains allaient nu-tête; le *pileus*, ou bonnet national en feutre, était laissé aux esclaves et aux artisans. En voyage et au théâtre, on se couvrait de chapeaux à larges bords, dont le modèle fut emprunté aux Grecs. Les femmes ne pouvaient sortir qu'avec un voile, sauf aux funérailles.

La chaussure variait suivant la condition des personnes. Les consuls, les censeurs, les préteurs, les édiles curules portaient des espèces de mules rouges, et ils gardaient ce privilège même après être sortis de charge. Les sénateurs avaient des brodequins noirs ornés d'un croissant d'argent sur le cou-de-pied. Les simples citoyens avaient des souliers noirs semblables aux nôtres. Les pauvres et les esclaves se contentaient de sabots. Dans l'intérieur des maisons on mettait des sandales, qu'un esclave enlevait quand on prenait son repas.

Les hommes portaient d'ordinaire au doigt un anneau servant de cachet; à l'origine il était de fer. L'anneau de fer fut assez promptement remplacé par l'anneau d'or, mais alors il fut réservé aux sénateurs et aux chevaliers. Toutefois, sous l'Empire, on portera des anneaux de toutes sortes, et tout le monde pourra imiter

sur ce point les chevaliers et les sénateurs. Outre les anneaux, les dames avaient des colliers, des bracelets, des pendants d'oreille, des broches, tout un attirail de bijoux souvent ridicule et ruineux. Les jeunes gens portaient au cou une boule d'or; cette boule d'or était remplacée par une boule en cuir pour les enfants des affranchis et des pauvres.

Longtemps les Romains portèrent la barbe et les cheveux longs. Scipion l'Africain donna le premier l'exemple de se raser. Dès lors, jusqu'à l'avènement de l'empereur Adrien, la mode fut de se raser tous les jours et de porter les cheveux courts; les philosophes seuls protestèrent, ainsi que quelques poètes et les gens en deuil. Adrien, pour dissimuler quelques cicatrices qu'il avait au visage, cessa de se raser, et aussitôt tous les courtisans et autres reprirent leur barbe.

III. **Les mœurs.** — Nous avons présenté plus haut, au commencement des guerres civiles, un tableau bien attristant des mœurs romaines. Ce tableau n'a fait que s'assombrir, et à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire à la fin de la République, la société romaine semble à la veille de tomber en décomposition. Le patriotisme est mort, la vertu n'est plus qu'un vain mot, ses seuls représentants sont Brutus, Cassius, Caton d'Utique et quelques autres qui se sont réfugiés dans la doctrine orgueilleuse et désespérante du stoïcisme. Les classes inférieures, dégradées par une pauvreté fainéante et désœuvrée, ne demandent plus que deux choses : du *pain* et des *jeux*. Les classes supérieures n'ont pas des aspirations plus élevées; elles se consolent du pouvoir et même de la liberté, dont elles ne sont plus dignes, en se précipitant dans les divertissements, et parmi ces divertissements, un des principaux, c'est la table.

A Rome comme en Grèce, au jour de la décadence, si les dieux sont tombés, ils ne sont pas tous tombés, et un reste, qui règne en maître, *Bacchus*. Le temps est loin où riches et pauvres se contentaient d'une soupe et de quelques légumes. Ils sont bien rares ceux qui comme Horace aiment encore entre amis à savourer les légumes

de leur jardin, parfumés de lard rance, à la condition pourtant de les relever par un vin généreux. Aux gourmands du jour il faut des mets extraordinaires, extravagants, recommandables le plus souvent, non par leur saveur, mais uniquement par leur rareté et leur cherté. Il faut que sur leur table le faisan du Caucase apparaisse accompagné de l'esturgeon du Pô, ou du sanglier de l'Ombrie, que la datte de Syrie s'y rencontre avec la prune d'Égypte, ou la pomme de Tibur et la poire de Pompéi. Préludant aux dépenses insensées de Cléopâtre recevant Antoine, la femme de Crassus servira à ses convives, dissoutes dans du vinaigre, les perles que son mari a volées à l'Orient. On passera, dans des festins et des débauches de vin, des moitiés de jours et des nuits entières. Puis, quand on aura mangé ou bu sa fortune, le suicide terminera cette série d'orgies. Ainsi, un certain Apicius se faisant remettre ses comptes, et trouvant que sa fortune avait baissé de dix-neuf millions à deux, se tua pour ne pas mourir de faim.

La société romaine mourait de corruption parce qu'elle mourait d'irréligion, d'athéisme. En plein sénat, César le *grand pontife*, dans la mémorable discussion sur la peine méritée par les complices de Catilina, n'avait-il pas affirmé la doctrine du néant après la mort? Et l'affirmation de ce singulier grand pontife n'avait trouvé aucun contradicteur. Octave aura beau relever les temples, il ne ramènera pas dans les cœurs les croyances, d'autant plus qu'il ne les a pas lui-même. Bien plus, au moment où il veut ressusciter le culte des dieux, il fait aux dieux un suprême outrage, en permettant que le sénat, dans un accès de flatterie sacrilège, l'appelle *Auguste*, nom réservé aux *dieux seuls*. Par toutes ses réformes, Auguste réussira à faire tenir debout le cadavre romain encore quatre cents ans; mais quatre cents ans pour les nations, c'est peu. Et encore, pendant ces quatre siècles, que d'horreurs n'aurons-nous pas à enregistrer! Il est grand temps que vienne Celui qui doit rétablir l'ordre et la paix, rendre l'homme à lui-même et à sa dignité d'homme. Heureusement il est là,

et Auguste ne mourra point sans que *Jésus* de Bethléem ne soit né.

CHAPITRE X

JÉSUS-CHRIST ET LE CHRISTIANISME
(AN 30 DU RÈGNE D'AUGUSTE)

SOMMAIRE

Naissance de Jésus-Christ. — Sa mission. — Sa mort. — Prédication de l'Évangile. — La vraie cause des persécutions.

A côté du monde romain, qui tremble sur ses bases, s'élève un nouveau monde qui a des destinées immortelles, le monde chrétien. Son fondateur n'est pas autre que le Fils de Dieu lui-même, fait homme par amour pour nous, *Jésus-Christ*. Pour établir son empire qui devait régénérer et sauver la société, Jésus-Christ a choisi la voie de la pauvreté et de l'humiliation. Il a vécu dans une province méprisée, la *Galilée*, dans une ville plus méprisée encore, *Nazareth*. Il a voulu être le fils d'une pauvre femme du peuple, mariée à un charpentier. Lui-même a exercé le métier de charpentier jusqu'à l'âge de trente ans, inconnu et ignoré de tous.

Puis cet ouvrier, qui n'a jamais appris les lettres, qui n'a reçu d'autre instruction que celle que reçoivent tous les Juifs dans leur réunion de chaque semaine à la synagogue, s'est mis à parcourir son pays pour annoncer une doctrine nouvelle. Les foules se sentent invinciblement attirées par sa parole douce et persuasive, par l'air indéfinissable de bonté et de majesté que respirent tous ses traits. Des milliers d'hommes lui font sans cesse cortège et le suivent jusque dans les solitudes, oubliant auprès de lui et de boire et de manger. Jésus ne se contente point d'enseigner : il console les affligés, il chasse les démons, il guérit les malades, il apaise les tempêtes, il ressuscite les morts. Il s'est dit le *Fils de Dieu, Dieu lui-même*, et dans sa bouche cette parole, qui dans toute autre bouche aurait paru odieusement insensée, n'a

point paru aux foules un blasphème, car la foule avec son gros bon sens a compris qu'un Dieu seul peut parler et agir comme le fait Jésus.

Jésus prêche ainsi et fait le bien autour de lui pendant trois ans; mais il s'est attiré l'inimitié des grands de sa nation, des pharisiens et des princes des prêtres dont il a révélé les vices et flétri l'orgueil. Par là il s'est fait des ennemis irréconciliables, car l'orgueil froissé ne pardonne jamais. Poursuivi par la haine indomptable de ces hommes, abandonné de la foule, qui tout à l'heure l'acclamait, lâchement sacrifié par son juge, Ponce Pilate, qui reconnaît son innocence, il subit la peine des esclaves, il expire sur la croix, délaissé de tous, sauf de sa mère et de Jean, son disciple bien-aimé. Son œuvre semble perdue et ses ennemis triomphent.



Médaille dite du *Campo dei Fiori*, représentant le Christ: trouvée à Rome en 1897 par M. Boyer d'Agen. Reproduction de MM. Falize, orfèvres à Paris. (Cette médaille remonterait aux premiers siècles de l'ère chrétienne.)

Tout à coup ses disciples plus intimes, connus sous le nom d'*apôtres*, que l'on croyait dispersés, reparaissent et se mettent à publier hautement sa doctrine. Ils affirment que Jésus n'est resté que trois jours dans le tombeau, qu'il s'est ressuscité lui-même par sa propre puissance, qu'il est vivant et qu'il est Dieu. Et ils prouvent leur dire par des œuvres semblables à celles de leur maître : eux aussi guérissent les malades, chassent les démons, ressuscitent les morts. En vain les pharisiens leur font les plus terribles menaces s'ils ne se taisent; en vain ils les jettent en prison, les font fouetter jusqu'au sang : les apôtres se réjouissent d'avoir eu quelque chose à souffrir pour Jésus, et à peine libres se remettent à prêcher dans les rues, sur les places publiques. La foule accourt, les

traite d'abord d'hommes ivres, les écoute ensuite avec étonnement et curiosité, enfin avec émotion et repentir, et des milliers de personnes embrassent la nouvelle doctrine.

Ceci se passait dans la dix-neuvième année du règne de Tibère. Moins de trente ans après, la nouvelle doctrine avait franchi les mers et trouvé des adeptes dans toutes les parties de l'empire romain. A peine leur divin maître les avait-ils quittés pour remonter au ciel, les apôtres s'étaient dispersés dans le monde entier pour annoncer l'Évangile. Saint Pierre fonda l'Église d'Antioche, où pour la première fois les disciples prirent le nom de *chrétiens;* puis il vint attaquer l'idolâtrie dans le centre même de son empire, à Rome. Saint Jean prêcha dans l'Asie Mineure. Saint Philippe parcourut la haute Asie et revint chercher le martyre dans la Phrygie. Saint André visita les peuplades nomades de la Scythie. Saint Thomas et saint Barthélemy pénétrèrent chez les Parthes et jusque chez les Indiens. Saint Jude évangélisa l'Arabie et la Mésopotamie; saint Matthieu, l'Éthiopie, l'Égypte, l'Abyssinie; saint Simon et saint Barnabé, la Perse. Saint Mathias prêcha dans la Cappadoce et en Colchide; saint Paul partout. Nous avons les lettres qu'il écrivait aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates, aux Éphésiens, aux Hébreux, aux habitants de Philippes, aux habitants de Thessalonique, etc.



Saint Pierre et saint Paul.
(Bronze des Catacombes.)

Cette simple énumération indique quelle variété de peuples le christianisme renfermait déjà dans son sein. Il comptait des adhérents parmi les plus grandes familles,

on dit même dans le palais de Néron. A Rome donc et dans tout l'Empire il y avait côte à côte deux sociétés; l'une petite encore, mais qui grandira chaque jour, pratiquant, à l'exemple de son fondateur, toutes les vertus inconnues à l'antiquité : l'humilité, la pureté, le désintéressement, l'amour du sacrifice, l'amour du pauvre, de l'esclave; l'autre cruelle, égoïste, sensuelle, ne rêvant que pouvoir, honneurs, richesses et plaisirs honteux. Il y avait entre ces deux sociétés une antipathie naturelle, l'une étant la *condamnation de l'autre*. Et cette antipathie devait amener forcément de la part de celle qui pour le moment était la plus forte, la guerre, c'est-à-dire la persécution.

Telle est la raison de la lutte engagée par les empereurs contre le christianisme. La lutte inaugurée par Néron, qui faisait servir les chrétiens de torches vivantes à ses orgies, qui envoyait au supplice *Pierre*, le chef visible de la nouvelle religion, et *Paul*, l'apôtre des nations, se continuera pendant près de trois cents ans; on versera le sang de milliers de chrétiens, et il faudra qu'à la fin l'Empire s'avoue vaincu. C'est qu'il est difficile à l'erreur de vaincre la vérité, à l'homme de l'emporter sur Dieu.

RÉSUMÉ

Au monde romain qui s'écroule sous le poids de ses vices, le relèvement est offert par le Fils de Dieu lui-même fait homme, sous le nom de *Jésus-Christ*. L'humilité et la souffrance seules pouvaient régénérer l'homme dégradé. Cette humilité et cette souffrance qu'il vient prêcher au monde, Jésus les a prises pour lui-même, simple ouvrier et passant pour fils d'ouvrier dans une ville méprisée de Galilée. Quand il commence sa vie publique, la sublimité de sa doctrine, l'éclat de ses miracles, la merveilleuse pureté de sa vie lui attirent les foules. Mais l'orgueil blessé lui aliène les savants et les princes des prêtres. Ils le font mourir sur une croix et croient en le tuant tuer sa doctrine. Elle est reprise intrépidement par ses apôtres, et en quelques années le monde entier est évangélisé. Les chrétiens se glissent partout, même à la cour des empereurs. Les empereurs déclareront une guerre acharnée à cette religion nouvelle qui condamne leurs vices et refuse de se courber devant leurs images divinisées par une lâche adulation. Malgré leur puissance, les empereurs seront vaincus.

L'EMPIRE

CHAPITRE I

ORGANISATION DE L'EMPIRE

SOMMAIRE

Pouvoirs de l'empereur. — Gouvernement de la cité, des provinces. — Armée.

Pouvoirs de l'empereur. — « La terre, fatiguée de discordes civiles, accepta Auguste pour maître, et les provinces saluèrent de leurs acclamations la chute d'un gouvernement débile, qui ne savait réprimer ni les magistrats avides ni les nobles insolents. »

Ces paroles de Tacite nous révèlent le secret de la force d'Octave, qui, de l'aveu de tout le monde, n'avait qu'un médiocre génie. Il fut admirablement servi par les circonstances. En outre, à défaut d'autre génie, il eut celui d'attirer insensiblement à lui tout le pouvoir sans violence, en laissant subsister dans son intégrité la constitution républicaine; puis, une fois arrivé, il eut le génie de ne se servir de son autorité que pour le bien de tous.

Ce fut par mille détours et mille finasseries qu'Auguste arriva au but tant caressé, et que, tout en feignant d'être désolé de recevoir tant d'honneurs, il finit par tout prendre pour lui. A force de se faire prier et de se laisser faire, il devint successivement *imperator, tribun du peuple, préfet des mœurs, souverain pontife.* Quand il fut tout cela, il avait entre les mains un pou-

voir absolu ; il était un vrai roi, sauf le sceptre et le diadème.

En effet, comme *imperator* (empereur), titre autrefois purement honorifique décerné par les soldats à leur général victorieux, il eut le commandement de toutes les forces militaires de l'Empire, le droit de recevoir les ambassadeurs, de faire la paix ou la guerre, de surveiller et d'administrer toutes les provinces.

Comme *tribun du peuple*, il devenait *sacré* et *inviolable*, et tout attentat dirigé contre sa personne méritait la peine de mort. Il pouvait convoquer le sénat ou le peuple, reviser toutes les sentences des tribunaux, suspendre l'action de toutes les magistratures, le vote de toutes les assemblées, présider, c'est-à-dire diriger à son gré les comices d'élection, et proposer aux suffrages du peuple les lois qu'il croyait utiles au bien public.



Auguste.
(D'après la statue du musée du Louvre.)

Comme *préfet des mœurs* ou *censeur*, il inspectait jusqu'à la vie privée des citoyens, il dressait la liste des chevaliers et des sénateurs. Comme *souverain pontife* enfin, il disposait de la religion et de ses ministres, ce qui lui valait une influence considérable, en dépit de l'incrédulité qui envahissait toutes les classes.

Cependant la forme républicaine demeurait debout : il y avait toujours un sénat, des comices, des consuls, des préteurs, des édiles, des questeurs. Mais tout cela n'était que parade et vaine apparence. Personne ne s'y méprenait, et personne ne songeait à s'en plaindre, parce qu'après tout, dans la servitude on trouvait le repos et

l'ordre, et il y avait trop longtemps que la liberté ne donnait ni l'un ni l'autre.

Gouvernement de la cité. — Ce que voulait Rome, c'était la sécurité et du pain. Le *préfet de la ville* fut chargé de lui donner la sécurité, et le pain lui fut donné par le *préfet de l'alimentation.*

Le *préfet de Rome* commandait la milice urbaine, était chargé de la haute police à Rome et dans toute l'Italie. Il remplaçait l'empereur en cas d'absence.

Le préfet de l'alimentation, chargé des approvisionnements, avait l'inspection des greniers publics et des marchés, la surveillance de toutes les industries qui concouraient à l'alimentation, et jugeait les fraudes ou tranchait les contestations en matière commerciale.

L'Italie tout entière, assimilée depuis la guerre sociale pour tous les droits à la ville de Rome, fut partagée par Auguste en onze circonscriptions. Les cités ou municipes de ces circonscriptions continuèrent à s'administrer elles-mêmes, sous la surveillance, bien entendu, des agents impériaux. A la tête du municipe se trouvent deux magistrats appelés *consuls.* Ils sont assistés de la *curie* ou *sénat,* analogue à nos conseils municipaux.

Gouvernement des provinces. — Le sénat avait offert à Octave le gouvernement de toutes les provinces, alors au nombre de vingt-deux. L'empereur se récria sur ce que la besogne était trop grosse pour lui seul, et voulut que le sénat se chargeât de la moitié. Ce fut à cette occasion que les Pères conscrits, dans l'enthousiasme de leur reconnaissance, le proclamèrent *Auguste* (27). Il y eut donc les provinces *sénatoriales* et les provinces *impériales*. Au surplus, la distinction entre les provinces n'était que pure forme. Elle se réduisait pour le sénat à la maigre satisfaction de nommer les gouverneurs des provinces sénatoriales.

Bienfaisante administration des provinces.— Il résulta de cette disposition que les provinces, qui étaient *exploitées* sous la République, furent *administrées* sous l'Empire. Le gouverneur, qu'il fût nommé par l'empereur ou par le sénat, sentit un œil qui pesa

constamment sur lui, il fut obligé de rendre ses comptes, et de toutes ses sentences on put appeler à plus haut que lui. Les provinces acceptèrent avec joie le nouveau régime, et il est constant que même sous les empereurs les plus abominables elles furent mieux administrées qu'aux meilleurs jours de la République.

Armée permanente. — L'occupation continue par les légions des provinces frontières conduisit Auguste au principe des armées permanentes. Dès lors l'élément civil et l'élément militaire se trouvèrent bien tranchés. Les classes moyennes furent dispensées du service militaire qui les ruinait, et les classes pauvres virent s'ouvrir devant elles, dans le métier des armes, une carrière lucrative. L'institution de l'armée permanente mettait aux mains de l'empereur une arme redoutable; mais cette arme se retournera un jour contre l'Empire : ce seront les légions qui feront et déferont les empereurs, et rempliront tout de désordre et de troubles.

L'armée comprenait la garde impériale ou *garde prétorienne*, affectée à la personne de l'empereur, et commandée par deux *préfets du prétoire;* les légions, recrutées d'abord uniquement parmi les citoyens romains; les corps d'auxiliaires fournis par les provinces et les milices urbaines. Elle montait environ à quatre cent mille hommes. Ce fut avec ce chiffre modeste qu'Auguste assura la paix à un empire immense, vaste comme dix fois la France. Des flottilles furent attachées aux légions du Rhin, du Danube et de l'Euphrate; des flottes mouillèrent à Ravenne, à Fréjus, à Misène, au Pont-Euxin, et la paix régna sur mer comme sur terre.

RÉSUMÉ

Tout en singeant la modestie et le désintéressement, Octave devient successivement *imperator*, tribun du peuple, préfet des mœurs, souverain pontife, c'est-à-dire un véritable empereur. Rome, fatiguée des guerres civiles, accepte volontiers son nouveau maître, qui a soin d'ailleurs de lui faire illusion sur la perte de ses libertés en laissant debout la forme républicaine.

Les hauts fonctionnaires de l'Empire sont le préfet de Rome, le préfet de l'alimentation, les deux préfets du prétoire.

Les provinces, divisées en *sénatoriales* et *impériales*, sont gouvernées par des proconsuls, qui relèvent directement de l'empereur et dont l'administration est soumise à un contrôle sérieux. Les provinces frontières ou impériales sont occupées par les légions. L'armée, désormais composée uniquement d'enrôlés volontaires, compte environ quatre cent mille hommes. Elle est permanente.

CHAPITRE II

RÈGNE D'AUGUSTE (30 AVANT J.-C. — 14 APRÈS J.-C.)

SOMMAIRE

I. Affaires intérieures. — Rome. — L'Italie. — Les provinces.
II. Affaires extérieures ou guerres. — Guerres sur le Danube (13 avant J.-C. à 9 après J.-C.). — Guerres sur le Rhin (11 avant J.-C. à 9 après J.-C.). — Naissance de Jésus-Christ. — Désastre de Varus (9 après J.-C.). — Dernières années d'Auguste. — Sa mort (14). — Son œuvre.

Le règne d'Auguste se résume dans une longue paix : si le bruit des armes se fit parfois entendre sur les frontières de l'Empire, il expira sur ces frontières mêmes, et ni à Rome, ni en Italie, ni dans les provinces l'ordre ne fut troublé. Nous verrons d'abord les affaires *intérieures*, puis les affaires *extérieures*.

I. — Affaires intérieures.

Rome et l'Italie. — Pour maintenir la paix à l'intérieur et prévenir les séditions, Auguste donna au peuple ce qu'il souhaitait maintenant avant tout, du *pain* et des *jeux*.

Les distributions gratuites de blé étaient un legs de la République : Auguste ne pouvait songer à le répudier. Non seulement il continua ces distributions aux indigents, mais encore il veilla à ce que tous les citoyens eussent toujours le pain à bon marché.

Au pain il ajouta les jeux. Il nous apprend lui-même,

dans son testament, qu'il avait fait sous son règne combattre dix mille gladiateurs et trois mille cinq cents bêtes fauves. En une seule journée, deux cent soixante lions furent égorgés. L'empereur affectait de prendre le plus grand intérêt aux réjouissances de la foule; il y assistait lui-même des journées entières, et quand il ne pouvait venir, le maître du monde se faisait excuser.

Ce n'était pas qu'au fond Auguste n'eût de la répugnance à nourrir ce peuple fainéant et à occuper ses loisirs par des fêtes. Il aurait bien voulu l'envoyer aux ateliers ou aux champs. Mais comment faire? Ils étaient trois cent mille qui tendaient la main. Du moins, il réduisit ce chiffre à deux cent mille et força les autres à demander leur subsistance soit à l'industrie, soit à l'agriculture. Le *relèvement de l'agriculture* fut une de ses constantes préoccupations.

Travaux d'art. — Auguste se plut à flatter la vanité nationale par les embellissements qu'il donna à Rome. Il fut habilement secondé par son gendre Agrippa, qui, pendant l'année où il fut édile, éleva un nombre prodigieux de beaux édifices, dont le plus célèbre fut le Panthéon. Auguste ne montrait pas moins d'activité que son gendre. A l'exemple de l'empereur, plusieurs personnages élevèrent de somptueux palais, construisirent des galeries, créèrent des promenades, des jardins pour le public. Auguste pouvait se vanter d'avoir trouvé Rome de briques et de la laisser de marbre.

Le zèle qu'il montrait pour les beaux-arts, l'empereur le montrait aussi pour les lettres. Il combla de bienfaits et honora de son intimité des hommes que rendait seul recommandables leur génie poétique, comme Horace et Virgile. Son conseiller et ami, *Mécène*, est resté comme le type du protecteur généreux et éclairé des gens de lettres.

C'était bien d'embellir la cité et de tourner la société romaine vers les nobles jouissances de l'esprit; il y avait une tâche plus digne encore, je veux dire la *réforme des mœurs*. Ici la tâche était plus difficile, et Auguste ne parvint, à force de règlements, qu'à ramener dans

cette société corrompue un peu de retenue et de dignité extérieure.

Les provinces. — Auguste fut plein de sollicitude pour la bonne administration des provinces. Il passa onze ans à les parcourir, et il les visita en entier, sauf l'Afrique et la Sardaigne, frappant sans pitié les mauvais gouverneurs. Pour mieux assouplir les peuples conquis au joug, de nouvelles divisions furent créées, de nouvelles villes, de nouvelles capitales furent fondées. C'est ainsi que la Gaule reçut une nouvelle capitale, destinée à une grande célébrité, *Lyon*, fondée en 42 par Numatius Plancus, et si heureusement située au confluent de deux fleuves.

Pour tenir plus sûrement en respect les provinces, l'empereur les couvrit de magnifiques routes militaires. En Gaule, des portes de Lyon, Agrippa fit partir quatre grandes voies, vers l'Océan, vers la Manche, vers le Rhin, vers la Méditerranée. Il en fut de même ailleurs. Puis, sur ces routes, par une innovation remarquable, il plaça à de faibles distances, d'abord des courriers agiles pour porter les lettres, puis des voitures pour les voyageurs : les *postes* étaient créées.

Enfin, voulant répartir les impôts avec toute l'équité possible, Auguste fit dresser un cadastre des terres de l'Empire. Cette activité de l'empereur témoigne de l'intérêt qu'il portait aux peuples, et il ne faut plus s'étonner des bruyantes acclamations qui retentissaient partout sur son passage.

II. — Guerres d'Auguste.

Guerres sur le Danube (13 avant J.-C., 9 après J.-C.). — Malgré ses intentions pacifiques, Auguste fut bien obligé de faire la guerre quand les frontières de l'Empire furent menacées. La *Rhétie,* aujourd'hui Tyrol, amas formidable de montagnes qui s'élèvent comme une immense forteresse au nord de l'Italie septentrionale, était occupée par des peuplades sauvages, pauvres et vivant de pillage. Leurs incursions désolaient les riches plaines de l'Italie septentrionale. L'empereur chargea

les deux fils de sa femme Livie, *Tibère* et *Drusus*, de dompter les *Rhétiens*. En quelques mois les Alpes furent conquises. Auguste les couvrit aussitôt de routes et de forts, et jeta au delà des montagnes, à deux pas du Danube, la grande colonie d'Augsbourg.

Menacés dans leur indépendance, les Barbares qui occupaient les rives du Danube prirent les armes; en un moment tout fut en feu depuis les Alpes jusqu'au Pont-Euxin. Les plus ardents à la guerre étaient les *Pannoniens* (Hongrie actuelle): Tibère marcha contre eux, dévasta leur pays, désarma les populations et vendit les plus braves (12 avant J.-C.). L'année suivante ce peuple indomptable avait retrouvé des armes et des soldats. Il ne fut soumis qu'en l'an 9 de l'ère chrétienne, après trois campagnes et d'horribles ravages.



Livie, femme d'Auguste.
Bronze du musée du Louvre.

Guerres sur le Rhin (11 avant J.-C., 9 après J.-C.). — La guerre ne fut pas moins mouvementée sur les bords du Rhin, où l'on avait à combattre les *Germains*. Drusus, qui en fut chargé, y mourut à la peine (13-9 av. J.-C.), et Auguste se vit obligé de payer de sa personne. Parti avec Tibère (en l'an 8 av. J.-C.), il vainquit la tribu des Sicambres, les futurs *Francs* de Clovis, et en transporta quarante mille dans la Gaule. Les autres peuplades se soumirent, de sorte que la Germanie parut domptée : Auguste ferma le temple de Janus pour la troisième fois; les portes ne s'en ouvrirent point pendant douze ans.

Ce fut pendant le silence de cette paix de douze ans que naquit Jésus-Christ.

Désastre de Varus (9 après J.-C.). — Pour former aux mœurs romaines les Germains, Auguste envoya au delà du Rhin *Varus*, homme dur, qui ne crut pas qu'il y eût aucun ménagement à garder. Un soulèvement se prépara sous la direction du jeune chef des Chérusques, *Hermann* ou *Arminius*. Égarée par des traîtres au milieu d'humides et impénétrables forêts, l'armée tout entière, soit environ cinquante mille hommes, succomba avec son général. Les tribuns et les centurions furent immolés aux dieux de la Germanie; les légistes qui avaient assisté Varus dans ses fonctions de juge eurent la langue arrachée et la bouche cousue. Cet épouvantable drame s'était passé dans la forêt de *Teutberg* (sur le bas Weser, 9 après J.-C.). Les Germains se levaient menaçants sur le Rhin pour dire à la puissance romaine : Tu n'iras pas plus loin.

Dernières années d'Auguste. Sa mort (14 après J.-C.). — L'empereur ne survécut que cinq ans au désastre de Varus. Il voyageait en Campanie, quand il tomba malade; il s'arrêta à Nole et y mourut, à l'âge de soixante-seize ans. Son corps, rapporté à Rome, fut enseveli en grande pompe dans le splendide mausolée qu'il s'était bâti lui-même, et on fit de lui un dieu. Tous les Césars, sauf les plus hideux, dès qu'ils seront morts, deviendront dieux.

Œuvre d'Auguste. — Ce n'était certes point un prince vulgaire que celui qui réussit à ramener l'ordre si profondément troublé et à le faire régner quarante-quatre ans. Malheureusement son œuvre n'était point durable : la constitution de l'Empire, telle qu'il la laissait, en somme ne reposait que sur le bon vouloir, sur le caprice de l'empereur, c'est-à-dire sur le *despotisme*. Ce n'est point là un gouvernement, et le despotisme tuera l'Empire.

RÉSUMÉ

A l'intérieur, Auguste prévient les désordres par une administration vigilante, et en donnant au peuple du pain et des jeux. Il embellit Rome, protège les lettres, cherche, mais sans grand succès, à relever le goût de l'agriculture et les mœurs. Le gouvernement des provinces, habile et bienfaisant, est favorisé par l'ouverture de belles routes et par l'établissement des postes impériales.

Pacifique par tempérament, Auguste est cependant obligé de faire la guerre en Rhétie, sur le Danube et sur le Rhin. Les Rhétiens sont domptés par Tibère et Drusus (15 avant J.-C.). Sur le Danube, Tibère comprime trois révoltes des Pannoniens et des Dalmates (13 avant J.-C. — 9 après J.-C.). Sur le Rhin, Drusus, son frère, est moins heureux (11 — 9 avant J.-C.). Deux tentatives sur la Germanie échouent, et il meurt d'une chute de cheval. Auguste, aidé de Tibère, l'an 8 avant J.-C., réussit à soumettre la Germanie et ferme le temple de Janus, dont les portes ne s'ouvrent que douze ans après. C'est pendant cette période de paix profonde que naît Jésus-Christ. La fin du règne d'Auguste est attristée par la révolte de la Germanie et le désastre de Varus (an 9 après J.-C.), qui n'est pas vengé. Auguste meurt en 14 après J.-C.

CHAPITRE III

LES EMPEREURS DE LA FAMILLE D'AUGUSTE (14-68)

SOMMAIRE

I. TIBÈRE (14-37). — Administration de Tibère. — Germanicus en Germanie. — Germanicus en Orient. — Sa mort (19). — Faveur de Séjan (23-31). — Tibère à Caprée (26). — Chute de Séjan (31). — Tyrannie de Tibère. — Sa mort (37).

II. CALIGULA (37-41).

III. CLAUDE (41-54). — Sages mesures. — Travaux publics. — Bonne administration des provinces. — Sénateurs provinciaux. — Extérieur : Bretagne, Germanie, Orient, Afrique. — Messaline. — Adoption de Néron.

IV. NÉRON (54-68). — Le *quinquennium*. Bientôt le tyran se révèle. — Guerres : Orient (Corbulon); Bretagne (Paulinus). — Incendie de Rome. — Persécution des chrétiens (64). — Conjuration de Pison (65). — Recrudescence de cruautés et de folies. — Révolte de Vindex. — Mort de Néron (68).

Auguste mort, rien dans la Constitution ne dit qui doit être empereur. Mais Rome, déjà façonnée au joug, subit spontanément la loi de l'hérédité. Cette loi de l'hérédité est toutefois bien fragile : au fond, la seule loi qui fasse les empereurs, c'est la volonté de l'armée. L'armée reste fidèle à la famille d'Auguste, par respect pour la mémoire du fondateur de l'Empire et par reconnaissance. Cette famille éteinte en 68, arrive la famille des *Flaviens* (69-96) : les empereurs sont encore des Romains d'Italie. Viennent ensuite les *Antonins* (96-192); cette fois les empereurs sont des Romains de province. Avec la famille de *Septime Sévère* (193-235), la couronne impériale sort des limites même de l'Europe, et se pose sur le front de princes africains et syriens. Pendant trente-trois ans ensuite, elle ne saura sur quel front se poser : c'est l'affreuse période de l'*anarchie militaire* (235-268). Les empereurs illyriens réussiront à ramener un peu d'ordre; l'un d'eux, *Dioclétien* (285-305), essayera de réorganiser sérieusement l'Empire. Mais l'anarchie ne tardera pas à reparaître. Constantin ne la fera pas cesser par sa conversion au christianisme en 312, parce que ses fils auront hâte de se précipiter dans l'hérésie. Le grand *Théodose* lui-même (379-395) semblera désespérer de l'avenir. Il coupera, avant de mourir, l'Empire en deux grands tronçons, et de ces deux tronçons, le plus beau, l'Occident, ne mettra pas un siècle à s'abîmer sous les coups des Barbares.

On compte quatre empereurs de la famille d'Auguste : *Tibère, Caligula, Claude; Néron;* à eux quatre ils régneront un peu plus de cinquante ans (14-68). Tibère, c'est le *politique méchant;* Caligula, un *fou furieux;* Claude, un *imbécile;* Néron, un *monstre.*

I. — Tibère (14-37).

Tibère avait cinquante-six ans lorsqu'il fut appelé au pouvoir par la mort d'Auguste, son père adoptif. Jusque-là il ne s'était fait connaître que par son activité et sa bravoure. S'il n'avait pas de vertus, il n'avait pas

non plus de grands vices. Tout ce qu'on pouvait lui reprocher, c'était son humeur, qui était fort chagrine, et un certain penchant à boire : *Biberius mero* (qui aime à s'abreuver de vin pur), disaient les soldats en jouant sur son nom, *Tiberius Nero*.

Administration de Tibère. — L'administration du nouvel empereur, soit en Italie, soit dans les provinces, fut d'abord des meilleures. Elle présente un caractère remarquable d'ordre, de justice et de fermeté. L'empereur ne se borna point aux intérêts matériels ; sa sollicitude s'étendit aux bonnes mœurs. Il fit fermer bon nombre des innombrables tavernes de Rome, interdit aux sénateurs et aux chevaliers la fréquentation des mimes et des histrions. Lui-même était si simple dans son régime, au milieu du luxe universel, qu'il se faisait servir les viandes de la veille ; si économe des deniers publics qu'à la fin de son règne de vingt-trois ans, il avait accumulé dans le trésor impérial six cents millions.



Tibère.
(Buste du musée du Louvre.)

Guerres sous Tibère. — A la prospérité de l'intérieur se joignait la gloire de l'extérieur, grâce surtout à *Germanicus*, fils du regretté Drusus, tant pleuré par Auguste.

Depuis la défaite de Varus (an 9 de J.-C.) aucun Romain n'avait osé mettre le pied en Germanie. Germanicus voulut être le vengeur des légions massacrées. Il franchit le Rhin, six ans après le désastre (15 de J.-C.), et pénétra jusqu'à la sinistre forêt de Teutberg, où l'on retrouva des monceaux d'armes brisées, des ossements blanchis, des têtes d'hommes encore suspendues aux arbres. Les légions ensevelirent ces tristes

restes, puis se mirent à la poursuite d'Hermann. Le chef chérusque, atteint, fut vaincu, et, pour échapper, il dut se rendre méconnaissable en se couvrant le visage du sang qui coulait de ses blessures. Le lendemain, il entraîna son peuple à une nouvelle action. Ce fut une nouvelle défaite, où les Romains massacrèrent pendant tout un jour. Les légions élevèrent un trophée sur le champ de bataille, et comme la honte des armes romaines était effacée, elles reprirent le chemin de la Gaule (16 de J.-C.).



Germanicus.
(Musée du Capitole.)

Le triomphe de Germanicus à Rome fut brillant. Tibère lui fit élever un arc de triomphe, frappa en l'honneur de sa campagne une médaille commémorative, puis, comme les Parthes recommençaient à remuer, il envoya le jeune vainqueur régler les affaires de l'Orient. Germanicus réussit à ramener partout la paix sans autres armes que celles de la persuasion; mais il tomba malade et expira à l'âge de trente-quatre ans (19 après J.-C.). Sa mort fut un deuil public. Quand Agrippine, sa veuve, rapporta ses cendres en Italie, ce fut sur toute la route et à Rome un long cri de douleur.

Faveur de Séjan (23-31). — Le malheur de Tibère fut qu'il se laissa dominer par un favori, le jeune *Séjan*. Ce fils d'un simple chevalier avait pris sur l'empereur un tel ascendant qu'il ne lui refusait rien. Enivré par la faveur, Séjan osa aspirer au souverain pouvoir. Il commença par se donner une armée, puis il fit empoisonner *Drusus*, le fils et l'héritier de l'empereur. Les trois fils de Germanicus devenaient les héritiers de Tibère par la mort de Drusus; Séjan s'attacha à les

perdre dans l'esprit de l'empereur, en décriant sans cesse leur mère Agrippine, dont l'orgueil inflexible et les soupçons avaient vivement blessé Tibère.

Tibère à Caprée (26). — Une détermination imprévue de l'empereur vint servir à souhait les projets ambitieux du favori. Tibère, depuis la mort imprévue de son fils Drusus, ne pouvait plus se souffrir à Rome. Tout à coup, à l'âge de soixante-neuf ans, il se retira dans la délicieuse île de Caprée, en face du Vésuve. En quittant Rome, Tibère n'abdiquait point l'empire, et Séjan ne restait toujours que son premier ministre; mais il est clair que le pouvoir du favori gagnait gros à cette retraite. Il pouvait maintenant intriguer à son aise. Aussi les principaux personnages qui le gênaient ne tardèrent-ils point à être frappés. Agrippine fut reléguée dans une île, son fils Néron dans une autre, et son deuxième fils Drusus se vit enfermer dans une chambre basse du palais qui lui servit de prison.

Chute et mort de Séjan (31). — Les distinctions dont Tibère accablait Séjan firent illusion au sénat. Il crut entrer dans les intentions du prince en accordant au favori les mêmes honneurs qu'au prince lui-même. On allait jusqu'à dire que Séjan était l'empereur véritable, et que l'autre n'était que le roi de Caprée. On l'avait fait dieu. Voyant l'opinion se déclarer pour lui, il songea sérieusement à précipiter son avènement au pouvoir, il conspira. Son impatience le perdit. Informé du complot par la vieille Antonia, mère de Germanicus, Tibère, que tous ces honneurs extraordinaires rendaient depuis quelque temps soupçonneux, frappa de disgrâce l'audacieux favori par une lettre lue en plein sénat. Aussitôt le malheureux ministre fut abandonné de tous ses flatteurs, il fut saisi par le consul et exécuté le soir même. On renversa ses statues, et pendant trois jours son cadavre, traîné par la foule dans les rues de Rome, subit les derniers outrages (31).

La tyrannie. — Tibère avait goûté le sang, il ne s'arrêta plus. Trahi par celui à qui il avait donné toute sa confiance, il ne vit partout que des conspirateurs. Sa

fureur ne connut plus de bornes quand il apprit que son fils Drusus était mort empoisonné. Il avait entre les mains une terrible loi, la *loi de majesté*, qui permettait de frapper tout individu suspect : il en usa largement. Tous les complices vrais ou prétendus de Séjan furent tués et leurs biens confisqués; il y eut alors comme une épidémie de suicides pour échapper à la main du bourreau. La famille de Germanicus disparut presque entière : il n'en resta que le jeune *Caïus*, dit *Caligula*.

Mort de Tibère. — Las de sa retraite et comme pour cacher son dépérissement qui n'échappait à personne, Tibère quitta son île et se mit à voyager. Sa faiblesse le força à s'arrêter dans une villa de Campanie. Il y mourut, dans sa soixante-dix-huitième année, étouffé, dit-on, par le préfet du prétoire. Les morts violentes commencent et deviendront comme un apanage des empereurs (37).

II. — Caligula (37-41).

Caïus César, dit *Caligula*, allait avoir vingt-cinq ans lorsqu'il succéda à son grand-oncle Tibère. Il lui suffit d'être le fils de Germanicus pour se voir accueilli avec enthousiasme par tout l'Empire, et d'abord il donna les plus belles espérances : on se serait cru revenu à l'âge d'or d'Auguste. Malheureusement cet âge d'or ne dura que huit mois à peine. L'empereur tomba gravement malade; il en guérit, mais il resta fou, et ce qui est pire, fou furieux. Il n'eut plus qu'une idée fixe, son *omnipotence*, non seulement sur les hommes, mais encore sur la nature et sur les dieux. On l'entendait pendant les orages défier son *frère Jupiter* : « Tue-moi, lui criait-il, ou je te tue! » et en même temps il lançait contre le ciel des pierres avec des machines qui imitaient le sourd grondement du tonnerre.

Pour lui la vie des hommes ne comptait pas. Il tuait aussi pour le plaisir de tuer, n'épargnant ni les amis qui paraissaient lui être les plus chers, ni les membres de sa famille, qui fut entièrement exterminée ou exilée. Un

jour il exprima ce souhait monstrueux « que le peuple romain n'eût qu'une tête, afin qu'il pût l'abattre d'un seul coup ». C'était peu d'être dieu, d'avoir un temple et des prêtres; il associa à son culte sa femme et son cheval, qu'il avait créé consul. Pendant près de quatre ans tout l'Empire regarda étonné, stupéfait, cette grande extravagance. Enfin un tribun des prétoriens, Chéréas, en délivra le monde d'un coup d'épée.

III. — Claude (41-54).

Chéréas, le meurtrier de Caligula, était républicain, et c'est pour la République qu'il avait travaillé. Déjà le sénat s'agitait, dans l'espoir de reprendre la direction des affaires. Mais les prétoriens ne voulaient pas d'un gouvernement sous lequel ils n'auraient rien à gagner. Ils allèrent au palais chercher *Claude*, le frère de Germanicus et l'oncle de Caligula. Claude, au milieu du tumulte et des cris de mort qui retentissaient de toutes parts pendant qu'on tuait son neveu, se tenait blotti dans un coin obscur. Il y fut découvert par un soldat, et, se croyant perdu, il implorait grâce pour la vie. « Sois notre empereur! » lui crient les prétoriens, qui l'emportent dans leur camp sur leurs épaules, car il tremblait d'émotion à ne pouvoir marcher.

Le nouvel empereur avait cinquante ans. Faible d'esprit comme de corps, il avait grandi oublié dans le palais, méprisé de tous, même de sa mère. Il se consola de son abandon par l'étude. C'était un lettré, il entendait et parlait parfaitement le grec, était orateur, historien, tout, sauf ce qu'il fallait pour devenir empereur. Sa tenue sans dignité, sa tête branlante, ses mains agitées d'un tremblement convulsif, son bégaiement, le rendaient ridicule, et on pouvait lui manquer de respect sans crainte d'être repris. Cependant, s'il était imbécile, il n'était point idiot; ce qui lui manquait, c'était non l'intelligence, il y voyait souvent juste, c'était la volonté.

Intérieur. — Claude eut la sagesse de débuter par

une amnistie générale, par l'abolition des nouveaux impôts de Caligula, par le rappel des bannis et la restitution des biens confisqués injustement.

Plusieurs des règlements qu'il prit ensuite auraient fait honneur à un grand règne. Des maîtres inhumains tuaient ou abandonnaient leurs esclaves vieux ou malades : Claude déclara homicide et punissable comme tel quiconque tuerait son esclave; tout esclave abandonné conquérait par le fait même sa liberté. Des jeunes gens mangeaient leur fortune en emprunts avant d'en être les maîtres : défense fut faite aux usuriers de prêter à intérêt aux enfants du vivant de leurs pères. Le peuple souffrait souvent de la disette : pour que les greniers fussent toujours pleins, il établit sur le commerce du blé des règlements qui subsistaient encore un siècle après lui.



Claude.
(Musée du Vatican.)

De grands travaux publics furent exécutés. Caligula avait commencé un aqueduc gigantesque, amenant d'une distance de quarante milles les eaux de plusieurs sources pour alimenter la partie haute de la ville. Claude consacra à son achèvement la somme de cinquante-cinq millions de sesterces. Il améliora la rade d'Ostie, très importante pour les approvisionnements de Rome; il en fit un port magnifique. Dans ce travail, Claude eut à lutter contre les ingénieurs eux-mêmes, qui déclaraient le succès impossible.

Provinces. — L'administration des provinces fut vigilante et les concussionnaires rigoureusement punis. Non content de ménager les revenus des provinciaux, Claude, bravant les préjugés et la colère de l'aristocratie romaine, voulut les faire participer aux dignités, et l'on a retrouvé à Lyon, en 1528, les fragments du discours

par lequel il conférait aux notables de la Gaule *chevelue* (toute la Gaule autre que la Narbonaise) le droit d'entrer au sénat.

Extérieur. — Ce règne eut même la gloire militaire. En Bretagne, tout le pays jusqu'à la Severn et à la Tamise fut soumis et réduit en province romaine. En Germanie, *Corbulon*, grand général qui par son austérité rappelait les meilleurs temps de la République, aurait poussé jusqu'à l'Elbe s'il n'avait été rappelé par les ordres de Claude, à qui il suffisait, et avec raison, de dominer au loin sur les deux rives du Rhin. Sur ce fleuve, on fonda, en l'honneur de la seconde femme de l'empereur, la colonie d'Agrippine, encore aujourd'hui florissante sous le nom de *Cologne*.

Messaline. — Tout cela ne doit point faire oublier la déplorable faiblesse de Claude, qui laissa commettre une foule d'injustices et permit aux gens de sa maison de se plonger dans les plus affreux désordres. Les affranchis qui le gouvernaient lui arrachaient des condamnations à mort contre tout droit. Ils gagnaient effrontément sur les marchés publics. Le titre de citoyen était vendu au plus offrant. D'un autre côté, sa femme, la trop fameuse *Messaline*, se conduisait si mal sous les yeux de tous, que l'empereur dut la laisser tuer, malgré ses larmes : elle avait vingt-quatre ans. Sa nouvelle épouse, qui était aussi sa nièce, l'impérieuse Agrippine, fille de Germanicus, fut moins sa femme que son collègue. Elle prétendait recevoir les mêmes honneurs que Claude ; on la vit même passer les troupes en revue.

Claude fut victime de cette princesse, dont il était devenu comme l'esclave. Elle lui fit adopter son fils *Domitius*, dit *Néron* ; ce qui revenait à déshériter son propre fils *Britannicus*, qu'il avait eu de Messaline ; puis elle lui donna un breuvage mortel préparé par la célèbre empoisonneuse *Locuste*. Claude, après sa mort, fut déclaré *dieu*, honneur que n'avaient eu ni Tibère ni Caligula (54).

IV. — Néron (54-68).

A la mort de Claude, Néron n'avait pas dix-sept ans. Il était de la famille des Domitius, race dure et violente. Entre autres exploits, le père de Néron avait tué un affranchi qui refusait de boire jusqu'à l'ivresse. Le jeune prince devait se montrer digne fils de ce père, digne fils aussi de sa mère Agrippine, qui était un mélange d'ambition hautaine et de froide scélératesse. Hypocrite, lâche, méchant, vaniteux, grotesque, voluptueux, il ne rachetait ses vices par aucune vertu. Les leçons des deux maîtres que lui avait donnés Agrippine : *Burrhus*, préfet du prétoire, et *Sénèque* le philosophe, ne pouvaient suffire à contenir cette nature emportée.



Néron.
(Musée du Louvre.)

Le quinquennium (54-59). — Cependant Néron ne se laissa point d'abord emporter à toutes les fureurs de ses mauvais penchants. Les cinq premières années de son règne (*quinquennium*) demeurèrent longtemps célèbres comme une époque de justice et de bonheur. Burrhus lui présentant à signer deux sentences capitales, il s'était écrié : « Ah! que je voudrais ne point savoir signer! » Il se montrait plein de respect pour sa mère, pour ses gouverneurs, pour le sénat. Le peuple avait en abondance ce qu'il aimait tant, les distributions de vivres et d'argent, surtout des jeux et des représentations théâtrales. Décidément on avait un César irréprochable. Il y avait bien un point noir, l'empoisonnement de l'infortuné Britannicus; mais Britannicus était un rival, et par conséquent le crime était excusable.

Le tyran se révèle (59). — Tout ceci n'était qu'une feinte, et on le vit bientôt. Même pendant qu'il jouait au prince vertueux, une fois l'heure de la représentation passée, il courait à ses plaisirs déjà fort extravagants, et Rome entendait dire, avec une stupeur mêlée d'effroi, que le jeune empereur qu'elle avait vu le jour gravement assis sur son tribunal pour rendre bonne justice, la nuit courait les rues, déguisé en esclave, pillant et cassant tout dans les boutiques, distribuant aux passants attardés force coups de bâton, au risque d'en recevoir davantage lui-même, ce qui lui arriva plus d'une fois.



Agrippine, mère de Néron.
(Musée du Capitole.)

Ce n'étaient là que des fantaisies brutales, encore un peu excusables chez un jeune homme; mais des fantaisies on passa rapidement à des crimes affreux. Sa mère Agrippine et sa femme Octavie le gênaient dans ses passions. Après avoir essayé de noyer sa mère dans les eaux de Baïes, à la suite d'un souper pendant lequel il lui avait prodigué toute sorte de perfides caresses, il la fit poignarder (59). Octavie reçut l'ordre de mourir; elle avait vingt ans.

Assassin de sa mère et de sa femme, Néron, à la honte de Rome, trouva des apologistes parmi ceux qui auraient dû les premiers le condamner. Burrhus et Sénèque justifièrent le parricide; pour le meurtre d'Octavie, le sénat feignit de trouver bonnes toutes les raisons que lui donna l'empereur, et décréta des actions de grâces aux dieux!

La barrière était rompue, et Néron ne connut plus de frein. Il donna carrière à ce qu'il croyait être ses goûts d'artiste, conduisant les chevaux du cirque, composant des vers, faisant entendre sa *voix divine* en

s'accompagnant de la lyre. Le peuple applaudissait, car il était flatté dans ses goûts, et jamais il n'avait trouvé d'empereur si *populacier*; mais les honnêtes gens haussaient les épaules, en secret du moins; en public il eût été dangereux de le faire.

Guerres. — Un spectacle console un peu de ces infamies, celui des armées soutenant leur vieille renommée de bravoure. En Orient, Corbulon arrêtait les invasions des Parthes, et forçait Tiridate, roi d'Arménie, à aller à Rome déposer sa couronne aux pieds de Néron. En Bretagne, le général Paulinus mettait la main sur l'île de *Mona* (Anglesey), île sainte des druides, et d'où ils agitaient tout le pays (61).

Incendie de Rome. Persécution des chrétiens (64). — Pendant que les soldats combattaient glorieusement pour l'Empire, Néron, à Rome, épuisait la coupe de l'ignominie dans des fêtes qu'il donnait soit au peuple, soit à la cour. Burrhus était mort en 62, peut-être empoisonné; Sénèque, effrayé de la perversité de son élève, s'était retiré. Délivré de la tutelle de ces deux hommes, Néron se plongea dans des orgies qui font rougir pour l'humanité.

Ce n'était point assez; il se traînait dans la boue, il se vautra dans le sang. En 64, un effroyable incendie qui dura neuf jours détruisit presque entièrement Rome. La voix publique accusa Néron. On ajouta même que pendant l'immense destruction qui s'accomplissait, debout au sommet du Palatin afin de mieux voir, en costume de théâtre, une lyre à la main, il chantait des vers sur la ruine de Troie, tandis que les soldats du prétoire et les esclaves du palais attisaient l'incendie. Accusé, Néron accusa les chrétiens. On imagina pour ces malheureux des raffinements incroyables de cruauté. On les enveloppait de peaux de bêtes, puis on les livrait à des chiens qui les mettaient en pièces; mieux encore, on les attacha à des poteaux, on les enduisit de poix et de résine, et la nuit venue on alluma ces flambeaux vivants pour éclairer les fêtes que Néron donnait dans ses jardins!

Rome fut rebâtie sur un plan plus régulier, avec des

rues larges et droites, des maisons moins hautes, isolées et ornées de portiques sur la façade. Néron se fit construire dans le vaste espace qui s'étend entre les Esquilies et le Palatin sa célèbre *maison d'or*, qui outre le palais comprenait des jardins, des prairies, des lacs et des bois ; vraie villa en pleine Rome, mais villa décorée avec un luxe insensé. Le même luxe éclatait dans les meubles, dans les vêtements, dans les repas, dans tout ce qui touchait à la cour : ainsi Néron ferrait ses mules d'argent, et Poppée, sa femme, ferrait ses chevaux d'or.

Conjuration de Pison (65). — Un spectacle aussi affligeant que ces monstrueuses infamies est celui de la lâcheté des Romains, qui courbaient la tête sous le joug de la tyrannie sans oser protester autrement qu'en secret, et se répandaient en basses flatteries quand ils se retrouvaient en présence de l'oppresseur. Une conspiration se forma cependant, dont *Calpurnius Pison*, homme de haute naissance et de grandes richesses, fut l'âme, et dans laquelle entrèrent une foule de sénateurs. Mais la conjuration fut découverte, et, sauf quelques rares exceptions, tous ces lâches n'eurent rien de plus pressé que de se dénoncer les uns les autres. L'un d'eux, *Lucain*, l'auteur de la *Pharsale*, poussa l'infamie jusqu'à dénoncer sa propre mère *Acilia*, qui était innocente. Il va sans dire que ces bassesses ne sauvèrent personne. Seuls à peu près, les soldats moururent bien. A l'empereur qui lui demandait pourquoi il avait conspiré, un tribun répondit : « Parce que je te hais depuis que je t'ai vu assassin de ta mère et de ta femme, cocher, histrion, incendiaire. »

Recrudescence de cruautés et de folies. — Néron avait eu peur, et comme tous ceux qui ont peur il se montra implacable. Les condamnations se succédèrent avec une rapidité effrayante, englobant pêle-mêle les coupables et les innocents. La plus illustre victime fut le sénateur Thraséas, à qui Néron ne pardonnait pas d'avoir blâmé le meurtre d'Agrippine, et dans la personne duquel, dit Tacite, il voulut tuer la vertu même.

Puis le besoin de ses folies le reprit. Il fit un voyage

en Grèce qui fut tout ce qu'on peut imaginer de plus ridicule. Il parut dans tous les jeux, il chanta, il conduisit des chars, il tomba même au beau milieu du stade d'Olympie ; mais personne n'osa rire. Il ne faisait pas bon à se mesurer avec lui. A Corinthe, un naïf qui se permit de lui disputer sérieusement le prix du chant fut étranglé en plein théâtre. Revenu en Italie, Néron fit son entrée à Rome par la brèche dans les murailles comme les triomphateurs, une couronne sur la tête, et une autre dans la main droite.

Chute et mort de Néron (68). — Tant d'extravagances lassèrent à la fin l'Empire. Néron avait commis l'imprudence d'insulter les généraux, de les tuer même après leur victoire. Ainsi Paulinus, le vainqueur des Bretons, avait été disgracié ; Corbulon, le vainqueur des Parthes, avait dû se frapper de son épée. Un mécontentement profond agitait les armées, et les chefs, se sentant menacés, se tenaient prêts à la révolte. Le coup partit de la Gaule, du noble *Vindex*, gouverneur de la Lyonnaise, qui comme beaucoup d'autres éprouvait des nausées à se sentir gouverné par un « mauvais chanteur ». Galba, gouverneur d'Espagne, Othon, gouverneur de Lusitanie, suivirent le mouvement. Les statues de Néron furent renversées, et *Galba* proclamé empereur.

Quand on apprit ces nouvelles à Rome, l'agitation fut à son comble. Le sénat sortit de sa torpeur et menaça le tyran. Abandonné de tous, Néron s'enfuit à cheval, pieds nus, en tunique, couvert d'un mauvais manteau, dans la maison de campagne de Phaon, un de ses affranchis. Il fit creuser sa fosse devant lui, car il fallait mourir, et il était là pleurant, n'osant se frapper. Enfin, entendant le galop des cavaliers qui venaient se saisir de lui, il s'enfonça le fer dans la gorge, aidé par son secrétaire Épaphrodite. Une de ses dernières paroles fut : « Quel artiste le monde va perdre ! » Néron avait trente ans.

RÉSUMÉ

Auguste a pour successeur Tibère, le fils de sa femme Li célèbre par ses victoires sur les Barbares. Énigme historique. Tibère, dont la mémoire est exécrée, pendant neuf ans se conduit en excellent prince. Au dedans, paix et justice; au dehors, gloire militaire. Son neveu, Germanicus, après un combat malheureux en Germanie, bat deux fois le terrible Hermann, vengeant ainsi le désastre de Varus (an 16 de J.-C.). Ce même Germanicus pacifie l'Orient; mais il meurt au retour, empoisonné, dit-on, par Pison, gouverneur de Syrie (19 de J.-C.).

Tibère se laisse ensuite malheureusement dominer par Séjan, qui empoisonne le fils de l'empereur, Drusus. L'influence du favori grandit lorsque Tibère se retire dans l'île de Caprée (26). Mais il ne sait plus cacher son ambition, et l'empereur, pris de soupçon, le frappe de disgrâce. Séjan est tué (31). Tibère apprend alors que son fils Drusus a péri empoisonné. Comme égaré par la douleur et la colère, il verse le sang à flots et n'épargne même pas la famille de son neveu Germanicus, dont il ne reste que Caligula. Tibère va mourir en Campanie (37).

Son petit-neveu, Caïus Caligula, fils de Germanicus, est, après un règne monstrueux de quatre ans (37-41), assassiné.

Claude (41-54), frère de Germanicus, est proclamé empereur par les prétoriens. Malgré son imbécillité, le nouvel empereur prend une foule de sages mesures, entreprend de grands travaux utiles et se montre très bon pour les provinces. Mais, sans volonté, il se laisse dominer par des affranchis, qui le font détester; il ne sait point contenir les débordements de sa femme Messaline, et tombe complètement sous le joug de sa seconde femme, Agrippine.

Néron (54-68), adopté par Claude au préjudice de Britannicus, fils de Messaline, fait périr son rival. Cependant les cinq premières années de son règne sont bonnes. Mais ensuite, pour épouser Poppée, il tue sa femme Octavie, sa mère Agrippine (59). Il se fait histrion, chanteur; incendie Rome, persécute affreusement les chrétiens (64); noie dans le sang la conjuration Pison (65); fait un voyage pompeusement grotesque en Grèce; soulève enfin le dégoût de l'armée qui proclame Galba empereur. Mis hors la loi par le sénat, Néron se tue (68).

Sous ce monstre les aigles romaines avaient été glorieusement victorieuses en Orient contre les Parthes avec Corbulon; en Bretagne avec Paulinus (61).

CHAPITRE IV

LES FLAVIENS (69-96)

SOMMAIRE

I. VESPASIEN (69-79). — Portrait de Vespasien. — Son administration. — Guerres en Gaule (69-70). Civilis, Sabinus. — Guerres en Judée (67-70). Prise et destruction de Jérusalem.
II. TITUS (79-81).
III. DOMITIEN (81-96). — Bons débuts, puis tyrannie. — Agricola en Bretagne.

Entre les empereurs de la famille d'Auguste et les Flaviens il y eut trois Césars de passage : *Galba*, tué au bout de sept mois par les prétoriens révoltés; *Othon* (69), qui se tua après avoir été vaincu par Vitellius; *Vitellius* (69), connu surtout pour son effroyable gloutonnerie, tué par les légions d'Orient, qui proclamèrent empereur *Vespasien* leur général.

La famille des Flaviens ne comprend que trois empereurs, qui règnent en tout vingt-sept ans (69-96) : *Vespasien* (69-79), *Titus* (79-81), *Domitien* (81-96).



Vespasien.
(Musée Campana.)

I. — Vespasien (69-79)

Vespasien, né à Réate, dans les montagnes de la Sabine, fils d'un modeste percepteur d'impôts, se proposa de relever les ruines amoncelées par ses prédécesseurs; il y réussit. Il fut, dit saint Augustin, un prince très bon et très digne d'être aimé. Très laborieux, simple, sobre, frugal, il se fit d'abord une cour à son image,

puis s'occupa de réformer le sénat, les légions, la justice, les finances. Le sénat fut épuré et ses membres indignes rejetés. Les légions, depuis longtemps habituées à l'indiscipline, furent ramenées à la vie sévère des camps. La justice fut surveillée par l'empereur, qui aimait à la rendre en personne. Les finances furent l'objet de soins particuliers que réclamait leur état déplorable ; à force



Le Colisée (état actuel).

d'économie sévère, on a dit d'avarice, elles furent promptement rétablies.

Les grands travaux publics furent repris; les rues, les aqueducs restaurés ; de nouvelles fontaines installées ; le Capitole rebâti. Un immense amphithéâtre, le *Colisée,* pouvant contenir plus de quatre-vingt mille spectateurs, fut construit. Vespasien, jusqu'à la dernière heure, conserva son infatigable activité : « Un empereur, disait-il, doit mourir debout. »

Deux guerres importantes signalèrent ce règne : une en Gaule, l'autre en Judée.

Guerre des Gaules (69-70). — *Sabinus*, qui prétendait descendre de César, souleva les *Lingons* (Langres) et se fit proclamer empereur. Mais il fut vaincu par les Séquanes, ses voisins, qui s'étaient décla-

rés pour les Romains. Réduit à fuir, il mit lui-même le feu à sa maison pour donner le change, et se réfugia dans un souterrain. Sa femme *Éponine,* qui d'abord l'avait cru mort, vint l'y rejoindre et y vécut avec lui neuf ans. Découvert à la fin, il fut conduit à Rome et condamné au supplice par Vespasien, malgré les touchantes prières d'Éponine, qui, ne pouvant sauver son mari, demanda à mourir avec lui. Cette grâce cruelle lui fut accordée.

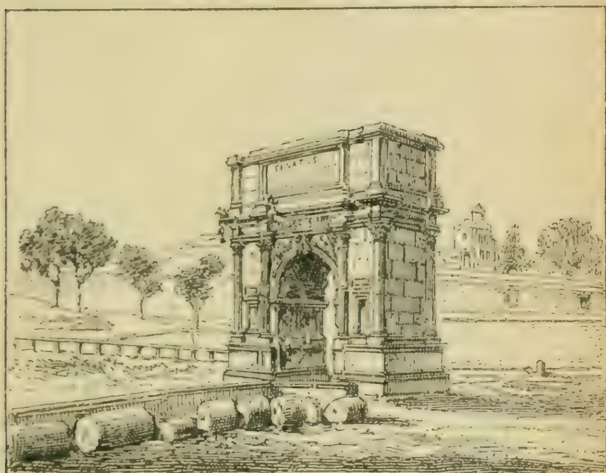
Guerre de Judée (67-70). — La guerre de Judée fut plus sérieuse. Depuis l'an 6 de J.-C., la Judée était administrée par des *procurateurs*. La domination romaine, longtemps douce, devint odieusement tyrannique sous Néron. Le patriotisme juif frémissait sous le joug de l'étranger. En 65, une explosion terrible éclata, et des milliers de Romains succombèrent.

Vespasien, général des légions d'Orient, fut chargé de comprimer la révolte. Il mit deux ans à reconquérir la Palestine, qui fut horriblement dévastée. Il n'était pas pressé d'assiéger Jérusalem, car il savait que la ville, livrée aux horreurs de l'anarchie, se dévorait elle-même. Des bandits, qui se décoraient du nom de *zélateurs,* remplissaient les prisons pour les vider ensuite par la mort. Vespasien allait enfin commencer le siège de Jérusalem quand il fut proclamé empereur (69). Il partit pour Rome, laissant la continuation de la guerre à son fils *Titus*.

Titus parut sous les murs de la ville avec soixante mille hommes, au printemps de 70. Le siège dura cinq mois et dépassa tout ce que l'antiquité avait vu d'héroïque obstination et d'horreurs. Jérusalem était une très grande ville ; mais sa population était plus que doublée par les étrangers qu'y avaient attirés les fêtes de Pâques. Aussi la famine s'y fit-elle bientôt sentir, une famine horrible, telle qu'une mère mangea son enfant. Plusieurs essayèrent de fuir ; mais tous ceux qu'on prenait étaient mis en croix. Les Romains n'avançaient qu'avec peine, malgré leurs formidables machines de guerre.

Quand la première enceinte fut entamée, chaque mai-

son devint une forteresse qu'il fallut emporter séparément ; quand on eut fait brèche dans la deuxième enceinte, on se trouva en face du temple, qui formait à lui seul une citadelle, où les *zélateurs* se défendirent avec l'énergie du désespoir. Titus aurait voulu sauver le temple ; mais Jésus-Christ avait dit que de cet important édifice il ne resterait pas pierre sur pierre : un soldat y mit le



Arc de Titus, à Rome, élevé en mémoire de la prise de Jérusalem.
(D'après une photographie.)

feu par mégarde, et le temple disparut dans les flammes avec ses défenseurs. Restait la ville haute : quand les Romains y pénétrèrent, ils n'y trouvèrent que des cadavres ; les Juifs s'étaient entre-tués après avoir mis partout le feu.

Onze cent mille Juifs avaient péri ; cent mille étaient prisonniers. Du temple et de la ville, il ne restait que des ruines sanglantes ; du peuple, quelques débris pour qui va commencer la dispersion, qui dure encore. « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » avaient crié les Juifs à Pilate qui les rendait responsables de la

mort du Juste. L'horrible blasphème avait été entendu, et la vengeance divine avait attendu moins de quarante ans.

II. — Titus (79-81).

Titus, « les délices du genre humain, » n'eut qu'un règne de vingt-six mois (juin 79 — septembre 81). Prince peu exemplaire avant son avènement, il ne montra, dès qu'il fut empereur, qu'une seule passion, celle du bien public. « J'ai perdu ma journée, » disait-il un soir qu'il n'avait pu obliger personne. Il mourut d'une attaque violente de fièvre pendant qu'il allait visiter ses biens paternels dans la Sabine.

Son règne fut marqué par une catastrophe célèbre. Le Vésuve, qui depuis fort longtemps semblait complètement mort, fit tout à coup éruption et ensevelit sous un monceau de cendres et de laves brûlantes trois villes, Stabies, Herculanum et Pompéi (79). Pline l'Ancien, naturaliste distingué, qui commandait la flotte de Misène, voulut voir le phénomène de près et fut étouffé. Pompéi a été presque entièrement déblayée de nos jours, et dans cette ville qui ressuscite après dix-huit siècles, on peut étudier sur place l'art et les mœurs des Romains.

III. — Domitien (81-96).

Domitien commença comme Vespasien et finit comme Néron. Après avoir longtemps déployé les qualités d'un véritable chef d'État, en 93, trois ans avant sa mort, il s'abandonna tout à coup à la plus affreuse tyrannie. Suétone en donne comme cause principale la *peur*. Saturninus, général des légions de la haute Germanie, s'était révolté, et ce qui donnait un caractère grave à sa rébellion, c'est qu'il semble avoir eu des complices à Rome. Domitien, d'un caractère ombrageux, s'imagina être entouré de traîtres et d'assassins. Dès lors il n'eut plus de repos. Il changeait sans cesse ses préfets du prétoire. N'osant plus se fier à personne, il s'éloigna de la

société des hommes, vécut seul et triste, sans autre passe-temps que celui de faire la chasse aux mouches avec un poinçon d'or. Les terreurs dont il était obsédé faisaient chaque jour de nouvelles victimes. Ses jeux, ses plaisanteries même étaient lugubres. Un jour il invite les principaux sénateurs. Il les reçoit dans une salle tendue de noir où, à la lueur des lampes funéraires, chacun aperçoit un tombeau tout prêt, avec son nom inscrit dessus. Pendant tout le festin, Domitien fait des récits de meurtres. Les convives croient leur dernière heure arrivée. L'empereur les laisse partir, et à peine sont-ils arrivés chez eux, ils voient venir un licteur qui leur apporte tous les objets (et ils étaient de grand prix) qui leur avaient servi.

Sous ce règne les chrétiens furent cruellement persécutés : Domitien aurait voulu abolir leur nom. C'est alors que l'apôtre saint Jean, après avoir été en vain plongé dans une chaudière d'huile bouillante, fut relégué dans l'île de Patmos (une des Sporades), où il écrivit son *Apocalypse*. — Le tyran finit par soulever le dégoût même des gens de sa maison, et reçut dans son palais sept coups de poignard. Il fut enterré à la dérobée ; son nom fut martelé sur les ornements ; ses statues furent renversées, et pour se venger de l'avilissement qu'il lui avait infligé, le sénat *ne le fit point dieu* (96).

Guerres. — Sous Domitien, il y eut une célèbre expédition faite par *Agricola* en Bretagne. L'île fut entièrement soumise et pacifiée jusqu'aux montagnes de l'Écosse. Désespérant de forcer les Calédoniens dans leurs sauvages retraites, Agricola se contenta de garantir la province contre leurs incursions par une série de forts que reliait entre eux un retranchement allant du golfe de la Clyde au golfe du Forth.

RÉSUMÉ

Entre les empereurs de la famille d'Auguste et les Flaviens, il y a trois Césars : *Galba*, tué au bout de sept mois par les prétoriens ; *Othon* (69), qui se tue parce qu'il a été vaincu par

Vitellius; *Vitellius* (69), qui est tué par les partisans de Vespasien.

Vespasien, le premier des Flaviens (69-79), proclamé empereur par les légions d'Orient et vainqueur de Vitellius, fait une foule de sages réformes, protège les lettres, élève de beaux édifices, en particulier le Colisée. Deux guerres signalent son règne : la guerre contre le Lingon Sabinus (69-70); et surtout celle de Judée, commencée par lui en 67, achevée par son fils Titus en 70, et aboutissant à la ruine de Jérusalem.

Titus (79-81) ne fait que passer sur le trône. Sous lui a lieu l'éruption du Vésuve (79) qui tue Pline l'Ancien et ensevelit trois villes.

Domitien (81-96), frère de Titus, tyran vaniteux, sanguinaire, capricieux, bon cependant pour les provinces, ami des lettres et des arts, meurt assassiné. Sous lui Agricola soumet toute la Bretagne jusqu'à l'Écosse (86).

CHAPITRE V

LES ANTONINS (96-192)

SOMMAIRE

I. Nerva (96-98).

II. Trajan (98-117). — Popularité de Trajan. — Mesures bienfaisantes. — Travaux publics. — Persécution des chrétiens. — Conquête de la Dacie (101-106). — Expédition contre les Parthes (113-117).

III. Adrien (117-138). — Politique pacifique. — Défense des frontières. — Voyages. — Destruction de Jérusalem (135). — Mort d'Adrien en philosophe.

IV. Antonin (138-161). — Origine de son surnom de *Pieux*. — Prince pacifique.

V. Marc-Aurèle (161-180). — Adoption de Lucius Verus. — Sage administration. — Guerre contre les Parthes (162-166). — Guerres contre les Germains (167-180). — Les *Pensées*. — Persécution des chrétiens.

VI. Commode (180-192). — Monstre. — Manie de gladiateur.

On appelle *Antonins*, du nom du meilleur d'entre eux, six empereurs qui, sauf les deux derniers, n'eurent entre eux qu'une parenté fictive, celle de l'adoption. Ces six empereurs sont : *Nerva*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin*, *Marc-Aurèle* et *Commode*. Leurs règnes réunis pré-

sentent une durée de près d'un siècle (96-192); et ce siècle passe pour avoir été une des époques les plus heureuses de l'humanité.

I. — Nerva (96-98).

Nerva avait soixante-cinq ans lorsqu'il fut proclamé empereur par le sénat aussitôt après la mort de Domitien. C'était un vieillard de mœurs simples et douces, qui avait géré deux fois le consulat et avait même obtenu les honneurs du triomphe. Il répara plusieurs des injustices de Domitien, rappela les bannis, leur rendit leurs biens qui n'étaient point encore aliénés. Il fut également soucieux des besoins et des plaisirs du peuple, mais il montra vis-à-vis des soldats une faiblesse qui aurait pu avoir de graves conséquences. Nerva comprenait lui-même qu'il n'avait point la main assez ferme, et cette conviction le conduisit à la meilleure action de son règne, à l'adoption de Trajan, qu'il jugeait capable de rétablir la discipline ébranlée et de ne fléchir sous aucune contrainte.

II. — Trajan (98-117).

Trajan était un *provincial*, né à *Italica*, sur le Bétis, en Espagne. Lorsqu'il fut adopté par Nerva, à l'âge de quarante-cinq ans, il était sur le Rhin, où il commandait les légions de la haute Germanie. Sa vie s'était passée dans les camps, et il était fort aimé de ses soldats, malgré sa sévérité.

Popularité de Trajan. — Trajan rentra dans Rome sans pompe, sans appareil. Le peuple, accouru en foule, contemplait avec étonnement ce soldat à la taille haute, à l'air martial, qui prenait possession de sa capitale à pied, suivi d'une faible escorte de légionnaires. Des distributions de vivres et d'argent achevèrent de gagner tous les cœurs.

Mesures bienfaisantes. — Trajan était avant tout un soldat : mais son amour de la guerre ne lui fit point

oublier les affaires de l'intérieur. La justice fut bien rendue ; plusieurs impôts furent diminués, et cependant les finances se trouvèrent promptement rétablies. Malgré les charges énormes que lui imposaient ses guerres et ses grandes constructions, l'empereur se trouva assez riche pour réaliser une institution charitable où l'on sent déjà comme une infiltration du christianisme, nous voulons dire *l'assistance des enfants pauvres*.

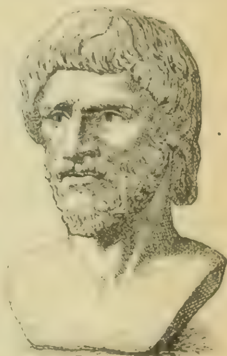
Travaux publics. — Tous les grands princes ont été de grands bâtisseurs : ce titre ne manqua point à Trajan, dont les travaux furent aussi hardis que nombreux. Pont sur le Danube, pont sur le Rhin, tous deux disparus. Pont d'Alcantara, sur le Tage, haut de soixante mètres et long de cent quatre-vingt-huit, encore debout. A Rome, colonne Trajane, parfaitement conservée, sous laquelle il s'était fait préparer son tombeau ; et tout autour un Forum, qu'Ammien Marcellin, historien du IVe siècle, nommait le plus magnifique ensemble de constructions qui fût au monde. A ces monuments, ajoutons la création de deux ports qui fonctionnent toujours : celui d'*Ancône*, où un bel arc de triomphe en marbre blanc rappelle le souvenir du fondateur, et celui de Civitta-Vecchia.

Persécution des chrétiens. — Ce prince, dont on vante la justice, l'activité, l'intelligence, infligea une tache sanglante à sa mémoire : car il fut un persécuteur des chrétiens. « Esprit étroit et dur malgré sa véritable grandeur, » Trajan était incapable de comprendre le christianisme. A Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, qui lui demandait conseil sur la conduite à tenir envers les chrétiens dont il constatait le nombre croissant, et dont il était forcé aussi de reconnaître la pureté de doctrine et la *pureté de mœurs* (chose introuvable alors chez les païens, même chez Trajan), l'empereur se contenta de répondre, sans s'apercevoir de son étrange contradiction : « N'en faites pas la recherche ; mais s'ils sont accusés et convaincus, punissez-les. » Alors souffrirent saint Ignace, évêque d'Antioche, qui fut jeté aux bêtes après quarante ans d'épiscopat, et saint Siméon,

évêque de Jérusalem, que l'on crucifia à l'âge de cent vingt ans.

Guerres. — Sous Trajan, il y eut deux guerres particulièrement importantes, celle des *Daces*, et celle des *Parthes*.

Guerre des Daces (101-106). — Les *Daces* occupaient les deux versants du grand demi-cercle que forment les Carpathes dans la région du Danube, c'est-à-dire la Transylvanie et la Roumanie actuelles. Ils fatiguaient de leurs incursions les peuples établis sur la rive droite du Danube. L'empereur, qui s'ennuyait à Rome, au milieu des froides adulations du peuple et du sénat, deux ans après son avènement, partit pour les régions du Danube. Il franchit le fleuve vers les fameuses *Portes de fer*, où le Danube, resserré dans des gorges étroites, bondit avec colère sur les rochers; puis il pénétra jusque dans les montagnes de Transylvanie, et écrasa l'ennemi dans une grande bataille (101-102). Une nouvelle expédition en 106 acheva la soumission des redoutables Barbares : leur *Décébale* ou roi, désespéré, se tua.



Un Dace.
(Musée du Vatican.)

Pour affermir sa conquête, Trajan jeta sur le Danube un pont gigantesque, dont les restes se voient encore à la saison des eaux basses, puis fonda plusieurs colonies militaires tant dans l'intérieur du pays que sur les rives du fleuve. Une de ces colonies subsiste encore : c'est *Nicopolis*, la ville de la victoire, sur le Danube. Les Daces se laissèrent si aisément pénétrer par la civilisation de leurs vainqueurs, qu'ils semblèrent ne plus former avec eux qu'un seul peuple, et la Dacie devint une Italie nouvelle où se retrouvent de nos jours, dans la *Roumanie*, le nom de Rome et sa langue.

Guerre des Parthes (113-117). — C'était assez de succès et de gloire : Trajan pendant sept ans se reposa dans les travaux féconds de la paix. Mais en 113 le désir de la guerre le reprit, et sous un prétexte plus ou moins plausible, il marcha contre les Parthes. Chosroès, leur roi, lui envoya une humble ambassade avec des présents : l'empereur n'accueillit ni les explications ni les présents, et dit qu'il ferait connaître sa volonté sur les bords de l'Euphrate.

L'effroi mit à ses pieds tous les peuples de l'Euphrate au Caucase. Au printemps de 115, il franchit l'Euphrate, poussa à travers la Mésopotamie, entra dans Babylone, sacrifia aux mânes d'Alexandre sur le lieu où il avait expiré, prit Suse, Séleucie, descendit avec sa flotte le Tigre jusqu'au golfe Persique, et soupira que son âge ne lui permît pas de partir pour l'Inde.

Tout à coup Trajan apprend que toutes les provinces qu'il vient de soumettre sont en rébellion ; il se retourne furieux et réduit en cendres Édesse, Séleucie, emportées d'assaut. Mais il tremble, malgré sa vengeance. Il rend à un Arsacide la couronne des Parthes, et se hâte de courir en Syrie par le plus court chemin, semant sa route des cadavres de ses soldats. Il arrive enfin en Cilicie, à Sélinonte, et y meurt de chagrin (117). Ainsi, comme tous les grands règnes, le règne de Trajan se fermait sur une catastrophe.

III. — Adrien (118-138).

Adrien, le premier César barbu, né à Rome, mais originaire d'Italica, en Espagne, était cousin de Trajan. D'un esprit singulièrement souple et varié, il voulut tout connaître et apprit un peu tout, servi par une mémoire prodigieuse. Il fut à la fois grammairien, rhéteur, philosophe, astrologue, géomètre, médecin, sculpteur, poète, chanteur, architecte. Avec tout cela il aurait pu faire un empereur fort médiocre, mais il était aussi bon général et très bon administrateur.

Politique pacifique d'Adrien. — Plus sage que

son père adoptif, qui, grâce à son ambition, lui laissait un empire où tous s'agitaient, Parthes, Maures, Juifs, Sarmates, Bretons, Adrien comprit qu'il est des limites que la nature a fixées elle-même et qu'il est dangereux de franchir. Aussi, loin d'étendre les frontières de l'Empire, il les fit plutôt rétrograder. Il conserva la Dacie, parce que les Carpathes formaient une frontière autrement forte que le Danube. Mais en Écosse, il ramena les frontières du golfe du Forth à l'embouchure de la Tyne. En Orient, le recul fut plus considérable encore. Adrien évacua l'Assyrie et la Mésopotamie, même l'Arménie.



Adrien.
(Musée de Naples.)

Défenses des frontières. — Si Adrien faisait rétrograder les frontières, du moins les voulut-il protégées contre tout danger. Il construisit des barrières formidables qui devaient fermer aux Barbares le chemin de l'Empire : contre les Calédoniens, le mur colossal connu sous le nom de *retranchement* (*vallum*) d'Adrien ; contre les Germains, le *mur du Diable*, qui reliait le cours moyen du Rhin au Danube ; enfin, sur tout le cours du Danube, des retranchements à l'abri desquels les légions pouvaient aisément défier les efforts des ennemis.

Voyages. — Adrien passa plus de la moitié de son règne à parcourir l'Empire. Ce qu'il avait vu dans ses nombreux voyages, l'empereur voulut le faire représenter dans l'immense villa qu'il se construisit à Tibur (Tivoli), où l'on en retrouve les restes. On y voyait tous les sites, tous les monuments égyptiens et grecs, jusqu'au *sombre royaume des morts*. Rome lui dut un monument célèbre, son mausolée, connu sous le

nom de *môle d'Adrien*, maintenant *château Saint-Ange*.

Destruction de Jérusalem (135). — Nous avons vu Jérusalem affreusement maltraitée par Titus. Le malheur n'avait point rendu ses habitants plus sages. Las de leurs rébellions, Adrien avait établi une colonie militaire sur les ruines de la ville (132). Furieux de cet outrage, les Juifs se révoltèrent, mais la révolte fut étouffée dans le sang de six cent mille prisonniers (135). Jérusalem disparut, la colonie seule subsista avec un pourceau sur la porte qui regardait Bethléhem, une statue de Vénus sur le Calvaire, et une statue de Jupiter au saint Sépulcre.

Mort d'Adrien (138). — Ces profanations ne doivent point surprendre chez un empereur sceptique en religion aussi bien qu'en morale. Adrien mourut peu de temps après la ruine de Jérusalem, des suites de ses débauches, faisant de petits vers qu'il adressait à son âme sur le point de quitter son misérable corps :

Ma petite âme, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, et Dieu sache où tu vas !
Tu pars seulette et tremblottante, hélas !
Que deviendra ton humeur folichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats ?

Voilà tout ce que savaient dire, en face de la mort, les plus sages empereurs de Rome !

IV. — Antonin le Pieux (138-161).

Antonin, adopté par Adrien, était né à Lanuvium (Latium), mais sa famille était originaire de Nîmes. Le nouvel empereur était un philosophe, un sage, toutefois un de ces sages païens qui aiment à couler doucement la vie et ne se refusent aucune des jouissances de ce monde. Il améliora la condition des esclaves, qu'il ordonna de traiter enfin comme des hommes. Il défendit qu'on inquiétât les chrétiens, après que saint Justin, philosophe grec converti, lui eût présenté son *apologie*

de la nouvelle religion. Non seulement il soutint l'œuvre créée par Trajan en faveur des enfants pauvres, mais encore il fonda, pour doter les jeunes filles indigentes, une nouvelle institution en l'honneur de sa femme ***Faustine***, dont il avait fait une déesse après sa mort, triste déesse d'ailleurs et qui devait faire rougir les divinités de l'Olympe.



Antonin.
(Musée du Vatican.)

Antonin fut, comme son prédécesseur, un grand bâtisseur, et c'est à lui, pense-t-on, qu'il faut attribuer les arènes d'Arles, les arènes de Nîmes, et le fameux pont du Gard, que d'autres attribuent à Agrippa. Il mourut après un règne de vingt-trois ans, que n'était venue troubler aucune guerre sérieuse. Cette paix ne fut pas un des moindres bienfaits qui firent sa renommée.

V. — Marc-Aurèle (161-180).

Marc-Aurèle, né à Rome, mais Espagnol d'origine, fut un philosophe couronné. Il avait pris le manteau des philosophes dès l'âge de douze ans; il avait adopté la barbe, les austérités et toutes les mortifications de la secte stoïcienne, travaillant sans relâche, mangeant peu, couchant sur la dure. Adopté à l'âge de dix-huit ans par Antonin, il continua à fréquenter ses maîtres. Sa vie privée demeura conforme à sa doctrine. D'une santé délicate, il régla minutieusement son régime et suivit *par devoir* les ordonnances de ses médecins, au nombre desquels était *Galien*, le plus célèbre de l'antiquité après Hippocrate. Il ne connut pas le plaisir, fut sobre et chaste, c'est-à-dire une exception, même parmi les meilleurs empereurs.

Marc-Aurèle avait un frère d'adoption, *Lucius Verus*, qui ne lui ressemblait guère. Il en fit cependant son gendre et son collègue. Avec Vérus Rome vit se renouveler les folies de la jeunesse de Néron : orgies de tavernes, courses et rixes nocturnes dans les rues, pro-



Marc-Aurèle. (Place du Capitole, à Rome.)

fusion de spectacles et de festins. Mais l'Empire n'eut point à souffrir de ces extravagances : Marc-Aurèle était là qui veillait et ne l'aurait pas permis. Il y avait en effet en lui un remarquable esprit d'équité, un sentiment profond de ses devoirs et un dévouement sincère au bien de ses sujets.

Guerres. — Marc-Aurèle n'aimait point la guerre.

Cependant il fut obligé de batailler pendant tout son règne. Antonin ne laissait un empire prospère qu'en apparence. Sur la fin de sa vie toutes les nations barbares s'agitaient, et aussitôt après sa mort l'ébranlement se produisit. Parthes, Maures, Calédoniens, Germains, Sarmates, se précipitèrent à la fois sur les terres romaines. On eut assez facilement raison des Maures, des Calédoniens et des peuples du Danube; la guerre contre les Parthes fut plus sérieuse et dura quatre ans.

Guerre contre les Parthes (162-166). — Marc-Aurèle resta au centre de l'Empire pour parer à toutes les éventualités; mais il envoya en Orient son collègue Vérus avec un lieutenant fort habile, *Avidius Cassius*. Après avoir chassé d'Arménie le roi des Parthes, *Vologèse*, Cassius pénétra à sa suite dans ses États, prit Ctésiphon, sa capitale, et incendia son palais. Vologèse céda la partie septentrionale de la Mésopotamie, d'où les Romains pouvaient surveiller tous ses mouvements.

Guerres contre les Germains (167-180). — L'Orient était à peine pacifié que les Germains franchissaient le Danube. En quelques jours des armées romaines étaient détruites, deux préfets du prétoire tués, et nombre de villes mises à feu et à sang. Les légions étant encore en Orient, Marc-Aurèle se fit une armée comme il put, avec des bandits, des gladiateurs, des esclaves même, les Romains dégénérés refusant de s'enrôler, et partit pour le Danube. Les Barbares repoussés reparaissaient infatigables, et ne laissaient à l'empereur que de courts répits. Il y mourut à la peine, après treize ans de campagnes, à Vindobona (Vienne), le 17 mars 180, dans sa cinquante-neuvième année.

Persécution des chrétiens. — Pendant qu'il luttait péniblement contre les Barbares, Marc-Aurèle, à deux pas de l'ennemi, retrouvait assez de sang-froid et de tranquillité d'âme pour réfléchir et écrire sur les questions qui intéressent le plus l'humanité. Ces notes, rédigées au jour le jour, sans ordre, sans plan, pour lui-même, renferment des aperçus d'une telle pureté et d'une telle élévation qu'on se croirait par moments en

présence de l'Évangile. On a justement dit que, de tous les païens, Marc-Aurèle a été celui qui a été le plus chrétien.

Comment expliquer maintenant que l'auteur des *Pensées* ait tenu une conduite si opposée à ses belles maximes? L'homme qui a écrit cette admirable sentence: « Pense que les hommes sont tes frères, et tu les aimeras, » ne vit point dans les chrétiens ses frères. Il fut pour eux un persécuteur atroce. C'est sous son règne qu'eut lieu le drame mémorable de l'Église de Lyon, dans lequel périrent saint Pothin, sainte Blandine et quarante-cinq autres confesseurs de la foi (177).

VI. — Commode (180-192).

Marc-Aurèle laissait pour héritier un monstre, *Commode*. Né dans la pourpre, César à cinq ans, prince de la jeunesse à quatorze, consul à seize, empereur à dix-neuf, Commode fut grisé par le pouvoir et la tête lui tourna. Déjà du reste il avait laissé deviner ce qu'il fut plus tard. A douze ans, trouvant que son bain n'était pas assez chaud, il avait commandé qu'on jetât son baigneur au four.

Commode, qui avait hâte de jouir, acheta une paix honteuse aux Barbares, et rentra dans Rome en triomphateur, pour des victoires qu'il n'avait point remportées. On ne le vit plus à la tête des armées. Les affaires de l'intérieur ne le préoccupèrent pas davantage. L'histoire de son règne n'est que l'histoire de ses plaisirs ou de ses meurtres. Commode eut une manie spéciale, celle d'être *gladiateur:* il descendit sept cent trente-cinq fois dans l'arène, bien entendu sans avoir rien à redouter des malheureux qu'il forçait à combattre, ni même de la morsure des bêtes. Le sénat montra, comme les soldats et le peuple, une servilité révoltante: il eut des applaudissements pour toutes les folies du « dieu », du « nouvel Hercule ». Haï, entouré de conspirateurs, Commode ne se lassait point de verser le sang. Il périt enfin, à l'âge de trente et un ans, empoisonné.

Chose singulière, cet épouvantable tyran ne persécuta point les chrétiens, et ouvrit les prisons où les avait jetés son père.

RÉSUMÉ

Les Antonins, que relie une simple parenté fictive, sont au nombre de six : Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, Commode.

Nerva, proclamé empereur par le sénat, règne deux ans (96-98), et adopte Trajan.

Trajan (98-117), très populaire, célèbre pour ses mesures bienfaisantes, en particulier pour l'assistance des enfants pauvres, pour ses grands travaux : ponts sur le Danube, sur le Rhin, sur le Tage, colonne Trajane, ports d'Ancône et de Civitta-Vecchia, eut à combattre les Daces deux fois, et fonda sur leur territoire une colonie d'où est sortie la Roumanie (101 et 106). Il combattit ensuite les Parthes et poussa sa marche victorieuse jusqu'au golfe Persique; mais le retour se fit au milieu des embarras d'un soulèvement général, et l'empereur mourut de chagrin à Sélinonte (113-117). Trajan n'eut pas assez de grandeur d'âme pour épargner les chrétiens.

Adrien (117-138), neveu par alliance de Trajan, esprit très cultivé, fait rétrograder l'Empire en Bretagne, évacue l'Assyrie, la Mésopotamie, l'Arménie, mais fortifie bien ses nouvelles frontières : *vallum* d'Adrien en Bretagne, *mur du Diable*, du Rhin au Danube. Son règne se passe à voyager; ce qu'il a vu, il le reproduit dans sa villa de Tibur. Rome lui doit le fameux château Saint-Ange. Adrien se signale aussi malheureusement par ses profanations de Jérusalem, ses mœurs honteuses.

Antonin (138-161), fils adoptif d'Adrien, se fait remarquer par la douceur de son caractère et de son administration, sa tolérance du christianisme, son goût des lettres et des arts : arènes d'Arles, de Nîmes, pont du Gard.

Marc-Aurèle (161-180), fils adoptif d'Antonin, se donne pour collègue le débauché Vérus; administre paternellement son empire; fait combattre heureusement, par Vérus et Avidius Cassius, Vologèse, roi des Parthes (162-166); mais fait trois expéditions pénibles contre les Germains révoltés (167-180), et meurt à la peine à Vienne. Marc-Aurèle, sage, vertueux, auteur des *Pensées*, persécute cependant les chrétiens.

Commode (180-192), fils de Marc-Aurèle, le *gladiateur*, vrai monstre couronné, périt empoisonné.

CHAPITRE VI

LES EMPEREURS AFRICAINS ET SYRIENS (193-235)

SOMMAIRE

I. SEPTIME SÉVÈRE (193-211). — Guerres de Septime Sévère contre ses rivaux Niger et Albinus (193-197). — Cruautés de Septime Sévère. — Persécution des chrétiens. — Administration. — Guerre contre les Parthes (198). — Guerre contre les Bretons (208-211). — Mort de Septime-Sévère.

II. CARACALLA. — HÉLIOGABALE. — ALEXANDRE SÉVÈRE. — 1° Caracalla (211-217). — Sa tyrannie. — 2° Héliogabale (218-219). — Son effroyable mollesse. — 3° Alexandre Sévère (222-235). — Sage administration.

I. — Septime Sévère (193-211).

Entre Commode et Septime Sévère nous devons mentionner deux règnes éphémères : l'un de quatre-vingt-sept jours, celui de *Pertinax*, qui de charbonnier devenu un brave soldat, puis préfet de la ville, enfin malgré lui fait empereur par les soldats à l'âge de soixante-six ans, fut bientôt assassiné par eux à cause de sa fermeté et de son économie ; l'autre de soixante-six jours, celui de *Didius Julianus*, qui n'eut pas honte d'acheter la pourpre mise littéralement aux enchères par les prétoriens, la paya six mille francs par tête et fut tué à la suite d'un ordre du sénat (192-193).

Septime Sévère était un Africain marié à une Syrienne, *Julia Domna*. Proclamé empereur par les légions d'Illyrie, du Danube et du Rhin, Sévère fit son entrée à Rome au milieu des acclamations joyeuses des citoyens, à travers les rues décorées de couronnes de fleurs et de laurier. Son premier soin fut de punir les meurtriers de Pertinax, dont il se déclarait l'héritier et le successeur, Didius ne comptant pas pour lui. Il fit ensuite à l'empereur assassiné des funérailles solennelles,

prononça lui-même son éloge au milieu des gémissements hypocrites des sénateurs, enfin lui éleva un temple et des autels.

Guerres contre ses rivaux Niger et Albinus (193-197). — Bien que reconnu par le sénat, le peuple et de nombreuses légions, Septime Sévère n'était qu'à moitié empereur. Pendant qu'il était proclamé par ses soldats en Illyrie, *Niger* l'était en Syrie et *Albinus* en Bretagne. Sévère battit successivement ses deux rivaux : l'un, Niger, fut décapité après sa défaite, et l'autre, Albinus, se tua.

Cruautés de Sévère. — Sévère souilla sa victoire sur Albinus par des excès épouvantables. Il savait que le sénat avait fait des vœux pour le triomphe de son rival. Il lui envoya aussitôt la tête du vaincu, avec une lettre qui se terminait par ces mots menaçants : « Ainsi je traite qui m'offense. » Bientôt il parut lui-même dans le sénat, pour y faire l'apologie des proscripteurs Marius, Sylla, Commode. Vingt-neuf sénateurs furent jugés, condamnés et aussitôt exécutés. Tous ceux qui avaient aidé son rival soit à Rome, soit dans les provinces, payèrent leur secours de leur tête ou de leur fortune. Et Sévère justifiait ses atrocités en disant : « Il faut être cruel un jour, afin d'être clément le reste de sa vie. »

Clément, il ne le fut jamais. Cet Africain avait gardé du Barbare quelque chose, et le sang ne lui fit jamais peur. Il suscita contre les chrétiens une persécution cruelle, et, chose singulière, la contrée la plus éprouvée fut la patrie même de l'empereur, l'Afrique. Alors Carthage vit ses premiers martyrs, parmi lesquels deux femmes héroïques : *Perpétue* et *Félicité*.

Administration de Sévère. — A part ces exécutions qui frappaient surtout les hautes têtes, et ces rigueurs inexplicables contre les chrétiens, l'administration de Sévère fut vigilante et bonne. Il choisissait bien ses hommes, et la répression de tous les abus était implacable.

Guerre contre les Parthes (198). — Les Parthes avaient envahi la Mésopotamie supérieure et assiégeaient

Nisibe. Sévère marcha contre eux, entra sans coup férir dans Séleucie, dans Babylone, dans Ctésiphon, d'où il emmena cent mille captifs, et de la Mésopotamie fit une province romaine.

L'empereur ne se montra point pressé de rentrer à Rome, dont les délices n'avaient aucun charme pour ce rude soldat. Il préféra visiter l'Orient. On le vit tour à tour à Antioche, où il bâtit des thermes magnifiques, à Héliopolis (Balbeck), où il éleva un temple gigantesque dont il reste des ruines importantes, puis en Égypte. Il remonta le Nil jusqu'aux ruines de Thèbes, où il gâta, en voulant le réparer, le célèbre colosse de *Memnon*. Il revint enfin à Rome après cinq ans d'absence : en souvenir de ses victoires il fit élever l'arc de triomphe de son nom (203).

Guerre contre les Bretons (208-211). — Cinq ans s'écoulèrent et Sévère partit pour une autre extrémité de l'Empire. Il combattit les Calédoniens, mais son but était moins de soumettre ces pauvres montagnards que d'arracher aux plaisirs corrompus de Rome ses deux fils, *Caracalla* et *Géta*, dont les vices l'alarmaient. Les légions pénétrèrent jusqu'à l'extrémité de l'Écosse. Content d'avoir montré les aigles romaines aux mers du Nord, Sévère fit rentrer ses légions et les occupa à relever le mur d'Adrien, qui redevint la limite de l'Empire. Sévère mourut sur ces entrefaites de la goutte et de la fièvre, à York, âgé de soixante-six ans, laissant comme dernier mot d'ordre la parole qui avait été la devise de toute sa vie : *Travaillons* (4 février 211).

II. — Caracalla. — Héliogabale. — Alexandre Sévère.

1° **Caracalla** (211-217). — Sévère avait été un homme dur, sanguinaire, mais encore un homme; son fils aîné et successeur, *Bassien*, dit *Caracalla*, de sa tunique gauloise à capuchon, ne fut qu'un monstre. Ce fou, qui s'étudiait à se donner un air farouche, commença par égorger son frère Géta dans les bras de sa mère, qui fut couverte de sang et blessée; puis il fit

proscrire sa mémoire et poursuivit sans pitié ses partisans et ses amis. Il en périt, dit-on, vingt mille. Il périt enfin lui-même en Mésopotamie, frappé par la main d'un centurion mécontent (217).

Héliogabale, petit-neveu de Sévère par les femmes, était prêtre du soleil à Émèse en Syrie. Proclamé empereur par les légions, il emmena à Rome son dieu avec son culte infâme, et lui donna la préséance sur toutes les autres divinités. Ce fut le plus indigne César qu'on eût jamais vu. Rome dut subir la honte d'obéir à un empereur qui le plus souvent se montrait habillé en femme, qui aimait à manier la quenouille comme une femme. Les choses furent poussées si loin, que les prétoriens en eurent un haut de cœur et égorgèrent le misérable (222). Il avait régné quatre ans et en avait vécu dix-neuf.



Alexandre Sévère.
(Musée du Vatican.)

Alexandre Sévère (222-235). — Cousin et fils adoptif d'Héliogabale, Alexandre Sévère fut son successeur; il avait seize ans. Au moins, celui-là était honnête; sa mère, *Mammée*, dont on a voulu faire une chrétienne, l'avait soigneusement tenu à l'écart de la cour, et quand il fut au pouvoir, elle l'entoura de conseillers vertueux et éclairés. L'Empire retrouva une paix heureuse dont jouirent aussi les chrétiens; dans l'oratoire où il aimait à se recueillir parfois dans la journée, Alexandre, au milieu des bustes des grands bienfaiteurs de l'humanité, avait l'image de Jésus-Christ. Ce bon prince fut tué avec sa mère par les soldats révoltés, sur les bords du Rhin, où l'avait appelé une invasion des Germains.

L'anarchie militaire (235-268). — Après la mort

d'Alexandre, c'est l'anarchie parfaite. Dans l'espace de trente-trois ans, on ne compte pas moins de *sept* empereurs, de *vingt* généraux qui revêtirent la pourpre dans quelque partie du monde romain, et qui tous eurent une fin tragique. Le plus célèbre de ces empereurs pour ses infortunes fut *Valérien* (254-260), qui, vaincu par Sapor, roi des Perses, successeurs des Parthes, tomba entre ses mains et subit une honteuse captivité de huit ans. Le cruel vainqueur, paraît-il, se servait de son dos comme d'un marchepied pour monter à cheval. Quand l'empereur fut mort, il fit tanner sa peau; on la teignit de rouge et elle fut suspendue aux voûtes du sanctuaire principal de la Perse.

L'Empire sembla à la veille de s'effondrer sous le poids des guerres civiles et de l'invasion étrangère. Il se releva tout à coup, grâce à une suite d'empereurs énergiques connus sous le nom d'*empereurs illyriens*, qui, sans être irréprochables, eurent quelques-unes des qualités qui font les grands généraux et les habiles administrateurs.

RÉSUMÉ

Pertinax est assassiné après trois mois de règne. Les prétoriens mettent l'Empire aux enchères; il est acheté par Didius Julianus. Mais les légions d'Assyrie proclament Septime Sévère, un Africain, qui se donne comme le vengeur de Pertinax et punit ses meurtriers.

Septime Sévère est obligé de quitter Rome pour aller combattre deux rivaux, Niger en Syrie et Albinus en Bretagne. Battu trois fois en Asie Mineure, Niger est pris et décapité (193-194). Albinus, qui a envahi la Gaule, est vaincu à Trévoux et se tue (197).

Sévère souille sa victoire par d'épouvantables cruautés. Tout son règne d'ailleurs (193-211) est signalé par des rigueurs inexorables contre les grands et par la persécution des chrétiens, à Carthage surtout et à Lyon. Cependant son administration en général est bonne et vigilante. Sévère fait une expédition contre les Parthes et réduit la Mésopotamie en province romaine (198). Au retour il bâtit le fameux temple de Balbek. Il va combattre les Bretons (208) et meurt à York (211).

Caracalla, fils de Sévère, dans son court règne (211-217) trouve le moyen d'imiter les horreurs de Néron. Il tue son frère Géta, et périt lui-même assassiné par un centurion.

Héliogabale (218-222), prêtre du Soleil à Émèse, petit-neveu de Septime Sévère par les femmes, est encore plus hideux. Il périt assassiné par les prétoriens.

Alexandre Sévère (222-235), cousin d'Héliogabale, est un bon prince. Très humain, il s'applique à maintenir la paix. Appelé sur le Rhin par une invasion des Germains, il tombe sous le fer de ses troupes mécontentes.

La mort d'Alexandre Sévère est suivie de l'*anarchie militaire* (236-268). L'Empire, qui semble à la veille de se dissoudre, est relevé par les empereurs illyriens.

CHAPITRE VII

LES PRINCES ILLYRIENS (268)

SOMMAIRE

I. Les premiers empereurs illyriens, de Claude à Dioclétien (268-285). — 1° Claude (268-270). — 2° Aurélien (270-275). — 3° Tacite (275). — 4° Probus (276-282). — 5° Carus (282-284). — 6° Carin et Numérien (284-285).

II. Dioclétien (285-305). — La tétrarchie : Dioclétien, Maximien, Galère, Constance Chlore. — Guerres heureuses. — Ère des martyrs (303). — Abdication de Dioclétien (305).

III. L'anarchie ou la guerre des empereurs : Constantin (305-324). — Six empereurs à la fois. — Ils périssent les uns par les autres. — Constantin reste seul (324).

I. — Les premiers empereurs illyriens. — De Claude à Dioclétien (268-285).

Après *Claude* (268-270), vaillant soldat qui tint tête aux Alamans et aux Goths, puis fut enlevé par la peste, *Aurélien* reçut la couronne impériale.

Aurélien (270-275) — Déjà connu pour sa bravoure et ses victoires sur les Francs, le nouvel empereur était un homme énergique et habile. Vaincu d'abord par les Alamans dans une grande bataille sous les murs de *Plaisance*, il remporta ensuite sur eux trois victoires et les contraignit de rentrer dans leur pays. Moins heureux avec les Goths, il fut obligé de leur céder la con-

quête de Trajan en Dacie. En Orient, il battit et fit prisonnière la célèbre reine de Palmyre, *Zénobie*, qui orna son triomphe et alla ensuite finir doucement sa vie dans une splendide villa de Tibur, aux environs de Rome. La fermeté d'Aurélien, parfois dure et cruelle pour rétablir l'ordre, la discipline, lui valut une mort tragique : il périt assassiné par un de ses secrétaires.

Après le sénateur **Tacite**, qui ne fit que passer sur le trône, **Probus** (276-282) fut nommé empereur par les soldats. Le choix était heureux. Encore dans la vigueur de l'âge, brave, doué d'un grand bon sens, inflexible pour la discipline, il remplit bien le rôle d'empereur, qu'il avait accepté à son corps défendant. Probus alla battre et rejeter au delà du Rhin les Alamans, qui avaient envahi la Gaule. Il battit ensuite en Illyrie les Sarmates, en Thrace les Gètes, en Asie Mineure les brigands.

Probus inaugura le système, très dangereux au fond, de défendre l'Empire contre les Barbares par les Barbares eux-mêmes, en leur donnant des terres. Il établit ainsi des Vandales en Bretagne, des Alamans en Souabe, des Francs sur les bords du Pont-Euxin, où ils ne restèrent pas, et cent mille Bastarnes en Thrace.

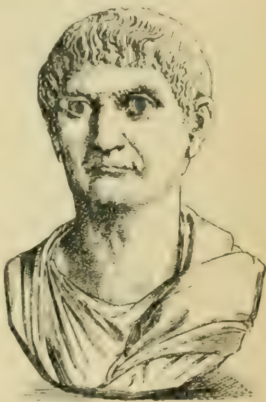
En acceptant l'Empire, Probus avait dit aux soldats : « Vous avez tort de me faire empereur, car jamais je ne vous flatterai. » Non seulement il ne les flatta point, mais il les écrasa de travaux. Un jour, c'était à Sirmium en Pannonie, par une chaleur torride, les troupes étaient occupées à dessécher un marais. Quelques mutins jetèrent leurs outils, saisirent leurs épées et égorgèrent Probus. Aimé du sénat, redouté des Barbares, il aurait, s'il eût vécu, donné de beaux jours à l'Empire ; ses soldats eux-mêmes, repentants aussitôt après le crime, le pleurèrent.

Carus (282-284), ses fils *Carin* et *Numérien*, qui ne manquaient pas de mérite, eurent tous les trois un règne éphémère et une fin tragique. Le Dalmate *Dioclétien* revêtit alors la pourpre. Jusqu'ici le gouvernement impérial se déguisait encore sous certaines formes répu-

blicaines; avec Dioclétien, nous entrons en plein dans la monarchie.

II. — Dioclétien (285-305).

La tétrarchie. — L'Empire, à l'avènement de Dioclétien, était fort troublé. Dans les Gaules, des paysans insurgés, qu'on a surnommés les *Bagaudes*, faisaient d'affreuses dévastations; les Alamans ravageaient les rives du Danube et du Rhin; les pirates saxons pillaient les côtes de la Bretagne et de la Gaule; les Francs poussaient leurs incursions jusqu'en Sicile; en Afrique, les Maures s'agitaient, les Perses aussi, derrière le Tigre. La situation parut si difficile à Dioclétien, qu'il songea à se donner un aide.



Dioclétien.
(Musée du Capitole.)

Son choix tomba sur un de ses compagnons d'armes, *Maximien*, fils d'un colon de Pannonie, homme sans éducation, mais brave, expérimenté, bien propre à être le *bras*, tandis que Dioclétien serait la *tête*. Il l'adopta, et le déclara d'abord *César*, puis, après d'éclatants services, dès 286, il le fit *Auguste*; c'était le faire son égal. Les deux Augustes luttèrent avec succès contre les Barbares, Dioclétien en Orient, Maximien en Occident. Cependant les efforts qu'ils durent faire leur rendirent évidente la nécessité de s'adjoindre chacun un *César*; et ainsi se trouva établie la forme de gouvernement qu'on a appelée *tétrarchie*, *gouvernement des quatre*. Les Césars furent deux Illyriens : pour Dioclétien, *Galère*, ancien bouvier, homme grossier, mais plein de courage; pour Maximien, *Constance* dit *Chlore* ou le

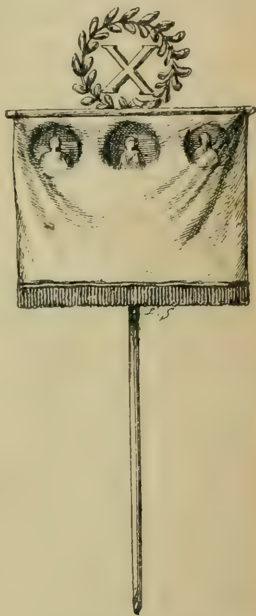
Pâle, d'un esprit plus cultivé, d'un caractère plus doux, l'époux de la pieuse princesse devenue *sainte Hélène*.

On fit quatre parts des provinces : Dioclétien eut l'Orient, et Galère, la Thrace avec les provinces du Danube; Maximien eut l'Italie, l'Afrique, les îles, et Constance, l'Espagne, la Gaule et la Bretagne. L'unité de l'Empire subsista malgré ce partage : le maître suprême en fut toujours Dioclétien. Les dernières formes de la République achevèrent alors de disparaître, et il ne resta plus, sans aucun déguisement, qu'une volonté, la volonté du maître. Cette consécration définitive du *despotisme*, Dioclétien l'affirma même par la pompe extérieure dont il entoura la majesté souveraine, par l'étiquette qu'il fit régner à la cour. Les empereurs ceignirent le diadème; ils parurent revêtus de riches étoffes de soie et d'or; on ne put les approcher qu'à genoux, en les *adorant*.

Guerres heureuses. — Dioclétien atteignit le but désiré, et les Barbares durent reculer sur tous les points. Pendant que Maximien écrasait les Bagaudes en Gaule, chassait les Germains au delà du Rhin, Galère forçait le roi des Perses, *Narsès*, à céder la Mésopotamie et cinq provinces au delà du Tigre; Constance refoulait les Francs, descendait en Bretagne et y détruisait des usurpateurs respectés par Dioclétien lui-même. Le calme rétabli, Dioclétien releva les fortifications des frontières, créa des postes nouveaux, et mit l'Empire sur un pied formidable.

Ère des martyrs (303). — Tout cela aurait été bien, sans une atroce persécution des chrétiens. Dioclétien hésita d'abord, mais Galère, homme rongé de vices, lui arracha un édit qui fermait aux chrétiens l'entrée des charges publiques, leur interdisait leurs sanctuaires et tout signe extérieur de leur foi. L'édit fut affiché dans Nicomédie : un chrétien le déchira ; en même temps un incendie éclatait au palais impérial. Dioclétien se crut bravé dans son autorité, menacé dans sa vie; il devint furieux, et dans toute l'étendue de l'Empire, sauf dans les Gaules, où commandait Constance Chlore, on ne vit que chrétiens expirant au milieu des supplices.

Abdication de Dioclétien (305). — Ne voulant à la tête de l'Empire que des hommes vigoureux, Dioclétien avait sagement disposé que les deux Augustes abdiqueraient après la vingtième année de leur règne et seraient remplacés par les deux Césars, qui à leur tour choisiraient deux Césars nouveaux. Il abdiqua donc le 1er mai 305, et Maximien suivit son exemple, mais bien à contre-cœur; puis le maître du monde se retira en Dalmatie dans une magnifique villa, à Salone, où il s'occupa à faire pousser des légumes superbes, heureux, du moins feignant de l'être. Il vécut encore huit ans (305-313).


Le *Labarum*. (D'après les monnaies de Constantin.)

III. — L'anarchie, ou la guerre entre les empereurs. — Constantin (305-324).

Après l'abdication de Dioclétien, Galère et Constance prirent le titre d'*Augustes* et créèrent deux Césars, *Maximin Daïa*, qui eut la Syrie et l'Égypte; *Sévère*, qui reçut l'Italie et l'Afrique. Mais presque aussitôt Constance mourut en Bretagne, et son fils *Constantin* lui succéda avec le titre de César. Rome, où les empereurs ne résidaient plus, irritée de son abandon, salua *Maxence*, fils de Maximien, qui prit son père pour collègue. L'Empire eut donc à la fois six maîtres : deux Augustes, Galère et Sévère, deux Césars, Constantin et Maximin; deux usurpateurs, Maxence et Maximien.

Guerre entre les six empereurs. — Ce que Dioclétien aurait dû prévoir arriva. Sa fermeté, son

esprit discret et insinuant avaient maintenu la concorde entre les princes; mais aussitôt qu'il se fut retiré, on vit une effroyable anarchie. Sévère disparut le premier, vaincu et tué par Maximin (307). Maximien fut mis à mort par son gendre Constantin, qu'il avait essayé de renverser (310). L'année suivante Galère mourait d'une maladie affreuse (311). Maxence fut vaincu et tué, près le pont Milvius, à Rome, par Constantin, qui avait arboré le *Labarum*, ou l'*étendard de la croix* (312). Maximin s'empoisonna, après avoir été vaincu par le successeur de Galère, *Licinius* (313). Licinius, à son tour, fut battu, déposé d'abord (323), puis tué (324), et Constantin demeura seul empereur.

RÉSUMÉ

Avant d'arriver à *Dioclétien*, le principal des empereurs illyriens, nous trouvons, après Gallien (268), six empereurs assez remarquables : Claude (268-270), qui bat les Alamans et les Goths; Aurélien (270-275), qui bat les Alamans trois fois en Italie, et triomphe de Zénobie, reine de Palmyre; Tacite, qui a quelques succès sur les Germains; Probus (276-282), qui bat les Alamans, les Sarmates, les Gètes; accepte les Barbares à la solde de l'Empire : Vandales en Bretagne, Alamans en Souabe, Francs, sur le Pont-Euxin; Carus (282-284), qui meurt dans une brillante expédition contre les Perses; Carin et Numérien, tués bientôt.

Dioclétien (285-305) fait disparaître les derniers vestiges de la forme républicaine, et pour contenir les Barbares, il organise la *tétrarchie :* deux empereurs, Dioclétien en Orient, Maximien en Occident, assistés chacun d'un César, Galère pour Dioclétien, Constance Chlore pour Maximien. Les invasions sont partout arrêtées. Mais, en 303, Galère fait déchaîner une affreuse persécution contre les chrétiens.

Dioclétien abdique en 305, et avec lui Maximien. Constance Chlore, bientôt remplacé par son fils Constantin, prend pour César Sévère, qui devient Auguste à sa mort; Galère prend pour César Maximin Daïa. Mais Rome proclame Maxence, qui se donne pour collègue son père l'ancien Auguste, Maximien. La guerre éclate entre les six maîtres de l'Empire. Sévère est tué par Maximin. Maximin est tué par Constantin. Maxence est vaincu et tué par Constantin, dans la célèbre bataille du pont Milvius (312). Maximin, vaincu par le successeur de Galère, Licinius, s'empoisonne. Licinius est vaincu et tué par Constantin, qui reste seul maître (324).

CHAPITRE VIII

CONSTANTIN SEUL EMPEREUR OU LE TRIOMPHE DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

Les persécutions. — L'Église a triomphé malgré les persécutions et tous les obstacles. — Explications diverses de son triomphe.

Constantin seul empereur, c'était le triomphe de l'Église : car lui-même n'avait vaincu que par la croix ; « *In hoc signo vinces !* Tu vaincras par ce signe, » lui avait-il été dit dans une vision célèbre. Ce signe, il l'avait mis sur ses enseignes, sur les boucliers de ses soldats, lorsqu'il marchait contre Maxence (312), et il avait été vainqueur. Reconnaissant, dès l'année 313 il publiait le fameux *édit de Milan* qui donnait à l'Église non seulement la liberté, mais encore une place d'honneur dans l'État. Lui-même avait embrassé le christianisme, et désormais tous les empereurs seront chrétiens.

Ce triomphe, l'Église l'avait emporté de haute main par la lutte et par l'épreuve. « Le disciple ne peut pas être plus grand que le maître, » avait dit Jésus-Christ à ses Apôtres. C'était par la souffrance, par l'humiliation que le maître avait vaincu ; par les mêmes moyens aussi les disciples devaient dominer le monde. Commencée sur le Calvaire, la persécution se continua avec des alternatives d'assoupissement et de réveil furieux pendant trois siècles, jusqu'au jour où l'inutilité de ses coups et le nombre croissant des chrétiens, en lui arrachant l'aveu de son impuissance, lui firent tomber les armes des mains.

Nombre des persécutions. — Il va sans dire que toutes les persécutions ne se ressemblèrent point ni pour la violence, ni pour la durée, ni pour l'étendue. On distingue ordinairement dix grandes persécutions :

1° *Celle de Néron*, qui dura quatre ans (64-68) ; les

deux plus illustres victimes furent saint Pierre et saint Paul; 2° *celle de Domitien,* qui dura deux ans (95-96); 3° *celle de Trajan* (104), qui se prolongea sous les règnes d'Adrien et d'Antonin; 4° *celle de Marc-Aurèle,* l'empereur *philosophe;* à Rome, la jeune patricienne Cécile fut décapitée dans son palais; 5° *celle de Septime Sévère* (202), qui fit à Carthage deux célèbres martyres, *Perpétue* et *Félicité;* 6° *celle de Maximin* (235), sauvage mais courte; 7° *celle de Dèce* (250) signalée par d'affreuses tortures, mais heureusement aussi de peu de



Sainte Cécile *in Trastevere* (Rome). — Statue du XVIIe siècle.

durée; 8° *celle de Valérien* (257); alors souffrit le diacre saint Laurent; 9° *celle d'Aurélien* (274), qui ne dura qu'une année; 10° enfin *celle de Dioclétien* (303), qui fut la dernière, mais aussi la plus sanglante.

Durée des persécutions. Chiffre des martyrs. — En résumé de l'an 64, date de la persécution de Néron, à l'an 313, date de l'édit de Constantin, on compte deux cent quarante-neuf ans. Sur ces deux cent quarante-neuf ans, l'Église eut cent vingt ans de repos et cent vingt-neuf ans de luttes. C'est dire au prix de combien de sang elle acheta la victoire. On ne sait quel fut le nombre des confesseurs de la foi. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il périt des milliers de chrétiens et qu'il n'y eut pas un coin de l'Empire qui ne fut arrosé de leur sang.

Souffrances des martyrs. — Les persécuteurs épuisèrent sur les chrétiens tous les genres de tortures. Le glaive, la dent des bêtes, la faim, la prison, étaient

les plus doux des supplices. On ne se contentait point de prendre la vie des victimes; on les faisait expirer au milieu de tourments inouïs. Les martyrs étaient brûlés à petit feu, déchirés avec des tenailles ou des peignes de fer; plongés dans des chaudières d'huile ou de poix bouillante; assis sur des chaises de fer rougies au feu ou étendus sur des grils ardents; ils étaient crucifiés, roués, écartelés, frappés de lanières armées de boules de plomb; ils étaient lapidés, empalés, écorchés vifs, coupés encore vivants, membre par membre; attachés à des cadavres en putréfaction; soumis enfin à tout ce que peut imaginer de plus barbare la cruauté furieuse de se voir impuissante.

Courage des martyrs. — Si le souvenir des tortures des martyrs fait frissonner, la pensée de leur courage étonne et confond. De faibles enfants, de jeunes femmes allaient à la mort le sourire sur les lèvres, et, au milieu des supplices les plus affreux, chantaient, remerciaient le Seigneur. Pour eux la souffrance la plus vive n'était point toujours celle du corps, mais celle de l'âme. Il leur fallait lutter contre les affections les plus profondes, les plus légitimes, sacrifier un père, un enfant, un époux; briser ces affections et se déchirer ainsi eux-mêmes le cœur.

Causes du triomphe de l'Église. — Malgré tous les obstacles, l'Église triompha : le sang des martyrs avait été une semence féconde qui avait germé au loin et couvrit le monde d'une riche moisson de chrétiens. Comment expliquer ce prodige? Des savants essayent d'en donner une raison purement naturelle. Ils disent que les âmes étaient lasses des sottises et des vilenies du paganisme, et qu'elles furent rapidement attirées par cette nouvelle doctrine si élevée et cette morale si pure. Ils disent encore que les religions anciennes laissaient sans défense le pauvre, le petit, l'esclave; aussi tous les malheureux, tous les opprimés se précipitèrent vers cette religion qui enseignait pour tous une seule et même origine, une seule et même destinée; qui recommandait avant tout l'amour du prochain; qui enfin aux souf-

frances de cette vie ouvrait, comme compensation, les joies infinies de la vie future.

Ces raisons ont du bon, mais elles sont manifestement insuffisantes. Elles semblent ignorer la résistance que la doctrine nouvelle devait trouver dans le cœur humain lui-même, dont toutes les passions mauvaises sont combattues, sacrifiées par le christianisme. Elles ne tiennent aucun compte des persécutions épouvantables qui menacèrent de submerger l'Église, et qui l'auraient infailliblement submergée si elle n'avait été qu'une institution humaine. Il n'y a qu'une explication possible du triomphe de l'Église : c'est qu'elle était l'œuvre d'un Dieu, et qu'étant l'*œuvre d'un Dieu*, elle avait en elle-même une force surnaturelle, divine, sous laquelle devaient s'effondrer tous les obstacles humains.

RÉSUMÉ

Le triomphe de Constantin est le triomphe de l'Église. Lui-même n'a vaincu au pont Milvius en 312 que par le *Labarum*. Il embrasse le christianisme et publie en sa faveur l'édit de Milan (313).

En deux cent quarante-neuf ans, de 64 sous Néron, à 313 sous Constantin, l'Église a subi cent-vingt-neuf ans de luttes et dix grandes persécutions : Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle, Septime Sévère, Maximin, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien. La victoire définitive de l'Église ne peut s'expliquer qu'autant que l'on admet que son fondateur, Jésus-Christ, est Dieu.

CHAPITRE IX

LE RÈGNE DE CONSTANTIN DEPUIS SA CONVERSION JUSQU'A SA MORT (312-337)

SOMMAIRE

Constantin jusqu'au concile de Nicée (312-325). — L'arianisme. — Le concile de Nicée (325). — Fondation de Constantinople (326). — Tragédies domestiques.

Constantin jusqu'au concile de Nicée (312-325). — Catéchumène, et très probablement baptisé dès l'année 312, Constantin ne rompit pas immédiatement avec le paganisme. Il garda son titre païen de *grand pontife*; il conserva à sa cour des païens. Il fit fermer dans les provinces un temple d'Esculape et un temple de Vénus, parce qu'il s'y commettait d'odieux désordres; mais il respecta les temples de Byzance et de Rome.



Constantin. — Buste d'agate.
(Cabinet de France.)

Si Constantin crut devoir au paganisme des ménagements, il n'en est pas moins vrai que dès l'année 312 ses convictions étaient faites en faveur du christianisme, et sa conduite *officielle* fut conforme à ses convictions. Aumônes aux églises, restitution des biens confisqués pendant les persécutions, exemption pour les clercs des charges publiques, obligation pour tous du repos dominical, ces mesures et une foule d'autres témoignent de la sympathie de Constantin pour le christianisme.

Concile de Nicée (325). — L'empereur se regardait comme le défenseur naturel de l'Église, chargé de la protéger contre ses ennemis et du dehors et du dedans. Ce rôle d'*évêque du dehors*, comme il aimait à s'appeler, il eut l'occasion de le remplir à propos de l'hérésie d'***Arius***, diacre d'Alexandrie, qui niait la divinité de Jésus-Christ. Les erreurs d'Arius remplissaient Rome de trouble et de confusion. Constantin, pour mettre fin à la querelle, résolut de réunir tous les évêques de la

catholicité à Nicée (325). Ce fut le premier concile *œcuménique* ou *universel*. Les évêques, au nombre de trois cent dix-huit, après avoir solennellement condamné le novateur, rédigèrent un *Credo*, ou *résumé de la foi chrétienne*, qui est encore récité à la messe.

Un jeune diacre d'Alexandrie, Athanase, s'était distingué entre tous au concile par sa vigueur à défendre la doctrine de l'Église. Il monta l'année suivante sur le siège patriarcal de sa ville (326), mais il n'y demeura pas longtemps. Les ariens se vengèrent en le calomniant auprès de l'empereur, qui eut la faiblesse de l'exiler à Trèves, au fond des Gaules, et de rappeler Arius. L'hérésiarque entra triomphant à Constantinople; escorté d'un nombreux et brillant cortège, il se disposait à souiller de sa présence l'église de cette ville, lorsqu'il fut emporté par une mort subite.

L'arianisme ne disparut point avec Arius; mais l'Église était assez forte maintenant pour ne point le craindre. Dans les solennelles assises de Nicée, l'Église avait trouvé son *Credo*, qui avait fixé pour toujours sa doctrine. Dans ce premier concile l'Église avait donné aussi au monde le spectacle de sa puissante et forte organisation. Elle avait grandi silencieusement dans les ténèbres des Catacombes, et à l'heure où il lui était permis de se montrer au grand jour, elle apparaissait vigoureuse, armée pour l'existence et pour la lutte. Le paganisme n'avait rien connu de semblable à cette hiérarchie majestueuse composée des *patriarches*, des *évêques*, des *prêtres*, des *diacres*, ayant à sa tête, comme couronnement, l'évêque de Rome, le *pape*, successeur de saint Pierre, et comme lui représentant visible du chef invisible de la chrétienté, Jésus-Christ.

Fondation de Constantinople (326). — Constantin ne se sentait pas à l'aise dans Rome; il y avait là trop de souvenirs républicains, il y avait aussi trop de zèle païen, et puis il sentait vaguement que la majesté impériale serait tôt ou tard effacée par cette majesté du grand pontife chrétien, et il se dit que le mieux était de céder de bonne grâce. L'empereur résolut donc de faire

de la vieille ville de Byzance une cité nouvelle à laquelle il donna son nom : *Constantinople* (326). Ce fut une grande et splendide ville, admirablement située entre l'Europe et l'Asie, à l'entrée de deux grandes mers. Sa longue existence, en dépit de la domination turque, qui semble flétrir tout ce qu'elle touche, prouve que Constantin avait bien choisi.

Tragédies domestiques. — Les dernières années de Constantin furent attristées par de regrettables violences. Déjà il avait forcé à mourir son beau-père Maximien (310), et il avait fait étrangler son beau-frère Licinius (324). En 327 nous assistons à des scènes non moins déplorables. Constantin, avant son mariage avec *Fausta*, fille de Maximien, avait eu d'une femme obscure un fils, *Crispus*. Ce prince, orné de qualités brillantes, s'était distingué par sa valeur dans les luttes contre les Barbares, et donnait les plus belles espérances. Pour assurer la couronne à ses enfants, Fausta le perdit dans l'esprit de l'empereur, à qui elle le représenta comme un ambitieux impatient de régner. Abusé, Constantin le fit mourir. Consternée, la vieille mère de Constantin, Hélène, lui dévoila la perfidie de Fausta et l'innocence de Crispus. L'empereur fut alors comme saisi d'un accès de fureur. Les conseillers furent envoyés au supplice, et l'impératrice coupable fut portée dans un bain brûlant, où on l'étouffa.

Ces cruautés ont terni la gloire de Constantin. La postérité lui a néanmoins décerné le nom de *Grand*, et c'est justice, parce que, le premier des empereurs, il eut le courage de confesser hautement la vérité, qu'il avait reconnue, et il sut comprendre la nécessité de suivre une politique nouvelle fondée sur le christianisme. Il mourut à Nicomédie (337), laissant trois fils : *Constantin*, *Constance* et *Constant*, déjà Césars, entre qui il avait partagé l'Empire.

RÉSUMÉ

Tout en ménageant le paganisme, Constantin donne au christianisme des marques très sérieuses de sympathie. Il prend le

rôle d'*évêque du dehors*, et le remplit en particulier au concile de Nicée (325). Il fonde Constantinople (326). La fin de son règne est attristée par des violences. Déjà il avait fait périr son beau-père Maximien, son beau-frère Licinius. Trompé par sa deuxième femme Fausta, il fait mourir son fils Crispus. Quand il apprend la vérité, il fait étouffer l'impératrice. Ces cruautés sont rachetées par des qualités qui lui méritent le nom de Grand.

CHAPITRE X

EMPEREURS DE LA FAMILLE DE CONSTANTIN

SOMMAIRE

I. Les fils de Constantin (337-361). — Les trois fils de Constantin se partagent l'Empire. — Mort de Constantin II (340). — De Constant (350). — Constance seul empereur (350). — Constance et l'Église. — Constance et Julien (355-361). — Sa mort en Cilicie.

II. Julien l'Apostat (361-363). — Enfance et jeunesse de Julien. — Julien *César* (355). — Julien *Auguste* (360). — Julien et le christianisme. — Guerre contre les Perses. — Mort de Julien.

I. — Les fils de Constantin (337-361).

Partage de l'Empire entre les fils de Constantin. — Constantin laissait trois fils encore presque enfants; *Constantin II*, l'aîné, avait vingt et un ans; *Constance* en avait vingt, et *Constant*, dix-sept. Les trois frères se partagèrent l'Empire : Constantin II eut la Gaule, l'Espagne, la Bretagne; Constance, la Thrace et l'Orient; Constant, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique.

Mort de Constantin II (340); de Constant (350). — La paix ne dura pas longtemps entre les trois empereurs. Constantin, en sa qualité d'aîné, ambitionnait tout l'héritage paternel. Pendant que Constant se trouvait au loin, sur les bords du Danube, il se jeta sur l'Italie septentrionale; il tomba dans une embuscade et y périt. Constant prit toute sa part, sans que Constance, occupé à une guerre contre les Perses, pût réclamer

(340). Dix ans après, c'était le tour de Constant lui-même. Il fut tué par *Magnence*, commandant de sa garde, qui revêtit la pourpre (350).

Constance seul empereur (350-361). — Constance se trouvait alors en Mésopotamie, guerroyant depuis douze ans (338-350) contre Sapor, roi des Perses. La mort de son frère lui donnait tout l'héritage de Constantin; mais il avait à se défaire de Magnence. Il se hâta de conclure une trêve avec Sapor, et courut en Occident. Une rencontre épouvantable eut lieu sous les murs de la place forte de *Mursa*, en Pannonie : cinquante mille hommes y périrent. Vaincu, Magnence se sauva dans Aquilée. Poursuivi dans cette retraite, il se jeta dans les Alpes Cottiennes, où il livra une seconde bataille. Vaincu encore, il s'enfuit jusqu'à Lyon, et, menacé d'être livré au vainqueur, il se perça de son épée (353).

Constance et l'Église. — Constance demeurait seul maître, mais ce ne fut point pour le bonheur de l'Empire. Ardent fauteur de l'arianisme, ce prince semblait prendre plaisir à envenimer les querelles religieuses, et donnait partout aux hérétiques l'appui violent de ses armes. Il enlevait aux églises les évêques orthodoxes et leur imposait de force des évêques de son parti. Ces installations scandaleuses provoquaient des troubles inouïs; souvent le sang était versé à flots. Quand Constance fut maître de l'Occident, on y vit les mêmes scènes de désordre qu'en Orient. Un de ses premiers soins fut de réunir à Milan un grand concile auquel il demanda la condamnation d'Athanase (355). Plusieurs évêques dirent à l'empereur les vérités les plus dures. Il se vengea en multipliant les exils. Les plus illustres de ses victimes furent : saint Paulin de Trèves, saint Hilaire de Poitiers, et le pape Libère.

Constance et Julien (355-361). — Cependant la Gaule se trouvait dans le plus triste état. Les Alamans et les Francs établis comme à demeure sur les bords du Rhin, exerçaient de là d'affreux ravages dans l'intérieur du pays. Sur toutes les routes on rencontrait des populations misérables qui fuyaient devant les Barbares, en

maudissant les Germains, plus encore l'Empire et l'empereur. Constance leur envoya, pour les défendre, son cousin *Julien*. Julien, alors âgé de vingt-quatre ans et fort inexpérimenté, se montra tout d'un coup grand capitaine. Les Barbares furent vaincus en plusieurs rencontres et repassèrent le Rhin; quelques-uns se mirent au service du jeune César, les Francs saliens, par exemple, qui obtinrent la permission de s'établir dans la *Toxandrie* (entre les bouches de la Meuse et de l'Escaut).

La gloire de Julien finit par inquiéter Constance. Il saisit la première occasion d'affaiblir ce rival naissant. Obligé de se rendre en Orient pour combattre de nouveau Sapor, il commanda à Julien de lui envoyer la plus grande partie de ses troupes. Les légions, effrayées à l'idée d'aller au fond de l'Asie, se mutinèrent et saluèrent Julien empereur. Après une molle résistance pour la forme, Julien ceignit le diadème, puis marcha sur Constantinople. Il avait franchi les Alpes, atteint le Danube et occupé les défilés des Balkans, lorsqu'il apprit que Constance venait d'être emporté par la fièvre en Cilicie, le 3 novembre 361. Il entra sans coup férir dans Constantinople et fut aussitôt reconnu de tous empereur.

II. — Julien l'Apostat (361-363).

Enfance et jeunesse de Julien. — Julien, neveu de Constantin le Grand par son père, eut une triste enfance et une triste jeunesse. Échappé comme par miracle à l'extermination de sa famille ordonnée par les fils de Constantin, il fut élevé dans une sorte de captivité jusqu'à l'âge de vingt ans. Libre alors, il passa en Grèce, où il habita Athènes. C'était le comble de ses vœux, car Athènes était encore le foyer des lettres, de l'éloquence et de la philosophie, choses pour lesquelles Julien avait un goût tout spécial. Il y fut le condisciple de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile, qui devinèrent en lui l'*apostat* et le futur persécuteur du christianisme. Il était déjà en effet païen dans l'âme.

Constantin II le rappela d'Athènes pour le faire *César* et lui confier la préfecture des Gaules. Le nouveau César ne payait guère de mine, et quand parut à la cour cet homme petit, trapu, avec un air gauche, une barbe taillée en pointe, un manteau de philosophe sur les épaules, on ne lui épargna point les sarcasmes. Il n'en battit pas moins les Barbares, s'attacha ses troupes et se fit aimer des populations, dont il diminua les impôts.

Ses hivers se passaient dans *sa chère Lutèce* (Paris), dont il a laissé une description intéressante. Julien se trouvait à Lutèce dans son palais des Thermes, lorsqu'il fut proclamé empereur par ses soldats; il leva alors le masque, se déclara franchement païen et entraîna son armée au culte des idoles. La postérité l'a justement flétri du surnom d'*Apostat*.



Julien, intaille.
(Cabinet de France.)

Règne de Julien (361-363). — Au lieu de laisser là cette religion décrépite, qui ne pouvait plus offrir à l'édifice social qu'une base vermoulue, Julien essaya de relever le paganisme. En cela il obéissait non à un calcul politique, mais à sa passion et à sa haine. Ce que cherchait avant tout dans le culte païen son âme inquiète et curieuse, c'était le moyen de communiquer avec la divinité, d'entendre sa voix dans les songes ou dans les oracles, de saisir sa volonté dans les entrailles des victimes, de connaître ainsi les secrets de la nature et l'avenir. Si les dieux attiraient Julien, il se sentait pour le christianisme une haine violente. Il lui suffisait que le christianisme fût la religion de ses oppresseurs, de ceux qui avaient tué son père, qui l'avaient menacé lui-même et détenu dans une longue prison.

Julien ne prétendait point imposer ses croyances. A l'en croire, il ne devait se servir que de la persuasion et de la douceur pour amener les chrétiens à abandonner

leurs superstitions. « J'ai résolu, disait-il, d'user de douceur et d'humanité envers tous les Galiléens...; les erreurs ne peuvent se guérir par le fer ni par le feu... » Ces paroles sont belles, mais elles sont hypocrites. Julien persécutait les chrétiens quand il leur fermait l'entrée des fonctions de l'Empire; quand il refusait de leur faire justice pour les attentats des païens; quand il leur défendait d'enseigner les lettres profanes, qu'il les chassait des chaires et des écoles publiques. Enfin il est certain que plusieurs chrétiens ont été mis à mort par ses ordres.

Mort de Julien (363). — Les Perses troublaient encore la paix de l'Empire : Julien partit avec une armée de soixante-cinq mille hommes et eut d'abord de brillants succès. Vainqueurs près de Ctésiphon, les Romains franchirent le Tigre; mais au delà ils ne trouvèrent qu'un affreux désert fait par ordre de Sapor; des traîtres égarèrent l'armée, et il fallut songer au retour. Serré de près par les ennemis, Julien voulut se dégager par une victoire. Il gagna la bataille en effet, mais tomba dans l'action mortellement blessé. Tous les écrivains ecclésiastiques rapportent qu'à ce moment, saisi de rage, prenant du sang qui coulait de sa blessure, il le lança contre le ciel en criant : « Tu as vaincu, Galiléen ! » On conteste maintenant l'authenticité de cette parole; mais si le mot n'est pas vrai, l'idée est juste; dans Julien le paganisme succombait définitivement, cédant la victoire à Jésus le Galiléen.

RÉSUMÉ

Les trois fils de Constantin, Constantin, Constant et Constance, font tuer tous leurs cousins, appelés par Constantin le Grand à partager sa succession; puis ils se divisent l'Empire. Constantin a la Gaule, l'Espagne, la Bretagne; Constance, la Thrace et l'Orient; Constant, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique.

Constantin II périt à Aquilée en cherchant à enlever à son frère Constant l'Italie (340). Constant est tué par le commandant de sa garde, Magnence (350). Constance, resté seul, doit lutter contre Magnence, qui, vaincu en Pannonie et dans les Alpes, [illegible] tué à Lyon. — L'empereur se distingue par son zèle pour [illegible]se. Il meurt en Cilicie, au moment où son cousin

Julien proclamé empereur par les légions des Gaules marche contre lui (360).

Julien l'Apostat (361-363) meurt dans une expédition contre les Perses.

CHAPITRE XI

LES DERNIERS EMPEREURS (363-395)

SOMMAIRE

I. Valentinien (364-375) et Valens (364-378). — Valentinien en Occident : administration, guerres. — Valens en Orient. — Valens et l'Église. — Valens et les Goths. — Bataille d'Andrinople (379).

II. Théodose (379-395). — Théodose, empereur. — Gratien et Valentinien II. — Théodose et Maxime, meurtrier de Gratien (383-388). — Théodose et Arbogast, meurtrier de Valentinien II (392-394). — Mort de Théodose : partage irrévocable de l'Empire (395).

I. — Valentinien (364-374). — Valens (364-378).

Trois noms d'empereurs seulement méritent encore d'arrêter notre attention : *Valentinien*, *Valens*, et surtout *Théodose*.

Valentinien Ier en Occident (364-375). — Valentinien, proclamé empereur, se donna pour collègue son frère *Valens*, à qui il céda la préfecture d'Orient. C'était un soldat de fortune, et un Pannonien, un Barbare par conséquent. Ammien Marcellin parle avec effroi des deux ourses, *Miette d'Or* et *Innocence*, qui avaient leurs loges près de la chambre de l'empereur et que l'on nourrissait de la chair des criminels.

Et cependant Valentinien avait des qualités sérieuses. Il rétablit le christianisme comme religion d'État ; mais il eut la sagesse de ne point inquiéter ceux qui s'opiniâtraient à garder leurs vieilles idoles. Les pauvres, les faibles, trouvèrent toujours en lui un protecteur empressé. Enfin, il était un brave soldat et un vigilant

capitaine, qui, indifférent aux plaisirs, ne s'occupait que des intérêts de l'État.

L'Empire avait besoin d'une main énergique comme la sienne, car les Barbares faisaient irruption de toutes parts. C'étaient les Alamans en Gaule, les Quades et les Sarmates en Pannonie; les Pictes et les Scots en Bretagne. Les Maures s'agitaient en Afrique; les Goths menaçaient la Thrace; Sapor cherchait à prendre l'Arménie. Pour ce qui regardait sa part, l'Occident, Valentinien fit face à tous les dangers par lui-même ou par ses lieutenants. Il battit en personne les Alamans, puis les Francs. Il marcha ensuite contre les Quades qui furent contraints de lâcher la Pannonie, et il entra à leur suite dans leur pays (la Moravie actuelle). Mais il y trouva la mort. Comme il leur faisait une guerre de destruction, les Quades épouvantés lui envoyèrent une humble ambassade. A la vue des députés il entra dans une telle colère et leur parla avec tant de violence, qu'il se rompit une veine et mourut étouffé par le sang. Il laissait deux héritiers, *Gratien* et *Valentinien II.*

Valens en Orient (364-378). — Valens avait les défauts de son frère, sa violence et sa cruauté, mais point ses qualités. Il protégea ouvertement les ariens et recommença les persécutions religieuses : Athanase, chassé de son siège pour la cinquième fois, demeura caché quatre mois dans le tombeau de son père.

Ce prince eut une fin lamentable. Prié par les Wisigoths, que les hordes sauvages des Huns pressaient contre le Danube, de leur donner des terres de l'Empire, l'empereur leur permit de s'établir dans la Bulgarie actuelle; puis pour s'en défaire, il chercha à les affamer. Les Barbares prirent les armes. Vaincu dans la grande bataille d'*Andrinople*, Valens fut brûlé vif dans une chaumière où il s'était réfugié (378).

II. — Théodose (379-395).

Théodose empereur (379). — Valentinien Ier, empereur d'Occident, mort en 375, avait laissé deux

héritiers, *Gratien* et *Valentinien II*. Valentinien était un enfant de quatre ans; on lui abandonna l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique, provinces qui furent administrées par la régente sa mère, l'impératrice Justine. Gratien avait seize ans; il prit pour lui la Gaule, l'Espagne, la Bretagne. La mort de Valens, dans la défaite d'Andrinople, donnait en plus à Gratien tout l'Orient. Il eut la sagesse de le céder à *Théodose*, fils d'un vaillant comte de l'Empire, lui-même célèbre pour sa bravoure et sa foi chrétienne.


Théodose, médaille d'argent.
(Cabinet de France.)

Théodose et Maxime, meurtrier de Gratien (383-388). — Créé empereur pour défendre l'Empire contre les Barbares, Théodose eut peu à combattre les Barbares eux-mêmes. Il fit la paix avec les Perses. Il la fit également avec les farouches Wisigoths qui furent autorisés à demeurer sur la rive droite du Danube à la condition de défendre le fleuve contre les invasions des autres Barbares. Si Théodose eut à tirer l'épée, ce fut surtout pour venger les deux fils de Valentinien dont il se considérait comme le tuteur.

Maxime, général de Gratien, s'était fait proclamer Auguste par les légions de Bretagne et avait tué l'empereur à Lyon (383). Non content de cette victime, il avait cherché ensuite à mettre la main sur le jeune Valentinien lui-même alors dans l'Italie septentrionale. Théodose n'eut qu'à paraître en Italie pour faire tomber les armes des mains des légions révoltées. Maxime, livré par elles, enchaîné, près d'Aquilée, fut mis à mort (388).

Théodose et Arbogast, assassin de Valentinien II (392-394). — Quatre ans après, Valentinien était tué par le général de ses armées, le Franc *Arbogast*, qu'il avait eu l'imprudence de provoquer (392).

Arbogast ne voulut point ceindre lui-même le diadème ensanglanté du jeune prince; il le passa à un Romain, *Eugène*, homme d'obscure naissance, que son mérite avait élevé à de hautes charges. Eugène était chrétien, mais Arbogast était païen, et l'on vit une dernière résurrection du paganisme. La statue de la Victoire reparut au sénat à Rome; sur les enseignes des légions, l'image d'Hercule remplaça la croix; et la statue de Jupiter tenant à la main un foudre d'or brilla sur les Alpes Juliennes par où devaient passer pour venir en Italie les armées de Constantinople.

Théodose parut de nouveau sous les murs d'Aquilée. Eugène fut livré par ses soldats à Théodose, qui le fit tuer, malgré ses prières; Arbogast vaincu se sauva dans les montagnes; sur le point d'être pris, il se perça de son épée (394).

Mort de Théodose (janvier 395). — Tout l'Empire se trouva réuni sous un seul maître; mais Théodose ne survécut que cinq mois à son triomphe. Illustre pour sa vaillance, ce prince le fut plus encore peut-être pour l'humilité chrétienne avec laquelle, sur les représentations du grand évêque de Milan, saint Ambroise, il subit la pénitence publique comme expiation du massacre, ordonné dans un moment de colère, de la population de Thessalonique. Avant de mourir, il partagea ses États entre ses deux fils, *Arcadius*, qui eut l'Orient, et *Honorius*, qui eut l'Occident. Cette fois la division était définitive. Il y eut un empire d'Orient, un empire d'Occident; il n'y avait plus d'*empire romain* (395).

L'empire d'Occident s'éteindra en 476, sans secousse violente, comme un malade qui s'en va de consomption. Celui d'Orient vivra plus longtemps, mais d'une vie qui n'aura ni force ni éclat.

Aussitôt après Théodose, l'Empire n'est plus que l'ombre de lui-même. Il n'a plus la force de se défendre contre les invasions qui vont le couvrir de ruines. D'où venait cette chute profonde, irrémédiable? De trois causes principales : des mœurs dégénérées des Romains après la conquête du monde; du despotisme de l'Em-

pire, qui laisse isolé et exposé à toutes les révolutions le chef de l'État ; enfin de la composition désastreuse de l'armée, où entraient non plus des citoyens, mais des mercenaires étrangers, des Barbares. Que pouvait devenir l'Empire du jour où son sort fut remis entre les mains de ces mercenaires, maîtres de la couronne impériale, maîtres des frontières romaines?

Rome présente à la fois un grand spectacle et une grande leçon. C'est un grand spectacle que celui d'une ville assez forte pour conquérir le monde. C'est aussi une grande leçon que cette même ville exposée ensuite sans défense à toutes les tortures de l'anarchie et à toutes les insultes de l'étranger. Ses vertus lui avaient mérité son élévation ; ses vices lui attirèrent sa chute. Son histoire nous dit éloquemment pourquoi les nations montent, pourquoi elles descendent. La leçon est bonne pour les individus comme pour les nations.

RÉSUMÉ

Avec Valentinien Ier (364-374), un Pannonien, les Barbares arrivent sur le trône. Brutal, mais juste et brave, Valentinien combat vigoureusement les invasions des Barbares. Il meurt subitement dans une expédition contre les Quades en Moravie. Son frère Valens (364-378), à qui il avait confié la garde de l'Orient, arien forcené, périt dans la bataille d'*Andrinople* livrée aux Wisigoths.

Valens mourait sans héritier. Valentinien avait laissé deux fils. L'un, Valentinien II, a l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique, sous la régence de l'impératrice Justine. L'autre, Gratien, chargé de tout le reste par la mort de Valens, confie l'Orient à Théodose, qui de fait (379-395) administre tout l'empire.

Théodose fait la paix avec les Perses et permet aux Wisigoths de s'établir dans la Bulgarie. Il s'honore par la pénitence publique qu'il fait pour le massacre de Thessalonique.

Maxime, général de Gratien, se révolte et tue l'empereur à Lyon (383). Il passe ensuite en Italie et cherche à mettre la main sur Valentinien II. Théodose secourt le jeune prince, poursuit Maxime jusqu'à Aquilée, où le traître, pris, est décapité (388). Sauvé de Maxime, Valentinien est tué par le commandant général de ses troupes, Arbogast, qu'il avait menacé (392). Théodose défait, près d'Aquilée, Arbogast, qui se tue (394), et fait mettre à mort Eugène, qui avait ceint le diadème. Théodose meurt bien-

tôt après, laissant l'Occident à son fils Honorius, l'Orient à son autre fils Arcadius.

Les vices des Romains, conquérants du monde, avaient amené la chute de la République et l'Empire. L'empereur, c'est le maître absolu devant qui tout tremble. Mais il tremble à son tour devant les prétoriens d'abord, puis devant les légions des provinces. Maîtresse de l'Empire, l'armée ouvre ses frontières aux Barbares, parmi lesquels elle se recrutait en grande partie. Ainsi va commencer l'ère des invasions.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

LA ROYAUTÉ

LA RÉPUBLIQUE

LIVRE I

Première époque de la République (510-366), ou la lutte entre les patriciens et les plébéiens.

LIVRE II

Deuxième époque de la République (366-245), ou la conquête de l'Italie.

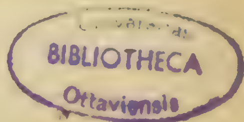
LIVRE III

Troisième époque de la République (265-132), ou la conquête du monde.

LIVRE IV

Quatrième époque de la République (133-30). Les guerres civiles ou l'effondrement de la république.

L'EMPIRE



28844. — Tours, impr. Mame.

